

UVIC - McPHERSON



3 2775 90499360 6

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À L'ÉPOQUE D'ALEXANDRE

PAR

LE D^r G. CONTENAU

CONSERVATEUR ADJOINT AU MUSÉE DU LOUVRE

I

NOTIONS GÉNÉRALES

(Races, chronologie, langage, écriture, religion, etc...)

HISTOIRE DE L'ART

(Art archaïque d'Elam et de Sumer)



PARIS

ÉDITIONS AUGUSTE PICARD

82, Rue Bonaparte, 82

—
1927

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'À L'ÉPOQUE D'ALEXANDRE

PAR

LE D^r G. CONTENAU

CONSERVATEUR ADJOINT AU MUSÉE DU LOUVRE

I

NOTIONS GÉNÉRALES

Races, chronologie, langage, écriture, religion, etc...)

HISTOIRE DE L'ART

(Art archaïque...d'Elam et de Sumer



PARIS

EDITIONS AUGUSTE PICARD

82, Rue Bonaparte, 82

—
1927

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays
y compris la Suède et la Norvège

Copyright by A. Picard 1927.

MANUEL

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

AVANT-PROPOS

PLAN DE L'OUVRAGE

Sous le nom de Manuel d'Archéologie « Orientale », terme un peu vague, mais d'acception assez définie en France pour qu'il n'ait point paru possible d'en adopter un autre, nous étudierons comme on le fait généralement : l'Elam (la Perse ancienne), la Mésopotamie, la Syrie qui comprend la Haute-Syrie et la Palestine, enfin la partie est de l'Asie-Mineure, qui constituent la presque totalité de l'Asie occidentale. Nous constaterons d'ailleurs, que ces pays correspondent à l'aire de dispersion des écritures cunéiformes et que c'est l'histoire artistique des civilisations ayant adopté cette écriture que nous retracerons. Simple-ment l'histoire de leur art, car la nomenclature des travaux qu'ont suscités ces diverses civilisations, pendant les trente dernières années, dépasserait à elle seule le cadre de cet ouvrage. Il était donc nécessaire de limiter le sujet et nous avons choisi d'étudier les monuments. Nous restons ainsi sur un terrain plus ferme ; une sculpture est quelque chose de tangible, un point de départ assuré ; les monuments figurés de l'Asie Occidentale sont relativement nombreux ; les dater est souvent possible, au moins avec approximation.

Mais on ne peut étudier les manifestations artistiques d'un peuple sans connaître en même temps son histoire et ses institutions ; l'art est le reflet du milieu où il a pris naissance. Les notions essentielles sur ce milieu, superflues s'il s'agissait d'une société moderne, sont au contraire indispensables lorsqu'il s'agit de peuples d'une si haute antiquité et dont les mœurs furent tellement différentes des nôtres ; ces notions devront prendre place dans la première partie de notre étude.

Par suite, n'est-ce point refaire l'habituel « Manuel d'Histoire de l'art », compléter sur certains points, mais surtout condenser, les volumes consacrés par Perrot et Chipiez à l'Orient ancien, ou bien amplifier le résumé qu'écrivit Babelon sur le même sujet ?

Les nouvelles découvertes suffiraient à légitimer un tel projet ; nous nous proposons cependant un autre but.

Depuis le début de l'orientalisme (l'assyriologie n'a pas cent ans d'existence), les découvertes toujours plus nombreuses ont eu pour conséquence d'inciter aux monographies. C'est ainsi que Perrot et Chipiez, dans leur *Histoire de l'art* ont consacré cinq volumes, respectivement à la Chaldée et l'Assyrie, à la Perse, à la Phénicie, à Israël, aux Hittites. Babelon, dans son *Manuel d'Archéologie Orientale* a suivi le même plan, et les divers archéologues tant français qu'étrangers qui ont étudié les civilisations anciennes de l'Asie Occidentale, font volontiers un chapitre séparé de chacune d'elles.

Nous avons pensé qu'en raison de la multiplicité des documents dont nous disposons maintenant et qui mettent en lumière les points de contact de ces civilisations, il y aurait profit à tenter une œuvre de synthèse, et à présenter les progrès des peuples de l'Asie Occidentale dans leur ensemble, dans leurs rapports.

C'est par comparaison avec l'Égypte et l'Égée que nous apprécierons la culture générale de l'Asie Antérieure. Mais l'étude de ces éléments nous conduira à d'autres constatations. Jusqu'ici, on a accoutumé de considérer deux grandes races initiatrices : les Indo-Européens à qui nous devons la civilisation européenne, et les Sémites à qui l'on attribue celle de l'Asie Occidentale.

Cette opinion à laquelle invitaient les témoignages de la Bible s'est trouvée renforcée par les premières découvertes assyriologiques ; elles nous ont fait connaître l'Assyrie et la Babylonie du premier millénaire avant notre ère, dont le langage était sémitique.

Depuis, on a constaté l'importance, pour la formation de la civilisation assyro-babylonienne, des Sumériens qui ne sont pas des Sémites et, tout autour de la Mésopotamie, on a reconnu l'existence d'une série de peuples qu'on nomme les Asianiques, qui ne

sont pas non plus des Sémites, et dont la culture a des points communs avec celle des Sumériens.

En même temps, l'histoire nous a enseigné le rôle prépondérant joué dans le progrès des peuples de l'Asie Occidentale par les Aristocraties ; j'entends la suprématie d'un petit groupe de conquérants capables, par leur culture supérieure, d'imprimer une direction à la masse des habitants d'un pays. Toutes ces données ont conduit à reviser une question qui paraissait résolue : l'origine de la civilisation de l'Asie Occidentale.

Il nous faut faire désormais une large place aux éléments asiatiques ; non qu'il faille dénier aux Sémites une influence ; ils constituent un facteur important, mais, comme les Arabes lors de la conquête islamique, ils ont adopté et mis en valeur la culture qu'ils ont rencontrée lors de leur venue en Asie Occidentale.

Plan général. — L'exposé des notions générales comprendra plusieurs chapitres, mais en rapport eux aussi avec l'idée directrice de l'ouvrage. En même temps qu'ils éclaireront le milieu qui fait l'objet de notre étude, ils s'efforceront de montrer que ces diverses civilisations constituent un tout, mais pas du seul point de vue artistique.

Après une critique des sources, où nous résumerons les informations que nous devons aux auteurs anciens, et la genèse (voyages, histoire des fouilles, muséographie) des connaissances modernes, nous étudierons le « milieu », c'est-à-dire les cadres géographiques, les ressources du sol, les relations commerciales entre les diverses parties de l'Asie Antérieure, puis les habitants classés par « races » dont nous résumerons l'histoire dans ses rapports avec celle du monde ancien.

Nous étudierons ensuite les « moyens d'expression » de ces peuples : leurs langues et leur écriture.

Nous décrirons enfin leur religion et quelques-unes de leurs institutions.

C'est alors que nous pourrons aborder l'histoire de l'art dans son développement général, à travers toute l'Asie Occidentale, en suivant l'ordre chronologique.

Si nous aboutissons sur certains points à quelques conclusions fermes, il en est d'autres où nous devons avouer notre ignorance ; nous poserons plus de problèmes que nous n'en résoudrons. A côté de l'opinion personnelle de l'auteur, les différentes thèses en présence figureront toujours, afin de permettre au lecteur de prendre parti.

Nous réservons pour le second volume un index des matières traitées, une carte des régions que nous aurons décrites, une liste chronologique des événements en rapport avec les monuments les plus importants qui auront été étudiés. De même nous ajouterons à ce volume le chapitre qui sera consacré aux influences de la civilisation de l'Asie sur celle de l'Égypte, pages qui seraient déplacées avant que le lecteur connaisse tous les éléments du problème, et le paragraphe où seront énumérées les antiquités du Kouban et de la Mer Noire dont le style rappelle celui de Sumer.

A la fin du tome I^{er} est insérée une bibliographie par chapitres précédée d'une bibliographie générale ; la bibliographie par chapitres sera continuée à la fin du tome II. On ne pouvait, dans un Manuel comme celui-ci, qu'indiquer les travaux importants, et dans la bibliographie générale seulement les ouvrages essentiels.

Pour ne pas allonger outre mesure les légendes des illustrations, leur provenance sera indiquée à la table des figures. Nous remercions ici de leur libéralité tous ceux qui ont bien voulu nous communiquer des documents à reproduire.

PREMIÈRE PARTIE

NOTIONS GÉNÉRALES

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES

AUTEURS ANCIENS

Ancien Testament. — Jusqu'à la découverte des documents assyriens et babyloniens, l'Ancien Testament était la source originale la plus ancienne que l'on pût consulter sur l'Asie Occidentale. Si l'Ancien Testament est muet, ou presque, sur les peuples avec lesquels les Hébreux n'ont point été en rapports immédiats, c'est une bonne source d'information pour l'histoire d'Israël, d'Assur et de Babylone. Quelles que soient la date de l'Exode et celle de la composition de l'Ancien Testament, la Bible nous rapporte des événements qui font allusion à des faits historiques indéniables : migrations de nomades (Abraham), leur sédentarisme (établissement en Palestine et en Egypte), influence des Asiatiques en Egypte pendant une certaine période (Joseph) ; présence en Syrie-Palestine, avant les Hébreux, d'éléments ethniques sur lesquels l'histoire nous a donné depuis des informations (Amorrites et Hittites). A partir de la sortie d'Egypte, la Bible constitue une source de premier ordre ; en général, les découvertes qui ont trait à des événements que relate l'Ancien Testament, ont confirmé ses affirmations ; c'est ainsi que la Stèle de Mésa, Roi de Moab du ix^e siècle avant notre ère, trouvée auprès des ruines de Dibân à l'est de la Mer Morte, complète certaines données du Livre des Rois ¹.

Les Israélites possédaient des chroniques dont se servirent les

1. R. Dussaud, *Monuments palestiniens*, p. 9 et suivantes.

rédacteurs des écrits bibliques. Telles furent *le Livre des Guerres du Seigneur* (*Nombres* XXI, 14), celui du *Juste* (*Josué* X, 13 ; II *Samuel* I, 18). Lorsque la monarchie fut établie, David, qui imitait les habitudes des grands monarques de l'époque, institua une charge d'historiographe-archiviste, exemple que suivirent ses successeurs¹, et cette fonction d'annaliste était une des plus importantes de la Cour.

Au point de vue historique, on peut diviser les livres de la Bible de la manière suivante :

Les livres de la *Loi*, qui comprennent les Livres de *Moïse* ou *Pentateuque* et le livre de *Josué*, retracent en même temps que la législation civile et rituelle, les grands événements auxquels, depuis les origines, le peuple d'Israël a été mêlé avant d'entrer en Palestine.

Le livre des *Juges* traite de l'histoire des Israélites avant l'adoption d'un gouvernement monarchique.

Les deux livres de *Samuel* vont de l'élévation de Saül à la royauté, jusqu'à la fin du règne de David son successeur. Les deux livres des *Rois* font une large part à la royauté de Salomon, traitent de la séparation du pays en deux royaumes, et, sous une forme abrégée, relatent les événements survenus jusqu'à la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor en 588 avant J.-C. Les livres d'*Esdras* et de *Néhémie* décrivent l'époque de la Captivité, c'est-à-dire le temps où les Israélites furent déportés en Babylonie après la chute de Jérusalem.

Les *Chroniques* ou *Paralipomènes* doublent en quelque sorte, mais de façon concise, les livres précédents.

Le livre des *Maccabées* rapporte l'insurrection contre Antiochus Epiphane, roi de Syrie au III^e siècle avant notre ère et la reconstitution d'une royauté nationale.

Auteurs grecs et latins. — Lorsque les Grecs vinrent en contact avec l'Orient, les grands Empires avaient disparu ; le royaume Perse s'était élevé sur leurs ruines, et bien que l'événement fût peu reculé, il semble qu'un souvenir exact des empires détruits ait presque disparu.

Hérodote qui parcourut l'Égypte et la Mésopotamie vers 450 avant notre ère, décrit la ville de Babylone qui existait encore, quoique bien déchue. Il visita peut-être le site de Ninive, mais il ne le dit pas. Sa description qui semble surtout s'appliquer aux

1. I. *Rois*, IV, 3.

environs de Babylone dépeint avec détails les lieux, et aussi les coutumes des habitants. Ses observations un peu superficielles sont généralement justes ; nombre d'auteurs anciens s'en sont inspirés. L'histoire d'Assyrie qu'il avait lue aux Jeux Olympiques est aujourd'hui perdue.

Xénophon dans son *Anabase* a laissé le récit de l'expédition des mercenaires grecs venus pour seconder Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerxès II Mnémon, expédition à laquelle mit fin la bataille de Cunaxa (401 avant J.-C.). La relation de l'itinéraire des troupes grecques qui franchirent l'Euphrate et le Tigre, est importante puisqu'elle provient d'un de ceux qui participèrent à l'événement. Le récit de Xénophon est un véritable journal de route, agrémenté de la description de tout ce qui lui semblait remarquable sur son passage.

Il eût été intéressant de pouvoir confronter, avec cette narration, l'*Histoire d'Assyrie et de Perse*, composée par Ctésias qui, lui aussi, se trouvait à Cunaxa, mais dans le camp d'Artaxerxès Mnémon. Cette histoire, malheureusement perdue, a été utilisée par Diodore de Sicile. Beaucoup de légendes furent acceptées par Ctésias qui les rapporte telles quelles, notamment la légende de Sémiramis.

Bérose, prêtre babylonien de Bel qui vivait au ^{iv}^e et ⁱⁱⁱ^e siècles avant notre ère, écrivit, lui aussi, une histoire de son pays, en trois parties, qu'il dédia à Antiochus Soter (280-261). Nous n'avons plus son œuvre entière, mais seulement les extraits qu'ont utilisés Josèphe et Eusèbe. Bérose rapporte le nom de dix rois mythiques qui régnèrent en Babylonie durant quatre cent trente-deux mille ans avant le déluge, car les Mésopotamiens ont conservé dans leurs traditions le souvenir d'un tel cataclysme. On a rapproché cette liste de celle des Patriarches que nous fournit la Bible. Puis vinrent après le déluge 86 rois qui régnèrent trente-quatre mille quatre-vingts ans ; ces chiffres vont ensuite en décroissant et aboutissent à des durées de règnes qui peuvent être de valeur historique. Quelques corrections qu'on ait tenté de faire subir aux chiffres de Bérose, on ne peut arriver à reconstituer la trame de l'histoire telle que nous la connaissons par d'autres documents. Mais il est hors de doute que le vieil historien se servit de textes anciens, puisque les listes de rois de l'époque antéhistorique qui ont été retrouvées récemment en Babylonie sont, dans leur esprit général, comparables à celles de Bérose.

Diodore de Sicile (époque de César et d'Auguste), a consacré les

cinq premiers livres de son *Histoire* aux Egyptiens, Ethiopiens, Assyriens et Grecs. Lui aussi visita les lieux qu'il décrit et l'on peut mesurer par les différences qu'il y a entre ses récits et ceux d'Hérodote, les changements survenus durant les quatre siècles qui séparent les deux auteurs.

Strabon (début de l'ère chrétienne), nous a laissé une *Géographie*, jadis complète en 17 livres ; les volumes XI-XIV sont consacrés à l'Asie Antérieure, le XV^e à la Perse et à l'Inde, le XVI^e à l'Assyrie, Mésopotamie, Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie.

Quinte-Curce (règne de Claude ou Vespasien), dans son *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, décrit, lui aussi, Babylone.

On doit à Claude Ptolémée (160-180) une description géographique de l'Assyrie et de la Babylonie et un « *Canon royal* » qui énumère les souverains de Babylone ayant régné pendant les quatre cent vingt-quatre ans qui ont précédé la mort d'Alexandre, soit de 747-323 avant notre ère. Bien que Ptolémée compte les dates d'après l'année égyptienne et altère quelque peu les noms des rois, la comparaison avec les listes officielles assyriennes témoigne de son exactitude. C'est encore d'après Ptolémée qu'ont été dressées les anciennes cartes de géographie d'Assyrie et de Babylonie¹ ; comme ce géographe vivait à la fin du second siècle de notre ère, ses données sont insuffisantes pour la connaissance de la topographie plus ancienne.

Flavius Josèphe, historien juif du premier siècle de notre ère, contemporain des événements qui ont amené la fin de l'existence nationale des Juifs, a écrit une *Histoire ancienne des Juifs* et une *Haute antiquité du peuple juif* (ou *Contre Apion*), où il s'efforce de justifier ses concitoyens des reproches qu'on a pu leur faire, en même temps qu'il évite de heurter de front les Romains.

Enfin, Eusèbe, évêque de Césarée, qui vécut au iv^e siècle de notre ère, a utilisé pour retracer l'histoire des Chaldéens, des Assyriens et des Perses des documents, maintenant perdus, notamment quelques passages de Bérosee et des listes chronologiques qui, sur certains points, s'accordent assez bien avec les données de la science moderne. C'est ainsi qu'on tend aujourd'hui à considérer Hammourabi et Abraham comme contemporains et qu'on date Hammourabi d'environ 2.000 avant J.-C. ; or, Eusèbe, qui ignore Hammourabi, donne pour Abraham la date générale de 2.000.

1. *Géographie*. Edition Tauchnitz, Leipzig, 1845.

Solinus, qui écrivait dans la seconde moitié du III^e siècle de notre ère, s'inspira surtout de l'histoire naturelle de Pline dont il classa les anecdotes leur donnant un cadre géographique ; dans une introduction historique, il mentionne un grand empire cilicien d'Asie Mineure, héritier de la puissance hittite, dont il ne restait plus alors qu'un souvenir confus¹.

Ammien Marcellin (330-400) qui accompagna l'empereur Julien dans son expédition contre les Perses en 363, a donné la liste des étapes de l'armée impériale, et décrit la géographie du pays traversé.

Nous retiendrons que pour certains auteurs anciens, notamment Ctésias cité par Diodore (II, 2) et Strabon (XVI, 1), Syriens et Assyriens sont synonymes. De même ils attribuent en général, la fondation de Ninive au Roi Ninus et celle de Babylone à Sémiramis, sa femme, qui lui aurait succédé ; cette légende pieusement transmise par la tradition, s'est formée autour du nom d'une reine d'Assyrie, Sammouramat, femme de Shamshi-Adad V et mère d'Adadnirari III (IX^e siècle), qui fut assurément remarquable mais ne répond en rien à la tradition.

A part les listes royales et quelques événements importants (dates de fondations de villes par exemple), les historiens anciens rapportent surtout ce qu'ils ont pu apprendre au cours de leurs voyages. C'est ce qui fait qu'en général, ils donnent des renseignements de valeur sur Babylone qui était encore habitée de leur temps. Pour Ninive, qui avait été détruite en 612, lors de la conquête Mède et Babylonienne, aucun de ces historiens ne l'a connue ; ils n'en parlent que par oui-dire, et leurs renseignements ont été souvent assez vagues pour qu'on ait pu discuter sur l'emplacement exact de Ninive jusqu'à ce que les fouilles aient montré le bien-fondé de la tradition la plus générale.

Tandis que l'antiquité grecque et latine s'était trouvée en contact étroit avec la civilisation égyptienne dans tout son éclat, elle n'avait eu connaissance que de la dernière phase de la civilisation mésopotamienne. La langue et l'écriture de l'Egypte et de la Mésopotamie tombèrent également dans l'oubli, mais quelque souvenir persista de la connaissance des hiéroglyphes ; des ouvrages comme celui d'Horapollon (2^e moitié du V^e siècle de notre ère) et à l'époque moderne du père Kircher² (XVII^e siècle), en témoignent, malgré

1. Trad. A. Agnant. P. (Panczkoucke), 1847, XXXIX, p. 279.

2. H. Sottas et E. Drioton, *Introduction à l'étude des hiéroglyphes*. Geuthner 1922, pp. 69-97.

toutes les rêveries qu'ils contiennent ; c'est ainsi que Kircher posait en principe l'identité du Copte et de l'Egyptien. Il en fut autrement de l'Assyro-Babylonie. L'éloignement, la rareté des communications, les conditions particulières des ruines de la Mésopotamie, collines de terre qui n'offrent aucun vestige de monuments, et, par dessus tout, l'autorité de la Bible qui décrivait la ruine totale de ces empires, tout cela fit qu'on oublia jusqu'au souvenir de l'écriture si caractéristique de ces peuples et jusqu'à l'emplacement de leurs cités, Babylone et Assur exceptées.

VOYAGEURS

Perse et Mésopotamie.

De l'époque moderne nous possédons la relation de voyage du Juif Benjamin de Tudèle (x^e siècle), qui dépeint sommairement les ruines de Babylone et signale l'emplacement de Ninive ; il décrit aussi certains monuments de Syrie (Byblos). Par la suite, les voyages devinrent de plus en plus fréquents, s'étendirent à la Perse et un certain nombre de sites antiques furent identifiés.

L'Italien Pietro della Valle qui de 1614 à 1626, parcourut l'Orient, décrit les ruines de Babylone, celles de Persépolis et mentionna les inscriptions qu'il y vit.

Tavernier (1638-1663), alla en Orient pour y faire le commerce des pierres précieuses, se rendit à Persépolis, à Ninive, et sans doute à Behistoun.

Le Français Chardin, lui aussi, était attiré par les gemmes de l'Orient, et séjourna en Perse entre 1665 et 1677 ; il dessina les ruines de Persépolis (Shéhil-Minâr) et releva une inscription trilingue ornant une fenêtre du Palais de Darius.

Le Danois K. Niebuhr, lors d'un voyage en Perse (1761-1767), copia avec exactitude douze inscriptions de Persépolis et, traversant la Mésopotamie, décrit les ruines de Babylone (la moderne Hilleh).

G.-A. Olivier (1756-1814) voyagea en Orient de 1792 à 1798 ; il visita la Perse où il fut envoyé en mission officielle, l'Egypte, l'Arabie, l'Asie Mineure. Il était naturaliste et ses observations sur la flore et la faune de l'Asie Occidentale ont encore une grande valeur.

En 1800, le Français Michaux, à la suite d'un voyage en Perse,

rapportait une pierre noire couverte d'inscriptions, le premier monument babylonien d'importance qu'on connût en Europe. Cette pierre, conservée au Cabinet des Médailles de Paris, sous le nom de « Caillou Michaux » est une borne-limite, de la série dite : *Koudourrou*, véritable titre de propriété d'un bien foncier.

Avec l'Anglais C.-J. Rich (1787-1820), résident à Bagdad, les descriptions et relevés prennent un caractère plus scientifique. Il dépeint les ruines qu'il rencontre, copie les inscriptions et recueille un certain nombre de document épigraphiques. Il rapporta que sur les tertres de Nébi-Younous et de Kouïoundjik (qui cachent l'ancienne Ninive), les habitants avaient trouvé de grandes figures d'hommes et d'animaux, qui furent immédiatement détruites.

A partir de ce moment, l'ère des grandes explorations commence dans toute l'Asie antérieure ; l'Allemand Schulz, en 1828, envoyait d'Arménie, au *Journal Asiatique*, la copie de quarante-deux inscriptions de la région de Van.

H. Rawlinson, officier anglais, en mission en Perse, de 1833-1839, se livra à des recherches archéologiques ; à Behistoun, près de Kermanshah, il copie une des trois colonnes de l'inscription trilingue qui devait donner la clef du déchiffrement de l'assyrien (Cf p. 245) ; il acheva son travail en 1844 et 1847.

L'expédition anglaise (1835-37) du colonel Chesney, chargée d'étudier la navigabilité du Tigre et de l'Euphrate fournit matière à deux ouvrages sur la Mésopotamie. L'un, par le chef de la mission, comportait un tableau des connaissances anciennes sur l'Asie antérieure et des cartes excellentes (ouvrage inachevé) ; l'autre, d'Ainsworth, attaché à l'expédition de Chesney, donnait d'abondantes descriptions de ruines ; comme Olivier, Ainsworth décrivit avec soin la constitution physique et les productions naturelles de la Mésopotamie.

L'Anglais A.-H. Layard, en 1840, fit un voyage d'exploration en Perse et en Mésopotamie où il étudia de nombreux monuments et nota les ressources archéologiques du Housistan qu'il visita particulièrement.

De 1840 à 1841, les Français Flandin et Coste furent envoyés en Perse par le gouvernement de Louis-Philippe pour y dessiner les monuments antiques ; leur ouvrage garde encore aujourd'hui toute sa valeur. Outre les grands reliefs sassanides devenus classiques, le lecteur y trouvera un plan de Babylone.

De 1849 à 1852, l'Anglais Loftus parcourut le sud de la Mésopotamie et la Susiane; il y entreprit des recherches archéologiques lorsque la période des fouilles eut été inaugurée.

Asie Mineure et Syrie.

Les explorations des voyageurs ne s'étaient point confinées à la Perse, la Mésopotamie et l'Arménie.

On peut citer les voyages de Chandler en 1775, Eberhard, Macdonald Kinneir en 1813, Cramer en 1832, en Asie Mineure.

Le Français Texier, de 1833 à 1837 entreprit, sur l'ordre du gouvernement, une grande exploration de l'Asie Mineure dont il publia la relation; c'est à lui que l'on doit la première mention des ruines de Boghaz-Kœuf.

Par la suite, Texier séjourna de 1839 à 1840 en Mésopotamie, Perse et Arménie, où il releva des inscriptions et dont il publia des monuments antiques.

Puis viennent les explorations d'Arundell (1834) et de Tchihatcheff (1853); les voyageurs qui les suivirent, par l'abondance et la précision de leurs relevés de monuments, déterminent une période de transition avec celle des fouilles archéologiques.

La Syrie, elle aussi, était l'objet de nombreuses explorations; nous pouvons mentionner les voyages de Giraud (1705), de Dawkins et de R. Wood, à Palmyre (1751); de R. Pococke, Volney (1783), Cassas (an VI), Burckhard (1822), Conder, Laborde (1837), Niebuhr (1837), de Vogue (1868), Burton et Drake (1872), Clermont Ganneau (1873), enfin de Luyves et Lorlet (1875), en Syrie et Palestine, voyages dont les relations sont de belles œuvres scientifiques. Pour la Syrie et la Palestine, d'ailleurs, la tradition n'avait jamais été interrompue, grâce aux récits des pèlerins et aux témoins des Croisades.

Ces multiples explorations échelonnées le long d'un demi-siècle avaient été un travail préparatoire nécessaire. Elles avaient dressé une sorte de bilan des antiquités encore visibles dans l'Asie Occidentale. C'était un inventaire des richesses archéologiques du pays. La période suivante, celle des fouilles archéologiques, était ainsi amorcée. Les futurs explorateurs pouvaient maintenant faire choix d'un site en connaissance de cause.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

Assyrie.

Les premières grandes fouilles exécutées en Asie antérieure devaient être le vrai point de départ de l'Assyriologie ; elles sont l'œuvre du Français E. Botta, agent consulaire à Mossoul. Soutenu par les conseils de Mohl qui était alors secrétaire de la Société Asiatique, il résolut d'explorer ce que la tradition assurait être l'emplacement de Ninive, malgré le peu d'espoir qu'on pouvait avoir alors de la réussite d'un tel projet.

C'est que les ruines assyro-babyloniennes ne se présentent pas comme celles de l'Égypte ou de la Grèce : point de monuments demi-ruinés, point de pans de murs ni de colonnes encore debout qui puissent éveiller la curiosité du voyageur.

Les Assyriens construisaient leurs palais en briques crues, c'est-à-dire en argile simplement séchée au soleil ; ils les élevaient sur des terre-pleins de même matière. Tôt ou tard le monument revenait à la poussière dont il était formé ; les murs s'effritaient, s'affaissaient sur eux-mêmes et c'est ainsi que les buttes artificielles qui parsèment la plaine mésopotamienne sont les restes de villes et de palais autrefois florissants. La terre des murailles s'écroule et recouvre tout ce que l'intérieur des demeures pouvait contenir de précieux ; elle ensevelit la base des façades et rien n'apparaît au dehors des richesses qui y sont recélées.

En face de la ville de Moussoul, de l'autre côté du Tigre, s'élevaient des collines de terre portant l'une le nom de Kouïoundjik, et l'autre celui de Nebi-Younous à cause d'un tombeau que les Musulmans attribuaient au prophète Jonas.

Les sondages inaugurés en Décembre 1842 ramenèrent au jour des fragments sculptés, des débris de briques portant de l'écriture, mais rien de décisif ; c'est alors que les Arabes apportèrent à Botta des briques à inscriptions recueillies dans un endroit du voisinage, nommé Khorsabad ¹.

Là, à 16 kilomètres au nord-est de Mossoul, sur la rive du Hausser affluent du Tigre, se dresse, à proximité des montagnes, un tertre assez régulier d'environ 300 mètres de long, sur 180

1. L'usage de cette appellation a prévalu, mais la véritable orthographe du nom, donnée par Yacouti dans son dictionnaire géographique, est Horoustâbâz.

à 300 mètres de large, selon les points examinés, et de 12 à 15 mètres de hauteur.

Un petit village recouvrait la plus grande partie du monticule (fig. 1). Le 20 Mars 1843, Botta mettait ses ouvriers à l'œuvre sur le site de Khorsabad et presque tout de suite les découvertes commençaient. Les premiers sondages avaient été justement dirigés dans la partie où le monument était le mieux conservé, de manière qu'il n'y avait plus qu'à suivre les murailles sorties de terre pour arriver à déblayer l'édifice entier.

Botta avait, d'abord, exécuté les travaux à ses propres frais ; devant l'importance des résultats, le gouvernement lui accorda une subvention qui lui permit d'étendre ses recherches. Mais il lui fallut alors compter avec la malveillance des Turcs ; le gouverneur de la province de Mossoul, Mehmed-Pacha, employa toutes les ruses pour interrompre les travaux ; il affecta de considérer la maisonnette de Botta et les tranchées des fouilles, comme une forteresse entourée de fossés de défense. Peu à peu, sur les instances de la France, de plus grandes facilités furent accordées à Botta en même temps qu'on lui adjoignait E. Flandin pour dessiner les monuments découverts et pour en lever les plans. Le résultat de ces recherches fut consigné dans une édition magnifique entreprise dès le retour de la mission, mais qui ne parut que quelques années plus tard.

A la fin de 1844, Botta considérant sa mission comme terminée résolut de rentrer en France et d'y rapporter les plus belles d'entre les antiquités qu'il avait découvertes ; mais là encore de nouvelles difficultés surgirent ; il fallut protéger les bas-reliefs par un emballage de poutres, construire un chariot assez solide pour supporter des charges de milliers de kilogrammes, et c'est en le tirant à bras d'hommes (parfois plus de 200), qu'on put franchir la route défoncée de Khorsabad à Mossoul.

De grands radeaux dont la capacité de flottement était accrue par des outres gonflées fixées sous leur plancher, reçurent les antiquités qui furent débarquées à Bagdad, puis à Bassorah. Au mois de Mars 1846, la gabare *Le Cormoran* venait les y chercher pour les ramener en France. Le gouvernement de Louis-Philippe fit installer au Musée du Louvre, la première collection d'antiquités assyriennes qui fût parvenue en Europe.

Une des salles du rez-de-chaussée de la façade donnant sur l'église Saint-Germain l'Auxerrois (Colonnade), leur fut affectée. Cette

salle qui fait partie des bâtiments construits par l'architecte Levau sous Louis XIV, fut occupée par divers services du palais pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Sa décoration actuelle a été exécutée au commencement du siècle dernier d'après les plans de Percier et Fontaine.

L'inauguration du Musée assyrien eut lieu le 1^{er} Mai 1847.

Les fouilles de Botta et les explorations anglaises qui suivirent, eurent une importance décisive pour les études orientales.

Les premiers monuments qu'elles mirent au jour appartenaient à l'Assyrie des Sargonides, c'est-à-dire à un pays et à une époque où l'influence sémitique paraît prépondérante, du fait des types ethniques que la sculpture représente et de la langue des inscriptions. Faute de points de comparaison qui sont venus plus tard, on conclut, d'une époque et d'un pays à toute l'Asie antérieure pour tous les temps, et c'est ainsi que se forma la théorie d'une civilisation d'origine sémitique pour la Mésopotamie et pour les pays limitrophes.

Rouet, qui remplaça Botta, à l'agence consulaire de Mossoul, fut le premier à reconnaître les bas-reliefs rupestres de Maltaï, à 50 kilomètres, et de Bavian, à 30 kilomètres au nord-ouest de Mossoul.

Dès 1845, l'Anglais A.-H. Layard ayant rencontré en Sir Stratford Canning un généreux mécène, commença des fouilles à Nimroup



Fig. 1. — Khorsabad. Vue du site avant les fouilles de Botta et de Place.
Le village fut exproprié à la condition d'être rebâti et rendu aux habitants après les fouilles.

au confluent du Zab inférieur et du Tigre, site correspondant à l'ancienne Kalah qui fut capitale de l'Assyrie après Assour et avant Ninive.

Elles furent couronnées de succès, mais rencontrèrent comme pour les recherches de Botta, l'hostilité des autorités turques. De 1849 à 1851 Layard étendit ses travaux à Kouïoundjik, site que Botta avait abandonné temporairement en 1843, pour se porter à Khorsabad.

A Nimroud, Layard avait retrouvé le palais d'Assournazirpal (885-860) ; à Kouïoundjik celui d'Assourbanipal (668-626) ; à Kalat-Shergat, site d'Assour, il découvrit une statue de Salmanasar.

Entre temps, il reconnut un certain nombre de ruines encore non signalées jusqu'ici.

A ce moment il n'y avait plus de fouilles françaises à Ninive.

Les changements politiques survenus en France avaient détourné l'attention des recherches archéologiques en Orient.

Le consulat de Mossoul, supprimé lors de la révolution de 1848, ne fut rétabli qu'en 1851 et fut attribué à V. Place. Celui-ci reprit les travaux que Botta se disposait à poursuivre quelques années auparavant, lorsque la République de 1848 le déplaça de son poste.

Pendant que Place accomplissait sa mission, de 1851 à 1855, les Anglais continuaient leurs travaux. Après le départ de Layard, la direction générale des fouilles avait été confiée à H. Rawlinson, vétéran des recherches orientales en Perse. Les rapports entre les deux missionnaires furent excellents ; en remerciement de services rendus, Rawlinson fit donner à Place des bas-reliefs entiers ou fragmentaires qui faisaient double emploi avec ceux qu'on avait déjà recueillis ; la plus grande partie des sculptures de l'époque d'Assournazirpal et d'Assourbanipal, conservées au Musée du Louvre, proviennent de cette source.

La mission de Place acheva le dégagement du palais de Khorsabad que Botta n'avait fait que commencer, car Botta avait découvert quatorze pièces et Place en déblaya cent quatre-vingt-six ; c'est à lui également que l'on doit la mise au jour du mur d'enceinte et de sept grandes portes. Lorsqu'il s'agit de transporter, en France, les antiquités qui avaient été recueillies, Place frêta quatre de ces grands radeaux, appelés *kéleks* dans le pays, dont nous avons parlé ci-dessus, et une grande barque. Dans le trajet de Bagdad à la mer, le convoi fut attaqué par les Bédouins à Kornah, près du confluent du Tigre et de l'Euphrate. Deux radeaux et la barque furent coulés

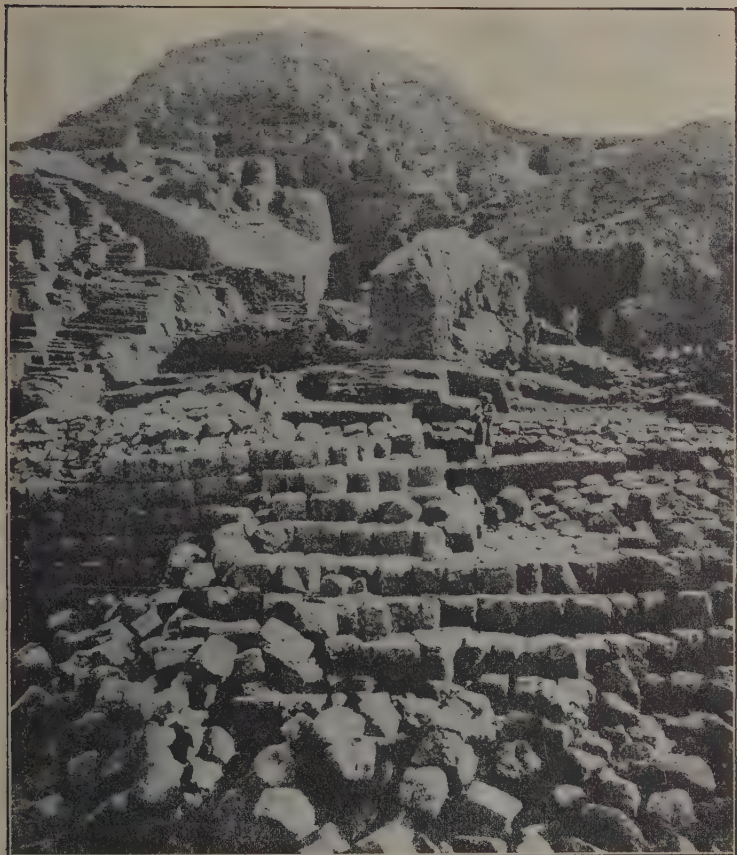


Fig. 2. — Assour (Qalat-Shergat). Vue des fouilles de l'expédition allemande.

et les richesses archéologiques qu'ils contenaient furent précipitées dans le fleuve. Il est cependant possible de se faire une idée de la précieuse cargaison, grâce au compte-rendu détaillé de la mission que donnèrent Place et F. Thomas qui avait été engagé comme dessinateur, après qu'il eût quitté la mission dirigée alors par Fresnel en Babylonie. Les deux autres radeaux échappèrent au désastre.

La fatalité sembla, d'ailleurs, s'acharner contre la mission de Place. Il avait conclu avec Rawlinson un arrangement au sujet de

Kouïoundjick. Rawlinson, homme de grande droiture, ne pouvait méconnaître les droits antérieurs de la France sur ce site exploré en premier par Botta, et un accord entre les deux chefs de mission avait réservé le coin nord du Tell à la France. Il y avait là de quoi compenser, dans l'avenir, le naufrage que devaient subir les antiquités de Khorsabad.

Mais en 1872, Hormuzd Rassam, qui avait été autrefois le second de Layard, fut envoyé de nouveau par l'Angleterre en Syrie. Il nous a raconté¹ comment, ayant appris que ce secteur avait été concédé à la France, il y fouilla de nuit pour ne pas attirer l'attention de Place qui travaillait à Khorsabad. Cette exploration aboutit à la découverte, dans le palais d'Assourbanipal, des célèbres reliefs de la chasse au lion, qui sont aujourd'hui l'orgueil du British Museum, et d'une partie de la « bibliothèque ». Le reste de celle-ci fut découvert par G. Smith au cours de ses campagnes de 1873 à 1876.

La dernière grande fouille en Assyrie, date du début de ce siècle.

En Allemagne, sous l'inspiration du professeur F. Delitzsch, se fonda, en 1900, la *Deutsche-Orient-Gesellschaft* dont l'Empereur fut un des grands promoteurs. Jusqu'en 1914, et même pendant la guerre, une mission fut attachée à Assour (fig. 2). Le docteur Andræ qui la dirigea a publié les résultats de ses recherches. Elles ont fait découvrir des monuments pouvant dater du troisième millénaire, indiquant la qualité sumérienne de la civilisation qui s'étendait alors sur le pays, et d'autres du second millénaire avant notre ère expliquant la constitution progressive de l'art assyrien. Un nombre considérable d'inscriptions a permis de mieux connaître le passé de l'Assyrie dont l'histoire remonte beaucoup plus haut que les découvertes antérieures l'avaient laissé supposer. Parmi les monuments les plus importants mis au jour, citons les fortifications, et, dans l'intérieur de la ville, des palais et des temples, notamment celui consacré au dieu Assour et celui dédié à Anou et Adad. Des blocs entiers de maisons particulières ont été déblayés et l'on a découvert outre le mur extérieur et le mur intérieur de la ville, cent quarante stèles commémorant le nom des rois, des reines et des personnages les plus marquants de la ville.

1. Rapport lu à la Society of Biblical Archaeology, le 4 Novembre 1879 (*Transactions*, t. VII (1882), pp. 38-40.)

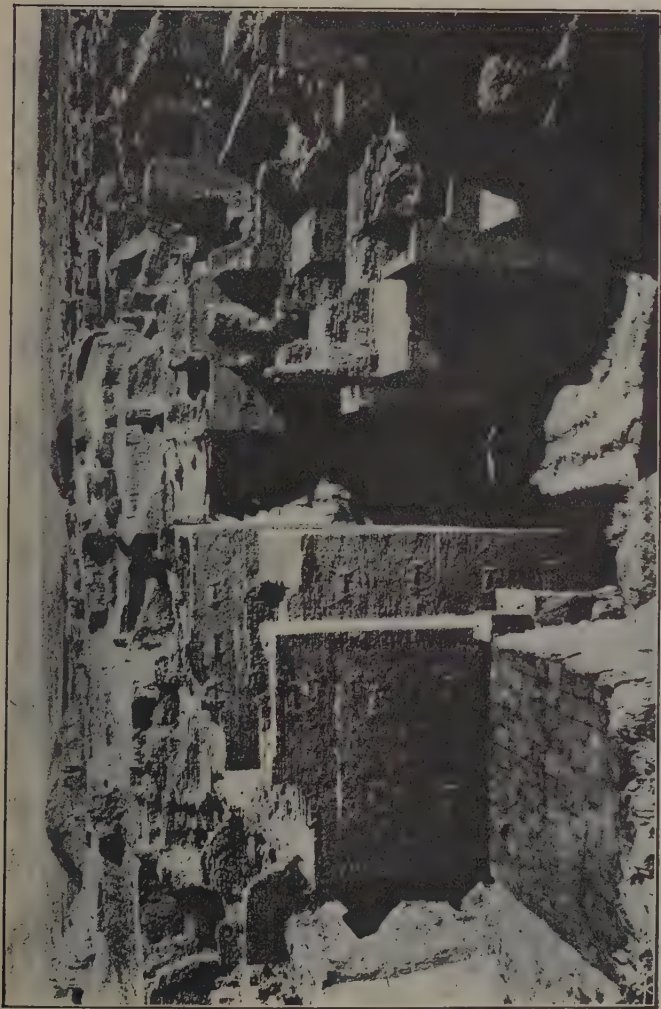


Fig. 3. — Babylone. Vue de la ville. A gauche, la ligne des murailles, avec, aux premiers plans, la porte d'Ishtar ornée d'animaux fantastiques en briques, soit ordinaires, soit émaillées.

Babylonie.

Lorsque la France comprit ce qu'elle avait perdu par son abstention en Orient depuis les événements de 1848, elle résolut d'envoyer une mission en Babylonie.

F. Fresnel fut chargé de cette exploration pour laquelle il s'adjoignit J. Oppert et l'architecte F. Thomas. Les recherches poursuivies de 1851 à 1854 ne donnèrent pas, au point de vue archéologique, les résultats qu'on avait escomptés et, pour comble de malheur, les antiquités découvertes furent, comme nous l'avons dit, attaquées par les tribus hostiles à Korna (Mai 1855). Une partie importante des recherches de la mission consiste dans le relevé des sites anciens de la région et dans la mise en œuvre, par Oppert, des documents épigraphiques. Peu de temps après, Selby dressa une carte de 1 : 20.000 des ruines de Babylone (1859) qui aida plus tard Kiepert à établir la sienne (1883). Rassam, qui s'était déjà distingué en Assyrie, vint alors fouiller en Babylonie (1879), notamment à Abou-Habba, l'ancienne Sippar où il découvrit de nombreuses tablettes.

En 1894, le Père Scheil fouilla les ruines d'Abou-Habba que Rassam n'avait que superficiellement explorées. Il découvrit un nombre considérable de tablettes de toutes sortes, des terres cuites, et dégagera des bâtiments faisant partie des dépendances du temple. Enfin, après un voyage d'études de Sachau en 1897, l'Allemagne, par l'intermédiaire de la *Deutsche-Orient-Gesellschaft*, envoyait à Babylone R. Koldewey (1899). Les fouilles, qui ont duré plusieurs années, ont permis de déblayer l'enceinte de Babylone, encore bien conservée jusqu'à une certaine hauteur, à laquelle donnait accès une double porte dite la Porte d'Ishtar (fig. 3), et le tracé de la voie sacrée des processions ; elles ont fait connaître le plan de nombreux édifices babyloniens.

À l'endroit de la ville nommé maintenant Kasr par les indigènes, ce qui signifie forteresse, se trouvait jadis le palais bâti par Nabopolassar et agrandi par Nabuchodonosor. Le Tell-Amran répond à l'ancien Temple de Babylone, l'Ésagil, consacré au dieu Mardouk. Un certain nombre de temples plus petits, situés dans les environs de l'Ésagil, semblaient former cortège au grand sanctuaire.

Sur l'emplacement de Kish, aujourd'hui El-Oheimir, une des plus anciennes villes du pays d'Akkad, M. H. de Genouillac a entrepris des fouilles en 1912, qui ont porté principalement sur la

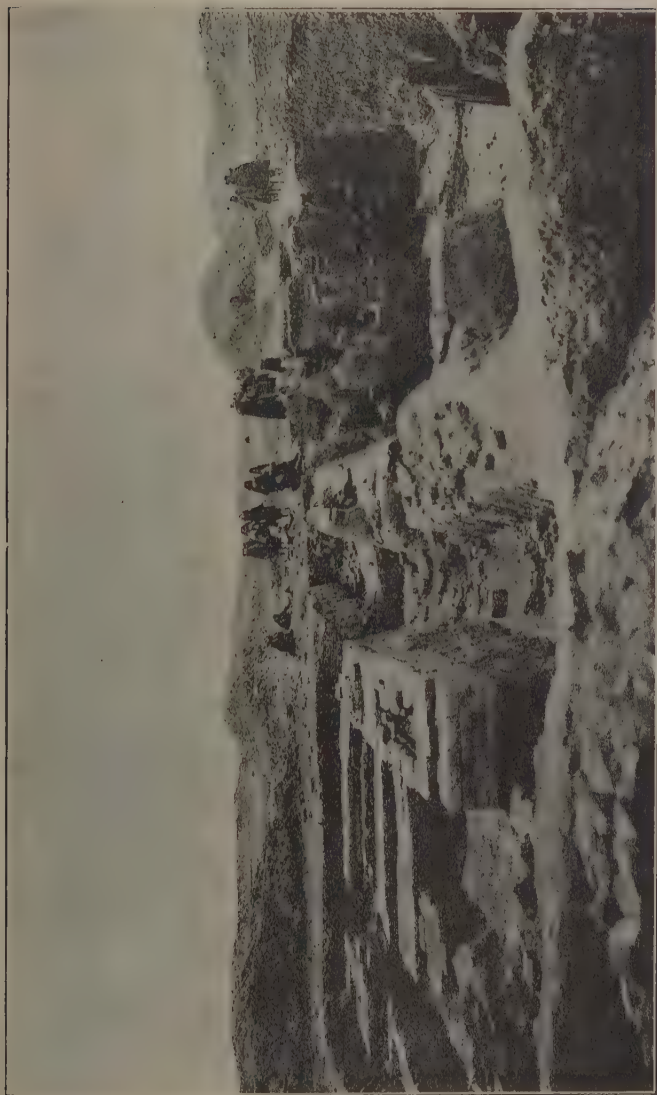


Fig. 4. — Lagash (Tello). La ville était répartie en plusieurs agglomérations qui ont donné autant de collines de décombres. La vue représente un enclos funéraire découvert sur la colline H.

Kish de la Première Dynastie Babylonienne. Ces fouilles reprises après la guerre par M. S. Langdon, sous les auspices de l'Université d'Oxford et du Field Museum de Chicago, ont montré qu'à Kish, qui passe pour une des plus anciennes villes du pays sémitique d'Akkad, le fond de la civilisation est aussi sumérien.

Sumer.

Dès 1849, W.-K. Loftus avait exploré certaines parties du pays de Sumer, au sud de la Babylonie, notamment Warka (l'ancienne Erech), et Mougheir Our. A Warka, il découvrit des cercueils d'argile de basse époque, des fragments d'édifices assez bien conservés, des tablettes, mais ne fit que sonder quelques parties des ruines. En 1854, Taylor, consul d'Angleterre à Bassorah, exécuta de grands sondages dans la Tour à étages de Mougheir et explora ses environs ; il reconnut ainsi la nature rocheuse de la région de Hijarah ¹, toute différente de celle du pays alentour et d'où provinrent vraisemblablement la plupart des pierres employées par les Sumériens dans leurs constructions.

La première exploration systématique d'un tell sumérien est due à E. de Sarzec, consul de France à Bassorah qui commença de sa propre initiative, en 1877, des recherches qu'il continua officiellement à partir de 1880. Il choisit le site de Tello, l'ancienne Lagash, et révéla ainsi l'art de l'Asie Occidentale du troisième millénaire avant notre ère (fig. 4) ; ses recherches sur les tells voisins lui fournirent des antiquités moins abondantes mais de même époque. Les découvertes portent principalement sur la période archaïque (environ 3.000, et sur celle de Goudéa (2.500). Après la mort de Sarzec qui eut lieu en 1901, les fouilles furent reprises par le lieutenant-colonel Cros, alors capitaine, qui trouva une fin glorieuse dans la dernière guerre.

Actuellement, le site, qui fait partie du territoire sous mandat anglais, est pillé par des Arabes, et la qualité des antiquités qui en proviennent indique que les fouilleurs clandestins ont atteint une des plus riches parties des ruines.

Les Etat-Unis résolurent aussi d'entreprendre des recherches suivies soit en Babylonie, soit en Sumer, et après une visite des nombreux sites de ces régions par H. Ward, J.-R.-S. Sterrett et

1. *J R A S.*, XV, p. 404.

J.-H. Haynes, l'Université de Pennsylvanie porta son choix sur Niffer, l'ancienne Nippour. Dès 1889, Peters, Hilprecht, Haynes et Harper se mirent à l'œuvre et le travail continua pendant plusieurs campagnes. Les découvertes épigraphiques furent particulièrement fructueuses (8.000 tablettes ou fragments en 1890, 21.000 de 1893 à 1896, 32.000 en 1896 et 23.000 en 1900), et ce qui ajoute à la valeur de ces documents, c'est que toutes les époques y sont représentées. L'expédition mit au jour un palais, des tombes et des dépendances du Temple de Bel. En même temps Hilprecht signalait l'intérêt que présenterait Fâra (autrefois Shouroupak), pour des fouilles ultérieures.

E.-J. Banks, en 1904, conduisit ses recherches sur le site de Bismya (l'ancienne Adab) dans le sud de la Babylonie ; la ville ancienne avait été abandonnée bien avant la fin de l'empire de Babylone, et les antiquités qu'il y trouva étaient de haute époque. Il reconnut le palais, le temple et sa tour à étages ; il découvrit des tablettes archaïques, des poteries, des statuettes, et quantité de tombes à sommet en forme de voûte.

Les dernières fouilles en pays de Sumer sont récentes et se poursuivent encore aujourd'hui : à Mougheir (Our), et à Tell-el-Obeïd qui en est proche ; elles sont exécutées aux frais du British Museum et de l'Université de Pennsylvanie, sous la direction de MM. Hall, Woolley et Legrain. Ces deux explorations donnent des résultats du plus haut intérêt.

Tandis qu'à Our la Ziqqourat (tour à étages) a été déblayée et nous restitue la physionomie de ce type d'édifice à l'époque sumérienne, à Tell-el-Obeïd des œuvres d'art et des monuments contemporains de ceux de la période archaïque de Tello ont été mis au jour et apportent une contribution de grande valeur à notre connaissance de l'architecture et de la sculpture archaïques.

Perse.

Dès 1854, Loftus alla à Suse, dont le nom persistait sous l'appellation moderne de Shoush, sur les premiers contreforts du plateau de l'Iran, au sud de Dizfoul ; il identifia le site et pratiqua quelques fouilles, sans grand résultat. Un peu plus tard (1874), Stolze qui s'était joint à une mission astronomique allemande, étudia Persépolis (fig. 5) dont il rapporta de nombreux relevés et des photographies, et Pasargade. Les premières fouilles à Suse furent l'œuvre de M. et Mme Dieulafoy (1884-1886). Les tells, d'une super-

ficie de 123 hectares et de plus de 20 mètres de hauteur forment une sorte de losange; on y distingue le tell de l'Apadâna, celui de l'Acropole, celui de la Ville Royale et celui de la ville même. La mission déblaya sur le tell de l'Apadâna, la vaste salle hypostyle où le roi de Perse, au temps de la dynastie Achéménide, tenait ses audiences solennelles, salle de dimensions gigantesques dont M. Dieulafoy rapporta des éléments architecturaux et décoratifs (chapiteau, bas-reliefs en céramique vernissée, etc.).

Lorsque J. de Morgan, au cours d'un voyage d'exploration en



Fig. 5. — Vue de Persépolis. Au premier plan, les ruines du Palais Achéménide. Plus loin, quelques colonnes de la grande salle d'audiences, dite *Apadana*.

Perse, visita le tell de Suse, il reconnut que le site renfermait des vestiges d'une antiquité beaucoup plus haute; en 1897, après qu'une convention eut été signée avec le Shah, donnant à la France le monopole des fouilles archéologiques en Perse, J. de Morgan à la tête d'une mission dont firent partie le Père Scheil, MM. de Mecquenem, Pézard, Gautier, Toscanne, Lampre, au cours de campagnes annuelles, commença les travaux. Ils n'ont été interrompus que par la guerre. Actuellement, ils sont continués par M. de Mecquenem qui dirige les fouilles; la publication des documents continue d'être assurée par le Père Scheil.

Le tell de l'Acropole a été le plus exploré; comme, depuis la plus haute antiquité jusqu'à la conquête arabe, il n'a cessé d'être habité, toutes les civilisations se trouvent représentées dans les



Fig. 6. — Karkémish (Djerablous). Une tranchée de fouilles montrant les bas-reliefs en place. La vue indique la profondeur à laquelle ils se trouvaient, et par la présence des fouilleurs, la dimension approximative des sculptures.

couches de débris qui le constituent. Les résultats de ces fouilles sont exposés au Louvre et publiés dans une bibliothèque spéciale. Les fouilles de Suse et celles de Tello ont renouvelé nos connaissances sur l'Assyro-Babylonie en nous révélant l'histoire la plus reculée de la région est de l'Asie antérieure, car à Suse se rencontrent non seulement des vestiges de la civilisation locale, mais de nombreux monuments de Sumer-Akkad emportés par les Élamites au cours des siècles, comme trophées de victoire.

Les recherches en Perse n'ont pas été limitées à Suse ; des campagnes de fouilles ont été exécutées dans le Talyche persan sur la côte ouest de la Caspienne, en 1901 et en 1911 ; Gautier et Lampre ont exploré les tells de la plaine de Mōussian (nord-ouest de Suse, au pied du Poucht-è-Kouh), qui ont fourni une abondante céramique ; Pézard, en 1913, conduisit une campagne à Bender-Bouchir.

Arménie et Haute-Syrie.

Depuis les travaux de E. Schulz qui, chargé d'une mission française en Arménie (1828) où il trouva la mort, copia nombre d'inscriptions, les recherches archéologiques importantes sont celles de Reynolds (1877) près de Van, de Lynch (1893-94), de Belck et Lehmann (1898-99), qui trouvèrent de nouvelles inscriptions ou corrigèrent celles qui avaient été jadis mal copiées ; enfin la mission russe de 1916 par M. Marr et J. Orbéli.

En Haute-Syrie, Pognon relevait, en 1885, deux inscriptions de Nabuchodonosor dans le Liban près de Wadi-Brissa, et les Allemands, à Zendjirli, commençaient, en 1888, dans la vallée du Kara-Sou, des fouilles qui ont duré trois saisons ; ces fouilles furent inspirées par la *Deutsche-Orient-Gesellschaft*.

Cette expédition montra que Zendjirli était la capitale du petit royaume araméen de Samal soumis au VIII^e siècle avant J.-C., aux rois d'Assyrie, mais subissait en même temps l'influence de ses puissants voisins, les Hittites. Une acropole entourée de murailles, de nombreux monuments qu'on peut répartir en trois âges allant de la fin du deuxième millénaire jusqu'au VIII^e siècle avant notre ère ; la connaissance en un mot de la civilisation araméenne, pour cette période, tel est le bilan de cette mission.

Nous signalerons encore les fouilles de Von Oppenheim à Tell-el-Halaf qui ont révélé une civilisation provinciale, à la fois sous l'influence des Assyriens et sous celle des Hittites, les recherches

de J.-E. Gautier (1895) et de Pézard (1921-1922) à Tell-Nebi-Mend, site de l'ancienne Kadesh, riches surtout en résultats archéologiques, qui ont montré que Kadesh, ville hittite qui joua un rôle prépondérant dans les campagnes de Ramsès II en Syrie, ne doit pas être cherchée dans l'île du lac de Kadesh mais sur le tell qui en est voisin.

Les fouilles les plus importantes de la région sont avec celles de Zendjirli, celles que les Anglais Hogarth, R.-C. Thompson, Lawrence, Woolley ont exécutées à Djerablous, sur la boucle que décrit l'Euphrate en s'incurvant vers l'ouest, l'ancienne Karkémish, de 1911 à 1914 et en 1920 (fig. 6). Lors de la destruction de l'empire Hittite d'Anatolie au ^{xiii}^e siècle, Karkémish recueillit son héritage, et l'empire hittite de Haute-Syrie persista jusqu'au temps des Sargonides. Karkémish nous a laissé, outre ses remparts et ses portes, d'importantes bases de bâtiments ornées de bas-reliefs. Avec Karkémish et Zendjirli, nous connaissons le type de la ville hittite de Haute-Syrie.

L'Amérique envoya une expédition archéologique; la mission de l'Université de Princeton releva les monuments et les inscriptions de la Syrie et du Hauran.

Nous ne signalons que pour mémoire les fouilles de M. Gabriel, à Palmyre, et celles de MM. Breasted, puis F. Cumont à Salihiyé (l'ancienne Doura-Europos), dont les antiquités appartiennent à une époque qui dépasse largement celle que nous étudions dans ce manuel.

Phénicie.

La première grande expédition archéologique en Phénicie date de 1850; à ce moment, les massacres des chrétiens par les Druses contraignirent la France, protectrice des chrétiens d'Orient, à une expédition militaire. E. Renan accompagna le corps de débarquement; grâce à la main-d'œuvre militaire et aux bonnes volontés locales (Gaillardot, à Saïda), il put, en un temps restreint, accomplir beaucoup de besogne. Il releva et décrivit toutes les antiquités éparses sur le sol, d'Amrit au nord, à Tyr au sud, et par ses fouilles fonda véritablement l'archéologie phénicienne. Sa description de l'art funéraire des Phéniciens a gardé toute sa valeur.

En 1887, Hamdi Bey se rendit à Sidon pour diriger les fouilles d'un hypogée, dont les principaux sarcophages étaient celui de roi Tabnit et celui dit « d'Alexandre ».

Puis, à plusieurs reprises, Macridy-Bey, conservateur aux Musées Ottomans, vint à Sidon pour y effectuer des recherches, soit dans les nécropoles, soit au Temple d'Eschmoun.

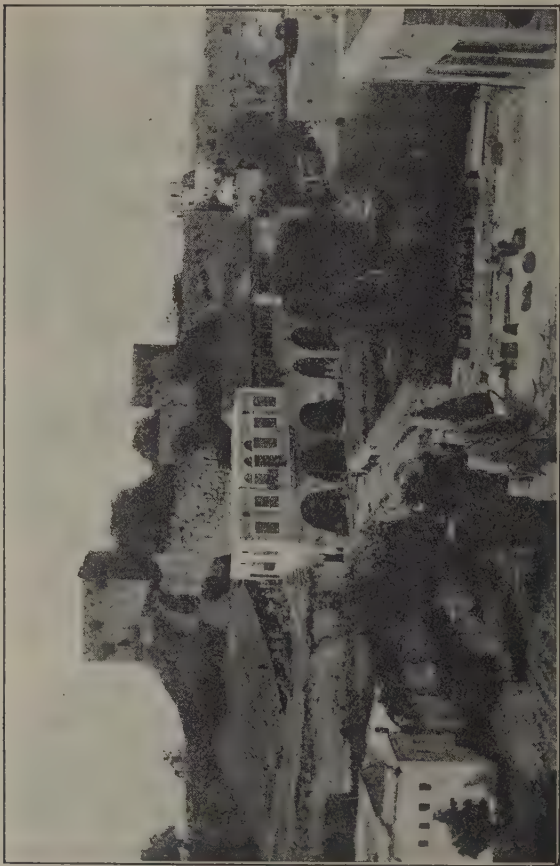


Fig. 7. — Sidon (Saïda). Au loin, le château élevé sur une colline en partie artificielle ; le site a été habité dès la plus haute antiquité. Le château, dit de St-Louis, a été, en grande partie, remanié par l'occupation arabe.

En 1914, le Dr Contenau, en collaboration avec Macridy-Bey explora de nouveau Sidon (fig. 7). Cette exploration, poursuivie par le premier de ces missionnaires, en 1920, amena la découverte de monuments datant de la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère.

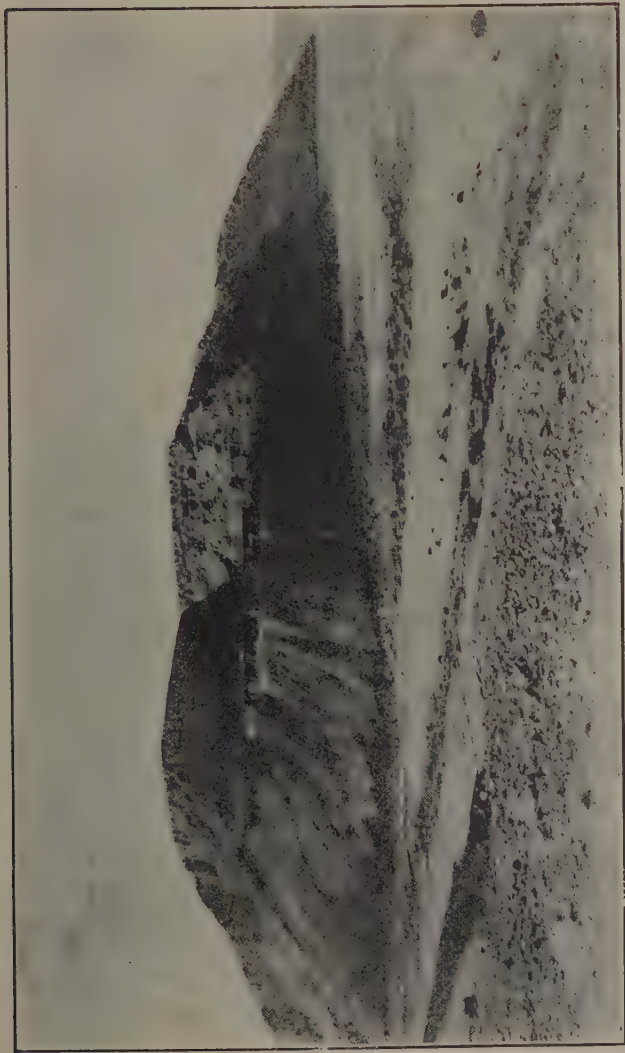


Fig. 8. — Lachis (Tell-el-Hesi). Vue typique des collines de décombres qui recouvrent l'emplacement des villes et que l'on nomme *tells*. La photographie représente la fouille systématique du site, par décapement des niveaux.

En 1921, Mme D. Le Lasseur, en deux campagnes (1921, 1922, la seconde avec le concours de M. Pupil), explorait le site et les environs de Tyr.

La dernière en date et la plus importante depuis celle de Renan est due à M. Montet à Djebail, l'ancienne Byblos, qui a mis en lumière les rapports existant entre la Phénicie et l'Egypte, dès l'aurore de l'histoire, et a fait découvrir une inscription phénicienne plus ancienne que celles qu'on connaissait jusqu'ici.

Nombre de professeurs de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth ont contribué, par leurs incessantes recherches, à notre connaissance de la Phénicie, notamment le P.S. Ronzevalle et le P. Jalabert, dont les travaux ont été publiés principalement dans le périodique de l'Université.

Palestine.

Au début de ces fouilles se place la découverte en 1868, de la stèle de Méša, roi de Moab (ix^e siècle avant J.-C.), à l'est du Jourdain, par Clermont-Ganneau ; puis viennent les fouilles de F. Pétrie et de F.-J. Bliss à Tell-el-Hesi, à l'ouest d'Hébron (1891-92), l'ancienne Lakish prise par Sennacherib (fig. 8) ; sous l'impulsion du *Palestine Exploration Fund*, celles de Gézer (1901-1908), entre Jérusalem et la côte, et de Tell-Sandahanna, par Bliss et R.-S. Macalister, de Megiddo (Tell-el-Mutesellim), par Schumacher (1903-1904), de Tell-Taannek (1902-1903), par l'Autrichien E. Sellin, et de Sébastié (Samarie), par les Américains D.-G. Lyon et A. Reissner (1908-1910). En 1914, et après la guerre, le commandant R. Weill explora la colline d'Ophel, au sud de la ville de Jérusalem. En 1920, M. Garstang entreprit des recherches à Ascalon et C.-S. Fisher dans ces dernières années explora le site de Beisan ; il reprend actuellement les fouilles de Mégiddo. Celles de Balbek par O. Puchstein (1900-1902), se rapportent à un site que sa date soustrait à notre étude.

A Jérusalem, l'Ecole Biblique devenue l'Institut Français d'Archéologie, l'Ecole Anglaise et l'Ecole Américaine d'Archéologie sont des milieux d'étude d'une grande activité. Nous aurons l'occasion de signaler leurs travaux, notamment ceux du P. H. Vincent sur l'Archéologie palestinienne.

Asie-Mineure.

Les fouilles précédentes servent, en quelque sorte, de prélude et de transition pour passer à celles d'Asie-Mineure où, depuis le



Fig. 9. — Euyuk. Au premier plan, ligne de bas-reliefs.
Plus loin, les deux piliers de la porte détruite, ornés de sphinx.

Taurus jusqu'à l'Hellespont, mais surtout dans la partie orientale, les recherches nous ont fait connaître la civilisation hittite, qui tint sous sa domination la Haute-Syrie jusqu'au ^{xiii}^e siècle avant notre ère.

La période active de l'exploration, qui succéda aux voyages de reconnaissance et aux relevés des monuments, notamment à ceux de Hamilton en 1835, Barth et Perrot, en 1861, poursuivis par la Liverpool Expedition (1907), aux voyages de Humann et Puchstein et aux multiples explorations de W. Ramsay, prend naissance avec la mission de Chantre en Asie-Mineure, en 1893. Ses sondages portèrent sur plusieurs tells de l'ancien pays hittite : à Boghaz-Keui où il étudia les soubassements du palais et le sanctuaire rupestre de Iasili-Kaia, à Euyuk d'Aladja près de Songourlou, dans l'ancienne Ptérie où il explora les ruines d'un monument orné de bas-reliefs, à Kara-Euyuk, près Césarée où il reconnut un centre antique très important. (C'est de Kül-Tépé, tout près de Césarée, que proviennent les tablettes que nous nommons aujourd'hui « cappadociennes ».)

Cette exploration fut reprise, à Boghaz-Keui, en 1906, par Winckler et Macridy Bey. Au cours de l'expédition, l'étude des substructions du palais et des sculptures fut approfondie mais le résultat capital de la mission consista dans la découverte de milliers de tablettes cunéiformes entières ou fragmentées qui permirent de déchiffrer la langue hittite.

La « Liverpool expedition », de 1908, dégaga les monticules de Sakje-Geuzi, près de Zendjirli, les restes d'un palais orné de sculptures, et des vestiges des fortifications.

A Euyuk, au nord de Boghaz-Keui, Macridy Bey mit au jour une porte ornée de sphinx rappelant la porte aux lions de Boghaz-Keui (fig. 9).

Arabie.

Les recherches en Arabie consistent en voyages d'études et en copies d'inscriptions ; on ne peut citer de fouilles régulières, mais l'examen du sol ne révèle aucun indice archéologique important. Les inscriptions relevées au cours de missions comme celles de Burton, J. Halévy, Doughty, Huber, Glaser, appartiennent à plusieurs groupes de dialectes ; le Minéen, le plus ancien, et le Sabéen, tous deux confinés au sud de la péninsule ; le Nabatéen au nord de la péninsule et dans la presqu'île Sinaïtique.

RÉSULTATS D'ENSEMBLE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

En résumé, notre connaissance de l'Asie Antérieure date du siècle dernier ; la première période qui correspond à peu près aux années 1800 à 1850 est marquée par des voyages qui font connaître la région, identifient les sites, découvrent des monuments restés en place, en établissent le relevé. Depuis le milieu du siècle, au contraire, les missions de fouilles dominent ; les archéologues procèdent à de multiples sondages qui étendent les connaissances dues aux voyageurs leurs devanciers, et, sur certains sites, déblaient complètement les tells où sont cachées des ruines ; le travail se poursuit simultanément sur tous les points et les résurrections se multiplient. En Elam, c'est la restitution de la civilisation élamite depuis la période la plus ancienne (iv^e millénaire avant notre ère et peut-être v^e), jusqu'à sa disparition sous les coups de l'Assyrie. En Sumer et aussi en Elam, ce sont les civilisations qui se sont succédé dans le pays : sumérienne, babylonienne et assyrienne ; dans l'Arménie moderne, l'ancien royaume de Van, les archéologues ont retrouvé les traces des ennemis séculaires de l'Assyrie ; en Haute-Syrie, les fouilles ont fait connaître une civilisation à caractères propres, mais fortement influencée par ses voisins de l'est et de l'ouest, les Assyriens et les Hittites ; nos connaissances sur ce point sont encore imparfaites, et, jusqu'au second millénaire, enveloppées d'obscurité. En Asie-Mineure, c'est l'ensemble des peuples si divers formés en confédération et que nous désignons par commodité du nom de l'un d'eux : les Hittites. Sur la côte, la Phénicie qui, jusqu'ici, nous était peu connue archéologiquement au delà de la période achéménide, et dont l'histoire primitive se dévoile aujourd'hui ; en Palestine, c'est non seulement la vie du pays depuis son occupation par Israël, mais même jusqu'à l'aurore de l'histoire, que nous devons aux savants qui l'ont explorée. Ces résultats ont été obtenus par une collaboration générale des Français, dont les grandes fouilles régulières sont les premières qui aient été exécutées en Assyrie, en Babylonie, en Sumer, en Elam, en Asie-Mineure et en Phénicie, avec l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis, dont l'activité s'est peu à peu étendue à toute l'Asie Occidentale.

Méthodes.

Lorsque les fouilles commencèrent, il n'y avait pas de méthode archéologique, les explorateurs étaient des pourvoyeurs de musées ; aussi les premiers monuments rencontrés furent-ils plus dépecés qu'étudiés ; le plus souvent, statues et bas-reliefs ont été dégagés et emportés au profit des collections et des musées sans qu'il ait été tenu compte des circonstances de la découverte. C'est donc l'histoire de l'art seul, à condition que les monuments soient datés, qui a profité, en général, des premières découvertes.

Les fouilles de Khorsabad font une heureuse exception à cette règle ; malgré les lacunes des recherches, c'est le palais de Khorsabad qui, seul, parmi les palais assyriens fouillés à cette époque, peut nous donner une idée bien complète de l'architecture civile de l'Assyrie des Sargonides, Botta et Place ayant eu la précaution de lever les plans de leurs travaux. Bientôt la rigueur scientifique succéda à l'improvisation, et une fouille aujourd'hui se poursuit dans des conditions qui doivent permettre d'en tirer le maximum de connaissances.

Le premier principe à observer est de disposer d'un endroit où évacuer les terres déblayées. Lorsqu'un sondage a donné l'assurance que le terrain choisi assez loin de la fouille est vraiment stérile, c'est là qu'on pourra conduire les déblais ; faute de cette précaution, on s'expose, si la recherche doit s'étendre en surface, à mobiliser une seconde fois les terres déplacées. Lorsque la dimension du site et les moyens pécuniaires le permettent, le mieux est de déblayer en surface ; tout monument qui apparaît sera immédiatement relevé avant sa destruction, s'il s'agit de tronçons de murs peu importants ; de la sorte, tous les objets rencontrés au même niveau seront connus comme tels, et à mesure que la fouille avance, de véritables couches stratigraphiques se trouvent constituées qui permettent de restituer l'histoire de l'ensemble. Il ne faut pas oublier que les peuples anciens de l'Asie Occidentale ont agi différemment des Romains et de nous-mêmes. Ils construisaient le plus souvent sans fondations, sur un tertre artificiel de terre durcie par le pilonnage (fig. 10). L'argile crue, c'est-à-dire des blocs d'argile agglomérée par dessiccation, a été le matériel de construction le plus employé ; lorsqu'un édifice était ruiné, au lieu de nettoyer la place comme nous le faisons, on n'en extrayait que les grosses pierres encore capables de service ; le reste était recouvert de terre,

battu, tassé, et la nouvelle construction s'élevait au-dessus de l'ancienne. C'est ce qui explique la prodigieuse élévation de ces villes antiques. Le tell de l'Acropole à Suse qui, par endroits, a 30



Fig. 10. — Sidon (Saïda). Tranchée de fouilles au pied de la muraille du château. Cette muraille est posée, sans fondations, sur une esplanade de terre pilonnée. La fouille a été conduite à 18 m. de profondeur. (A comparer avec la fouille par décapement de la fig. 8.)

mètres de haut, se dresse sur une petite butte naturelle de 8 à 9 mètres.

Si le terrain n'a pas été remanié, on peut évaluer, compte tenu de quelques glissements toujours possibles, que la majorité des objets d'une couche sont contemporains ; si l'on connaît la date de l'un, on déduit celle des autres. Le progrès le plus considérable, peut-être, dans la datation des couches de terrain, consiste dans

l'utilisation de la céramique. En relevant avec soin dans certaines fouilles tous les échantillons, même brisés, de céramique, on a pu constituer des séries datées au moins entre elles. Par la suite, la présence de tessons semblables dans des couches où aucun objet n'est déjà connu permettra de leur attribuer une époque approximative. Les fouilles de Palestine par Pétrie, Macalister, etc., ont établi la succession des types de céramique ; comme, en Phénicie et Palestine, les découvertes d'inscriptions sont une rareté, on peut, grâce à la chronologie céramique situer des ensembles qui, par eux-mêmes, ne portent pas de dates.

Ces nouvelles méthodes ont transformé l'archéologie et certaines explorations, riches surtout d'observations obtenues par l'emploi de ces procédés, peuvent être plus fructueuses pour la science que des expéditions qui ont à leur actif quelques beaux objets d'art que rien n'accompagne.

L'avenir.

Cette activité dans les recherches qui se manifeste depuis trois-quarts de siècles n'a cependant pas atteint le but de ses efforts. Malgré le nombre des missions, la fréquence des explorations, presque rien n'a été accompli auprès de ce qui reste à faire. Le tell de Suse, le site de Tello ne seront entièrement explorés qu'après des années de travail, principalement le premier ; la plupart des sites explorés ne l'ont été qu'en partie. En Phénicie (Sidon), en Palestine (Jérusalem), où les villes modernes s'élèvent sur les villes antiques, les citadelles sur les anciennes citadelles (Alep), tout est à entreprendre ; mais la présence même des habitations, des mosquées, des cimetières musulmans sera longtemps un obstacle à des recherches systématiques. Combien d'autres sites sont encore à explorer. L'Asie-Mineure, la Haute-Syrie sont parsemées de tépés (nom que les indigènes donnent en ces pays aux collines de ruines), qui ont été des établissements antiques ; les tells inexplorés abondent en Mésopotamie et en Chaldée ; dès qu'on abandonne les routes fréquentées tracées dans le désert, mais qui correspondent à un pays autrefois fertile, de nouveaux monticules jalonnent la plaine.

Souvent une prospection locale étend une fouille dans une direction qui n'avait pas été prévue tout d'abord (Mougheir et Tell-el-Obeïd par exemple) et tout voyageur qui s'éloigne des pistes habituelles ne tarde pas à rencontrer des vestiges de cités qui n'ont



Fig. 11. — Musée du Louvre. La salle assyrienne du rez-de-chaussée. Aux murs, les bas-reliefs assyriens trouvés à Khorsabad ; en avant d'eux, les statues sumériennes de Goudéa, découvertes à Tello.

jamais été signalées. L'archéologie orientale a donc devant elle un avenir illimité, et d'ailleurs nécessaire, pour combler les immenses lacunes de nos connaissances actuelles.

MUSÉES

Le fond des collections d'antiquités orientales a été constitué par les premières expéditions que nous avons citées ; depuis 1884, le gouvernement ottoman s'est réservé la propriété de toutes les antiquités trouvées sur son sol, accordant, autrefois, à titre gracieux aux fouilleurs, quelques-uns des objets exhumés. Depuis la guerre, le statut archéologique des pays jadis soumis à la Turquie n'a pas été partout nettement défini ; parfois les antiquités doivent rester dans le pays (Syrie), parfois, une partie des objets est concédée aux fouilleurs (pays de mandat anglais) ; de tous temps, les fouilles clandestines ont été une source abondante d'enrichissements pour les collections européennes.

Les principaux musées conservant des antiquités orientales sont :

Le Musée du Louvre, dont les collections proviennent, pour la haute antiquité élamite et sumérienne, pour l'époque babylonienne et achéménide, des fouilles de Suse et de Tello, pour l'époque assyrienne, des fouilles de Khorsabad, d'échanges avec les missions étrangères qui travaillaient alors à Ninive et de dons comme celui fait par P. Delaporte, ancien consul de France à Bagdad (fig. 11) ; pour la Phénicie, des fouilles de Renan ; pour la Palestine, des voyages de Saulcy et de Clermont-Ganneau.

Les collections orientales du Musée du Louvre peuvent être considérées comme les plus complètes quant à présent ; il existe dans d'autres Musées des collections plus riches en monuments d'une même époque ; il n'en est pas où toutes soient si également représentées et toujours par des pièces de premier ordre. L'histoire de l'évolution de l'art dans l'Asie occidentale peut être retracée presque uniquement avec les monuments du Louvre.

Le Musée Britannique, extrêmement riche en monuments de l'époque assyrienne (palais de Nimroud et de Ninive), était jusqu'ici assez démuné d'antiquités de Sumer ; les fouilles d'Our et d'El-Obéid commencent à combler cette lacune. Par contre, le Musée Britannique possède un trésor unique dans la bibliothèque d'Assurbanipal dont, après cinquante ans d'efforts, tous les textes n'ont pu encore être publiés.

Le Musée de Berlin conserve d'excellents morceaux de toutes époques mais en séries moins complètes ; sa collection d'antiquités hittites est remarquable. Les fouilles allemandes d'Assour ont recueilli d'intéressants monuments de l'époque archaïque assyrienne. Le Musée de Berlin possède une riche collection de documents cunéiformes d'Assour et de Boghaz-Keui.

Le Musée de Constantinople s'est beaucoup accru depuis l'époque où la loi ottomane a interdit la sortie des antiquités trouvées sur le territoire turc. Il renferme donc des antiquités provenant des missions exécutées depuis cette époque ; les séries les plus riches sont les antiquités hittites et celles de la Phénicie (fouilles de Hamdi-Bey) ; les antiquités provenant des fouilles d'Assour ont été pour la plupart dirigées sur Berlin.

Le Musée de Philadelphie procède des fouilles de Nippour ; il possède une grande quantité de tablettes cunéiformes.

La collection assyrienne des Musées du Cinquantenaire à Bruxelles, mérite d'être mentionnée.

Le Musée Ny-Carlsberg, de Copenhague, a réuni une importante collection palmyrénienne. Depuis la guerre, des musées ou des dépôts se sont constitués dans les pays orientaux placés sous mandats, à Beyrouth, Jérusalem, Bagdad, entr'autres. Ils recueillent les antiquités provenant des dernières fouilles et celles qui, depuis longtemps, restaient négligées sur place ; ils sont donc appelés à un grand avenir.

LES PUBLICATIONS

Le résultat des voyages ou des fouilles archéologiques n'est pas limité à la création des Musées ; la publication des découvertes constitue une partie aussi importante de l'œuvre entreprise.

A côté de certaines revues qui publient des travaux sur l'archéologie de l'Asie occidentale, il en est un assez grand nombre qui se sont spécialisées et dont le titre indique la nature de leurs études (Assyrie, Palestine, etc.).

Les collections de tablettes cunéiformes et les inscriptions recueillies au cours des fouilles sont, en général, publiées avec le résultat des missions quand le nombre n'en est pas trop considérable. Lorsque ces documents sont en grande abondance, une bibliothèque leur est consacrée ; c'est ainsi que les principaux musées éditent leurs collections.

Enfin, les résultats archéologiques font l'objet de rapports qui, pour les entreprises de longue haleine (Suse, Assour), constituent, eux aussi, une véritable bibliothèque.

La mise en œuvre de ces documents a été tentée à diverses reprises dans des manuels ou ouvrages d'ensemble ; le plus souvent, comme je le disais ci-dessus, les auteurs de ces ouvrages limitent leurs investigations à l'une des provinces géographiques ou historiques de l'Asie Antérieure. Le lecteur trouvera la liste de ces livres d'intérêt général dans la bibliographie.

CHAPITRE II

LE MILIEU PHYSIQUE

GÉOGRAPHIE

La partie de l'Asie sur laquelle portera notre étude comprend : le sud-ouest de la Perse, le bassin du Tigre et de l'Euphrate (répondant aux anciens royaumes d'Assour et de Babylone), l'Arménie, la Haute-Syrie et la partie est de l'Asie Mineure (habitat des Hittites), la Syrie et la Palestine. C'est ce qu'on a nommé l'Asie Antérieure ou Asie Occidentale. Ces territoires forment un tout dont la configuration géographique explique en partie les destinées.

La Mésopotamie.

Le bassin du Tigre et de l'Euphrate est, de ces diverses régions, celle qui eut le plus d'importance politique. Le Tigre et l'Euphrate naissent des monts d'Arménie, à peu de distance l'un de l'autre, et, contournant le massif où ils ont pris leur source vont en directions opposées ; mais tandis que le Tigre né au sud du Taurus Arménien se dirige vers le midi, l'Euphrate qui prend sa source beaucoup plus à l'est par deux branches principales, le Mourad-Sou et le Kara-Sou se dirige d'abord de l'est à l'ouest, de façon à se rapprocher de la Méditerranée. Le Tigre suit de façon générale le versant ouest des montagnes de l'Iran, de sorte qu'il a un cours beaucoup moins sinueux et plus court de 900 kilomètres que celui de l'Euphrate.

Il coule d'abord au milieu de défilés de montagne. Ce n'est qu'à Diarbékir qu'il entre en plaine, puis il s'engage de nouveau dans les défilés pour atteindre la plaine de Mossoul. Après avoir reçu sur sa rive gauche le Hoser, le Grand Zab et le petit Zab, il atteint Bagdad, reçoit à gauche la Diyala et se rapproche peu à peu de l'Euphrate, près de l'ancienne ville d'Oupi (en grec Opis, puis Séleucie, aujourd'hui Taq-i-Kesra), au point de n'en être distant que de 30 kilomètres. Puis, après s'en être éloigné de nouveau et avoir parcouru un territoire d'alluvions, il se réunit à l'Euphrate à Kornah (31° latitude nord).

L'Euphrate, formé de deux branches, est, lui aussi, un torrent

dans la première partie de son cours. Lorsqu'il est sorti du Taurus, après avoir contourné les monts d'Arménie, il se dirige vers la Méditerranée dont il n'est distant à Balis et Biredjik que de 155 kilomètres (fig. 12). Il est alors à moins de 200 mètres au-dessus du niveau de la mer ; il coule, à partir de ce moment, le plus souvent en plaine, et reçoit le Balik et le Habour sur sa rive gauche. Lorsque l'Euphrate se réunit au Tigre, il forme le Shatt-el-Arab qui, après un cours de 144 kilomètres va se jeter dans le golfe Persique.



Fig. 12. — Karkémish (Djerablous). L'Euphrate vu du tell de Karkémish (sur la rive droite du fleuve).

L'apport des deux fleuves est d'inégale importance ; on évalue le débit du Tigre au moment de sa réunion à l'Euphrate à environ 4.500 mètres cubes par seconde, contre 2.000 pour ce dernier.

Comme l'Euphrate entre à partir de Felloudja (l'ancienne Palloukat), dans un terrain d'alluvions, son cours est d'un tracé inconstant ; il a subi au cours des siècles de nombreux déplacements, et d'après les textes qui nous donnent la position de certaines villes antiques (Sippar, Nippour, Ourouk étaient sur l'Euphrate, Our à son embouchure), nous voyons que ce déplacement s'est effectué vers l'ouest. L'Euphrate était alors beaucoup plus rapproché du Tigre, de façon à ce que son cours ancien répondait à peu près au cours supérieur du Shatt-en-Nil et du Shatt-el-Qar actuels qui s'en détachent sur la rive gauche et semblent se perdre en marécages. Le cours supérieur du Tigre paraît avoir été, à peu de chose près,

celui d'aujourd'hui, sauf à partir de Kout-el-Amra où il devait répondre au moderne Shatt-el-Haï.

Le Shatt-el-Arab, qui débite plus de 6.000 mètres cubes d'eau par seconde, coule dans une plaine d'alluvions que son limon accroît sans cesse ; il se divise en plusieurs bouches très mobiles et forme un delta marécageux où il reçoit, sur sa rive gauche, le Karoun qui vient de Perse. L'avance de ce delta a été diversement estimée ; pour H. Rawlinson, elle serait de 1.600 mètres en trente ans.

On admet, en général, qu'au début de la période historique, soit environ 3.000 ans avant notre ère, le fond du golfe Persique était d'environ 200 kilomètres plus au nord. Néarque, l'amiral d'Alexandre-le-Grand nous apprend, qu'à son époque, le Tigre et l'Euphrate n'étaient pas encore réunis. Toute la partie située entre Hit et le rivage actuel n'existant pas à ce moment, son exploration doit être archéologiquement stérile. De fait, c'est à ce niveau qu'on retrouve, en plein désert, les ruines de très anciennes villes du pays de Sumer (Eridou, Our), formant une sorte de demi-cercle de collines artificielles faites de décombres, qui étaient jadis situées à peu de distance du rivage. Dès cette époque, l'avance incessante du delta commençait à ensabler ces établissements primitifs.

Ils ne paraissent pas avoir été situés directement sur la mer, mais sur une lagune d'eau douce. A Abou-Sharein (Eridou), par exemple, les fouilles ont exhumé des dépôts de coquilles appartenant à des espèces vivant en eau douce¹. Pareil phénomène a été constaté dans nos régions, à l'époque contemporaine, avec l'ensablement des ports de Ravenne et de Bruges.

Le Tigre et l'Euphrate par les divergences et les rapprochements successifs de leurs cours, délimitent un territoire ayant assez la forme du chiffre huit. La partie supérieure qui est la vraie Mésopotamie (le pays « entre les fleuves »), correspond à la partie ouest de l'ancien royaume d'Assyrie. La partie inférieure connue aujourd'hui sous le nom d'Irak-Arabi, et que l'on comprend souvent dans le terme Mésopotamie, répond dans la région haute à l'ancienne Babylonie, dans sa partie basse, au pays de Sumer, dont la civilisation a précédé celle de Babylone et d'Assour. Cette appellation est plus conforme à la vérité historique que celle de Chaldée

1. R.-C. Thompson, *The British Museum Excavations at Abu Sharain in Mesopotamia in 1918 : Archeologia*, LXX, p. 101 et suivantes.

donnée souvent au sud du bassin des deux fleuves et par extension à toute la Mésopotamie.

Chaque année, à la fonte des neiges et sous l'influence des pluies de l'hiver, le Tigre et l'Euphrate subissent une crue que l'on a comparée à celle du Nil. Le Tigre, dont la source est au versant sud du mont Niphatès et dont le trajet est le plus direct, entre en crue le premier vers le début de Mars ; l'Euphrate le suit au milieu de Mars et grossit jusqu'à fin Mai. La décrue va de Juin à Septembre. Cette augmentation de volume des eaux, par suite de l'encaissement du cours supérieur des deux fleuves, est beaucoup plus violente que celle du Nil et, pour être bienfaisante à tout le bassin, a besoin d'être régularisée. Tant que le Tigre et l'Euphrate sont canalisés dans un sol rocheux et stable, leur cours ne subit pas de modifications ; c'est, nous l'avons vu, à partir du moment où ils atteignent le sol d'alluvions primitifs, qu'ils se déplacent fréquemment, surtout l'Euphrate.

Le climat. — La flore. — La faune.

Le climat de la Mésopotamie est très différent selon que l'on considère le nord ou le sud. Au sud, la température est torride, et durant l'été, tout le marécage du delta est à demi desséché. Plus au nord, par suite de la latitude et de la différence d'altitude, le climat devient plus inégal ; aux chaleurs de l'été succède le froid de l'hiver ; parfois, la température y descend au-dessous de zéro. Tout à fait au nord du bassin, dans les monts d'Arménie, le climat est celui des montagnes.

La flore et la faune de Mésopotamie, étudiées par les voyageurs, et par les archéologues d'après les représentations figurées des monuments, ou d'après les textes, sont d'une grande variété. L'orge, le millet, le sésame y poussaient en abondance ainsi que le froment et le blé amidonnier. L'abondance de la récolte varie selon le degré d'irrigation du sol et l'altitude. Hérodote nous donne, à ce sujet, des chiffres exagérés¹ (rapport de 200 et 300 pour 1) ; Olivier compte un rendement de 30 à 40 pour 1.

Le palmier fut de tous temps une richesse de la Mésopotamie du sud, mais il ne dépasse guère Anah, sur l'Euphrate, Tekrit sur le Tigre (fig. 13). Les dattes dont on énumère plus de vingt espèces formaient une part importante de la nourriture des habi-

.. I CXCIH. Cf. Théophraste, *Historia Plantarum*, VIII, 7.



14. 13. — Partie gauche d'une fresque-relief du British Museum provenant de Nimve, représentant le roi Assur-Adad (Assur-Adad) dans les jardins du palais. Elle s'écrit avec le roi. Derrière son trône, des serviteurs qui l'accompagnent, apportent des mets, jouent de la musique. Les arbres du jardin sont le palmier, un cyprès et le palmier dattier (3) (VII^e siècle avant J.-C.).

tants et un poème perse chantait les multiples usages du dattier ; Strabon s'en est fait l'écho ¹.

Au printemps, toute la lande se couvre spontanément d'une végé-



Fig. 14. — Le figuier. Représentation en briques émaillées provenant de Khorsabad (VIII^e siècle avant J.-C.).

tation temporaire, éclatante de fleurs, bientôt brûlée par le soleil. Les fourrés de roseaux couvrent le delta. A une latitude plus élevée venaient les saules, les noyers, les peupliers, les hêtres, les tilleuls, les platanes, et en Arménie les sapins et les chênes. La fève, la lentille, le pois chiche, l'oignon, la pastèque, le gombo, étaient partout cultivés, ainsi que de nombreux arbres fruitiers : abricotier, figuier

(fig. 14), cédratier, citronnier, amandier. L'Assyrie cultivait la vigne, ainsi que l'Asie Mineure ², il semble que l'olivier ne fut acclimaté qu'assez tard.



Fig. 15. — Assyrien pêchant dans un vivier (Palais de Ninive). Bas-relief. Noter l'absence de perspective.

Les habitants connaissaient le vin, le vin de palmier et fabriquaient de la bière.

1. XVI, I, 14. Cf. V. Scheil, *De l'exploitation des dattiers dans l'ancienne Babylonie* : RA, X, pp. 1-9.

2. Une des deux tablettes du recueil des lois Hittites commence par la phrase « Si des vignes, etc. ».

Les marais et les canaux qui couvraient le pays assuraient aux habitants un ravitaillement facile en poissons. Les textes nous ont conservé le souvenir des nombreuses transactions dont le poisson était l'objet ¹ et à Tello on a retrouvé les restes de poissons séchés

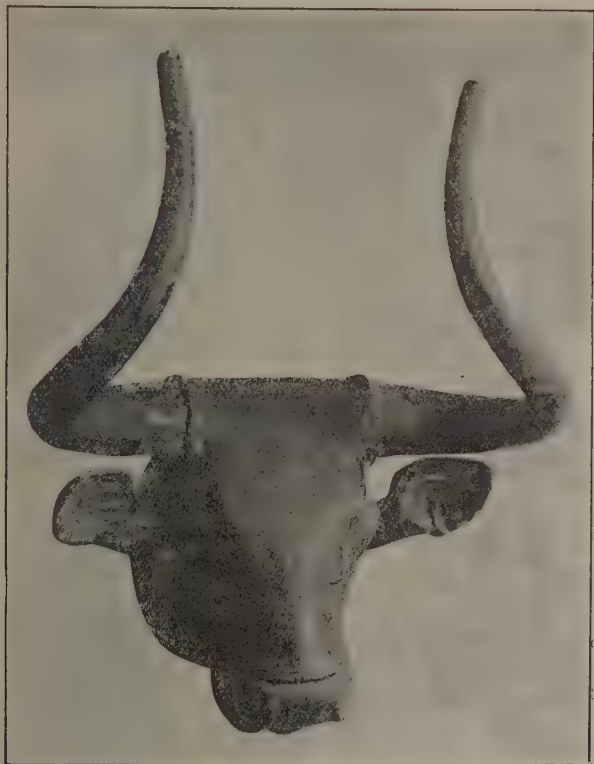


Fig. 16. — Tête de *bos primigenius* en cuivre (première moitié du troisième millénaire avant notre ère). Art sumérien. Musée de Berlin.

qui avaient été empilés dans un magasin en vue de la subsistance des habitants ². Des bas-reliefs nous montrent des pêcheurs rapportant le poisson ou filetant un vivier (fig. 15).

1. V. Scheil, *Sur le marché aux poissons de Larsa* : RA, XV, p. 183.
2. *Nouvelles fouilles de Tello. Dépôt de poissons*, p. 81.

Les animaux domestiques de la Mésopotamie étaient le bœuf et le petit bétail. Le bœuf était de la race du *bos primigenius* à cornes dirigées en avant puis recourbées (fig. 16); mais des troupeaux de cet animal vivaient encore à l'état sauvage. Le buffle des marais était fréquent, et, d'après des ossements découverts, on peut conclure à la présence du bison. Le petit bétail : chèvres et moutons fut domestiqué de bonne heure et les Mésopotamiens chas-

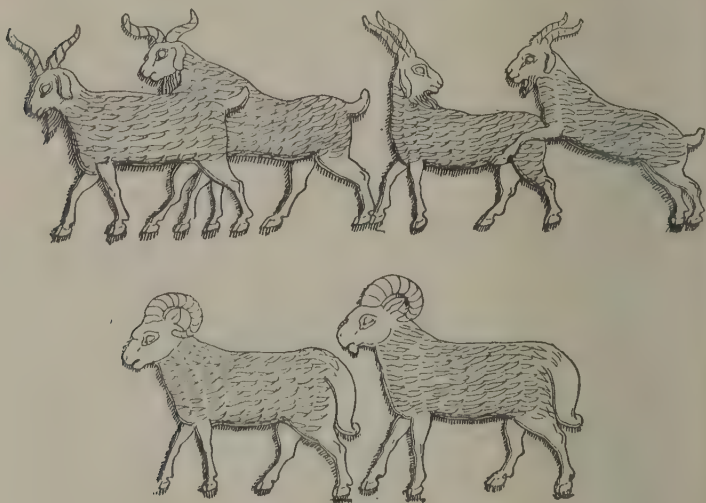


Fig. 17. — Petit bétail. Bas-relief trouvé à Nimroud.

saient l'antilope, la gazelle, l'ibex (fig. 17). Ils possédaient des chiens de grande espèce et se servaient de l'âne comme animal de trait; des troupes d'onagres sauvages étaient encore chassées par les monarques assyriens. Mais, jusqu'à l'an 2.000 environ, la Mésopotamie ignora le cheval (fig. 18). Il fut importé du nord de la Cappadoce et du nord de la Perse. Lorsque le cheval parut, les Akkadiens le désignèrent d'une périphrase : « l'âne de la montagne » (ou de l'est) (fig. 19). De même, le chameau qui n'était pas originaire de Mésopotamie et qui vint d'Arabie fut désigné sous le nom d'« âne de la mer ».

Le sanglier et le porc étaient connus, mais il en est fait bien moins souvent mention que des autres animaux (fig. 20).

Parmi les animaux nuisibles : le lion, dont on rencontre encore aujourd'hui quelques spécimens ; mais un lion de taille moyenne, à courte crinière (fig. 21). Jusqu'à la fin de la domination assyrienne



Fig. 18. — Représentation de cheval sauvage à courte crinière.
Ivoire (?) taillé. Provient de Suse.

ce fut pour les monarques un passe-temps favori de chasser le lion et le taureau sauvage. Le léopard ou la panthère sont repré-

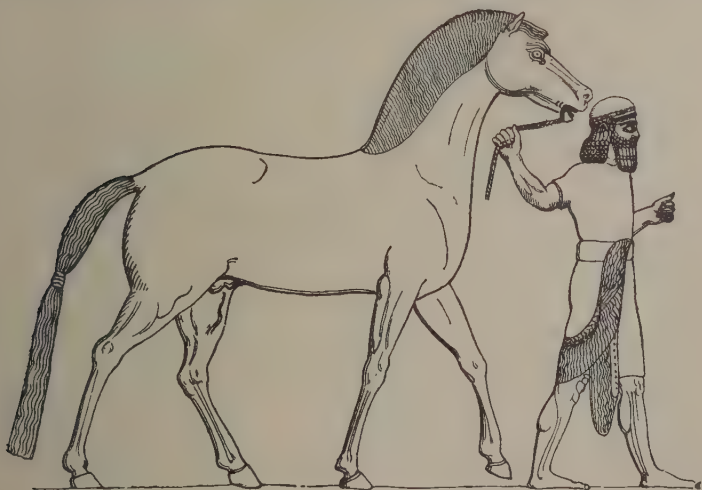


Fig. 19. — Cheval tenu en main. Bas-relief du palais de Ninive.

sentés sur certains monuments. L'éléphant se rencontrait en Syrie jusqu'au premier millénaire.

Les principaux oiseaux domestiques étaient l'oie, le canard

(dont les Mésopotamiens donnaient volontiers la forme à leurs poids), les pigeons ; mais il semble que la poule n'ait pas été connue dès le début de la période historique. Nous voyons sur les monuments, les Assyriens se livrer à la chasse aux oiseaux.

L'aigle et le vautour étaient fréquents ; l'autruche n'apparaît

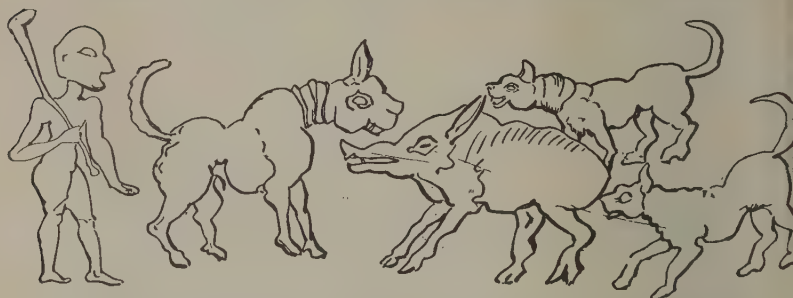


Fig. 20. — Chasse au sanglier. L'animal est traqué par des molosses. D'après une empreinte de cylindre-sceau sur tablette d'argile provenant de Suse Vers 3000 avant J.-C.

sur les monuments qu'à basse époque (fig. 23) ; auparavant cependant, on utilisait déjà les œufs d'autruche pour les graver et en faire des œuvres d'art ¹.



Fig. 21. — Chasse au sanglier et au lion. Même provenance, même date que pour la fig 20.

Les serpents jouent un grand rôle dans les représentations ou dans les mythes religieux ainsi que le scorpion. Les sauterelles foisonnaient ; nous en voyons représentées sur les bas-reliefs assy-

1. F. Thureau-Dangin et Dhorme, *Cinq jours de fouille à Asharah : Syria*, V (1924), p. 289.

riens, soit comme emblème ¹, soit enfilées sur un bâtonnet ² (fig. 22). Le moustique pullulait dans les marais et un texte de Suse publié par le P. Scheil, nous a conservé une incantation destinée à s'en garantir ³.

L'Elam.

Si nous tournons nos regards vers les frontières de la Mésopotamie, que voyons-nous ?

Au sud, la limite est le golfe Persique qui s'enfonçait jadis beaucoup plus avant dans les terres et qui sépare la Mésopotamie de l'Arabie. A l'est, les monts d'Elam et les monts Zagros. Au delà de ces montagnes qui s'élèvent en terrasses abruptes, s'étend l'ancien pays d'Elam occupé ensuite par

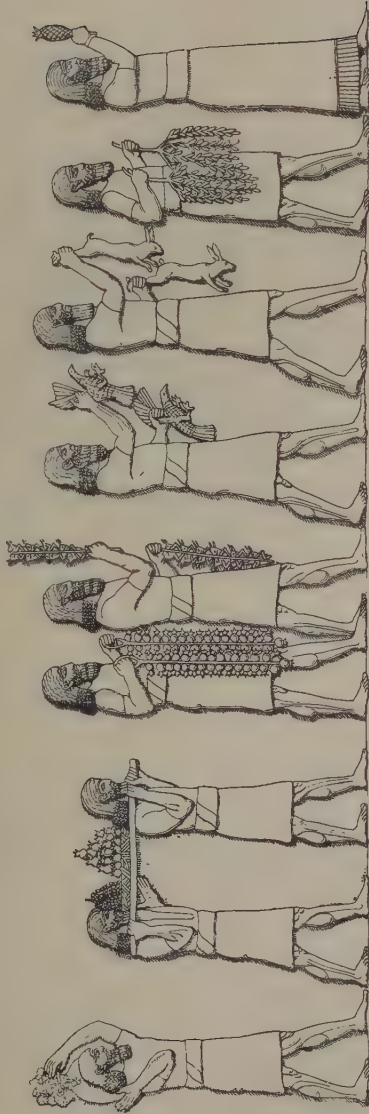


Fig. 22. — Serviteurs apportant la nourriture. D'après un bas-relief du palais de Ninive. De droite à gauche : fruit de la forme de l'ananas (?), régimes de dattes, lièvres, oiseaux, brochettes de sauterelles, brochettes de grenades ou de nèfles, grenades et raisins, vase rempli d'eau, bouché (comme aujourd'hui encore) avec une branche de feuillage.

1. Brique d'Assour. Publiée dans Meissner, *Babylonien*, II, pl. 8, fig. 26.

2. Layard, *Monuments of Nineveh*, II, pl. 9.

3. Délégalion, VI, p. 49.

les Mèdes. Pendant la plus grande partie de la période historique, le pays de Sumer et de Babylone n'eut à faire qu'aux populations situées dans le bas Elam, région qui portait le nom d'Anzan.

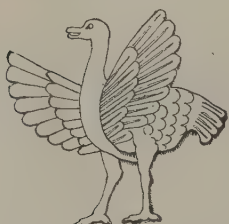


Fig. 23. — L'autruche. Gravée sur la robe d'un personnage d'un bas-relief assyrien de Nimroud.

Deux rivières de quelque importance arrosent l'Elam, au sud le Qaroun (ancien Oulaï) qui se jette dans le Shatt-el-Arab, plus au nord, la Kerkha; jadis, ces rivières débouchaient, elles aussi, directement dans le golfe Persique. Le climat du plateau connaît des températures extrêmes. Sa flore et sa faune sont celles de la partie moyenne et du nord de la Mésopotamie.

L'Arménie.

La limite nord de la Mésopotamie est constituée par les monts d'Arménie qui sont un pont naturel reliant les monts Zagros à la chaîne du Taurus. On distingue du sud au nord les monts Masios, les monts Niphatès et le massif de l'Ararat. Là, climat, flore, faune, sont franchement ceux des montagnes.

L'Asie Mineure.

Au nord-ouest, une fois l'Euphrate franchi, s'étend, jusqu'à l'Oronte la plaine de Haute-Syrie, ce que les anciens nommaient le Naharin (dénomination qui englobait les territoires de la rive gauche de l'Euphrate à ce niveau). Et au delà, s'étend la barrière de l'Amanus et du Taurus qui défendent l'entrée de l'Asie Mineure. Nous y retrouvons ainsi une situation géographique assez analogue à celle de la Perse : un plateau dont le climat, la flore et la faune appartiennent aux régions tempérées, de vastes plaines propres à l'élevage des troupeaux (fig. 24) ; en Asie Mineure, un grand désert occupant à peu près le centre de la péninsule, de la même façon que le Grand Désert Salé au sud de Téhéran. Peu d'irrigation ; le fleuve principal est l'Halys (aujourd'hui Kizil-Irmak), qui décrit une boucle à convexité dirigée vers l'ouest, avant de se jeter dans la Mer Noire et sépare ainsi la Cappadoce de la Phrygie.

La Syrie-Palestine.

A l'ouest de la Mésopotamie s'étend la Syrie bornée à l'est, en allant du nord au sud, par le Liban et les monts de Palestine. C'est par des cols ou des défilés servant de passage aux rivières que la Syrie trouve un chemin vers l'Orient ; l'Oronte l'arrose du sud au nord, de la hauteur de Byblos jusqu'à Antioche ; le Jourdain, du



Fig. 24. — Le plateau d'Asie-Mineure. Bufles à demi-plongés dans une mare fangeuse.

nord au sud, du niveau de Sidon à Gaza et vient se perdre dans la dépression de la Mer Morte. Ici, nous retrouvons le climat tempéré méditerranéen, ses cultures, sa flore et sa faune.

Tandis que la Mésopotamie, sur les autres points cardinaux, se heurte aux barrières immédiates qui la séparent d'autres centres de civilisation, à l'ouest une seconde barrière vient s'ajouter à celle que constituent les montagnes de Syrie-Palestine : le Grand Désert de Syrie, appelé quelquefois Désert Arabe qui interdit toute communication directe entre la Basse-Syrie et le sud de la Mésopotamie, sinon par les caravanes.

L'Arabie.

Au sud de ce désert s'étend l'énorme presqu'île d'Arabie dont la côte orientale n'est séparée du pays de Sumer que par le golfe Persique, tandis que la côte occidentale n'est séparée de l'Egypte que par la Mer Rouge. Là encore nous sommes en présence d'une

presqu'île dont un désert occupe le milieu et où la vie s'est réfugiée sur les côtes. Nous n'aurons à nous occuper de l'Arabie qu'indirectement, lorsque nous traiterons des populations de l'Asie Occidentale.

La Mésopotamie nous apparaît donc, comme le centre d'un système constitué par une longue plaine bien irriguée s'étendant du nord-ouest au sud-est et jouissant par suite de sa situation géographique de tous les climats, de celui de montagne au climat le plus chaud. Cette plaine est bordée sur trois côtés de chaînes de montagnes délimitant à l'est et au nord-ouest des plateaux propres à la vie, à l'ouest une bande fertile côtoyant la mer. Entre la Mésopotamie et la partie ouest de l'Asie Occidentale, une communication commode ne peut s'établir que par l'intermédiaire de la Haute-Syrie. Les historiens ont été frappés de cette configuration des terres cultivables formant un arc de cercle enserrant dans sa concavité le désert de Syrie, bordé par les montagnes ou par la mer dans sa partie convexe, et ils ont donné à tout ce territoire le nom pittoresque de « croissant fertile »¹. Cette dénomination a soulevé des objections ; Clay, notamment, estime que nous ne pouvons, aujourd'hui, nous faire une idée exacte de ce qu'était l'Asie Antérieure par ce que nous y voyons. De tous côtés s'aperçoivent les vestiges d'anciens canaux, d'anciennes cités, qui indiquent qu'autrefois la vie fut intense ; en des endroits qui sont aujourd'hui le désert².

Quoiqu'il en soit, cette disposition géographique jette une singulière lumière sur les événements historiques que nous décrirons. Nul pays de l'Asie Occidentale ne présente la fertilité de la Mésopotamie lorsqu'elle est irriguée ; nul autre n'offre des conditions plus faciles au développement de la vie. Ce sera le lieu d'élection de la plus ancienne civilisation. Mais par contre, quelle riche proie offerte aux convoitises des tribus montagnardes établies au pourtour de la Mésopotamie ; tout leur effort sera de se rendre maîtresses de la plaine tandis que la plaine sera conduite à pousser toujours plus loin ses conquêtes et à renfermer la montagne dans ses frontières pour n'en avoir plus rien à redouter. Souvent même les populations

1. J.-H. Breasted, *A History of the Early World*, p. 101, et *Outlines of European History*, p. 56.

2. *The so-called Fertile Crescent and Desert Bay : J A O S.*, t. XLIV, p. 186-201.

des hauts plateaux suivront celles des pentes dans leurs incursions en plaine, car la vie y sera toujours plus douce que sur les hauteurs.

La position de la Mésopotamie au centre de cet ancien monde lui assura encore un autre avantage ; elle faisait de son territoire un intermédiaire, un nœud de communications ; cette situation facilitait son enrichissement en lui permettant de s'étendre en tous sens sans que son effort s'éloignât trop du point de départ ; elle destinait la Mésopotamie à la domination de toute l'Asie Antérieure.

LE SOUS-SOL

Le métal et la métallurgie.

L'examen de la configuration de l'Asie Antérieure et des ressources du sol serait incomplet s'il ne comprenait celui des ressources du sous-sol : ses possibilités en pierre et en métaux.

Comme nous l'avons dit, le sud du bassin du Tigre et de l'Euphrate est uniquement composé par les alluvions des deux fleuves ; sauf en un point (cf. p. 22), il ne contient pas de pierre¹ ; mais le reste de l'Asie Antérieure en est abondamment pourvu et les inscriptions d'origine mésopotamienne nous apprennent que la pierre venait des pays frontières et que toutes les sortes de pierre étaient utilisées.

Pour le métal, la situation est à peu près analogue, mais il convient auparavant de définir les besoins réels de la haute antiquité en métal. Pour nous qui en consommons de façon prodigieuse, nous concevons mal que des civilisations aient pu se contenter de quantités relativement infimes et, par suite, se satisfaire des gisements peu importants qu'elles trouvaient sur place. Un minerai pauvre, dont le rendement ne paierait pas les frais d'exploitation de nos jours, a parfaitement suffi à une époque où la main-d'œuvre était quasi sans valeur (emploi des esclaves et des prisonniers de guerre), et où la consommation était très réduite. A cet égard, les textes et les monuments eux-mêmes nous renseignent sur la qualité et la quantité de métaux employés en Asie Occidentale. Le métal qui apparaît le premier est le cuivre ; plus tard (vers 2.500) l'usage du bronze se répand ; dès l'époque la plus ancienne à laquelle nous puissions remonter, avant même le début de la période historique, les civilisations que nous rencontrons sont en possession du cuivre.

1. Heuzey, *Un gisement de diorite au bord de la mer : Origines orientales de l'Ari*, pp. 115-119.

On a retrouvé à Suse, dans les tombes bien antérieures à 3.000 ans avant notre ère, des miroirs, des haches en cuivre qui attestent déjà une grande expérience de la métallurgie¹. Mais dans cette nécropole qui a livré des centaines de vases en céramique, les instruments en métal constituent une infime minorité ; ce sont des objets de luxe. Le métal à l'époque primitive ne fait pas partie des matériaux de l'architecte ; il est employé pour l'outillage et l'armement, mais bien moins que la pierre taillée dont l'industrie a été poussée au plus haut point de perfection. Il sert aussi à fabriquer des offrandes pour les temples. Les usages du métal sont à cette époque restreints, car on le considère comme précieux et il n'en existe sur les marchés que de médiocres quantités. Ceci est vrai surtout de l'argent qui est beaucoup plus rare que le cuivre, et encore plus pour l'or ; les textes en témoignent.

Valeur des métaux.

La pyramide dite de Manishtousou qui nous a conservé certains prix en vigueur vers 2.800 avant J.-C. serait d'un grand secours pour nous permettre d'évaluer la valeur relative des métaux, s'il était possible de fixer avec certitude les poids et mesures de ces hautes époques ; mais en tenant compte des erreurs possibles, on obtient les approximations que voici :

Un esclave valait en moyenne 166 grammes d'argent ; 1 litre d'huile ou 1 livre de laine, 2 grammes d'argent. Par contre, lorsque le roi d'Ourok, Singashid qui régnait vers 2.000 avant notre ère (nous sommes à l'âge du Bronze), essaya de donner aux marchandises un cours forcé, l'argent avait haussé et le cuivre baissé par rapport à la laine, à l'huile et à l'orge, car à l'origine² le kour (120 litres) de grain, vaut 1 siele (1 gramme)

1. Il résulte d'une analyse récente effectuée par le Prof. C.-H. Deset, doyen de la Faculté de Métallurgie à l'Université de Sheffield, que le métal de la hache du Musée du Louvre n° 10759 provenant de Suse, contient 99,12 pour cent de cuivre pur. Il n'y a ni fer, ni soufre, ni plomb, ni zinc, ni manganèse, seulement des traces impondérables de nickel. Ces résultats sont en désaccord avec les analyses allemandes de métaux très anciens, mais se rapprochent de celles de Berthelot sur les métaux à l'époque archaïque (*Annales de Chimie*, 7^e série, t. IV (1895), p. 555 ; *Chimie au moyen âge*, I, pp. 391-393 ; *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, CXXIV (1897), p. 328, n° 7) et sur ceux de l'époque du bronze (*Introduction à la Chimie des Anciens*, p. 226 ; *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, CXXXII, p. 1285, CXXXIV, pp. 143-144).

2. Les poids et mesures ont beaucoup varié ; à l'époque néobabylonienne le kourou est de 72 litres, 7 ; l'imêrou assyrien, de 40 litres, 4.

d'argent. Or huit grammes d'argent (1 sicle), devaient pouvoir payer indifféremment : environ 300 litres d'orge ou 12 livres de laine ou 10 livres de cuivre ou 12 litres d'huile¹. Shamshi-Adad I d'Assyrie (contemporain de Hammourabi) nous dit que les tarifs étaient de son temps à Assour de 1 sicle d'argent pour 2 *kourou* de grain ou 12 mines de laine ou 20 *sila* d'huile.

Tandis qu'en Babylonie, les prix sont fixés en argent au troisième millénaire, et souvent en or à l'époque kassite, en Assyrie et en Cappadoce pour une période antérieure à l'an 1.000, on les évalue volontiers en plomb.

Les objets en argent sont de poids minime, ce sont surtout des bijoux. L'or ne sert qu'aux travaux de luxe.

L'or sous la dynastie d'Agadé vaut au moins, théoriquement, 8 fois son poids d'argent et l'argent 200 fois son poids de cuivre ; sous la dynastie d'Our, il oscille entre 7 ou 10 fois son poids d'argent. Vers 2.000 sa valeur est de 6 à 1, alors que l'argent vaut 125 fois son poids en cuivre ; au milieu du VI^e siècle avant notre ère, elle est de 10 ou 12 à 1².

Si les métaux restent d'un emploi limité à haute époque, on ne peut y voir l'effet d'une pénurie véritable s'opposant au développement de l'outillage, car nous les trouvons employés à des inutilités ; on les considère surtout comme une matière de valeur intrinsèque, comme notre moyen âge pour qui les plats d'argent étaient une réserve de métal précieux facilement négociable.

À l'époque de la dynastie d'Our, au début de l'âge du Bronze en Sumer, nous voyons le patesi d'Umma, faire présent à son suzerain Doungi, d'un récipient de cuivre de plus de dix kilogrammes³.

Il semble qu'alors l'usage du métal ait été contrôlé par l'Etat, les tablettes nous le montrent conservé dans les « magasins », pesé et distribué aux artisans en présence d'officiers publics ; lorsque les objets sont fabriqués, on les remet au dépôt avec les mêmes formalités⁴. Le cuivre y était apporté soit en minerai, soit en lingots⁵ ; on le transformait en anneaux comme en Égypte, ou en barres.

1. Thureau-Dangin, *Inscriptions de Sumer et d'Akkad*, p. 314.

2. Thureau-Dangin, *Le rapport de valeur entre l'or, l'argent et le cuivre à l'époque d'Agadé* : *RA*, VIII, p. 92. — Scheil, *Notes sur quelques textes de Drehem relatifs aux métaux précieux et aux bijoux* : *RA*, XVII, pp. 208-209.

3. G. Contenau, *RA*, XII (1915), p. 17.

4. *Ibid.*, p. 60.

5. Ch. Jean, *Sumer et Akkad*, P. (Geuthner), 1923, p. 48 et suivantes. — G. Besson, *Les métaux et les pierres dans les inscriptions assyro-babyloniennes* Munich, 1914.

On admettait un déchet de poids, au cours des différentes opérations qui transformaient le minerai en métal, mais nous voyons cependant le roi Bournabouriash de Babylone, se plaindre que le pharaon lui ait envoyé 20 mines d'un or qui, raffiné, n'a donné que 5 mines d'or pur ¹.

Les gisements.

Les deux tiers de la superficie de la Mésopotamie, formés d'alluvions, ne contiennent aucun gisement minéral ; par contre, dans la région de Mossoul, le pétrole abonde. Dans le nord du bassin, qui correspond à l'ancienne Assyrie, on a reconnu la présence de mines de fer, de cuivre, de plomb, d'argent.

Le sol de la Perse renferme du plomb, du fer, du cuivre et, notamment, dans le district de Anarek au nord-est d'Ispahan, de l'antimoine. Cette constatation est précieuse, puisqu'on admet généralement que le premier bronze dont l'Asie Occidentale a fait usage était le bronze d'antimoine.

L'étain se rencontre dans la même région dans les monts Kouh-i-Benan et dans ceux de Qara-Dagh.

L'Asie Mineure est riche en fer, cuivre, plomb, or, manganèse et argent ².

Les montagnes de Syrie, elles aussi, fournissaient du minerai et jusqu'à une époque assez basse, témoin une tablette du Louvre ³ datée de l'an V de Nabonide qui mentionne des livraisons de fer du Liban.

L'Asie Occidentale a donc pu trouver chez elle le métal dont elle avait besoin. Si l'on y joint la proximité de Chypre, dont les mines de cuivre étaient célèbres, on conçoit que ce métal d'abord rare, soit devenu vite assez abondant pour que sa valeur fut dépréciée (cf. la mercuriale de Singashid, p. 56). L'antimoine ou l'étain, nécessaires à la fabrication du bronze, se trouvaient dans les mêmes régions, en faible quantité, mais la proportion qu'il faut employer de ces métaux est restreinte dans le mélange et l'on conçoit que jusqu'à l'époque où les flottes soit égéennes, soit phéniciennes,

1. J. A. Knudtzon, *Die El-Amarna Tafeln*, Leipzig (Hinrichs), 1915, I, p. 92, l. 18.

2. En Hittite, le mot « hat » d'où vient le nom du pays (pays des Hatti), a le sens « argent ». Les Akkadiens désignaient le Taurus et les pays au-delà sous le nom de « pays des Montagnes de l'argent ».

3. G. Contenau. *Musée du Louvre. Textes cunéiformes*. XII. *Contrats néo-babyloniens*. P. (Geuthner), 1927, n° 82.

reliaient régulièrement les côtes d'Espagne à l'Asie, celle-ci ait pu se suffire avec ses propres ressources. Je ne cite que pour mémoire la possibilité que l'Asie Antérieure ait pu, de proche en proche, recevoir l'étain de Malaisie qui en est si riche; en l'absence de toute recherche archéologique, on ne peut actuellement mettre en ligne cette hypothèse; elle n'a cependant rien d'impossible.

D'ailleurs, les minerais dont se servaient les Sumériens étaient très composites; malgré leur habileté naturelle et bien qu'ils aient distingué plusieurs qualités dans leurs métaux ouvrés, ils n'en séparaient pas toujours totalement les éléments. C'est ainsi que le Vase d'argent d'Entemena (vers 3.000 avant notre ère) analysé par Berthelot ¹ a donné de l'argent presque pur; au contraire l'or de la haute antiquité se présente le plus souvent à l'état d'électrum, c'est-à-dire d'alliage mélangé d'argent. A l'époque d'Our, une tablette donne les quantités employées pour faire un objet en «Bronze». Il y fallut 80.05 parties de cuivre pur (*luh-ha*), pour 13.30 de plomb, 5.84 d'un métal qui pourrait être l'antimoine et 0.77 d'un métal indéterminé ².

A l'époque néo-babylonienne, le bronze est couramment composé de 8 1/2 de cuivre pour 1 d'étain.

Il est d'ailleurs probable qu'à l'époque archaïque, on a principalement recherché les dépôts de minéraux oxydés par le contact prolongé avec l'air qu'il suffisait de soumettre à la calcination pour obtenir le métal, mais nous ignorons si le bronze s'obtenait par un dosage des métaux qui doivent le composer ou par celui des minerais. Cette dernière hypothèse rendrait compte de l'irrégularité de composition des bronzes analysés.

Je n'ai point parlé jusqu'ici d'un gisement de cuivre qui passe pour avoir été des plus importants, celui du Sinaï; il fut décrit par Lepsius comme d'une grande richesse. M. de Morgan (qui était ingénieur), s'élève contre cette opinion; il y aurait eu très peu de cuivre dans la presqu'île du Sinaï et c'est surtout pour en exploiter les turquoises que les Egyptiens fondèrent leurs établissements de Sérabit-el-Khadim ³, qui couvraient en même temps la route de l'Egypte.

1. Heuzey, *Monuments Piot*, 1895, 1^{er} fasc., p. 15. — F. Thureau-Dangin, *RA*, VI (1908), p. 142.

2. J. de Morgan, *Les métaux précieux dans l'Asie antérieure*. Extrait de : *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, 1911.

3. De Morgan, *L'humanité préhistorique*, pp. 122-123; *Préhistoire orientale*, t. II, p. 223 et suivantes.

L'usage du fer, en Asie Occidentale, devient général après l'invasion des peuples de la Mer (xii^e siècle avant notre ère). Il remplace peu à peu le bronze dans tous les usages auxquels il était destiné. On a retrouvé dans le palais du roi Sargon II d'Assyrie à Khor-sabad, dans une réserve d'outils en fer destinés aux besoins du palais, des pioches, des pics, des socs de charrue, des chaînes (fig. 25

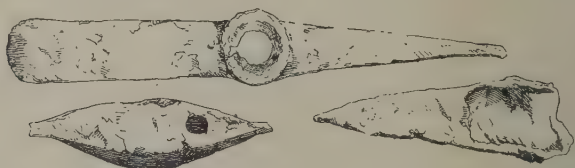


Fig. 25. — Pioche, boucharde, soc de charrue en fer, provenant des magasins de Khorsabad (viii^e siècle avant J.-C.). Musée du Louvre.

et 26). Auparavant, certaines inscriptions signalent le fer, par exemple¹ dans les offrandes du roi Tushratta de Mitanni à Aménophis III, sous forme d'anneaux et de poignards.

L'analyse de certains objets de métal a révélé du fer, soit seul, soit associé à d'autres métaux. Il n'était donc pas absolument



Fig. 26. — Charrue. Représentation en briques émaillées provenant du palais de Khorsabad (viii^e siècle avant J.-C.). La tige centrale creuse était surmontée d'un récipient où l'on mettait le grain. C'est une charrue à semoir.

inconnu, mais comme on ne savait l'utiliser vraisemblablement tout d'abord qu'en partant du fer météorique, on conçoit qu'on n'ait pu le faire passer dans l'usage avant l'époque où il parvint en grande quantité en Mésopotamie ; l'industrie ne l'a pas employé en Egypte avant la seconde moitié du deuxième millénaire² ; en Asie Antérieure, avant les derniers siècles de ce millénaire³.

D'ailleurs, nos connaissances sur ces points sont bien imparfaites ; nous retrouverons peut-être un jour quand les montagnes de l'Asie Occidentale seront mieux explorées, les gîtes abandonnés

1. Knudtzon, *Die El-Amarna Tafeln*, I. p. 158, l. 38 ; p. 162, l. 1, 3 16 ; p. 280, l. 28 ;

2. De Morgan, *Préhistoire orientale*, II, pp. 215-216.

3. *Cambridge ancient History*, I, p. 109 et suivantes.

d'où les Suméro-Akkadiens tiraient leurs métaux. Je ne citerai à titre d'exemple, que deux faits mis en lumière par l'archéologie égyptienne. L'ambre des tombes égyptiennes de la xii^e dynastie n'est pas celui, beaucoup moins rouge, de la Baltique; les grains d'améthyste de même époque sont d'une couleur différente de celle que vend le commerce moderne; on n'en connaît pas les provenances.

RELATIONS ET COMMERCE

De telles constatations nous amènent à reconnaître, en dehors des grands mouvements de peuples que nous étudierons, des courants de relations constantes entre les différentes parties du monde ancien. Sans doute cette idée s'est imposée depuis longtemps à l'esprit, mais ce sont les découvertes modernes qui nous ont permis de mesurer l'ampleur de ces échanges. L'idée d'une Egypte repliée sur elle-même, fermée à toute influence du dehors, et indifférente à ce qui n'est point à l'intérieur de ses frontières a fait son temps. L'Egypte fut protectionniste, mais ne s'en mêla pas moins à la vie générale. Nous voyons aujourd'hui que l'Asie Occidentale a participé à la même activité; faute de recherches précises, nous en connaissons mal les limites dans les directions de l'est (Inde et Extrême-Orient), et de l'ouest (Europe), mais nous saisissons les rapports constants des différents territoires qui la composaient, soit par voie de terre, soit par voie de mer.

Les grandes relations par voie de terre sont assurées par les courriers et par les caravanes. Les courriers circulent dans les limites des possessions d'un état, portent les ordres, assurent la surveillance. Pour le temps des rois d'Our, nous connaissons le mécanisme du service d'inspection de l'Elam et les comptes nous renseignent sur les rations d'entretien que recevaient les envoyés¹.

Au second millénaire nous avons une source précieuse d'informations dans les lettres de Tell-el-Amarna, correspondance échangée entre les pharaons Aménophis III et Aménophis IV (fin du x^ve siècle et début du xiv^e), les princes de Syrie, vassaux de l'Egypte, ceux d'Assyrie et de Babylonie. Il s'agit pour les premiers d'inspecteurs, pour les seconds d'ambassadeurs; la correspondance nous renseigne sur les difficultés du voyage, sur la lenteur des communications. Retards du fait des gouverneurs de ville qui

1. Ch. Jean, *L'Elam sous la dynastie d'Ur. Les indemnités allouées aux « chargés de mission » des rois d'Ur* : RA, XIX (1922), fasc. I.

retiennent les messagers, état troublé du pays ! Tantôt les pillards infestent les routes et dévalisent le messager, tantôt tel prince qu'on croyait fidèle se déclare hostile et prétend retenir l'ambassadeur. L'insécurité est un facteur à considérer, mais c'est le tableau que nous offraient les mêmes régions jusqu'au milieu du siècle dernier. Ce qui subsiste, c'est l'abondance des communications, leur fréquence, le va-et-vient incessant d'agents de liaison entre les divers royaumes. Ne voyons-nous pas le roi de Mitanni (à l'est de la Haute-Syrie), envoyer un messager au roi d'Égypte Aménophis IV, simplement pour lui présenter ses condoléances au sujet de la mort de son père !

Au temps des Perses, les communications furent régularisées et nous savons par Hérodote ¹ que sur la grande route qui unissait Sardes à Suse, les courriers trouvaient cent onze relais munis de caravansérails.

Le commerce se faisait par caravanes ; d'ailleurs, le même idéogramme et le même mot (*harrānu*) désignent à la fois l'idée de route et celle de faire « des affaires ». Ces caravanes se composaient d'ânes à l'origine en attendant que le chameau fut importé du sud, mais il ne faudrait pas se représenter des caravanes partant, d'une extrémité de l'Asie Occidentale pour gagner l'autre. Le but est moins éloigné ; les objets d'échange passent par une multitude d'intermédiaires. D'ordinaire, le caravanier part avec des marchandises de son pays, il les troque contre les produits d'une autre contrée, et les rapporte pour les vendre. Marchandises contre marchandises, puis liquidation définitive, ce négoce ambulant est la véritable forme du commerce de l'antiquité. On constitue une société en vue d'une telle expédition ; au retour, on partage le bénéfice.

Dès le temps de Sargon d'Agadé (xxix^e siècle avant notre ère), nous savons que des « marchands » faisaient un trafic habituel entre la Mésopotamie et la Cappadoce ; dans un texte épique, ils s'offrent à guider l'armée du roi en Cappadoce, assurant qu'ils connaissent bien les chemins ². C'est encore en Cappadoce que nous trouvons pour la seconde moitié du troisième millénaire, mention d'un commerce régulièrement organisé ³. Les grands marchands du pays, dont nous possédons les archives, nous apparaissent

1. V, 52.

2. Sur ce texte, cf. *Syria*, IV, 1923, p. 251.

3. G. Contenau, *Trente tablettes cappadociennes*. P. (Geuthner), 191.

comme des banquiers s'occupant de toutes sortes de négoce : terrains, immeubles, en même temps qu'ils commanditent les caravaniers.

A la même époque, sous la dynastie des rois d'Our¹, les tablettes mentionnent les caravanes et, vraisemblablement, des hommes d'armes chargés de les protéger²; c'est par milliers que nous ont été conservés les documents ayant trait au commerce. Les peintures égyptiennes ont conservé le souvenir de ces marchands asiatiques arrivant en Egypte. Dans une tombe de Beni-Hassan (vers 1.900 avant J.-C.), un clan d'émigrés asiatiques est représenté apportant des présents au pharaon pour obtenir le droit de séjour; des ânes, chargés de bâts remplis de mille objets, les accompagnent (fig. 27). Dans les tombeaux thébains, nous voyons les Asiatiques présenter les produits de leur pays : éléphants et dents d'éléphants, ours, saumons de cuivre déjà obtenus, peut-être, par un précédent commerce, jarres syriennes, etc.

Ce rôle de caravaniers dont nous pouvons nous faire une idée par les textes cunéiformes, les inscriptions palmyréniennes, nous pouvons encore



Fig. 27. — Caravane d'Asiatiques venant faire du commerce en Egypte. Ils apportent en présents des produits de leur pays pour obtenir le droit de séjour. Peinture provenant d'une tombe de Béni-Hassan. Règne de Sénoussrit II.

1. Ch. Jean, *Sumer-Akkad*, P, (Geuthner), 1923, n° 195. — Legrain, *Temps des rois d'Ur*, n° 334.

2. Ch. Jean, *RA*, XIX, 1, p. 14, etc.

mieux le comprendre par la vie de l'Arabie dans la période qui précède l'Islam.

Tout s'y retrouve, la constitution de la caravane par la réunion d'intérêts communs ; les grands banquiers de la cité ont fourni la plus grande part, mais tous ont donné de leurs ressources pour prendre des actions. Le départ, l'arrivée de la caravane sont, pour toute la ville, minutes d'émotion intense et chaque jour ou presque des courriers relatent les progrès du voyage ; c'est qu'une fortune est engagée dans de telles expéditions et que les dangers ne sont pas minces. Les coupeurs de route foisonnent ; il faut les tromper en changeant d'itinéraire ; c'est l'affaire des guides qui connaissent à fond tous les chemins, tous les points d'eaux ; c'est aussi l'affaire des protecteurs officiels, chefs de tribus puissantes qui, moyennant redevance, accompagnent la caravane pour lui servir de porte-respect, car l'attaquer serait alors s'exposer à la vengeance de la tribu protectrice¹. On comprend que Palmyre ait élevé des statues à ses chefs de caravanes qui, à travers mille dangers conduisaient à bon port de fabuleuses fortunes. Le commerce des peaux et celui des parfums occupait une grande place dans le trafic palmyrénien² qui s'efforçait de lutter contre celui des Nabatéens et le remplaça ; ceux-ci importaient leurs parfums d'Arabie, tandis que Palmyre allait s'approvisionner au golfe Persique.

Les routes.

Nous pouvons reconstituer en partie les voies du commerce dont l'Asie Occidentale fut le théâtre.

Si nous considérons la Mésopotamie comme le centre de l'ancien monde asiatique, nous voyons que les grandes voies de communication suivent le Tigre et l'Euphrate ou empruntent leur cours lorsqu'il est navigable. Les vallées des affluents du Tigre étaient des chemins naturels, bien connus des anciens conquérants (stèle de la passe de Kélishin (route d'Ourmiah), de Seripoul dans l'Elvend.

La vallée du Zab supérieur conduisait à la passe de Kélishin et de là au lac d'Ourmiah ; la route qui se dirigeait vers l'Asie Mineure passait par Nisibis, Harran, Karkémish, pour atteindre Alep, ou par Biredjik, et gagnait les Portes Ciliciennes. Les routes

1. H. Lammens, *La Mecque à la veille de l'Hégire*, Beyrouth, 1924, p. 268 et suivantes.

2. Chabot, *Inscriptions de Palmyre*, P. (Imp. Nationale), 1922, pp. 27-30.

de Syrie-Palestine étaient doubles jusqu'à Damas ; l'une partant de la frontière d'Égypte suivait le désert et les incommodes Echelles de la côte jusqu'à Tyr d'où, par les vallées et les cols, elle gagnait Damas ; l'autre partant du golfe d'Akaba, touchait Pétra, Bosra, Damas. De Damas, on gagnait Hamath et Alep, ou bien par l'oasis de Palmyre on atteignait, soit Tipsah, soit la moderne Deir-ez-Zor sur l'Euphrate.

Dès le second millénaire le roi Kassite Kadashman-Harbe de Babylone traça à travers le désert une route qu'il jalonna de postes militaires ; elle menait en quatorze jours, de Jérusalem en Babylonie¹.

Le tracé de la route la plus ancienne de l'Asie Mineure nous a été conservé par Hérodote ; c'est le chemin que les Perses utilisaient pour leurs courriers et qu'on nommait la Route Royale. Dès cette époque, cette route ne répondait plus qu'à des besoins traditionnels et faisait un long détour par rapport à celle qu'on utilisa à l'époque romaine.

La Route Royale, qui joignait Sardes et Ephèse à Suse, passait dans le nord de l'Asie Mineure, au-dessus du grand plateau désert qui en occupe le centre. A l'époque des Achéménides, un tel trajet ne se comprend plus ; il s'impose quand on tient compte qu'un millénaire auparavant, la capitale de la puissance hittite s'y trouvait située. C'est ainsi que d'Ephèse on passait à Sardes, à Satala, Orkistos, Pessinus, Ancyre, Ptéria (la moderne Boghaz-Keui, l'Hattoushash des Hittites), et redescendait ensuite sur Césarée (Mazaka), formant ainsi les deux côtés d'un triangle dont le troisième côté : Ephèse, Laodicée, Apamée, Antiochia, Laodicea Combusta, Archelaüs, Césarée fut la route directe gréco-romaine. En raison de l'importance de Ptéria, un embranchement partait de cette ville vers Sinope sur la Mer Noire, un autre de Césarée vers Tyane et Tarse par les Portes Ciciliennes, vers Antioche par l'Amanus (passe de Beilan) et Alep. De Césarée, la route joignait Komana de Cappadoce, Samosate ou Zeugma sur l'Euphrate, et de là gagnait le Tigre par Harran, Nisibis, ou l'Euphrate à Tipsah (Tapsachus). Mais à l'époque romaine, le tronçon Ptéria-Sinope fut naturellement remplacé par celui de Komana-Amisos. Du temps des Perses, on estimait qu'on pouvait franchir cette distance de Sardes à Suse évaluée à 2.250 kilomètres (13.500 stades)², en

1. B. Meissner, *Assyrien und Babylonien*, I, p. 344.

2. Il s'agit dans ce calcul du stade « nautique » de 166 m. 83, puisque Hérodote nous dit que le parasange (5.005 m. 12) vaut 30 stades.

quatre-vingt-dix jours. On voit par cet exemple que les routes commerciales de l'Asie Antérieure n'étaient, à vrai dire, que la juxtaposition de tronçons de chemins d'importance locale, qu'il n'y eut jamais ce que l'on peut appeler de relation directe d'un point à un autre, et que les voies de communication furent avant tout commerciales.

Pour la très haute époque, nous ne connaissons pas les relations qui ont pu exister entre l'Asie Occidentale et l'Extrême-Orient ; notre ignorance ne doit pas, cependant, nous porter à les nier. Leur importance aux 1^{er} et 11^e siècles de notre ère, nous garantit qu'elles avaient un lointain passé. A ce moment deux voies étaient utilisées par les caravanes ¹. Une route, à la sortie de Mésopotamie, gagnait le nord, laissant de côté le désert situé entre la Perse et la Médie, puis passait à Ecbatane, Rhagae, les Portes Caspiennes, pour atteindre soit les Parthes à Hécatompyle (Damegan), soit l'Asie Centrale par Alexandrie (Hérat), soit la Drangiane par Prophtasie (Zarang). A Ortospana, près de la frontière du Caboul aboutissaient les caravanes de Bactres (Balk) et celles qui venaient de l'Inde par Taxila en traversant le Choès ².

L'autre route située plus au nord partait de la Mer Noire, longeait le Phase et atteignait Sarapane ; de là, elle allait au fleuve Cyrus qu'elle suivait jusqu'à la Caspienne. De l'autre côté de la Caspienne, la route remontait l'Oxus jusqu'à la rivière Icare et atteignait la Bactriane ³.

D'ailleurs, l'affirmation de Strabon ⁴ que les Aorses (peuples du nord de la Caspienne), avaient monopolisé le transport à dos de chameaux des marchandises de l'Inde et de la Babylonie expédiées par la voie de l'Arménie et de la Médie, jointe aux précédentes, montre de quel réseau disposait le commerce de l'Asie Antérieure vers l'Orient.

Les canaux.

Nous avons vu que le territoire de la Mésopotamie n'est fertile que s'il est irrigué ; tous les monarques, prirent pour tâche de per-

1. De Guignes, *Réflexions générales sur les liaisons et le commerce des Romains avec les Tartares et les Chinois* (Mém. de l'Acad. Roy. des Inscr., XXXII, p. 355). — Reinaud, *Relations politiques et commerciales de l'Empire Romain avec l'Asie Orientale pendant les cinq premiers siècles du christianisme* (Extrait du *Journal Asiatique*).

2. Strabon, XI, 8, 9 ; 9, 1 ; XV, 2, 8.

3. Strabon, XI, 7, 3. — Pline, *Histoire Naturelle*, VI, 52.

4. XI, V, 8.

fectionner le réseau des canaux qui devait donner la vie au pays, et les grands canaux d'où partaient les rigoles destinées à l'arrosage furent les grandes voies de communication. Tour à tour, Our-Nina, Eannadou, les rois de la dynastie d'Our, Hammourabi, dotèrent le pays de nouveaux canaux. Mais il faut nous représenter ce que fut la marche lente de la civilisation en ces régions ; au début, pendant des siècles, elle est l'œuvre d'agglomérations isolées qui s'efforcent d'élargir leur horizon. Les grands travaux d'irrigation, ne furent possibles que lorsque chaque cité, par un labeur incessant, eut organisé autour d'elle un réseau de rigoles d'irrigation. C'est seulement lorsque chaque ville fut reliée à ses voisines par ses voies d'eau et ses voies de terre qu'un empire de grande étendue put

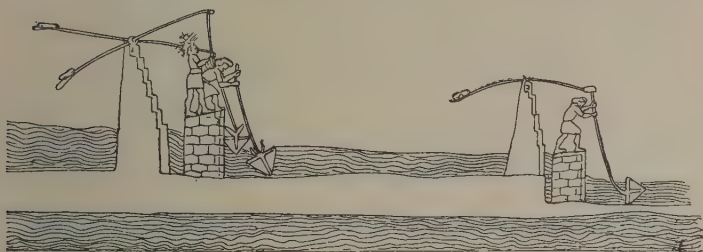


Fig. 28. — Batterie de shadoufs pour élever l'eau. Bas-relief trouvé à Ninive.

être durable. Toute civilisation a, pour origine, le travail constant de sociétés médiocres qui aménagent les cellules qu'une volonté supérieure réunira un jour.

Ce travail, accompli par les Sumériens et qui datait déjà d'un temps immémorial lorsque l'histoire commence, eut son équivalent en Elam ; on retrouve encore aux environs de Suse les traces des canaux dérivés de la Kerkha. Tandis qu'aujourd'hui la zone de végétation ne dépasse pas 500 mètres sur chaque rive des grands fleuves, elle pouvait atteindre dans l'antiquité de 15 à 50 kilomètres. L'arrosage des champs était obtenu, soit par la perméabilité du terrain (le fond des canaux étant plus bas que les champs), soit par des rigoles de dérivation, soit par des machines à élever l'eau (chadoufs), comme celles dont on voit les Egyptiens se servir encore aujourd'hui (fig. 28). Les plus grands travaux hydrauliques furent entrepris entre le golfe Persique et le point où le Tigre et l'Euphrate sont le plus rapprochés (niveau de Sippar et de Dour-

Kourigalzou). Sur la description de ces canaux nous devons être très réservés ; nous ne savons pas avec certitude quel était l'ancien trajet de l'Euphrate, nous ne le connaissons que par approximation ; pour ceux qui n'admettent pas un considérable déplacement de son lit vers l'ouest, les vestiges qui existent entre le Tigre et l'Euphrate actuel sont les restes d'anciens canaux, pour les autres le fleuve lui-même. Selon Ringelmann¹, au niveau où les fleuves sont très rapprochés, trois canaux presque parallèles réunissaient le Tigre et l'Euphrate ; les deux plus importants étaient le Nâr-Malka percé par Hammourabi et celui qui arrosait la ville de Sippar (aujourd'hui Abou-Habba). Un canal joignait le Tigre et l'Euphrate sous Babylone, arrosant Koutha (Tell-Ibrahim) et Kish (El-Oheimir). De ce point de jonction partait le Nâr-Hammourabi qui cheminait à peu près à égale distance du Tigre et de l'Euphrate pour venir aboutir près de l'Euphrate à Eridou à l'endroit où un canal joint le Tigre à l'Euphrate. Ce canal répondrait au Shatt-en-Nil actuel, et serait selon Delattre, l'Arahtou. Il se soudait à un petit canal creusé par Sin-Idinnam, prédécesseur de Hammourabi, qui arrosait Larsa (Senkéreh) et Ourouk (Warka). Parallèlement à l'Euphrate, depuis les marais du Bahr-Nedjif jusqu'à la mer, s'étendait le Nâr-Pallakout.

Pour Meissner, qui admet un cours de l'Euphrate de moitié plus à l'est vers le Tigre que le cours actuel, le système des canaux est différent². Le Pallakotas, parallèle à l'Euphrate lui servirait de lit aujourd'hui depuis Felloudja jusqu'au Bahr-Nedjif ; il se terminait vers Eridou. En outre, le canal Patti-Ellil joignait le Tigre de Akshak (près Oupi) à l'Euphrate et au Palloukat ; tandis qu'un autre (Nâr-sharri) parti du même point rejoignait Sippar alors sur l'Euphrate. Un autre canal parti du nord de Koutha gagnait plus bas l'Euphrate, supprimant le coude sur lequel Babylone est placée. Le Nâr-Barsip rejoignait le Palloukat à Babylone. Enfin de Babylone un canal (Kabârou) allait joindre l'Euphrate à Nippour ; l'Euphrate actuel lui emprunterait une partie de son lit. Si en dehors de toute interprétation sur ce qui était jadis fleuve ou canal, nous ne regardons que le réseau d'irrigation et de communications ainsi formé, nous ne pouvons qu'être émerveillés du parti qu'avaient tiré les Suméro-Akkadiens des ressources que mettaient à leur

1. *Génie rural, la Chaldée et l'Assyrie*, p. 389 et suivantes.

2. *Babylonien*, I, carte.

disposition le Tigre et l'Euphrate, pour couvrir le pays de ce réseau d'eau, porteur de fertilité et de vie.

Les rois d'Assyrie, eux aussi, améliorèrent les environs de leurs capitales. Assourdan (xii^e siècle) trace un canal sur la rive droite du Tigre pour arroser le territoire d'Assour. Assournazirpal, au ix^e siècle, creuse le canal de la ville de Kalah, Sennachérîb aménage la rive gauche du Tigre dans la région de Ninive. Même travail de fertilisation pour chacun des deux fleuves. Comme le creusement des canaux allait de pair avec celui des fleuves, les Suméro-Akkadiens disposèrent peu à peu d'un système de voies accessibles à de forts bateaux. C'est ainsi qu'en 696, lorsque Sennachérîb entreprit une grande expédition contre l'Elam, il préféra à la voie de terre avec ses obstacles, fleuves, marais, et peut-être populations hostiles, la voie fluviale et maritime. Les canaux, dont les principaux paraissent avoir été larges de 10 à 20 mètres permettaient le passage de vaisseaux de fort tonnage. Sennachérîb fit construire et monter par des prisonniers accoutumés aux choses de la mer (Tyriens, Sidoniens, Grecs), de grands vaisseaux à Ninive sur le Tigre et à Toulbarsip sur le Haut-Euphrate. Cette dernière partie de la flotte descendit l'Euphrate ; l'autre la rejoignit en prenant le canal Arahtou, et toute la flotte déboucha à Bab-Salimeti sur le golfe Persique ¹. Le plus souvent les bateaux qui sillonnent les canaux de Mésopotamie sont des barques à grain, et ce mode de transport était si usité qu'il était courant de trouver des bateaux à louer.

Il reste un souvenir de l'importance de cette route commerciale dans les poètes arabes d'avant l'Hégire ; même à cette époque, le Tigre était encore une grande voie de communication ; de même l'Euphrate, qui se rapproche le plus de la Méditerranée à Membidj (Hiérapolis) ².

Plusieurs lettres du roi Hammourabi à Sin-Idinnam, gouverneur de Larsa et d'Our, ont trait à l'entretien de ces canaux. Ainsi dans la lettre N^o 51, ordre est donné aux riverains d'un canal, de le curer ³. « A Sin-Idinnam, ainsi parle Hammourabi : les hommes qui, sur le bord du canal Damanoum, possèdent des champs, ordonne leur de curer le canal Damanoum. Durant le cours de ce mois, que l'on achève de curer le canal Damanoum ».

1. *Délégation en Perse*, I, p. 17 et suivantes.

2. H. Lammens, *La Mecque à la veille de l'Hégire*, Beyrouth, 1924, p. 107.

3. Ch. Jean, *Les lettres de Hammourabi à Sin-Idinnam*. P. (Gabalda).

Les denrées transportées par bateaux sont des plus diverses : bois, bétail et grain¹. Nous trouvons à l'époque de la dynastie d'Our, mention d'hommes de peine pour hâler les bateaux, pour les charger ; le tonnage des bateaux nous donne une idée de la grandeur des canaux sur lesquels ils flotteront ; ce sont des barques contenant 874, 976, 1.462, 2.332 litres de grain².

Les bateaux.

La forme des bateaux de transport qui parcourent les canaux nous est donnée par les monuments figurés ; c'est celle des bateaux

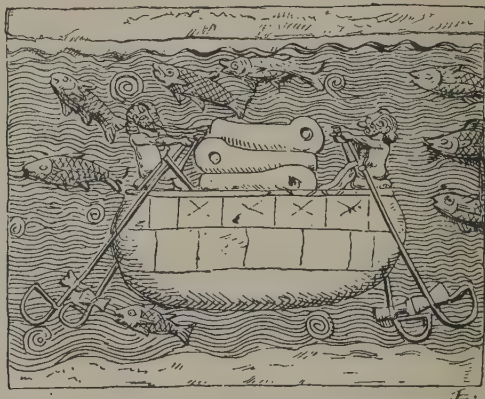


Fig. 29. — Bateau de forme ronde, dit *couffe*. Bas-relief du palais de Ninive.
Les mêmes bateaux sont encore en usage aujourd'hui sur le Tigre et l'Euphrate.

d'aujourd'hui. On y reconnaît une sorte de bateau rond en forme de bol, fabriqué d'une armature d'osier recouverte de peau et garni intérieurement de bitume pour assurer l'étanchéité. Ces bateaux sont manœuvrés par une godille qui les empêche de tourner sur eux-mêmes. Les monuments assyriens les représentent chargés de pierre et de toutes sortes d'ustensiles (fig. 29). Ils sont encore en usage aujourd'hui et portent le nom de *couffe*, en raison de leur similitude avec les paniers indigènes dont c'est le nom.

1. Legrain, *Temps des rois d'Our*, n° 4, 8, 114, 288, 341.

2. Contenau, *Umma sous la Dynastie d'Our*, P. (Geuthner), 1916, p. 25 et suivantes. Ici, le qa est évalué 0 litre 81, au lieu de 0 litre 40, comme aux temps archaïques et sous la monarchie d'Agadé.

Les autres sont des radeaux, mais pour augmenter leur flottaison, quantité d'outres gonflées d'air sont fixées en dessous ; on peut ainsi transporter des poids considérables (fig. 30 et 31). On connaît de tels bateaux aujourd'hui sous le nom de *kéleks*. Ils servent surtout à descendre le fleuve et les indigènes les utilisent de la façon suivante. Lorsque le kélek est arrivé à sa destination, on le décharge. Comme le bois est rare dans le sud, on démonte le radeau et on vend le bois ; on dégonfle les outres dont on charge quelques ânes et le batelier remonte au point de départ pour recommencer.

Il existait encore une troisième forme de bateaux que nous font

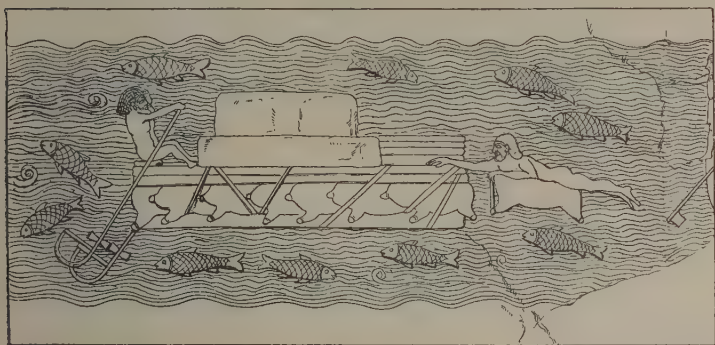


Fig. 30. — Bateau en forme de radeau supporté par des outres, dit *kélek*.
 Bas-relief du palais de Ninive. Un personnage étendu sur une outre gonflée se fait remorquer par le *kélek*.

connaître les bas-reliefs, notamment ceux des Sargonides qui nous montrent les soldats assyriens poursuivant dans les marais du delta, les Kaldou qui s'y sont réfugiés et les recherchent dans les fourrés de roseaux où ils se cachent (fig. 32). Ce sont des sortes de bottes de joncs aplaties en leur milieu, serrées par un lien à leurs extrémités, radeaux qu'on manœuvre à la perche et qui sont des embarcations de fortune.

Tout autres sont les bateaux de guerre assyriens. Nous les connaissons par les bas-reliefs de Sennachérib qui représentent l'expédition de 696. Ils reproduisent, à vrai dire, un type général à l'époque, puisqu'ils sont faits par les populations côtières de l'Asie Occidentale. C'est sur de semblables bateaux que combattront les Phéniciens, alliés aux Perses lors des batailles navales des guerres médiques. Ce sont des galères à plusieurs rangs de rames, la poupe

se relève et se courbe ; l'avant est prolongé par un solide éperon au ras de l'eau ; les bastingages sont renforcés par les boucliers des combattants (fig. 33).

La forme de barque la plus curieuse est celle des Sumériens primitifs ; ces barques étaient destinées à naviguer sur les canaux,



Fig. 31. — Gonflement des outres, pour le passage individuel d'une rivière ou pour la fabrication d'un *kélek*. Bas-relief trouvé à Ninive

mais aussi à caboter dans le golfe Persique dont les plus anciennes villes de Sumer étaient voisines. Elles nous sont connues par les monuments sumériens (vases, cylindres-sceaux) ; elles ont le profil d'un croissant à peine aplati ; l'avant et l'arrière, de même forme, se relèvent en cornes gigantesques, parfois recourbées à leur extrémité (fig. 34). Le type de ces bateaux s'est conservé, un peu atténué, en Phénicie dans les bateaux de transport ; l'arrière reste le même, la proue se termine en tête d'animal. De tels bateaux se voient sur un bas-relief du palais de Sargon provenant de Khorsabad et représentant l'apport d'un tribut de bois du Liban au roi d'Assyrie ¹ (fig. 35).

Nous ne trouvons donc pas moins de témoignages d'un commerce intense, dans la haute antiquité, si nous étudions le trafic par voie de mer. Par définition, il est l'apanage des habitants des côtes. La

1. Contenau, *Un bas-relief assyrien du Musée du Louvre* : JA, 1917 pp. 181-189.

mention que nous venons de faire de la marine assyrienne et celle des bateaux de transports nous dispense d'insister sur ce sujet ; les bateaux assyriens ne pouvaient, en général, pas dépasser le fond du golfe Persique. Les Egyptiens, en rapport constant avec les Phéniciens, nous ont laissé des représentations de leurs navires. Une peinture d'une tombe de Thèbes, de la XVIII^e dynastie, nous montre des bateaux phéniciens ayant remonté le Nil pour venir



Fig. 32. — Bateau fait de bottes de roseaux, convoyant des prisonniers dans les marais du delta. Au premier plan, les roseaux. Bas-relief trouvé à Ninive.

commercer en Egypte¹ ; ils sont en somme conformes à la description que nous en donnons ci-dessus, et le type s'est à peu près conservé jusqu'à l'époque romaine² (fig. 36).

Avec le commerce par mer, nous retrouvons la même méthode que dans le commerce par voie de terre ; les marins cabotaient le long des côtes et s'aventuraient volontiers fort loin pourvu qu'ils pussent s'abriter chaque nuit. Aussi tous les ports de la côte

1. Ch. Daressy, *Une flottille phénicienne d'après une peinture égyptienne*, *Rev. Archéol.*, 1895.

2. Contenau, *Mission archéologique à Sidon*, p. 20 et suivantes.

syrienne sont-ils à telle distance qu'il faut quatre à six heures de navigation par beau temps, pas plus d'une journée par gros temps,

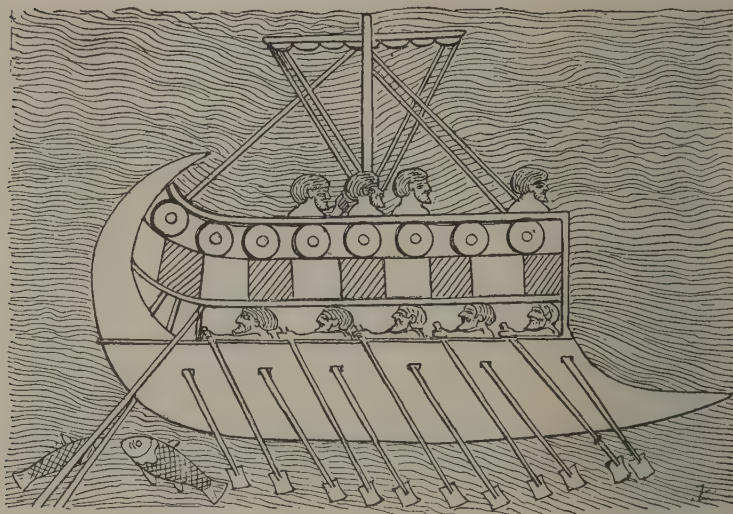


Fig. 33. — Bateau de guerre assyrien. Bas-relief trouvé à Ninive.

pour aller de l'un à l'autre. En outre, les villes sont le plus souvent situées sur des caps, de façon que les bateaux, selon l'endroit d'où



Fig. 34. — Barque sumérienne à extrémités recourbées. D'après un cylindre-sceau. Début du troisième millénaire avant J.-C.

soufflait le vent, pouvaient mouiller soit au sud, soit au nord. Comme ils étaient, malgré tout, de faible tonnage et que ces ports étaient souvent de simples plages, on les tirait en cas de besoin sur le rivage, en les faisant glisser sur des rouleaux (fig. 37).

La marine phénicienne eut la prépondérance dans

la Mer Egée pendant la première moitié du premier millénaire, mais auparavant, la marine égéenne tenait la première place et plus anciennement encore, la marine égyptienne sillonnait le

bassin oriental de la Méditerranée. Dès les rois Zoser et Snefrou (xxix^e siècle avant J.-C.), 40 bateaux égyptiens ramènent en

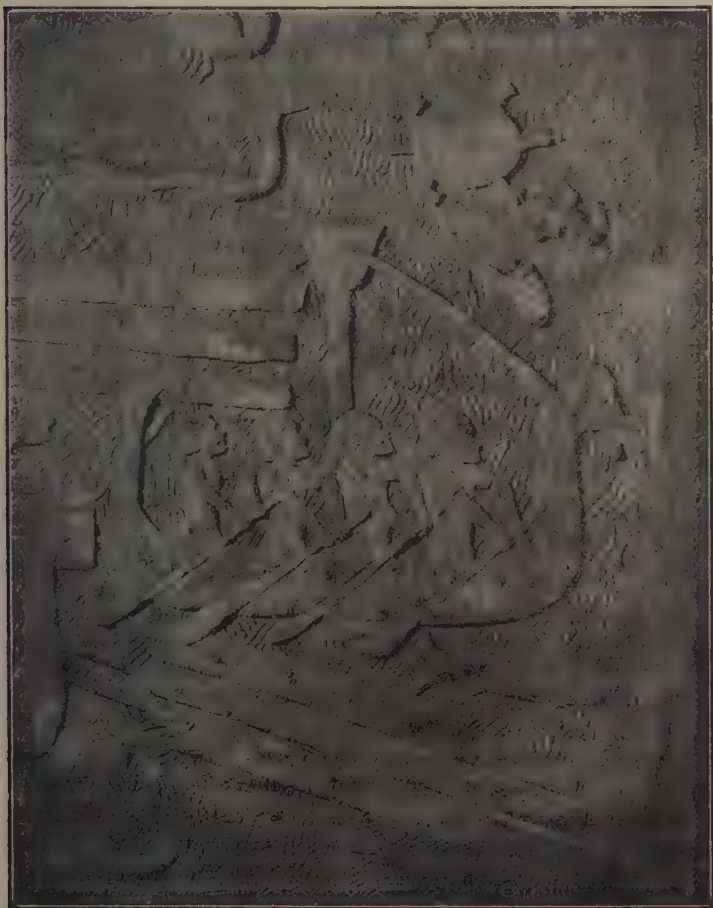


Fig. 35. — Barques phéniciennes employées pour le transport de poutres de cèdres du Liban. Bas-relief du palais de Khorsabad. viii^e siècle avant J.-C.

Egypte des cèdres du Liban. Sous la xx^e dynastie (xii^e siècle), un fonctionnaire de Ramsès XI va à Tyr, puis à Byblos, pour en rapporter des cèdres, et il invoque des précédents pour se

les faire livrer. D'ailleurs, les trouvailles de M. Montet à Byblos, nous prouvent qu'au début de l'histoire, la Phénicie et l'Égypte étaient en relations suivies.



Fig. 36. — Bateau marchand phénicien, à logette à l'avant pour la vigie.
Bas-relief sur un sarcophage de Sidon du 11^e siècle après J.-C.

Le grand essor de la marine de l'Asie Occidentale date du début du premier millénaire ; à partir de ce moment, le monde ancien s'étend véritablement, et il est possible d'évoquer les produits manufacturés d'origines lointaines. Peu à peu, tout le bassin oriental de la Méditerranée est parcouru par les flottes phéniciennes qui

atteignent Malte, la Sicile et la Tunisie actuelle (fondation de Carthage par les Tyriens vers 814). Vers l'ouest, profitant de ces relais commodes, elles gagnent le sud de la Gaule, la côte orientale de l'Espagne, et s'installent aux colonnes d'Hercule. Les ressources en étain de l'Espagne leur permirent de n'aller qu'accidentellement jusqu'aux Cassitérides. Il ne semble pas que les Phéniciens aient franchi communément l'Hellespont.



Fig. 37. — Sidon (Saïda). L'ancien port égyptien (port sud). Au premier plan, cimetière musulman recouvrant l'emplacement des ateliers où l'on fabriquait la pourpre.

Ainsi, durant les trois millénaires où s'épanouissent les civilisations de l'Asie Occidentale, on constate une effervescence commerciale soit sur terre, soit sur mer, qui, toutes proportions gardées, est comparable à ce que nous offrent les temps modernes.

Le danger du commerce maritime fut la piraterie, comme les coupeurs de routes étaient celui des caravaniers. Mais, là encore, la situation n'a-t-elle pas été la même jusqu'à l'époque moderne ?

De même que les envoyés des pharaons étaient obligés d'attendre dans une forteresse du parcours que la sécurité fut rétablie, de même nous voyons le chargé d'affaires de Ramsès XI bloqué dans le port de Byblos parce que les pirates Zekal, anciens alliés des Philistins, tiennent la mer et capturent les bateaux (XII^e siècle). Homère, Hérodote, pour une période plus basse, se font l'écho de cette insécurité.

Mais le risque n'empêcha jamais les « Cananéens » (terme générique dont on désignait les marchands, qu'ils fussent ou non de Canaan), de se livrer au négoce, soit sur mer, soit sur terre.

Les objets d'exportation.

Ce que nous avons dit des productions du sol et du sous-sol nous permet d'être bref sur les principaux objets du commerce de l'Asie Occidentale.

La Mésopotamie exportait surtout du grain, des dattes, des tissus, du bitume ; l'Elam, du minerai et, de même que l'Asie Mineure, des chevaux, des mulets, des pelleteries. De l'Asie Mineure venaient encore les lainages, les minerais et les bois. La Syrie exportait aussi le bois, les vins, les tissus, la pourpre, la verrerie. Un échange actif d'esclaves avait lieu entre les diverses parties de l'Asie Antérieure. Chacun de ces pays possédait une industrie propre et des artisans habiles, de sorte que ses produits manufacturés étaient assurés d'un débouché dans les autres parties du monde entier. Mais si la Mésopotamie était capable par ses réserves de grain, de dattes, par les lainages de ses troupeaux, l'abondance de son bitume et ses produits manufacturés, d'exporter chez tous les peuples voisins, il lui fallait importer le métal, le bois et la pierre.

Les inscriptions-assyro-babyloniennes montrent combien la pierre était rare et quel prix les monarques de Sumer et d'Akkad attachaient à son importation. La pierre dont sont faits les bas-reliefs et les statues, à l'origine, est un calcaire tendre ; bientôt l'artiste s'attaque à la pierre dure et, notamment, à la diorite qui est une des plus compactes qui soient.

Les inscriptions parlent des pierres de Melouhha et de Magan (ce dernier pays montagneux, est également signalé comme producteur de cuivre). Encore aujourd'hui, l'identification de ces régions n'est pas assurée (l'Ethiopie, l'est de l'Arabie?). Il est possible que les blocs de diorite dont se servaient les Chaldéens aient été

des roches détachées et roulées par les eaux. Bien souvent, on retrouve sur quelque partie de leurs œuvres un poli qui semble naturel et fait penser que la roche n'a pas été extraite d'une carrière.

Les autres pierres précieuses les plus fréquentes, que les textes mentionnent toujours en petites quantités et qui ont servi à fabriquer de menus objets tels que les cylindres et cachets sont le marbre, la cornaline, le cristal de roche, le lapis-lazuli, la chalcédoine, l'agate, l'hématite (celle-ci surtout en Cappadoce).

La rareté de la pierre, en Mésopotamie du sud, le chatoiement de leurs couleurs, leurs formes bizarres, ont conduit les Sumériens à en faire des êtres presque animés et à leurs consacrer une épopée où le dieu Nin-Urta s'adresse aux pierres qui semblent prendre vie pour l'aider dans le combat ou lutter contre lui, et le dieu donne à chacune son nom et fixe à jamais sa destinée ¹.

En résumé, en 3.000 avant notre ère on voyageait sans doute autant qu'à notre époque, mais on y employait plus de temps. Et il n'est pas si difficile de se faire une idée du commerce d'autrefois par ce qu'il était, il y a quelques années, avant l'invention de la vapeur et de l'automobile ; un rameur, à l'aurore de l'histoire devait fournir sensiblement le même rendement qu'un rameur d'aujourd'hui et le pas d'une caravane n'a pas changé depuis 5.000 ans. Représentons-nous, dès ces lointaines époques, les pays trafiquant entre eux des denrées les plus diverses, mais échangeant aussi des influences en même temps que des produits. C'en serait déjà assez pour justifier la dispersion de proche en proche d'une culture supérieure à celles qui l'avoisinent, si les chapitres suivants ne venaient nous montrer que la présence, sur tous ces territoires, de populations à mêmes affinités, suffit à imprimer un caractère commun aux diverses civilisations de l'Asie Occidentale ancienne.

1. S. Geller, *Die Sumerisch-Assyrische Serie: LUGAL-E, UD ME-LAM-BI NIR-GAL*. Leyde, 1917.

CHAPITRE III

LE MILIEU ETHNIQUE

LA NOTION DE RACE

Au cours de notre exposé, nous parlerons maintes fois de Sémites, d'Asianiques, d'Indo-Européens, en un mot des différentes races qui ont habité l'Asie Antérieure ; mais avant tout il convient de définir ce qu'on entend par race.

C'est, dit Boule ¹, « la continuité d'un type physique, traduisant les affinités de sang, représentant un groupement essentiellement naturel », ou, selon E. Pittard, « la réunion d'individus semblables, issus de parents de même sang » ². Cette définition qui reprend d'un point de vue plus large celle qui nous est donnée par la Genèse (chap. X) : un individu souche et éponyme d'un ensemble d'individus, soulève de grandes difficultés. Il n'est pas possible actuellement de rencontrer une race pure, c'est-à-dire sans croisements avec une autre race, et nous constatons déjà les mélanges dès l'époque préhistorique. C'est ainsi qu'avant l'époque mésolithique, les Dolichocéphales étaient seuls à occuper l'ouest de l'Europe, mais ces Dolichocéphales appartenaient eux-mêmes à plusieurs variétés. A ce moment, les Brachycéphales vinrent s'y joindre et désormais le mélange alla sans cesse en augmentant.

MÉTHODES ETHNOLOGIQUES

Le langage.

Une autre difficulté est celle du critérium à appliquer pour discerner une race. Sera-ce la communauté de langage ? Mais là encore Boule nous met en garde et nous rappelle que la race est un groupement « pouvant n'avoir et n'ayant généralement rien de commun avec le peuple, la nationalité, la langue, les mœurs, qui répondent à des groupements, purement artificiels, nullement anthropologiques et ne relevant que de l'histoire dont ils sont les produits ».

1. Boule, *Les hommes fossiles*, p. 320.

2. E. Pittard, *Les races et l'histoire*, p. 4.

De fait, que représentera la langue ? Rien de stable. Des milliers de juifs établis en Allemagne, en France, en Angleterre ne parlent que la langue du pays où ils vivent et ignorent totalement l'hébreu. L'arabe, langue sémitique, gagne de plus en plus (ainsi que l'islamisme), parmi les tribus africaines. Ces nègres ne sont pas pour cela des Sémites. Une distinction a été faite entre le vocabulaire et les cadres de la langue, sa morphologie. On estime parfois que les cadres (pronoms, formes verbales par exemple), sont immuables et persistants, tandis que le vocabulaire peut se contaminer ou s'enrichir de termes étrangers. Ce serait donc la morphologie qui pourrait permettre de préjuger la race. Ainsi dans le dialecte hittite dit kanéshite, les pronoms, la déclinaison, qui l'apparentent au latin lui donneraient son vrai caractère de dialecte indo-européen, alors que le vocabulaire qui ne l'est pas, provient de contaminations. Le persan, langue indo-européenne, offre un exemple en sens contraire ; la morphologie reste indo-européenne, tandis que le vocabulaire admet, de plus en plus, de mots arabes qu'on assimile au point de les garder tels quels, ou de traiter certains pluriels arabes comme des mots persans et de les pluraliser à la persane.

Les adversaires de cette théorie font valoir au contraire que rien ne se transmet plus facilement que les cadres de la langue ; ainsi, aujourd'hui, les Malais et les Indo-Chinois adoptent volontiers les pronoms étrangers. Ce qui importerait pour ces linguistes, c'est l'analyse soigneuse du vocabulaire, portant non sur les substantifs qui sont visiblement des emprunts, mais sur ceux qui paraissent de fond primitif, et qui pourront être utilement comparés aux mots d'un autre vocabulaire en tenant compte des changements de sons réguliers.

Les mensurations anthropologiques.

C'est donc d'autres méthodes qu'il nous faudra appliquer à la détermination des races ; les méthodes anthropologiques, qui sont descriptives et dont voici l'exposé en peu de mots.

Si nous admettons avec Virchow que « la peau et ses annexes est ce qui change le moins », il convient d'observer la couleur de la peau, des cheveux, des yeux, puis la taille, pour classer les individus, mais surtout l'indice céphalique, employé depuis le Suédois Retzius, en 1845.

Cet indice est le rapport de la plus grande largeur du crâne à sa plus grande longueur, celle-ci réduite à 100.

Les crânes longs et peu larges sont les dolichocéphales : Scandinaves, Esquimaux, Papous, beaucoup de nègres.

Les crânes courts et larges sont les brachycéphales : Lapons, Bavarois, Auvergnats, Tongouses, Arméniens (fig. 38).

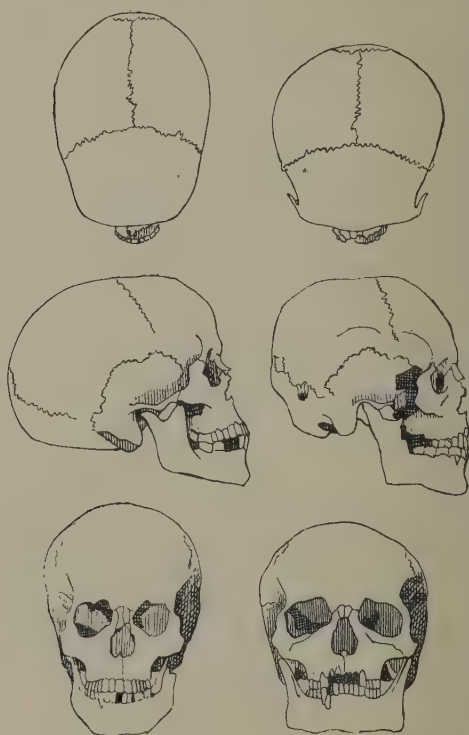


Fig. 38. — Crâne dolichocéphale et crâne brachycéphale vus, de haut, de profil et de face.

Le tableau de Broca résume les divers indices céphaliques :

Dolichocéphales	moins de 75
Sous-Dolichocéphales.	de 75,01 - 77,77
Mésaticéphales	— 77,78 - 80
Sous-Brachycéphales.	— 80,01 - 83,33
Brachycéphales	— 83,34 et au-dessus.

Deniker force un peu ces chiffres lorsqu'il les applique aux vivants.

Les caractères de la face entrent aussi en ligne de compte. On distingue les faces larges et peu hautes (chamoeprosopes) et hautes et étroites (leptoprosopes).

L'indice nasal s'obtient en établissant le rapport de la largeur du nez (aux ailes), à sa longueur ; sur le squelette, le rapport entre la largeur et la longueur de l'ouverture nasale.

On a ainsi :

	Squelettes	Vivants
	—	—
Leptorrhiniens.	moins de 47,9	moins de 70
Mésorrhiniens.	48 - 52,9	70 - 84,9
Platyrrhiniens.	depuis 53	85 - 99

Enfin le prognathisme, c'est-à-dire la saillie de la face en avant du crâne, doit entrer en ligne de compte.

Il conviendra, en outre, pour l'étude des races, de faire état du mode de sépulture des populations ; il est, en général, particulier à chaque groupe pour une époque donnée, et un changement brusque dans le mode de sépulture correspond le plus souvent à l'arrivée d'un élément étranger ou d'une influence étrangère. Le fait que la crémation et l'inhumation existent côte à côte dès l'aurore de l'histoire en Mésopotamie est un argument en faveur du mélange des races qui est déjà effectué à ce moment. En territoire sumérien, à Nippour et près de Tello à Shourgoul et El-Hibba, de grandes nécropoles à incinération ont été découvertes. La crémation et l'incinération existent côte à côte à Our, à Assour. A Gézer, en Palestine, à l'époque néolithique, l'incinération est de règle ; il semble bien que l'inhumation ait été dans les habitudes sémitiques, tandis que les Asianiques pratiquaient l'incinération, le plus souvent incomplète, d'ailleurs¹.

LE MÉLANGE DES RACES EN ASIE ANTÉRIEURE

Quelle est notre situation à l'égard de l'Asie Antérieure ancienne ?

Pas plus qu'ailleurs, nous ne pouvons espérer y rencontrer une race pure. Dès l'aurore de l'histoire nous avons la certitude d'un mélange de races déjà effectué de longtemps et qui ira toujours

1. H. Vincent *Canaan*, p. 267.

s'accentuant. Si de l'ensemble des faits historiques que nous exposerons nous dégageons les éléments (les principaux seulement) qui ont contribué à la formation de chacun des grands états de l'Asie Occidentale ancienne, nous obtenons les tableaux suivants :

	Sumériens primitifs et Elamites.
	Sémites d'Agadé et de la Première Dynastie.
Babylonie. . .	Gouti du Zagros.
	Kassites d'Elam.
	Perses.
	Sumériens primitifs.
	Sémites d'Agadé.
Assyrie. . . .	Mitanniens, Vanniques.
	Mèdes.
	Perses.
	Autochtones (peut-être apparentés aux Egéens).
	Amorrites.
Palestine . . .	Egyptiens.
	Hittites.
	Hébreux.
	Philistins.
	Influence Sumérienne primitive.
	Egéens, Egyptiens.
Syro-Phénicie .	Amorrites.
	Hittites.
	Peuples de la mer.

Si l'on ajoute qu'à chaque moment de l'histoire des échanges pacifiques ou violents ont mis en contact et mélangé chacun de ces peuples, qui lui-même résultait de tant de croisements successifs, on comprend combien les notions résultant de l'étude des races de l'Asie Occidentale devront être larges et générales.

APPLICATION DES MÉTHODES ETHNOLOGIQUES

Le langage.

Les exemples que nous avons donnés de l'insuffisance du langage seul comme base des recherches trouvent ici leur application. Les langues sémitiques, l'akkadien, le phénicien, l'hébreu et l'araméen (langue de tribus des bords de l'Euphrate se déplaçant volontiers

et auxquelles on rattache la migration du clan d'Abraham), ont recouvert à peu près toute l'aire de l'Asie Occidentale.

Les autres langues, disparues sous cette invasion ou persistantes durant un certain temps : sumérien, proto-élamite, dialectes hittites, vannique, mitannien, etc., sont le témoignage d'un état antérieur qu'il est de la plus haute importance de reconstituer pour l'histoire de la civilisation.

Disons tout de suite que pour les langues de l'Asie Antérieure, le travail ne peut qu'être amorcé. Nombre des langages qu'on y parlait ne se lisent encore pas et, pour ceux que l'on comprend, notre connaissance du vocabulaire est très inégale. Nous sommes en possession d'un important vocabulaire assyrien, babylonien et hébreu, mais peu étendu pour l'akkadien de l'époque d'Agadé, pour celui des tablettes cappadociennes et des tablettes de Kerkouk ; restreint pour le Phénicien, quasi nul pour l'Amorrite.

Parmi les langues non sémitiques de l'Asie Occidentale, nous possédons un vocabulaire notable de Sumérien, assez réduit des dialectes hittites asianiques, presque inexistant du kassite et du mitannien, inexistant du proto-élamite, alors que nous pouvons inférer avec probabilité la morphologie de la plupart de ces langues, et pour certaines en être sûrs.

Les tentatives de comparaison de ces langues anciennes avec des langues modernes doivent être effectuées, en outre, avec une grande prudence ; il est périlleux de vouloir comparer des langues séparées par des intervalles de temps et d'espace trop considérables. Pour n'en prendre qu'un exemple, comment choisir comme critérium de l'indo-européen, les langues que nous connaissons aujourd'hui pour faire certainement partie de ce groupe ? C'est avec un indo-européen, contemporain d'elles, qu'il faudrait comparer les langues anciennes que l'on croit être indo-européennes. Or, dans le dialecte hittite dit kanéshite, nous reconnaissons les cadres de la langue sans pouvoir rendre compte du vocabulaire ; c'est donc une langue à comparer, mais il n'est pas de point de comparaison, du moins quant à présent.

Aussi doit-on s'attendre à reconnaître une langue ancienne, que l'avenir classera dans un groupe déterminé, très différente, méconnaissable presque, des langues de ce groupe parlées aujourd'hui.

Cette difficulté écartée, est-ce à dire que la langue ne nous sera d'aucune utilité pour déterminer la race ? Nous allons voir au contraire quel secours il faut en attendre, à condition d'envisager

cette étude simplement comme un facteur du problème à résoudre.

C'est pour avoir méconnu ce principe que les premiers à étudier les civilisations de l'Asie Occidentale les ont attribuées aux Sémites, du fait de la dispersion de la langue sémitique sur toute cette aire. Ils n'ont pas pris garde que le sémitique représentait une couche d'envahisseurs, dernière venue, sous laquelle se retrouvent la civilisation et la langue des autochtones, ou au moins des occupants antérieurs.

Et c'est là qu'une enquête linguistique aura son plein effet, à condition de contrôler ses résultats par d'autres méthodes.

L'onomastique.

Plus nous remontons dans le passé, plus la langue a chance d'être parlée par le peuple qui en a fait, de tout temps, son moyen d'expression, particulièrement dans le cas de l'onomastique, c'est-à-dire de l'étude des noms propres.

Comme la peau et ses annexes en anthropologie, c'est, en linguistique, le nom propre qui change le moins. L'étude des divers noms propres d'un pays, pour une période donnée, est une indication des éléments qui composent sa population à ce moment, et le pourcentage de ces noms est un indice de la fréquence de l'élément qu'ils représentent. Si nous examinons les noms de la population française pour un long espace de temps, de façon à éliminer les influences de la mode (et ce sera toujours le cas pour l'Asie Antérieure où nous ne pouvons opérer que sur de larges intervalles de temps et d'espace), nous aurons un aperçu assez juste des divers peuples dont est formée notre nation ; de même pour l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, etc. Bien entendu l'onomastique ne peut fournir que des indications approximatives sur la teneur du mélange, et chacun des éléments qui le composent peut être lui-même la résultante de mélanges antérieurs que nous ne percevons plus ; mais, je le répète, il ne faut pas nous attendre à plus que des approximations pour l'Asie Occidentale ancienne.

Cette méthode s'applique aussi bien aux noms propres de personnes qu'aux noms de lieux (toponymie) ; c'est même sur ce point qu'ont porté les plus nombreuses et les plus fécondes investigations ; nous en résumerons les résultats au chapitre du langage.

Les mensurations sur le vivant.

Puisque les méthodes anthropologiques ne sauraient aboutir à des conclusions vraiment probantes que si les mensurations ont été assez nombreuses pour qu'on puisse constituer des moyennes, et que justement le nombre de crânes anciens dont nous disposons est peu considérable, n'est-il point possible de faire porter notre enquête sur les descendants des races qui ont occupé jadis l'Asie Antérieure ? Les mélanges toujours croissants nous amènent à des résultats bien précaires.

Les juifs, dispersés à travers le monde, n'appartiennent pas tous à la « race » juive et présentent plusieurs types : lequel sera le plus représentatif de la race ?

En Europe, l'indice céphalique moyen est de 78 chez les Spaniols, 82 chez les juifs russes, 80 à 83 selon les régions chez les juifs d'Allemagne. En Asie, l'étude des juifs donne les résultats suivants :

Asie Centrale : 72 % de brachycéphales ;
Perse (Nord) : prédominance des brachycéphales ;
Perse (Sud) : prédominance des dolichocéphales ;
Mésopotamie : prédominance des mésaticéphales ;
Caucase : prédominance des brachycéphales ;
Arabie : dolichocéphales ;
Alep : brachycéphales ;
Damas : mésaticéphales.

Ces chiffres, rapportés par Pittard, proviennent en grande partie, des travaux du judéologue Weissenberg et M. Pittard conclut : « Il n'existe pas au sens zoologique du mot de race juive... Les Israélites constituent une communauté religieuse et sociale certainement très puissante, très cohérente, mais ses éléments sont extrêmement hétérogènes... Il n'y a pas davantage de race chrétienne qu'il y a de race musulmane. Et il n'y a pas non plus de race juive ».

Nous retiendrons cependant que tandis que Luschan considérait les juifs comme une race formée d'éléments divers : Hittites brachycéphales, Amorrites blonds, Syriens, Weissenberg penche pour une population dolichocéphale autochtone, en Palestine.

Les Arabes de l'Arabie passent pour le type le plus pur qui soit actuellement de la race sémitique. On se fonde avec raison sur l'isolement du pays qui a réduit au minimum les croisements avec la population voisine. Il va sans dire que cette opinion n'est que relative et qu'il ne saurait, ici comme ailleurs, être question de race

pure. Néanmoins nous nous trouvons là dans des conditions plus favorables que nulle part ailleurs ; pourtant, l'indice céphalique de crânes recueillis en Arabie est tantôt dolichocéphale (mensurations de Chantre sur 25 crânes d'Aden), tantôt sous-brachycéphales (mensurations de Ald. Mochi, sur des crânes d'Arabes Asiatiques (Arabie et Syrie).

Les autres mensurations ont donné des résultats analogues, au point que Bertholon et Chantre ont émis une théorie toute contraire ; ils considèrent les Arabes vrais comme des brachycéphales ; ils se demandent si les Arabes du type d'Aden ne proviendraient pas d'une migration européenne et ils remarquent des ressemblances entre ces derniers crânes et ceux des populations du nord de l'Afrique. Dans cette hypothèse les Arabes dolichocéphales d'Arabie seraient des clans berbères immigrés et arabisés.

Les Arabes nomades sont dans des conditions assez analogues à celles des Arabes d'Arabie. Ceux-ci préservés par leur solitude, ceux-là par leurs déplacements fréquents, ne se mêlent et ne s'assimilent guère.

Or, les mensurations pratiquées sur les Bédouins révèlent des caractères secondaires différents, mais une remarquable constance dans la dolichocéphalie. C'est sans doute vers ce type qu'il faut orienter l'Arabe originel, résultat qui ressort de l'ensemble des investigations.

Les mensurations sur le squelette.

Serons-nous plus heureux si nous abordons les méthodes anthropologiques sur les squelettes ? Pas davantage : la première condition serait d'avoir à notre disposition des ossements ; ils nous manquent pour les hautes époques, et sont en nombre infiniment restreint pour les basses époques (derniers siècles du premier millénaire avant notre ère).

Le sol de l'Asie Antérieure ne garde pas indéfiniment comme celui de l'Egypte ce qu'on lui confie, et les procédés d'embaumement qui assurent une chance de plus de conservation aux cadavres n'y ont pas été appliqués d'une façon générale.

Les quelques spécimens recueillis sont trop peu nombreux pour permettre d'édifier une théorie absolue ; d'autant que rien n'assure qu'ils appartiennent bien à la race qu'on se propose d'étudier. Les conclusions qu'on en tire ne peuvent servir qu'autant qu'on les

confronte avec les renseignements recueillis par d'autres voies, mais c'est un nouvel indice à ajouter aux autres.

Nous passerons en revue les sources d'informations dont nous disposons ; elles sont très clairsemées, séparées par des intervalles de temps et d'espace considérables, en nombre limité, de sorte que nos conclusions ne peuvent être fermes par elles-mêmes ; mais si elles se trouvent d'accord avec les données linguistiques, si elles concordent avec les autres critères que nous exposerons plus loin, ces constatations n'en prendront pas moins une certaine valeur.

Crâne de Tabgha.

Une fouille toute récente de Palestine, dirigée par M. Turville-Petre, vient d'aboutir dans le domaine du préhistorique à une découverte capitale, celle d'ossements humains de l'époque moustérienne. Jusqu'ici de nombreux sites de Syrie-Palestine nous avaient restitué les silex et les pierres polies des quaternaires et des néolithiques, mais jamais un vestige de la race qui avait habité le pays à ces lointaines époques. La découverte s'est faite en 1925, non loin de Tabgha au nord de Tibériade. Le Wadi-al-Amoud, qui se déverse dans le lac de Tibériade, sort, à peu de distance de son embouchure, d'une vallée étroite que limitent des rochers abrupts (fig. 39 et 40). Sur la rive



Fig. 39. — La vallée du Wadi-al-Amoud, vers le lac de Tibériade.

gauche du ruisseau, à environ 30 mètres de hauteur, s'ouvre une large caverne habitée de tous temps et dont le sol s'était peu à peu exhaussé. La période la plus active de l'occupation de cette caverne semble avoir été le milieu de la période paléolithique, caractérisée par des silex de type moustérien, des objets en os, des ossements de mammifères (gazelle, cerf, hippopotame, ours, pas de renne), et par un frontal et un os sphénoïde appartenant à ce qu'on appelle la race de Néanderthal (fig. 41). Cette

race, antérieure à celle de l'*Homo sapiens*, est contemporaine, dans le Pléistocène moyen au climat humide et froid, de la période qu'on appelle le moustiérien, où vivaient l'*Elephas primigenius* et le *Rhinoceros tichorhinus*. Le moustiérien est une période dure où l'homme pour échapper au froid et aux ruissellements qui charrient des masses énormes d'alluvions, se réfugie dans les cavernes. Les crânes de cette époque sont très sur-



Fig. 40. — La vallée du Wadi-al-Amoud, en remontant le cours de l'eau. La caverne est située à l'extrémité de la falaise, à droite, à mi-hauteur.

baissés, à front fuyant et ont d'énormes arcades soucilières ; ils sont allongés et la caractéristique de leur maxillaire inférieur est la petitesse du menton. Des spécimens de cette race ont été trouvés à Néanderthal (entre Dusseldorf et Elberfeld), à Gibraltar, à Spy (province de Namur), à Malarnaud (Ariège), à Krapina (Croatie), à Grimaldi (près Menton), à La Chapelle-aux-Saints (Corrèze), au Moustier et à la Ferrassie (Dordogne), à La Quina (Charente). De tels crânes auxquels s'apparente sans conteste celui de Tabgha sont très éloignés des crânes d'hommes actuels, même des plus

Le moustiérien est une période dure où l'homme pour échapper au froid et aux ruissellements qui charrient des masses énormes d'alluvions, se réfugie dans les cavernes. Les crânes de cette époque sont très sur-



Fig. 41. — L'os frontal de type néanderthalien trouvé à Tabgha.

inférieurs. Ils se placent entre ces derniers et les singes anthropoïdes (fig. 42). Les os longs de cette race, découverts en différents endroits, dénotent un corps de petite taille, dont l'aptitude à la station debout était moins parfaite que chez les hommes d'aujourd'hui.

Le moulage des cavités craniennes montre une réduction relative des lobes frontaux et un dessin primitif des circonvolutions. L'homme de Néanderthal se présente donc à nous comme un être tout à fait primitif. La découverte de Tabgha prouve que cette race s'est avancée au moins jusqu'en Pales-



Fig. 42. — Profils comparés du crâne d'un chimpanzé (trait pointillé), d'un crâne de la race de Néanderthal (trait plein), d'un crâne de Français actuel (trait brisé).

tine. On considère, d'ailleurs, que l'espèce *homo sapiens* à laquelle nous appartenons ne provient pas de la race de Néanderthal ; l'*homo sapiens* et la race de Néanderthal pourraient revendiquer un ancêtre commun, mais tandis qu'un des rameaux évoluait, l'autre restait stationnaire.

Crânes de Kish.

Les fouilles exécutées sur le site de Kish¹, une des plus anciennes cités de Sumér-Akkad, nous fournissent quelques documents datant du début de l'histoire. Les recherches des dernières campagnes ont apporté une contribution précieuse à l'ethnographie de ces régions pour les hautes époques.

Sur le site d'un palais sumérien qui dut être abandonné vers l'an 3.000, puisque les objets trouvés dans la couche sus-jacente sont d'époque présargonique, on a exhumé des crânes. De leur mensuration il résulte que côte à côte vivaient en Mésopotamie au début du troisième millénaire deux types bien différenciés : des dolichocéphales et des brachycéphales.

M. Buxton qui a examiné ces ossements conclut que le crâne dolichocéphale qu'il a spécialement étudié avait une capacité

1. S. Langdon. *Excavations at Kish*, p. 119 et suiv.

cérébrale petite ; l'individu était plutôt musclé d'après les bourrelets osseux du sommet de la tête. Il usait d'aliments durs et appartient en somme à un type relativement primitif.

Au contraire le crâne brachycéphale lui paraît indiquer un degré plus élevé de civilisation. Les muscles sont moins développés ; les aliments, sans doute moins durs, n'ont pas autant usé les dents.

Squelette de Gézer.

A l'ancienne Gézer qui répond au Tell-Djezer actuel, entre Jérusalem et Jaffa, on a trouvé trace d'habitants de cavernes pour une époque qui précède l'occupation sémitique du pays (soit avant 3.000). On a découvert dans une de ces cavernes un squelette très endommagé par la crémation qu'il avait subie ; on a pu reconnaître qu'il appartenait à une race petite, à crâne épais.

Le fait que les premiers occupants du tell de Gézer, qui habitaient dans des cavernes incinéraient leurs morts, et qu'on voit chez eux l'inhumation remplacer l'incinération, indique l'influence d'un nouvel élément ; le remplacement total d'une coutume par l'autre ne s'explique point par une simple évolution des idées religieuses ; elle implique une force capable de modifier brusquement les usages. C'est pourquoi je mets ce changement en relation probable avec l'arrivée des Cananéens sémites sur le site de Gézer¹.

Ossements babyloniens séleucides.

Les autres recherches effectuées sur les ossements mésopotamiens, portent sur des exemplaires de dates très différentes ; les uns ne remontent pas au delà du temps des Séleucides ; ils ont été rapportés par M. Huber en 1882 et figurent sous les numéros 7.829-32 de la galerie d'Anthropologie du Museum. Cet examen a prouvé (autant qu'il peut y avoir certitude lorsqu'il s'agit d'exemplaires isolés), que les Babyloniens étaient une variété de la grande race sémitique, et a mis en valeur leur ressemblance avec les crânes rapportés de la Pérée et de l'Ammonitide par M. L. Lartet ; cette race sémitique (ou Syro-Arabe), est, en effet, généralement dolichocéphale ou au moins sous-dolichocéphale.

Ossements phéniciens et carthaginois.

D'autres mensurations ont porté sur des squelettes dits phéniciens. Les crânes provenant de la nécropole du roi de Sidon,

1. Vincent, *Canaan*, p. 208.

Tabnit (v^e siècle avant notre ère) ont donné un indice céphalique moyen de 79, 31 ; ce sont des mésaticéphales, tandis que des crânes de Saïda qui ne provenaient pas de la même nécropole allaient de la mésaticéphalie à la brachycéphalie (certains même étaient hyberbrachycéphales (79,20-86,31)¹.

A Carthage, Bertholon et Chantre ont étudié les ossements recueillis au cours des fouilles ; 117 crânes leur ont permis les constatations suivantes : mélange ethnique très prononcé dont la caractéristique générale est une face courte, un nez leptorrhinien et la dolichocéphalie, mais on constate que cette dolichocéphalie si elle prédomine (82 %) n'est pas seule ; il y a 23 % de sous-dolichocéphales, 15 % de mésaticéphales et 2 % de sous-brachycéphales. De même l'indice céphalique baisse constamment depuis la période la plus ancienne : vi^e siècle, 74,44 ; v^e siècle, 74,18 ; iv^e siècle, 73,90 ; iii^e siècle, 68,79.

Le squelette qui était contenu dans l'admirable sarcophage peint de prêtresse trouvé par le P. Delattre avait tous les caractères négroïdes. Le peu que nous connaissons de l'anthropologie de Carthage confirme ce que nous savions par ailleurs que la population carthaginoise ne renfermait pas que des Phéniciens. Les mensurations pratiquées sur des crânes provenant de colonies ou de comptoirs phéniciens, notamment d'Utique, ont donné un indice dolichocéphale (73 à 74).

Il semble donc que le type phénicien, plutôt grand, fut dolichocéphale ; il pourrait se rapprocher de l'Arabe classique, mais pas de celui des habitants de Haute-Mésopotamie. M. Pittard conclut : « Les Phéniciens doivent-ils rentrer dans ce groupe qu'on appelle sémitique ? C'est possible. Ce n'est pas certain. Il faut encore attendre » (*l. c.*, p. 412).

ETUDE DES MONUMENTS

La difficulté d'obtenir des notions sûres des mensurations sur le vivant, l'impossibilité d'accepter celles qui proviennent du peu de données que nous avons pour les hautes époques, autrement qu'à titre d'indication, autorisent à chercher quelques lumières complémentaires dans les autres sources d'informations de second ordre que nous possédons en assez grande abondance : les monuments.

1. Pittard, *l. c.*, p. 409.

Il serait sans doute exagéré de considérer les représentations de la figure humaine à ces hautes époques comme des images fidèles des types humains qui se rencontraient autrefois ; néanmoins on peut tirer d'utiles comparaisons des statues, des profils des bas-reliefs avec ceux d'individus semblables qui vivent aujourd'hui dans la même région. C'est ce qu'ont fait divers archéologues, dont nous devons résumer les travaux ; nous verrons que les conclusions en sont assez différentes et semblent répondre à des théories préconçues ; la petite quantité de monuments alors connus a pu également influencer sur la valeur des observations.

Conclusions d'Ed. Meyer.

Voici les conclusions d'Ed. Meyer¹, dans son étude sur les Sumériens et les Sémites en Babylonie.

On rencontre sur les monuments deux types à caractères constants, l'un à tête globuleuse, nez exagérément aquilin, front un peu fuyant, sans cheveux, ni moustache, ni barbe ; l'autre à longue barbe, longue moustache et longs cheveux. Ce sont les Sumériens et les Sémites. Mais M. Meyer remarquant que les dieux sont représentés sous le second type en conclut à tort, me semble-t-il, que les Sémites étaient là avant les Sumériens et que ceux-ci en arrivant dans le pays ont adopté les images de divinités sémitiques. La remarque sur le costume des dieux est vraie pour les bas-reliefs de l'époque de Goudéa (notamment le relief de Berlin, de ce prince) (fig. 43) et de la dynastie d'Our (xxvi^e-xxv^e siècles) ; mais à l'époque antérieure que remarquons-nous ? Aux périodes les plus anciennes de Sumer nous voyons (Stèle des Vautours entre autres), le dieu chevelu et porteur de barbe, point de moustache (fig. 44). M. Meyer invoque aussi le costume des dieux, le kaunakès, cette étoffe à longues franges laineuses, alors que les fidèles portent une robe simplement frangée. Mais il y a là survivance d'un vieil usage. Les dieux du bas-relief de Berlin, portent le costume qu'ils ont toujours revêtu et qu'avaient aussi à la période primitive les simples mortels (Stèle des Vautours, etc.). Il y a là uniquement une tradition ; tandis que la mode évolue, le vêtement des dieux reste immuable. Tous les peuples ont fait de même. Les bas-reliefs égyptiens en sont un exemple. Des dieux y sont représentés avec des adorants ; ceux-ci ont des costumes de l'époque où la stèle a

1. *Sumerier und Semiten in Babylonien : Abh. der Königl. Preuss. Akad. der Wissenschaft.* 1906.

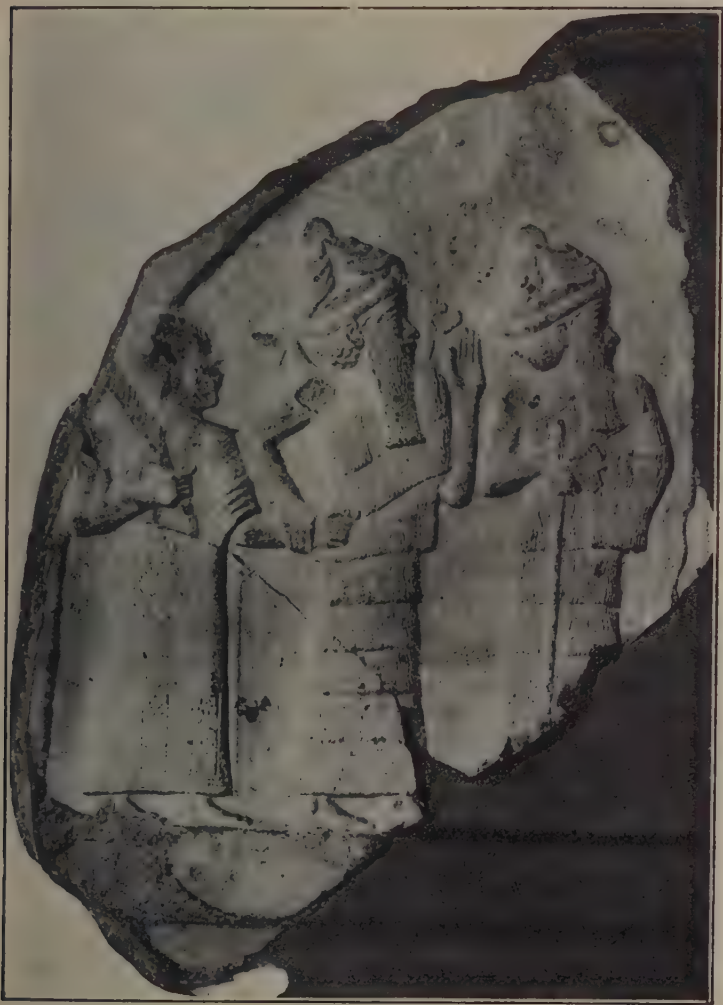


Fig. 43. — Bas-relief en calcaire représentant le patési Goudéa conduit par deux dieux. Milieu du troisième millénaire avant J.-C. Musée de Berlin.

été sculptée, les dieux ont gardé le vêtement de l'Ancien Empire. Nous n'agissons pas autrement aujourd'hui. Enfin la tiare des dieux, sorte de bonnet à renflement terminal que garnissent plusieurs paires de cornes partant des tempes pour venir s'affronter en avant, dérive de la coiffure des anciens dieux sumériens, sorte de bonnet plat garni de feuilles de palmiers ou de plumes et d'une paire de cornes sur les côtés, mais n'en est pas la reproduction absolue.



Fig. 44. — Fragment de la « Stèle des Vautours » représentant le dieu de la ville de Lagash, tenant le casse-tête d'une main et de l'autre l'aigle éployé qui lui sert d'emblème. Art sumérien archaïque. Début du troisième millénaire avant J.-C. Musée du Louvre.

L'argument vêtements et port de barbe, cheveux ou moustache qui était le fond archéologique de la thèse de M. Meyer (car des raisons linguistiques l'ont amené à modifier son opinion), n'est pas convaincant ; d'autant que les découvertes archéologiques les plus récentes (à Kish par exemple, où des monuments de l'âge du « Personnage aux plumes » du Musée du Louvre ont été découverts), nous prouvent que les Sumériens avant la période où ils étaient glabres, portaient la chevelure et la barbe en collier comme le font les dieux par la suite. C'est la persistance d'une très ancienne mode de Sumer qu'ils représentent, rien de plus.

Nous verrons que d'autres arguments viennent aussi contre l'hypothèse d'une occupation de Sumer par les Sémites avant l'apparition des Sumériens.

M. Meyer reconnaissait lui-même qu'il n'y a pas de représentations certaines de Sémites de l'époque pré-sargonique (p. 103 et suivantes de son mémoire).

Heuzey dans son étude sur la Stèle des Vautours¹ analyse longuement la thèse soutenue autrefois par M. Meyer et conclut à l'impossibilité de prétendre que les personnages représentés sont ou ne sont pas des Sémites.

Conclusions de Quatrefages et Hamy.

A une époque où la plupart des documents archéologiques sur lesquels nous pouvons le mieux nous appuyer étaient encore ignorés, ou demeuraient sans interprétation, de Quatrefages et Hamy firent la critique des types représentés sur les monuments assyriens. Contrairement à l'opinion de Beulé (*l'Art assyrien, Journal des Savants*, 1870, p. 420), ils estimèrent qu'on y peut reconnaître des types ethniques assez divers (*Crania Ethnica*, p. 152). S'ils ne sont pas allés aussi loin que Nott et Gliddon (*Types of mankind*, Lond. 1854, 8°, p. 126), qui prétendaient retrouver sur ces monuments toutes les variétés de races signalées par les auteurs, ils ont distingué comme G. Rawlinson (*The five Great monarchies of the Ancient Eastern World*, Lond. 2^e ed., 8°, vol. I, p. 238-239), un type sémite général² et à côté de lui quelques variétés bien tranchées (fig. 176 de leur ouvrage) ; par exemple sur les monuments d'Assurbanipal, un type babylonien (*l. c.* fig. 177), un type susien (*l. c.* fig. 179) et même un type grec (*l. c.* fig. 178), pris dans des représentations de soldats mercenaires « probablement cypriotes ». Le Susien, notamment, « produit probable de quelque métissage de Kouschite et de nègre, avec son nez relativement plat, ses narines dilatées, ses pommettes saillantes, ses lèvres épaisses, est un type de race bien observé et bien rendu ».

En Perse, F. Houssay distingue parmi les Persans actuels les couches de population suivantes :

1. L. Heuzey et F. Thureau-Dangin, *Restitution matérielle de la Stèle des Vautours*. P. (Leroux), 1909, gr. fol., pp. 23-39.

2. M.-Fr. Pulschky : *Iconographic Researches on human Races and their Art*, donne, p. 147, fig. 30-31, à titre de comparaison, le profil d'un habitant de Mossoul dont les traits sont identiques à ceux d'un personnage du bas-relief assyrien qu'il reproduit.

I. — Des Aryens, avec les Farsis, descendants des Perses, et les Loris représentant l'élément médique.

II. — Des Asianiques métissés d'Aryens (Adjémis, Arméniens).

Des Asianiques métissés de Sémites (Bakhtyaris).

Des Sémites.

III. — Des Aryano-Négroïdes, correspondant aux Susiens anciens, qui appartenaient en grande partie aux Négritôs, race noire de petite taille, de faible capacité crânienne. Les Aryano-



Fig. 45. — Terre cuite trouvée à Senkereh.
British Museum.

Négroïdes sont brachycéphales et non dolichocéphales comme les grands nègres ; on en rencontre au Japon, aux Iles de la Sonde, aux Philippines, en Nouvelle-Guinée¹.

Bien que ce classement puisse subir quelques retouches, la place qu'il fait aux Négroïdes est à retenir. C'est par leur existence qu'on peut expliquer la présence, parmi les archers

perses représentés en briques de couleur, de guerriers noirs, n'ayant cependant pas les caractères ethniques des nègres. Sans exagérer l'importance de cet élément, il semble qu'il ne puisse être mis en doute dans la constitution de l'ancien Elam.

Sur un bas-relief en terre cuite, représentant un homme tenant un grand chien en laisse, trouvé à Senkereh et conservé au British Museum (fig. 45) et, dans la figure de Mardouk-nadin-ahe sur basalte noir (British Museum) (fig. 46) seuls monuments qu'ils pouvaient discuter alors, et que venait de reproduire Lenormant (*La langue primitive de la Chaldée et les idiomes Touraniens*, P. 1875, 8°, pl. I et II), Quatrefages et Hamy retrouvèrent (p. 153 de leur ouvrage) « le type grossier et le type fin de cette race accadienne que les philologues rattachent presque unanimement au groupe Ougro-Finnois ». Ces figures, au nez désigné par l'expression « en pied de marmite », aux pommettes hautes et en dehors, c'est,

1. *Les races humaines de la Perse*, dans *Acropole de Perse*, pp. 87 et 115 et *Bull. Soc. Anthr. de Lyon*, t. VI, p. 126.

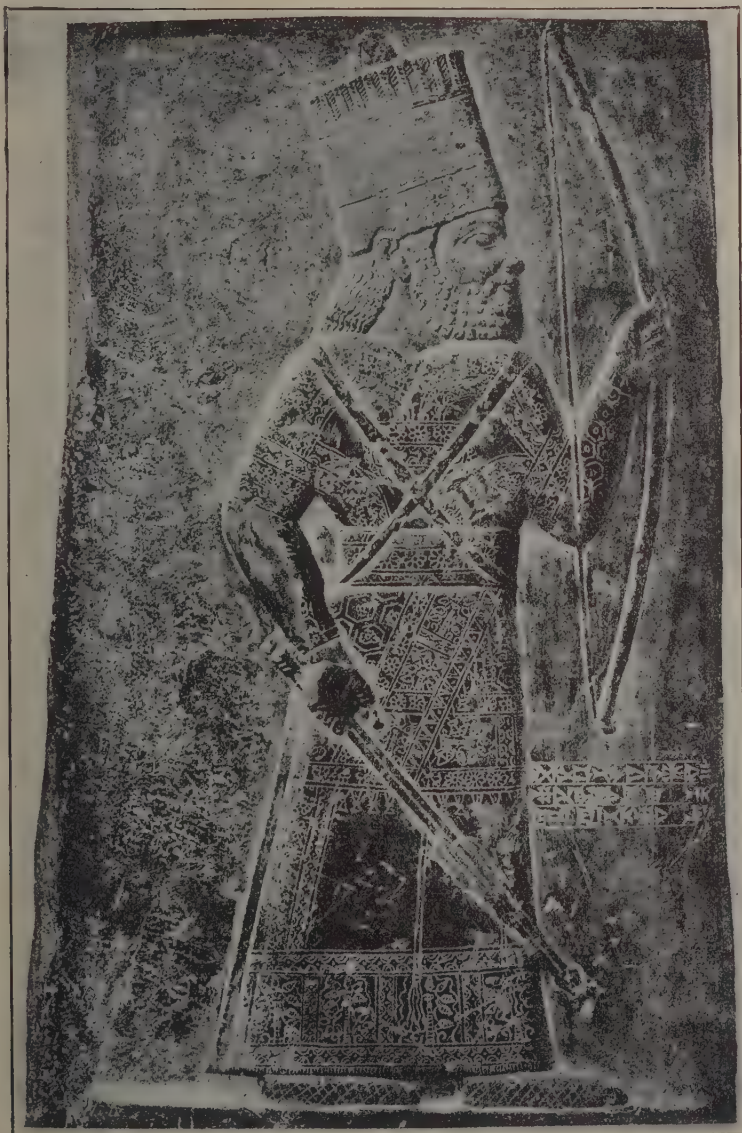


Fig. 46. — Image du roi Mardouk-Nadin-Ahe sur une borne-limite. Fin du ^{xiii}^e siècle avant J.-C. Bristish Museum.

dit M. Hamy, le type Agadéen qu'on retrouve sur la Stèle de Naram-Sin, voisin du type mongoloïde de toute une classe de statuettes en terre cuite (face carrée, yeux allongés et bridés, nez



Fig. 47. — Sculpture rupestre de Cheikh-Khan

épaté); c'est le type que nous rencontrons chez le guerrier armé de l'arc et de la hache foulant aux pieds un ennemi, Stèle de Hourin-Cheikh-Khan près de Halman, au pied du Zagros (fig. 47). Ces conclusions, bien que très affirmatives, n'étaient que provisoires.

En 1907, utilisant de nouvelles découvertes, le docteur E.-T. Hamy a repris l'étude de la question ¹ et conclut :

Les deux stèles de Naram-Sin, roi d'Agadé, la première trouvée à Diarbékir actuellement au Musée de Constantinople (fig. 177), la seconde trouvée à Suse en 1898 et maintenant au Louvre, représentent les Agadéens terrassant les Louloubi, peuples dont l'habitat est au pied du Zagros.

De Morgan ², reconnaissant chez les uns et les autres des différences de types (courbure du nez, chevelure), estimait que les Louloubi seraient des « Sémites atténués » ; c'est aussi l'opinion de M. Hamy qui admet que les Agadéens de la troupe de Naram-Sin, au profil creux, nez court, enfoncé à la racine et relevé au bout, ne sont pas des Sémites et offrent un ensemble de traits que l'on retrouvera dans l'iconographie Kassite.

A ces Agadéens seraient comparables, comme nous l'avons dit : la terre cuite de l'homme au chien de Senkereh et la stèle de basalte noir de Mardouk-nadin-ahe. Ce dernier, roi Kassite, est originaire de la région où a été trouvée la Stèle de Hourin-Cheikh-Khan (Zagros). Le principal personnage de cette stèle a le profil au nez concave, le menton fuyant, les pommettes épaisses ; il appartient à ce même type général. Le tout comparable, comme l'a proposé M. Hamy, aux statuettes à facies mongolique.

M. Hamy, pour illustrer sa thèse, reproduit d'après les documents de Chantre, une photographie d'un Azerbeïdjan de Choucha qui met « en évidence ces ressemblances ethniques. C'est bien là dit-il, cet élément touranien pressenti par les linguistes, et qui, combiné à l'élément kouschite ou nemrodien dont l'iconographie de Tell-Loh nous a conservé l'empreinte, a donné naissance à la civilisation chaldéenne dans laquelle le Sémite n'intervient qu'accidentellement et tardivement ».

« M. Hamy reconnaît une série à part, constituée par les monuments archaïques de Tello (reliefs d'Our-Nina, stèle des Vautours), et leurs descendants artistiques (statues de Goudéa). Pour ceux-là encore, le type existe de nos jours et une photographie d'un

1. *La figure humaine dans les monuments chaldéens, babyloniens et assyriens* (Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthrop. de Paris, 21 Mars 1907).

2. *Stèle triomphale de Naram-Sin, Délégation en Perse*, t. I ; *Recherches archéologiques*, 1^{re} série, p. 144 et suiv., Paris 1900, in-4°. — E. Chantre, *Recherches anthropologiques dans l'Asie Occidentale. Mission scientifique en Transcaucasie, Asie Mineure et Syrie*, 1890-1894 (Arch. du Mus. de Lyon, t. VI.)

kurde Bourouki de l'Aïsidja nous restitue le type d'Our-Nina (pl. XIII, fig. I. l. c.).

Résultats contradictoires.

Tout ceci n'est pas pour simplifier la question. Sans parler du bas-relief de Hourin-Cheikh-Khan et de la plaquette de Senkereh, il reste le rapprochement institué entre les Stèles de Naram-Sin et le relief de Mardouk-nadin-ahe. Ce monarque porte un nom sémite ; la iv^e dynastie à laquelle il appartient, dite Pa-She, remplaça celle des Kassites et fut vraisemblablement une réaction nationale contre les envahisseurs étrangers, une dynastie sémitique. Par contre, ces stèles nous montrent des personnages dont le type est aussi éloigné que possible du type sémite conventionnel que représentait assez bien le type sémite isolé par M. de Quatrefages ; aussi M. Hamy y voit-il le type de la race qui a précédé les Sémites en Babylonie ; l'inconvénient est que, justement les linguistes et les archéologues font de la monarchie d'Agadé, une monarchie sémite ; c'est aux Sémites que l'on attribue : la Stèle de Victoire, la Stèle de Naram-Sin, et aux Sumériens, au contraire, que l'on rapporte les monuments antérieurs, des Grands patésis, et postérieurs, de l'Ecole d'Our.

Ces diverses études aboutissent donc à des résultats contradictoires ou manquent de conclusions. Aussi faut-il rappeler à cet égard, l'analyse des monuments faite par King¹. Il ne s'agit pas là, de preuves scientifiques, mais du fait que le sculpteur s'étant borné à représenter deux types différenciés par leur chevelure et par leur costume, leur répartition sur les monuments concorde avec les données recueillies par l'histoire et l'épigraphie. En face d'individus imberbes, à tête rasée, au nez proéminent, vêtus du long vêtement de laine à grandes mèches, il faut placer des individus barbus, chevelus, au nez quelquefois aquilin, soit plutôt légèrement « en pied de marmite » et vêtus d'une robe où la laine est plus rase.

Les premiers représentent l'élément sumérien, les seconds, semble-t-il, l'élément sémite ; nous verrons qu'on peut rendre compte du profil sémite archaïque et du profil sémite à nez aquilin des monuments assyriens ; en tout cas, par l'étude de King, la

1. L. W. King. *History of Sumer and Akkad*, I, Londres, 1916, pp. 40 et suivantes.

dualité des races aux hautes époques était ainsi suffisamment affirmée.

Nouvel examen du problème.

Il me semble qu'il est possible d'aboutir à d'autres conclusions, conformes à celles auxquelles conduit l'anthropologie, si l'on examine non seulement les statues et les bas-reliefs découverts dans l'Asie Occidentale, mais ceux qui proviennent de l'Égypte, car les grands personnages égyptiens avaient coutume de faire représenter dans leurs hypogées, en vue de leur vie future, des scènes de la vie qu'ils avaient menée sur cette terre. De cette façon, certains d'entre-eux qui s'étaient trouvés en rapport avec des Asiatiques ont fait représenter des images d'Asiatiques dans leur tombeaux.

Les Sumériens et les Sémites des monuments.

Nous voyons ainsi que les monuments dits sumériens, c'est-à-dire représentant des individus d'une population parlant une langue non sémitique, ayant une religion non-sémitique, les figurent avec



Fig. 48. — Tête en calcaire de Sumérien archaïque. Début du troisième millénaire avant J.-C. Musée du Louvre. La cavité oculaire a conservé son incrustation.



Fig. 49. — Tête en calcaire de Sumérien archaïque. Début du troisième millénaire avant J.-C. Musée du Louvre.

un profil exagérément aquilin. Le nez est en forme de bec d'oiseau de proie, il est parfois situé dans le prolongement de la ligne du front. Les yeux sont démesurément agrandis ; les pommettes saillantes. Ces personnages ne portent ni barbe, ni moustache ; ils ont la chevelure rasée. Comme les statuettes de cette époque n'ont point d'ordinaire la tête couverte, on voit que l'artiste, dans les monuments les plus anciens, leur a donné un type brachycéphale ou au moins mésaticéphale. Nous possédons de cette époque

des bas-reliefs (Our-Nina, Doudou, Stèle des Vautours, etc.), et de petites têtes en pierre (fig. 48 et 49).

Ce type sumérien peut paraître exagéré ; il l'est vraisemblablement, mais l'exagération porte sur les caractères essentiels de la physionomie des modèles, et il est hors de doute que le Sumérien offrait un type physique caractérisé par ce profil, par une tête plutôt ronde, et par un cou plutôt court.

Lorsque les envahisseurs à noms sémitiques viennent du pays de l'ouest (Amourrou), s'établir en Sumer, nous remarquons un type différent qui nous est donné par le fragment de la « Stèle de Victoire » du Louvre et par le profil de Naram-Sin de Constantinople. Le nez est traité de façon normale sans exagération ; il n'est pas aquilin, mais plutôt rectiligne, se terminant par un léger renflement. Les personnages des monuments de cette époque sont représentés le plus souvent coiffés et la forme du crâne nous échappe.



Fig. 50. — Tête en diorite de Sumérien du milieu du troisième millénaire avant J.-C. Musée du Louvre.

Comme caractères accessoires, citons le port de la chevelure et de la barbe, avec ou sans moustache.

En raison de ce que ce type est celui qu'on retrouve en général, chez les Arabes et surtout les Bédouins, les moins adultérés vraisemblablement des Sémites modernes, ne pouvons-nous accepter ce profil comme celui des Sémites du début du troisième millénaire, en Mésopotamie ? C'est le profil véritablement sémitique.

A partir de ce moment le mélange de races qui existe déjà dès l'aurore de l'histoire va en augmentant et dans les monuments postérieurs, l'artiste ne réalise plus que des types moyens explicables par les croisements. C'est ainsi qu'à l'époque de Goudéa, nous remarquons souvent un profil à nez analogue à celui des Sémites d'Agadé (Stèle de Goudéa de Berlin) ou très modérément aquilin. Les petites têtes de cette époque sont souvent mésati-céphales (rarement brachycéphales) et quelquefois dolichocéphales¹ (fig. 50 et 51).

1. Heuzey décrit les têtes de Goudéa (*Découvertes*, II, p. 103 et suiv.) comme dolichocéphales. Par suite, certains archéologues étendant aux Sumériens anciens les conclusions de Heuzey, en font des dolichocéphales. Je crois comprendre les raisons de cette erreur qui va s'accréditant. Certaines

En Babylonie, au cours de l'histoire, la situation se modifie légèrement ; c'est ainsi que le Roi Mardouk-nadin-ahe (fin du ^{xiii}^e siècle) figuré sur un koudourrou, présente un nez peu aquilin mais dont l'extrémité renflée et charnue rappelle assez bien celle du nez juif moderne.

Le type de Mardouk-nadin-ahe a déjà été étudié mais comme celui d'un monarque de la race des envahisseurs kassites venus de Perse. Mardouk-nadin-ahe appartient à la dynastie nationale qui suit celle des Kassites, son nom, son profil le rattachent, en effet, aux anciens Babyloniens. Par conséquent, les conclusions qu'on peut tirer de l'étude des monuments suméro-akkadiens, concordent avec ceux que nous donnait l'anthropologie.



Fig. 51. — Tête en diorite de Sumérien du milieu du troisième millénaire avant J.-C. Musée du Louvre.

Nous ne possédons point de têtes ou de profils kassites bien conservés qui puissent nous donner des renseignements exacts sur le type de ces envahisseurs.

— Les Hittites.

La région occidentale de l'Asie Antérieure va nous fournir de nouveaux types ethniques.

Nous nous trouvons en présence des Hittites que les monuments, et surtout ceux de l'Égypte ont fréquemment représentés. Onomastique, religion et accessoirement la langue, les distinguent de la race sémitique.

petites têtes en diorite du Louvre, qui datent de l'époque de Goudéa, ont le crâne étroit aux tempes, l'occiput étant toujours globuleux ; elles peuvent être considérées comme mésaticéphales ; je donne plus haut l'explication de croisements possibles capables d'avoir produit ce résultat. Mais des têtes de cette même époque montrent que la forme globuleuse de l'occiput est aussi fréquente, même à l'époque de Goudéa et de la dynastie d'Our. Les Sumériens que représentent les sculpteurs sont donc des brachycéphales, non des dolichocéphales. Le profil de Goudéa sur un bas-relief récemment acquis par le Musée du Louvre, profil par miracle intact, et dont la tête rase est nue, présente un crâne au moins mésaticéphale sinon brachycéphale. Les petites têtes sumériennes archaïques présentent cette caractéristique : occiput plat, presque en prolongement de la ligne du cou.

A une époque où le monde hittite était encore mal connu et où la question pouvait se poser de savoir si les Hittites n'étaient point des Sémites, Chantre, archéologue et anthropologue, ne reconnaissait pas, à bon droit, le type sémite sur les monuments de Cappadoce¹.



Fig. 52. — Le roi Hittite Hattousil devant Ramsès II. XIII^e siècle avant J.-C. D'après un bas-relief égyptien d'Ipsamboul.

Or, les Hittites sont un agrégat de peuples, sans doute voisins, mais sans homogénéité, et le type hittite des monuments s'en ressent ; il présente les mêmes caractéristiques générales avec de fortes différences de détail.

Le roi hittite, Hattousil, qui conduit sa fille devant Ramsès II pour la lui donner en mariage (bas-relief du temple d'Ipsamboul) n'a pas de type vraiment accusé (fig. 52) : au contraire certains des prisonniers représentés sur les murs des monuments égyptiens offrent des profils caractéristiques. Ils sont brachycéphales et possèdent un nez plus qu'aquilin, rappelant, en moins accentué, celui que les artistes donnaient aux Sumériens ; un pli profond accuse la saillie de la pommette comme chez ces derniers.

Il y a là un type général qui n'exclut pas des variantes ; elles sont normales puisqu'on désignait sous le nom de Hittites,



Fig. 53. — Profils hittites représentés sur les monuments égyptiens.

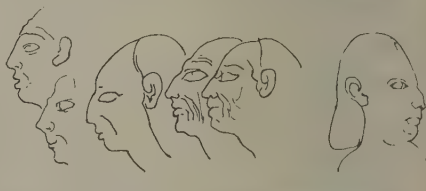


Fig. 54. — Profils hittites représentés sur les monuments égyptiens.

divers peuples confédérés disséminés, depuis le centre de l'Asie Mineure jusqu'à la Syrie (fig. 53 à 56).

1. *Mission en Cappadoce*, P., 1898, fol., p. 209.

A l'époque où les artistes égyptiens représentent ces Asiatiques (xviii^e et xix^e dynasties), c'est-à-dire seconde moitié du deuxième millénaire, le mélange des peuples d'Asie Mineure et de Syrie est, depuis des siècles, un fait accompli. La qualification de « posses-



Fig. 55. — Profils hittites représentés sur les monuments égyptiens.



Fig. 56. — Un roi hittite vaincu par Ramsès III.
Bas-relief égyptien de Medinet-Habou.

seurs du sol » attribuée aux Hittites dans l'épisode d'Abraham (contemporain sans doute de Hammourabi, environ 2000 avant notre ère) venant leur acheter un tombeau à Hébron en pleine Palestine, en est la preuve au moins pour la période où écrit le narrateur.

Les Syriens.

Aussi les artistes égyptiens donnent-ils des traits voisins de ceux des Hittites à des populations qu'ils désignent comme habitants de la Haute-Syrie, par exemple les Retennou ou Lotanou, habitants du pays situé au-dessous du Naharin (région entre l'Euphrate et l'Oronte) (fig. 57) et correspondant à la Syrie moyenne. Pour les Syriens mêmes, le type varie ; tantôt il se rapproche de celui des Hittites, tantôt c'est un profil à tendances dolichocéphales, à nez plus fin et apparenté à celui de l'Arabe Sémite.

Ceci tient sans doute au mélange de populations qu'on trouvait alors en Syrie.

Mais les croisements de la population sémitique représentée par des individus du type des habitants d'Amourrou et des Bédouins, avec les populations du nord représentées par les Hittites et peuples voisins, a donné une variante à laquelle appartiennent les Assyriens et les Juifs, tels que nous les représentent les sculptures de la première moitié du premier millénaire. Sans doute ce type n'était pas inconnu auparavant ; une tête de Sémite trouvée à Bismya par la mission Banks en est une preuve, mais il était moins accentué que chez les Assyriens ou chez les Juifs (fig. 58). Le nez

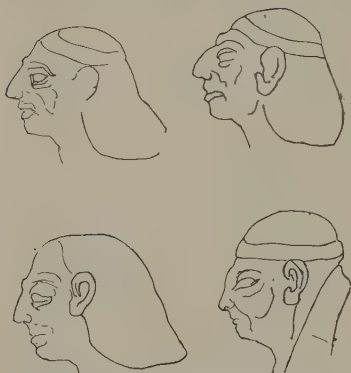


Fig. 57. — Les Retennou (Syrie), d'après les bas-reliefs égyptiens.

aquilin à narine épaisse et charnue qu'on rencontre chez ces derniers, résulte de la combinaison du nez hittite et de celui des Sémites d'Agadé.

Jusqu'ici nous n'avons point parlé des Amorrites ; il est malaisé de les définir ; c'étaient, d'après la Bible des hommes grands, blonds, aux yeux bleus et au teint clair ; ils seraient analogues aux Anakim ; (il faudrait les rapprocher selon certains archéologues des Tamehou des Egyptiens qui viennent de Libye) ; ce serait donc un élément Indo-Européen.

L'opinion générale est autre. L'Amorrite est considéré comme un représentant de la race sémitique et même, pour certains, le pays d'Amourrou qui a servi de point de départ aux invasions sémitiques historiques conquérantes du pays de Sumer, de la Cappadoce et de la Syrie, serait sinon le berceau, au moins un relai très ancien de la race sémitique. Les noms propres Amorrites sont sémitiques ; le type des conquérants qui en proviennent, à l'époque archaïque, l'est aussi (fig. 59 à 61).

Lorsque les Egyptiens reproduisent leur image sur les monuments à la fin du deuxième millénaire, ils leur donnent un profil sémitique accusant moins de mélanges que celui des Syriens du nord, mais cependant moins pur que celui des Amorrites de l'époque d'Agadé.

Les figures 62 à 72 reproduisent quelques monuments représentant fidèlement ces types Assyriens, Syriens et Juifs, et la figure 73 un profil Perse, à titre de comparaison.

Ces différents types se retrouvent parmi les tribus qui habitent encore aujourd'hui l'Asie Occidentale. C'est ainsi que F. Luschan¹ voit des descendants des Hittites dans les Tahtadji montagnards de Lycie au nez aquilin, aux yeux bruns, à la tête haute et courte (indice moyen 86), dans les Arméniens (indice 85), dans les Ansariéh et les Druses de Syrie offrant le même type. Les Persans modernes ont conservé ce type.

Les Egéens.

A titre de comparaison, que trouvons-nous en Egée ? C'est de Crète que proviennent la plupart de nos documents ; les mensurations qui ont été pratiquées sur plus de cent crânes s'expriment ainsi² :

Dolichocéphales Mésaticéphales Brachycéphales

	—	—	—
Minoen Ancien . . .	55	35	10
Minoen Moyen . . .	66,6	25,6	7,7
Minoen Récent . . .	12,5	50	37,5

Donc jusqu'à la fin de l'âge du Bronze, prédominance d'une population dolichocéphale qui absorbe de plus en plus les éléments brachycéphales. Ces derniers qui pouvaient être beaucoup plus nombreux avant le début du Minoen Ancien sont à rattacher aux brachycéphales Asianiques ; ils représentent soit une minorité installée par conquête, soit le reste d'une population très ancienne submergée. A partir du Minoen Récent, c'est-à-dire de l'âge du Fer, changement brusque ; une vague brachycéphale s'étend sur l'île, c'est l'arrivée des Hellènes. Pareil phénomène se retrouve dans tout le bassin de la mer Egée.

En Troade pour Troie I, II, III, majorité de dolichocéphales ; à Mycènes et Nauplie à l'époque achéenne, au contraire, prédominance des brachycéphales ; de même pour l'Attique à la fin de la

1. *The Early Inhabitants of Western Asia : Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution 1914*, Washington 1915, p. 553. — *Die Tachtadschy und andere Überreste der alten Bevölkerung Lykiens : Archiv für Anthropologie*, XIX (1891), pp. 31-35.

2. Tableau de : Glotz - *La civilisation Egéenne*, P. 1923, p. 72.

période mycénienne. Partout, sous la poussée des Indo-Européens, la race méditerranéenne recule.

Si nous tenons compte de nombreux dolichocéphales rencontrés en Phénicie, nous pourrions être tentés d'établir une parenté entre eux et les Crétois. M. Pittard ne semble pas loin d'adopter cette vue (*Races*, p. 373) ; alors la Crète serait « une étape première des Phéniciens vers l'Orient ». Mais cette constatation de la dolichocéphalie est tardive en Phénicie.



Fig. 58. — Tête de Sémite, trouvée à Bismya.

En Egypte, les nécropoles de Négadah, El-Amrah, etc., qui sont les plus anciennes (environ 3.500 à 3.000) nous ont donné des dolichocéphales mésorrhiniens. (Les nègres aussi sont dolichocéphales, mais ils ne sont pas mésorrhiniens.) Donc cette population ne peut être d'origine « asianique ».

Peu à peu avec la période thébaine le type change ; la dolichocéphalie persiste, mais le crâne devient leptorrhinien. Par conséquent il faut admettre, en Egypte, deux types humains semblables pour la forme du crâne mais présentant une forme de nez différente.

Les mensurations pratiquées sur les personnages de race royale indiquent toujours la dolichocéphalie et généralement une assez haute stature (Touthmès II, Ramsès II et Ramsès III ; exception faite pour Touthmès I qui ne mesurait que 1 m. 55).

Ces études ouvrent, d'ailleurs, un aperçu assez intéressant sur certains points de l'histoire d'Egypte. Les momies des prêtres d'Ammon trouvées à Deir-el-Bahari en 1890, ont une taille très moyenne, au-dessous de 1 m. 62, et plusieurs sont très brachycéphales (indice 86), ce qui nous fait penser à un sacerdoce exercé par des étrangers.

Par suite, la théorie de l'origine asiatique de la civilisation égypt-

Les Egyptiens.

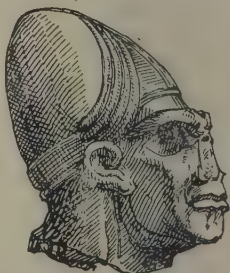


Fig. 59. — Tête de divinité en basalte provenant de Djabboul (Haute-Syrie). Musée du Louvre. Cette tête à front fuyant, mais à menton droit, presque prognathe, représente le type Amorrite.

tienne dans son ensemble, exige une autre interprétation (cf. Appendice du volume 2^e). Mais si l'on admet l'origine africaine ? Pour F. Petrie ce sont des Libyens ; pourquoi, dit M. Pittard (*l. c.* p. 523), faire appel aux Libyens que nous connaissons d'ailleurs mal, et

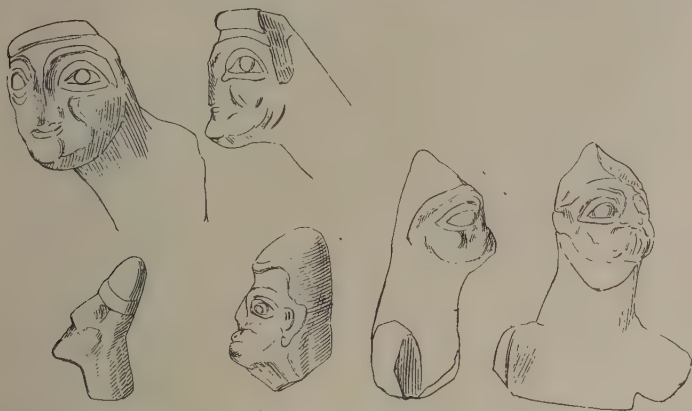


Fig. 60. — Têtes en terre cuite trouvées à Sidon, qui offrent le front fuyant et le menton prognathe des anciens Amorrites.

pourquoi ne pas regarder du côté du sud de l'Égypte, vers les lacs, vers la Nubie dont la race actuelle offre de multiples ressemblances avec ce que l'anthropologie nous apprend des anciens Égyptiens : taille élancée, brachycéphalie, nez droit, pas de prognathisme ?

En résumé, nous nous trouvons ainsi en présence, en Asie Antérieure, de deux grands blocs de population.

1^o Des brachycéphales ; ce sont les Sumériens, les Hittites, en un mot, les peuples qu'on qualifie d'Asianiques.

2^o Des dolichocéphales ; ce sont les Sémites.

L'élément indo-européen vient se mêler à ces deux groupes en proportions diverses.

Du croisement de ces deux types résultent : le type amorrite, le type assyrien, le type juif de l'antiquité et le type arménien moderne.

PEUPLEMENT DE L'ASIE ANTÉRIEURE

Les anthropologues admettent que le peuplement de l'Europe et de l'Asie Antérieure est dû à trois grandes races : l'*Homo nordicus*

dolichocéphale, blond, de grande taille, répandu dans le nord de l'Europe et qui échappe à notre étude ; l'*Homo méditerranéus* dolichocéphale, brun, de petite taille, qu'on trouve dans le sud de l'Europe (Espagne, Italie, Grèce), au nord de l'Afrique (Maroc, Algérie, Tunisie), au pourtour de l'Asie Mineure et en Syrie (c'est à cette race qu'appartiendraient les Sémites) ; enfin l'*Homo Alpinus*, brachycéphale, brun, de petite taille, situé

en Europe entre les deux autres races ; il occupe la Sibérie et la majeure partie de l'Asie Antérieure, c'est à cette race que répondent nos Asianiques.

Avons-nous quelque idée de l'*origine géographique* de ces deux blocs de peuples en présence dans l'Asie Antérieure : les Sumériens et les Sémites ? La réponse est subordonnée en partie à nos connaissances de l'état du sol avant la période protohistorique, c'est-à-dire vers 5.000 avant notre ère. De Morgan a insisté à plusieurs reprises sur le retentissement que les conditions climati-

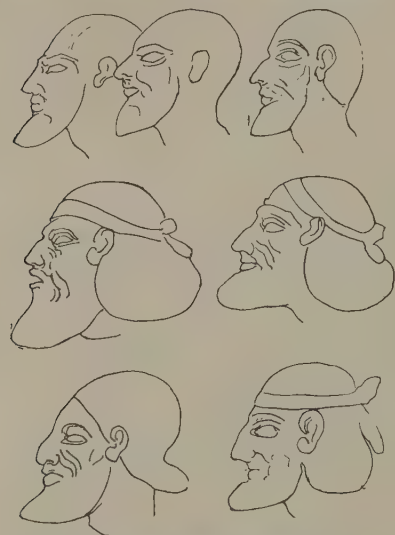


Fig 61. — Amorrites, d'après les bas-reliefs égyptiens.

ques ont sur le développement des peuples ¹. Selon lui, à l'époque du Pliocène, de grands champs de neige se formèrent dans le Caucase, l'Arménie, le plateau Iranien, et le massif asiatique central. Les inondations du Pleistocène réduisirent encore les contrées habitées. Parmi celles qui furent abandonnées, il faudrait compter l'Asie Antérieure méridionale et l'Egypte ; dans ces pays on découvre dans les alluvions des outils paléolithiques, jusqu'ici point d'archéolithique.

La Sibérie était peuplée à l'époque quaternaire ; les alluvions en conservent la trace, mais sa population était en quelque sorte isolée

1. *L'humanité préhistorique*, pp. 1-33 ; *Revue de synthèse historique* t. XXXIV, n° 100-102.

de l'Europe depuis le Pliocène par les glaciers qui allaient de la Scandinavie à l'Oural et à la Caspienne, et de l'Asie Antérieure par les monts d'Arménie et de l'Iran couverts de neige.

Lorsque le changement de climat eut supprimé ces barrières, les invasions parties de cet immense réservoir d'hommes se précipitèrent vers l'ouest et le sud. Les envahisseurs étaient brachycéphales, donc différents des nordiques et des méditerranéens de nos contrées. C'est de leur côté que nous devons tourner les yeux pour le peuplement de l'Asie Occidentale.

Mais si le passage s'établit vers l'Arménie et le plateau de l'Iran, c'est pour donner accès à une terre ravagée par l'invasion des eaux, et les débris rocheux que les eaux avaient roulés avec elles. Le travail des fleuves consistera peu à peu à fertiliser ces territoires grâce à leurs alluvions.



Fig. 62. — Tête assyrienne. Représentation conventionnelle de l'homme jeune. VIII^e siècle avant J.-C. Musée du Louvre.

Origine des Sumériens.

Alors, point de pays de Sumer ; l'Euphrate se jetait dans le golfe Persique, à la sortie des falaises, au niveau de la ville moderne de Hit, et le Tigre avait son embouchure à peu près au niveau de Mossoul. Les inondations annuelles de ces fleuves ainsi que de leurs affluents perdirent avec le temps de leur importance ; elles devaient être formidables, à ce moment, et les modifications apportées à leurs estuaires devaient être beaucoup plus rapides que de nos jours. Le chiffre d'avance des terres entre Korna et Fao, estimé à environ 1.700 mètres par siècle à notre époque, ne peut être en aucune façon



Fig. 63. — Tête de style assyrien. VIII^e siècle avant J.-C. Musée du Louvre.

fixé pour les territoires situés en amont. De sorte qu'il y eut place pour un habitat humain en Sibérie, puis en Asie Centrale, avec passage vers l'Iran, avant que le pays de Sumer fût formé par les eaux. Et encore au début, était-ce une terre analogue

à ce qu'est aujourd'hui le delta du Shatt-el-Arab ; des flots émergeant de marécages boueux, où foisonnent les roseaux. C'est là que se sont établis les Sumériens, à une époque où le sol était à peu près constitué jusqu'au niveau marqué par leurs plus anciens établissements : Eridou, Our, Larsa, Lagash. La région de Suse en Elam, elle aussi arrosée par un fleuve qui dut être important (Kerkha), connaît la même civilisation que celle des premières villes



Fig. 64. — Tête assyrienne barbue.
Représentation conventionnelle
de l'homme mûr.

de Sumer ; mais sous les couches de terrain qui la recouvrent, il en est d'autres qui par définition renferment des débris d'une civilisation plus ancienne (cf. p.128). Cette civilisation qui ne se retrouve pas aussi nette en Asie Antérieure, existe au contraire dans d'autres parties de l'Elam (à Tépé Moussian, par exemple). Si la seconde couche de civilisation n'est pas le développement tout à fait pur de la première et peut comporter l'addition de quelque nouveau facteur, il n'en faut pas moins admettre que la seconde dérive normalement de la première, et ceci donne

une indication sur la marche qu'elle a pu suivre.

Telle est l'hypothèse géologique que nous offre de Morgan, du peuplement général (exception faite, pour les Sumériens) de l'Asie Antérieure par les Asianiques¹. Sans doute, ce n'est qu'une conjecture, mais dont le mérite est de s'accorder avec les faits observés. Nous verrons maintenant les diverses hypothèses archéologiques que le problème a suscitées.

La croyance de de Morgan à un développement sur place des Sumériens descendants des survivants du Pleistocène, enfermés par les glaces en Asie Antérieure, a contre elle le fait que nous

1. Il est juste de mentionner que si Maspéro voit des nordiques, peut-être même Sibériens, dans les non-Sémites de Sumer (*Histoire ancienne*, 1893, pp. 127 et 137), De Morgan attribue aux Sumériens une origine autochtone ; ce sont pour lui les descendants des survivants du Pleistocène enfermés par les glaces en Asie Antérieure. D'après lui, le Caucase, l'Arménie et le nord de la Perse n'ont pas été habités avant une industrie avancée des métaux.

n'assistons pas en Sumer aux premiers balbutiements d'une civilisation, ou plutôt que les éléments que met en œuvre la culture sumérienne ne paraissent pas tous empruntés au pays de plaine qu'est la Basse-Mésopotamie, à sa flore, à sa faune. Cette civilisation suggère le souvenir d'un ancien habitat en pays montagneux et, sans bien le définir, on a du moins cherché à mettre cette culture en rapport avec le résultat de certaines fouilles qui ont fourni des documents extrêmement anciens.

Hypothèse du Turkestan.

C'est d'abord à Anau, dans le Turkestan russe, qu'on a pensé trouver un des relais des Sumériens dans leur marche vers le sud. On s'est appuyé sur ce fait que la population d'Anau, au moment où elle paraît s'éveiller à la vie civilisée, se servait d'une pote-



Fig. 65. — Syriens, d'après les bas-reliefs égyptiens.

rie analogue à celle du Premier Style de Suse. Mais cette affirmation, propagée sur la foi des premiers archéologues qui ont étudié la question, ne résiste pas à l'examen. La poterie d'Anau est postérieure au Premier Style de Suse ; c'est à mon avis une manifestation de l'influence sumérienne à distance, rien de plus ; je reviens sur cette question p. 416.

Hypothèse du nord de l'Inde.

Les fouilles toutes récentes exécutées dans le nord-ouest de l'Inde sous la direction de Sir J. Marshall pour l'Archaeological Survey of India ont porté sur la région d'Harappa dans le district de Montgomery, au sud-ouest de Lahore, dans le Penjab, et à Mohenjo-Daro à plus de 600 kilomètres au sud-ouest d'Harappa, dans le district de Tarkana, Sind. Ces explorations nous rendent en somme compte d'une civilisation qui fleurissait le long de l'Indus. Les résultats des fouilles sont assez divers ; outre l'existence de grands vestiges de constructions en argile séchée, on a retrouvé

dans le sol un nombre assez considérable de cachets portant des figurations animales et de l'écriture (fig. 74). Celle-ci est composée de signes à demi-pictographiques qu'on a rapprochés des tablettes proto-élamites (*cf.* fig. 94). Sans doute la première impression est-elle favorable à cette comparaison, mais il serait nécessaire de suspendre tout jugement sur ce point jusqu'à ce qu'on ait pu lire

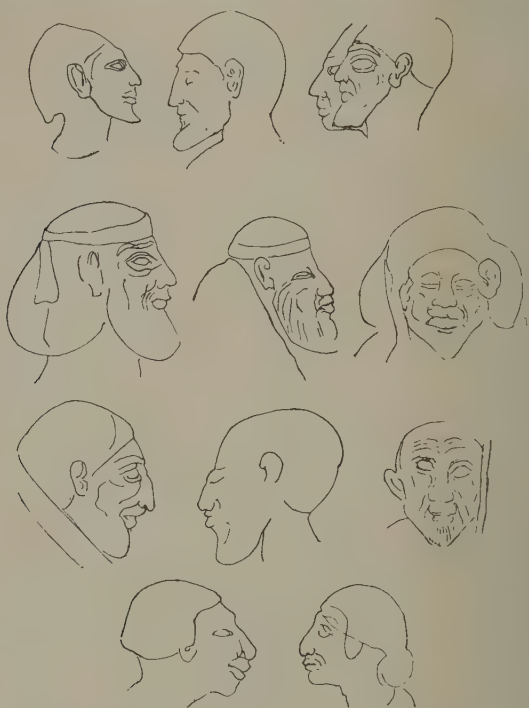


Fig. 66. — Syriens, d'après les bas-reliefs égyptiens.

l'écriture de ces sceaux et celle des tablettes élamites ; au moment où la transformation se fait entre le pictographe et le linéaire, il y a fatalement des ressemblances entre toutes les écritures ; néanmoins, nous voyons que nous avons affaire à un système en évolution. Les figurations animales consistent le plus souvent en l'image d'un bœuf, vu dans un profil rigoureux, de sorte qu'une seule de ses cornes est visible, ce qui est une façon de représenter l'animal dans l'art ancien de Sumer. Enfin, des cachets de ce genre

sont entrés dans les collections orientales, comme provenant de Mésopotamie, à un moment où l'on n'avait pas idée de l'art d'Harappa ou de Mohenjo-Daro ; les dernières recherches effectuées à Kish ont fait découvrir un de ces sceaux à une grande profondeur.

Que concluerons-nous de tout ceci ? L'incertitude où nous sommes de la date exacte de cette civilisation doit nous inciter à la plus grande prudence. Parmi les cachets publiés, il en est un où se trouve gravé un motif floral stylisé tiré du figuier sacré, qui paraît bien n'être pas de très haute époque ; d'ailleurs certains motifs peuvent survivre longtemps. Le bœuf « unicorne » se retrouve

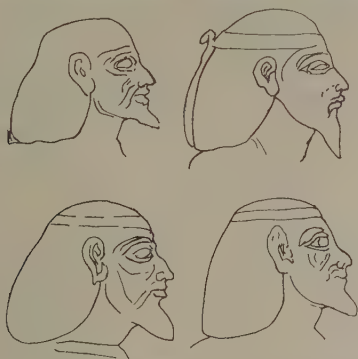


Fig. 67. — Palestiniens, d'après les bas-reliefs égyptiens.

sur certaines monnaies (donc de basse époque) de la région, qui ont conservé la forme carrée ; d'autre part, on a attribué le caractère de la sculpture sumérienne à une statue découverte dans les mêmes fouilles ; elle n'a cependant rien de l'art sumérien. Si l'on se garde donc de toute exagération, on sera tenté d'admettre qu'il y eut sur les bords de l'Indus une civilisation probablement influencée non par celle de Sumer, ou par l'Elam qui était un champ de culture sumérienne, mais par une source commune aux trois pays. Là encore, comme pour Anau, nous reconnaissons un écho affaibli de ce qu'on trouve en Sumer, mais rien qui soit assez ancien pour prétendre placer dans l'Inde l'origine de la civilisation sumérienne ¹.

1. Sur l'origine indienne possible des Sumériens, cf : H. R. Hall, *Early History of the near East*, 3^e édit. 1916, Lond., 172 et suiv.

Si nous avons là un témoignage de l'expansion de la civilisation sumérienne vers le sud-est, ce résultat ne serait pas pour nous surprendre ; nous connaissons le retentissement de



Fig. 68. — Stèle provenant de Neirab, près d'Alep. Type assyrien.



Fig. 69. — Syrien, d'après le tombeau de Ramsès III.

la culture de l'Asie Antérieure ancienne au delà de ses frontières occidentales ; les barrières n'étaient pas plus infranchissables vers l'est et le sud-est.

Hypothèse chinoise.

Les fouilles pratiquées dans l'est de la Chine (province du Honan, à Yang Shao) et dans le Kansou, à l'ouest du même empire, ont fait découvrir une céramique associée à une civilisation néolithique ; les vases du Honan, à surface polie, à dessins noirs, ont été comparés à la céramique mésopotamienne la plus ancienne.

On a relevé des ressemblances entre les poteries de Yang-Shao, celles d'Anau I, de Tripolje, de l'Asie-Mineure entre 2500 et 2000, mais ces ressemblances ne doivent pas faire trop d'impression puisque Anau I et Tripolje ne sont pas du même âge et que la poterie chinoise n'est pas datée avec certitude.

Dans le Kansou, la proportion des vases peints est encore plus

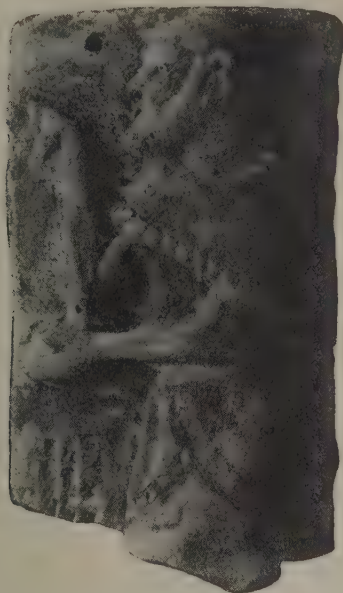


Fig. 70. — Syrien vêtu de la robe à pélerine. Musée de Berlin.

considérable que dans l'est de la Chine ; l'ornementation est géométrique avec, sur certains exemplaires, des frises d'oiseaux stylisés (fig. 75). La comparaison de ce motif avec les oiseaux stylisés de Suse I ne vaut que pour la nature de l'animal, car la réalisation est tout à fait différente (fig. 200). Là encore nous pouvons avoir, au moins pour les vases du Kansou, rayonnement de la civilisation de l'Asie Occidentale ancienne. Il ne saurait être question d'imaginer un seul instant la proposition inverse.

Hypothèse de l'Asie Centrale.

Il semble plus naturel, comme le pensait d'ailleurs Maspéro, d'étendre aux Sumériens l'hypothèse d'une origine commune avec les autres Asianiques, origine tellement lointaine d'ailleurs qu'on



Fig. 71. — Bas-relief de Tell-el-Halaf en Haute-Syrie. Montre l'exagération du type sémitique.

en arrive à parler d'autochtones lorsqu'il s'agit de ces populations, et cette origine serait l'Asie Centrale ou les grandes steppes sibériennes. Les recherches effectuées en Mésopotamie donnent l'impression d'une descente des Sumériens vers le sud. Le culte de leur grande divinité de la fertilité paraît avoir eu comme relai Dêr et Ashnounak sur la frontière de l'Elam, avant d'avoir atteint Ourouk et le sud, et cette hypothèse expliquerait bien des choses.



Fig. 72. — Détail de « l'Obélisque noir » de Salmanasar III (859-824), roi d'Assyrie. Au registre supérieur, deux officiers assyriens précèdent trois Juifs porteurs du tribut de Jehu roi d'Israël.

Un peuplement de l'Asie Antérieure, dû à de multiples vagues du même bloc de population, rend compte à la fois des ressemblances et des différences que l'on constate entre les divers peuples asianiques, dont les plus évolués ont été les Sumériens. Le lieu d'origine explique cette marche en éventail qui couvre l'Elam, la Mésopotamie, les monts d'Arménie et l'Asie-Mineure ; pour celle-ci,



Fig. 73. — Bas-relief représentant un Perse. Musée de Berlin.

deux voies d'accès sont possibles : le cheminement de proche en proche depuis l'Arménie par les passes du Taurus, mais aussi l'entrée par l'Hellespont. N'oublions pas que sur le littoral nord de la mer Noire et dans le Kouban, des vestiges ont été découverts qui indiquent un rapport étroit avec l'art de Sumer.

Origine des Sémites.

Possédons-nous plus de clartés sur l'origine des Sémites ? Là encore nous ne pouvons que produire des théories. Pendant longtemps on assigna aux Sémites, le nord comme habitat primitif ; ils auraient vécu en Arménie, dans les parages du mont Ararat ou bien sur le cours moyen du Tigre au pied des monts Gordios ¹.

1. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, 2^e édit., p. 29. — J. Guidi, *Della Sede Primitiva dei Popoli Semitici* dans *Memorie della R. Accademia dei Lincei*, sér. III, t. III. — F. Lenormant, *Les origines de l'Histoire*, t. II, p. 196. — F. Hommel, *La patrie d'origine des Sémites* dans *Atti del IV^e Congresso Internazionale degli Orientalisti*, pp. 217-218 ; *Die Semitischen Völker und Sprachen*, pp. 7, 11-12, 59-63, 95 et suiv. — J.-P. Peters, *The*

Depuis, une autre théorie a presque totalement remplacé la première ; elle est aujourd'hui à peu près classique et attribuée aux Sémites l'Arabie comme patrie d'origine ¹.

Pour les partisans de cette théorie, l'immigration des Sémites en Mésopotamie s'est faite soit en traversant le golfe Persique (de Morgan, Lagrange, Vincent), soit par la côte de Syrie (Johns).

Une troisième conjecture a été proposée dans ces dernières années par A.-T. Clay qui place les Sémites en Amourrou, c'est-à-dire dans le pays de « l'ouest », en Syrie du Nord ².

A quelle théorie nous rallierons-nous ? Celle qui assigne aux Sémites la région du sud du Taurus et même l'Arménie, presque abandonnée aujourd'hui, se confond sur nombre de points avec celle qui les fait venir d'Amourrou et réduit à deux le nombre des hypothèses.

Quelles raisons militent en faveur de l'une ou de l'autre ?

L'argument le plus convaincant pour la théorie du berceau arabe réside comme je l'ai dit dans les constatations de l'histoire : les Nabatéens sont des Arabes qui ont conquis l'Asie Antérieure au II^e siècle avant J.-C. ; plus près de nous le mouvement de l'Islam est parti d'Arabie. Mais rien d'autre ne plaide en sa faveur. Quelque peu connue que soit la péninsule arabe, rien n'y a jamais été découvert qui implique une ancienne civilisation, ni même cette population pléthorique qui, périodiquement, aurait dû déverser son excédent sur les pays voisins.

Il est possible que le régime des pluies ait assez différé aux temps très anciens pour qu'une plus grande partie de l'Arabie ait pu être habitable ; d'ailleurs ce qui semble lui manquer, ce n'est point tant l'eau que sa bonne répartition. Nous savons par les historiens arabes que lorsqu'il pleut à la Mecque, ce sont des trombes d'eau qui s'abattent sur la région ; en un instant tout est submergé ; le sanctuaire eut plusieurs fois à souffrir de ces inondations ³ et l'usage des maisons à plusieurs étages, attesté en Arabie pour la haute

Home of the Semites, dans *JAOS*, 1919, pp. 243-260. Ce dernier place le berceau des Sémites au sud du Taurus avec extension au nord et à l'est (y compris peut-être l'Arménie).

1. H. Winckler, *Die Völker Vorderasiens*. Leipz. (Hinrichs), 1899. — E. Schrader, *Die Abstammung der Chaldaer und die Ursitze der Semiten*, dans *ZDMG*, t. XXVII, p. 397. — Tiele, *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, pp. 106-107. — Vincent, *Canaan*, p. 434. — Johns, *Ancient Babylonia*, p. 19. — De Morgan, *Préhistoire orientale*, I, p. 208 et suiv.

2. Amurru, the home of the Northern Semites. — *The Empire of the Amorrites*.

3. H. Lammens, *La Mecque à la veille de l'Hégire* Beyrouth, 1924, p. 204 et suiv.

antiquité, est peut-être une conséquence de ces chutes d'eau si brusques. Les torrents se précipitent des montagnes voisines où nulle végétation ne les retient.

Au contraire nous trouvons en Amourrou sinon des restes tangibles d'une puissance sémitique très ancienne (le manque de fouilles nous laisse dans l'incertitude à cet égard), du moins l'assurance que toutes les grandes invasions sémitiques de haute époque en proviennent : celle des rois d'Agadé, celle qui donne naissance à la première dynastie de Babylone. S'agit-il seulement d'un relai après le départ d'un autre gîte ? De longue durée assurément,



Fig. 74. — Sceau provenant de Harappa, Pendjab (Inde).



Fig. 75. — Fragment de vase, provenant du Kansou (Chine).

car les Amorrites importent une religion, et une langue (au moins dans ses noms propres) qui ne peut être attribuée aux Arabes.

La théorie de l'invasion venue d'Arabie par le golfe Persique aurait contre elle la difficulté d'une immigration massive par mer à une époque où la navigation était rudimentaire, et le golfe Persique beaucoup plus large et profond vers le nord, qu'aujourd'hui ; mais, comment expliquer que les Sémites débarqués en Sumor aient pu traverser le pays et aller se fixer en Akkad sans laisser des traces de leur passage ? Il faudrait admettre qu'ils étaient totalement incivilisés et qu'ils n'y rencontrèrent personne ; ce dernier point est d'ailleurs l'opinion des archéologues qui font des Sémites les premiers possesseurs de la Mésopotamie.

Antériorité des Sumériens.

La question a été soulevée de savoir, qui des Sumériens ou des Sémites ont les premiers occupé la basse Mésopotamie, ce qui re-

vient à établir à quel peuple appartient la civilisation primitive de l'Asie Occidentale : Sémites ou Sumériens.

Je passe quant à présent sous silence une théorie outrancière due à J. Halévy, qui niait jusqu'à l'existence des Sumériens ; nous aurons l'occasion d'en parler à propos de l'étude du langage.

Ed. Meyer¹ et Hall² penchent pour l'hypothèse de la priorité des Sémites en Mésopotamie. M. Jastrow³, dans l'incertitude, se range à leur opinion. Le principal argument de ces archéologues est que les dieux sumériens sont toujours représentés comme des Sémites, c'est-à-dire barbus et chevelus, tandis que les Sumériens ont la tête rasée et ne portent jamais de barbe. Les dieux sumériens, ajoutent-ils, sont vêtus d'une étoffe unie et tissée alors que les Sumériens portent une étoffe composée de longues mèches laineuses. Les Sumériens auraient trouvé les Sémites en possession du sol, lors de leur arrivée et auraient adopté le type de leurs dieux.

A.-H. Sayce⁴, de Morgan⁵, King⁶, Langdon⁷ sont d'avis contraire ; King notamment a fait observer, comme je l'ai dit plus haut (p. 102), que les traits distinctifs de la représentation des dieux auxquels E. Meyer fait allusion, n'apparaissent, qu'à la fin de la monarchie d'Agadé et que des monuments très anciens de Sumer montrent que la mode de la barbe et des cheveux rasés a été précédée par le port de la barbe à la période la plus voisine des débuts de leur histoire.

Le « panbabylonisme ».

Ces controverses ont suscité une théorie dont la vogue a beaucoup décliné, mais qui n'est pas encore disparue et dont il est bon d'avertir le lecteur. C'est la théorie du « panbabylonisme », d'origine allemande. Partant des similitudes qui existent entre des récits de la religion Babylonienne et de la Bible, certains archéologues cherchèrent l'origine de la plus grande partie de la civilisation hébraïque dans la mythologie babylonienne. C'est des ouvrages de Stucken⁸ qu'on peut fixer le point de départ de cette théorie.

1. *Sumerier und Semiten in Babylonien*, p. 107 et suiv.

2. *Ancient History*, 3^e édit., p. 171 et suiv.

3. *Civilization of Babylonia and Assyria*, p. 121.

4. *Archaeology of cuneiform inscriptions*, Lond. (Soc. for Promoting Christian Knowledge), 1907.

5. *Influence asiatique sur l'Afrique à l'origine de la civilisation égyptienne* p. 204 et suiv.

6. *History of Sumer and Akkad*, p. 48 et suiv.

7. *Cambridge Ancient History*, t. I, p. 192, 361 et suiv.

8. *Astralmythen*, I (1896), II (1897).

Winckler¹, de Berlin, étendit le système. Il pose en principe que l'astrologie est le plus important criterium et moyen d'investigation de l'histoire ancienne, car toutes les nations de l'Asie Antérieure l'ont subie et ont considéré le monde terrestre comme une image, un reflet du monde céleste. Tout ce qui se passe dans ce dernier doit avoir sa contrepartie sur la terre ; c'est ainsi que ciel et terre sont regardés comme composés de mêmes zones se répondant, et qu'aux dieux du ciel, correspondent sur terre les rois qui en sont leur incarnation.

Une des conséquences de ce souci de l'astrologie est d'avoir donné naissance aux nombres sacrés qui traduisent les changements de position des corps célestes. Et Winckler, par l'interprétation de ces nombres, essaya de montrer combien l'astrologie babylonienne avait pesé sur Israël ; il conclut que les Patriarches, les Juges et les premiers rois sont des personnages mythologiques ; Abraham et Lot ne sont autres que les Gémeaux : Castor et Pollux. Par ailleurs, Abraham et sa femme, qui est aussi sa sœur, sont des aspects de Tammuz et d'Ishtar, et comme Ishtar est fille du dieu-lune Sin, Abraham est un dieu-lune, ce que prouvent ses séjours à Our et Harran qui étaient des lieux de culte de Sin. Mêmes explications pour les nombres. Les alliés d'Abraham au nombre de 318 sont les 318 jours annuels où la lune est visible. Le principal argument contre cette conception d'une astrologie toute puissante a été fourni par Kugler², Jastrow³, à savoir que le développement de l'astronomie vraie en Babylonie date du IV^e au II^e siècle avant J.-C., et que l'astrologie ne remonterait qu'à 2.500 au maximum.

Pour une vue plus complète des théories de cette école à laquelle appartiennent Zimmern, A. Jérémias (qui la modifient sur quelques points), cf. Barton, *Biblical World*, 1908, p. 436 et suivantes. Clay : *Amourrou*, p. 14 et suivantes. L. Legrain : *Revue des études anciennes*, 1914, p. 351-355 et le chapitre consacré à ce sujet dans Budge, *Rise and Progress of Assyriology*.

1. *Geschichte Israëls*, II (1900).

2. *Kulturhistorische Bedeutung der Babylonischen Astronomie*, p. 38.

3. *Proceedings of the American Philosophical Society*, XLVII, n° 190, 1908, p. 667.

CHAPITRE IV

HISTOIRE ET CHRONOLOGIE

HISTOIRE

Il ne saurait être question de donner ici plus qu'un aperçu de la marche des peuples et des événements en Asie Antérieure, pendant les trois millénaires qui ont précédé notre ère ; les faits particuliers, s'ils ne sont pas de première importance doivent céder la place à une description générale des rapports des divers peuples de l'Asie Occidentale entre eux et de leurs relations avec les autres régions du Monde Ancien.

QUATRIÈME MILLÉNAIRE

L'Elam.

La seule partie de l'Asie Occidentale où nos explorations nous aient révélé une civilisation au cours du quatrième millénaire (et peut-être dès le cinquième), est l'Elam, c'est-à-dire l'ouest de la Perse. Le centre le plus important de cette culture est Suse, située dans la partie basse du pays qui reçoit le nom d'Anzan ; Suse fut de tous temps une des villes principales de l'Elam.

Là, habitait une population d'industrie très avancée utilisant le cuivre pour en faire des armes, des miroirs, fabriquant de fins tissus et une céramique d'une grande beauté. Tous ces objets ont été trouvés dans les tombes où ils servaient de mobilier funéraire : cette population croyait donc à une autre existence après la mort, puisqu'elle inhumait ses morts ; mais jusqu'ici, rien n'a été découvert qui puisse faire penser qu'elle connaissait l'écriture.

Par la suite, la civilisation évolue, sans doute sous l'influence d'éléments nouveaux, mais sans perdre ses caractères primitifs. Cette fois nous sommes en présence d'une population qui connaît l'usage du cachet plat pour imprimer une marque de propriété sur les objets, et qui écrit.

Cette civilisation susienne du quatrième millénaire, qu'on appelle couramment civilisation « du Premier Style » ou « Suse I », pour la

période la plus ancienne, tandis qu'on qualifie de civilisation du « Second Style » ou de « Suse II », celle qui la suit, n'est pas seulement susienne, elle se retrouve à Tépé-Moussian, nom moderne d'une localité sise à 150 kilomètres à l'ouest de Suse ; ce n'est donc pas un accident, mais une période dans l'histoire de la civilisation de l'Asie Occidentale. La Perse n'a pas été suffisamment explorée pour que l'on ait connaissance d'autres foyers de cette civilisation du Premier Style.

TROISIÈME MILLÉNAIRE

Sumer et Akkad ; période archaïque.

Tandis que la céramique de la première civilisation susienne ne se retrouvait absolument identique nulle part, celle de cette deuxième civilisation se rencontre dans le pays de Sumer et même dans le nord de la Mésopotamie, avec des monuments du style de ceux qui, à Suse, appartiennent à cette seconde époque. Cette période du « Deuxième Style » de Suse ayant certainement duré des siècles, il s'ensuit que son début aussi bien en Elam qu'en Mésopotamie doit être placé dans le quatrième millénaire.

Comme les monuments de cette civilisation sont accompagnés en Sumer de documents écrits, nous atteignons ainsi le début de la période historique, soit 3.000 ou 3.200 avant J.-C. Cette civilisation dite sumérienne (suméro-élamite serait peut-être plus juste en raison de l'importance de celle de Suse), se retrouve dans tout l'Elam et dans la partie nord de la Mésopotamie qui sera plus tard l'Assyrie. Si nous ne pouvons exactement la saisir à ce moment en Cappadoce et en Syrie, nous rencontrerons un peu plus tard dans ces deux pays, une civilisation qui est la conséquence d'une culture analogue à celle de Sumer au début de l'époque historique.

Au point de vue politique, le bassin du Tigre et de l'Euphrate se divise en trois parties. Au sud, Sumer (le Sinear de la Bible) dont les villes, groupées près des fleuves et des canaux, forment, pour les plus anciennes, une sorte de demi-cercle qui indique approximativement le rivage du Golfe Persique au début de la période historique.

Ces villes sont, en allant de l'ouest à l'est, Eridou (Abou Sharein), Our (Mougheir) à quelque distance de l'Euphrate sur la rive droite, plus au nord, Larsa (Senkerch), Lagash (Tello), aujourd'hui, entre le Tigre et l'Euphrate et jadis sur les fleuves. Les autres villes de

Sumer s'échelonnent au nord de ces dernières dans la région où le Tigre et l'Euphrate déterminent actuellement par leur divergence un large bassin. Ce sont : Ourouk (Warka), Kesh (représenté peut-être par Tell-Hammâm), Oumma (Djoha), Shourouppak (Fara), Kisourra (Abou-Hatab), Adab (Bismya) et plus au nord-ouest, Nippour (Niffer) et Isin (peut-être à Tell-Zibliyé ?) Le pays de Sumer se trouve donc situé entre la moderne Korna ou plutôt le grand marais dit Hor-el-Hammar, et une ligne allant de Kout-el-Amâra au Bahr-Nedjif, au nord.

Plus au nord, à l'endroit où les deux fleuves se rapprochent, se trouve le pays d'Akkad dont les grandes villes sont en allant du sud au nord : Dilbat (Deilem), Borsippa (Birs-Nimroud), Babylone (Hilleh) sur l'Euphrate, à un des rares points de son parcours stable depuis l'antiquité (la ville est mentionnée pour la première fois à l'époque de la dynastie d'Agadé). Plus au nord encore : Kish (El-Oheimir), Koutha (Tell-Ibrahim), Sippar (Abou-Habba), Oupi (Tak-i-Kesra) qui elle, est sur le Tigre.

La Ville d'Agadé, capitale d'Akkad, non encore identifiée devait être à peu de distance de Sippar. La ville de Doûr-Kourigalzou (Aqerqouf) près de Bagdad n'est déjà plus de la Babylonie proprement dite. Le pays d'Akkad, devenu par la suite la Babylonie est donc limité au sud par la ligne joignant Kout-el-Amâra au Bahr-Nedjif, Faliya sur l'Euphrate et Bagdad sur le Tigre, au nord.

La troisième grande division politique est formée par l'Assyrie dont la limite inférieure est le petit Zab et dont le territoire répond au cours supérieur du Tigre ; son centre est représenté par la ville moderne de Mossoul. Au troisième millénaire, avant notre ère, le pays est connu sous le nom de Soubartou. L'archéologie nous apprend que la civilisation primitive du pays était de qualité sumérienne. Par la suite, l'influence des Amorrites et celle de populations venues du nord se répandirent sur la contrée. C'est à partir du milieu du troisième millénaire qu'un royaume d'Assyrie est constitué ; il a alors pour capitale Assour (Qalat-Shergat) sur le Tigre ; plus au nord se rencontrent : Arbailou (Arbèles), entre les deux Zab, Kalah (Nimroud) sur un affluent du Zab supérieur, puis Ninive (en face Mossoul) sur la rive du Tigre ; à peu de distance au nord-est : Khorsabad (Dour-Sharroukin).

Grâce aux textes qui sont venus jusqu'à nous, il est possible de nous faire une idée nette du développement de la société Sumérienne. Au début, les villes échelonnées non loin du golfe Persique

sur l'Euphrate ou à proximité de son cours, ont une existence autonome ; chacune est dirigée par un petit chef et son ambition est d'étendre, grâce à l'irrigation, son territoire cultivable. Les luttes ont lieu de cité à cité ; c'est pour un territoire fertile que l'on se bat. Quelques noms nous sont parvenus de dynastes de cette époque, notamment pour la ville de Lagash (aujourd'hui Tello) dont les fouilles ont permis de reconstituer l'histoire locale. Our-Nina (vers 3.000), est un des plus anciens (fig. 76) ; puis vient Eannatoum. L'ambition de ces patési¹ est d'améliorer les conditions matérielles de la cité (constructions de greniers pour les récoltes). Luttes immédiates, par exemple contre la cité voisine d'Oumma ;



Fig. 76. — Plaque découpée dans une coquille, représentant le vieux roi de Sumer Our-Nina (vers 3000 avant J.-C.). Musée du Louvre.

l'enjeu de la guerre est une palmeraie que chacune des deux villes revendique. La victoire resta à la ville de Lagash et une stèle de victoire dite « Stèle des Vautours » nous a conservé les péripéties de la bataille et les termes du traité qui mit fin aux hostilités. Dans tous les actes de leur administration, les patési se présentent comme les subordonnés des dieux dont ils ne font qu'accomplir les volontés.

Mais le ton des inscriptions ne doit pas faire illusion sur l'état réel des cités sumériennes ; les guerres ne sont

que des razzias après lesquelles le vainqueur rentre chez lui et l'annexion n'est souvent qu'une façon de garantir son territoire ; c'est ainsi qu'Entéména, successeur d'Eannatoum, de nouveau provoqué par Oumma et de nouveau vainqueur, imposa à la ville rivale un patési de son choix avec mission de surveiller les canaux de façon à ce que l'irrigation de Lagash ne fut plus entravée.

Dès le début du troisième millénaire, l'état social du pays de Sumer est assez ancien pour avoir besoin de réformes. Le pouvoir avait passé peu à peu aux mains des prêtres et Ouroukagina, brisant leur pouvoir, fit une nouvelle distribution des terres et limita les droits de la caste sacerdotale.

1. Nous ne savons comment les Sumériens prononçaient l'idéogramme complexe *pa-te-si*, dont ils désignaient leurs chefs de cités. Le patési n'était pas un roi, mais un prince sous la suzeraineté d'un roi, ou le vicaire de la divinité.

Insensiblement, on assiste à des groupements de cités ; une ville devient assez forte pour asservir ses voisines, mais il faut attendre l'an 2.900 environ pour que Lougalzaggisi de la ville d'Oumma prétende fonder un empire sumérien et étendre, dit-on, son autorité jusqu'au golfe Persique en même temps qu'il touchait la Syrie.

A dire vrai, cette tentative est la première contrôlée par l'histoire, mais ce n'est pas la plus ancienne dont les Sumériens aient gardé le souvenir ; des listes dynastiques ont été retrouvées qui mentionnent neuf villes de Sumer ou d'Akkad ayant été tour à tour capitale d'un grand royaume avant cette époque qui, pour nous, reste la première.

La dynastie d'Agadé.

L'Empire de Lougalzaggisi (xxix^e siècle) fut de peu de durée. Les populations de la Haute-Syrie que l'on appelait le pays d'Amourrou, se ruèrent sur la Mésopotamie et en occupèrent la partie moyenne, les envahisseurs s'installèrent dans la ville d'Agadé. Ce fut la monarchie d'Agadé, qui dura du milieu du xxix^e au milieu du xxvii^e siècle. Ses principaux rois furent Sargon, Manishtousou, Naram-Sin (fig. 77).

Sargon restaura à son profit l'empire de Lougalzaggisi, c'est-à-dire Sumer, l'Elam, auxquels il joignit les pays sur lesquels il avait une domination naturelle : la moyenne Mésopotamie, le pays d'Amourrou. Soit que les empiètements de Sargon aient obligé les populations du nord de la Mésopotamie à se défendre, soit que le grand mouvement de peuples qui avait poussé les Amorrites vers Agadé ait provoqué une réaction, le pays qui sera plus tard l'Assyrie et que l'on connaît alors sous le nom de Soubartou se révolte ; il est occupé par des populations venues du nord. Il semble que pareil phénomène se produise en même temps pour le nord de la Perse : la Médie.

Le déplacement des Amorrites ne se fit pas dans une seule direction.

La Cappadoce. La Syrie. L'Égypte.

Une colonie avait essaimé de l'autre côté du Taurus, en Cappadoce, où elle se maintint plusieurs siècles au milieu de la population autochtone ; la Syrie-Palestine avait été envahie et c'est sans doute à ce mouvement qu'il faut rattacher la fondation de Tyr qu'une



Fig. 77. — Stèle de Naram-Sin, souverain sémitique de la dynastie d'Agadé (xxviii^e siècle avant J.-C.). Musée de Constantinople.

tradition place en 2.750. Avant cette arrivée, pour nous la première sensible, des Sémites en Phénicie, nous connaissons par les fouilles de Gézer l'existence d'une population troglodyte pratiquant la crémation incomplète de ses morts et qui est vraisemblablement autochtone en Palestine, et les fouilles de Djébaïl (l'ancienne Byblos), nous montrent les Egyptiens installés en suzerains dans le nord de la Phénicie. Le prestige des cultes asiatiques est déjà tel qu'au temple de la Dame de Byblos, les pharaons des premières dynasties envoient des offrandes, et des livraisons de bois ont lieu régulièrement de la Phénicie vers l'Egypte. Là comme ailleurs, chaque découverte, en reculant les limites de nos connaissances, laisse pressentir un passé de civilisation déjà ancien lorsque l'histoire commence.

Les Gouti.

A la monarchie d'Agadé succède l'invasion des Gouti, peuplade sauvage cantonnée dans les monts Zagros qui réussit à subjuguier la Mésopotamie pour plus d'un siècle (jusqu'à 2.500, environ). C'est sans doute à cet événement qu'est liée l'invasion de la partie est du Soubartou par une population qu'on identifie aux Mitanniens ; ils donnent à l'Assyrie naissante des rois tels qu'Oushpia, Kikia, et constitueront le royaume de Mitanni lorsque l'Assyrie, après les rois d'Our, aura son existence propre. A ce moment, d'ailleurs, ce sera la situation inverse, Assour contrôlera le Mitanni et d'un seul tenant ira vraisemblablement jusqu'à la Cappadoce.

Vers la fin de la domination des Gouti, les vieilles villes de Sumer reprennent le premier rang. Une d'elles, Lagash, déjà célèbre aux premiers jours de l'histoire, brille d'un vif éclat sous la conduite de son patési Goudéa (2.500, environ) (fig. 78).

La dynastie d'Our.

Cette renaissance d'abord pacifique, aboutit par la suite à une guerre de libération menée par un chef Sumérien Outou-Hégai qui expulsa les Gouti, et du xxv^e au milieu du xxiv^e siècle, le pays appartint de nouveau, du moins nominalelement, aux Sumériens. Ce fut la dynastie d'Our dont les souverains les plus connus sont Doungi¹, deuxième moitié du xxv^e siècle, Bour-Sin, Gimil-Sin, Ibi-

1. La lecture Shoulgi qui a remplacé celle de Doungi adoptée jusqu'ici n'est pas assurée.

Sin (première moitié du ^{xxiv}e siècle). A ce moment, malgré le renouveau de l'esprit sumérien, le pays de Sumer et l'Elam ont tous deux subi profondément l'influence des Sémites, et dans tout l'ensemble des territoires d'Assyrie, de Haute-Syrie, de Cappadoce



Fig. 78. — Goudéa, patési de Lagash (Tello). Milieu du troisième millénaire avant notre ère. Musée du Louvre.

et de Syrie, la sémitisation a été assez complète pour nous cacher à peu près le véritable caractère des populations autochtones.

C'est, qu'en effet, les Sémites possédaient la supériorité du langage. La langue sémitique constituait un progrès sur les idiomes de l'Asie Occidentale et les supplanta peu à peu ; le fond de la population, les usages, la religion n'avaient point disparu, mais la langue sémitique par sa dispersion donne une première impression d'un remplacement total, qui n'eut pas vraiment lieu. Même phénomène s'est produit en Gaule lorsque les Romains y répandirent l'usage du latin.

DEUXIÈME MILLÉNAIRE

Première dynastie babylonienne.

A la fin du troisième millénaire et au début du deuxième, les Sémites venus de l'ouest ont définitivement subjugué le pays de Sumer ; cette nouvelle offensive menée par Soumou-Aboum (vers 2225) fonde la première dynastie babylonienne, dont la



Fig. 79. — Le roi Hammourabi (vers 2100 avant J.-C.) de la 1^{re} dynastie de Babylone. British Museum.

capitale est Babylone et dont le plus grand roi est Hammourabi (2123-2080) (fig 79).

C'est à lui que l'empire doit son unité ; insensiblement, il absorbe les royaumes voisins et son autorité s'étend sur tout le pays de Sumer-Akkad, depuis le golfe Persique jusqu'à l'Assyrie qu'il englobe. Autorité assez précaire puisque ses successeurs sont obligés de reprendre la lutte, mais contiennent cependant l'ennemi jusqu'au milieu du xx^e siècle.

Pendant ce temps l'influence égyptienne sur le nord de la Phénicie n'a point diminué. Ypshemouabi, roi de Byblos, contemporain de la XIII^e dynastie (vers 1800) continue à se déclarer vassal du pharaon et à en recevoir des présents.

NOUVELLES INFLUENCES

Clan d'Abraham, les Hittites, les Hyksos.

De nouvelles populations entrent en scène ; une poussée de peuples partie de l'Elam, met en mouvement certaines tribus sémitiques qui vont s'établir à Harran et de là en Palestine (clan d'Abraham) ; en Asie Mineure, derrière l'écran formé par la colonie sémitique de Cappadoce, les autochtones d'Asie Mineure s'accroissent de contingents venus par l'Hellespont ; ils forcent les Cappadociens sémites à se replier sur l'Assyrie et envahissent la Mésopotamie du nord. Ce sont les Hittites ; ils atteignent ainsi Babylone qu'ils saccagent (vers 1925), se retirent, mais restent cantonnés dans la Haute-Syrie à Karkémish, Alep (fig 80) et ils deviennent voisins de l'Etat de Mitanni qui se reconstitue à la faveur de la faiblesse de Babylone. En même temps que cette ruée se faisait vers Babylone, le même mouvement s'accomplissait vers la Syrie, vers la Palestine, et débordant l'Asie s'acheminait vers l'Egypte ; c'est l'invasion des Hyksos ou Pasteurs (vers 1800). Ces souverains d'origine étrangère, installés dans le Delta accueillent avec faveur les Asiatiques (épisode de Joseph).

Les Kassites.

En même temps encore, les tribus du Zagros, soit qu'elles aient profité de la situation, soit qu'elles aussi aient été pressées par de nouveaux contingents nordiques, déferlaient sur la Babylonie (invasion Kassite). Il semble, en effet, que les deux mouvements soient liés l'un à l'autre et que l'invasion de l'Asie Mineure par l'Hellespont ait la même origine lointaine que celle de la Mésopotamie qui trouva son chemin par le nord-est ; sans doute faut-il voir en Sibérie et en Russie, ces grands réservoirs de peuples, le point de départ de ce déplacement de populations.

L'invasion kassite renouveau de celle des Gouti, dans laquelle se trouvaient mêlés des éléments incontestablement aryens, maîtrisa la Babylonie pendant plusieurs siècles (début du XVIII^e au début du XIII^e siècle). Le pays de Sumer et de Babylone, nommé

alors le pays de Kardouniash forme un royaume ; l'Assyrie en est un autre ; le Mitanni prend une importance inconnue jusqu'ici. La Cappadoce est le centre de la puissance hittite qui déborde en Haute-Syrie, d'où les éléments hittites se sont déjà infiltrés jusqu'en Palestine parmi les éléments Amorrites.

La constitution de la puissance hittite est une répétition des étapes qui ont marqué la formation d'empires mésopotamiens.



Fig. 80. — La citadelle d'Alep. Des sondages effectués dans le monticule y ont fait découvrir des fragments de monuments hittites. La ville d'Alep fut occupée par les Hittites lors de leur raid sur Babylone (fin du ^{xx}e siècle avant J.-C.)

Parmi les tribus à dialectes différents qui occupaient la partie orientale de l'Asie Mineure, une d'elles prend peu à peu la première place, le roi de Hattoushash (Ptéria, aujourd'hui Boghaz-Keui), devient le chef d'une confédération et pratiquement roi du pays des Hatti.

Lorsque la domination des Hyksos prit fin (1580), et que les Egyptiens poursuivirent leurs anciens envahisseurs en Syrie,

l'Asie Antérieure se trouva partagée, au point de vue politique, en deux régions bien distinctes ; dans tout l'ouest : Cappadoce, Haute-Syrie, Syrie et Palestine se déroule la lutte entre les Hittites et les Egyptiens, chacun des deux peuples s'efforçant, l'un vers le sud, l'autre vers le nord, de gagner tout le pays. Un compromis qui arrêta l'Egypte à peu près à la hauteur de Byblos intervint sous Ramsès II (vers 1250), à la suite de guerres que célèbrent les annales des deux pays.

Dans l'est, duel à outrance entre la Babylonie et l'Assyrie, marqué malgré des fortunes diverses par les progrès constants de l'Assyrie vers l'hégémonie ; en général, "attitude bienveillante de l'Elam d'où était venue la dynastie conquérante des Kassites.

Disparition du Mitanni sous les coups de la puissance Hittite, au moment où celle-ci s'organise solidement en Syrie pour s'en faire une base contre l'Egypte.

Les peuples de la mer.

A la fin du second millénaire, l'Asie Occidentale subit une nouvelle commotion. Une invasion partie d'Europe et de l'Egée bouleverse l'Asie Mineure et anéantit la puissance Hittite de Cappadoce, dévaste la Syrie, la Palestine et vient mourir sur le seuil de l'Egypte (1180). C'est l'invasion des Peuples de la mer.

Quels éléments composaient ces Peuples de la mer ? Des Indo-Européens venus du continent, d'Asie et de l'Egée qu'ils avaient recouverte, des autochtones égéens dépossédés, des Libyens voisins de l'Egypte. En tout cas, dès le milieu du deuxième millénaire, nous voyons les Indo-Européens former à l'ouest du pays Hittite un royaume Achéen que nous considérons jusqu'ici comme un peu légendaire et que les archives hittites nous présentent comme une des grandes puissances politiques de l'époque ; c'est la soudure entre l'histoire de l'Asie Antérieure et le début de celle de l'Europe.

Après 576 ans de tutelle kassite, la Babylonie s'émancipe (1185) ; des dynasties sémitiques gouvernent de nouveau le pays et l'hostilité de l'Elam se rallume ; au total période de trouble dans l'est aussi bien que dans l'ouest de l'Asie Antérieure ; cet état d'instabilité durera dans l'est jusqu'au premier millénaire. Par ailleurs un événement gros de conséquence s'était produit sur la côte : l'installation en Palestine des Hébreux, sortis d'Egypte (soit au

xv^e siècle, soit au xiii^e siècle avant J.-C.) (cf. p. 156), et au sud de la Syrie, des Philistins, qui faisaient partie des Peuples de la mer.

PREMIER MILLÉNAIRE

Lutte d'Assour contre Babylone. Israël.

L'intérêt politique se concentre dans l'est de l'Asie Antérieure



Fig. 81. — Le roi d'Assyrie Assurnazirpal (ix^e siècle avant J.-C.) en costume d'apparat. Derrière lui, se tient un génie ailé l'aspergeant d'eau lustrale. La tiare surmontée d'une pointe est l'insigne de la royauté. British Museum.

où se poursuit la lutte d'Assour et de Babylone. A la faveur de cet affaiblissement de la Mésopotamie et de l'Egypte encore mal



Fig. 82. — Chasse au lion. Epoque d'Assurnazirpal (ix^e siècle avant J.-C.). British Museum.

remise de l'invasion des Peuples de la mer, David et Salomon fondent en Palestine une monarchie qui ne rencontre pas grand

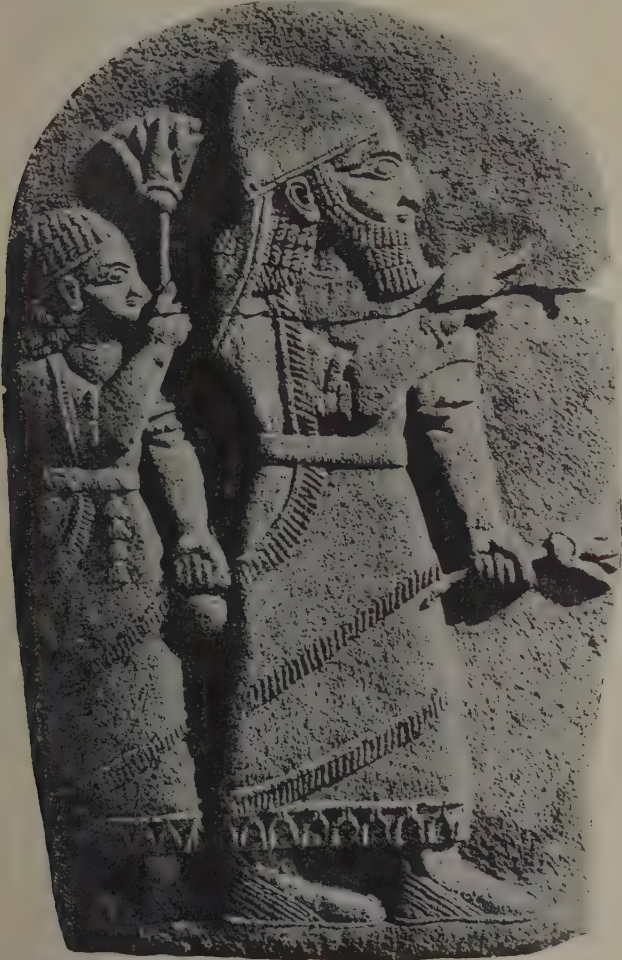


Fig. 83. -- Le roi de Samal (Zendjirli), royaume de Haute-Syrie, suivi d'un serviteur.

obstacle et peut se développer à loisir, monarchie qui se divise en royaume de Juda au sud et royaume d'Israël au nord, après la mort de Salomon.

Les Sargonides.

Le duel entre Assour et Babylone se termine temporairement par l'avantage d'Assour. Assournazirpal fait déjà de l'Assyrie un grand royaume (fig. 81 et 82), et pendant la période dite des Sargonides (VIII^e-VII^e siècle), l'Assyrie est la plus forte puissance du monde ancien ; elle soumet tour à tour la Babylonie et l'Elam, l'Ourartou, royaume qui s'était formé au nord de ses frontières, qui correspond à la Haute-Arménie et dont la moderne ville de Van était la capitale.

L'Assyrie soumet le royaume Hittite de la Haute-Syrie qui a recueilli l'héritage de celui de Boghaz-Keui détruit par les Peuples de la mer et qui s'est reformé avec Karkémish pour capitale ; elle soumet les royaumes de Syrie (Samal, aujourd'hui Zendjirli, fig. 83), d'Israël, et dispute à l'influence égyptienne le royaume de Juda.

Une nouvelle invasion part de Médie, au nord de l'Elam ; sa population est franchement Indo-Européenne, peut-être depuis le début du deuxième millénaire lorsque la descente de ces éléments indo-européens a pu chasser les Kassites vers Babylone, peut-être même dès le milieu du troisième millénaire au temps de l'invasion du Soubartou et de celle de Sumer-Akkad par les Gouti, car le langage des Kassites accuse déjà une proportion notable d'éléments indo-européens.

Avec la complicité de Babylone, elle renverse la puissance assyrienne. Chute de Ninive, en 612.

L'empire néo-babylonien. Les Perses.

Cette invasion est suivie d'un renversement de pouvoir ; la Babylonie (Nabuchodonosor 604-561), se substitue à l'Assyrie pour réaliser son rêve d'hégémonie. Ce n'est qu'un épisode ; il finit en 538 lorsque les Perses, qui sont aussi de souche Indo-Européenne, s'emparent de Babylone et que leurs souverains, les Achéménides, fondent un empire comprenant toute l'Asie Antérieure, de la Perse à l'est jusqu'aux côtes de l'Asie Mineure à l'ouest, de l'Arménie au nord de l'Égypte incluse, au sud (fig. 84).

L'empire Perse qui trouva dans la Grèce l'obstacle à ses conquêtes (guerres Médiques, V^e siècle avant J.-C.), devait passer en entier aux mains des Grecs, lors de la conquête d'Alexandre (330 av. J.-C.).

On peut, de ce rapide aperçu sur les civilisations de l'Asie Occidentale, retirer quelques notions générales.

Au troisième millénaire, en Asie Antérieure, sur un fond de civi-



Fig. 84. — Le roi de Perse sur son trône ; derrière, se tient un serviteur, portant l'éventail. L'artiste a figuré le trône du roi sur un trône colossal soutenu par les peuples vaincus. v^e siècle avant J.-C. Persépolis.

lisation sumérienne ou d'inspiration sumérienne, se greffent l'influence des Sémites venus d'Amourrou, et celle des Asianiques

(nom générique des Hittites, Mitanniens, etc.), venus du nord-ouest, du nord et du nord-est. L'avantage reste aux Amorrites ; la sémitisation du pays paraît complète et hors de proportion avec l'importance numérique des envahisseurs qui n'ont fait que se superposer aux autochtones sans les remplacer, par suite de l'adoption générale de la langue akkadienne plus parfaite que les idiomes avec lesquels elle était en contact.

Au deuxième millénaire, nouvelle invasion d'Asianiques de l'est : les Kassites, et invasion d'Asianiques du nord-ouest, les Hyksos qui ne font que passer, les Hittites qui s'installent en Syrie ; épanouissement du Mitanni. Cette fois dans ces invasions nordiques nous saisissons la trace d'éléments indo-européens ; auparavant nous ne pouvions que les pressentir.



Fig. 85. — Deux scribes assyriens, l'un écrivant sur tablette l'autre sur papyrus ou parchemin. Bas-relief de Nimroud.

Au premier millénaire, après 500 ans de prédominance sémitique, succède avec les Perses et Alexandre, la prédominance des Indo-Européens.

Ces trois millénaires sont un long duel politique entre les Sémites d'une part et les Sumériens, premiers habitants du sol et créateurs de la civilisation de l'Asie Occidentale du troisième millénaire. Lorsque les Sumériens sont vaincus et que l'avance des Sémites vers le sud, au deuxième millénaire, est un fait accompli, les Asianiques à leur tour, Hittites, Mitanniens, Ourartiens s'opposent à cette avance vers le nord et surtout vers le nord-ouest, c'est-à-dire vers l'Asie Mineure. Dès cette époque les réactions des peuples du nord sont de plus en plus violentes et d'indiscutables éléments indo-européens se mêlent aux éléments de protection asianiques.

Le premier millénaire compte cinq cents ans d'apogée sémitique ; les empires d'Assyrie et de Babylone ayant réalisé à leur profit l'unité de l'Asie Antérieure cherchent une issue pour étendre leurs conquêtes ; l'Asie Mineure leur reste fermée ; ils dérivent vers l'Egypte. Les Indo-Européens, d'abord Asiatiques (les Perses), ensuite Européens (Grecs et Macédoniens), mettent fin à cette politique.

De nouvelles tentatives d'expansion sémitique qui n'appartiennent plus à notre étude se sont produites depuis à plusieurs

reprises : la formation des empires des Nabatéens et de Palmyre au début de notre ère, celle de l'Islam plus près de nous. Après avoir récupéré les territoires sur lesquels ils avaient régné jadis, les Sémites se sont, cette fois, avancés beaucoup plus loin ; Perse, Asie



Fig. 86. — Tablette sumérienne archaïque de Eannatoum. Ecriture linéaire
Début du troisième millénaire avant notre ère. British Museum.

Mineure, Thrace, Egypte, sud de l'Italie, tout le nord de l'Afrique et l'Espagne ont été leur conquête. Cette migration, la dernière en date, d'étude plus facile, peut servir de comparaison pour les invasions d'autrefois. Là encore le nombre des envahisseurs d'origine

vraiment arabe a été peu de chose par rapport à celui des autochtones ; ils ont représenté une minorité agissante qui a utilisé les cadres et les ressources des pays conquis.

CHRONOLOGIE

Les divers systèmes.

Les archéologues ont successivement appliqué aux événements historiques de l'Asie Occidentale divers systèmes chronologiques. C'est ainsi que l'on distingue la chronologie « longue » pour laquelle le début de l'histoire se place environ 4000 ans avant notre ère (et même au delà pour certains), et la chronologie « courte » qui situe le début de la période historique, vers 3000. La chronologie longue est à peu près abandonnée aujourd'hui et cet ouvrage suit la chronologie courte. Cependant un certain nombre de savants se sont ralliés à une chronologie encore plus courte pour les hautes époques, telle que les dates données dans ce manuel, doivent être diminuées d'environ 170 ans (des origines à 1700), si l'on veut s'y conformer. Nous comprendrons au cours de cet exposé comment ces divers systèmes ont pu prendre naissance.

La tradition.

Les peuples de l'Asie Occidentale avaient des archives que nous retrouvons aujourd'hui et se préoccupaient dès la plus haute antiquité de classer les événements ; lorsque les cunéiformes ne furent plus compris et quoique les Grecs et les Latins se soient toujours plus intéressés à l'Égypte qu'à l'Asie, un certain nombre d'historiens transmirent les traditions des historiographes asiatiques et sans pouvoir étudier les documents originaux adoptèrent des systèmes chronologiques dont certains font preuve de notable exactitude.

La diffusion, bien avant l'ère chrétienne de certaines ères (des Olympiades 776 avant J. C., de la fondation de Rome 753 avant J.-C., des Séleucides 312 avant J.-C.), qui survécurent très longtemps, certaines même jusqu'en plein moyen-âge, permirent l'établissement de concordances et d'une histoire universelle.

Julius Africanus (1^{er} siècle après J.-C.) fut un des premiers à tenter ce travail d'ensemble et il fut suivi par Eusèbe de Césarée (iv^e siècle de notre ère) qui adopta une ère d'Abraham pour dater les événements ; il en plaça le début en 2017 avant J.-C. Eusèbe



Fig. 87. — Pyramide de Manishtousou, roi d'Agadé (xxviii^e siècle). Ecriture linéaire. Musée du Louvre

disposait certainement de documents aussi sûrs que ceux que nous avons retrouvés à notre époque, puisque nous considérons qu'Abraham fut contemporain de Hammourabi, connu dans la Bible sous le nom d'Amraphel¹ et que nous plaçons celui-ci vers la même date.

Les essais de classification qui portaient principalement sur les événements rapportés par la Bible prirent un nouvel essor lors des

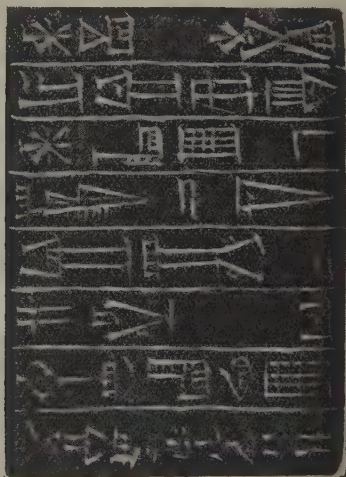


Fig 88. — Inscription de Goudéa, milieu du troisième millénaire avant notre ère

découvertes assyriologiques. On disposait jusqu'alors de deux grandes sources : Bérose et le Canon de Ptolémée.

Bérose était prêtre de Bel à Babylone ; il écrivit au début du III^e siècle avant notre ère, une histoire de Babylonie qu'il composa d'après des documents originaux et dédia à Antiochus I^{er} Soter.

Cette histoire, aujourd'hui perdue, ne nous est connue que par les extraits qu'en citent, de seconde main, Josèphe, Eusèbe, Clément. Jusqu'à ce qu'on eût retrouvé des documents plus complets, il était naturel de faire le plus grand cas de cette source ; mais les notions que nous avons acquises font ressortir les inexactitudes qui

1. Eb. Schrader, *Lecture à l'Académie de Berlin*, 1887.



Fig 89. — « Monuments Blau » ; écriture encore presque pictographique.
British Museum.

abondent dans la partie proprement historique du récit de Bérose.

Pour ce qui est de la période primitive, on comprend mal les efforts qui ont été accumulés pour réduire à la vraisemblance historique, les rêveries enregistrées par Bérose¹. C'est ainsi qu'il distingue depuis l'origine jusqu'au Déluge, 10 rois ayant régné 120 « sars » d'année, c'est-à-dire 432.000 ans (le *sar* est une période de 3.500 ans). Après le déluge viennent 86 rois d'un règne total de

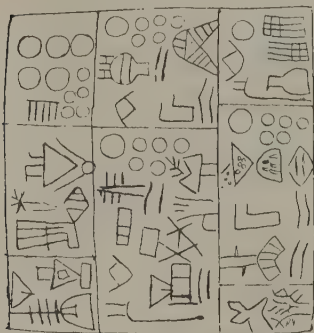


Fig. 90. — Tablette archaïque appartenant au Séminaire général de Théologie de New-York.

34.080 ans, puis 8 rois mèdes (224 ans), 11 autres rois (48 ans), etc. En un mot à une liste de valeur historique générale mais dont les détails sont peu explicables maintenant que nous possédons de meilleurs textes; se soude la légende qu'il est inutile de discuter. Mais Bérose n'est certainement pas responsable de cette invention; les listes dynastiques retrouvées débutent par une même période fabuleuse; nous connaissons l'équivalent en Egypte sous le nom de Dynasties divi-

nes, et la Bible, avec ses patriarches suit le même système. De tout ceci subsiste la notion d'un cataclysme que l'Asie Occidentale a véritablement subi et dont elle a gardé le souvenir confus, s'efforçant de combler les vides entre cette période lointaine et celle où les événements appartiennent à l'histoire.

Le Canon de Ptolémée est une liste en grec des rois de Babylone et de Perse depuis Nabonassar (747 avant J.-C.) jusqu'à Alexandre, et des Ptolémées d'Egypte et des empereurs romains jusqu'à Antonin le Pieux.

Cette liste fut insérée par l'Egyptien Cl. Ptolémée dans son ouvrage astronomique composé au II^e siècle de notre ère; il donne le nombre des années de règne de chaque roi, et pour chaque règne les éclipses observées par les astronomes de Babylone et d'Alexandrie.

Ceci est extrêmement précieux et a conduit à de grands progrès chronologiques. L'astronomie est, en effet, capable d'établir la

1. F. Lenormant, *Fragments cosmogoniques de Bérose*. — C.-F. Lehmann-Haupt, *Berosos Chronologie und die Keilinschriftlichen neufunde mit Beiträgen von W. Del Negro*: *Klio*, XVI (1920).

succession des éclipses et l'apparition de certaines comètes avec la plus grande exactitude. Il devient donc possible si un texte relate un de ces phénomènes pour tel jour, de telle année, de tel roi, d'en déterminer astronomiquement la date exacte. Il faut seulement connaître l'époque approximative de l'événement pour circonscrire la recherche.

Documents originaux.

Dès les débuts de l'assyriologie on put exploiter la liste des *limmou* de l'empire d'Assyrie. Les Assyriens nommaient les années du nom d'un personnage notable ; l'année était par exemple celle de l'éponymat (*limmou* en assyrien), du préfet de telle ville, etc. Nous possédons ainsi une liste complète des éponymes pour 227 ans ; la liste mentionne également les phénomènes astronomiques importants de chaque année. Sachant que sous l'éponyme qui donnait son nom à l'an 10 du roi Assourdan, il y eut une éclipse de soleil au mois de Sivan (qui correspond à Juin), les astronomes y reconnurent l'éclipse du 15 Juin 763 avant J.-C. De la sorte toute la série se trouva datée, de 893 à 666 avant J.-C.

Un autre document précieux fut l'« Histoire synchronique » babylonienne qui rapporte les rectifications de frontières entre l'Assyrie et les royaumes voisins, de 1500 environ à 800 avant J.-C.

Leurs divergences.

A partir de ce moment le travail fut simplifié, au moins en apparence. Fréquemment les monarques rappellent un événement qui eut lieu sous un de leurs prédécesseurs, tant d'années avant eux, et voici l'événement daté. Ainsi Sennachérib d'Assyrie (705-681) nous dit que dans sa seconde campagne contre Babylone il ramena des statues divines que Mardouk-Nadin-Ahé, roi de Babylone, ravit à Téglat-Phalasar qui régnait 418 ans avant lui. La prise de Babylone datant de 689, l'événement sera de 1107. De telles indications abondent et ont permis de jalonner les siècles de faits historiques. La découverte de nouvelles listes royales qui indiquent les dynasties, les noms des rois, le nombre de leurs années de règne, a permis d'établir les cadres où se situent ces événements et de remonter ainsi à la plus haute antiquité.

Mais c'est là que les difficultés surgissent ; souvent les docu-

ments ne concordent pas ou sont incomplets surtout pour les hautes époques.

C'est ainsi que les listes dynastiques ne tiennent souvent pas compte de l'existence contemporaine de quelques-unes de ces dynasties et qu'à les ajouter simplement les unes aux autres, on commettrait de graves erreurs. L.-W. King¹ put établir qu'une dynastie dite du « Pays de la Mer » n'occupa point le trône de Babylone, mais régna dans le sud et fut l'adversaire des rois de Babylone ; ceci réduisait la chronologie totale d'environ 300 ans et



Fig. 91. — Tablette pictographique provenant des fouilles de Kish.

mettait le début de la première dynastie de Babylone vers 2232 (date assez conforme à ce que rapporte Bérose), et datait le roi Hammourabi de 2123 à 2081.

Une autre justification de ce fait nous est fournie par l'histoire biblique ; Abraham et Hammourabi auraient été contemporains ; or, l'adoption du début du ^{xxi}e siècle pour Hammourabi cadre à peu près avec celle qu'on attribuait à Abraham : 2017, tandis que le rapprochement était impossible si l'on admettait que la Première Dynastie fut de trois siècles plus ancienne.

1. L.-W. King, *Chronicles*, t. I.

Les listes royales ne nous offrent pas seulement des difficultés d'interprétation ; elles se contredisent parfois matériellement ; tantôt le nombre des rois des dynasties, tantôt le nombre des années de règne diffèrent. Au roi Doungi est attribué tantôt un règne de 58, tantôt un règne de 47 ans¹, pour n'en citer qu'un exemple

Mention du même événement n'est pas faite dans les mêmes termes². Salmanasar I qui régnait vers 1300 avant J.-C. nous dit que le temple d'Assour fut bâti par Oushpia, puis par Erishou, rebâti 159 ans plus tard par Shamshi-Adad, et brûlé de nouveau,

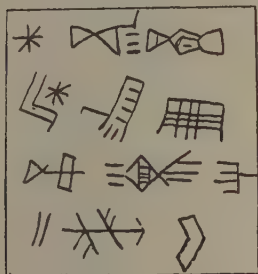


Fig. 92. — Inscription d'Our-Enlil. Début du troisième millénaire avant J.-C. (Inscription tirée de la fig. 338.) Trouvée à Nippour. Musée de Constantinople.

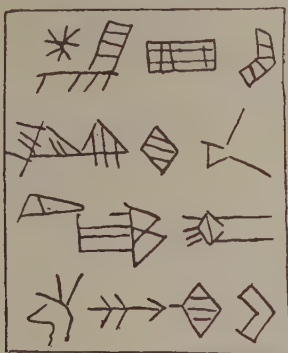


Fig. 93. — Inscription du temps de Gandash (xviii^e siècle) av. J.-C.

sous son règne, 580 ans après. Asarhaddon qui règne de 681 à 669 rapporte le même événement avec les chiffres 126 au lieu de 159, et 434 au lieu de 580. Il y a là une discordance flagrante.

Mais si ces documents se contredisent entre eux, on remarque que, pris en bloc, il y a en outre une divergence irréductible entre les documents assyriens d'une part et ceux de Babylonie, d'autre part. La chronologie qui résulte des textes assyriens est d'environ un siècle et demi plus courte que l'autre.

La plus grave erreur commise par les archéologues provint d'une information qui nous a été laissée par Nabonide, roi de Babylone (555-539). Dans un cylindre trouvé à Abou-Habba (Sippar)³,

1. Cf. Langdon, *Weld Blundell*, I, p. 22 et suiv, et C.-J. Gadd, *Early Dynasties*, p. 36 et suiv.

2. C.-H.-W. Jones, *Ancient Assyria*, p. 23.

3. Publié dans Rawlinson, V, pl. 64 ; traduit : F.-E. Peiser, *Keilinschriftliche Bibliothek*, III, 2, p. 96-107.

il place son prédécesseur Naram-Sin, de la dynastie d'Agadé, 3200 ans avant lui, soit vers 3750. On échelonna en conséquence les dynasties antérieures au premier millénaire sur ce long espace de temps, faisant commencer la période historique un peu avant l'an 4000. Cette chronologie dite « longue », adoptée par tous les archéologues fut peu à peu abandonnée en raison des difficultés qu'elle présentait. Même en admettant la succession de dynasties aujourd'hui reconnues contemporaines, les événements flottaient dans ce millénaire en surnombre, et les monuments se révélaient trop proches les uns des autres dans leur évolution, pour qu'on pût les espacer de tant de siècles. On fut bien obligé de taxer d'une erreur de 1000 ans le scribe de Nabonide ¹. En effet, les découvertes de listes se multipliaient, et l'astronome Kugler, ayant étudié une tablette décrivant les visibilitées de la planète Vénus sous Ammizaduga, 10^e roi de la Première Dynastie de Babylone, fut conduit à dater Soumou-Aboum fondateur de cette dynastie de 2225 à 2212. Deux mille ans étaient impossibles entre la Première Dynastie et le début de l'histoire. Les partisans de la nouvelle chronologie, dite « courte », pour qui l'histoire commence en Asie Occidentale un peu avant 3000, trouvèrent un grand secours dans les recoupements fournis par l'Égyptologie et les fouilles en territoire égéen.

La chronologie égyptienne.

Les archéologues égyptiens avaient passé par les mêmes alternatives que les historiens de l'Asie Occidentale ; Manéthon qui écrivait sous Ptolémée II Philadelphe composa une histoire, depuis perdue, mais dont se sont servis Josèphe, Julius Africanus, Eusèbe (et après eux Georges Syncelle, à la fin du VIII^e siècle) ; la liste des rois d'Égypte de Manéthon avait ainsi été conservée. Puis vinrent la liste du papyrus royal de Turin qui énumère 180 noms de rois, la table de Karnak où Thoutmès III rend hommage à 61 de ses prédécesseurs (sans ordre chronologique), celle d'Abydos, où Sêti I^{er} rend hommage à 75 ancêtres, et celle de Saqqarah où Ramsès II présente ses offrandes à 47 prédécesseurs (choisis arbitrairement, dans les deux tables). L'égyptologie procédant d'abord par juxtaposition connut donc la chronologie

1. C.-F. Lehmann, *Zwei Hauptprobleme der altorientalischen Chronologie*, 1898.

longue. Sous l'influence d'E. Meyer¹, ces dates furent, elles aussi, écourtées. Les Egyptiens observaient avec précision les levers héliaques de l'étoile Sirius ; ils n'ont lieu le premier jour du premier mois de l'année que tous les 1460 ans. Il y eut un lever héliaque en 139 (ou 143) après J.-C., celui d'avant se produisit en 1321. Les mathématiciens d'Alexandrie appellent ce cycle l'époque de Menophres ; or, le nom de trône de Ramsès I^{er} qui commença de régner à cette époque est Menpehre. Dans le cycle précédent nous connaissons un lever héliaque au mois de Pharmouthi en l'an 7 de Senousrit III de la XII^e dynastie, ce qui donne 1876 ou 1945 selon les calculs.

Il reste peu de place entre cette époque et le début du cycle suivant pour y placer les dynasties XIII à XVIII ; mais la chose est pourtant nécessaire car on ne peut situer la XII^e dynastie 1460 ans antérieurement. L'archéologie est, d'ailleurs, d'accord avec cette chronologie courte, qui date Ménès, le fondateur de la 1^{re} dynastie, de 3200 ou 3300.

Fouilles en Égée.

Les fouilles en territoire égéen ont apporté une confirmation à cette chronologie². Les fouilles de Cnosse en Crète, ont fait découvrir un palais remanié, élevé sur les ruines d'un précédent édifice.

D'après les objets trouvés dans les fouilles, le premier palais serait contemporain de la XII^e dynastie égyptienne, le second de la XIII^e et son remaniement de la fin des Hyksos et du début de la XVIII^e dynastie. Or, la continuité des principes architectoniques est telle que seule la chronologie courte peut s'appliquer aux dates d'édification de ces palais.

Les découvertes les plus récentes, celles qui ont trait aux Hittites, et celles de M. Montet à Byblos, accentuent les concordances et permettent de faire un tableau exact dans ses grandes lignes de l'Histoire de l'Asie Occidentale.

La chronologie biblique.

La chronologie de l'Ancien Testament s'est trouvée d'accord avec les résultats fournis par l'Égyptologie et l'Assyriologie, au moins pour la période qui part de la fondation de la monarchie Israélite.

1. *Chronologie Égyptienne*. P. (Leroux), 1912. — Cf. R. Weill, *Bases, méthodes et résultats de la Chronologie égyptienne*. P (Geuthner), 1926.

2. R. Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, 2^e édition, p. 56.

Il y a des synchronismes bien établis entre Sheshonq et Roboam (milieu du x^e siècle), Sabacon (fin viii^e siècle) et Taharqa (vii^e siècle) et la lutte des Juifs contre Assour, entre Néchao et Josias qu'il vainct à Megiddo (608), et Nabuchodonosor par qui est vaincu Néchao à Karkémish. Où la chronologie est moins certaine, c'est dans le détail de ces périodes et dans les grands traits de celles qui précèdent l'établissement en Palestine.

La question de l'Exode, c'est-à-dire de la fuite des Israélites hors d'Egypte, n'étant pas éclaircie par nos autres sources, reste

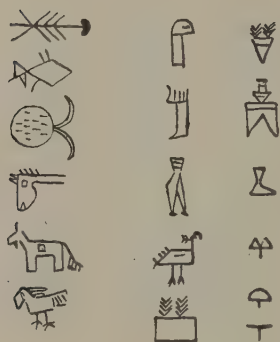


Fig. 94. — Signes proto-élamites où les pictographes sont encore reconnaissables.

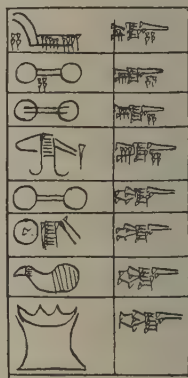


Fig. 95. — Signes archaïques et leurs dérivés. Les premiers signes ont été supposés par le rédacteur de la tablette.

encore discutable aujourd'hui. Certains archéologues placent cet événement sous Aménophis II ou Thoutmès IV (seconde moitié du xv^e s. avant J.-C.). Pour nombre d'archéologues, le pharaon de l'oppression fut Ramsès II et l'Exode aurait eu lieu sous son successeur, Merneptah. Nous savons par I *Rois*, VI, 1, que Salomon bâtit le Temple en l'an 4 de son règne (= 967) et que 480 ans s'étaient alors écoulés depuis le départ d'Egypte, ce qui date l'Exode de 1447.

Josèphe rapporte, au contraire, que 612 ans s'étaient écoulés, ce qui met l'Exode un siècle plus tôt, en 1579. Ces résultats sont obtenus en remontant le cours des siècles depuis le règne de Salomon ; ils ne concordent pas davantage si nous prenons pour point de départ le temps d'Abraham. Les patriarches (*Genèse*, XII, 4) res-

tèrent en Palestine deux cent quinze ans, et les Israélites en Egypte, quatre cents ans (*Genèse* XV, 13), ou quatre cent trente (*Exode* XII, 40). Soit 615 ou 645 ans jusqu'à l'Exode. Mais les Septantes réduisent ce chiffre total à 430 ou 435 ans (soit 215 ans pour la période d'Egypte). C'est donc aux recoupements ou aux vérifications de dates par l'astronomie que nous devons demander plus de précision, en présence des divergences de détail qui résultent des nombreux documents que nous pouvons consulter.

Notre incertitude pour les hautes époques.

Jusqu'à quelle époque pouvons-nous fixer une date à peu près exacte aux événements ? Les découvertes de ces dernières années, en Mésopotamie, nous ont fait connaître des listes dynastiques de plus en plus complètes, qui remontent théoriquement à la plus haute antiquité. Ce furent successivement les listes de A. Poebel¹, de V. Scheil², de L. Legrain³ et enfin de S. Langdon⁴. Il ressort de ces différents textes que pour la période située avant la dynastie d'Agadé et Lougalzaggisi qui la précéda, les rédacteurs de ces listes ne possèdent que des notions très vagues. Antérieurement à Lougalzaggisi existe une période vraiment historique, pour laquelle nous avons retrouvé des inscriptions et des monuments, et qui peut aller jusque vers

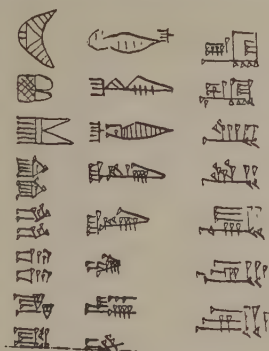


Fig. 96. — Signes archaïques et leurs transformations dans le cours du temps. A lire par colonnes, de haut en bas.

3200 ou 3300, mais les listes concernant cette époque sont mal informées, car elles ne contiennent pas les noms que nous connaissons par ailleurs ; elles sont encore plus incertaines à mesure qu'on remonte dans le passé ; elles indiquent une alternance des villes capitales, tantôt sumériennes, tantôt sémitiques. Le fait en lui-même doit être exact, car au début de l'his-

1. *Historical Texts. Publications of the Babylonian Section of the University Museum*, Philadelphia, V, 2.

2. *RA*, IX, p. 69, et Thureau-Dangin, *Chronologie des Dynasties de Sumer et d'Accad*, pp. 59-60.

3. *Museum Journal*, Philadelphia, Décembre 1920.

4. *Weld-Blundell Collection*, II.

toire, nous voyons très bien que le conflit des deux races est déjà chose très ancienne, mais les noms de rois plausibles se mêlent de plus en plus à des noms issus de la mythologie ; les années de règne excèdent par degrés celles d'une vie humaine et nous arrivons ainsi aux rois antédiluviens. Le fait que les noms de la liste Langdon peuvent être rapprochés de ceux de Bérose et l'existence de la liste des Patriarches de la Bible, indiquent simplement la persistance d'une tradition commune.

Je résumerai à la fin du second volume de cet ouvrage, en plusieurs tableaux, les événements historiques de l'Asie Occidentale, et les principales données de ces listes dynastiques, adoptant pour cela les dates de la chronologie courte telles qu'elles sont acceptées par la majorité des archéologues.

Les dernières corrections.

Dans ces dernières années, le P. Kugler a révisé les calculs astronomiques qui ont donné naissance à cette chronologie¹ ; il la diminue de 176 ans et propose pour Lougalzaggisi les dates 2657-2633 ; de son côté Weidner² qui se fonde sur les documents assyriens, adopte pour ce même règne la date 2662-2638 et E. Meyer³ 2677-2653.

L'astrome anglais Fotheringham⁴ n'adopte ni la première ni la seconde date de Kugler et de l'étude des mêmes phénomènes conclut à la date de 2777-2753 pour Lougalzaggisi. En présence de ce désaccord, qui semble aller en s'accroissant à mesure que se multiplient nos sources d'informations, nous garderons quant à présent, pour Lougalzaggisi, la date 2870-2846 et pour la suite des événements celles qu'avait fixées en premier le P. Kugler.

1. *Von Moses bis Paulus*, 1922.

2. Dans Meissner, *Babylonien und Assyrien*, II, p. 443.

3. *Die ältere Chronologie*, p. 33.

4. *Solution of Ancient Eclipses of the Sun : Monthly notices of the Royal Astronomical Society*, 1920.

CHAPITRE V

LES MOYENS D'EXPRESSION

LE LANGAGE

Division en trois groupes.

L'étude des moyens d'expression (langues, écritures), des peuples de l'Asie Occidentale, n'est pas indifférente à la connaissance du progrès de la civilisation dans l'Asie Antérieure ; elle vient corroborer les résultats que nous fournissent l'ethnographie et l'histoire. Mais il va sans dire qu'il ne s'agit ici que d'un tableau général des langues parlées en Asie Occidentale ancienne, l'étude même de ces langues n'appartenant pas au cadre de notre Manuel ; c'est une nomenclature et rien de plus.

Nous retrouvons dans les langues de l'Asie Antérieure, les trois éléments que nous avons reconnus dans ses races et nous pouvons y distinguer :

1° Un groupe de langues propres à l'Asie Occidentale, aux Asianiques ;

2° Un groupe de langues sémitiques ;

3° Un groupe indo-européen.

Et de même que, dans chacune des races, nous avons reconnu différents peuples, nous retrouvons une semblable variété de langages dans chacun de ces groupes.

Le fait même qu'on puisse distinguer plusieurs langues appartenant au même groupe implique, théoriquement, une époque où il n'y avait qu'un langage commun d'où sont sortis les rameaux de ce groupe. Cet état n'est qu'une vue de l'esprit, séduisante, mais impossible à vérifier. Toutes les langues que nous connaissons ont depuis longtemps lorsque nous les rencontrons, quitté le tronc commun ; il est même possible qu'à une époque très voisine de l'époque primitive, de futurs idiomes indépendants fussent déjà des dialectes de la langue commune. En tout cas les tentatives de reconstruction de cette langue commune primordiale pour chaque groupe n'offrent aucune certitude.

LANGUES ASIANIQUES

Nous décrirons sous ce terme compréhensif les langues propres à l'Asie Occidentale ancienne qui ne sont ni sémitiques, ni indo-

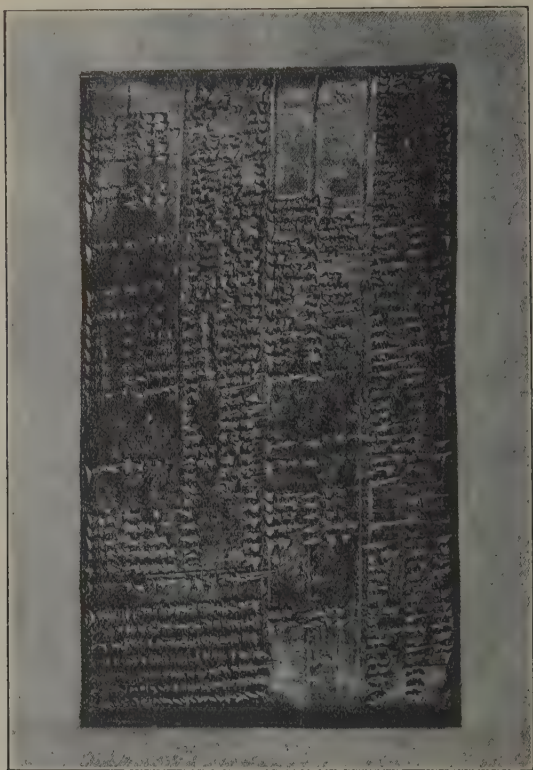


Fig. 97. — Syllabaire. British Museum.

européennes, celles que l'on appelait autrefois alarodiennes, attribuant leur centre de dispersion à la région de l'Ararat.

On peut y distinguer deux sous-groupes bien différenciés ; l'un composé du langage de la Basse-Mésopotamie, le Sumérien ; l'autre des langages périphériques au Sumérien, c'est-à-dire ceux qui ont été parlés par les peuples habitant les régions monta-



Fig. 98. — Le dieu Nabou protecteur des lettres; Statue assyrienne. British Museum.

gneuses qui encerrent au nord et à l'est la Mésopotamie, en y joignant les langages de l'Asie Mineure. Tous les éléments de ce sous-groupe se rattachent les uns aux autres par des points communs qu'ils ne présentent pas avec le sumérien ¹.

Le sumérien.

Le sumérien est la langue ancienne de la Basse-Mésopotamie, celle de la population à qui l'on doit la civilisation de l'Asie Occidentale et que les Sémites ont conservée comme langue sacrée,

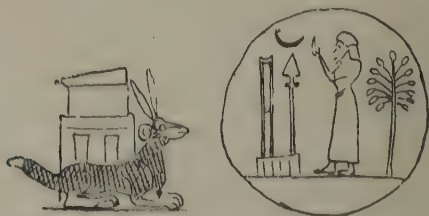


Fig. 99. — Symboles du dieu Nabou. A gauche sur un trône, la tablette de pierre et le ciseau du lapicide. A droite, sur un autel, le ciseau du lapicide et le *marron* de Mardouk, père de Nabou.

lorsque, ayant adopté la civilisation sumérienne, ils ont remplacé la langue des autochtones par la leur, dans l'usage courant. Les plus anciennes inscriptions compréhensibles, en sumérien, remontent à environ 3.000 avant notre ère. Il en est quelques autres (voir plus loin, p. 208) presque hiéroglyphiques que nous déchiffrons peu ou pas ; elles peuvent remonter à un ou deux siècles plus haut. La persistance du sumérien, dans un milieu dont le langage habituel était une langue sémitique, l'akkadien, trouve son équivalent dans l'usage du latin comme langue des clercs en France pendant tout le Moyen Âge.

Le sumérien se divise en deux grands dialectes, qu'on appelle l'*Eme-Kou*, qui est le langage ordinaire et l'*Eme-Sal*, à proprement parler la langue d'une catégorie de prêtres qu'on appelait les *Kalou* ².

1. Pour les langues asi-miques, lire Autran (cf. Bibliographie) et, du même auteur : *Sumérien et Indo-Européen*, P. (Geuthner) 1925. — *De quelques vestiges probables, méconnus jusqu'ici, du lexique méditerranéen dans le Sémitique d'Asie Mineure et notamment de Canaan* : J.A., 1926, qui montrent que les groupes linguistiques peuvent être utilement confrontés.

2. Thureau-Dangin, *Rituels Accadiens*, p. 1.

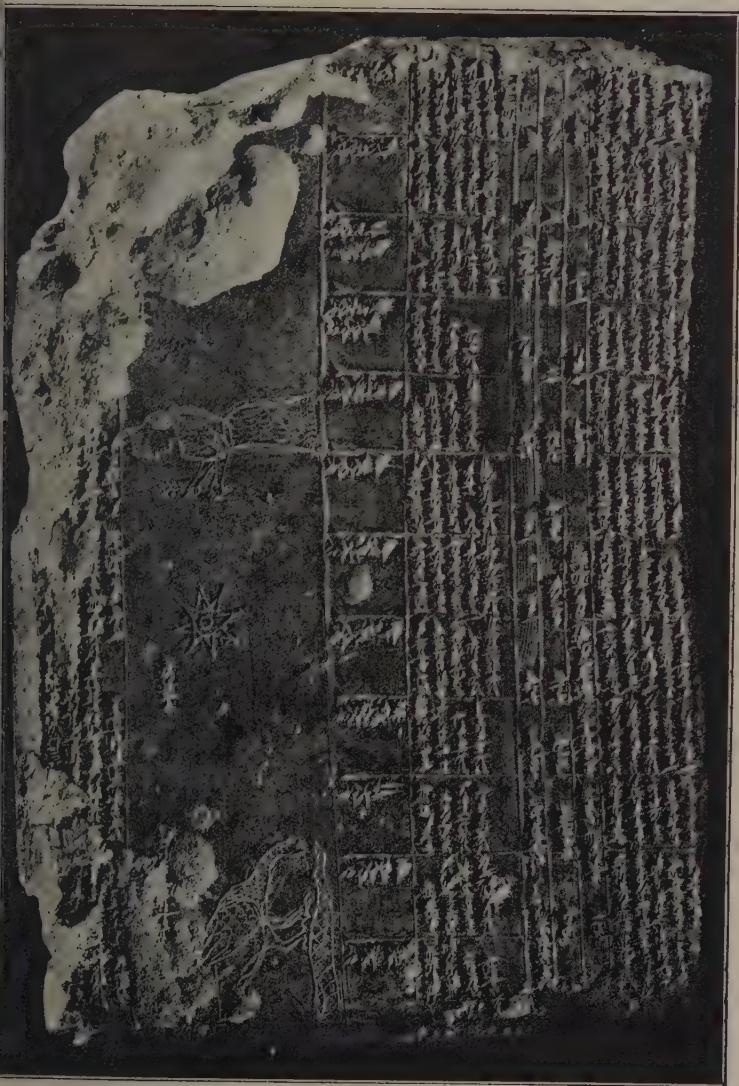


Fig. 100. — Grande tablette astrologique avec la représentation des constellations. Musée du Louvre.

La grammaire des deux dialectes est la même, la différence porte sur la forme de certains mots et tient à ce que en Eme-sal, *g* passe souvent à *m* (entre autres changements de consonnes), et que l'Eme-sal écrit volontiers le mot dans sa forme pleinement phonétique.

Le sumérien est une langue simple dont beaucoup d'éléments sont monosyllabiques et, par suite, homonymiques. L'expression s'obtient par composition de ces éléments, en même temps que l'ordre des mots de la phrase assure la relation des divers éléments entre eux. Le sumérien est donc du type des langues agglutinatives.

Les plus anciennes inscriptions sumériennes sont des dédicaces d'objets voués aux dieux par les chefs de cités, et des inscriptions historiques ; puis viennent des documents juridiques ; nous ne connaissons pas de textes religieux originaux de très haute époque ; nous n'avons que des copies datant de moins de 2.500. D'ailleurs, le sumérien battu en brèche par le sémitique, dès le début de l'histoire fut employé seulement comme langue sacrée à partir de la fin du troisième millénaire¹.

Si un certain nombre de savants ont prétendu dénier au sumérien tout rapport avec aucun langage actuellement connu et en faire le survivant d'un état disparu, de nombreux philologues ont essayé de le rattacher à divers groupes de langues ; à l'égyptien, au touranien (nom qu'on donnait autrefois à un groupe turco-mongol-tougouze-finno-ougrien-samoyède, dont la cohérence n'a pu être démontrée), au sémitique (théorie de J. Halévy), aux langues du Caucase, pour ne citer que quelques-uns de ces essais.

D'autres ont rattaché le sumérien à l'indo-européen (Hincks) ; enfin deux linguistes ont, tout récemment, abouti indépendamment à des conclusions assez concordantes, MM. H. Hein et C. Autran pour qui le sumérien pourrait correspondre « à ce qu'un chimiste eut dénommé un état allotropique de l'indo-européen ». M. Autran a relevé de troublantes coïncidences entre le sumérien et l'indo-européen, notamment dans le vocabulaire religieux. Il est bien certain que de tels rapprochements ne sont pas évidents ; il faut, pour les établir, tenir compte du fait que le sumérien à l'aurore de l'histoire (vers 3000), nous apparaît comme une langue déjà usée, ayant un long passé, alors que les plus anciens spécimens

1. L. Langdon, *Sumerian Grammar*, pp. 7-18. — Thureau-Dangin, *ISA*.

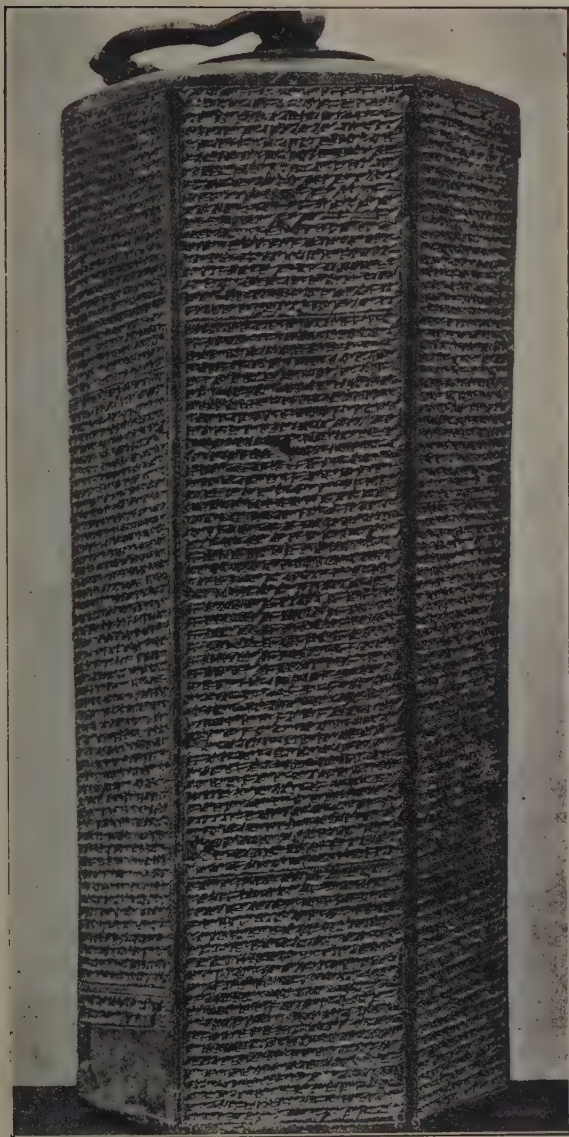


Fig. 101. — Cylindre prismatique de Sennachérib (705-682). British Museum.

de langues indo-européennes auxquels nous pouvons le comparer sont relativement jeunes.

Les autres parlers des régions montagneuses qui encerclent la Mésopotamie, sont la langue des Gouti, l'Élamite, le Vannique, le Mitannien et le Kassite.

Le gouti.

Nous ignorons tout de la langue des Gouti, ces envahisseurs venus du Zagros qui ont cependant imposé leurs rois au pays de Sum-er-Akkad, pendant plus de cent ans. Nous ne connaissons que quelques noms de leurs rois ; le P. Scheil a pu conclure de l'examen de ces noms, qu'ils n'étaient pas sémitiques¹. Par comparaison, on infère que le gouti est à rattacher au groupe des langues asianiques, comme son origine tend logiquement à le faire supposer.

L'élamite.

Parlé dans la partie de l'ancienne Perse qui était limitrophe de la Basse-Mésopotamie et dont la capitale était Suse, il nous est connu à diverses périodes de son histoire. Nous avons quelques textes bilingues datant de Pouzour-Shoushinak dynaste de la ville de Suse vers 2.500 avant notre ère ; c'est l'ancien élamite.

Puis viennent des inscriptions datant du xvi^e au viii^e siècle qui forment une classe à part car leur écriture n'est pas celle des textes de la première catégorie.

Ces inscriptions sont écrites dans une autre sorte d'écriture à laquelle on donne le nom de néo-susien (cf. p. 248). Enfin apparaissent les inscriptions élamites de l'époque Achéménide qui sont souvent traduites en vieux perse. Je ne cite que pour mémoire les textes en proto-élamite étudiés par le P. Scheil ; ils appartiennent à la comptabilité, d'où peu de vocabulaire, et leur écriture (cf. p. 210), est une difficulté de plus dans leur interprétation ; au total quatre variétés nous sont connues dans l'élamite.

Sa morphologie offre des rapports avec les langues du Caucase.

Le kassite.

C'est la langue des montagnards du Zagros, conquérants au xviii^e siècle du royaume de Babylone où ils se maintinrent pendant plusieurs siècles.

1. *Tablettes de Kerkouk* : RA, XV (1918), p. 65.

Nous connaissons peu de leur langue. A part les noms des dieux et ceux des rois, nous ne possédons que quelques mots kassites

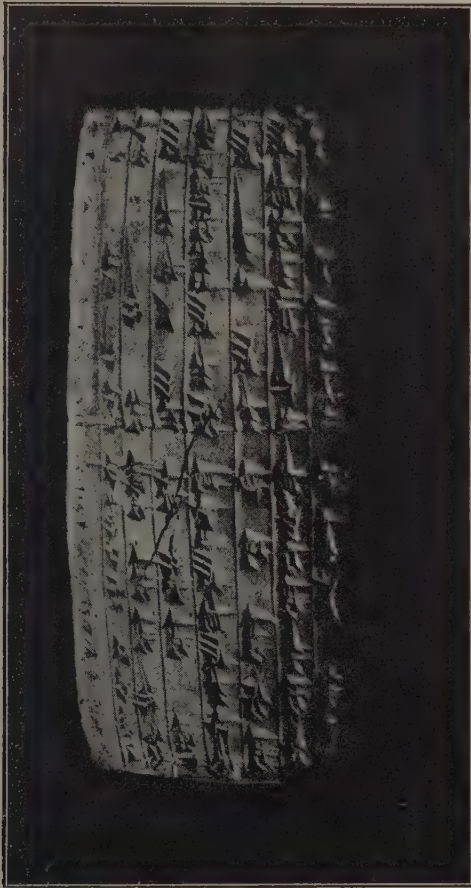


Fig. 102. — Barillet du roi Nabonide (555-538), British Museum.

conservés dans un vocabulaire. Par conséquent, aucun renseignement sur les flexions grammaticales. L'étude de ces termes a fait rapprocher le kassite du groupe des langues du Caucase, mais on y remarque aussi des traces d'indo-européen sur lesquelles nous reviendrons.

Le mitannien.

Le mitannien est le langage du royaume qui s'étendait au nord de la Babylonie, atteignait à l'ouest la Haute-Syrie, et englobait donc une partie de ce qui fut depuis l'Assyrie. La belle période de ce royaume est le milieu du second millénaire, mais les populations mitanniennes étaient déjà sur place mille ans auparavant (époque de Sargon d'Agadé). Parmi les lettres découvertes à Tell-el-Amarna, se trouvait une lettre en langage mitannien, écrite en caractères cunéiformes akkadiens. C'est à peu près tout le matériel d'étude dont nous disposons, et les recherches se trouvent, de ce fait, limitées ; on remarque cependant, dans cette langue, l'emploi, comme en hongrois, turc, et certains idiomes du Caucase, d'éléments juxtaposés et le même système phonétique. L'aire où se retrouvent les noms propres de frappe mitannienne dépasse la plus grande extension de ce royaume et ces noms persistent bien après la disparition du Mitanni. Ils témoignent de l'importance qu'a eu l'élément mitannien dans les populations primitives de l'Asie Occidentale et des affinités qui existaient, notamment entre le Mitanni et les populations de l'Asie Mineure.

Le vannique.

Il nous est connu par des inscriptions datant de l'époque des Sargonides. A ce moment la région du lac de Van (Arménie moderne) était le siège du royaume d'Ourartou, assez puissant pour oser se mesurer avec les rois d'Assyrie. Ce nom d'Ourartou est celui sous lequel le connaissaient les Assyriens. Les habitants du pays le nommaient Biaina ou Haldia. Les inscriptions sont écrites également en caractères cunéiformes, mais la langue encore assez mal connue, ne s'apparente pas à l'arménien ; elle serait plutôt proche du kassite et du mitannien, si l'on tient compte de certains éléments communs des noms propres ; par contre il existe un véritable parallélisme phonétique entre le vannique, l'élamite et le hittite.

Langues de l'Asie Mineure.

Nous arrivons ainsi aux parlers d'Asie Mineure dont certains : le carien, le lycien, le lydien ne nous ont laissé que des monuments datant de la fin de la période qui fait l'objet de notre étude.

Le *carien* qui est écrit en caractères alphabétiques n'est pas encore complètement déchiffré.

Le *lydien* écrit aussi alphabétiquement, nous a fourni un certain nombre de textes dont une inscription bilingue lydo-araméenne. Il s'apparente au lycien ¹.

Le *lycien* a été mieux exploré. Il emploie les caractères alphabétiques (pour la plupart identiques ou analogues aux lettres grecques) comme le carien et le lycien ; il en est parvenu un assez grand nombre d'inscriptions dont quelques courtes bilingues grec-lycien. Mais à cause de leur brièveté, nous ne possédons que quelques mots du vocabulaire et ces inscriptions ne fournissent aucun éclaircissement grammatical. Les inscriptions lyciennes sont beaucoup plus récentes que celles de Carie et de Lydie. Elles datent au plus du 1^{er} siècle avant J.-C.

Les dialectes hittites.

Le groupe des langues parlées sur tout le territoire de la confédération hittite nous est connu depuis peu. Parmi les lettres de Tell-el-Amarna s'en trouvaient deux du pays d'Arzawa dont on ignorait l'emplacement exact. Elles exerçaient la sagacité des archéologues, ainsi qu'une tablette découverte par la suite à Youzgat en Asie Mineure (Sayce et R.-C. Thompson), qui était comparable aux tablettes d'Arzawa.

MM. Knudtson, Bugge, Torp y voyaient de l'indo-européen et R.-C. Thompson était arrivé à la même conclusion d'après ses essais de déchiffrement des hiéroglyphes hittites.

Lorsque Winckler et Macridy-Bey eurent exécuté leurs fouilles de Boghaz-Keui (1906), on posséda plusieurs milliers de tablettes ou fragments écrits en caractères cunéiformes akkadiens et, par conséquent, matériellement lisibles.

Parmi ce lot, se trouvaient des vocabulaires en hittite-akkadien qui ont donné la connaissance d'un certain nombre de vocables et ont aidé à la traduction des textes. Celle-ci a également progressé du fait que le hittite emploie dans son écriture les idéogrammes des Akkadiens. On en comprend donc le sens sans connaître la lecture qu'en faisaient les Hittites. Néanmoins, le secours est appréciable ; on se trouve ainsi posséder l'équivalent d'un notable vocabulaire,

1. W.-H. Buckler, *Lydian Inscriptions* (Sardis, VI, 2). Leyde (J. Brill), 1924.

et l'on est à même d'étudier le fonctionnement de la langue, sa morphologie.

Les résultats auxquels sont arrivés les archéologues, différent

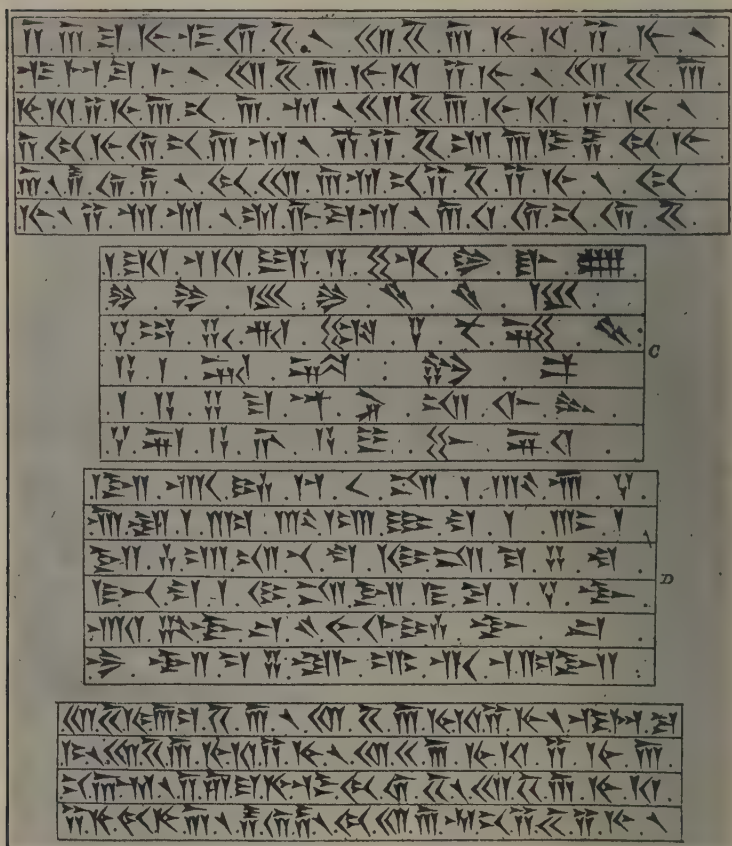


Fig. 103. — Inscriptions cunéiformes des trois classes : haut et bas, Vieux-Perse ; puis Babylonien, et Néo-Elamite.

quelque peu. Pour les uns (MM. Holm, Hrozny, Marstrander, Sommer), le hittite est une langue indo-européenne contaminée de termes empruntés aux langues autochtones d'Asie Mineure. Pour les autres (Weidner, Sayce, Herbig, Bartholomae, Bork,

Jensen), le hittite est une langue asianique contaminée d'éléments indo-européens (à rattacher aux idiomes du Caucase comme le mitannien et l'élamite, selon M. Weidner).

Bien que la question soit d'importance en soi, nous n'en retiendrons ici que le fait général d'un mélange d'indo-européen et d'asianique.

L'examen plus minutieux des textes hittites a, d'ailleurs, montré que tous ces documents ne sont pas écrits en une même langue, mais en plusieurs dialectes, ce qui répond à la formation politique d'une confédération hittite. Outre ceux qui sont en sumérien et en akkadien, on y a distingué des idiomes qu'on désigne sous le nom de kanéshite, proto-hittite, hurri, louï (Arzawa à côté de la Cilicie), palawi, manda.

Le dialecte hittite, spécialement nommé ci-dessus, est maintenant plutôt désigné sous le nom de kanéshite, du nom de la ville de Kanesh où il était principalement parlé. C'est ce dialecte qui apparaît comme un mélange d'indo-européen et d'asianique.

Le proto-hittite, qui use surtout de préfixes tandis que le hurri, le louï et le kanéshite usent surtout de suffixes, semble voisin du géorgien ; il serait la langue originelle de la plus grande partie du pays Hittite. On peut le situer entre le hurri et le kanéshite.

Le hurri (mourri selon d'autres), serait à rapprocher du mitannien. Nous possédons en hurri, les fragments d'un long poème sur le héros Gilgamesh.

Le palawi était sans doute parlé au nord-est de l'Asie Mineure, entre Tokat et Sivas (certains archéologues ne se prononcent pas sur son aire de localisation).

Le louï, dialecte de la langue primitive, semble s'écarter le plus de l'indo-européen ; on a pensé le rapprocher du lydien (Forrer).

Les textes hittites sont actuellement en cours de publication et de traduction ; nous y retrouvons dans la variété et dans la qualité des sujets traités, la trace du haut degré de civilisation qu'avaient atteint les Hittites. Un des plus importants documents qui aient été publiés (à côté de traités conclus entre dynastes, et de textes religieux), est un très long fragment du Code des lois hittites, datant d'environ 1.200 avant notre ère.

Un tel document est un précieux témoignage de la culture de l'Asie Mineure à cette époque.

Les cadres de la langue hittite-kanéshite ont été, avons-nous dit, qualifiés d'indo-européens et l'on s'est préoccupé de savoir avec

quel groupe de langues indo-européennes, le kanéshite paraissait avoir le plus d'affinités.

On distingue en indo-européen deux grands groupes, d'après le traitement que subissent les gutturales, le groupe occidental (grec, italique, celtique, germanique, tokharien), et le groupe oriental (slave, albanais, thrace, arménien, iranien, sanscrit).

Il semble que le kanéshite quoique plus anciennement attesté que le grec et l'aryen ait plus évolué au moment où nous le rencontrons que d'autres langues du groupe indo-européen. Quand nous connaissons le kanéshite, ce qu'il contient d'indo-européen n'a plus le caractère d'une langue primitive. Il serait à ranger dans le groupe occidental comme le germanique, le latin, le grec, le tokharien, mais, par certains caractères, il concorde cependant avec le groupe oriental. Il aurait donc des caractères bien tranchés qui lui assurent une personnalité distincte.

L'existence de ces divers dialectes peut projeter quelque lumière sur l'origine des peuples qui les parlaient. Les plus anciens occupants seraient les Proto-Hittites et les Palawi.

Vinrent ensuite du nord-est les Hourri (ainsi que les Mitanniens en Mitanni), et de l'ouest, les Indo-Européens qui ont donné naissance au Kanéshite, comme sont venus plus tard les Phryges et les Galates. (Cette arrivée d'Indo-Européens eut peut-être lieu vers le milieu du troisième millénaire ?)

Quelques lacunes que présente notre connaissance des langues que nous venons de passer en revue, nous y retrouvons certains caractères communs disséminés parmi ces idiomes, de façon qu'il y ait toujours quelque point de ressemblance entre eux ; le fait d'une communauté d'éléments de formation des noms propres vient renforcer ces similitudes et permet d'en constituer un groupe ayant sa physionomie propre.

LANGUES SÉMITIQUES

Lorsque le sémitique nous apparaît, il forme une famille composée d'un certain nombre de langues certainement plus souples que l'asianique et d'une qualité d'expression supérieure. C'est le secret de sa fortune et du remplacement progressif de la plupart des parlers asianiques par les idiomes sémitiques. On y distingue deux sous-groupes :

1^o Oriental avec l'akkadien (assyro-babylonien) ;

2^o Occidental avec, au nord, le cananéen et l'araméen, au sud

l'arabe et l'éthiopien ; nous n'avons pas à étudier ici ces deux derniers parlers.

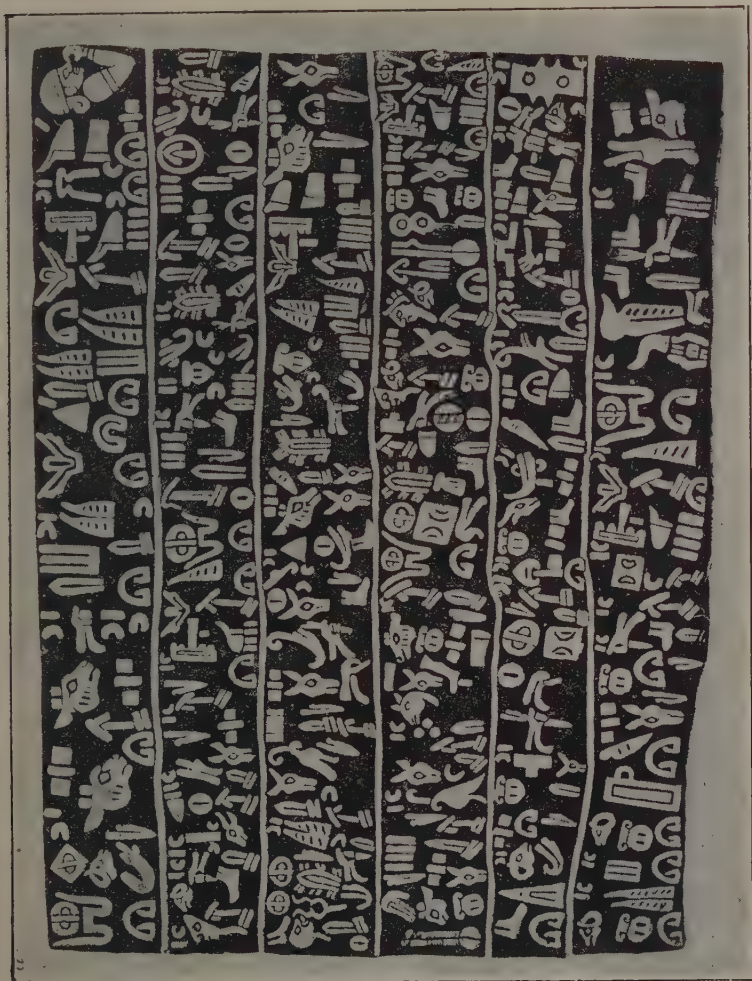


Fig. 104. — Hiéroglyphes hittites. L'inscription commence en haut à droite ; à la seconde ligne, à gauche, et ainsi de suite en alternant.

Mais, s'il n'existe pas comme nous l'avons vu, une race sémitique bien nette, le groupe des langues sémitiques offre une homogénéité que ne présente pas celui des langues asianiques et nous

pouvons indiquer les caractères généraux des langues sémitiques ; bien plus, l'étude de ces différents parlers offre ce résultat, en apparence paradoxal, que le temps n'a eu que peu de prise sur eux, et que leur évolution se réduit à peu de chose si on la compare à celle des langues d'autres familles.

Ce qui les distingue des autres groupes est l'importance qui s'attache aux consonnes ; elles constituent le squelette du mot, sa partie fondamentale ; des altérations internes dans la vocalisation, des préfixes et des suffixes viennent modifier le sens primitif du mot. Celui-ci est généralement trilitère, c'est-à-dire que sa racine se compose de trois lettres, consonnes ou semi-voyelles ; mais certaines langues très anciennes, comme l'akkadien, donnent à penser qu'il a existé une époque où la langue usait de racines bilitères.

Les langues sémitiques possèdent de nombreuses variétés de sons aspirés. Le nom composé ne s'y rencontre pas ; au point de vue verbal, une physionomie particulière est imprimée à ces langues du fait que les temps considèrent l'action comme achevée, un parfait : j'ai fait, ou comme non terminée, un imparfait : je fais, je faisais, je ferai.

Il est même possible que la forme primitive ait été l'imparfait ; les modifications se seraient produites d'une façon indépendante dans le groupe oriental et dans le groupe occidental.

La subordination des idées s'exprime imparfaitement, c'est par la coordination des éléments qu'on rend la proposition subordonnée.

L'akkadien.

L'akkadien est la langue sémitique qui nous apparaît, en Asie Occidentale, le plus anciennement. Les textes sumériens archaïques présentent déjà des traces de sémitisme ¹, et les listes dynastiques qui nous ont conservé les noms de rois proto-historiques et même mythiques attribuent à certains monarques et aux pays qu'ils gouvernaient des noms sémitiques. Néanmoins, la répartition géographique de ces dynasties, le peu d'influence sémitique constatée dans les textes sumériens, l'existence d'un territoire comme l'Elam où l'influence sémitique n'est que secondaire, indiquent le sens de la progression du sémitique dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate. Cantoiné sur le moyen Euphrate, il gagne peu à peu vers

1. Par exemple le mot *dam-ka-ra* « combat » dans la grande inscription historique dite Cone d'Entéména (vers 3000). (Col. I, C. 26), dans Thureau-Dangin, *Inscriptions de Sumer et d'Akkad*, P. (Leroux), 1905, A, p. 65

le sud : Sumer. Comme l'histoire nous apprend que les fondations des grandes dynasties mésopotamiennes (dynastie d'Agadé, Première Dynastie de Babylone), venaient de l'ouest : le pays d'Amourrou (nous reconnaissons, en effet, dans l'onomastique dite Amorrite, une langue sémitique), il semble que l'aire du langage sémitique en Asie Occidentale ait été, au moins pour un temps, Amourrou et le bassin moyen de l'Euphrate ; c'est de là qu'il paraît avoir rayonné en tout sens : au sud-est vers Sumer et l'Elam, au nord et nord-ouest vers l'Assyrie et l'Asie Mineure, au sud-ouest vers la côte de Syrie et la Palestine, à moins qu'on admette que la sémitisation de la Palestine eut lieu lors de l'arrivée des Sémites d'Arabie et que la population de Gézer remplacée seulement vers 3000 ait échappé jusque-là à la sémitisation.

Mais en aucun de ces points, la langue sémitique n'apparaît comme langue primitive ; on relève partout des traces de langages antérieurs, supplantés par le sémitique, soit encore parlés concurremment, soit seulement décelables par les noms propres de lieux et de personnes.

On réunit sous le nom d'akkadien, l'assyrien et le babylonien qui n'ont entre eux que de faibles différences. Ce nom a été proposé par Oppert pour désigner la langue sémitique du pays d'Akkad, par opposition à la langue non sémitique du pays de Sumer. La définition vaut qu'on y insiste, parce qu'au début des recherches, certains archéologues appelaient Akkadiens les non-Sémites du pays de Sumer et les premiers Manuels ont adopté cette dénomination qui est à rectifier.

De même, du fait que la civilisation assyrienne fut connue la première (fouilles de Botta, en 1842), on dénomma la nouvelle science l'Assyriologie ; lorsqu'on découvrit la civilisation babylonienne et celle de Sumer, l'habitude était prise, et l'on continua d'appeler Assyriologie tout ce qui a trait à ce groupe d'études. Le terme d'Akkadien s'applique très heureusement aux deux civilisations et langues de la Babylonie et de l'Assyrie ; il est commode et exact, puisque les Assyro-Babyloniens divisaient eux-mêmes le bassin du Tigre et de l'Euphrate en deux parties ; le pays de Sumer (ou plus exactement Shoumer), au sud, et le pays sémitique d'Akkad au nord ; ces termes ont passé dans le protocole des rois qui prétendaient à la domination sur les deux pays : rois de Sumer et d'Akkad.

Comme le babylonien et l'assyrien furent parlés par des peuples

Néo-punique	Carthage (Punique)	Sidon	Stèle de Mésa	Hébreu	Alphabét
ʾ x ʃ ʔ ʕ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	ב ד ו ז ח ט י כ ל מ נ ס ע פ צ ק ר ש ת	י מ נ ס . פ,ף ש. q r šš, t
Néo-punique	Carthage (Punique)	Sidon	Stèle de Mésa	Hébreu	Alphabét
ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	א ב ג ד ה ו ז ח ט י כ ל מ נ ס ע פ צ ק ר ש ת	א ב ג ד ה ו ז ח ט י כ ל מ נ ס ע פ צ ק ר ש ת
Néo-punique	Carthage (Punique)	Sidon	Stèle de Mésa	Hébreu	Alphabét
ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ	א ב ג ד ה ו ז ח ט י כ ל מ נ ס ע פ צ ק ר ש ת	א ב ג ד ה ו ז ח ט י כ ל מ נ ס ע פ צ ק ר ש ת

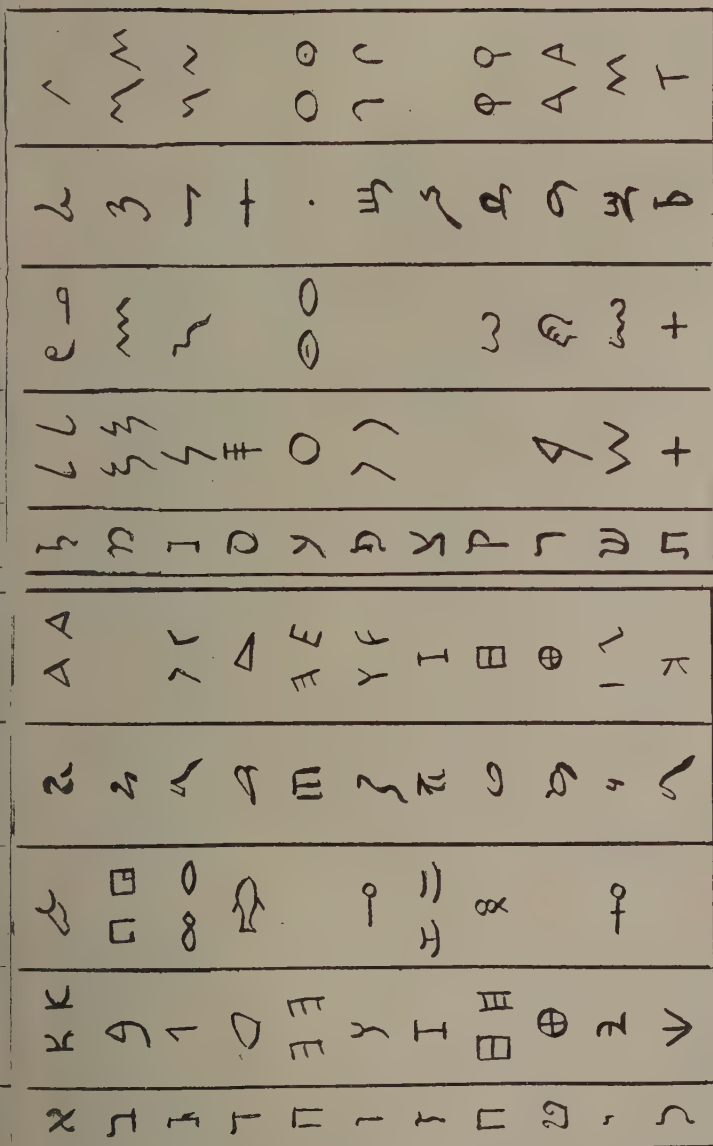


Fig. 106. — Alphabet phénicien d'Ahiham, le plus ancien connu (fin du deuxième millénaire avant notre ère) et comparaisons (Sinaï, Egyptien, Grec ancien).

dont beaucoup d'éléments n'étaient pas sémitiques, ces deux dialectes subirent de fortes altérations. La plupart des aspirées y disparurent ou cessèrent de figurer à l'écriture ; le parfait prit à l'imparfait ses préfixes, et un troisième temps à suffixes, le permansif, exprimant la durée, s'y développa comme plus tard en araméen. L'ancien babylonien possédait une déclinaison du nom à trois cas terminés par un *m* ; lorsque ces trois cas tombèrent en désuétude, il n'y eut que de faibles différences entre le babylonien et l'assyrien ;

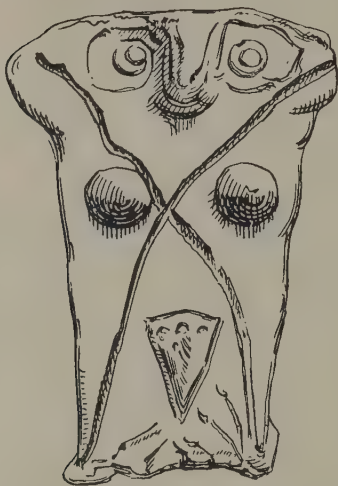


Fig. 107. — Idole représentée par une plaquette de terre cuite rudimentaire ; provient de Suse et date de 3000 environ avant J.-C. Des idoles de ce type ont été trouvées en Egée. Musée du Louvre.

le maintien en assyrien des sons *q* et *m* devenus en babylonien *g* et *w*, et la transformation *sh* en *s*, sont plutôt dus à un système de graphies différentes chez les deux peuples. La langue akkadienne, sous l'influence de l'araméen, cessa d'être langue courante avant l'époque d'Alexandre et ne persista que comme langue savante jusqu'à l'ère chrétienne.

Jusqu'à ces dernières années, nous ne pouvions comparer l'assyrien dont la plupart des textes ne datent que de la fin du second millénaire ou du début du premier, avec le babylonien ancien ; nous possédons maintenant un état de l'assyrien presque aussi archaïque que le babylonien archaïque, dans les tablettes

trouvées à Kül-Tépé près de Kaisariyeh en Cappadoce, et que l'on nomme tablettes « cappadociennes ». Nous y retrouvons les mêmes altérations que dans le babylonien, le même effritement des désinences casuelles par exemple, et nous y relevons l'influence des langues voisines, au milieu desquelles se trouvait isolé le sémitique cappadocien. Mais nous reconnaissons aussi que cette langue qui exprime des usages assyriens, dont les noms propres sont assyriens, est très voisine du babylonien de même époque ; c'est encore presque l'akkadien d'où le babylonien et l'assyrien se différencieront plus tard.

L'akkadien offre de notables différences avec l'arabe qui s'est formé vraisemblablement après lui et qui présente, mieux conservées, les grandes caractéristiques du sémitique. C'est que l'arabe



Fig. 108. — Déesse de la Végétation. Elle est assise la tête de face, coiffée de la coiffure à cornes et les cheveux tombant sur les épaules. Des tiges fleuries semblent naître de ses épaules ; elle tient à la main un régime de dattes (?). Epoque archaïque. Musée de Berlin.

a été longtemps parlé par une population en majeure partie sémitique et exprimé par un alphabet adopté à ses besoins.

Au contraire l'akkadien s'est débattu dans une écriture qui n'était point faite pour lui et qui ne pouvait le rendre qu'imparfaitement. L'akkadien parlé par une population dont une grande partie, sinon

la majorité, n'était pas sémitique, en conserve la trace. Il a admis dans son vocabulaire et sémitisé nombre de mots empruntés au sumérien.

D'ailleurs Renan, à la période du déchiffrement, en présence de cette altération de la langue, hésitait à voir dans l'assyrien une langue sémitique ; il ne pouvait trouver l'équivalence de ces transformations que dans des langues sémitiques très usées, comme l'araméen par exemple.

Lors du déchiffrement de l'assyrien, les langues sémitiques voisines furent mises à contribution pour la fixation du vocabulaire ; cette étude comparative, nécessaire au début, a beaucoup perdu de son utilité ; c'est surtout, maintenant qu'on possède de si nombreux textes, par confrontations de l'akkadien avec lui-même qu'on peut réduire les difficultés du vocabulaire.

Il est d'ailleurs fréquent qu'un même mot conservé dans plusieurs langues sémitiques y prenne une acception un peu différente. (En assyrien *igalu* est le poulain ; le mot correspondant en hébreu désigne le veau, etc.)

La littérature akkadienne.

Bien qu'une partie infime des anciennes villes de l'Asie Antérieure ait été explorée, c'est par milliers que les tablettes cunéiformes ont été exhumées. Il est à remarquer que leur teneur est générale pour la même époque, à quelque endroit de l'Asie Occidentale qu'on les ait découvertes. Nous avons ainsi une preuve de plus que sur l'aire qui fait l'objet de notre étude, la civilisation est homogène ; tous les peuples de ces territoires participent à la même culture ; ils ont les mêmes préoccupations, les mêmes aspirations, et les traduisent de façon presque identique.

Si nous considérons les genres littéraires que nous ont conservés ces tablettes, nous voyons qu'ils sont des plus variés et les nommer équivalut à passer en revue la littérature babylonienne¹. Nous ne saurions ici qu'en rappeler l'essentiel.

Les tablettes babyloniennes peuvent se diviser en deux grandes classes ; les unes sont d'ordre littéraire, les autres d'ordre pratique.

Parmi les premières, la littérature religieuse tient la plus grande place. Ce sont des psaumes à la divinité, des rituels de sacrifice et des textes divinatoires ou magiques. D'un caractère un peu diffé-

1. Les guides les plus complets (en français) pour cette exploration sont : P. Dhorme, *Textes religieux*, et Ch. Jean, *Littérature*.

rent sont les œuvres poétiques à tendances épiques qui célèbrent la divinité ; tels sont les poèmes du Déluge, du Juste Souffrant, de la Création, de Gilgamesh, d'Agoushaya, d'Adapa, d'Etana. Nous décrirons les unes et les autres au chapitre consacré à la religion.

Les œuvres historiques, malgré leur limitation (annales de règnes,

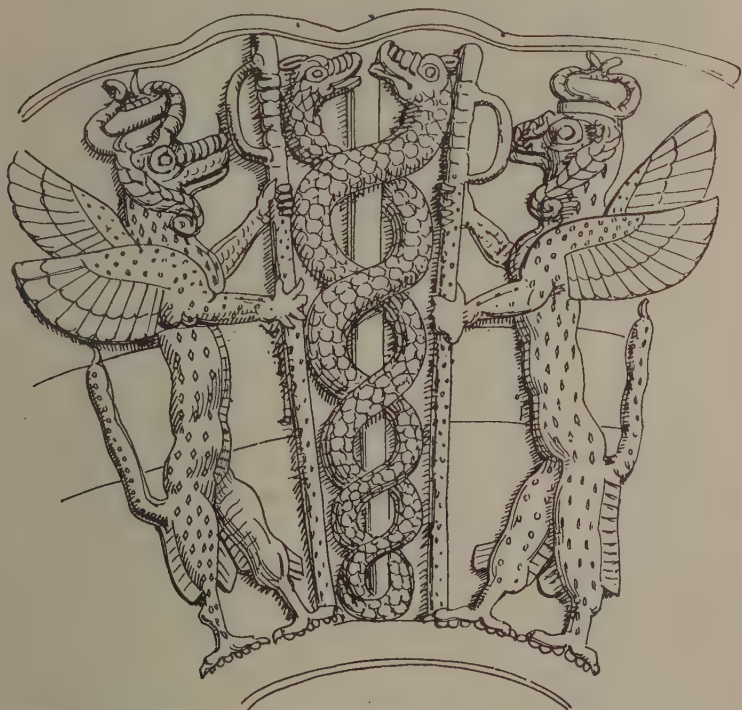


Fig. 109. — Dragons ailés ornant le gobelet à libation de Goudéa. Ils tiennent le pieu, muni d'une anse à son sommet, qui est le montant de la porte dans les anciennes constructions en bois. Au milieu deux serpents entrelacés. Vers 2500 avant J.-C. Musée du Louvre.

révits de campagnes), sont de la plus haute importance. Certaines tablettes sont des listes dynastiques, ainsi que nous l'avons vu à la « Chronologie » ; d'autres contiennent des inscriptions commémoratives de constructions royales.

Depuis le début de l'histoire jusqu'à la fin de l'époque néo-

babylonienne, la littérature obéit à une véritable tradition ; les genres historiques sont déjà fondés dès la plus haute époque, et les historiographes, dans leurs plans, s'inspireront toujours des prototypes créés par leurs devanciers ¹.

Les tablettes d'ordre pratique sont d'inégale importance. Les unes sont des pièces de comptabilité, des contrats qui achèvent d'éclairer les recueils de lois de différentes époques qui sont parvenus jusqu'à nous. Les autres sont plutôt scientifiques : astronomie, mathématique, sciences naturelles, médecine. Mais à côté de l'enseignement écrit existait certainement un enseignement oral transmis par tradition, car la science assyro-babylonienne est dogmatique ; c'est une sèche nomenclature, l'enregistrement de résultats, que n'accompagne aucune explication ou démonstration.

D'autres tablettes sont d'ordre philologique ; recueils de signes, syllabaires ; nous les étudierons plus loin en détail. Le reste résume les préoccupations et la vie de chaque jour des Assyro-Babyloniens ; ce sont les lettres échangées de ville à ville, d'un bout à l'autre de l'empire ; lettres royales portant des ordres, lettres de particuliers traitant de commerce ou d'intérêts privés. Rare est la lettre affectueuse, de bavardage aimable, qui tient une si grande place dans la vie moderne ; les formules de politesse n'y manquent point mais sont stéréotypées ; ce sont des souhaits de bénédiction de la part des dieux, accompagnés de protestations de respect si la lettre émane d'un inférieur ; les fouilles nous ont restitué des lettres de toutes époques. Les lettres royales sont d'un plus grand intérêt ; parmi celles qui sont parvenues jusqu'à nous, citons les lettres de Hammourabi et la correspondance de Tell-el-Amarna.

Les premières sont adressées par le roi à ses ministres ; les unes à Sin-Idinam ² ; les autres à Shamash-Hâsir ³ ; ce sont des billets ayant trait aux affaires du royaume. Les lettres de Tell-el-Amarna ⁴, découvertes en 1887 au village de Tell-el-Amarna en Haute-Egypte, sont des documents d'archives. C'est la corres-

1. Ch. Jean, *Etude sur deux caractères du style assyro-babylonien*, dans *Les lettres de Hammurabi à Sin-Idinam*, P. (Gabalda), 1913, pp. 1-56.

2. L.-W. King, *Letters and Inscriptions of Hammurabi*, Lond., 1898-1900, 3 vol. — Ch. Jean, cf. ci-dessus,

3. F. Thureau-Dangin, *Musée du Louvre, Textes cunéiformes*, t. VII (1910). Traduction dans *La correspondance de Hammurabi avec Shamash-Hâsir* : *RA*, XXI, 1924.

4. J.-A. Knudtzon, *Die El-Amarna Tafeln*, Leipz. (Hinrichs), 1907-1915, 3 vol. — F. Thureau-Dangin, *Nouvelles lettres d'El-Amarna* : *RA*, XIX (1912) pp. 91-108. — Sch. il, *Deux nouvelles lettres d'El-Amarna* : *Bulletin français d'Archéologie Orientale du Caire*, II, 1902.

pondance envoyée par les princes de l'Asie Occidentale aux pharaons Aménophis III et Amⁿnophis IV (début du xiv^e siècle avant J.-C.), et les minutes des lettres provenant de la chancellerie égyptienne ; ces documents nous montrent que l'akkadien et le cunéiforme étaient alors la langue et l'écriture officielles de la côte syrienne, et même la langue diplomatique du temps, puisque les pharaons répondaient dans cette langue à leurs vasseaux qui étaient les princes de Syrie-Palestine et à leurs alliés les rois d'Assyrie, de Babylonie et du Mitanni.

Le cananéen.

Il comprend le cananéen ancien, le phénicien, le moabite et l'hébreu. Le cananéen ancien nous est connu incidemment par des gloses explicatives introduites par les scribes syriens dans les lettres de Tell-el-Amarna rédigées en akkadien. Il présente des modifications de la conjugaison verbale, des termes nouveaux dans le vocabulaire, et l'on retrouve ainsi dans la langue de Canaan, c'est-à-dire de la Syrie, un état ancien de l'hébreu.

Le phénicien.

Le phénicien nous est connu pour la période ancienne par quelques inscriptions, (celle d'Ahiram remonte à la fin du deuxième millénaire). Il nous a laissé surtout des documents du v^e siècle avant J.-C. Il était parlé le long de la côte phénicienne, il a eu cependant un rayonnement plus lointain ; nous le rencontrons dans les inscriptions de Zendjirli en Haute-Syrie, en concurrence avec l'araméen, et partout où les Phéniciens ont colonisé, se retrouvent des traces de leur langage. Dans leurs différents comptoirs, la langue phénicienne a le plus souvent disparu au contact des parlers voisins et n'a laissé que quelques toponymes ; par contre, à Carthage où les Phéniciens fondèrent un établissement durable, le phénicien s'est développé ; c'est le Punique (du nom de Poëni que les Romains donnaient aux Carthaginois) ; il revécut même sous le nom de Néo-Punique lorsque les Romains, après la destruction de Carthage envoyèrent des colons sur l'emplacement de la cité ruinée ; le néo-punique resta en usage dans le nord de l'Afrique jusqu'au temps de saint Augustin.

Il nous reste, du phénicien, quantité d'inscriptions dédicatoires très courtes ; les textes un peu plus longs sont rares (inscriptions funéraires de monarques sidoniens, inscription du roi Yehaumilk

de Gebal, tarif de sacrifice). Comme les Sémites, à l'exception des Akkadiens et des Ethiopiens (ces derniers n'appartiennent pas au cadre de ce Manuel), n'écrivaient pas les voyelles, nous ignorons la vocalisation des formes verbales ou des flexions nominales. Ce n'est que par comparaisons et restitutions que nous pouvons y



Fig. 110. — Génies assyriens. La tiare à cornes du premier indique son origine divine. Provient de Ninive, VII^e siècle avant J.-C.

suppléer. L'étude du cananéen ancien des tablettes de Tell-el-Amarna peut nous y aider puisque le phénicien en est proche, mais le vocabulaire demeure restreint. Nous souffrons en somme d'une trop grande pénurie de textes.

Le phénicien a conservé quelques traits d'ancienneté, par exemple le féminin en *t* comme on le retrouve dans la langue de Moab. Il a

acquis certaines formes dues à la dégradation du langage (ytn pour ntn). D'autres lui sont particulières : ainsi le suffixe de la troisième personne qui est en *m*, *hm* et *nm* ; la présence d'un relatif



Fig. 111. — Génie, poursuivant un dragon. Provient de Nimroud, ix^e siècle avant J.-C. Cette figure est fréquemment désignée, mais à tort, sous le nom de Combat de Mardouk contre Tiamat. British Museum.

ish prononcé sans doute *ish* ou *ash* (témoin, *assamar* pour *ash amar*, Poenulus, V, 2, 56, où Plaute a transcrit une tirade phénicienne, bien défigurée par les copistes successifs).

Le phénicien emploie moins l'article que l'hébreu, et cela d'autant qu'il est plus ancien ; Schroeder a relevé sept fois l'article

dans l'inscription d'Eshmounazar qui n'est que du ^{iv}e siècle et a calculé que l'hébreu en pareil cas, en aurait fait usage vingt-huit fois.

L'inscription d'Ahiram présente des particularités (*vav* consécutif), que l'hébreu adoptera. Par certains points (*paal*, « faire » et non *asa*), il se rapproche de l'arabe.

Enfin dans le phénicien devenu le punique et le néo-punique, on note une confusion fréquente des laryngales.

Le moabite.

Le moabite nous est attesté par un seul monument : la Stèle de Mesa (milieu du ^{ix}e siècle avant J.-C.), qui régnait sur le pays de Moab à l'est de la Mer Morte et fut en conflit avec le royaume d'Israël. La stèle rapporte du point de vue moabite, les événements racontés par le *Second livre des Rois*. La langue est étroitement apparentée à l'hébreu, comme le prouvent l'imparfait avec *v* conversif, le relatif *'shr* et certains mots du vocabulaire. Son féminin en *t* et d'autres termes du vocabulaire le rapprochent du phénicien ou de l'arabe. Certaine forme *ellahem* (I. II) est à comparer à l'arabe *iftaal* et à l'akkadien *iklashad* ; *ma'alen* (l. 20), est à rapprocher du cas oblique du duel arabe en *aïn* (comparer avec la contraction de *ai* en *é* en araméen), etc. Ce monument nous donne un trait d'union entre le cananéen du deuxième millénaire et l'hébreu.

L'hébreu.

L'hébreu est avant tout la langue de la Bible. Le plus ancien témoignage que nous en possédions est le chant de Déborah qui se trouve dans le livre des *Juges* (chap. V), et qui peut remonter aux environs de l'an 1000 (plutôt avant qu'après).

Comme l'hébreu poétique abonde en survivances d'ancien cananéen, et que celui-ci s'affirme proche de l'arabe, nous devinons une époque où la différence entre le groupe sud et le groupe nord du sémitique occidental se réduisait à peu de chose. Ce chant de victoire d'un beau mouvement suppose un long passé littéraire.

L'hébreu comprenait lui-même plusieurs dialectes dont nous ne possédons rien, mais auxquels la Bible elle-même fait allusion (*Juges* XII, 6). La langue des parties les plus anciennes se révèle primitive à l'égard de la syntaxe ; elle se borne à réunir les membres de phrase les uns aux autres au moyen de la conjonction, pour

rendre les diverses nuances des propositions subordonnés. Il semblerait que le vocabulaire soit pauvre si nous considérons la plupart des livres bibliques, mais il faut tenir compte des répétitions qui s'y trouvent et de la limitation du sujet. Au contraire, certains livres (celui de *Job* par exemple), dont le sujet est plus large, font usage d'un vocabulaire beaucoup plus étendu que la plupart des autres textes.

L'hébreu, avons-nous dit, n'écrivait pas les voyelles ; on y suppléait dans certains cas par les « mères de lecture », lettres non prononcées qui notaient les voyelles longues. Il a fallu arriver au *vi*^e siècle de notre ère pour que les Massorètes (de *Massora*, tradition), aient imaginé de fixer la prononciation grâce à des points-voyelles qui se plaçaient au-dessus et au-dessous des consonnes, sans changer la physionomie des mots. L'œuvre des Massorètes, dont le point de départ est dû aux rabbins de Babylonie, prit fin vers le *xii*^e siècle seulement.

Par conséquent, nous ne connaissons la prononciation d'une langue sémitique ancienne que pour l'akkadien, mais son système d'écriture, défectueux, ne nous renseigne qu'avec approximation.

La vocalisation de l'hébreu, si tardive, ne nous offre aucune certitude et nous nous rendons compte par des transcriptions de noms propres dans les langages voisins que nous ne possédons pas une prononciation de l'hébreu rigoureusement exacte.

L'araméen.

L'araméen devait supplanter l'akkadien et le cananéen ; un de ses rameaux, le syriaque, devint même pendant le premier millénaire de l'ère chrétienne d'une prodigieuse richesse littéraire. On distingue généralement deux sortes d'araméen : celui d'Orient



Fig. 112. — Aigle éployé, emblème du dieu Nin-Girsou, sculpté sur la masse d'armes du roi Mesilim (3000 avant J.-C.) (cf. fig. 328).

et celui d'Occident. Cette division n'est pas seulement géographique, car le syriaque, qui appartient au rameau oriental, a recouvert, lors de sa plus grande expansion, des contrées où avait été parlé l'araméen occidental. La distinction est linguistique et repose avant tout sur ce fait que dans l'araméen occidental, la préformante de la troisième personne du masculin singulier de l'imparfait est *y* comme en cananéen, tandis qu'en araméen oriental, c'est *n*.

Nous mentionnerons seulement ici l'araméen ancien, les autres dialectes ne devenant habituels qu'à une époque qui sort du cadre de notre étude.

A l'araméen ancien appartiennent pour certains linguistes, les inscriptions de la Syrie du nord, trouvées à Zendjirli, dites de



Fig. 113. — Taureaux agenouillés, les pattes de devant ramenées à la poitrine. Empreinte de cylindre-cachet très archaïque de Suse. Au moins 3000 ans avant notre ère.

Hadad (34 lignes), de Panamou (23 lignes), de Bar-Rekoub (20 lignes), rois du royaume de Samal au temps de Téglathphalasar III, qui sont au Musée de Berlin. Pour d'autres savants, ces inscriptions doivent être rangées dans le cananéen ; en effet, le dialecte de Zendjirli s'en rapproche par certaines particularités qui se retrouvent également dans le dialecte de Nérab, près d'Alep, connu par deux stèles (VII^e siècle) qui sont au Louvre.

C'est ainsi que les *dzâl*, *tsâ*, *z'â* arabes qui donnent respectivement un *daleth*, *tav*, *lêt*, en araméen et un *zain*, *sin*, *tsadé* en hébreu, deviennent à Zendjirli les mêmes lettres qu'en hébreu. Les autres textes qui sont attribués à l'araméen ancien sont, outre les deux stèles de Nérab, celle de Zakir, roi de Hamath, du temps

de Joas d'Israël (viii^e siècle), enfin, la stèle de Teïma en Arabie, qui porte 23 lignes d'inscription du v^e siècle, conservées au Louvre. Du v^e et du iv^e siècles, datent des papyrus et des *ostraka* (lessons de poterie sur lesquels on inscrivait à l'encre les comptes courants), qui ont été découverts en Egypte dans l'île d'Eléphantine. Les papyrus proviennent d'une petite colonie juive qui s'y était établie ; c'est avec quelques mentions inscrites sur les tablettes cunéiformes pour rappeler leur teneur, la plus ancienne écriture sémitique à l'encre, qui ait été retrouvée, abstraction faite de quelques signes cunéiformes tracés à l'encre ¹.

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

Traces d'influences.

Les découvertes de ces dernières années ont souligné l'importance de l'Indo-Européen en Asie Occidentale ancienne. On connaissait son extension normale et régulière, coïncidant avec la progression des Indo-Européens, notamment en Phrygie et en Perse, mais on se rend compte que des influences indo-européennes se sont produites à des degrés divers dans les parlers asianiques. J'ai rapporté ci-dessus les constatations faites dans un des dialectes hittites, le kanéshite, et les recherches effectuées sur le sumérien. Nous allons voir que les autres langues asianiques ont également subi cette influence. Nous devons considérer ces influences comme un minimum ; nous ne connaissons les langues indo-européennes qu'à un stade avancé de leur évolution ; or, certaines langues du groupe ont pu évoluer indépendamment du groupe ; c'est peut-être le cas du kanéshite ; ce peut être celui d'autres langues à découvrir.

Ces résultats ne sont pas en désaccord avec les théories actuelles qui estiment qu'il peut exister des groupes apparentés à l'indo-européen, qui se distinguent de lui. On a pensé rattacher ainsi le sémitique à l'indo-européen, mais ce n'est qu'une hypothèse comme le rattachement de la race sémitique à la race indo-européenne.

Il est également possible que certaines langues indo-européennes se soient séparées du groupe avant qu'il ait atteint son unité, tels l'osque et l'ombrien par rapport au latin, l'achéen par rapport au

1. Par exemple. O. Schröder, *Keilschrifttexte aus Assur. Verschiedenen Inhalts*, Leipzig (Hinrichs), 1920, n° 77, p. 60.

dorien du Péloponèse. Tel pourrait être le cas du hittite-kanéshite, mais tel aussi serait le cas du sumérien si l'hypothèse de M. Autran se trouvait confirmée.

On trouve des traces d'indo-européen dans la langue des Kassites; le nom de leur grand dieu était Shouryash que nous retrouvons dans l'Inde sous le nom de Sourya; le mot *bougash*, qui est le slave *bogu* et le phrygien *bagaios*, désigne dieu dans cette langue. Un des éléments du nom kassite Indabougash se retrouve dans le



Fig. 114. — Animaux conduisant une barque à la pagaie. Empreinte de cylindre-cachet sur tablette proto-élamite de Suse.

nom perse Intaphernes. Il est possible qu'une connaissance plus étendue du kassite, et notamment des cadres grammaticaux de la langue, conduise à la conclusion que le kassite est indo-européen comme le hittite-kanéshite, mais actuellement on ne saurait le prétendre; ce sont des marques d'influence indo-européenne qu'on y retrouve. Ces mêmes éléments se sont rencontrés dans le mitannien, notamment dans les noms des dieux Indra, Varouna et des Nasatyas, et dans ceux des monarques : Artatama, Shoutarna, Tushratta; là l'influence est plus accusée. Dans ces deux types de langue, kassite et mitannien, nous saisissons l'infiltration de l'indo-européen en Mésopotamie, dès le début du second millénaire.

Rôle des aristocraties.

Dans l'explication de ces faits, il faut tenir compte du rôle des aristocraties dans les sociétés antiques. (J'entends aristocraties, non pas dans son sens primitif, mais dans celui qu'il a acquis par la suite, de classe supérieure.)

Le monde ancien nous a fréquemment donné le spectacle d'une minorité agissante capable de dominer un grand peuple et de main-

tenir cette domination pendant un temps assez long. C'est le cas des Gouti qui sont maîtres du pays de Sumer et d'Akkad pendant plus d'un siècle, celui des Kassites qui occupent la Babylonie pendant plusieurs siècles, tandis que les Hyksos tiennent l'Egypte sous leur dépendance. C'est le cas de la dynastie régnant en Mitanni qui nous apparaît indo-européenne, et des Hittites de Boghaz-Keuï. C'est, vraisemblablement, celui de l'Assyrie où les Sémites paraissent avoir été numériquement assez faibles par rapport à la masse de la population. A part la période sumérienne, les popula-



Fig. 115. — Animaux humanisés. Motifs symétriques d'un taureau terrasant deux lions et d'un lion subjuguant deux taureaux. L'artiste, pour rendre de profil les cornes du *bos primigenius* qu'il représentait, a simplement dessiné une corne, l'autre étant, par convention, cachée par la première. Même provenance que la fig. 114.

tions de l'Asie Occidentale n'ont été que rarement dominées par des éléments tirés de leur propre sein. Tantôt il y a primauté des envahisseurs ; tantôt, par une sorte d'infiltration, une classe d'hommes de race étrangère s'empare du pouvoir. Les sociétés modernes nous présentent d'ailleurs des exemples de ce fait. Dans le mouvement de l'Islam, le nombre des Arabes autochtones qui conquièrent l'Orient et se déversèrent en Afrique et Espagne fut infime par rapport aux peuples conquis. Aujourd'hui même, en France, si l'on dénombrerait les Israélites qui sont à la tête des affaires publiques et des grands services de l'État, on obtiendrait un pourcentage hors de proportion avec le nombre réel des Israélites en France. Ce sont de tels mouvements qui ont changé en surface la physionomie des empires alors que la masse restait fidèle à ses traditions, et dont nous trouvons un écho dans la religion et dans la langue.

A côté de ces traces indo-européennes qu'on trouve à des degrés inégaux dans le mitannien, le kassite et surtout dans le hittite-kanéshite, l'Asie Occidentale a connu des langues purement indo-européennes, dont nous dirons quelques mots.

Le phrygien, le scythe, le perse.

Le phrygien, parlé par les Thraco-Phryges qui envahirent l'Asie Mineure en traversant l'Hellespont et y héritèrent de la puissance



Fig. 116. — Symboles divins, gravés sur une des sept stèles qu'avait fait sculpter le patési Goudéa. Vers 2500 avant J.-C. Musée du Louvre.

des Hittites de Boghaz-Keui est une langue indo-européenne, ainsi que celle des Scythes qui, pendant le premier millénaire, menacèrent la civilisation de l'ancienne Asie. Malheureusement nous ne possédons que quelques gloses et noms propres en thrace, à peine quelques inscriptions et quelques noms propres en phrygien.

Le scythe appartenait au groupe iranien ; mais les Grecs ne nous ont transmis que quelques mots ou noms propres de la langue scythique ; cela suffit pour que nous nous rendions compte des

différences qu'elle présente avec la langue des Perses et des Mèdes.

Le perse ancien connu par les inscriptions des Achéménides est la langue des souverains et de leurs courtisans, qui ont régné sur l'ancien Elam du ^{vi}e au ^{iv}e siècles avant J.-C. Nous aurons l'occasion de voir le rôle de ces inscriptions dans le déchiffrement des écritures cunéiformes. C'est au perse que convient le nom de langage aryen (de *arya*, Iran) et non aux autres branches du domaine indo-européen. Ce perse des inscriptions achéménides se retrouve, évolué, dans les inscriptions pehlevies des rois sassanides. Avec le groupe de l'Inde, le perse ancien constitue l'indo-iranien caractéristique d'un état ancien de l'indo-européen, où l'on entrevoit le rôle des racines, où l'on trouve les huit cas de la déclinaison, et

dont la connaissance est à la base de toute étude comparée des langues indo-européennes ¹.

Développement de ces langues.

Nous venons d'exposer la répartition géographique des différentes langues qui ont été parlées dans l'Asie Occidentale ancienne ; quelle en est la répartition selon le temps ?

Partout en Asie Antérieure, nous trouvons une langue asianique comme parler le plus ancien ; cette langue est celle des peuples à qui l'on doit la première civilisation, ou qui y ont participé.

En Sumer, le sumérien ; en Elam, le proto-élamite ; au nord de Sumer, le mitannien ; au nord-ouest, les dialectes hittites et en Asie Mineure, le proto-hittite. Nous ne constatons pas la présence de ces langues à la même époque. Si le sumérien est attesté dès avant 3000, le proto-hittite ne l'est pas avant 1500 ; mais ce que nous remarquons, c'est l'antériorité de ces langues sur un point donné, par rapport à celles d'un autre groupe.

Toute cette aire est recouverte par le sémitique, dont l'expansion prenant la Mésopotamie pour centre, rayonne peu à peu dans toutes les directions, vers l'Elam, vers ce qui sera l'Assyrie, au delà du Taurus, vers la Palestine. Lorsque le sémitique ne remplace pas complètement les parlers autochtones, il se maintient du moins à côté d'eux à usage égal (monde hittite). En même temps, l'indo-européen mordait sur la périphérie de ce domaine et l'entamait dans une marche convergente, par l'Asie Mineure (hittite-kanéshite), par l'Arménie et la Perse (influence indo-européenne chez les Kassites, dans les royaumes du Mitanni et de la Perse Achéménide).

Mais il va sans dire que ces langues qui ont co-existé pendant des siècles ont eu un retentissement réciproque sur leur développement ; les emprunts de l'une à l'autre ne se comptent pas ; les traces d'influences sont manifestes même dans l'établissement des cadres de la langue ; c'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que la grammaire arménienne a subi l'empreinte des langues du Caucase ².

L'étude linguistique de l'Asie Occidentale ancienne nous conduit donc, elle aussi, à la conclusion que la civilisation primitive du pays est le fait de peuples parlant des langues asianiques, dont le plus ancien est celui des Sumériens.

1. A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 43.

2. A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique*, Vienne, 1903 (début).

CHAPITRE VI

L'ÉCRITURE

LES VARIÉTÉS D'ÉCRITURE

Les écritures primitives sont pictographiques ou idéographiques, c'est-à-dire qu'elles représentent des idées ; ce n'est qu'à une époque plus tardive du développement des civilisations qu'on voit l'écriture devenir alphabétique, c'est-à-dire indiquer des sons. D'ordinaire, la phase syllabique, où l'écriture note les syllabes des mots, ménage la transition entre les deux systèmes.

L'écriture pictographique.

Lorsque le primitif veut exprimer par écrit le nom des objets, il en trace le dessin plus ou moins simplifié. C'est de la pictographie. Ce procédé s'observe chez tous les peuples très anciens ou chez ceux dont la civilisation s'est formée sans contact appréciable avec des peuples plus avancés. Dans ce système, chaque dessin vaut un mot, et naturellement, celui de la chose qu'il représente. Si un primitif veut rappeler qu'il a tué dix lions, il représentera dix fois un lion. Comme l'idée de tuer rentre dans l'abstrait et non dans le concret, le primitif (et ceci suppose déjà un certain degré d'évolution), ne pourra la représenter qu'en tournant la difficulté ; il dessinera par exemple un homme tirant de l'arc, agitant une massue ou une lance. L'écriture devient là idéographique, elle ne représente plus un mot, mais une idée. Plus tard viendront les simplifications ; l'artiste au lieu de dessiner dix taureaux, dessinera simplement les têtes pour gagner du temps ; pour le même motif, au lieu de représenter un homme tirant de l'arc, il représentera seulement l'arme dont il se sert en y attachant la même idée ; on arrive ainsi à ce qu'ont connu les Egyptiens dans les hiéroglyphes. L'écriture égyptienne à l'origine fut pictographique ; de même celle des Chinois chez qui chaque signe représente un mot ; de même celle des Indiens du Nouveau Monde avant la conquête espagnole. Parmi les écritures du monde ancien,

nous devons citer les hiéroglyphes crétois représentés par le disque de Phaestos qu'on ne lit pas encore aujourd'hui. Ce disque d'argile



Fig. 117. — Koudourrou (borne-limite), de l'époque kassite où sont gravés les emblèmes des dieux, avec leurs animaux-attributs. Musée du Louvre.

cuite porte une succession d'hiéroglyphes, têtes, bateaux, etc., qui ont été imprimés dans l'argile fraîche au moyen de petits poinçons portant ces signes gravés en relief. L'existence de ces

poinçons est l'exemple le plus ancien qui soit des caractères d'imprimerie. Nous verrons tout à l'heure que les signes cunéiformes appartiennent au même système d'écriture.

Dans l'exemple que nous avons donné plus haut, il subsiste une certaine imprécision ; on voit qu'un chasseur a tué dix lions, mais quel chasseur ? Il va falloir exprimer les idées de personnes ce qui est une difficulté de plus. Et lorsqu'on voudra rappeler une vente,



Fig. 118. — Le temple de Byblos à l'époque romaine, d'après une monnaie impériale. La construction ancienne se compose d'une enceinte à portiques intérieurs (plan conservé dans les Mosquées). Au centre se dresse un cône de pierre, le *bélyle*, qui remplace l'image de la divinité. La partie gauche de la construction est une adjonction (le naos).

par exemple, on comprendra bien s'il y a l'image d'un homme, celle de moutons et l'idéogramme qui représente l'idée de vente que cet homme a vendu des moutons, mais supposons qu'on veuille spécifier à qui ; comment, dans une phrase représentant un second homme en plus des précédents éléments, reconnaîtra-t-on le vendeur de l'acheteur ? Il faut ou bien fixer un ordre rigoureux des parties de la phrase, ce qui est déjà de la syntaxe, ou bien ajouter aux figures des éléments qui indiquent les cas grammaticaux, ceci est déjà un grand perfectionnement. Cet état auquel le langage est nécessairement arrivé avant que l'écriture en sente la nécessité correspond à l'introduction d'un élément nouveau dans l'écriture : la représentation de

groupes de sons indépendamment de celle des choses, et c'est un pas vers le syllabisme ; il sera entièrement réalisé lorsque le primitif se rendra compte que les mots qu'il peint par une image sont divisibles en syllabes.

L'écriture syllabique.

Le mot n'est plus un tout ; il apparaît dans ses éléments. Cette connaissance de la syllabe permettra de rendre compte de la relation des mots entre eux (génitif, datif, etc.), par des particules ajoutées aux mots ou par des flexions internes ; elle permettra d'écrire, par l'addition de leurs syllabes, les mots qui jusque-là s'écrivaient par leur représentation figurée ou le signe unique qui en était la simplification.

L'expérience prouve que le plus souvent les langues ont donné aux signes qui représentaient déjà des mots la valeur d'une des syllabes (la première d'ordinaire), de la prononciation de ce mot : soit le mot cheval représenté par un cheval¹ ; dans le syllabisme on donnera à l'image du cheval la valeur *che* ; à l'image du lapin, représentant cet animal, la valeur *la*, etc. Si l'on a soin de ne prendre qu'un signe pour chaque syllabe, le problème reste simple on écrira la tête du cheval pour *che* et rien d'autre. La première syllabe des mots : cheval, chemin, chemise, cheminée par une tête de cheval. Mais si, lors de l'élaboration du système on donne aussi à l'image du



Fig. 119. — Cylindre-sceau archaïque provenant de Suse et représentant l'assemblage capridé, astre (croissant lunaire), arbre, de signification incertaine, mais religieuse. Musée du Louvre.

chemin, à celle d'une chemise et d'une cheminée la valeur *che*, on aura quatre signes avec la même valeur. Donc, multiplicité de signes rendant le même son ; pendant longtemps le primitif ne s'y trompera pas et saura les distinguer les uns des autres et se rappellera leur origine ; peu à peu, la confusion s'établira.

Mais l'idéogramme d'un cheval pourrait aussi représenter bien d'autres idées, par exemple la rapidité, l'idée de courir, celle de tirer les fardeaux ; si l'on donne à la tête de cheval qui a déjà la valeur *che*, la valeur de la première syllabe de ces mots, idées que représente aussi le cheval : *ra* (de rapidité), *cou* (de courir), *ti* (de tirer), on créera, à côté des sons qui peuvent être représentés par plusieurs signes, des signes qui peuvent représenter plusieurs sons. De telles complications sont le fait du temps ; un système élaboré

1. Pour la démonstration du système, nous supposerons la langue française écrite idéographiquement, puis syllabiquement, de façon à rendre les exemples plus sensibles

en une fois serait plus simple ; c'est ainsi que la langue éthiopienne ancienne devenue l'abyssin moderne, ayant adopté un système d'écriture basé sur le syllabisme et à une époque relativement récente (iv^e siècle de notre ère), a choisi un seul signe pour chaque lettre en le modifiant légèrement selon sa voyelle (ba, be, bi, da, de, di, etc.), de façon à créer un syllabaire de signes qui ne donne lieu à aucune confusion et où l'on ne constate aucun double emploi.

Écriture alphabétique.

Ce système est un remarquable progrès sur les précédents. Le syllabisme des mots était de découverte assez facile et le désir de rendre cette syllabe s'imposait. Mais comme une consonne a besoin pour être prononcée d'être accompagnée d'une voyelle, ce n'est que par réflexion qu'on s'aperçut que la syllabe était, elle aussi, réductible en éléments, et en éléments relativement peu nombreux. Ce fut l'origine de l'alphabet. Dans cette invention, ce qui est remarquable, ce n'est pas le choix des signes de cet alphabet. N'importe lesquels conviendraient à condition d'être suffisamment distincts les uns des autres.

La vraie découverte est d'avoir su décomposer la syllabe en sons. Une telle trouvaille ne pouvait être réalisée qu'à un moment où la civilisation avait déjà progressé et où l'esprit d'observation était suffisamment développé.

C'est pourquoi l'on ne trouve l'alphabet chez aucun peuple primitif, à moins qu'on le lui ait transmis. Alors que la civilisation date en Orient de plus de 3000 ans avant J.-C., l'alphabet n'entra dans l'usage que vers la fin du deuxième millénaire avant l'ère chrétienne.

Parmi les peuples anciens, il n'en est pas qui s'en soient tenus à l'idéographie intégrale ; l'Égyptien a connu l'écriture syllabique et même l'écriture alphabétique ; de même le Hittite. Nous verrons que l'Assyro-Babylonien a pu dépasser le syllabisme, mais n'a connu l'écriture alphabétique que pour les voyelles. L'infériorité de ces écritures par rapport à celle des modernes provient de ce que ni l'Égyptien, ni l'Akkadien, à mesure qu'ils se transformaient, ne rejetaient les vieilles formules ; ils conservaient côte à côte l'idéographie, le syllabisme et l'alphabétisme, de façon que chaque progrès aboutissait à une complication de plus et rendait plus inextricables les difficultés du système.

On peut se demander si le retard apporté à la décomposition du

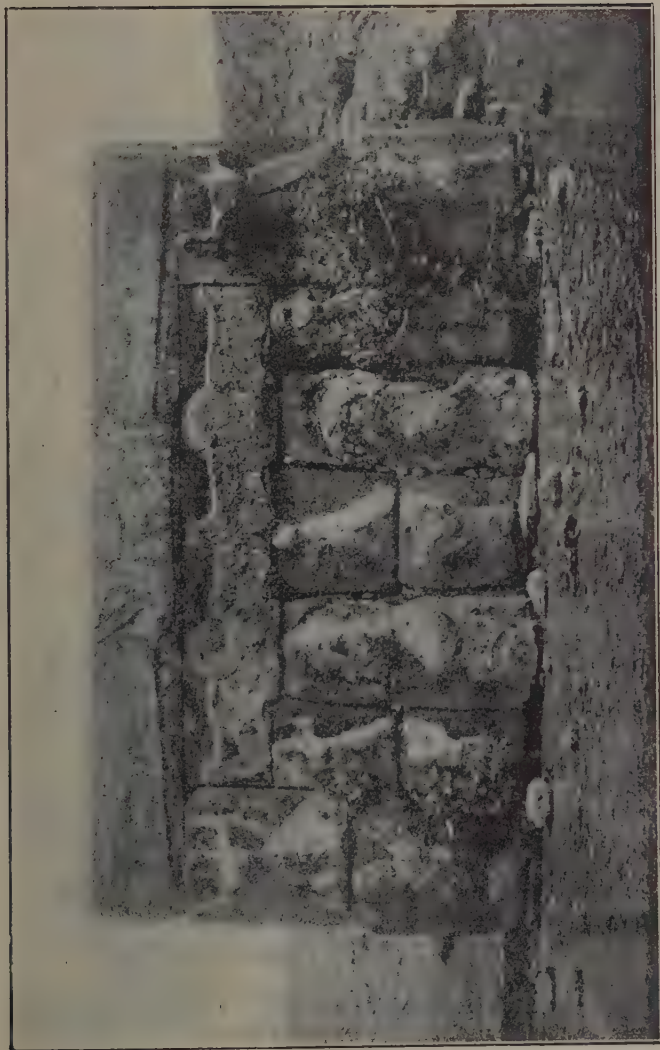


Fig. 120. — Monument élevé au génie d'une source à Eflatoun-Bounar, au sud-ouest de Koniah. On distingue encore les disques solaires entourés d'ailes allongées et, sur les côtés, des génies qui, les bras levés, semblent supporter la dalle supérieure du monument.

mot en ses sons élémentaires ne tient pas à la conception que se faisaient du nom les Égyptiens et les Mésopotamiens. Pour eux une chose n'est que si elle a un nom ; tant qu'une chose n'a pas reçu son nom, elle n'a pas d'existence¹.

Cette façon de voir que nous comprenons mal aujourd'hui, établit entre le nom et la chose un rapport indissoluble, dont nous

retrouvons un écho chez les anciens philosophes grecs. Certains d'entre eux ne prétendaient-ils pas qu'il existait un lien naturel entre les choses et leur nom ?

Aujourd'hui, notre étude de la lecture prend son point de départ dans l'alphabet, c'est-à-dire dans les éléments du mot ; elle groupe ensuite les lettres en syllabes et de là remonte au mot par l'addition des syllabes ; cette décomposition nous paraît donc simple. Mais la preuve de sa difficulté pour les anciens, c'est que certains peuples qui ont adopté l'alphabet n'ont pas tiré tout le parti possible de l'instrument qu'ils avaient entre les mains. Les Sémites (alphabets hébreu, arabe, syriaque,

etc.), n'écrivent en principe que les consonnes. Nous avons vu que lorsqu'après le iv^e siècle de notre ère, les Ethiopiens régularisèrent leur système d'écriture, ils choisirent le système syllabique de préférence à l'alphabet.

L'écriture cunéiforme.

Deux systèmes d'écriture idéographique se présentent à nous en Asie Occidentale : l'écriture cunéiforme et l'écriture hiéroglyphique hittite ; nous les étudierons par ordre d'importance. Tandis



Fig. 121. — Petit bronze d'Asie-Mineure, d'époque gréco-romaine, représentant par simplification le Grand Dieu et son animal-attribut, sous la forme d'un aigle sur le dos d'un cerf. Musée de Berlin.

1. G. Contenau, *De la valeur du nom, chez les Babyloniens et de quelques-unes de ses conséquences* ; *Revue de l'Histoire des Religions*, 1920.

que les hiéroglyphes hittites sont cantonnés en Asie Mineure et surtout dans la Haute-Syrie, l'écriture cunéiforme a rayonné sur toutes les parties de l'Asie Occidentale ancienne qui font l'objet de notre étude.

Définition.

On nomme écriture cunéiforme une écriture dont les éléments ont la forme d'un clou. Ce nom qui provient du latin *cuneus* (coin, clou), a été imaginé au milieu du siècle dernier lorsque s'est fondée l'assyriologie. La désignation anglaise de « arrowheaded », écriture en tête de flèche, qu'on lui avait opposée à ce moment, est tombée dans l'oubli, et le nom d'écriture cunéiforme est employé partout en France, en Angleterre, en Italie et en Allemagne, où l'expression « keilschrift » en usage, n'est que l'équivalent du mot cunéiforme. Tous les spécimens d'écriture cunéiforme que nous possédons sont sur pierre ou sur argile plus ou moins cuite. Les textes écrits en cunéiformes nous parlent couramment de « tablettes » et accidentellement d'une autre substance pour recevoir cette écriture, telle que le *ni'ârrou*, papyrus, et il est fait mention du *koushshar*, scribe écrivant sur parchemin¹, mais les Assyro-Babyloniens ont surtout employé l'argile et la pierre. D'ailleurs s'ils avaient beaucoup employé le papyrus comme leurs voisins les Egyptiens, nous aurions peu de chances d'en retrouver dans nos fouilles, car le sol de la Mésopotamie est tout-différent du sol sec de l'Egypte ; imbibé d'eau par suite des pluies et des inondations, il détruit peu à peu tout ce qui lui est confié. L'usage qu'ont fait les Mésopotamiens de papyrus ou d'une autre matière (on sait que le nom du parchemin vient de celui de la ville de Pergame en Asie Mineure où il aurait été inventé), n'a pas dû être intensif car en Egypte, à Tell-el-Amarna, toute la correspondance qu'envoyaient au pharaon les princes de l'Asie Antérieure, était sur argile cuite.

Plusieurs monuments indiquent que les Assyriens ont connu pour écrire d'autres substances que l'argile. Sur des bas-reliefs provenant des palais d'Assournasirpal, de Sargon, de Sennachérib, les soldats assyriens comptent les prisonniers ou les têtes coupées des vaincus. A mesure que les soldats jettent de nouvelles têtes aux pieds des officiers, ou amènent les captifs, l'un d'eux en inscrit le nombre sur une sorte de banderolle posée à plat sur sa main

1. B. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, II, pp. 343-344.

gauche (fig. 85). Il s'agit d'une matière souple car son extrémité inférieure semble s'incurver. A côté de ce scribe en est un autre qui écrivait sur tablette.

A l'époque où ont été sculptés ces bas-reliefs, la langue araméenne qu'on écrivait au moyen d'un alphabet, commençait à remplacer dans le peuple, la langue akkadienne, d'où la présence de deux scribes différents. Nous verrons, d'ailleurs, que l'écriture cunéiforme ne pouvait vraiment être employée que sur pierre ou sur argile ; écrite au calame ou au pinceau (nous en avons quelques spécimens cf. p. 189, note), elle perd cet aspect « cunéiforme » qui est sa caractéristique.

L'écriture cunéiforme du premier millénaire se compose d'un seul élément, le *clou*, mais posé de trois façons différentes : verticalement, horizontalement ou en diagonale. Dans ce dernier cas le scribe n'imprime guère que la tête du clou, sans sa queue. Mais dans certaines inscriptions sur pierre, on voit très nettement la queue du clou descendant obliquement vers la droite.

Si nous examinons l'écriture sur argile d'une époque plus ancienne, par exemple des tablettes datant du début du troisième millénaire, nous y constatons la présence de deux éléments : le clou qui s'emploie verticalement et horizontalement, et le disque. Ce dernier est produit par l'impression perpendiculaire de l'extrémité opposée à la pointe de l'instrument qui sert à écrire. La



Fig. 122. — Petit bronze syro-phénicien représentant le Grand Dieu avec son costume typique : courte tunique, casque terminé par une pointe. Provient de Tortose. Seconde moitié du deuxième millénaire avant J.-C. Musée du Louvre.

présence de ces disques indique qu'une extrémité de cet instrument était de section cylindrique ; on obtiendrait le même résultat en imprimant sur de l'argile l'extrémité non taillée d'un crayon.

Lorsque le scribe au lieu d'appliquer perpendiculairement l'extrémité cylindrique de son stylet l'imprimait obliquement, il



Fig. 123. — Stèle de Schihân, pays de Moab, à l'est de la mer Morte, représentant le Grand Dieu combattant. Du haut du casque partait un appendice flottant dans le dos et bouclé à son extrémité, rappelant la crinière de nos casques.

obtenait une sorte de demi-lune. Dans l'écriture plus récente, le rond a disparu et la demi-lune est remplacée par le clou disposé en diagonale.

En pratique, l'écriture cunéiforme employant le disque et la demi-lune fut très rapidement remplacée par l'écriture plus moderne qui ne comprend que les trois façons ci-dessus décrites de disposer le clou.

C'est en combinant ces diverses positions élémentaires qu'on obtient les signes cunéiformes. On conçoit que ces combinaisons, si l'on ne recule pas devant la complication des signes, puissent être infinies, comme pourrait l'être le système télégraphique Morse. On conçoit également qu'un groupe de clous puisse représenter soit des mots, soit des syllabes, soit des lettres. En conséquence, il est possible de créer avec ces éléments plusieurs variétés du système cunéiforme que l'on appliquera à des langues de même famille ou de familles diverses.

Mais il est également possible de se servir d'une variété donnée du système pour transcrire d'autres langues de même famille ou de famille différente, qu'il s'agisse d'écriture idéographique, syllabique ou alphabétique. Le système est aussi souple que n'importe quel alphabet, du moins en théorie.

Adoption de l'écriture sumérienne par les Sémites.

Les pictographes dont les écritures cunéiformes dérivent ont été inventés par les Sumériens. C'est à eux ou à une population de langue très proche de la leur qu'il faut faire remonter le mérite de la découverte de l'écriture. Par la suite, les Sémites, lors de leurs premiers contacts avec les Sumériens, adoptèrent ce système d'écriture. Les plus anciens textes sémitiques sont écrits avec les mêmes signes que les plus anciens textes sumériens. Comme dès la plus haute époque nous trouvons des traces de sémitismes dans les textes sumériens (voir p. 174) et bientôt même des textes sémitiques, nous devons supposer que cette adoption s'est faite à une époque qui précède l'histoire. Mais qui nous prouve alors que l'emprunt de l'écriture a bien été fait par les Sémites et que le contraire ne soit pas vrai ?

Quand un peuple crée un système graphique à son usage, il représente tous les sons qui sont propres à sa langue : s'il emprunte le système d'un autre peuple et que les deux langues n'aient point la même série de sons, l'emprunteur laisse de côté les signes inutiles

et ajoute ceux qui lui manquent. La langue arabe, qui est un type de langue sémitique, a créé pour rendre les aspirées de sa langue, un système de points qui lui permet de modifier la valeur de certaines lettres. Les Persans en adoptant l'alphabet arabe y ont ajouté les sons qui lui manquaient.

Les anciens Grecs, utilisant l'alphabet primitif ont employé les lettres représentant les aspirées, dont leur langue n'avait pas besoin, à écrire les voyelles.

Or, la langue des Sumériens qui ne possède pas la variété des sons aspirés des langues sémitiques, mais seulement l'*h* et l'aspiration douce ('), n'a pas de signes syllabiques pour les autres aspirations. Les Sémites se sont contentés de ce système, tout à fait insuffisant pour eux, de sorte que l'assyro-babylonien ne peut rendre en écriture cunéiforme les sons aspirés qui lui sont propres. Il est remarquable que les Sémites se soient satisfaits de ce système sans le modifier au cours des temps. Il en résulte que l'emprunt a dû se faire à une époque où les pictographes sumériens avaient déjà des valeurs syllabiques ; la culture des Sémites devait être alors rudimentaire pour qu'ils aient subi l'influence des initiateurs au point d'avoir plié leur langue à une écriture quand l'inverse eût été naturel. Ces faits supposent implicitement que la civilisation sumérienne est extrêmement ancienne, puisque longtemps avant l'époque historique, les Sémites s'étaient accoutumés à un système syllabique qui lui-même provenait d'un système pictographique plus ancien.

Origine des cunéiformes.

L'invention des pictographes sumériens remonte au moins aux derniers siècles du quatrième millénaire avant notre ère ; l'écriture pictographique des Sumériens était disposée en colonnes verticales, celle du début étant la colonne de droite. Les signes, toujours assez grands, se suivaient de haut en bas. Peu à peu les scribes sans doute pour donner plus de clarté à leur texte, délimitèrent par des raies horizontales plusieurs cases dans chaque colonne (fig. 86).

Peu à peu les scribes trouvèrent incommode cette façon d'écrire verticalement ; en partant de la droite ils firent décrire un quart de circonférence à leur tablette lorsqu'ils écrivaient ; de la sorte ils se trouvaient tracer leurs signes par lignes horizontales en commençant par le haut à gauche, comme nous le faisons de nos jours.

On lisait encore le texte en tenant la tablette verticalement. Plus tard, on lut la tablette dans la position que lui donnaient les scribes pour l'écrire ; à partir de ce moment, les cunéiformes s'écrivirent sur lignes horizontales et dans le sens de notre écriture.

C'est ici qu'intervient pour la constitution de l'écriture cunéiforme la nature de la matière sur laquelle on traçait les signes. Nous avons dit plus haut que nous ne connaissons pratiquement d'écrits cunéiformes que sur pierre ou sur argile cuite.

Mais il est vraisemblable que les inventeurs de cette écriture se servirent tout d'abord d'une autre matière, pierre ou bois sur laquelle ils dessinaient leurs pictographes.

Quoiqu'il en soit, le scribe rencontra de grandes difficultés en traçant les lignes de son dessin au moyen d'une pointe sur l'argile fraîche. Si l'on ne se contente pas d'égratigner l'argile, on ne peut tracer un dessin linéaire sans produire des bavures aux courbes ; fatalement l'écrivain fut amené à remplacer les cercles par des polygones et les courbes par des lignes brisées. A ce moment déjà le signe primitif était bien altéré, surtout s'il était la reproduction d'un pictographe



Fig. 124. — Le Grand-Dieu Teshoub. Provient de Zendjirli. Il est armé du foudre, de la hache et d'une épée ; il est chaussé de bottines à pointes recourbées caractéristiques du costume hittite.

déjà simplifié en peinture (tête de bœuf pour le bœuf entier ; flèche pour le guerrier tirant de l'arc, etc.) ; mais il se composait de signes linéaires qui permettaient encore de le reconnaître.

Par la suite, le scribe, pour éviter ces bavures, imagina d'imprimer les signes par pression de la pointe de l'instrument à écrire, comme nous l'avons dit. A ce moment l'écriture « cunéiforme » était créée et il n'y avait plus que de vagues ressemblances entre le signe et l'image de l'objet qui lui avait servi de modèle. Lorsque

le scribe lui-même perdit de vue les signes primitifs, il procéda par simplifications, adjonctions, qui rendirent presque impossible toute reconnaissance des prototypes.

Cette transformation était accomplie dès le milieu du troisième millénaire. Par contre les inscriptions sur pierre restèrent plus longtemps linéaires. Celles de la dynastie d'Agadé sont un modèle du genre (fig. 87). Les inscriptions sur pierre de Goudéa et des rois

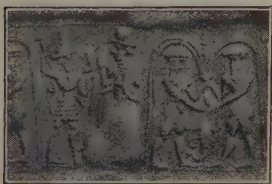


Fig. 125. — Cylindre-sceau représentant le Grand-Dieu et la Grande-Déesse. Motif symétrisé et composé de deux Gligamesh tenant le vase d'où jaillissent les eaux vivifiantes; entre eux, le scorpion, un des attributs de la déesse. Musée du Louvre.

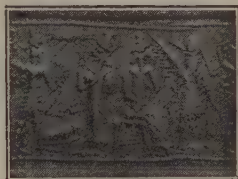


Fig. 126. — Cylindre-sceau où sont gravés le Grand-Dieu tenant en laisse le taureau, la Grande-Déesse représentée long vêtue avec une tiare cylindrique d'où partent des cornes, un dieu assis s'adressant à un génie. Musée du Louvre.

d'Our peuvent déjà être mises en parallèle avec les inscriptions en argile de même époque (fig. 88).

Même au temps de la Première Dynastie Babylonienne, où l'écriture sur argile est bien cunéiforme, nous constatons encore dans les écrits sur pierre, l'existence de signes dont le tracé est tout à fait linéaire.

Nous ne possédons malheureusement pas toutes les preuves de ces transformations. Lorsque l'histoire commence, l'écriture sur argile est déjà en usage; les signes ont subi des transformations et c'est rarement que nous pouvons reconnaître le pictographe qui lui a donné naissance. Mais l'image de certains signes s'est perpétuée assez longtemps pour que nous soyons sûrs que ceux qui nous paraissent méconnaissables avaient comme eux une origine pictographique.

Les plus anciennes tablettes.

Quelques très anciennes tablettes nous montrent ces transformations en voie d'accomplissement; nous citerons les principales.

Ce sont :

1° Les « monuments Blau » (fig 89) publiés par Ward : *Proceeding of the American Oriental Society*, 1885, p. 57 et *American Journal of Archaeology*, 1^{re} série, t. IV (1888), pl. IV, V. — Menant : *Revue Archéologique*, t. XII (1888), p. 360 et suivantes. — Thureau-Dangin : *Revue Sémitique*, IV (1896), p. 43. — Barton : *JAOS* XXII (1901), p. 118 ; *ibid.*, t. XXIV, p. 388. — King : *History of Sumer and Akkad*, 1910, p. 62 ;

2° Une tablette publiée par V. Scheil : *Délégation*, II (1900), p. 130. — Barton : *JAOS*, t. XXII (1901), p. 126. — Delitzsch : *Mehr Licht* (Leipz.), 1907, p. 24 ;

3° La « tablette Hoffmann » du Général Theological Seminary (New-York), publiée par Ogden et Barton : *JAOS*, XXIII (1902), p. 19 et Barton : *Origin and Development of Babylonian Writing*, Leipz. (1913), p. 7 ; (fig. 90).

4° La tablette du Musée de l'Université de Pensylvanie publiée par Barton : *Museum Journal*, t. III, p. 4, et *Origin and Development of Babylonian Writing*, p. 8 ;

5° Une tablette de Tello publiée dans *Découvertes en Chaldée*, pl. 1 bis, et par V. Scheil : *Notes d'épigraphie*, 4 (dans *RT* 1900, p. 149 ;

6° Une tablette de Shourouppak, publiée par Thureau-Dangin : *RA*, VI (1906), p. 143 ;

7° Une tablette publiée dans : *Découvertes*, pl. 1 ter, N° 5 ;

8° Une tablette : *ibid.*, N° 6 ;

9° Un fragment : *CT.*, V, 3 ;

10° Un fragment : Thureau-Dangin : *Nouvelles fouilles*, fasc. 2, p. 222 ;

11° Une tablette : Scheil, *RA*, XIV (1917), p. 93. A. Deimel a publié dans sa *Liste der Archaischen Keilschriftzeichen von Fara* (Leipz.), 1922, outre les N°s 1, 2, 3, 4, 11, ci-dessus indiqués, deux spécimens de Berlin : Vat, 9091 et 13.600, et, dans ses *Inscriptions de Fara* (Leipz.), 1923, des documents qui peuvent dater d'environ 3200 à son estimation.

Tout dernièrement, M. Langdon, dans ses *Excavations at Kish*, a publié une tablette vraiment pictographique sur pierre : tête humaine non stylisée ; par contre le signe qui désigne le chiffre 1 est déjà à l'état où nous le connaissons beaucoup plus tard (fig 91).

Le musée du Louvre possède un certain nombre de tablettes parmi les plus anciennes connues ; elles ont été publiées par

M. Thureau-Dangin ¹. Les pictographes (tête d'animal, la main, le pied, le vase) sont encore à l'état primitif ; ce qui augmente l'intérêt de ces tablettes, c'est qu'elles portent des empreintes de sceaux analogues à celles qu'on retrouve sur les plus anciennes

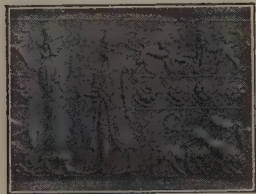


Fig. 127. — La Grande-Déesse et le dieu-fils reconnaissable à son manteau ouvert, sa tiare ovoïde. Un rang de rosaces reliées par un rinceau sépare en haut deux sphinx affrontés, en bas un lion attaqué à la fois par un taureau et par un aigle. Première moitié du second millénaire avant J.-C. Musée du Louvre.

tablettes proto-élamites de Suse ; on y voit notamment un personnage à genoux dans la position si particulière (pied tourné en attitude vicieuse) d'un des personnages du monument Blau ; ceci prouve la quasi-contemporanéité de tous ces documents ; partout en Sumer, au même moment, le passage du pictographe au linéaire s'effectue ; nous voyons par les empreintes et par les premiers monuments à inscriptions que cette évolution fut relativement rapide et que si les premières

tablettes lisibles datent du début de l'histoire (3100 ou 3000 environ), les autres s'échelonnent antérieurement sur 100 à 150 ans tout au plus. Parmi les textes mentionnés ci-dessus, les premiers paraissent les plus archaïques, mais des textes beaucoup plus récents, peuvent quelquefois faire illusion ; c'est ainsi qu'une inscription du premier roi Kassite Gandash ² (XVIII^e s.). n'est pas très éloignée d'une inscription beaucoup plus archaïque d'Our-Enlil ³. Il est donc fort difficile de prétendre dater des textes très anciens de provenances différentes ; il existe dès ce moment, pour chaque ville de Sumer, des traditions et de petites écoles de scribes qui ont leur physionomie propre, et les différences qu'on remarque sur les tablettes de ces divers centres peuvent conduire à des interprétations assez éloignées de celles qu'on obtiendrait si l'on ne considère que leurs caractères généraux.

Nous reproduisons ici quelques-unes de ces tablettes ; les fig. 90, 91, sont de bons exemples de l'écriture pictographique puis linéaire sans atteindre encore le cunéiforme. Nous y joignons la tablette d'Our-Enlil (fig. 92) et celle de Gandash (fig. 93) pour

1. *Revue d'Assyriologie*, XXIV (1927), p. 29.

2. *Babylonian Expedition*, I, 2, pl. 43, n° 94.

3. *Babylonian Expedition*, I, pl. 14, n° 23.

montrer qu'inexpérience ne doit pas être confondue avec archaïsme.

Une tablette plus récente ¹ en est la confirmation. Discutée par Delitzsch ², elle appartient à la période post-kassite, et peut dater du ^{xiii}e siècle avant notre ère ³. A ce moment, certains scribes savaient encore que les signes cunéiformes sont des pictographes évolués, mais ils ignoraient absolument l'origine véritable de la plupart (fig. 94) et dans la tablette dont je reproduis quelques lignes, le scribe a dessiné, en face de certains caractères, l'objet qu'il croit leur avoir donné naissance. Les signes babyloniens sont



Fig. 128. — La déesse de fécondité ; le « personnage à la masse d'armes » qui n'est autre que le dieu-fils ; un autre aspect de la Grande-Déesse sous forme de déesse de la fertilité.

ceux des koudourrou ou de la dynastie Pa-she ; les autres paraissent forgés après coup pour fournir au scribe un semblant d'interprétation, ils s'éloignent des véritables signes archaïques ; il n'y a plus là qu'un souvenir.

Le système proto-élamite.

Ce système auquel je faisais allusion plus haut est une nouvelle preuve de l'origine pictographique du système cunéiforme. L'écriture proto-élamite (cf. p. 168), ne nous est connue qu'à une époque où l'usage de l'argile avait déjà dénaturé les pictographes primitifs, et l'écriture d'origine sumérienne la remplaça peu à peu ; mais si l'on ne peut, avec certitude, reconnaître tous les pictographes qui se cachent sous les signes proto-élamites, on en devine un grand nombre dans les tablettes qui sont parvenues jusqu'à

1. W. Houghton, *On the Hieroglyphic or Picture Origin of the Characters of the Assyrian Syllabary* : *TSBA*, VI, pp. 454-483.

2. *Die Entstehung*, p. 199.

3. E.-S. Ogden, *Some notes on the So-Called Hieroglyphic Tablet* : *JAOS*, 1913, pp. 16-32

nous. On voit ainsi que ces pictographes durent être différents de ceux des Sumériens (fig. 95).

Le domaine et la date des écritures cunéiformes.

Quand l'histoire de l'Asie Occidentale commence (vers 3000 avant notre ère), l'écriture est donc constituée en Sumer. Son développement, jusqu'à l'état linéaire où nous la rencontrons, appartient à la période proto-historique, caractérisée à Suse par le début du Second Style. La présence du système dit proto-élamite, si voisin de celui de Chaldée, dans un territoire qui n'a été sémitisé que bien plus tard, est une preuve de plus de l'origine sumérienne de ce genre d'écriture. Elle contribue aussi à réfuter une objection possible : que l'écriture chaldéenne a été influencée par l'Égypte. S'il en était ainsi, nous ne trouverions pas côte à côte deux systèmes bâtis sur le même principe, mais partant de bases différentes.

Troisième millénaire. — Entre 3000 et 2000 avant notre ère, alors que Sémites et Sumériens se disputent la suprématie dans le pays, nous possédons des inscriptions dans leurs deux langues, écrites, bien entendu, avec les mêmes signes. Le système d'écriture qui est répandu dans tout le bassin du Tigre et de l'Euphrate, passe en Elam où il remplace progressivement l'écriture proto-élamite ; il gagne la Syrie du nord et vers le ^{xxii}^e siècle avant notre ère, nous le voyons en usage dans l'est de l'Anatolie, dans la région du mont Argée. L'expansion sémitique n'a pas reculé devant la barrière du Taurus et a fondé une colonie commerçante et prospère en Asie Mineure. Les tablettes de cette colonie dites tablettes cappadociennes sont écrites en sémitique ; elles ont trait presque exclusivement au commerce et proviennent de la région de Césarée. Dès cette époque, les cunéiformes ont gagné le nord-est de l'Asie Antérieure, comme le prouve l'inscription d'Anoubanini, roi des Louloubi (au pied des monts Zagros).

Deuxième millénaire. — Lorsque la monarchie babylonienne tomba sous les coups des Kassites de l'est et plus particulièrement des monts Zagros, les conquérants adoptèrent l'écriture de la Mésopotamie, mais l'intrusion de ces éléments étrangers lui fit cependant subir quelques altérations.

Nous voyons qu'au milieu du deuxième millénaire, l'écriture cunéiforme mésopotamienne était employée dans toute la Syrie, dans ce qui est l'Arménie moderne et dans la Cilicie, par les lettres de Tell-el-Amarna, dont les signes sont très voisins de ceux en

usage en Mésopotamie à la même époque, mais présentent de légères modifications.

Au dernier tiers du deuxième millénaire, nous enregistrons une nouvelle conquête de l'écriture cunéiforme. Les peuples hittites

qui habitaient les plateaux d'Asie Mineure et avaient des ramifications en Haute-Syrie, adoptent l'écriture cunéiforme pour les divers idiomes des peuples qui formaient leur confédération, langues qui ne sont aucunement sémitiques.

Premier millénaire. — L'extension et le maintien de l'écriture cunéiforme à cette époque sont d'autant plus remarquables, que dès le début de ce millénaire, l'alphabet connu dès la fin du millénaire précédent, est d'un usage courant en Asie Antérieure, ainsi que nous le prouvent les inscriptions cananéennes et araméennes.

De l'an mille à l'an 500, tour à tour l'Assyrie et la Babylonie ont l'hégémonie en Asie Antérieure. La personnalité des deux royaumes se traduit dans leurs écritures. Venues de la source commune, elles ont peu à peu évolué chacune dans un sens particulier et nous avons ainsi à ce moment, en Mésopotamie, deux variétés de

signes qui sont bien distinctes l'une de l'autre. C'est l'écriture assyrienne de cette époque qui a été choisie dans les Manuels, Grammaires, etc., comme type de l'écriture cunéiforme.

Vers le ix^e siècle avant J.-C., nouvelle extension. Dans la région du lac de Van le royaume d'Ourartou subit l'influence assyrienne. Une des conséquences de cette vassalité fut l'adoption de l'écriture cunéiforme. Mais au premier millénaire la situation est radicalement autre qu'aux époques précédentes. Auparavant, l'écriture mésopotamienne était adoptée avec un minimum de modifications.



Fig. 129. — Bronze syro-phénicien représentant la Grande-Déesse vêtue de la longue robe et coiffée de la tiare cylindrique.



Fig. 130. — La Grande-Déesse en déesse de fertilité. Bas-relief de basalte de Karkémish. La déesse tient à la main un miroir. Elle est coiffée d'une tiare cylindrique ornée de cornes qui prenaient naissance au niveau des tempes. Par convention l'artiste a fait faire un quart de tour à la coiffure, la représentant de face sur une tête de profil. British Museum.

A cette époque au contraire, il y a transformation et élaboration de signes nouveaux. C'est le cas du syllabaire vannique qui comporte un nombre réduit de signes.

Lorsque les Babyloniens aidés des Mèdes, renversèrent l'empire d'Assyrie (612), les Mèdes à leur tour adoptèrent un système d'écriture cunéiforme. Plus tard encore, lorsque les Perses détruisirent l'empire Néo-Babylonien qui avait succédé à celui d'Assyrie (539), ils adoptèrent le système cunéiforme, mais la grande originalité de l'emprunt, c'est qu'il fut appliqué à un système où la voyelle souvent s'efface devant la consonne.

L'écriture cunéiforme qui, pendant trois millénaires, avait été le seul moyen d'expression de la pensée en Asie Antérieure, qui s'était maintenue en Assyro-Babylonie telle qu'elle avait été conçue au premier jour, finissait sur une concession au système de l'avenir, à l'alphabétisme.

Les signes dans leurs formes.

Nous essaierons de déterminer la forme ancienne, pictographique des signes et d'étudier leurs transformations successives. Puisque nous connaissons la forme qu'ont eue certains signes autrefois (un rectangle cloisonné intérieurement pour la maison, une jambe pour l'idée de marche), il semble qu'avec un peu d'ingéniosité il serait possible en connaissant le sens d'un signe de restituer d'après ses contours actuels le pictographe correspondant à ce sens qui a dû lui donner naissance. C'est la méthode qui a été généralement suivie et la seule qui soit efficace, d'ailleurs. Elle n'a pas donné tous les résultats qu'on pouvait en espérer. La mentalité des Sumériens et des Sémites du quatrième millénaire était évidemment très différente de la nôtre. Si le doute n'est guère possible sur la représentation qu'ils ont dû donner des objets concrets usuels, nous avons peu de chances de rencontrer l'association d'idées qui s'est imposée à leur esprit pour traduire une idée quelque peu abstraite. (C'est ainsi que l'idée de bonté est attachée à l'idéogramme qui signifie le sel, idéogramme dans lequel on ne retrouve d'ailleurs les éléments d'aucun pictographe satisfaisant à ces deux idées.) Et puis, en l'espace de tant de siècles, que d'altérations des significations primitives des signes ! C'est un facteur dont on ne tient pas assez compte et qui a certainement joué un rôle important, comme le prouvent les transformations survenues dans les signes cunéiformes et leurs valeurs pendant les périodes que nous pouvons contrôler.



Fig. 131. — Procession de Iasili-Kaia. Fragment des bas-reliefs rupestres où est représenté le mariage du dieu et de la déesse. A gauche, le Grand-Dieu vers qui s'avance la Grande-Déesse suivie du dieu-fils et de prêtresses ou divinités secondaires, debout soit sur les épaules de leurs prêtres, soit sur des animaux.

Le problème de la restitution des pictographes primitifs a tenté de nombreux savants. Outre, les études de détail auxquelles nous nous reporterons chemin faisant, nous pouvons nous référer aux travaux d'ensemble dont les plus importants sont ceux d'Amiaud et Méchineau, du P. Scheil, de M. Thureau-Dangin, qui ont établi un tableau récapitulatif des variations des signes cunéiformes, soit en général, soit pour l'époque ancienne (fig. 96).

Les dernières études en date sont dues à M. Barton, qui s'est efforcé de remonter aux pictographes primitifs, comme Amiaud et Méchineau, et à M. Fossey qui a réuni toutes les variantes de chaque signe, selon les époques et selon les pays.

La même étude a été entreprise pour l'écriture proto-élamite par le P. Scheil et dernièrement par M. L. Legrain.

Nous avons suffisamment de matériaux pour suivre les transformations des signes à partir du début de la période historique, mais nous ne pouvons jamais faire qu'une série de constatations plus ou moins rapprochées sans véritable suite. Car nous ne possédons pour aucun point de la Mésopotamie, une liste d'inscriptions vraiment successives. Des intervalles de quelques siècles séparent parfois nos documents et ce qui est également grave c'est que ces documents peuvent provenir de points extrêmement éloignés les uns des autres. Autrement, la moisson serait plus fructueuse. Je n'en veux pour preuve que l'exemple fourni par les inscriptions assyriennes. Là, nous avons la chance de posséder une série d'inscriptions de la même région (grandes villes d'Assyrie), échelonnées sur un espace de quelques siècles (x^{ie}-vii^e). Nous constatons à chaque règne des particularités qui paraissent dues, les unes au temps, les autres à la volonté des écoles de scribes, tandis que nos conclusions ne peuvent être que générales pour les autres époques. La transformation des signes, qui est perpétuelle, ne se fait pas uniquement dans le sens de la simplification. Il y a des périodes où, de parti pris, les scribes archaïsent et reviennent volontiers, dans les inscriptions lapidaires, à quelques siècles en arrière. Mais le retour au passé n'est jamais complet, il y a imitation plus que copie, et par suite, nouveau point de départ pour les transformations futures. On peut trouver de bons exemples de ces périodes sous les rois néo-babyloniens.

Enfin, sous une influence inexplicable pour nous, on constate que certains signes qui avaient perdu quelques-uns de leurs éléments primitifs à une époque donnée, les récupérèrent plus

tard ; quelques-uns même en acquerront que le signe linéaire, première étape du pictographe, ne possédait pas. Tout cela constitue une véritable vie des signes, très curieuse à observer.

On remarque aussi, et c'est la conséquence des besoins toujours croissants du langage, que le nombre des signes s'accroît ; on en invente de nouveaux pour des besoins nouveaux et sans doute aussi parce que l'écriture étant le fait d'une élite, cette élite éprouve le désir d'élever les barrières qui la séparent des profanes. Forcément, tout si-

gne nouveau est un signe compliqué ; les combinaisons simples ont toutes été utilisées dès l'origine.

Mais comme ces créations de signes eurent lieu tout au long de



Fig. 133. — Une divinité assise buvant dans un vase au moyen d'un chalumeau. Devant elle, sur un autel protégé par un dais, une idole de taureau. Entre les deux, le fidèle offrant la libation. Cylindre-sceau. Collection P. Morgan.



Fig. 132. — Cylindre-sceau à scène de banquet divin. La divinité et le fidèle boivent dans le même vase au moyen d'un chalumeau. Le triangle à pendeloques est une simplification du disque solaire à rais terminés par des mains, en faveur en Égypte à l'époque d'Aménophis IV.

l'histoire, la plupart des nouveaux signes ne pouvaient répondre à un pictographe primitif ; ils furent inventés *de plano*, soit par complication d'un signe existant, soit par addition de signes ou d'éléments de signes existants. Il ne faut donc pas prétendre de parti-pris retrouver l'original pictographique de tous les signes ; beaucoup n'ont jamais eu de prototype et le caractère même de leur composition hybride ne peut conduire, si on les analyse de

très près, qu'à des signes primitifs auxquels on a fait subir des modifications.

Ce développement des caractères ne se fit pas sans règles fixes. Les scribes éprouvèrent eux-mêmes le besoin de classer le matériel dont ils disposaient et nous possédons leur travail sous forme de tablettes destinées à l'enseignement des étudiants qui voulaient devenir scribes.

Ils donnèrent un nom à chaque signe, tout comme nous en donnons un aux lettres de l'alphabet quand nous disons : un *b*, un *d*, un *m*, etc. Ce nom était le plus souvent de nature sumérienne puisque l'écriture cunéiforme fut inventée par les Sumériens ; il nous est souvent un précieux secours, car il peut rappeler l'origine des signes, être descriptif du procédé de formation employée. Par exemple le nom d'un signe sera : « le signe *x* redoublé », absolument comme nous appelons la lettre *w* un « double *v* ».

M. Christian a étudié les noms des signes de l'écriture avec beaucoup de soin et c'est à son travail que nous nous reportons.

On remarque des signes qui portent à peu près le nom de la chose qu'ils représentent tels que *dilou*, *koushshou*, *silou*, *anou*, *kagou*, pour les signes qui ont parmi leurs valeurs celles de : *dili*, *koush*, *sil*, *an*, *ka*, ou qui prennent leur nom en redoublant une consonne de leur valeur : *nittou* (signification *nila*), *goulta* (*goul*), *gissou* (*gish*), *allou* (*al*), des noms qui indiquent le processus de formation des signes, soit que ce processus soit réel et que le signe : ne dérive pas d'un véritable idéogramme, soit que le scribe l'ait supposé : *igi-dibbou* (valeur *ou*), pour un signe composé des signes *igi* + *dibbou* placés à côté l'un de l'autre, *igi-pirou* (*sa*), composé de *igi* + *pirou*. D'autres noms sont descriptifs du signe ; soit le signe *mou* ; le signe *zer* moins complet que *mou*, sera dit : *mou noullilla* c'est-à-dire, « *mou* non achevé ». Au contraire, le signe *gigourou* deux fois répété sera dit *gigourou-minnabi* (c'est-à-dire *gigourou* double). D'autres noms décrivent par le menu la composition du signe. Ainsi le carré est nommé *lagabbou*. S'il reçoit à l'intérieur le signe *hallou*, il se nomme *Sha lagabbakou halla igoub*, c'est-à-dire signe « lagab où se tient hal » ; si l'on y met le signe de la semence on aura le *Sha lagabbakou mou igoub noullilla* c'est-à-dire « lagab où se tient un mou non terminé (voir ci-dessus). Les signes composés avec le *gounou*, qui est une façon d'intensifier le sens du signe, réalisée le plus souvent par l'adjonction au signe primitif de barres horizontales, sont enregistrés comme tels par le scribe ; ainsi le signe *koua* qui est le poisson mis au *gounou* s'appelle *koua-gounou*. Il n'est point besoin de multiplier ces exemples pour montrer combien les scribes assyro-babyloniens ont étudié avec minutie le matériel d'écriture dont ils se servaient, comme ils l'ont perfectionné par augmentations, comme ils l'ont classé et se sont rendus maîtres de ce système qui paraît aux modernes assez inextricable.

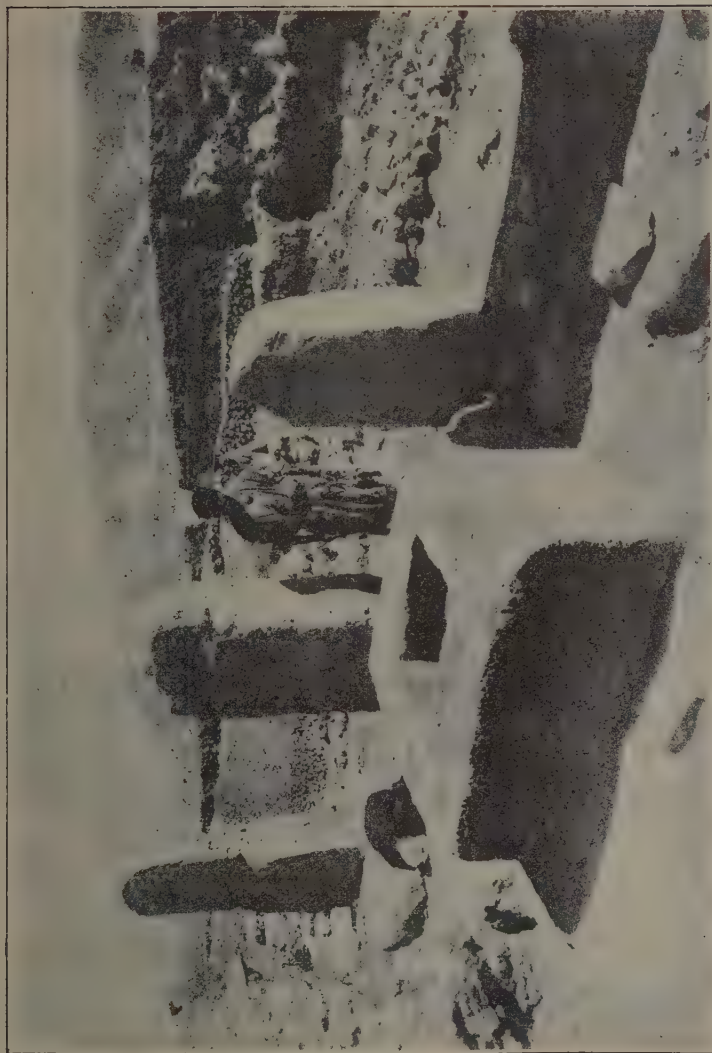


Fig. 134. — Le « Haut-Lieu » de Gézér, près Jérusalem. Au second plan, rangée de bétyles ; au premier, la cuve destinée aux eaux lustrales.

Nous retrouvons ce même souci du détail dans les traités des grammairiens arabes sur l'alphabet.

Nous ne savons pas d'une manière certaine de quelle façon les scribes groupaient les signes pour en faciliter la recherche ou l'étude. Les listes qu'ils nous ont laissées suivent un ordre qui nous échappe, si elles ne sont pas tout simplement confuses.

Les modernes, pour faciliter l'étude de l'assyriologie ont groupé les signes selon l'ordre croissant des éléments qui les composent ; c'est ainsi que les syllabaires commencent par le clou horizontal, classent ensuite les signes ayant deux clous horizontaux, puis trois, etc. Ils continuent par le chevron unique, puis les deux chevrons, ensuite vient la verticale surmontée puis soulignée d'un chevron, enfin la verticale.

On a vu quelques exemples d'écriture cunéiforme à plusieurs époques caractéristiques de son histoire, les différences tiennent au temps et à l'espace (fig. 93).

Les signes, moyen d'expression.

Ce que nous avons exposé jusqu'ici de l'écriture cunéiforme était fort simple ; nous touchons maintenant aux véritables difficultés du système. Nous tâcherons de les réduire à quelques propositions, avec exemples à l'appui. Nous avons vu que :

1^o Chaque signe pictographique eut la valeur de lecture du nom de l'objet qu'il représentait. (Je ne parle plus ici du nom donné aux signes pour les désigner, fait analogue aux noms donnés par nous à nos lettres d'alphabet.) C'est ainsi que l'image du chemin se lisait chemin, celle du poisson : poisson, etc. ;

2^o Lorsqu'on sut décomposer le mot en syllabes, on donna à ces pictographes une valeur syllabique (celle d'une des syllabes de ce nom), par exemple l'image du chemin valut *che*, en plus de celle de *chemin* qu'elle avait déjà.

Pour faciliter la lecture de ces textes écrits moitié en idéogrammes moitié en syllabes, on s'avisa des subterfuges suivants :

a) On fit précéder ou suivre les signes de déterminatifs, c'est-à-dire de signes ne se prononçant pas, mais indicateurs de la catégorie à laquelle appartenait le signe auquel on les joignait. C'est ainsi qu'il y a le signe qui désigne un nom propre d'homme, celui qui précède un nom propre de femme, ceux qui précèdent les noms de pierres, de poissons, d'oiseaux, d'objets en bois, les noms des dieux, les noms des villes, etc. Ces signes sont, d'ailleurs, tout simplement

l'idéogramme de la catégorie visée. Le signe qui précède les noms des dieux est le signe : dieu ; celui qui est devant les noms des villes, le signe ville ; celui qui est devant les noms de pays, le signe pays, et ainsi de suite.

Nous avons expliqué comment il était possible de concevoir qu'un signe eût plusieurs valeurs ou qu'il existât plusieurs signes ayant même valeur (cf. p. 197). Cette complication est fonction même de la vie du langage. S'il s'agissait d'une langue artificielle établie de toutes pièces par des lettrés, il n'y aurait évidemment aucune obscurité de ce genre. Mais le système est, en somme, l'enregistrement des usages ; les scribes sumériens collectionnèrent les valeurs idéographiques et syllabiques des signes que telle ou telle école avait acceptées.

Ces multiplications de valeurs et de signes ont été d'autant plus nombreuses que les Sémites ont adopté l'écriture sumérienne. Il a fallu attribuer aux signes qui avaient déjà une lecture en sumérien une lecture en sémitique ; de même façon on a donné aux signes des valeurs syllabiques tirées du nom de l'objet en sémitique.

Supposons que notre écriture soit idéographique et que le dessin d'une maison soit lu : *maison* et qu'il ait aussi la valeur syllabique *mai*. Si les Italiens adoptaient notre écriture, ils liraient le signe de la maison : *casa* et pourraient lui donner en plus la valeur syllabique *ca*.

C'est ce que nous constatons dans l'écriture mésopotamienne.

A partir de ce moment il devenait très difficile, même pour les habitants du pays, de démêler la lecture à adopter en présence de signes qui pouvaient avoir plusieurs sens d'idées et plusieurs valeurs syllabiques.

b) C'est là qu'intervient le subterfuge du complément phonétique. Il consiste à ajouter, après un idéogramme la syllabe qui a le son de la dernière syllabe de l'idéogramme. Supposons, dans notre langue, le signe de l'homme tenant une lance qui aurait les diverses valeurs plausibles de *conquérir*, *détruire*, *transpercer*, *asservir*, *torturer*. Dans un texte, laquelle adopterait-on ? Le choix serait subordonné à la syllabe faisant suite à l'idéogramme ; par exemple le signe en question suivi de la syllabe *re* inviterait à lire *détruire* ; suivi de la syllabe *cer*, à lire *transpercer*.

c) Dans le corps d'un mot interviendra la règle de l'appel du son qui a, en somme, le même principe que le complément phoné-

tique ; lorsque deux signes syllabiques ont plusieurs valeurs, on a chance de lire correctement le mot en choisissant pour la première syllabe la valeur terminée par la lettre qui est celle du commencement de la syllabe suivante. Soit le mot *syllabe* écrit par des signes dont le premier aurait les valeurs : *ar*, *ma*, *syl* et le second les valeurs :



Fig. 135. — Ruines du temple d'Eshmoun à Sidon. A flanc de colline sur une terrasse, se voient encore les restes de l'autel (à gauche du personnage). Un grand mur dont il reste quelques assises était adossé à la colline, formant le fond de l'esplanade. Ce temple était consacré à l'Esculape phénicien.

re, *la*, *me* ; on choisira *syl* et *la*, qui répondent à cette loi de l'appel des sons.

En outre, les syllabes de l'écriture mésopotamienne se divisaient comme les nôtres en syllabes ouvertes terminées par une voyelle : *ba*, *bi*, *dou*, etc., et en syllabes fermées terminées par une consonne : *har*, *dan*, *rib*, etc. Il était possible de remplacer dans l'écriture les syllabes fermées par deux ouvertes : *dan* par *da-an*, *rib* par *ri-ib*, etc.

De même on obtient une syllabe dite longue, par opposition aux syllabes ordinaires brèves par définition, en répétant la voyelle de la syllabe : *ma-a*, *rī-i*, *lou-ou*.

Tels sont les principes de la lecture de l'écriture cunéiforme. Ils font comprendre certaines particularités de cette lecture qui



Fig. 136. -- Le dieu Shamash, le soleil, assis sous un dais. Devant lui est posé sur un autel le soleil son emblème que des génies sculptés au sommet du dais semblent rattacher au ciel par des liens. Deux fidèles qui sont le Grand-Prêtre et Nabou-Apal-Iddin, roi de Babylone (ix^e siècle avant J.-C.). Derrière eux, une divinité qui intercède. Monument trouvé à Sippar. British Museum.

frappent toujours ceux qui sont étrangers à ces études. La première est qu'il soit possible de lire un texte écrit en sumérien soit d'une façon soit d'une autre. En effet, on peut lire la phrase en donnant aux idéogrammes leurs valeurs sumériennes, tandis que les Sémites leur donnaient la valeur sémitique. On peut donc lire dans deux langues différentes les idéogrammes d'une phrase. Nous réalisons quelque chose d'analogue lorsqu'un lecteur très versé dans la connaissance de l'anglais lit à haute voix un journal anglais pour un public qui ne comprend pas cette langue. En voyant l'anglais, le lecteur traduit instantanément en français ; les Assyro-Babyloniens ne faisaient pas autrement en présence d'un texte écrit en sumérien.

Pour nous rapprocher plus encore du problème, supposons une enseigne d'hôtel où est peinte une cigogne. Ici c'est un véritable pictographe. Le Français lira cette enseigne : A la cigogne, l'Allemand : Zum Storch.

Quand nous voyons 6×4 , nous ne lisons pas six croix quatre, mais six multiplié par quatre ; l'Allemand lira : sechs mal vier.

La seconde conséquence est qu'on puisse lire un mot d'une façon différente de celle qu'on avait adoptée jusqu'ici. Bien entendu, ce n'est pas la volonté des assyriologues qui en décide, mais le fait qu'un nouveau texte donne tout au long la lecture de ce mot, ou bien qu'une des tablettes appelées syllabaires avertit expressément de la lecture qu'il faut adopter.

On peut donc comprendre un texte écrit en sumérien sans savoir exactement comment un scribe le lisait. En effet, dans un texte sumérien nous trouvons une succession de signes dont la majeure partie sont des idéogrammes. Tant qu'un syllabaire ne nous a pas dit que tel signe lorsqu'il signifie telle chose se lit de telle façon, nous lisons le signe par les yeux seulement et nous pouvons lui appliquer de suite sa traduction.

Une autre difficulté de l'écriture cunéiforme est l'emploi des idéogrammes composés. Le procédé consiste à grouper l'un à côté de l'autre deux ou plusieurs signes idéographiques et à attribuer à l'ensemble une nouvelle signification et une nouvelle lecture.

Soit par exemple le signe qui se lit *Our* en sumérien, *kalbou* en sémitique et signifie chien. Ce signe suivi du signe qui se lit *mah* en sumérien, *rabû* en sémitique et signifie grand, se lira *neshou* en sémitique et signifiera lion.

Beaucoup de ces idéogrammes sont, comme le précédent,

logiques, l'assemblage des éléments mène à un sens que l'on peut prévoir.

Il en est d'autres au contraire, et ils sont nombreux, dont le résultat est assez déroutant.

Enfin, nous devons mentionner les fantaisies des scribes qui peuvent les conduire à de véritables jeux de mots dans l'écriture. Prenons-en un exemple en français : soit deux mots qui ont le même son et qui signifient tout autre chose : signe et cygne. On pouvait même voir dans nos vieilles provinces des enseignes d'hôtels ou de boutiques qui représentaient un cygne à côté d'une croix et on lisait ce jeu de mots : Au signe (au lieu de cygne) de la croix.

Les Assyro-Babyloniens feront de même ; au lieu d'employer une succession de signes alphabétiques habituels, ils choisiront parfois des signes rares qu'on emploie dans des cas bien déterminés.

Nous n'avons pu arriver à la connaissance de ces difficultés que grâce à la découverte et à la lecture des tablettes appelées *syllabaires* (fig. 97). Ces tablettes étaient destinées aux apprentis-scribes, et sous forme de tableaux exposaient toutes les difficultés de l'interprétation de l'écriture. Les plus complets portent dans la colonne de gauche un signe, avec ou sans son nom, dans une autre colonne sa lecture, dans une autre sa signification. Ce qui veut dire : quand le signe x signifie telle chose, il se lit de telle façon.

La question du sumérien.

Le sumérien a soulevé une controverse, qui a duré pendant de longues années, sur son existence véritable. Le sumérien a-t-il existé réellement en tant que langue ?

C'est ce qu'a nié le Français Joseph Halévy, mort il y a quelques années, et, pendant un certain temps, il réussit à faire partager son opinion à quelques savants. Pour lui, les textes sumériens que nous avons devant les yeux sont un mode de représentation idéophonique de la langue assyrienne ; c'est une façon déguisée de transcrire l'assyrien, une allographie. L'auteur ne convainquit personne de 1874 à 1880, époque où il recruta quelques adeptes : Stanislas Guyard, Pognon et pour quelque temps Delitzsch. Voici quels étaient ses principaux arguments¹ : Pour établir le caractère sémitique originel du syllabaire, il composa une liste de 106 signes assyriens où

1. La question sumérienne a été exposée dans le détail par Ch. Fossey, *Manuel d'Assyriologie*, I (1904), pp. 280-381.

il retrouvait une valeur phonétique issue de la prononciation assyrienne de l'idéogramme. Vraie, cette objection serait insuffisante, car le syllabaire assyrien comporte près de 600 signes ; mais

Halévy donnait arbitrairement des valeurs concordantes aux idéogrammes et aux signes et ne tenait pas compte de la nécessité de n'invoquer que des valeurs primitives. Il ne faut pas oublier que, de même que les Sémites en empruntant l'écriture ont ajouté de nouvelles valeurs aux signes, ils en ont pratiquement retranché, gardant seulement en théorie, certaines valeurs anciennes qu'ils n'emploient jamais (valeurs *gal*, *gig*, *goug*, des signes *ik*, *mi*, *ka*). De plus le nombre inégal de valeurs commençant par la même lettre dans les deux syllabaires, l'imperfection des aspirées montrent que ces deux syllabaires ne recouvrent pas une langue unique et que l'une a été appliquée après coup à l'autre.

Cette première prétention, dont la critique montre le mal fondé se liait à la négation du sumérien en tant que langue, et à l'affirmation que tous les textes reproduisent la même langue écrite, l'une phonéti-



Fig. 137. — Le dieu Mardouk coiffé de la tiare cylindrique couronnée de plumes en usage à la fin de l'époque kassite. De la main gauche, il tient un insigne de puissance composé d'un anneau et d'un bâtonnet ; de la droite, le cimenterre sumérien qu'on nomme la *harpé*. Auprès de lui son animal-attribut : le dragon. Relief en lapis-lazuli, trouvé à Babylone.

quement, l'autre idéophonétiquement. En lui-même, le procédé était difficile à admettre, car cette écriture s'appliquait aux mêmes textes que ceux que les Babyloniens écrivaient aussi bien en langue sémitique : hymnes, prières, incantations. De plus, les emprunts de mots sémitiques qui se rencontrent d'une façon indéniable dans les textes de basse époque, sont d'autant plus rares

qu'on remonte aux textes très anciens. Ces textes assez courts relatent des fondations, commémorent des constructions, sont de

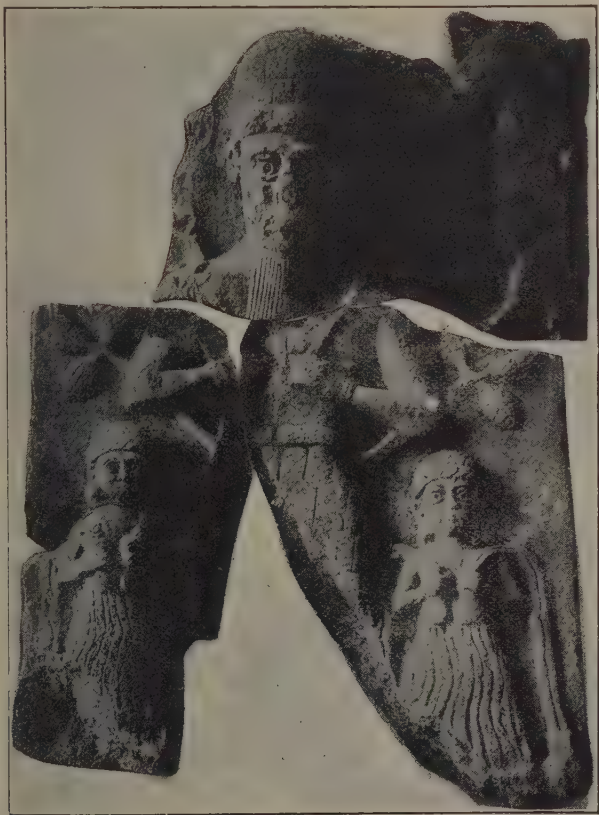


Fig. 138. — Le dieu Assour. Bas-relief provenant de la ville d'Assour. Le dieu est représenté en grand dieu de fertilité, environné de rameaux que broute le capridé son animal-attribut. A ses côtés, deux figurines de femme tenant dans chaque main le vase d'où jaillissent les eaux fertilisantes. Sur ce bas-relief qui date de la seconde moitié du deuxième millénaire avant J.-C., la technique de l'incrustation des yeux est restée très visible. En 1924 au Musée de Porto.

plus en plus purs de toute contamination. Et comment concevoir, puisqu'ils étaient faits pour la postérité, qu'ils aient été écrits dans un système illisible à qui n'en possédait pas le secret ? Au contraire,

les textes bilingues, les dictionnaires composés par les scribes



Fig. 139. — Le dieu Adad.

Coiffure : la tiare à plumes (cf. fig. 137). Sur sa robe l'image de la tour à étages et celle des grands astres. De la main droite et de la main gauche il brandit le foudre ; il tient en outre ses animaux-attributs enchaînés par une laisse fixée à leur narine supérieure. On a suggéré que dans ces représentations il ne s'agit pas d'une véritable laisse, mais d'une façon de relier l'animal au foudre que tient le dieu, pour signifier que le tonnerre est le hurlement de l'animal. Trouvé à Babylone

assyro-babyloniens, montrent avec quel soin ils ont essayé de rendre clairs ces textes qui étaient composés dans une langue étrangère. Mais cette langue conservée au cours des âges comme une langue savante et de lettrés, a eu le même sort que le latin dans notre moyen âge. Elle a perdu sa pureté à l'usage ; pour lui faire exprimer des idées nouvelles il a fallu augmenter le vocabulaire, et le sumérien primitif, simple, à combinaisons restreintes, s'est accru au point de donner les inextricables difficultés qu'on lui voit rechercher, à l'époque des Sargonides par exemple. De ce sumérien là, les premiers habitants du bassin du Tigre et de l'Euphrate, ont peu de responsabilité. Il faut donc admettre avec la quasi unanimité des archéologues, que la langue sumérienne et l'écriture dite cunéiforme sont le propre du peuple sumérien et que les Sémites lui ont emprunté l'une et l'autre.

Prononciation.

Comment avons-nous établi la prononciation des signes ? Nos connaissances sont à cet égard approximatives. Que nous ayons donné aux syllabes leur véritable valeur vocalique est indiscutable ; la loi de l'appel ou de l'allongement des voyelles qui les fait répéter après une syllabe (*a-ab-ba*, *ta-am-tim*), assure un nombre infini de concordances qui sont autant de preuves. Mais dans la prononciation même

des voyelles, nous adoptons évidemment des usages conventionnels. Nous connaissons les signes qui rendaient les voyelles

a, *e*, *i*, *ou*, mais de ce qu'il n'y a pas de voyelle pour le son *é* ou le son *o*, il ne s'ensuit pas que la prononciation de l'*i* n'ait point tendu à *é*, et de *ou* à *o*. L'arabe moderne n'a point de voyelle *é*, ni de voyelle *o*; en pratique l'*i* et l'*u* ont souvent cette prononciation. Il est de même assez vraisemblable que dans le langage habituel de l'époque où la mimation était employée (terminaison des désinences casuelles en *m*), l'*m* final était plus ou moins assourdi. L'arabe classique a conservé la désinence nominative en *n*; dans le langage on ne le fait pas sentir.

Pour les consonnes, même chose. Le signe *pi* rendait un son assez analogue à *wi*; l'*m* avait une prononciation voisine de *w* (*awilum* pour *amilum*). Nous nous rendons compte, en général, de ces particularités par les jeux d'écriture des scribes. Les Babyloniens semblent avoir eu une prononciation plus dure que celle des Assyriens; ils emploient dans leur écriture volontiers *q* et *g* pour *k* par exemple, et *b* pour *p*. Mais il peut n'y avoir là qu'un simple artifice d'écriture; de même qu'à l'inverse, un mot, écrit de même façon peut avoir une prononciation différente. Un Italien du nord prononcera *Kristo* l'exclamation *Christo*! Un Napolitain dira : *Gristo*. Un autre moyen d'investigation est la transcription des noms propres dans les langues étrangères. Là encore, il convient d'être prudent; les résultats diffèrent selon les langues confrontées. Sont-elles de même famille? Les écritures possèdent-elles les moyens de rendre les sons étrangers? Autant de questions qui influent sur la réponse. Si l'on met à part les terminaisons casuelles propres aux langues (soit la terminaison du nominatif singulier *ou* ou *oum* pour l'assyro-babylonien, qui est en *ish* ou *ash* pour le hittite, en *essos* pour les langues d'Asie Mineure, etc.), on voit par exemple que le nom du frère d'Assurbanipal : Shamash-shoum-oukin est devenu Saos-doukin, en grec. Il semble donc que la chuintante est devenue sifflante, que le second *a* de Shamas sonnait *o*, que les *m* avaient cette valeur *we* que nous avons dite.

Si nous examinons des noms assyro-babyloniens transcrits en grec et inversement, nous trouvons Aliksandar pour Alexandros, mais Artaxerxès pour Artahshahsou. Le *theia* grec rend le *let*



Fig. 140. — La déesse syro-phénicienne, représentée sous les traits de l'Isis-Hathor égyptienne. Bronze.

sémitique ; cela ne signifie pourtant pas que le *theta* possède le son du *tet* (t pointé en dessous), ou que le *tet* a la valeur *th*. Il n'y a donc dans ces transcriptions que des indications approximatives, du fait de ce qu'ont entendu les transpositeurs, et conventionnelles du fait de la qualité du matériel de transcription.

Nous possédons quelques fragments de tablettes bilingues assyriennes et grecques où le grec n'est pas la traduction, mais la transcription de l'assyrien ¹.

C'est ainsi que sur l'une d'elles les idéogrammes signifiant « jeune palmier » sont rendus par γισιμαρ δομ, qui est la transcription de « gisimmar doumou ». Dans cet exemple l'idéogramme pour jeune qui est le signe *tour* a donc bien été lu avec sa valeur sumérienne qui est *doumou*, puisque la transcription est *dom* ; sa valeur akkadienne aurait été *tsihrou*.

Nous avons un précieux document d'ordre inverse dans le vocabulaire de mots égyptiens publié par M. M. S. Smith et C.-J. Gadd ². Là le scribe a transcrit les noms comme il les entendait et nous avons ainsi un témoignage de la prononciation sous la XVIII^e dynastie, puisque l'égyptien n'écrivait pas les voyelles.

La prononciation de la langue sumérienne offre une autre difficulté. Nombre de mots ne sont plus des racines trilitères comme en sémitique, mais bilitères, et par suite de la polyphonie, plusieurs signes représentant des choses différentes ont même lecture. Comment pouvait-on les distinguer ? On a supposé que les voyelles avaient peut-être des tons comme en chinois ou en siamois et que c'était ainsi qu'on les différençait ³.

LES SCRIBES

Le caractère complexe des écritures pictographiques en faisait le privilège d'une classe. En Egypte, dès que celui qui se destinait à la profession de scribe savait lire, écrire et compter, on l'envoyait subir un stage dans un bureau. Là il recopiait les actes de toutes sortes, de façon à le faire correctement et à connaître les formules à employer selon chaque cas. Le chef du bureau corrigeait les de-

1. T.-G. Pinches, *Greek Transcriptions of Babylonian Tablets* : PSBA, XXIV (1902), p. 108. — A.-H. Sayce, *The Greek in Babylonia : Graeco-Cuneiform texts*. Ibid., p. 120. — F.-C. Burkitt, *Notes on Greek Transcriptions of Babylonian Tablets*. Ibid., p. 143.

2. *A Cuneiform Vocabulary of Egyptian words* : The Journal of Egyptian Archaeology, XI, 3-4, 1925.

3. P. Haupt, *Tones in Sumerian* : JAOS, XXXVII (1917), pp. 309-320.

voirs de l'écolier, comme il appert de ceux qu'on a retrouvés. Au bout d'un certain temps l'apprenti devenait à son tour fonctionnaire, souvent les emplois s'obtenaient de père en fils. Malgré la condition précaire de ces fonctionnaires, les dictons populaires



Fig. 141. — Divinité syro-phénicienne dont le costume est celui de la Mésopotamie ; la coiffure, composée d'une paire de cornes d'où partent le pschent environné de plumes et les serpents sacrés, est un complexe de motifs égyptiens. Provient de Faqra (Liban). Musée du Louvre.

s'accordaient à en faire des personnages enviables. « Il n'est que d'être scribe », « le scribe prime tout ». Quelques-uns, en effet, se faisaient remarquer et devenaient administrateurs des grands domaines, mais la plupart n'accédaient pas aux hautes fonctions, c'étaient des écrivains publics, des employés de bureau.

En Mésopotamie, même situation, mais il semble qu'il y ait eu là des écoles de scribes plus définies qu'en Egypte. Les scribes

formaient aussi une classe estimée et disaient orgueilleusement d'eux-mêmes : « Celui qui excellera dans l'art du scribe (*toupshar routou*) brillera comme le soleil » : des fils de patési ne dédaignaient pas de faire les études nécessaires pour entrer dans ce corps d'élite. Un fils de Goudéa, un fils d'Our-Negoun patési d'Oumma, un fils du patési de Koutha figurent parmi les scribes. Un patési lui-même :



Fig. 142. — Le dieu Bès, dieu bienfaisant chargé d'écarter les mauvaises influences.

même : Lougal-oushoumgal de Lagash fait partie de ce corps honoré¹. Il existait, mais rarement, des femmes scribes². Les textes nous font entrevoir que ces fonctionnaires se spécialisaient dans tel ou tel genre de travail³ ; on distingue parmi eux des scribes d'armée, des scribes publics, des scribes d'administration, des scribes comptables, des scribes du sumérien religieux, des scribes médecins ou attachés aux médecins. Parmi les œuvres pies que pouvait faire un scribe, la meilleure était de copier ou faire copier des tablettes dans les écoles pour obtenir du dieu des lettres une longue vie, et de déposer ces tablettes dans les temples où ils servaient à l'instruction des élèves⁴. Une tablette mentionne même le voyage d'un scribe à Sippar pour contrôler une copie sur un texte original ancien qui y était conservé⁵.

C'est, qu'en effet, de même que Thot en Egypte passait pour le dieu qui avait inventé l'écriture et les nombres, le dieu Nabou, en Mésopotamie, est celui à qui on doit la connaissance de l'écriture (fig. 98 et 99). Nabou est qualifié « celui qui tient le calame sacré » « qui porte la tablette des divins secrets » « qui rend claire l'écriture cunéiforme » ; il est aussi le « maître des noms » en application du principe que la chose ne devient connaissable et même n'existe que si elle porte un nom. Assurbanipal, dans sa bibliothèque, fait terminer souvent les copies des documents d'une invocation à Nabou où il remercie le dieu de lui avoir donné la science de l'art du scribe

1. V. Scheil, *Princes scribes* : RT, XXXVII.

2. V. Scheil, *Une saison de fouilles à Sippar*, p. 31

3. V. Scheil, RT, XXXVI, pp. 184-186.

4. Ch. Jean, *Littérature*, p. 292.

5. V. Scheil, *Saison de fouilles*, p. 33.

et des belles-lettres, qu'il se flatte d'avoir possédée mieux qu'aucun des rois ses prédécesseurs ; il annonce que la copie a été faite semblable à l'original ancien, qu'elle a été revue, collationnée et qu'elle



Fig. 143. — Jupiter Dolichenus, forme gréco-romaine du Grand-Dieu, dont les attributs sont conservés. Musée du Louvre.

sera à la disposition des érudits des temps à venir. Il y a donc, de la part des plus grands personnages, souci, vrai ou affecté, de belles-lettres. Cette science des scribes s'acquerrait dans les écoles, qui dépendaient toujours des temples comme toute la science du temps, au point qu'un même signe finit par désigner le prêtre et le scribe. L'apprenti s'appelait le *doupshar isihrou*, c'est-à-dire petit scribe.

A Nippour, par exemple, les scribes étaient logés dans les dépendances du temple ¹. La science qui se dispense encore aujourd'hui dans les medresseh de l'Orient est en rapport étroit avec la religion. Le P. Scheil ², dans ses fouilles de Sippar, a retrouvé des devoirs d'élèves scribes qui, rédigés au temps de la Première Dynastie, vers 2000 avant notre ère, ont dû leur préservation à la matière sur laquelle écrivaient les Assyro-Babyloniens. Ces devoirs d'élèves se sont retrouvés à Nippour et aussi pour la période archaïque à Fara ³. On voit par eux qu'on essayait de rompre le scribe aux finesses de toutes les rédactions et aux règles de tous les genres. Tantôt ce seront des exemplés grammaticaux, de courtes sentences qui formeront la main et feront partie du bagage du rédacteur. Tantôt des listes de noms propres ; une infinie variété est de règle dans ces exercices qui devaient se prolonger de longues années.

Le classement des textes recueillis par le P. Scheil l'a conduit à reconstituer les méthodes dont se servaient les professeurs babyloniens ⁴. D'abord lecture et écriture de signes simples, mais certains signes sont répétés plusieurs fois ; c'est que ce sont des signes entrant dans des combinaisons et qu'en partant du simple on devait décrire les composés. Puis venaient les signes groupés par deux ou trois, qu'ils aient ou non un sens, ensuite les idéogrammes et les formules toutes faites qui entraient comme des clichés dans les différents genres de littérature. Les chiffres, la numération faisaient l'objet d'une étude spéciale. Il est à remarquer que beaucoup de devoirs d'écoliers sont écrits sur des tablettes lenticulaires.

La tablette.

Les formes des tablettes sont des plus variables ; les unes sont de véritables plaques de la taille d'un petit quarto (fig. 100) ; d'autres n'ont pas trois centimètres de côté ; entre ces dimensions, toutes se rencontrent, selon qu'ils s'agit de tablettes d'affaires ou de véritables volumes ; ces derniers sont de plus grande taille. Outre les dimensions, le sens de l'écriture diffère selon les genres. Les lettres sont, en général, écrites sur tablettes plus longues que larges, l'écriture parallèle à la dimension la plus étroite. Tandis que les documents d'affaires sont écrits sur des tablettes assez semblables, aux envi-

1. Ch. Jean, *Milieu Biblique*, I, p. 21.

2. *Une saison de fouilles à Sippar*, 1902, pp. 40-44.

3. A. Deimel, *Schultexte aus Fara*. Leipz. (Hinrichs), 1923.

4. *Saison de fouilles*, p. 34.

rons du deuxième millénaire, à l'époque néo-babylonienne et séleucide, l'écriture de ces textes est parallèle au côté long ; par contre, les documents de comptabilité d'époque archaïque sont volontiers de plus grande taille, parfois à coins arrondis, ou même lenticulaires. Certaines tablettes étaient prismatiques, à quatre faces, on les piquait sur un roseau qui dépassait le panier ou le sac dont ces tablettes indiquaient le contenu ; ce sont de véritables étiquettes.



Fig. 144. — Le bucrâne surmonté de la double hache. Peinture sur un vase mycénien de Chypre, qui représente en abrégé le dieu sur son animal-attribut.



Fig. 145. — Bucrâne surmonté de la double hache. Même signification qu'à la figure précédente. Bractée d'or de Mycènes.

Les tablettes de fondation qui rapportaient les événements marquants d'un règne ou la consécration d'un monument, affectaient aussi d'autres formes ; les unes sont de grands cylindres (ceux qui ont été trouvés dans le palais de Goudéa ont environ 60 centimètres de haut sur 25 centimètres de diamètre), les autres ont la forme de barils lisses ou à plusieurs pans (fig. 101 et 102) ; certaines sont façonnées en cônes ou en clous à large tête ; ce sont plutôt, dans ce dernier cas, des clous talismaniques inscrits (et on met à profit le pouvoir de leur forme en pointe), que de véritables tablettes.

Les cunéiformes étaient imprimés avec une sorte de stylet. Lorsque la tablette était de petite taille, le scribe la plaçait sans doute dans le creux de sa main ; sans doute sur un portoir lorsqu'elle était de grande taille (ce serait peut-être la forme de ce portoir à tige de préhension que reproduirait l'idéogramme de la tablette). Mais lorsqu'on voulait authentifier la pièce pour l'avenir, le scribe y apposait son sceau. Nous avons déjà parlé de ces cachets si parti-

culiers en forme de petits cylindres. Une scène religieuse était gravée en creux sur l'extérieur, ainsi, le plus souvent, qu'une légende ou le nom du possesseur du sceau. Le scribe roulait alors ce petit cylindre sur toutes les surfaces de la tablette. Comme celle-ci était faite d'une argile soigneusement épurée, sans corps étrangers et parfaitement lisse, les faces de la tablette se couvraient toutes du dessin du cylindre répété indéfiniment. Sur ce champ et sans tenir compte de cette première impression, le scribe traçait ses signes cunéiformes. L'empreinte du cylindre n'apparaissait plus alors que dans les vides laissés par l'écriture. Il existait aussi une autre façon d'authentifier les contrats et parfois les lettres. La tablette une fois écrite était entourée d'une enveloppe d'argile qui en épousait étroitement les contours. Sur l'enveloppe, on écrivait l'adresse s'il s'agissait d'une lettre, un résumé de l'acte s'il s'agissait d'un contrat, après avoir imprimé le sceau comme nous l'avons dit précédemment. Lorsqu'on rompait l'enveloppe après s'être assuré de son intégrité, on avait la certitude que le contenu n'avait été ni altéré ni substitué.

Le calame.

Quelle était la forme du calame et de quelle matière était-il fabriqué ? Nous n'en avons pas de représentation. L'instrument qui est posé sur la tablette que tient une des statues de Goudéa n'est pas un calame pour l'argile ; c'est un ciseau à entamer la pierre. De même sur les koudourrou, l'emblème de Nabou est la tablette de pierre surmontée du ciseau légèrement triangulaire du lapicide. C'est le même ciseau qui forme l'emblème du dieu sur les cachets d'époque néo-babylonienne.

Le calame à écrire les tablettes d'argile devait être de matière périssable car on n'en a pas retrouvé ; du moins les quelques instruments d'os ou de métal qu'on a présentés comme tel sont-ils de destination douteuse. Comme leur nom l'indique : *qanou* roseau et *qan douppi* roseau à tablette, c'était une petite tige de roseau. Bien souvent, d'ailleurs, les cunéiformes gardent l'empreinte des fibres du roseau sectionné en biseau. Les calames en ivoire ont dû être la minorité. Tout dernièrement, M. Langdon a présenté une tige d'os taillée provenant des fouilles de Kish, comme un calame¹.

1. *Excavations at Kish*, p. 95-98.

A plusieurs reprises les archéologues se sont efforcés de restituer ce calame. A.-T. Clay, utilisant les différentes formes proposées, est arrivé à copier de façon parfaite une tablette originale¹. Le Dr Zehnpfund a proposé un calame carré taillé en bec de flûte². de Morgan, un calame arrondi d'un bout, triangulaire de l'autre³; M. Clay a obtenu les meilleurs résultats avec un calame quadrangulaire et à extrémité coupée obliquement; la fidélité des imitations ainsi obtenues est frappante.

Lorsque la tablette était écrite, tantôt le scribe la laissait se



Fig. 146. — Cylindre-sceau représentant le mythe d'Etana qui voulut, porté par un aigle, atteindre le ciel. En haut, à gauche, Etana est enlevé du sol; autour de lui scène agricole: les moutons à la porte de l'enclos, les paysans avec leurs chiens regardent son départ. La petite scène en haut à droite peut être supra-terrestre, et représenter l'empyrée qu'Etana veut atteindre, où les dieux entourés de provisions font bombance. Provient de Tello. Musée du Louvre.

dessécher à l'air sans la cuire et de telles tablettes se sont naturellement mal conservées, ou bien il la faisait cuire au four; selon le degré de cuisson, et selon la composition de l'argile, la tablette acquiert plus ou moins de dureté et va de la coloration blanc jaune au chamois foncé ou au noir en passant par le rose ou le rouge brique. Ces différences de coloration proviennent de la fumigation

1. *Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania. Philadelphia t. XIV (1906), pp. 17-20.*

2. *Neu-Babylonisch-Assyrische Tafelschreibung, Stockholm Congress, Leyden, 1893, vol. II, p. 272.*

3. *Note sur les procédés techniques en usage chez les scribes babyloniens; RT, XXVII, p. 241.*

de la tablette et du degré de réduction de l'oxyde de fer de l'argile. Les tablettes devaient être posées sur des pointes, de façon à ne pas frotter une paroi du four pendant la cuisson. C'est peut-être ainsi qu'il faudrait expliquer les petits trous cylindriques qui percent sur quelques millimètres de profondeur une des faces de beaucoup de tablettes.

La bibliothèque d'Assourbanipal.

C'est dans le palais d'Assourbanipal à Ninive, que Layard a découvert la plus importante bibliothèque de tablettes cunéiformes que nous ait laissée l'Assyro-Babylonie. Depuis plus de soixante ans que la découverte a été faite, on n'a pu encore achever d'éditer et d'étudier les milliers de tablettes (plus de 30.000) qui en proviennent. Ces tablettes couvraient la surface de plusieurs chambres sur une hauteur d'un demi-mètre. Le fait qu'elles étaient en fragments, pour le plus grand nombre, a fait penser à Layard qu'elles étaient conservées dans un premier étage du bâtiment qui s'est effondré avec son chargement. Il s'agissait vraiment là d'une bibliothèque, au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Les rois de la dynastie des Sargonides, et Assourbanipal plus que tout autre, firent copier dans les centres fameux de l'empire Ourouk, Sippar, Babylone, etc., tous les ouvrages qui représentaient le savoir de leur temps, de façon à constituer à Ninive un répertoire de tout ce qu'il était possible de connaître. Nous pouvons par là nous faire une idée très complète de la science assyro-babylonienne. On peut y établir les mêmes divisions que dans la science moderne.

A partir du moment où les Sargonides et leurs successeurs créent de grandes bibliothèques, nous remarquons le souci légitime d'en préserver les volumes. Le texte se termine par une menace à l'égard des voleurs¹ ; « copie de un tel, disent les souscriptions, celui qui craint Nabou ne l'emportera pas et ne l'endommagera pas ». Ou encore celle-ci datée d'Artaxerxès I^{er} (465-425) : « En l'honneur de la déesse Ninni, sa dame, Bel-ahé-irba, pour le salut de sa vie, la prolongation de ses jours, la conservation de sa postérité, pour qu'il n'ait pas de maladie, a fait écrire cette copie et l'a placée dans le temple Éanna. Le savant qui ne détournera pas ce document, mais le replacera en son portoir, que la déesse Ninni le voie avec

1. V. Scheil, *Pour la police des Bibliothèques* : RA, XV (1918), p. 143.

contentement ! Celui qui le ferait sortir d'Eanna, qu'elle le dénonce en colère ! »

Les conditions de la découverte de ces tablettes montrent qu'elles étaient rangées en piles à plat l'une sur l'autre et non debout l'une à côté de l'autre. Bien souvent une œuvre exigeait plusieurs tablettes, alors l'ensemble était désigné du nom de la première ligne. Dans ce cas, les tablettes portent la répétition des premiers mots de la tablette initiale, suivie d'un numéro, absolument comme nous désignons les volumes d'une œuvre par le titre et le numéro du tome.

LE DÉCHIFFREMENT

Le déchiffrement des écritures cunéiformes n'est pas, comme celui des hiéroglyphes, la découverte d'un seul savant. Il représente l'effort de nombreux archéologues et n'a été obtenu qu'après de longues recherches. Il comprend une période préparatoire de près de cinquante ans ; la réalisation a été rendue possible par les découvertes archéologiques.

Les grecs, les latins et les cunéiformes.

On n'avait, à vrai dire, jamais perdu de vue l'existence des hiéroglyphes ; bien que ce qu'on en croyait savoir fût fortement erroné, une tradition s'était perpétuée à leur égard. Au contraire on ignorait tout des écritures cunéiformes.

Dès que l'écriture des Assyro-Babyloniens fut tombée en désuétude, les auteurs anciens en parlent comme d'un système inconnu ; ils se souviennent seulement que cette écriture était propre à l'Asie Occidentale. Au temps des Achéménides, le monde occidental se familiarise avec les grandes légendes de Sémiramis, Ninus et Sardanapale et il est question de γράμματα Ἀσσύρια, Χαλδαϊκά, Σύρια, Περσικά.

On voit qu'alors les auteurs anciens qui semblent avoir naturellement le mieux connu les lettres perses, désignent indifféremment l'écriture assyro-babylonienne sous les noms de chaldéenne et d'assyrienne. Ils lui donnent aussi le nom d'écriture syrienne dans certains cas, car pour eux, Syrien égalait Assyrien¹. Dans d'autres cas, ils désignent sous le nom de syrien, une écriture évidemment araméenne.

1. Th. Noldeke, Ἀσσύριος, Σύριος, Σύρος : *Hermes*. V (1871) pp. 443-468.

C'est ainsi qu'Hérodote¹ nous dit que Darius fit ériger sur les rives du Bosphore « deux colonnes en pierre blanche où l'on grava



Fig. 147. — Le héros Gilgamesh, ancien roi de la ville d'Ourouk dont les exploits sont analogues à ceux du Samson biblique et de l'Héraklès grec. Grand chasseur, il est représenté capturant le lion. D'après les conventions de la sculpture, le lion, qui n'est qu'un accessoire de la scène, est représenté tout petit. Bas-relief provenant de Khorsabad. VIII^e siècle avant J.-C. Musée du Louvre.

en caractères helléniques et assyriens, les noms de toutes les nations qu'il avait amenées... Les Byzantins ayant transporté ces colonnes

1. IV, 87.

dans leur ville, s'en sont servis pour bâtir l'autel de Diane-Orthosienne, hormis une pierre ; celle-ci a été laissée auprès du temple de Bacchus à Byzance, « elle est couverte de caractères assyriens ».

D'après Thucydide¹, Artapherne allant à Lacédémone avec des lettres d'Artaxerxès I^{er} fut arrêté par Aristide à Eion (sur la rive gauche du Strymon) ; on intercepta les lettres et les Athéniens les lurent, les ayant transcrites des caractères assyriens.

Aristobule² rapporte que près d'Anchiale, en Cilicie, il existait, quand Alexandre y établit son camp, un monument portant la figure de Sardanapale, avec inscription en caractères assyriens.

Eusèbe³ citant Bérose rappelle que Sennachérib fit élever à Tarse un monument qui portait une inscription en caractères chaldéens.

La dénomination de lettres syriennes pour assyriennes est fréquente chez Diodore. Il nous dit⁴ que Sémiramis ayant escaladé le mont Bagistan « grava sur ces rochers une inscription en caractères syriens ». Ailleurs, il nous apprend⁵ qu'Eumène désireux de contrarier les projets ambitieux du satrape Peuceste supposa des lettres compromettantes pour lui qu'il écrivit en « caractères syriens ». Il s'agit là, puisque nous sommes à l'époque Séleucide, vraisemblablement de caractères araméens. Ailleurs encore⁶, nous voyons que « les Nabatéens revinrent avec leurs biens à Pétra. Ils adressèrent ensuite à Antigone une lettre écrite en caractères syriens », c'est-à-dire, sans doute, araméens. Xénophon, lui aussi parle⁷ du monument du roi Abradates et de sa femme, dont la dédicace était en lettres syriennes.

Il semble que la mention de lettres perses s'applique bien à l'écriture de l'époque perse dans les témoignages que nous en avons. Strabon⁸, suivant en cela Aristobule, décrit la tombe de Cyrus à Pasargades et ajoute « qu'on lisait sur le tombeau une première inscription rédigée en grec, mais gravée en caractères persans, dont voici la teneur : « C'est ici que je repose, moi, Cyrus, le roi des rois » et qu'il y en avait une autre à côté en langue persane

1. IV, 50.

2. *Scriptores rerum Alexandri Magni*..., C. Müller, Paris (Didot), pp. 97-98.

3. *Fragm. Hist. graec.*, II, p. 504.

4. II, 13.

5. XIX, 23.

6. XIX, 96.

7. *Cyropédie*, VII, 3, 4.

8. XV, 7.

disant absolument la même chose. Le cas est particulièrement intéressant puisqu'il rapporte une inscription grecque transcrite en caractères perses et non traduite.

Il semble naturel que les Grecs se soient intéressés à l'écriture d'une grande partie du monde connu de leur temps, qui était en même temps pour eux un foyer de civilisation indiscutable. D'ail-

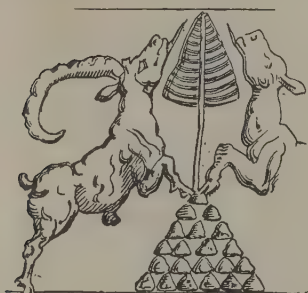


Fig. 148. — L'arbre sacré, dans lequel les Sumériens matérialisaient le pouvoir vital comme dans les eaux douces de vie ; ici l'arbre sacré dressé sur une montagne est accosté de deux capridés qui en broutent les pousses (cf. fig. 138). L'arbre sacré de Sumer est le palmier. A l'époque d'Agadé (qui est celle de cette empreinte de cylindre-sceau), les Agadéens qui viennent de Syrie lui substituent volontiers le conifère. Empreinte sur tablette. Musée du Louvre.

leurs, Diogène de Laerte ¹ nous assure que Démocrite d'Abdère écrivit un traité aujourd'hui perdu sur l'écriture babylonienne : Mais avec le déclin de la civilisation gréco-romaine, le souvenir même de cette ancienne écriture avait déjà disparu.

On peut s'étonner que les multiples mentions des Mésopotamiens dans la Bible n'aient pas éveillé la curiosité. Mais l'Ancien Testament nous assurait de la destruction totale de ces empires, les voyages en Orient étaient rares, et la forme qu'affectent les ruines du bassin du Tigre et de l'Euphrate les faisait passer inaperçues. Les Mésopotamiens construisaient sur des élévations artificielles ; ils employaient surtout la brique crue, c'est-à-dire la brique d'argile séchée au soleil.

Les murs et les terrasses en s'effondrant ont recouvert les bas-reliefs et la décoration d'un amas de terre ; les sites mésopotamiens sont aujourd'hui des collines s'élevant en plein désert, et ces tells ne laissent rien soupçonner des trésors qu'ils renferment.

Il semble pourtant que l'estime en laquelle on tenait la science de Mésopotamie, ce que l'on appelait la science des Chaldéens, aurait dû préserver une tradition. Il n'en a rien été et cela tient

1. *De clarorum philos. vitis*, Liv. IX, 7, 49. — Cf. *Fragment. Hist. graec.*, II, p. 25.

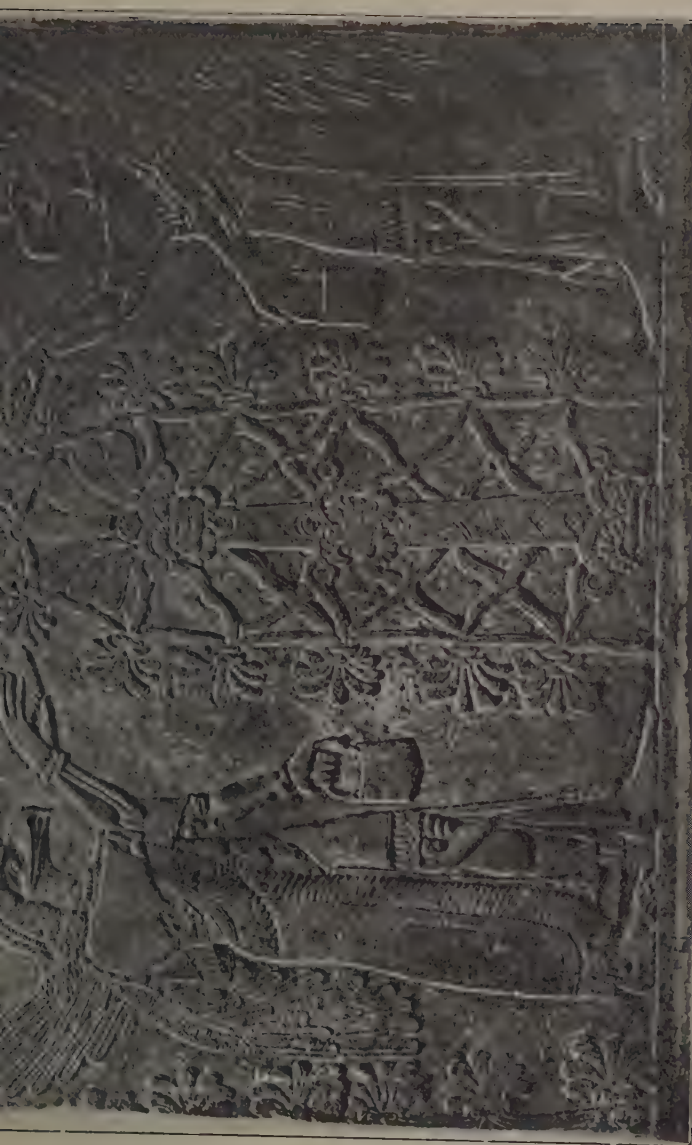


Fig. 149. — Genes aspergeant d'eau lustrale l'arbre sacré. Celui-ci est devenu un motif décoratif, presque architectural, où le palmier primitif n'est plus représenté que par les palmettes des rofés. Avec une pomme de cône, les genes projettent sur l'arbre l'eau vivifiante qui est contenue dans leur petit sein. On remarquera comme ce rite religieux, fixé dès l'aurore de l'histoire, est un rite simple et de religion naturaliste. Époque d'Assour-nazir-pal (ix^e siècle). British Museum.

peut-être à un véritable quiproquo. C'est dès l'époque gréco-romaine qu'on s'habitua à désigner du nom de chaldéennes les sciences des Assyro-Babyloniens, notamment les sciences divinatoires, occultes, qui avaient été si florissantes dans l'ancienne Mésopotamie. D'autre part, tout le moyen âge appela langue chaldéenne ce que nous appelons aujourd'hui l'araméen, qui supplanta l'hébreu, ainsi que l'assyro-babylonien, et cet araméen était représenté par le syriaque dont on connaît l'importance comme langue littéraire ; il vint recouvrir la majeure partie de l'aire où était parlé l'araméen. On connut donc ainsi sous le nom de chaldéen, un écho, une tradition affaiblie de la pensée assyro-babylonienne, mais transmise dans une langue et dans une écriture toutes différentes.

Il faut arriver au XVIII^e siècle pour que l'on retrouve une mention de l'écriture cunéiforme. En 1621, le voyageur Pietro della Valle passant aux ruines de Persépolis en Perse qu'il décrit, copia quelques lignes des inscriptions cunéiformes gravées sur les monuments et les publia à titre de curiosité dans ses « Viaggi » (Rome 1650). De la forme des signes, il conclut à juste titre que cette écriture devait se lire de gauche à droite. Par la suite, le Français Chardin reproduisit une inscription complète qu'il avait copiée à Persépolis ¹.

Les premières tentatives ; inscriptions de la Classe I.

Dès cette époque on soupçonnait que cette écriture était employée pour trois systèmes différents, mais cela ne devint évident qu'après les copies plus complètes faites par le Danois C. Niebuhr ; il ne reconnut pas, néanmoins, que les trois systèmes d'écriture que présentent souvent ces inscriptions correspondaient à trois langages différents. Il analysa les signes du premier système, au nombre de 42 et les attribua à une écriture alphabétique ². Tychsen ³ conclut à trois langues différentes et ne sut aller au delà. Mais le Danois Münter fit faire un grand progrès à la question en déterminant qu'il fallait attribuer les ruines de Persépolis aux Achéménides, c'est-à-dire aux VI^e et V^e siècles avant notre ère. Il distingua, en outre, dans les inscriptions de la classe I, le signe (clou en diagonale), qui était destiné à séparer les mots.

1. *Voyages de M. le Chevalier Chardin, en Perse et autres lieux de l'Orient*. Amsterdam, 1711, 3 vol. in-4°.

2. *Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Ländern*. 1774-1837, Copenhague, 3 vol., vol. II.

3. *De cuneatis inscriptionibus Persepolitianis lucubratio*, Rostock, 1798.

Un nouvel aliment fut donné aux recherches par les travaux du Français Anquetil-Duperron sur l'Avesta ; on possédait, dans ce texte, une langue, écrite en un alphabet tout différent de celui de Persépolis, mais qui devait être proche de celle des Achéménides. Il ne s'agissait plus que d'isoler dans les signes de Persépolis les articulations de mots supposés *a priori* très voisins de ceux de l'Avesta. On remarqua dans les inscriptions de Persépolis certains groupes de signes qui revenaient souvent ; on imagina de leur appliquer le nom des principaux rois achéménides, provenant d'inscriptions plus récentes avec titres et filiation : « X roi, roi des rois, roi de Perse, fils de Y, roi, roi des rois, etc. », et la tentative réussit. Grotefend, de Göttingen, découvrit en 1802, la clef du problème et montra même que le système I des inscriptions pouvait servir à déchiffrer les systèmes II et III. Il appliquait ainsi la méthode de de Sacy¹ qui, à Naksh-i-Roustem en Perse, avait utilisé des inscriptions grecques pour déchiffrer le pehlvi qui les accompagnait. Par analogie de position du titre de roi, Grotefend attribua cette valeur à un groupe qui venait en second au début des inscriptions qu'il étudia ; il fit de même pour le mot fils. Après quoi il essaya les noms des grands rois. Dans ces noms il découvrit des signes qui composaient les mots roi et fils, tels qu'il les avait imaginés d'après leur lecture en pehlvi. Il identifia ainsi les groupes Darius, Xerxès, Achéménide, mais il ne put aller plus loin ; E. Burnouf², très versé dans le Zend ou Vieux-Perse, et C. Lassen³, corrigèrent ses erreurs de détail. Puis E. Hincks, H. Rawlinson et J. Oppert, comprirent que les signes des consonnes étaient différents selon la voyelle qui les accompagnait ; Rawlinson qui, d'ailleurs, était arrivé indépendamment des autres chercheurs aux mêmes résultats, s'attacha à une inscription rupestre située à Behistoun sur la route qui va de Persépolis à la Vallée de l'Euphrate⁴. Cette inscription, écrite dans trois écritures différentes, avait été gravée à flanc de rocher sur l'ordre de Darius et, contrairement à celles que l'on possédait jusqu'alors, était de grande longueur (fig. 103). En s'aidant du Zend et du Sanscrit, avec lequel le Zend avait de grandes affinités, Rawlinson acheva le déchiffrement définitif de la

1. *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, Paris, 1793.

2. *Mémoire sur deux Inscriptions cunéiformes*, P., 1836.

3. *Die Altpersischen Keilinschriften von Persepolis*, Bonn., 1836.

4. L'édition définitive de l'inscription a été donnée par L.-W. King et Thompson, *Sculptures and Inscription of Darius the Great on the Rock of Behistun in Persia*, Lond., 1907.

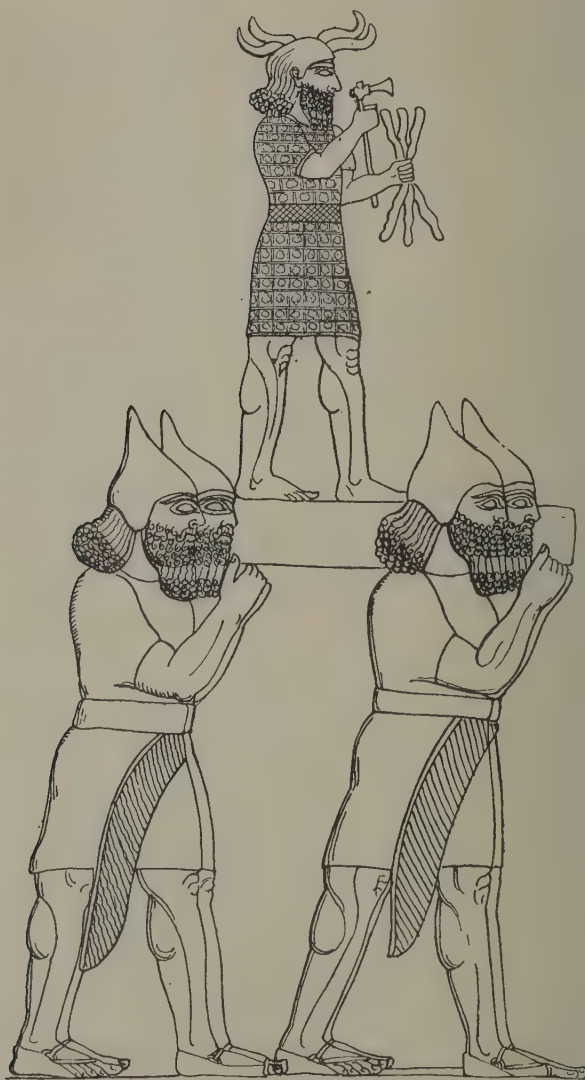


Fig. 150. — Soldats assyriens emportant la statue d'un dieu. Le costume de ce dernier : courte tunique, ses armes : foudre et hache, indiquent un dieu étranger. Proviens de Nimroud.

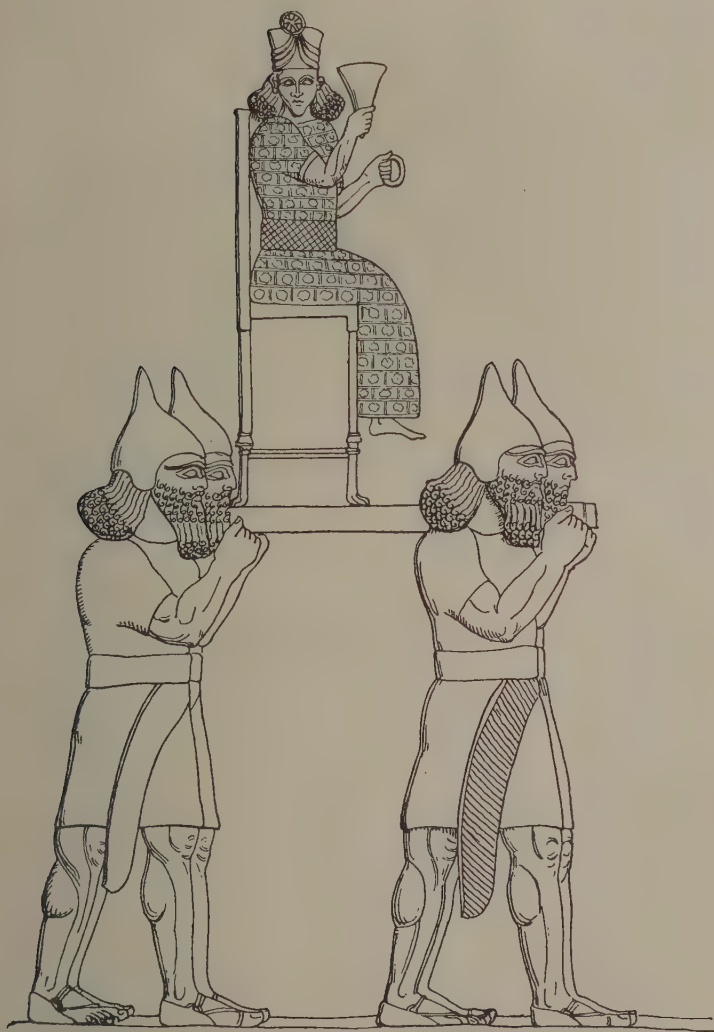


Fig. 151. — Soldats assyriens emportant la statue d'une déesse. Provient de Nimroud.

première écriture qui était le vieux-perse¹. Dès 1862, F. Spiegel pouvait donner une grammaire du vieux-perse avec textes, traductions et glossaires.

Parallèlement au déchiffrement des inscriptions de la classe I, les savants amorcèrent celui des inscriptions des deux autres classes. Mais il fallut attendre les fouilles de Botta pour disposer d'un matériel d'inscription qui permit les comparaisons nécessaires, puisque l'écriture assyrienne est plus complexe.

Inscriptions de la classe II.

L'écriture de la II^e classe était l'écriture susienne; on y reconnut 111 signes. Le Danois Westergaard, dès 1844, commença le déchiffrement en se servant des éléments que lui fournissait le vieux-perse. Mais le langage ainsi restitué ne se rapprochait d'aucune langue connue. Lorsque l'inscription de Behistoun fut publiée, Norris² d'une part, et Oppert³ de l'autre, purent en accomplir le déchiffrement. Cette langue était du type agglutinatif; c'était, au temps des Achéménides, le moyen d'expression de la région de Suse, d'où le nom de Néo-Susien ou Néo-Elamite qu'on lui a donné, par rapport aux inscriptions trouvées à Suse.

Inscription de la classe III.

L'écriture de la III^e classe était de l'akkadien, c'est-à-dire l'assyro-babylonien. Ici, la tâche était encore plus difficile. Le premier pas fut accompli par Hincks⁴; il découvrit que cette écriture n'était pas alphabétique, mais syllabique. Comme pour l'écriture de la seconde classe, on se servit des noms propres du vieux perse pour déchiffrer ceux de la troisième classe et entre temps, de Longpérier⁵ reconnut le nom de Sargon dans les inscriptions de Khorsabad, le premier nom royal assyrien qui ait été lu. Les valeurs obtenues de ces premiers tâtonnements permirent la lecture de quelques mots de l'inscription et l'on s'aperçut qu'il s'agissait d'une langue sémitique proche de l'hébreu, tout comme le vieux-perse était voisin

1. *JRAS*, 1846-1851.

2. *JRAS*, XV.

3. *Peuple et Langage des Mèdes*, 1879.

4. *British Association Edinburg Meeting*, 1850.

5. *Rev. Archéol.*, 1847, p. 501.

du zend. De Saulcy¹, dans un travail quasi définitif, posa les principes du déchiffrement de l'assyrien. A partir de ce moment, les progrès deviennent rapides ; Rawlinson s'y distingue particulièrement. Il découvre la valeur idéographique des signes et leur polyphonie et traduit les annales gravées sur « l'obélisque noir » de Salmanasar, et l'inscription de Behistoun. Hincks de son côté rectifiait certaines lectures de Rawlinson (noms propres de l'obélisque de Salmanasar), fixait par comparaison la valeur des signes babyloniens de haute époque et confirmait la polyphonie des signes. Cette découverte qui laissait le monde savant incrédule, n'était pas faite pour dérouter Hincks, habitué à semblables défiances dans les études d'égyptologie où il s'était spécialisé. Lorsque Layard eut découvert la bibliothèque de Ninive, en 1853, les matériaux abondèrent et à la suite de l'expédition de Fresnel en Mésopotamie, 1851-1854, Oppert démontra que les particularités du syllabaire assyrien provenaient de son origine pictographique et de ce qu'il avait été emprunté à un autre peuple, qu'il appela les Sumériens (Akkadiens pour Hincks). Ceci encore souleva par la suite les protestations que l'on connaît. Cependant, Hincks² posait les bases de la grammaire assyrienne et Oppert devait donner sur le même sujet un travail complet (1860)³. Il ne restait plus qu'à convaincre le monde savant de la réalité de ces efforts. Ce fut le fait de Hincks, Rawlinson, Oppert et Talbot, un des premiers assyriologues, qui acceptèrent de traduire séparément une inscription nouvellement découverte de Teglat-Phalasar (1130-1100). Les résultats⁴ furent identiques, sauf quelques divergences de détail.

Ainsi, nous retrouvons dans le déchiffrement des écritures cunéiformes l'application du principe qui avait servi pour l'égyptien. Partant d'une bilingue, c'est-à-dire d'une inscription en deux langues, dont l'une est la traduction de l'autre, on s'était efforcé pour l'égyptien de comprendre l'une (l'égyptien) par l'autre (le grec), en prenant pour point de départ les noms propres, fort à propos isolés dans les cartouches royaux.

Pour les écritures cunéiformes, on s'attacha à suivre la même méthode. On possédait une triple inscription de Persépolis, dont

1. *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, 1849.

2. *Journal of Sacred Literature*, 1855-6.

3. *Éléments de la grammaire Assyrienne*, 1860,

4. Publiés par la *Royal Asiatic Society*, 1857.

aucune langue n'était connue. La première phase fut tout entière de tâtonnements.

On essaya sur l'écriture la plus simple les noms propres et le protocole qu'on s'attendait à rencontrer à cette époque. Grâce au soutien de langues voisines : pehlvi et zend, on se rendit maître de l'écriture de la première sorte. On était alors ramené au cas de l'égyptien : une bilingue dont on possédait un des éléments.

LES HIÉROGLYPHES HITTITES

Les hiéroglyphes hittites sont vraiment connus depuis 1870, car la mention qu'en avait faite Burchkardt dès 1812, lorsqu'il passa à Hamath sur l'Oronte, ne suscita pas la curiosité. Quand A. Johnson et S. Jessup vinrent à Hamah en 1870, ils remarquèrent, encastrées dans les murs de la ville, des inscriptions en hiéroglyphes qui n'étaient pas ceux de l'Égypte, et souhaitèrent en prendre des estampages. Le fanatisme des indigènes les en empêcha. Ils durent se contenter d'une copie hâtive qui, telle quelle, indiquait l'importance de cette découverte. Les essais de Drake, envoyé par le *Palestinian Exploration Fund*, et du capitaine Burton, consul d'Angleterre à Damas, ne furent pas plus fructueux. C'est alors que W. Wright, profitant d'un voyage à Hamah du Vali de Syrie, obtint que ces inscriptions fussent déposées à Constantinople après qu'il en eût pris un moulage. A Alep une inscription semblable fut signalée, mais détruite par les indigènes hostiles. On en relevait d'autres à Djerablous sur l'Euphrate, que Skene, consul d'Angleterre à Alep, proposa d'identifier avec Karkémish, souvent mentionnée dans les textes assyriens et égyptiens ; on fouilla avec quelque succès le site, et les monuments qui en provinrent furent envoyés au British Museum. En 1876, Davis, voyageur anglais, publiait le dessin d'un bas-relief rupestre d'Ivriz dans l'ancienne Lycaonie où se trouvait la même écriture. En examinant avec soin les monuments déjà connus de Boghaz-Keui et d'Euyouk en Asie Mineure, on y reconnut les mêmes signes d'écriture ; on les retrouva sur un lion provenant de Marash, dans la vallée qui sépare l'Amanus du Taurus. On les retrouvait encore sur certaines empreintes de sceaux recueillis en Asie Mineure. Bref, on disposa dès le début d'un ensemble d'inscriptions réparties sur une aire très étendue : l'Asie Mineure et la Haute-Syrie. Le tout, recueilli par H. Rylands fut reproduit dans le premier et capital ouvrage de

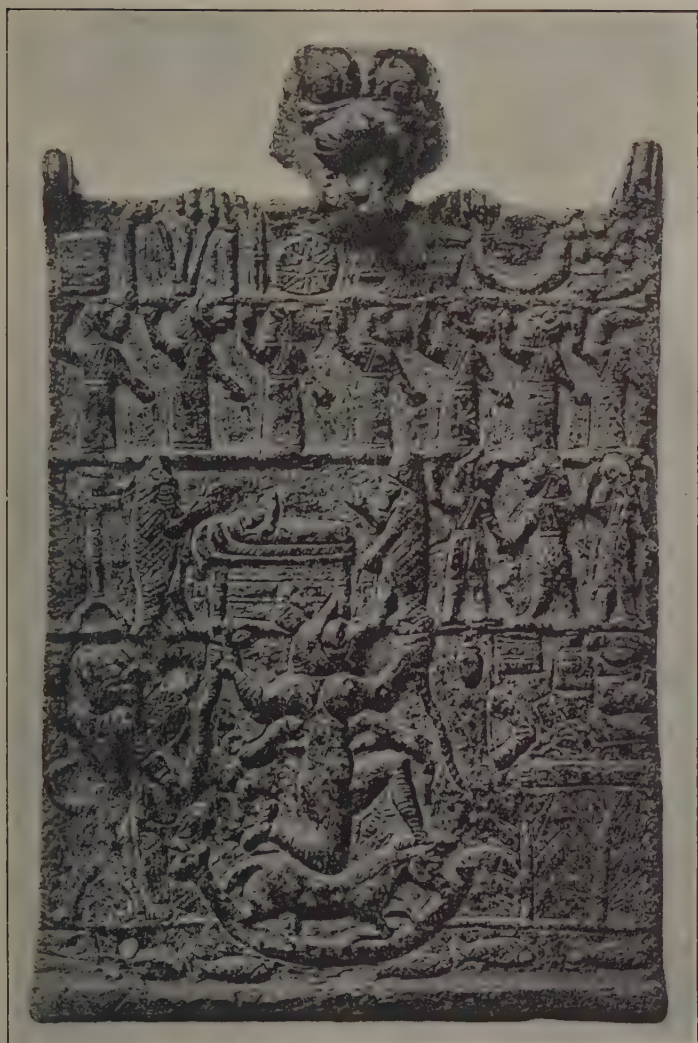


Fig. 152. — Plaque « des Enfers » qui représente en réalité l'exorcisme d'un malade. On le voit au registre central étendu sur son lit ; auprès de lui les prêtres costumés ; en haut sept génies, et les symboles des dieux ; en bas, les génies du monde inférieur. Collection De Clercq.

W. Wright sur les Hittites contenant en même temps une tentative d'interprétation de M. Sayce.

D'autres inscriptions ont été découvertes par la suite. Toutes celles qui étaient connues jusqu'à 1904 ont été réunies par M. Messerschmidt. Depuis, les textes les plus importants et les plus complets ont été exhumés à Karkémish et sont publiés dans le compte rendu des fouilles (fig. 104).

Avec les hiéroglyphes hittites, le problème est encore plus complexe que pour les cunéiformes. Aucune bilingue jusqu'ici, sauf de quelques lettres ; et, tandis qu'on possédait pour les écritures cunéiformes le soutien de langues voisines (zend pour le perse, hébreu pour l'assyrien), on ignorait absolument lorsqu'on découvrit les premiers monuments hittites, quelle langue se cachait sous ces hiéroglyphes. On a donc essayé tour à tour d'y retrouver les mots de différents langages. Les progrès ne pouvaient être que très lents en raison de ces difficultés.

Les hiéroglyphes hittites sont pour la plupart différents de ceux de l'Égypte, et, quand ce sont les mêmes, ils sont traités de toute autre façon, de sorte que seul le principe de l'écriture reste semblable. Lorsqu'il ne s'agit pas d'une inscription de quelques signes, les hiéroglyphes sont disposés par lignes que séparent des traits horizontaux.

Les signes sont gravés tantôt en relief, tantôt en creux comme en Égypte, et l'on en compte jusqu'ici plus de 200, certains pouvant être vraisemblablement des doublets d'une même forme. On a reconnu par le sens des signes (face tournée du côté où doit commencer la lecture comme en égyptien), que cette écriture va alternativement de droite à gauche et de gauche à droite ou inversement, comme le sillon des bœufs à la charrue, d'où le nom d'écriture boustrophédon.

Le déchiffrement.

Les premières tentatives eurent comme point de départ la « bulle de Tarkondémos ». On nomme ainsi une petite lame d'argent en forme de tiers de sphère sur laquelle était estampé un sceau représentant un guerrier. Tout autour, des signes (répétés par deux fois) qui sont des hiéroglyphes hittites, et en exergue du sceau, une inscription cunéiforme qu'on lisait « Tarkudimme, roi du pays d'Erme » lecture à laquelle on a proposé depuis quelques modifi-

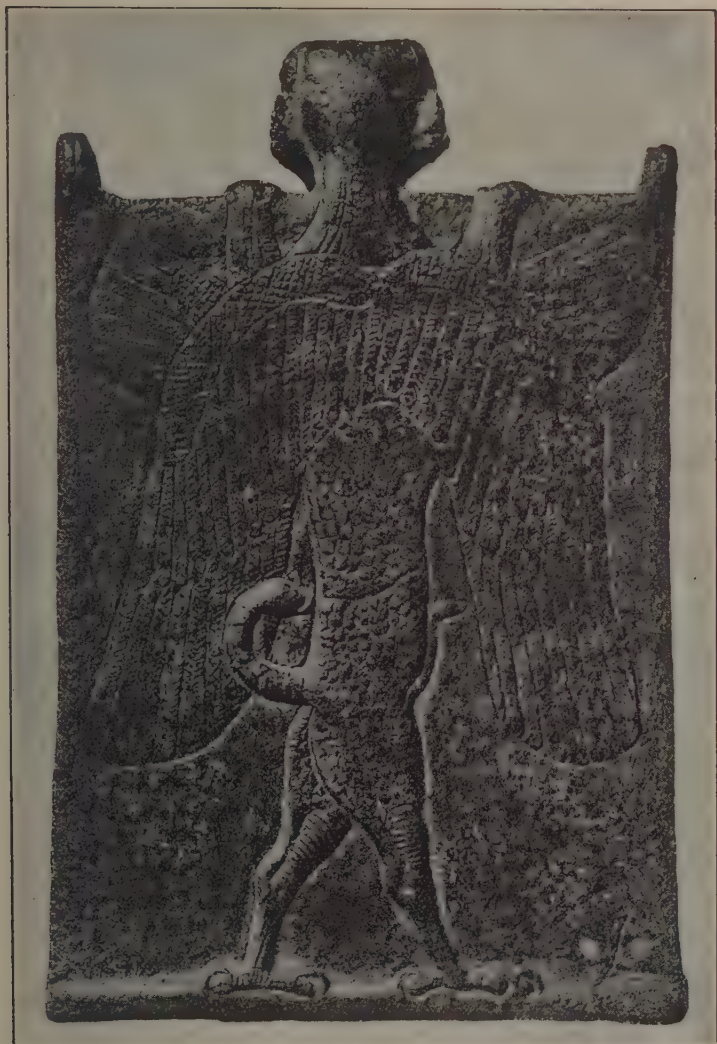


Fig. 153. — Revers de la plaque « des Enfers ». Le génie dressé le long de la plaque regarde de l'autre côté vers la scène d'exorcisme. De telles plaques étaient destinées à servir de talisman. Bronze. Époque assyrienne. Collection De Clercq

cations. Ce sceau perdu depuis, mais dont on possède des moulages, a été traité comme une véritable bilingue ; c'était une simple conjecture, mais qui se montra vraisemblable.

Le Professeur Sayce s'est appliqué à établir les équivalences des signes, puis à leur donner leur valeur phonétique, et ses rapprochements portèrent aussi sur le syllabaire chypriote qui servait à écrire une variété de grec. Les confrontations furent assez encourageantes et M. Sayce put attribuer à huit signes hittites la valeur de signes chypriotes qui leur ressemblaient.

Depuis, M. Sayce, par un labeur incessant, a perfectionné son système et a traduit certaines phrases des grandes inscriptions de Karkémish. Le déchiffrement a été retardé du fait de l'ignorance des langues hittites dont une ou plusieurs peuvent se cacher sous ces hiéroglyphes ; mais nous avons vu que l'on ne déchiffre les textes hittites écrits en cunéiforme, que depuis peu.

D'autres déchiffreurs se sont attachés au même problème : C.-R. Conder qui a essayé de dériver les signes hittites du syllabaire babylonien archaïque, J. Menant qui, disciple de M. Sayce, n'a apporté que quelques corrections de détail à la méthode qu'avait proposée ce dernier.

Ball (1887), puis Halévy supposèrent une langue sémitique à la base des hiéroglyphes et tentèrent de les interpréter d'après ces prémisses.

On doit à F.-E. Peiser une autre tentative.

P. Jensen, au contraire, estimant que la langue hittite pouvait être représentée aujourd'hui par l'arménien attribua aux signes les valeurs de la langue arménienne. Il a repris tout récemment, l'étude de la question et donné un résumé de sa méthode.

MM. Koldewey et Messerschmidt se sont livrés à un travail critique des premières tentatives dont ils ne retiennent que quelques résultats. M. R.-C. Thompson étudiant les inscriptions de Karkémish dont ne disposaient pas les premiers déchiffreurs ne garde du travail de ses devanciers qu'un petit nombre de signes. M. A.-E. Cowley a conclu, et le point est du plus haut intérêt, que l'écriture hiéroglyphique pourrait avoir servi à plusieurs dialectes différents. Or, on sait que des dialectes divers ont été retrouvés dans le Hittite, écrit en cunéiforme.

Il reste évidemment beaucoup à faire, mais d'après les derniers résultats obtenus par le Professeur Sayce, il semble que le déchiffrement des hiéroglyphes hittites soit en bonne voie.

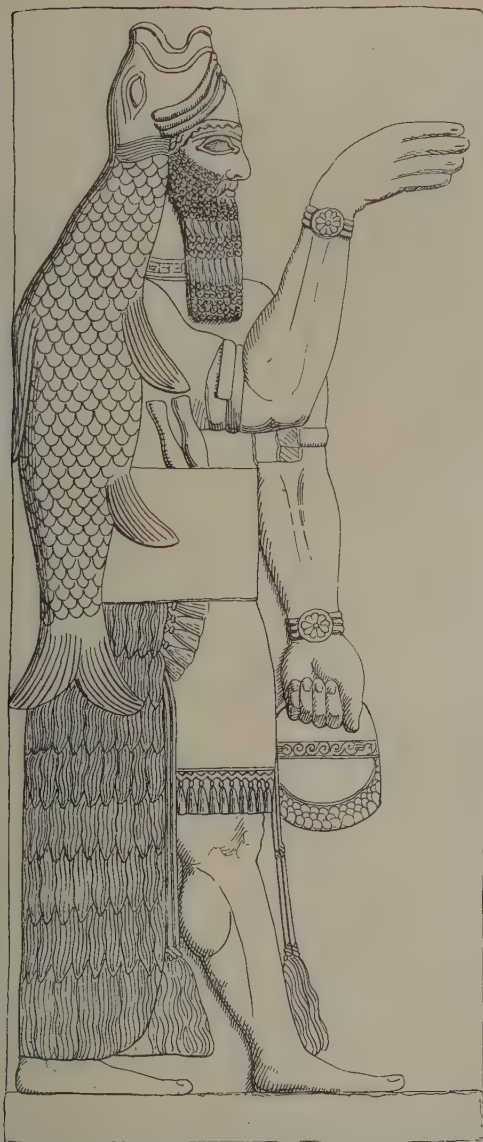


Fig. 154. — Exorciste costumé. Son vêtement rappelle le dieu Ea, dieu de
eaux de l'abîme où réside tout savoir. Provient de Nimroud.

Alphabet.

Le système pictographique dont nous avons vu les deux grandes applications en Asie Occidentale : l'écriture cunéiforme et les hiéroglyphes hittites, devait être peu à peu supplanté par le système de l'avenir : l'alphabet. Au lieu d'idéogrammes, de syllabes et de quelques lettres séparées d'un total de plusieurs centaines, une série de 25 à 30 signes capables de rendre toutes les nuances du langage, telle est la découverte qui devait peu à peu remplacer ces pratiques incommodes. Mais comme nous l'avons dit, pareil progrès n'était possible que lorsqu'on se fût rendu compte de la possibilité de réduire la syllabe en sons simples ; c'est la vraie découverte. Et pourtant, le prestige de l'écriture cunéiforme était si grand qu'il fallut près de 1.000 ans pour que l'alphabet la supplantât sans conteste en Asie Occidentale. C'est que les premiers alphabets ne furent qu'un demi-succès ; ils n'écrivaient pas les voyelles tandis que les cunéiformes les notaient.

Un alphabet même s'apparenta aux cunéiformes : l'alphabet perse. Longtemps on a admis que l'alphabet perse procédait du syllabaire assyro-babylonien¹ ; cette filiation paraît aujourd'hui douteuse ; mais, le principe qui a donné des alphabets du type phénicien, par exemple, inspira aux Perses l'idée d'utiliser pour les éléments de leur alphabet des combinaisons tirées du clou de l'écriture cunéiforme.

Cet alphabet se composa de trente-six caractères ; c'est, en réalité, un alphabet mélangé de quelques signes syllabiques, et par rapport à l'assyrien, une simplification analogue à ce que le japonais est au chinois. Dans cette écriture un trait en diagonale sépare les mots, et certaines consonnes : *k, g, t, d, m, n, r, v, dj*, ont des formes différentes selon qu'elles sont articulées avec telle ou telle voyelle. Cette écriture était une découverte considérable, mais un des avantages de l'alphabet, la physionomie simple de la lettre y fait encore défaut, et devant la concurrence de l'alphabet araméen, l'écriture perse a disparu en même temps que l'empire des Achéménides.

L'alphabet phénicien.

C'est, actuellement, l'alphabet phénicien qui nous paraît le plus ancien de ceux que nous rencontrons en Asie Occidentale ;

1. Oppert, *JA*, 1874, pp. 238-245.

c'est par lui qu'il convient de commencer notre étude (fig. 105 et 106).

Les alphabets sémitiques, malgré leur progrès furent, avons-nous dit, un instrument imparfait ; ils ne surent pas aller jusqu'à l'expression des voyelles. A côté des écritures cunéiformes où la consonne traînait avec elle une voyelle qui était souvent encombrante, occasionnant un allongement de la syllabe, au moins apparent dans l'écriture, l'alphabet ne sut que proscrire la voyelle, allant d'un extrême à l'autre ; le système ne pouvait satisfaire que ceux qui connaissaient parfaitement la langue transcrite par ces caractères.

La connaissance des inscriptions phéniciennes provoqua la recherche de l'origine de ces signes alphabétiques ; les nouvelles découvertes ont, en partie, périmé les diverses théories émises à ce sujet :

1° La plus ancienne inscription phénicienne que nous possédons actuellement est un texte de deux longues lignes gravées sur le couvercle et la paroi du tombeau d'Ahiram, roi de Byblos, qui régnait vers la fin du second millénaire avant notre ère. Ce texte fut découvert, il y a deux ans, par M. Montet, professeur d'Égyptologie à Strasbourg ;

2° Puis viennent un fragment de statue que le pharaon Osorkon (milieu du x^e siècle avant notre ère) envoya à son vassal Elibaal, roi de Byblos ; ce dernier dédia la statue du monarque dans le temple au bénéfice de sa propre vie ;

3° Fragment de statue du pharaon Sheshonq (fin du x^e siècle), sur laquelle son vassal Abibaal, roi de Byblos fit graver une inscription dédicatoire ;

4° Stèle de Mesa, roi de Moab (milieu du ix^e siècle). Cette stèle fut découverte par M. Clermont-Ganneau, alors consul de France à Jérusalem.

C'est une précieuse confirmation de l'historicité des récits bibliques. Si la langue n'est pas le phénicien, mais le moabite, qui fait aussi partie du groupe cananéen, l'alphabet est celui des Phéniciens.

Viennent ensuite deux courtes inscriptions de Nora en Sardaigne, datant de la fin du ix^e siècle, et les inscriptions du roi Kalamou (fin du ix^e siècle) et de la statue du dieu Hadad (première moitié du viii^e siècle), qui proviennent de Zendjirli, site de la capitale de l'ancien royaume de Samal. Ce royaume offre un curieux

mélange d'influences araméennes et hittites ; mais les inscriptions en question sont très influencées par le phénicien.

Puis une inscription dédicatoire au Baal du Liban, sur coupe de bronze, trouvée à Chypre vers 1876 et datant au moins du milieu du VIII^e siècle. Enfin la grande inscription de Yehawmilk, roi de Byblos (époque perse), qui rappelle ses constructions en l'honneur de la Dame de Byblos, et celles de la dynastie d'Eshmounazar (V^e siècle avant J.-C.). De ces inscriptions, la première trouvée fut celle d'Eshmounazar, roi de Sidon, inscription gravée sur son sarcophage par sa mère, demeurée régente du royaume après sa mort.

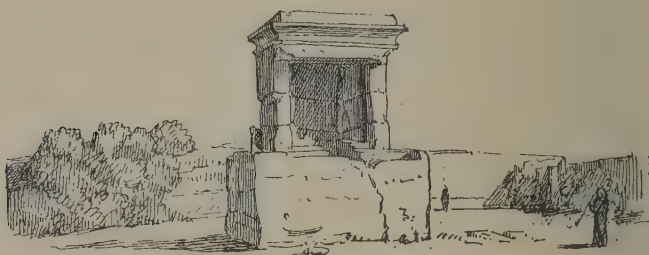


Fig. 155. — Le temple d'Amrit en Phénicie. Au milieu d'une grande cour taillée dans le rocher, un cube de pierre a été réservé. Sur cette base on a bâti une petite chapelle pour y loger l'image de la divinité.

C'est cette inscription découverte en 1856, premier texte important provenant de Phénicie propre, qui donna lieu aux recherches sur l'origine de l'alphabet et aux théories qui, depuis, se sont opposées.

Théorie de l'origine égyptienne.

E. de Rougé voyait l'origine des 22 lettres, toutes consonnes, de l'alphabet phénicien dans l'écriture cursive, c'est-à-dire l'hiéatique des Egyptiens ; il isolait 22 signes dont il lui paraissait qu'avaient pu dériver les 22 signes phéniciens. J. Halévy qui admettait aussi l'origine égyptienne, pensait que la dérivation fut faite des hiéroglyphes, mais pour 12 ou 13 signes seulement ; les autres auraient été composés par l'adjonction de traits différentiels.

L'examen de l'alphabet phénicien fait considérer avec faveur la théorie de Halévy sur la formation secondaire de certaines lettres, telles que le *heth* par rapport au *hé*, le *tsadé* par rapport au *zaïn*.

Mais les formes hiéroglyphiques ou hiératiques, invoquées comme origine des lettres phéniciennes n'entraînent pas la conviction.

La découverte des textes plus anciens, notamment celui d'Ahi-ram, montre que l'alphabet phénicien, en remontant dans le passé, s'éloigne encore plus des sources qu'on voulait lui attribuer.

Origine cunéiforme.

D'autres archéologues ont cherché cette origine dans l'écriture cunéiforme. Les noms de Deecke¹ et de F. Hommel² s'attachent à cette tentative. En raison de la complexité du syllabaire assyrobabylonien, la démonstration fut aisée, d'autant que Deecke choisissait ses prototypes dans les diverses variétés de cette écriture et pour des époques différentes ; cette théorie n'a pas été suivie

Origine égéenne.

Les fouilles de M. Evans, en Crète, qui lui donnèrent quantité de tablettes écrites en caractères linéaires firent revendiquer pour l'alphabet une origine égéenne. On avança même que cet alphabet qu'on pensait inventé vers le XIII^e siècle aurait pu être apporté et propagé en Phénicie par les Philistins, lors de leur installation au milieu du XII^e siècle. La découverte de l'inscription d'Ahiram, si ce monarque est bien contemporain de Ramsès II, paraît ruiner cette hypothèse puisque dès le XIII^e siècle, l'alphabet phénicien aurait été d'usage courant sur les côtes de Phénicie ; en tous cas si la date d'Ahiram devait être abaissée, ce ne serait d'un assez grand nombre d'années pour que l'argument cesse d'être valable.

Origine sinaïtique.

Des inscriptions trouvées dans la région du Sinaï ont rajeuni la théorie de l'origine égyptienne de l'alphabet ; les inscriptions, gravées sur un sphinx, sur deux statues d'homme et sept stèles, sont mi-hiéroglyphiques et mi-linéaires. On s'est préoccupé de rattacher la valeur idéographique des signes, qui sont encore des pictographes, aux noms des lettres de l'alphabet.

Ainsi on a l'*aleph* dans la tête de bœuf, *aïn* dans l'œil, le *resh* dans la tête humaine, et l'on dérive ainsi plusieurs signes (*'*, *r*, *v*, *m*,

1. *Der Ursprung des altsemitischen Alphabets aus der neu-assyrischen Keilschrift.* ZDMG., 1877, pp. 102-154.

2. *Abriss der Geschichte des alten Orients*, 1887, p. 57.

y, n). Quatre autres ressemblent seulement à des lettres des alphabets archaïques sémitiques ou grecs : *t*, *b*, *l*, *z*. Sur environ 22 types auxquels on peut réduire les 150 signes de l'écriture sinaïtique, une dizaine se trouvent ainsi déterminés et peuvent servir



Fig. 156. — Une tour à étages. Il s'agit là d'une restitution de ce que pouvaient être ces monuments. Composée de terrasses, empilées l'une sur l'autre et de dimensions décroissantes, au nombre de trois à sept, la tour à étages (ou *ziggourat*) était surmontée d'une chapelle.

de point de départ, d'autant qu'à plusieurs reprises ces textes donnent un mot justement composé avec les éléments déjà connus : *baalat* : « dame, maîtresse », qui s'applique fort bien, puisque ces inscriptions viennent d'un sanctuaire d'Hathor, une *baalat*, par excellence.

Par tâtonnements on est arrivé à fixer la valeur de 16 lettres sur 22 et le problème s'est alors posé de savoir si nous n'aurions pas dans cet alphabet le prototype des alphabets, car ces textes

peuvent remonter selon M. Pétrie, au ^{xv}^e siècle environ, et selon M. Gardiner, au moyen Empire.

Cette hypothèse, aussi défendable en soi que les autres systèmes, est fortement compromise par la découverte de l'inscription d'Ahiram dont les lettres ne sont pas, comme elles devraient l'être, plus proches des formes égyptiennes du Sinaï que les alphabets moins anciens.

D'ailleurs, cette dérivation est hasardée sur certains points,

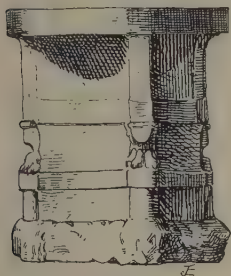


Fig. 157. — Autel à sacrifices composé d'une table circulaire sur trépied sculpté en relief dans la pierre. Provient de Khorsabad, ^{viii}^e siècle avant J.-C. Musée du Louvre.

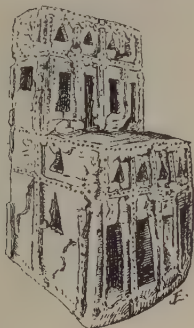


Fig. 158. — Trône d'Ishtar. Terre cuite provenant du temple d'Ishtar à Assour. Vers 3000 avant J.-C. L'interprétation de ces sortes de monuments comme de petites maisons, doit être abandonnée.

ainsi le *gimmel* (g) signifie chameau ; or, cet animal ne serait venu en Egypte qu'au début du premier millénaire. Il reste une hypothèse envisagée par Halévy et que propose M. Dussaud ; elle semble la plus rationnelle. Quelle que soit l'origine des signes, leurs noms ont pu simplement être empruntés à des choses d'usage courant dont le nom commençait par la première lettre à désigner. Pour beaucoup de signes, il y aurait dérivation des signes primitifs par modifications. Ne trouve-t-on pas un écho de cette origine dans la légende qui attribue à Cadmus la diffusion d'un certain nombre de lettres et à Palamède l'invention des autres ?

En tous cas la découverte d'un alphabet plus ancien que ceux qui étaient jusqu'alors connus, vient renouveler les théories proposées jusqu'ici. Lorsqu'on examine les divers alphabets du monde antique, on trouve entre eux de grandes ressemblances ; leur in-

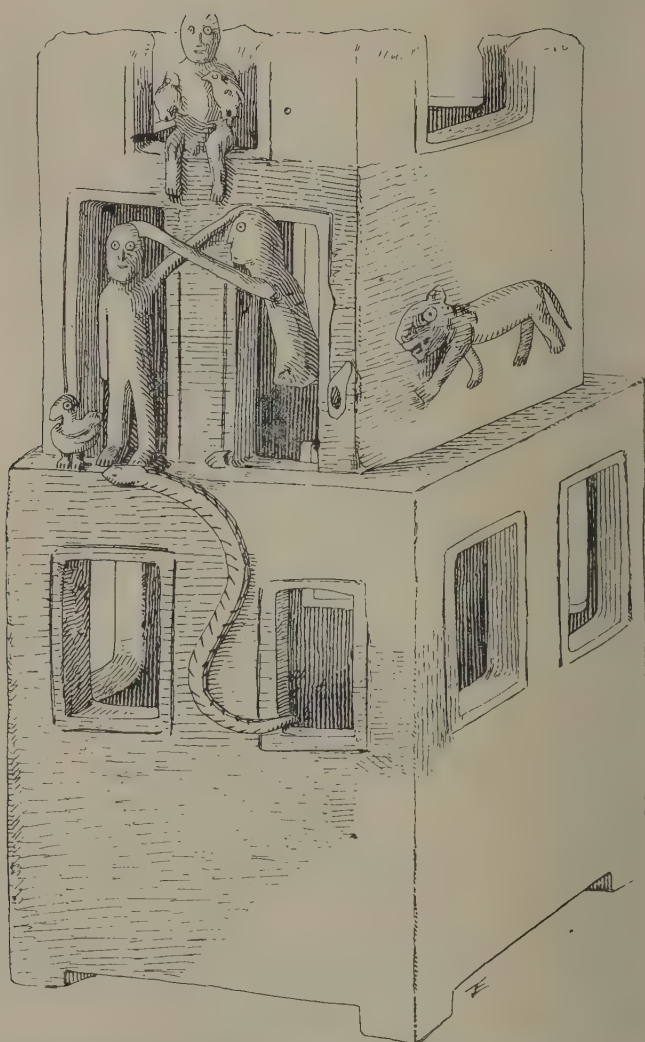


Fig. 159. — Temple en terre cuite dédié à la Grande-Déesse. Ses attributs, serpent, lion, oiseau, y sont représentés. Provient de Beisan (Palestine). Début du troisième millénaire avant J.-C.

vention n'a donc pas été indépendante, ils se rattachent les uns aux autres. Les alphabets grecs archaïques sont en rapport étroit avec l'alphabet phénicien et comme les noms de leurs lettres en sont eux aussi dérivés, il s'ensuit que les Grecs ont emprunté aux Sémites leur alphabet. Jusqu'ici, on admettait au delà des alphabets

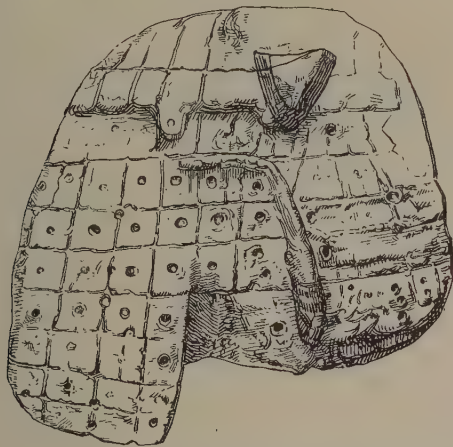


Fig. 160. — Foie d'argile destiné à l'éducation des devins. Dans chaque case est indiqué en écriture cunéiforme le présage qu'on peut y rencontrer. British Museum.

qu'on connaissait, un alphabet plus ancien qui aurait été la source de dérivation des autres.

L'avons-nous dans l'inscription d'Ahiram ?

Il est vraisemblable qu'il sera possible de remonter au delà. L'inscription du tombeau d'Ahiram n'est point seule. Sur une des parois du puits menant à la chambre funéraire, se trouvait une autre inscription très courte, gravée pendant les travaux, sans doute par un des chefs de chantier. C'est un graffite dont le sens n'est pas, actuellement, tout à fait certain ; mais l'assurance de l'écriture, faite au courant de la main, montre que l'alphabet était déjà d'usage très général. Les débuts de ce système d'écriture remontent vraisemblablement plus haut ; nous ne pouvons démontrer à quelle époque. Le degré d'évolution de certaines lettres alors que d'autres sont presque de leur type primitif, fait présager que ce début ne peut pas être très éloigné. D'autre part, l'usage du cunéiforme

employé pour les correspondances officielles à l'époque de Tell-el-Amarna, indique que l'alphabet n'avait pas pris à ce moment assez d'extension pour lutter contre le vieux système d'écriture ; ce serait entre le ^{xv}^e et le ^{xiv}^e siècle que pourrait se placer vraisemblablement cette invention dans laquelle, je le répète, le prin-

cipe est tout, et la forme des lettres bien peu de chose.

Dérivés de l'alphabet primitif.

Cet alphabet primitif est, suivant certains, le point de départ de tous ceux que nous connaissons aujourd'hui. Ils ne dérivent, évidemment,

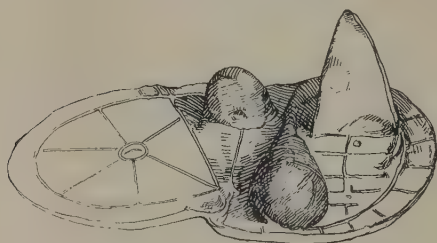


Fig. 161. — Foie de bronze de destination analogue à celui de la fig. 160. Provient de Piacenza (ancienne Etrurie).

pas l'un de l'autre, de façon qu'il y ait entre eux un rapport de filiation directe, mais deux ou trois rameaux sortis de la souche principale ont, à leur tour, produit des rejetons ; ce sont les membres d'une même famille à des degrés différents.

Nous négligerons ici les alphabets grecs qui ne sont pas du plan de notre étude, pour ne mentionner que les alphabets de l'Asie Occidentale. On peut y distinguer l'écriture phénicienne et l'écriture araméenne. Plus ces écritures sont près de la source commune, plus elles se ressemblent ; leurs dissemblances sont dues à des altérations provenant du désir d'en faire des écritures cursives.

L'alphabet phénicien dont nous possédons différents spécimens jusqu'au ^v^e siècle offre des lettres dont l'évolution est profonde, tandis que d'autres auront très peu varié. Dans la stèle de Byblos par exemple, le *lamed* (*l*) le *shin* (*sh*) ont encore des formes archaïques, mais il y a peut-être lieu de tenir compte de l'influence araméenne dont l'écriture a conservé les types archaïques plus longtemps que l'écriture phénicienne. Dans l'inscription d'Eshmou-nazar, toutes les lettres tendent à la forme cursive, c'est ainsi que le *mem* (*m*), le *shin* (*sh*), le *samek* (*s*), le *iod* (*i*), le *zain* (*z*) composés de lignes qui se recoupent, deviennent une simple ligne brisée unique, faite d'un seul trait ; les boucles ne sont plus rigoureusement jointes (*leth* et *aïn*).

M. Ph. Berger considérait alors dans le phénicien trois variétés : le sidonien, le chypriote dont les lettres fermées tendent à s'ouvrir par le haut, et le carthaginois ou punique. Dans ce dernier type, les lettres dont la tête dépasse la ligne, se couronnent d'un petit crochet tandis que les queues s'allongent démesurément. En même temps l'écriture qui était linéaire s'orne de pleins et de déliés.

Le punique est une belle période de l'écriture phénicienne qui dure jusqu'à la chute de Carthage, en 146 avant J.-C. Cette écriture se prolonge dans le néo-punique où, par suite de l'absence des traditions qui maintenaient les écoles de scribes disparues avec Carthage, les déformations des lettres brûlent les étapes, au gré de la fantaisie, semble-t-il. Certaines lettres s'allongent comme l'*aleph* (') le *hé* (*h*), tandis que d'autres s'amenuisent : le *mem* (*m*) ; d'autres enfin sont tantôt plus grandes, tantôt plus courtes que leur prototype (*helh*, *b*, *d*, *r*). Le néo-punique est la dernière forme de l'alphabet phénicien.

Les ressemblances du moabite avec l'hébreu font que Ph. Berger classe la stèle de Mesa comme type d'écriture hébraïque

ancienne. Mais les caractères qu'il y remarque et qui sont pour lui des indices de parenté avec l'hébreu : angles aigus, très accusés, barres transversales importantes, sont plutôt le fait de l'époque à laquelle la stèle a été écrite et du moindre degré d'évolution de l'écriture à ce moment, qu'elles n'appartiennent en propre à l'écriture considérée.

On a trouvé à Jérusalem une inscription commémorative du percement du canal de Siloé probablement par Ezéchias (fin du VIII^e siècle). La caractéristique de cette écriture heurtée est le repli des queues sous les lettres. Puis l'écriture hébraïque se dérobe, et nous la retrouvons sous la forme de l'hébreu carré qu'on associe au nom d'Esdras, c'est-à-dire au réformateur du retour de l'Exil.



Fig. 162. — Tablette à l'usage des devins, représentant les formes que peuvent affecter les circonvolutions intestinales, ce qui donne lieu à autant de présages différents.

Cette transformation est due à l'influence araméenne qui a agi aussi bien sur la langue hébraïque que sur l'écriture.

L'écriture araméenne, véhicule de la langue qui devait avoir une si prodigieuse fortune en Asie Occidentale, a eu une grande part dans le développement général de l'écriture.

A Zendjirli, au VIII^e siècle, en milieu araméen, l'écriture est encore assez voisine du phénicien pour n'avoir pas de physionomie particulière, et la langue est aussi influencée par le phénicien.

C'est à l'époque perse que la différenciation se précise ; elle porte sur la « suppression de la tête des lettres, l'effacement des angles et une sorte de retour des lettres sur elles-mêmes »¹.

Tout ceci est le fait d'une écriture cursive, ce qui est justement le cas de l'écriture araméenne, chargée d'exprimer une langue de plus en plus en faveur dans les transactions commerciales. Ce travail continu de simplification rend l'écriture araméenne de moins en moins lisible et la dégrade, ce que nous avons constaté aussi pour le néo-punique.

C'est pourtant de cette dégradation, de l'arrondissement des caractères et de l'empâtement des lettres sous l'influence du calame que devaient sortir deux alphabets d'un grand caractère artistique : l'hébreu carré et le palmyrénien. Cet hébreu carré se comprend lorsqu'on le compare à l'écriture araméenne d'Égypte, par exemple, où les caractères ramassés, trapus n'ont plus qu'un faible chemin à parcourir pour être stylisés. Les tendances de l'écriture araméenne, mais régularisées, expliquent l'hébreu carré.

Nous n'irons pas plus loin dans les transformations de l'alphabet primitif, puisque l'altération de l'alphabet phénicien et celle de l'alphabet araméen nous amènent largement au moment où doit se clore notre étude, moment qui va coïncider avec la disparition définitive du système pictographique ou de ses dérivés.

1. Ph. Berger, *Histoire de l'écriture*, p. 215.

CHAPITRE VII

LES LIENS ENTRE LES SOCIÉTÉS LA RELIGION

Religion asianique.

De nombreuses études ont été consacrées aux religions de l'Asie Occidentale ancienne ; aussi les quelques notions qui vont suivre ne sont-elles qu'un bref résumé de leurs caractères généraux. Partant du principe que la civilisation de l'Asie Antérieure est due à la race sémitique, opinion accréditée surtout à cause de la langue des documents qui provenaient de ces régions : le sémitique, la plupart des archéologues ont étudié ces religions notamment celle d'Assyro-Babylonie, comme un type de religion sémitique.

Nous verrons au contraire qu'il est possible, à l'exemple de ce que nous avons constaté lors de l'étude de l'histoire des races, des langues et de l'écriture, de distinguer deux stades bien nets dans ces religions :

1° Une religion asianique primitive et générale ; 2° une période de sémitisation poussée plus ou moins loin.

Lorsque nous nous souvenons de la difficulté éprouvée à différencier les races qui ont peuplé l'Asie Antérieure, la tâche semble malaisée ; mais les conditions sont tout autres pour la religion que pour les races ; nous possédons des documents. La littérature religieuse du pays de Sumer-Akkad est prodigieusement riche. Sans doute ces textes ne nous renseignent que sur la période historique, c'est-à-dire sur une époque où les religions étaient déjà en possession de leur caractère définitif. Mais, de même que dans l'écriture très ancienne, on a pu retrouver trace de quelques-uns des hiéroglyphes en usage au temps qui a précédé l'histoire, de même dans ces textes, il est possible de dégager les conceptions religieuses antérieures à la rédaction de ces écrits.

Des textes cunéiformes provenant de Sumer-Akkad, plus des deux tiers appartiennent à la littérature religieuse proprement dite, les trois-quarts même, si l'on y fait entrer les sciences que les Akkadiens considéraient comme une annexe à la religion (divi-

nation, incantations, etc.). Nous pouvons donc, grâce à eux, essayer de restituer les idées religieuses des Sumériens, civilisateurs et possesseurs du sol, et les modifications que les Sémites ont apportées à ces croyances.

Nous constaterons ainsi qu'il existe une religion primitive sumérienne, dont les traits fondamentaux se retrouvent dans toute

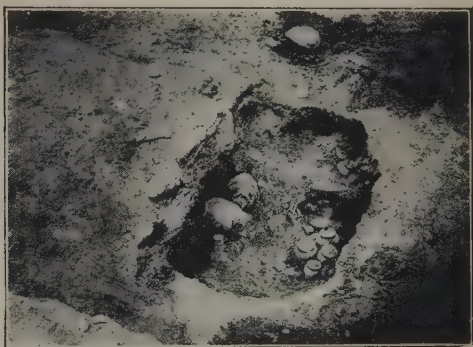


Fig. 163. — Tombe de Kish, montrant le mobilier funéraire (vaisselle principalement) destiné aux besoins du défunt dans l'au-delà.

l'Asie Antérieure. Ils s'y maintiendront au cours des siècles, soit intacts, soit plus ou moins altérés par la domination sémitique.

Pour établir ce qui appartient à chacune de ces deux grandes civilisations, tous nos documents sont de valeur, mais d'une valeur inégale.

Les plus anciens, d'origine sumérienne, projettent quelque clarté sur la nature primitive des divinités régionales ; les textes plus récents reflètent les modifications que leur caractère a subies.

Importance des liturgies pour la connaissance de la religion sumérienne.

Le conservatisme de la liturgie sumérienne rend l'enquête possible. Plusieurs grands centres religieux de Sumer nous ont livré les archives de leurs temples (cf. p. 234). Nous possédons ainsi les copies d'originaux très anciens, depuis longtemps perdus, qui nous font connaître la nature des dieux adorés des anciens Sumériens, en même temps que des textes plus récents et les dédicaces des

ex-voto consacrés par les anciens souverains de Sumer nous font connaître le panthéon à qui ces présents étaient offerts. Nous remarquons ainsi que les prêtres sumériens attachés à leurs traditions peut-être déjà millénaires, n'admettent que peu à peu dans la liturgie, et longtemps après que l'usage les a consacrés, de nouveaux noms de divinités sumériennes, et que leur résistance est



Fig. 164. — Tombe sumérienne, trouvée à Tello. Le mort est enfermé dans deux grandes jarres rapprochées et lutées à leur point de jonction.

encore plus grande à l'égard des divinités sémitiques. C'est ainsi que Mardouk dont le prototype Asarou prenait pied à Babylone dès le temps des rois d'Our, ne figure pas dans la liturgie de cette époque ; il faudra la pression de la Première Dynastie, qui fait de Babylone sa capitale et de Mardouk son dieu officiel, pour contraindre la liturgie sumérienne à l'adopter ; encore ne le connaîtra-t-elle pas sous son nom populaire d'Amaroudoukou, mais sous celui d'Asarou ou Asarouloudoug qui rappelait son origine éridienne et par suite le rattachait à la religion de Sumer, Eridu étant un des anciens centres religieux de Sumer. Ashour ou Ashir, comme on le nommait au temps des rois d'Our, qu'il faut sans doute rapprocher d'Anshar de l'épopée babylonienne de la Création, ne fut pas accepté, d'abord, à Babylone sous la forme Ashour.

Animisme des Sumériens.

Si donc on interroge les hymnes et les inscriptions, on voit que le vieux fond de la religion sumérienne est animiste ; les Sumériens adorent les forces de la nature et avant tout le grand principe de fertilité, de fécondité, de vie en un mot. De fait, les plus anciennes villes de Sumer ont choisi pour protéger la cité une divinité qui représente ce principe. Mais il s'agit là d'un principe général qui

toucherait presque au monothéisme. Dans la pratique l'idée du divin s'éparpille. Après avoir honoré la force de création générale, l'esprit humain descend au particulier, il adore le principe créateur de la source, de l'arbre, des végétaux, des pierres, les forces naturelles : le vent, le soleil, la pluie et les nuages ; il peuple le monde de génies, génie de la montagne, génie du marécage, etc., qui sont des affaiblissements, des aspects atténués de la grande divinité primitive. A l'origine, il semble bien que ce principe soit considéré



Fig. 165. — Sarcophages en terre cuite d'époque néo-babylonienne. Le sarcophague prend la forme d'un étui avec ouverture circulaire à une extrémité pour y insinuer le mort. Un couvercle de terre cuite s'adaptait sur cette ouverture. Proviennent de Nippour.

d'un point de vue général et reste de sexe indéterminé. Nombre de divinités portent le titre : Nin qui signifie Dame ; les unes sont masculines, les autres féminines.

D'autres, comme Kadi de la ville de Der, qu'on représentait sous forme d'un serpent, sont tantôt dieu, tantôt déesse. Les trois plus grands dieux du panthéon primitif : Anou le ciel, Enlil la terre, Ea les eaux, n'ont point de déesse parèdre. Goudéa qualifie son dieu Ningirsou de « mère » ou de « seigneur ». Tammouz porte des titres qui sont le plus souvent l'apanage d'Ishtar, et celle-ci est masculine dans l'Arabie du sud où on la qualifie de mère et de seigneur.

Un hymne sumérien proclame Enlil le seigneur des vents, père

et mère qui crée lui-même¹; un autre dit que le dieu Sin est la mère qui fait naître toute chose, et aussi qu'il est un père compatissant².

Sa traduction en deux principes divins.

La Grande Déesse, le Grand Dieu.

Plus tard on considéra ce principe sous forme de dieu ou de déesse et supposant que les créations célestes devaient s'être faites

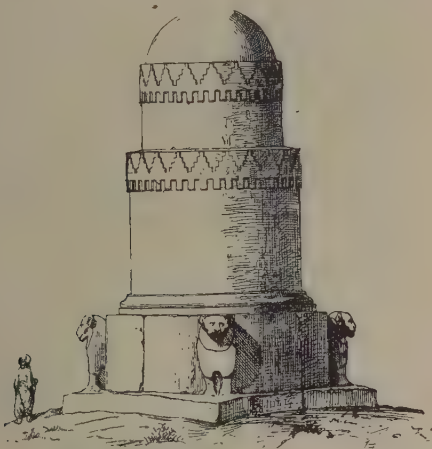


Fig. 166. — Monument funéraire d'Amrit en Phénicie. Les indigènes ont donné aux monuments de ce genre le nom de « meghazil » (les fuseaux). La tombe était située sous le monument.

à l'image des créations terrestres on inventa des couples divins. A Anou l'on donna pour femme Antou ; à Enlil, Ninlil ; leur nom même indique que ce sont des reflets du dieu principal, sans caractères originaux. Mais tout d'abord, la divinité est le pouvoir créateur sans plus, tantôt masculin, tantôt féminin et dans ce dernier cas : la terre-mère (fig. 107 et 108). Ce culte de la terre-mère, nous le retrouvons à Lagash avec la déesse Gatoumdoug, à Der avec la déesse Baou et avec Innini qui prend l'aspect de déesse-procréatrice par elle-même, et de terre-mère à Adab, Kesh, Lagash,

1. Langdon, *Sumerian and Babylonian Psalms*, P. (Geuthner), 1909, p. 223.

2. Zimmern, *Babylonische Hymnen und Gebete in Auswahl* Leipzig (Hinrichs), 1905, p. 11.

avec Goula et Ninharsag. Ce caractère devient moins général chez une déesse comme Nidaba d'Oumma qui est une déesse-grain et Geshtin une déesse-vigne; l'idée primitive est déjà affaiblie par une spécialisation. En regard de ces divinités féminines il est des dieux-terre de fertilité, comme Oumounbanda à Ashnounak, Meshlamtaea à Koutha et, comme pour les divinités féminines, nous en rencontrons un aspect plus spécialisé dans Tammouz dieu de végétation, mais auparavant dieu-arbre comme l'était Ningishzida, dans Shara d'Oumma dont l'idéogramme signifie « verdure ». A mesure que l'on progresse dans ce panthéon qui paraît au premier abord si compliqué, on voit que le même principe ou quelque-une de ses modalités est adoré sous des noms différents. Enki (dont le nom signifie Seigneur du sol et dont les Babyloniens ont fait Ea), le dieu de l'abîme, préside aux rivières d'eau douce, Ningirsou, comme Ninourash est le seigneur de la crue bienfaisante; dieux et déesses se résolvent en un type masculin et un type féminin de dieux de création.

Dès Lougalzaggisi (2870-2846), il s'établit une certaine hiérarchie dans le panthéon. Le roi qui a réuni sous son sceptre plusieurs cités en adopte les dieux, et s'il place celui de sa ville en tête, il range les autres dans un ordre qui correspond sans doute à leur renom ou à l'importance des centres dont ils proviennent; après Nidaba (grain) d'Oumma, qui vient en premier, se place la triade Anou, Enlil, Enki (ciel, terre et eau).

Certaines particularités du panthéon sumérien concourent à prouver que l'habitat primitif des Sumériens n'est pas le sud du bassin du Tigre et de l'Euphrate, pays qui ne produit pas de vigne et où le bois est rare. C'est le culte de la déesse Geshtin, déesse-vigne, du dieu Ningishzida « le seigneur du bois de vie » et de Tammouz dieu-arbre avant de devenir l'esprit de la végétation. Les découvertes récentes de Byblos ¹ ont révélé que Tammouz n'est autre que le dieu de la côte syrienne, nommé par les Egyptiens Hay-Taou, et qu'il trouve une contre-partie en Egypte dans Osiris; la légende de ces dieux se confond sur les points essentiels, notamment sur celui d'une « passion » qu'ils ont soufferte tous les deux.

Cette figure de la déesse-mère, de la terre-mère a eu une fortune prodigieuse; nous la trouverons en Asie Occidentale et dans tout

1. P. Montet, *Le pays de Negaou près de Byblos et son dieu : Syria*, 1923, p. 181.



Fig. 167. — Code de Hammourabi. Sur un fût de diorite le graveur a inscrit les lois promulguées par le roi. Au sommet de la stèle, le dieu Shamash dicte à Hammourabi les lois qu'il donnera à son peuple. Le Code fut trouvé à Suse où les Elamites l'avaient emporté comme butin de guerre. Environ 2000 avant J.-C. Musée du Louvre.

le monde ancien à l'époque gréco-romaine dans le mythe de Vénus et d'Adonis. L'imagination populaire la considéra tantôt comme produisant la végétation, la vie par elle-même, d'accord en cela avec la doctrine primitive d'un principe créateur indéterminé, et en fit une divinité auguste, inaccessible ; lorsqu'elle l'associa au contraire à un dieu et supposa leur union créatrice, elle en fit la déesse de la famille, de l'amour. Ces caractères généraux de la déesse ne sont pas les seuls. C'est ainsi qu'on l'honore à Erech qui est surnommée la « Ville des Bergeries », car elle veille sur les troupeaux ; ses noms sont innombrables : Nina, Nana, Ishharra, Innini, Ninharsag, mais c'est toujours le même principe que ces déesses représentent.

Les deux aspects du Grand Dieu.

Nous avons vu que cette force de fertilité, de création était aussi matérialisée dans un dieu ; il peut nous apparaître sous deux aspects. Tantôt c'est un dieu jeune, Tammouz, qui est le frère de la déesse et en même temps son amant et ceci semble la doctrine la plus ancienne, tantôt d'autres liturgies le considèrent à la fois comme le fils et l'époux de la déesse.

Quelle que soit l'origine de cette seconde tradition c'est elle que retiendront les Sémites. En Canaan, à l'origine, Tammouz paraît avoir le rôle très défini d'esprit de l'arbre comme nous l'avons dit.

En Mésopotamie, où la forêt fait défaut, Tammouz devient dieu de la végétation des moissons, comme Geshtin déesse-vigne s'efface devant Nidaba déesse-grain.

Mais il existe un autre aspect du grand dieu de la fertilité ; c'est le dieu créateur d'âge mûr, qui est tantôt Anou, le ciel, tantôt Enlil le Seigneur de la terre. Ce double aspect du dieu créateur se manifeste donc dans deux personnages différents, comme le double aspect de la déesse, créatrice par elle-même, ou créatrice par une union divine, se retrouve dans les divers types de déesses de Sumer-Akkad qui mettent en relief l'un ou l'autre de ses caractères.

Dès le début de l'histoire, la religion que nous étudions est déjà ancienne, l'évolution que nous venons de décrire est déjà faite ; les dieux, les mythes sont constitués dans chaque cité ; nous pouvons y retrouver le concept primitif d'un esprit de création, surtout d'une terre-mère, la divinité créatrice par excellence, mais les noms, les formes diffèrent et les aspects qui se dégagent logiquement du

type primordial ont donné naissance à une grande variété de divinités.

Les deux centres de culte les plus fameux du pays de Sumer, Eridou et Nippour se sont déjà préoccupés de mettre de l'ordre dans cet éparpillement de l'idée du divin qui en est un affaiblisse-

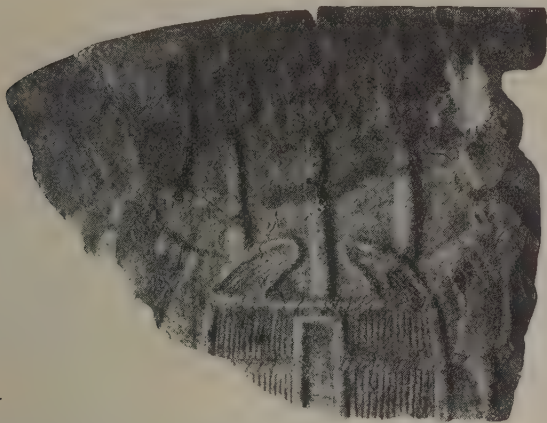


Fig. 168. — Fragment de vase sumérien d'époque archaïque. Sorte d'enclos à panneaux recouvrant en partie l'intérieur pour le garantir. Les bœufs qui en sortent à demi, représentent simplement le contenu de l'enclos. Calcaire. Musée du Louvre.

ment, et les théologiens, par des efforts incessants, essaient de concilier ces concepts si divers.

Il apparaît bien que ces divinités ne sont que des noms différents du même dieu ; les prêtres s'efforcent de fondre les mythes de toutes provenances en un tout dont les parties ne soient pas disparates et de les relier les uns aux autres. On saisit ainsi la trace de la pensée d'une élite cultivée, s'essayant à établir une doctrine, à côté des créations de l'esprit populaire qui procède sans plan suivi.

La création du monde.

C'est ainsi que les théologiens regardent le monde et les dieux comme issus de créations successives, et il est fort intéressant de noter que les Egyptiens raisonnèrent comme les Sumériens. La terre fut considérée comme une émanation du ciel Anou ; elle fut

le principe féminin, à côté d'Anou le principe masculin, et de ce couple, par générations successives, on vit sortir le monde ordonné. D'autres théologiens admettaient une création différente où chaque principe, par sa propre force, produisait une forme supérieure à lui.

Le « nom » chez les Suméro-Akkadiens.

A côté de la création par reproduction naturelle (le dieu Mardouk et la déesse Arourou), ou par le don que fait le dieu d'une partie de

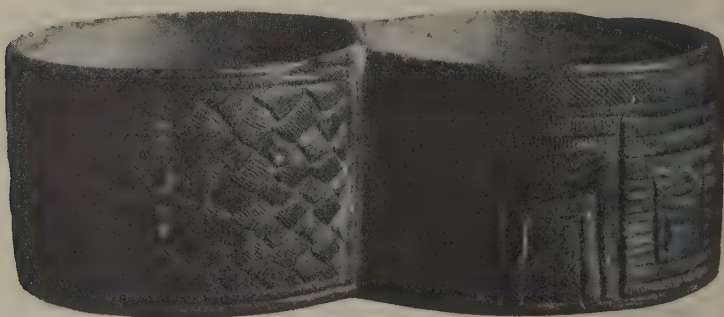


Fig. 169. — Vases jumelés de Susse représentant, l'un un travail de vannerie, le second une construction en bois recouverte de panneaux garnis de chaume. Porte à claire-voie, fenêtres. Stéatite. Musée du Louvre.

lui-même pour créer une forme nouvelle (Mardouk pétrit de l'argile avec son propre sang pour façonner l'homme), les philosophes admettaient, comme en Egypte, une création parlée ce qui rejoint un peu le concept primitif d'une force créatrice, sans sexe déterminé. Et nous touchons là à un des points fondamentaux de la vieille philosophie de Sumer : toute chose n'existe que si elle a un nom¹. Ce nom, aussi bien chez les Assyro-Babyloniens que chez les Egyptiens semble participer à l'essence même des choses ou des êtres et produire la chose ou la devenir chez les Sémites. « Le nom de la personne, a remarqué Renan, c'est la personne elle-même² ». Par suite, puisque nommer un objet équivaut à lui conférer l'existence, énoncer un fait c'est déjà l'accomplir. La conséquence en est qu'en plus des créations où le dieu agit à la manière humaine

1. G. Contenau, *De la valeur du nom chez les Babyloniens* : *Rev. Hist. Relig.*, 1920.

2. *Histoire du peuple d'Israël*, I, p. 228.

ou façonne l'humanité sur le tour à potier, des théologiens ont conçu des créations parlées d'un niveau plus élevé.

On retrouve cette conception en Egypte. A côté de l'explication prosaïque de Nou, le chaos, dans lequel sont enlacés deux amants que le dieu Shou vient séparer brusquement pour faire de



Fig. 170. — Statuette de Sumérien d'époque archaïque, montrant le « canon » réduit des artistes de Sumer. Collection De Clercq.

la femme la voûte céleste et de l'homme la terre, nous connaissons par l'Ennéade héliopolitaine une tradition qui veut que Toutmou, le soleil antérieur à toute création, manifeste Râ en criant : « Viens à moi ». L'école d'Hermopolis admet même que Thot avait simplement « parlé » la création ; l'émission de la voix seule avait

été créatrice. Maspéro¹ explique ce fait par l'altération que subissent avec le temps les formules magiques ; elles deviennent inintelligibles et il semble que le son de la voix fait leur seule valeur. C'est ainsi que Ptah ouvre la bouche et voici créés les deux pays d'Egypte. Cette matérialisation de la parole ou mieux de la voix se comprend

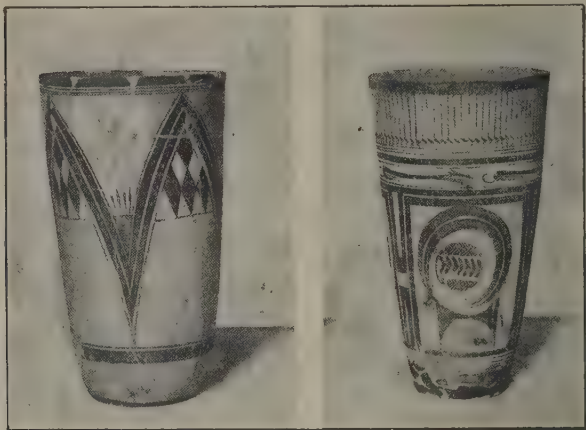


Fig. 171. — Vase décoré de motifs géométriques et de nids de cigognes (?), stylisés. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

Fig. 172. — Vase décoré de motifs naturalistes stylisés ; en haut, oiseaux à cou allongé ; puis chiens courants ; en bas bouquets à cornes agrandies. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

si l'on songe à l'importance que les Egyptiens lui attribuaient dans l'incantation ; sans doute il fallait connaître la formule magique, mais aussi la réciter comme il convient, être « juste de voix ». Les Suméro-Akkadiens accordaient la même valeur à la juste récitation des liturgies et des incantations et c'est ainsi que nous voyons revenir dans la liturgie primitive, en même temps que les hymnes à la terre-mère dont on célèbre le renouveau, ceux qui glorifient le « Verbe » des dieux grâce auquel tout existe et tout arrive selon leur volonté.

De cette conception découle la valeur que les peuples anciens attribuent à l'écriture ; elle est pour eux chose merveilleuse et

1. *Etudes de Mythologie et d'Archéologie Egyptiennes*, II, 1893 : *Sur l'Ennéade*.

efficace, puisque c'est la fixation, la cristallisation de la parole ; elle en possède la vertu agissante.

De là vient aussi l'habitude de donner un nom à tout objet. En même temps que ce nom lui confère l'existence, il lui assure à jamais les qualités qu'il exprime, car le nom suméro-akkadien est une phrase qui traduit une affirmation ou un souhait.

C'est ainsi qu'après la victoire de Mardouk sur le chaos, les dieux



Fig. 173. — Décor naturaliste stylisé ; en haut, oiseaux comme au n° 172 ; puis objets en forme de lances, fichés sur une base ; cercles presque complets produits par l'enroulement des cornes du bouquetin. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.



Fig. 174. — Décor géométrique : chevrons, losanges et feuilles de palmiers. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.



Fig. 175. — Décor naturaliste stylisé, très semblable au n° 172 ; néanmoins, de légères différences : absence des chiens courants entre autres, montrent qu'il n'existe pas dans ces séries deux exemplaires pareils. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

s'assemblent et décernent des titres au vainqueur ; tour à tour il est identifié à un dieu dont on nomme les qualités et cela cinquante fois, de sorte que Mardouk possède les pouvoirs d'une assemblée de dieux. Cette investiture qui procède du désir des théologiens d'ordonner le panthéon et de faire d'un dieu le premier entre tous, n'est possible qu'en raison de la signification qu'on accorde à l'octroi d'un nom.

Les génies.

La religion sumérienne connaît encore une multitude d'êtres divins mais inférieurs : les démons que l'imagination populaire se représente partout ; les mauvais génies sont la « bile d'Ea » ; toutes

les mésaventures qui fondent sur l'homme viennent d'eux ; ils personnifient les maladies, les mauvaises actions proviennent de leurs inspirations ; ils mettent la brouille dans les familles, sèment l'épouvante et la mort parmi les troupeaux. Sept d'entre eux, désignés communément de ce nom : « Les Sept », sont particulièrement redoutables ; le démon-femelle *Lamashtou*, objet de fréquents exorcismes, fait partie de cette cohorte. D'autres mauvais esprits sont ceux des morts laissés sans sépulture, ceux des morts à qui l'on ne rend pas le culte funéraire qui leur est dû, ceux des suppli-



Fig. 176. — Décor en lignes brisées ; en haut, frise d'oiseaux stylisés. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.



Fig. 177. — Décor en triangles et en lignes brisées qui doivent représenter à l'origine une étendue d'eau ; même frise qu'au n° précédent. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

ciés, etc. Par contre, il est de bons génies qui neutralisent l'action des autres, qui veillent sur l'homme ; les plus connus sont le *shedou* et le *lamassou* qui font partie de l'escorte des dieux. Il y a donc cette croyance que toutes les mythologies ont adoptée, la présence partout de la divinité ; chaque acte, bon ou mauvais est la conséquence de l'intervention d'un être divin. Ces génies sont de même espèce que ceux qui ont été promus peu à peu à un rang élevé dans la hiérarchie divine ou qui occupent le sommet du panthéon ; ils sont simplement restés dans une situation inférieure à leurs frères, produits comme eux de l'imagination populaire (fig. 109 à 111).

Représentation des dieux.

Sous quelle forme les premiers Sumériens se représentaient-ils la divinité ? Sans doute parfois comme le faisaient les Egyptiens sous la forme animale. Cet « esprit » que les primitifs voient en

toutes choses, il leur faut le matérialiser et là l'imagination se donne libre cours. Pour certains le dieu de la forêt sera l'arbre, un arbre gigantesque et vénérable, remarquable entre tous ; l'esprit de la montagne sera le rocher, une pierre de forme bizarre et tourmentée ; l'esprit du fleuve sera l'eau mugissante d'un rapide ou



Fig. 178. — Décor géométrique presque semblable à celui du n° 171. Mais les nids ont leur extrémité inférieure sur la ligne médiane qui divise le vase. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.



Fig. 180. — Décor naturaliste ; feuilles de palmier et frise d'oiseaux d'eau. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.



Fig. 179. — Décor géométrique analogue à celui des n°s 176 et 177 ; nouvelles combinaisons des mêmes motifs. Nécropole de Suse. Musée du Louvre

d'un défilé, mais pour d'autres ce sera un animal dangereux qui hante la forêt, la montagne ou le fleuve.

Et c'est ainsi que nous voyons paraître dès l'origine, une série de dieux animaux, nuisibles ou utiles, auxquels l'homme reporte son adoration des forces naturelles. En Egypte, ce sont entre autres le lion, le serpent, le crocodile, l'hippopotame, terreur de l'indigène qui s'aventurait dans le désert et sur le Nil.

En Sumer, c'est le lion qui décimait les troupeaux (une espèce plus petite que le grand lion à longue crinière mais cependant redoutable), c'est le taureau sauvage, le *bos primigenius*, d'où proviennent presque toutes les races bovines actuelles, qui hantait les plaines et les premières pentes des montagnes, et le bison tôt disparu mais dont les ossements ont été retrouvés en Asie Antérieure ; c'est l'aigle (fig. 112), c'est le serpent. Tout naturellement, ce dernier animal qui surgit d'entre les pierres et y disparaît, fut toujours l'emblème des divinités chtoniennes et leur est associé.

Le scorpion est l'objet d'un culte ; de même l'oiseau de proie qui décime les volières et les troupeaux.

Les qualités primitives des divinités se retrouvent, avons-nous dit, dans les plus anciennes inscriptions. Mais il faut tenir compte que tandis que les inscriptions officielles reflètent à côté de vieilles traditions, les idées du temps où elles ont été écrites, les liturgies conservent plus de conceptions beaucoup plus anciennes.



Fig. 181

Fig. 182

Fig. 181. — Coupe ornée de dessins géométriques (lignes en zigzag) et naturalistes stylisés : deux avant-trains de bouquetin soudés l'un à l'autre, dont la tête est un crochet minuscule ; pattes multiples de façon à donner l'image d'un peigne. Le svastika est déjà en faveur. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

Fig. 182. — Coupe à ornements géométriques ; lances (?) fichées sur un support (cf. N° 173). Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

Cependant dans les inscriptions de Lougalzaggizi, où nous voyons un panthéon hiérarchisé, le roi donne la première place à la terre-mère (déesse de sa ville natale), et dans la Stèle des Vautours, Eannatoum qualifie le dieu lune de « veau puissant d'Enlil » ce qui est naturel puisque Enlil, dieu-terre, était le taureau sauvage et que le dieu-lune est son fils.

En revanche, nous retrouvons mieux dans les hymnes et les épopées, des allusions à l'ancien caractère animal des dieux. Tammouz est qualifié d'« oushoumgal », c'est-à-dire de grand serpent¹, ce

1. Langdon, *Tammuz and Ishtar*. Oxford Clarendon Press, 1914, p. 114 et suiv.

qui convient bien à une divinité chtonienne. Enki est le « taureau sauvage du Ciel et de la Terre »¹, etc.

Mardouk est « le taureau noir de l'abîme, le lion de la sombre demeure ; Enlil le bœuf puissant, le bœuf exalté², Ea le bélier d'Eridou ». Evidemment, il faut faire ici la part de la littérature, mais il est significatif que les hymnes décernent le plus souvent aux dieux, de préférence à tout autre épithète, le nom de l'animal qui est leur animal attribut.

Lorsque le progrès de la civilisation fit abandonner l'adoration des rochers, des arbres, des animaux, au moins théoriquement (car la religion du menu peuple, n'est pas celle de l'élite), l'homme se prit à figurer les dieux à son image, mais sans oublier les vieilles traditions. En Egypte, l'évolution s'arrêta à mi-chemin ; la divinité revêtit un corps humain mais conserva la tête de l'animal-dieu d'autrefois. Souvent même, lorsque le dieu fut représenté sous forme entièrement humaine, un détail rappela son origine³. C'est ainsi que la déesse Hathor qui était jadis incarnée dans une vache sauvage porte, sur les chapiteaux où une tête de femme la représente, des oreilles de vache.

En Sumer, la transformation des dieux fut complète, et l'évolution ne s'arrêta pas à un type intermédiaire, peut-être même les deux façons de concevoir la divinité existèrent-elles conjointement de tous temps. Dès l'aurore de l'histoire, les dieux sont représentés sous forme humaine (Stèle des Vautours, par exemple), mais leur origine est rappelée par leur animal-attribut. Le dieu qui pouvait autrefois s'incarner dans un lion est alors accompagné d'un lion, l'ancien dieu-aigle tient un aigle éployé, l'ancien dieu-serpent est représenté avec des serpents qui semblent naître de ses épaules et l'auréoler.

Certains monuments nous ont conservé le souvenir d'une transformation incomplète de l'animal-dieu. Sur de très anciens sceaux élamites un dieu-taureau prend des postures humaines (fig. 113 à 115) ; sur des sceaux de Sumér, nous voyons une divinité à buste d'homme, dont le corps est celui d'un serpent (Delaporte, *Catalogue I*, pl. 34, n° 12). Ces exemples sont rares ; le plus souvent les formes mi-animales, mi-humaines sont réservées à la

1. Langdon, *Babylonian Liturgies*, P. (Geuthner), 1913, p. 31.

2. Langdon, *Sumerian and Babylonian Psalms*, P. (Geuthner), 1907, p. 127.

3. Le P. H. Vincent dans *Les Chérubins* ; RB, 1926, pense au contraire (p. 345 et suiv.) que l'anthropomorphisme des divinités a précédé leur représentation animale.

représentation des divinités inférieures, des esprits bons ou mauvais qui sont sous les ordres des dieux.

L'adoption d'un animal attribut ou d'un emblème pour chaque dieu était, d'ailleurs, une nécessité pour un artiste primitif. Il ne lui était pas possible d'attribuer à chaque divinité un type suffisamment distinct pour la faire reconnaître ; au contraire, l'adjonction de son attribut la nommait immédiatement. C'est le

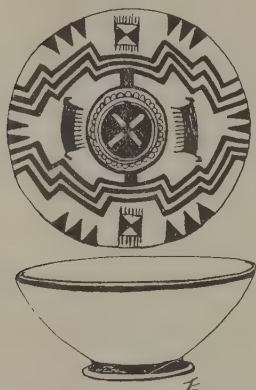


Fig. 183. — Décor géométrique analogue à celui du N° 179 (lignes en zigzag) et à celui du N° 181 (animal-peigne). Nécropole de Suse. Musée du Louvre.



Fig. 184. — Décor naturaliste : files d'oiseaux. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

procédé qu'ont employé nos imagiers du moyen âge, lorsqu'ils représentent sainte Marthe et la Tarasque, saint Georges et le Dragon, etc.

Dans certains cas, l'imagination s'en mêla et dans les épopées que l'on attribua aux divinités, dans les combats qu'ils soutinrent, on raconta qu'ils avaient vaincu tel ou tel animal fabuleux, ou que tel autre fut leur allié dans la bataille ; et ce furent autant d'attributs nouveaux pour les divinités ; souvent même on forgea après coup un mythe pour expliquer la présence d'un animal auprès d'un dieu.

Si l'on étudie ces animaux attributs, on remarque que des animaux réels sont les attributs des plus anciennes divinités et cela se conçoit ; les primitifs ont incarné leurs dieux dans les animaux qu'ils voyaient chaque jour : lion, taureau, serpent. Lorsqu'ils ont

créé de nouveaux dieux, il leur a fallu, pour désigner leur symbole, en inventer ; d'où les monstres à corps de lion, pattes et ailes d'aigle, etc., qui accompagnent certaines divinités.

Plus tard, tandis que l'artiste représentait les dieux avec leurs emblèmes, lorsqu'il avait la place de le faire (sur les rochers de Maltaï, par exemple), il réduisait les représentations divines à leurs attributs faute d'espace, (sur les cylindres-sceaux et les koudourrou, par exemple). De la sorte, il accumulait sur une petite surface les vertus attachées à un nombre considérable de dieux et les symboles divins seuls suffisaient à l'identification des divinités par les fidèles (fig. 116 et 117).

Nous comprenons aisément cette adoration des esprits de la nature lorsqu'ils sont incarnés dans les animaux, dans l'arbre même. Encore aujourd'hui, en Asie Occidentale, il est des arbres vénérables auxquels on attache des *ex-voto* et auxquels on rend un véritable culte¹. Mais nous sommes

un peu déroutés lorsqu'il s'agit des pierres, culte que les Sémites ont emprunté aux Asianiques, nommant ces pierres qui peuvent être la demeure de la divinité des « bétyles » (fig. 118).

Peut-être en raison du culte primitif de la terre-mère, faut-il voir dans le bétyle un symbole même de la terre, de sa substance, dans ce qu'elle a de moins périssable. Peut-être les premiers bétyles avaient-ils une origine météorique, ou bien, roulés par le fleuve, apparaissaient-ils comme un envoi d'une région mystérieuse et quasi divine. Toujours est-il que les Sumériens semblent s'être préoccupés, même dans un monument ordinaire, sans intention particulièrement religieuse, de respecter la forme initiale du rognon de pierre employé, surtout lorsqu'il s'agissait d'une pierre dure qui ne provenait pas de leur pays. C'est ainsi que la « pyramide de Manishtousou » et plus tard le « Code de Hammourabi » sont des pierres régularisées, mais non taillées selon des plans géométriques ; l'artiste a fait subir au bloc le minimum de retouches.

Notons encore que les Sumériens, comme tous les primitifs, n'ont



Fig. 185. — Décor naturaliste : chiens courants, files d'oiseaux, bouquets comme aux numéros précédents. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

1. L.B. Paton, *Survivals of Primitive Religion in modern Palestine. Annals of the American School in Jerusalem*, I (1920), p. 51.

pas eu clairement la notion de ce que nous nommons les « règnes animal, végétal et minéral ». Pour eux la vie circule partout ; la démarcation est évidemment insensible entre l'homme et l'animal, mais plus insensible encore entre le bois et la pierre. Pour les Sumériens par exemple, les noyaux de datte sont des « pierres » de datte et souvent ils mettent devant des noms de pierres l'idéogramme des objets en bois ou réciproquement. Une vieille épopée¹ nous raconte ainsi que je l'ai dit plus haut comment le dieu Ninourta,

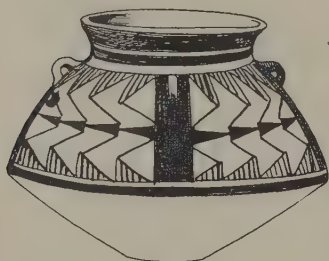


Fig. 186. — Cratère à oreillettes percées ; décor géométrique. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

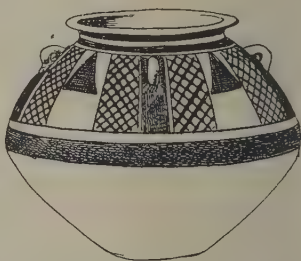


Fig. 187. — Cratère à oreillettes percées ; décor géométrique. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

ayant à combattre une coalition, fut aidé ou attaqué par les pierres qui, dans le poème, agissent comme de véritables êtres vivants. A la suite de sa victoire, le dieu bénit ou maudit les pierres selon qu'elles l'ont aidé ou combattu et les « nomme ». Les pierres fidèles seront les pierres précieuses réservées aux nobles usages ; les autres seront celles dont on ne fait aucun cas.

Le totémisme.

Le culte des animaux pose le problème du totémisme. On nomme ainsi la croyance observée de nos jours chez certaines peuplades primitives pour qui l'ancêtre du clan est tel ou tel animal, telle ou telle plante. Tous les membres du clan sont cet animal qui devient sacré pour tous, alors que le totem des clans voisins peut être impunément sacrifié. Une des conséquences de la religion totémique est l'exogamie, c'est-à-dire le mariage en dehors de la tribu.

1. S. Geller, *Die Sumerisch-Assyrische Serie Lugal-E Ud Me-Lam-Bi Nir-Gal*, Leyde (Brill), 1917.

On peut admettre que la religion de l'Égypte fut totémique ; mais si le pharaon peut être considéré comme un faucon (Horus), son peuple ne participe pas à la même personnalité ; de plus on ne trouve pas trace d'exogamie en Égypte ; au contraire, le pharaon se marie dans sa propre famille.

La religion primitive de Sumer donne lieu aux mêmes constatations. Les hymnes n'accusent jamais une participation générale à la nature du dieu et montrent que l'exogamie n'est même pas pratiquée par la divinité (Tammouz et Ishtar).

Je crois donc que si les religions de l'Égypte et de Sumer ont été primitivement totémiques, cette étape est déjà franchie dès l'aurore de l'histoire.

Culte des astres.

L'adoration des forces naturelles devait conduire les Sumériens à rendre un culte aux astres ; la force du soleil, la régularité de son cours et de celui de la lune sont choses qui n'échappent pas à des primitifs ; le soleil fut adoré sous le nom de Babbar, la lune sous celui de Nannar, la lune étant un dieu masculin en Sumer. La planète Vénus fut aussi adorée ainsi que quelques autres étoiles importantes auxquelles on assimila les dieux, mais il n'y a pas là un système ; ce n'est qu'une application du culte naturaliste aux grands luminaires.

Les nombres sacrés.

La spéculation théologique connaissait les nombres sacrés ; chaque dieu fut représenté par un nombre et la valeur de ce chiffre lui assura un rang dans la hiérarchie. Là encore nous pouvons supposer que le système ne fut qu'amorcé par les Sumériens car l'usage de nommer les dieux par leur nombre sacré ne se rencontre pas dans les plus vieux textes ; néanmoins il existait pour les dieux principaux. Sur le monument appelé la « Figure aux plumes » qui est un des plus anciens, sinon le plus ancien des monuments de Sumer, se trouve la mention du célèbre É-ninnou (temple de Cinquante) à Lagash ; or, le nombre 50 était affecté au dieu Enlil. Anou, le dieu du ciel, reçut le chiffre 60, Enki, le dieu de l'eau 40, et le dieu-lune 30.

Divinisation des rois.

L'affirmation de rapports étroits entre la divinité et les rois s'établit dès l'époque sumérienne. C'est la conséquence, le prolongement

gement pour ainsi dire, de la croyance à ces dynasties mythiques où se rencontrent des rois, des héros et même des dieux

Et dès les premiers temps de l'histoire, Eannatoum, de Lagash, se déclare nourrisson de la déesse Ninharsag, époux de la déesse Innina ¹. Lougalzaggizi, lui aussi, est le fils de la déesse Nidaba, nourri par Ninharsag ². De même façon le roi est assimilé à Tam-mouz l'époux de la déesse-terre ; comme lui il est de descendance divine, mais comme lui il mourra, et le voici déifié. Après sa mort un culte lui sera rendu et nous trouvons mention dans un texte de Lagash, de terres appartenant aux temples des dieux Doungi,

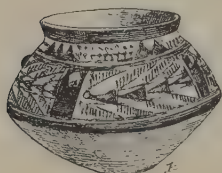


Fig. 188. — Décor naturaliste : frise d'oiseaux ; feuilles de palmier ; bustes humains simplifiés (cf. fig. 222). Nécropole de Suse. Musée du Louvre.



Fig. 189. — Cratère peu aplati faisant transition avec la jarre à panse arrondie. Décor géométrique. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

Bour-Sin et Ningishzida ; les deux premiers ne sont autres que des rois de la dynastie d'Our ³.

Cette forme de religion n'est pas particulière au pays de Sumer ; on la retrouve dans le reste de l'Asie Occidentale.

La religion de l'Elam, de Van, des Hittites, de la Phrygie.

En Elam nous ne possédons point, comme en Sumer, un ensemble aussi complet de documents pour cette époque ; les textes nous manquent, mais nous retrouvons sur des monuments plus anciens même que ceux de Sumer, la trace de ce culte naturiste.

Sur les vases ce sont les serpents, l'aigle aux ailes éployées, un objet dont la forme rappelle un fer de lance, qu'on attribuera bien plus tard à Mardouk ; cet instrument, dressé sur un autel représente déjà le passage de l'idée du dieu à sa représentation

1. Thureau Dangin, *Inscriptions de Sumer et d'Akkad*, p. 37.

2. *Id.*, p. 219.

3. *Cambridge History*, I, p. 456.

par son attribut ; or les exemples datent du quatrième millénaire ! Sur ce thème, cf. p. 339.

Sur les cylindres-cachets se remarque l'association de l'astre, de l'arbre et du capridé, ce dernier animal symbolisant dans les pays de montagne le dieu de végétation qui, dans les plaines a le taureau pour attribut (fig. 119).

C'est sur les sceaux de l'Elam qu'on voit les dieux : taureau ou lion, gardant tous les traits de l'animal, prendre des attitudes humaines.

Le pays d'Ashnounak et de Der situé sur la frontière de l'Elam, à l'est du Tigre, et connu plus tard sous le nom de Yamout-bal, honorait principalement une déesse-mère.

Au nord et au nord-ouest de Sumer-Akkad, dans la région du lac de Van (futur royaume d'Ourartou), dans le Mitanni, dans les pays de la confédération hittite et dans la partie de son territoire qui devint la Phrygie, nous retrouvons la même religion naturaliste qu'en Sumer. Même culte rendu aux sources, par exemple à Eflatoun-Bounar (fig. 120), situé au sud-ouest de Konia où un monument fut élevé à la divinité de la fontaine et subsiste encore ; même culte à l'esprit de la montagne, par exemple à Qoqar-Qouyou près de Comana Aurea dans l'Anti-Taurus, où un lion le commémore, ou bien sur les hauteurs du Kizil-Dagh où des trônes creusés ou gravés dans le rocher attendent la divinité du lieu. Mais le culte le plus en faveur est rendu au principe de création : la Grande Déesse, la Terre-Mère, ou le Grand Dieu, analogue de Bel ou d'Enlil. Ce Grand-Dieu, nous le voyons figuré surtout comme un dieu de sommets, de l'orage et de la pluie bienfaisante ; il se nomme Têshoub ou Tarkou, selon la région, Haldi dans le pays du lac de Van. Son animal attribut est le taureau (fig. 122 à 126). Cet attribut est interchangeable avec le capridé ou le cerf ¹, et comme

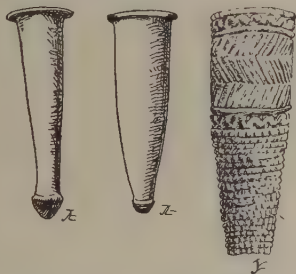


Fig. 190. — Petits vases en terre et en pierre, en forme de cornets, sans doute des récipients à fards ou à parfums (les deux premiers du Premier Style, le troisième du Second). Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

1. Sur les animaux attributs, cf. Contenau, *Les tablettes de Kerkouk et les origines de la civilisation assyrienne* : Babyloniaca, t. IX (1926).

d'autre part un des divers emblèmes du grand dieu est l'aigle, on en arrive à le symboliser par des représentations aussi résumées que sur les koudourrou, par exemple l'aigle sur le dos d'un cerf (fig. 121). La Grande-Déesse, la Grande Mère, appelée Mâ dans la région de Comana offre tous les traits de la Déesse-Terre de Sumer. La théologie la donne comme épouse au grand dieu, mais comme il existe aussi dans la religion mitano-hittite un autre aspect du dieu : le dieu jeune qui n'est autre que le Tammouz de Sumer, nous voyons ce jeune dieu devenir le fils



Fig. 191. — Vase à bec; décor géométrique. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.



Fig. 192. — Bol ovoïde; décor en feuille de palmier. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.



Fig. 193. — Bol sphérique, chiens courants. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

et l'époux de la déesse (fig. 127). Il y eut toujours deux aspects du Grand-Dieu trop différents pour qu'on pût les fondre en un seul; on dut les laisser subsister côte à côte. Au contraire, dans le type de la Grande Déesse, l'Asie Mineure réalisa l'unité. Tandis que Sumer la connaissait surtout comme une déesse nue (fig. 128), mais aussi comme une déesse vêtue d'une longue robe et une déesse armée, la deuxième forme prévalut en Asie Mineure. La grande déesse est long-vêtue, la tête couverte d'une tiare d'où s'épand un voile (fig. 129 et 130). C'est ainsi que les Grecs et les Romains représenteront Cybèle et Déméter dont l'attribut sera, comme pour la Grande-Déesse hittite, le lion ou les panthères. Près de Boghaz-Kœuï, dans la boucle de l'Halys, l'ancienne Hattoushash capitale de la confédération hittite, il y a, à Iasili-Kaia, un sanctuaire à ciel ouvert garni de bas-reliefs rupestres (fig. 131). Ils représentent le cortège de la Grande-Déesse s'avancant vers le Grand-Dieu; c'est le mariage mystique des deux divinités.

Lorsque les Phrygiens envahirent l'Asie Mineure, ils adoptèrent sa religion, et nous voyons persister le couple divin, dans lequel

la déesse tient toujours une place égale, sinon supérieure au dieu. Suivant la théorie de la magie sympathique, pour qui, accomplir un acte est une façon d'en provoquer un semblable de la part de la divinité (arroser pour faire pleuvoir, blesser une figure de cire pour causer la mort de celui qu'elle représente, etc.), une union mystique entre statues des dieux ou même entre les divinités figurées par le prêtre et la prêtresse représentait le mariage du dieu et de la déesse d'où devait résulter fertilité et fécondité pour l'humanité.

Cette cérémonie qui se pratiquait aussi en Sumer comme le



Fig. 194



Fig. 195



Fig. 196

Fig. 194. — Vase à panse sphérique ; décor géométrique avec frise d'oiseaux d'eau. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

Fig. 195. — Vase à panse sphérique ; décor géométrique. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

Fig. 196. — Vase cylindrique ; décor géométrique. Ce décor en chevrons imbriqués et opposés par leur pointe, se retrouvera sur les cachets et les cylindres les plus archaïques (II^e Style). Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

prouvent les liturgies¹, passa dans la religion des Phrygiens. On sait que pour consacrer cette union, les deux conjoints buvaient à la même coupe, rite qui demeura dans la cérémonie du mariage grec.

Il est possible qu'il faille voir la représentation *post mortem* de ce rite ou de la communion qu'il implique dans les cylindres syro-hittites qui nous montrent deux personnages, dont l'un est la divinité, buvant au même vase par un chalumeau (fig. 132 et 133). Ce culte de la Grande-Déesse qui était vraiment le culte national

1. Langdon, *Sumerian Grammar* (1911), pp. 196 à 200, donne la traduction d'une liturgie en l'honneur du mariage mystique du roi Idin-Dagan avec la Déesse-mère Innini, le roi et la déesse étant représentés par leurs propres statues.

et primitif de l'Asie Antérieure, fut le premier des cultes orientaux à passer à Rome ; en 205 avant J.-C., alors qu'Hannibal était encore dans les montagnes du Bruttium, les oracles annoncèrent que la libération n'aurait lieu que si la Grande-Mère (de l'Ida de Phrygie) était amenée à Rome. Le siège de la Grande-Déesse qui était un aérolithe noir fut donc transporté au Palatin ; par la suite, son culte et celui de son parèdre Attis, connut à Rome une grande renommée.

Religion de Canaan.

Dans le pays de Canaan, le culte qui précéda la religion des Hébreux, ne nous est point connu par les textes ; nous pouvons

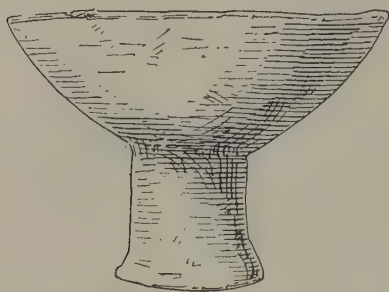


Fig. 197. — Grande coupe à pied. Ce type sera plus tard représenté dans la céramique de la Haute-Syrie. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

inférer d'après les interdictions de la loi mosaïque qu'il devait être de même ordre ; des épisodes comme celui des serpents d'airain et celui du veau d'or attestent l'existence dans la contrée d'un ancien culte naturiste. Mais les monuments suppléent en partie au silence des textes. On a retrouvé en Palestine une série de lieux de culte dont le type est connu sous le nom de « Haut-

Lieu ». Le plus célèbre est celui de Gézer situé entre Jérusalem et Jaffa, à peu de distance de la ligne de chemin de fer (fig. 134). Un haut-lieu cananéen se compose essentiellement d'une esplanade où se trouvent des pierres levées. Parmi elles, l'une est particulièrement objet de vénération ; c'est le bétyle, tandis que les autres ont plutôt une valeur commémorative. Des bassins pour l'eau des lustrations, un autel pour les sacrifices complètent le haut-lieu qui est, en somme, un temple à ciel ouvert. L'usage du haut-lieu s'est retrouvé en Phénicie (fig. 135), dans la Syrie du nord et jusqu'au Taurus. Un monument trouvé à Suse : le « Sit-shamshi » de Shilhak-in-Shoushinak (xii^e siècle avant J.-C.), est une représentation de haut-lieu à la mode cananéenne. Une des pratiques du culte primitif cananéen est attestée par des pierres

à cupules, véritables autels dont la surface était creusée de cavités destinées à recevoir le liquide des sacrifices. On a déblayé également à Gézér, où vivait une population néolithique troglodyte, une sorte de sanctuaire en forme de caverne. On a retrouvé dans les décombres une représentation de serpent en métal ; il paraît probable que nous avons affaire, là encore, au culte naturiste qui caractérise la couche présémitique de l'Asie Occidentale.

Les populations cananéennes procédaient à des sacrifices propitiatoires de jeunes enfants. On a découvert dans des jarres, enfouies sous le seuil des maisons, les restes de nouveaux-nés.

C'est donc une coutume qui n'est pas sémitique ; les Sémites l'ont adoptée, au moins pour certains (Carthage), et les Hébreux ne l'ont pas conservée lorsqu'ils se sont établis en Canaan, remplaçant par une offrande le sacrifice du premier-né.

Par conséquent, nous constatons dans toute l'Asie Occidentale



Fig. 199. — Décor du Premier Style. Ornaments en forme de « tresse » représentés fichés sur des supports. Nécropole de Suse. Musée du Louvre (cf. fig. 313).

de fécondité qu'elles représentent.

D'abord indéterminé, il est figuré par la suite sous forme masculine ou féminine, puis sous celle d'un couple divin à l'image des couples terrestres ; mais dans ce couple, la déesse conserve presque en tous lieux la place prépondérante.

Rôle de la femme dans la société asianique.

Il y a vraisemblablement là, une survivance de cette coutume que l'on appelle le matriarcat, forme d'organisation sociale dans



Fig. 198. — Coupe à pied à décor géométrique. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

chez les populations non sémitiques dont la civilisation a précédé celle des Sémites, une religion naturiste : l'adoration des forces de la nature qui s'incarne dans les animaux, les végétaux, les pierres, mais dont le principe est considéré sous forme humaine et dégagé de cette représentation primitive. Quels que soient les noms de ces divinités, c'est toujours l'esprit de fertilité,

laquelle les droits d'un individu par rapport aux autres membres de la communauté sont déterminés par la place qu'y tient sa mère. L'individu appartient au groupe d'où sa mère est issue; la propriété, le rang, les charges sont héréditaires seulement par les femmes. Le mari vit dans le clan de sa femme; il ne l'emmène pas au dehors. Il peut même arriver que le mari ne vienne que de temps en temps



Fig. 200. — Décor naturaliste du Premier Style. Variétés d'oiseaux stylisés. Chien courant. Cette représentation de la course rapide est l'équivalent en Elam, du galop volant mycénien; les Egéens ont représenté l'animal au moment où il se détend, les Elamites dans le temps qui précède la détente, celui où l'arrière-train se ramasse sous l'animal. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

cohabiter au domicile de sa femme; dans ce cas les enfants ne sont soumis qu'à l'autorité maternelle et à celle du frère de leur mère.

Nous ne pouvons prétendre en trouver la mention en Asie Antérieure, mais de nombreux indices donnent à penser que cet état y a été connu. Les noms propres dans lesquels entre comme composant le mot qui signifie « l'oncle maternel », indi-

quent la place que celui-ci tenait dans la famille. Un autre témoignage nous est fourni peut-être par la loi assyrienne et par la loi hittite qui admettent deux sortes de mariage¹; celui où la femme habite chez son mari, celui où elle continue d'habiter dans sa famille.

Sur toute l'étendue de l'Asie Antérieure nous retrouvons des preuves de l'importance du rôle de la femme dans la société archaïque. Les rois de Sumer qui se prétendent issus des dieux insistent beaucoup plus sur leur descendance maternelle et sur leur nourrice céleste que sur leur descendance paternelle (cf. p. 287, les rois déifiés).

Mais dès ce moment il s'agit d'un simple souvenir car lorsqu'ils rapportent leur généalogie réelle, ils donnent le nom de leur père : Our-Nina se dit : « fils de Gounidou, fils de Goursar ».

Les femmes peuvent accéder aux plus hautes charges. Kou-Baou, une « cabaretière », passe pour avoir fondé la dynastie de Kish. Vrai ou faux, le fait n'était pas jugé impossible à cette époque. La femme du patési reçoit des offrandes comme le patési

1. E. Cuq. *Les lois hittites*, P. (Librairie de la Société An. du Recueil Sirey), 1924.

lui-même et possède un sceau ¹. Peut-être même y a-t-il une allusion à un état très ancien de polyandrie dans les réformes d'Ouroukagina ; il rappelle que « les femmes d'autrefois par deux hommes étaient possédées », ce qu'il interdit ² pour l'avenir.

En Asie Mineure, chez les Hittites, nous en trouvons un écho dans la situation de la reine. Au temps de Tell-el-Amarna (xviii^e dynastie) les reines s'envoient des messages (la reine d'Egypte Naptéra écrit à « sa sœur » la reine hittite) ³ ; bien plus, au moment du traité qui met fin aux hostilités entre Hattousil et Ramsès II, la reine hittite Poudou-Hipa est partie contractante ; elle appose son sceau à côté de celui de son mari ⁴.



Fig. 201. — Décor stylisé du Premier Style. Feuille de palmier et nid de cigognes. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

A une époque plus récente nous relevons des traces de cette place de premier rang de la femme dans les affaires politiques. Sous Adad-Nirari III (807-783), sur la statue de Nabou qui est au British Museum, on mentionne la reine Shammouramat et cette reine devenue régente après la mort de Shamshi-Adad V eut sa stèle à Assour parmi celles des grands souverains. C'est elle qui a survécu dans l'imagination des Grecs sous le nom de Sémiramis. Tour à tour l'histoire mentionne le rôle d'Atossa, femme de Darius ⁵, Thomyris, reine des Massagètes ⁶, Artémise dont Xerxès admire l'audace ⁷. Jusque dans les pays voisins de l'Asie Occidentale, dans le monde Egéen par exemple, le rôle de la femme dans la famille apparaît de premier plan. Quand Ulysse aborde chez les Phéaciens, Nausicaa lui conseille d'aller au palais demander du secours, mais qu'il ne s'arrête pas devant son père assis sur son trône, « buvant du vin comme un immortel » ⁸, qu'il aille se prosterner devant sa mère !

1. Allotte de la Fuye, *Les sceaux de Lougalanda et de sa femme Barnam-tara* : *R A*, VI (1907), p. 105-125.

2. Thureau-Dangin, *Inscriptions de Sumer et d'Akkad*, p. 89.

3. Moret, *Des Clans aux Empires*, pp. 379-80.

4. *Ibid.*, p. 378.

5. Hérodote, III, 134.

6. Hérodote, I, 212, 214.

7. Hérodote, VIII, 88.

8. *Odyssée*, VI, 303.

RELIGION SÉMITIQUE

Le panthéon akkadien.

Nous étudierons maintenant la religion sémitique en Asie Occidentale. De même que, pour la religion naturiste, nous avons trouvé en Sumer nos documents les plus anciens, c'est encore dans le pays de Sumer-Akkad que nous pouvons le mieux étudier la religion sémitique de l'Asie Antérieure.

Cette religion est essentiellement polythéiste, et un coup d'œil

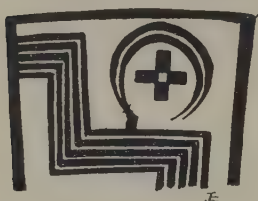


Fig. 202. — Décor géométrique et naturaliste stylisé, (cornes du boucquetin), du Premier Style. Dès cette époque, le motif de la croix à centre ajouré, qui sera en faveur à l'époque kassite, est constitué. Nécropole de Suse. Musée du Louvre.

sur le « Pantheon babyloniacum » du P. Deimel montre que le nombre des dieux d'Akkad est infini. Mais de l'ensemble se détachent quelques figures principales sur lesquelles il convient d'insister.

Anou, le dieu du ciel, habite tout en haut de l'empyrée, la partie appelée le « ciel d'Anou », où, devant lui, sont déposés les insignes de la royauté terrestre ; il les délèguera à qui lui en paraîtra digne.

Tout le pourtour du ciel est divisé en trois parties ; une est réservée à Anou, les deux autres à Bel et à Ea. On adorait Anou à Erech (concurrentement avec sa fille *Ishtar*), à Girsou faubourg de Lagash. Il est accompagné d'une déesse parèdre Antou dont le rôle est très effacé.

Bel dont le nom signifie « seigneur » est, à proprement parler, le dieu de la terre et de l'humanité. Il était adoré à Nippour. Sa parèdre était Belit, la « dame ».

Ea était le dieu des eaux douces ; les Babyloniens se figuraient la terre comme une sorte de plateau rond bordé de montagnes, et ces montagnes supportaient la voûte céleste en forme d'hémisphère creux. Le tout flottait sur les eaux de l'abîme, que les Babyloniens nommaient *l'apsou* et d'où sortaient les grands fleuves qui arrosaient la Mésopotamie. Ea était, en outre, représenté comme le dieu de tout savoir. Son culte était célébré à Eridou, la ville autrefois la plus proche du golfe Persique, située sur les lagunes qui y

donnaient accès. Il avait aussi une parèdre du nom de Damkina.

Sin était le dieu-lune, divinité mâle pour les Babyloniens. On lui rendait un culte à Our, à Harran. On imaginait que Sin parcourait le ciel dans sa barque figurée par le croissant lunaire. Tout naturellement, puisque la lune a des phases régulières, Sin était le diviseur du temps. Sa parèdre était Ningal.

Shamash, fils de Sin, est le dieu-soleil (fig. 136). Il surgit le matin au-dessus des montagnes de l'Orient, d'une fente close par les vantaux d'une grande porte que des génies lui ouvrent chaque jour ; sa course accomplie, il rentre dans les montagnes d'Occident par une porte identique, et regagne son point de sortie, en contournant la terre. C'est un dieu fort, énergique, ami de la justice. Il était adoré à Sippar et son épouse était Aya.

Ishtar, fille de Sin selon les uns, d'Anou selon les autres, est la planète Vénus. Elle était honorée à Erech, l'ancienne Ourouk, où on la regardait comme une déesse de procréation et de fécondité ; à Hallab, elle paraissait une dame des batailles ; ses principaux temples, en Assyrie, étaient ceux de Ninive et d'Arbèles.

Nin-Ourta, en tant que champion des dieux et destructeur des méchants est un dieu guerrier, assimilé à la constellation d'Orion.

Nergal, dieu des enfers était adoré à Koutha. Il régnait sur les morts, assisté de sa parèdre Ereshkigal ; par son caractère il se rapproche de Nin-Ourta.

Trois grands dieux restent encore dont la fortune est liée à celle de leurs peuples : Mardouk et son fils Nabou, pour Babylone, Ashour pour l'Assyrie.

Mardouk est le fils d'Ea (fig. 137) ; dieu de Babylone, au temps de la Première Dynastie il est promu au premier rang du panthéon babylonien. Il est assimilé à la planète Jupiter.

Il a pour parèdre *Sarpanit*, et son nom reste attaché à la légende de la création du monde. Celle-ci admet à l'origine des choses le chaos (Tiamat) inorganisé qui comprend les eaux salées de la mer et les eaux douces de l'Apsou. C'est de là que viennent les dieux par générations successives, dont les grands dieux que nous venons de nommer sont un état parfait. Apsou et Tiamat regrettent leur œuvre et projettent d'anéantir les dieux ; Tiamat est l'adversaire le plus redoutable, son aspect seul épouvante Anou et Ea.

Alors l'assemblée des dieux se confie à Mardouk, lui remet ses armes, ses insignes de pouvoir. Mardouk est vainqueur de Tiamat,

la coupe en deux « comme un poisson » ; d'une moitié du corps il fait les cieux, de l'autre la terre. Les dieux alors acclament Mardouk et lui décernent des titres glorieux (p. 279).

Peu à peu, cependant, Mardouk dut partager son pouvoir avec son fils *Nabou* dont le sanctuaire principal était à Borsippa (Birs-Nimroud) au sud-ouest de Babylone. Il était considéré ainsi que son épouse Tashmetoum, comme l'inventeur de l'écriture, et présidait aux belles-lettres. Non seulement on l'associe dans les prières à son père Mardouk, mais son culte connaît la même faveur. C'est

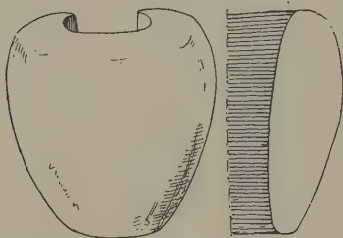


Fig. 203. — Casse-tête en calcaire, trouvé dans la nécropole. Musée du Louvre.

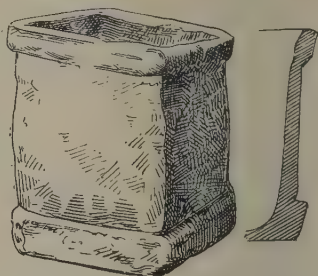


Fig. 204. — Vase en pierre taillée, trouvé dans la nécropole. Musée du Louvre.

que son rôle est capital ; lorsque les dieux fixent le destin de l'humanité, c'est Nabou qui inscrit leurs arrêts sur la tablette fatidique.

Ashour est le dieu éponyme de l'Assyrie (fig. 138). Son culte d'abord attaché à la première capitale Assour, se transporte dans les capitales successives : Kalah et Ninive. On le représente sous la forme du disque ailé, c'est-à-dire du soleil ; il est avant tout un guerrier guidant le roi et ses armées dans les combats. Sa parèdre est Ishtar.

À côté de ces grands dieux il en est d'autres, devenus de seconde importance, les dieux de la nature.

Adad, représenté debout sur un taureau et tenant les foudres à la main, est le dieu des sommets, de l'orage, de l'éclair, de la tempête en un mot, mais aussi celui de la pluie bienfaisante et de l'inondation qui fertilisent le pays. Il est associé à la déesse Shala dont les caractères sont assez indéterminés (fig. 139).

Tammouz, l'Adonis des Grecs, est le dieu de la végétation ; il est le fils ou l'amant d'Ishtar, parfois les deux, et meurt à la fleur de l'âge, blessé à la chasse par un sanglier.

Nous essaierons de retracer l'évolution de la pensée religieuse en Asie Occidentale et de déterminer quel fut l'apport des Sémites dans la religion.

De même que ces derniers empruntant l'écriture de Sumer ont donné aux idéogrammes une lecture sémitique, de même ils ont adopté les dieux sumériens sous des noms sémitiques. Il n'y a donc pas, du fait de la prédominance des Sémites, augmentation considérable du panthéon ; il y a surtout augmentation des vocables divins et les listes laissées par les scribes nous l'apprennent. D'après la description que nous venons de donner de ces dieux,



Fig. 205. — Fragments de vases taillés et percés pour servir de pièces de colliers.

on voit que, respectivement, Bel, Ea, Sin, Shamash, Tammouz ne sont autres que Enlil, Enki, Nannar, Babbar, Doumouzi.

De même que les Sumériens malgré la multiplication de leurs dieux (due à la juxtaposition dans un même panthéon des dieux patrons des différentes villes, comme l'Egypte a conservé le souvenir des dieux des divers nomes), y voyaient soit le grand principe naturiste sous divers noms, soit des aspects particuliers de ce grand principe, ce qui ramène réellement le panthéon à un nombre de dieux beaucoup plus restreint, de même les Sémites en désignant tous ces dieux par de nouveaux vocables ne modifient pas leur caractère et n'en augmentent pas sensiblement la quantité.

Son organisation.

Néanmoins, ce qu'avaient déjà fait les Sumériens en essayant de mettre de l'ordre parmi ces dieux, les Sémites le tentent également ; ils organisent des familles divines, et lorsqu'il n'est point

possible d'en créer sur le modèle des familles humaines, ils réunissent les dieux en Triades (ainsi font les Egyptiens dans leurs Ennéades), s'inspirant pour cela des principes philosophiques de l'époque. Nous avons déjà vu que les Sumériens par leur idée de créations successives voulaient rendre compte de l'organisation de la matière.

Les Sémites agissent de même. D'une part, ils se préoccupent, comme les Sumériens, de ne pas révéler le vrai nom de leurs dieux (Bel en Akkad, Baal en Syro-Phénicie signifie « maître », Adonis est un nom sémitique hellénisé qui veut dire « mon seigneur »). De l'autre, ils créent volontiers de véritables hypostases qu'ils nomment d'après la qualité qu'ils attribuent à cette divinité, ainsi Kittou et Mesharou, fils du soleil, qui sont en réalité « droit » et « justice », Tashmetoum la compagne de Nabou, dieu des lettres qui n'est, à vrai dire, qu'« exaudition ».

Lorsqu'ils composent leurs cosmogonies, ils désignent les inventeurs d'un progrès sous le nom de la chose inventée, ce qui est en somme une application de la doctrine du nom. De même façon, ils désignent par des généalogies de personnages, les rapports qui unissent les peuples entre eux. Notre concept de race est le même, à peine élargi. Enfin, l'assimilation des divinités aux astres se poursuit ; cette pratique d'origine

sumérienne, était la conséquence de l'adoration, parmi les forces naturelles, du soleil et de la lune. Toutes les divinités sont maintenant assimilées à des planètes, à des constellations et à des étoiles.

L'idée de sacrifice, don volontaire aux dieux, pour se les concilier, entouré de rites définis, est antérieure à l'hégémonie sémitique, et les plus anciens monuments (Stèle des Vautours), reproduisent les apprêts d'un sacrifice tel qu'il se pratiquera par la suite.

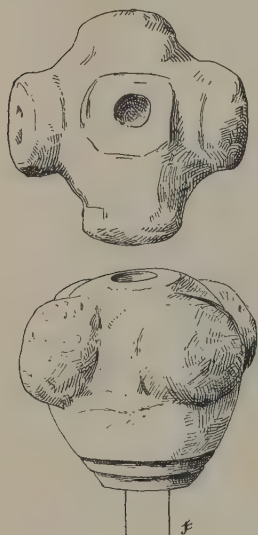


Fig. 206. — Casse-tête à protubérances, trouvé dans la nécropole. Aux périodes suivantes, les artistes sculpteront volontiers ces protubérances en forme de têtes de lions. Musée du Louvre.

Ce que nous remarquons encore, dans la religion akkadienne, c'est l'introduction, inséparable du progrès de la civilisation, de qualités morales dans la personnalité des dieux. Les dieux de Sumer en avaient déjà été pourvus : la liste maintenant s'allonge ; il est même des dieux, nous l'avons vu, qui sont comme Kittou



Fig. 207. — Haches droites et spatulées, aiguilles et miroir de cuivre provenant de la nécropole de Suse. Les haches étaient introduites dans l'extrémité fendue d'un manche en bois, et maintenues par une ligature. Musée du Louvre.

et Mesharou, de simples concepts philosophiques. Jusqu'ici donc la religion akkadienne nous apparaît simplement comme une suite naturelle de la religion sumérienne. L'attribution d'un nombre sacré à chaque divinité se systématise ; c'est, nous l'avons vu, une pratique d'origine sumérienne.

Les autres religions sémitiques de l'Asie Occidentale font-elles preuve de plus d'originalité ?

Phénicie et Syrie.

La religion de ces deux pays nous est connue plus particulièrement au moment où la sémitisation de la région est très profonde ; néanmoins, nous voyons la Phénicie et la Syrie adorer le même principe de fécondité sous des vocables différents. En Phénicie, c'est le Baal, c'est-à-dire le « maître, le Seigneur » et sa compagne la Baalat « la Dame ». Mais c'est un titre qu'on donne à la divinité ; ce n'est pas son nom, qui est ineffable et que l'on cache sous une périphrase comme en Sumer. Lorsque le Baal de telle ou telle ville

est invoqué, c'est souvent encore par une autre périphrase. Le nom de Melqart, baal de Tyr, signifie « le roi de la ville ». Si l'on passe en revue les diverses divinités du panthéon phénicien, on les retrouve semblables à celles du panthéon suméro-akkadien. C'est Eshmoun que les Grecs ont assimilé à Asklepios, divinité chthonienne qui a comme attributs le serpent et le chien (de même la déesse Baou-Goula en Sumer) ; ces animaux seront aussi les symboles d'Asklepios. C'est Dagan qui est

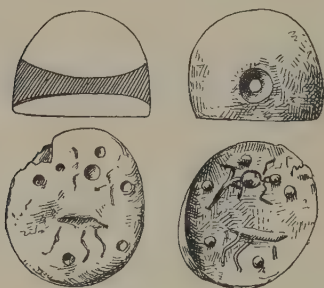


Fig. 208. — Cachet trouvé dans un vase de la nécropole de Suse. (Vue du cachet, de sa surface gravée, de la coupe du cachet et de son empreinte.) L'image représente un quadrupède, un lézard (?) et de petites sphères. Musée du Louvre.

un dieu-grain, un dieu nourriture ; c'est Reshouf qui est le soleil ; c'est Tammouz dont nous avons dit l'antiquité en Phénicie, puisque les Egyptiens, alors qu'il était dieu-arbre, l'ont connu à la période primitive, et l'ont nommé Hay-Taou. La figure féminine qui domine tout le panthéon phénicien, c'est Ashtart devenue l'Astarté des Grecs (fig. 140 et 141). C'est elle que l'on honorait à Byblos sous le nom de la Baalat de Byblos, à Sidon, où son temple couronnait les collines.

Ce sont les mêmes divinités à Carthage où sous des noms un peu différents, Moloch « roi », Baal-Hammon, Tanit, on voit que la pluralité des dédicaces s'adresse au grand couple divin qui représente le même principe naturiste. De quelque façon qu'on interprète l'épithète de Tanit : « *pné Baal* », reflet de Baal, Tanit qui se tient

en face de Baal, il y a dans cette appellation une allusion au rapport étroit qui lie les deux divinités.

Mais en Phénicie, pays côtier, il était naturel d'attribuer à ces divinités des qualités particulières, elles deviennent en même temps divinités des flots ; c'est ce qu'avaient fait les Sumériens d'Eridou, ville située sur les lagunes du golfe Persique avec leur dieu Enki.

La religion syrienne qui, à basse époque, eut une si grande for-



Fig. 209. — Casse-tête et marteaux en pierre. Proviennent de la ville contiguë à la nécropole de Suse. Musée du Louvre.

tune par sa dispersion dans tout l'empire romain et qui rendait un culte aux génies et à des dieux inférieurs comme Bès (fig. 142), connaît aussi le Grand Dieu : Hadad au taureau, tenant les foudres ; celui dont on a fait le Jupiter Dolichenus (fig. 143), et Atargatis, la Grande Déesse qu'on adorait à Hiérapolis (Membidj), à Chypre. Mais la côte syrienne, probablement sous l'influence des vieux cultes de Canaan, honore moins fréquemment qu'en Sumer-Akkad une image de la divinité faite à la ressemblance humaine.

Le Bétyle (à Byblos, par exemple, et jusqu'à l'époque romaine) est le symbole préféré de la divinité.

Arabie.

Puisque l'Arabie est généralement considérée comme le berceau des Sémites, que c'est le lieu d'élection actuel de la race sémitique la moins adultérée, nous devrions trouver d'utiles renseignements dans l'ancienne religion des Arabes. Mais nous sommes mal informés faute de textes étendus ou de monuments concluants ; nos sources sont de basse époque par rapport aux religions que nous avons étudiées jusqu'à présent ; on retrouve, en Arabie, les traces du même culte naturiste sur lequel s'est greffée l'adoration des corps célestes, avec prédominance de cette dernière pratique, puisque la religion nous apparaît très sémitisée ; c'est ainsi que les anciens dieux étaient la planète Vénus, le soleil qui doit être identifié à Allat, le soleil étant féminin en Arabie. A ces divinités étaient offerts des sacrifices d'animaux et des sacrifices humains ; lorsque Mahomet proscrivit de la Mecque toutes les idoles, il ne fit exception que pour la Pierre Noire, une des plus anciennes de toutes, qui est un bétyle, et il interdit de paraître nu dans le sanctuaire. Nous savons que les Arabes rendent un culte à certains arbres ; tout ceci est une survivance des coutumes que nous avons relevées pour une période très ancienne dans les religions de l'Asie Occidentale.

Rapports avec la religion de l'Égypte et celle de l'Égée.

Quelles sont, avec l'Égypte et avec l'Égée, les relations de cette religion de l'Asie Occidentale, telle que nous l'avons définie dans ses grandes lignes ? Sans doute, en présence des ressemblances qu'on y constate, la prudence s'impose, et il conviendrait plus que jamais d'invoquer la théorie polygéniste ; la religion animiste qui s'adresse aux forces de la nature, paraît spontanée chez tous les peuples primitifs. Mais, lorsqu'elle s'exprime par les mêmes symboles, le fait n'est-il pas troublant ?

Voici qu'entre Osiris, dieu de végétation et Tammouz connu des Égyptiens à haute époque sous le nom de Hay-Taou, les rapports s'avèrent assurés, et l'influence de ce culte de fertilité de l'Asie Antérieure sur le culte primitif, et en même temps fondamental de l'Égypte, paraît vraisemblable. Voici que nous retrouvons en Égypte et en Chaldée la croyance à des dynasties divines qui,

dans les deux pays, après avoir soumis la terre au pouvoir des dieux, ont insensiblement fait place au règne des héros puis des hommes ¹. Dans les deux pays, cette hypothèse se prolonge logiquement par la déification des souverains. Au point de vue du culte lui-même, que penser de ces temples du soleil de la ^{ve} dynastie, représentant dans la civilisation égyptienne un fait très particulier et consistant en sanctuaires à ciel ouvert dont le monument principal est un obélisque trapu devant lequel ont lieu les sacrifices ? N'a-t-il pas son répondant exact dans les esplanades à ciel ouvert où les pré-Canaanéens sacrifiaient devant le bétyle, et peut-être même dans les



Fig. 210. — Hache, lame, pointes de flèches, égrugeoir. Proviennent de la ville contiguë à la nécropole de Suse, Musée du Louvre.

tours à étages que les Sumériens ont élevées à l'imitation des lieux de culte situés au sommet des montagnes ou des collines de leur habitat primitif ? (Et ceci n'est qu'un exemple entre bien d'autres.)

Du côté de l'Egée, ne trouvons-nous pas le même culte de la Grande Déesse et du dieu, avec subordination originelle du dieu à la déesse, comme en Asie Occidentale. N'y constatons-nous pas

1. En Egypte, les dynasties divines composées des dieux du Panthéon égyptien sont censées avoir régné des milliers d'années. En Sumer, nous avons vu les dynasties composées mi-partie de dieux et de héros, mi-partie de rois véritables, avant le début de l'histoire.

la présence du culte dans des cavernes comme à Gézer, ce qui vient ajouter un argument archéologique à l'argument linguistique invoqué par Autran sur l'existence d'une couche primitive de population égéo-crétoise sur la côte syro-phénicienne ? Ne voyons-nous pas dans les idoles en faïence de Cnosse la représentation de la déesse aux serpents, déesse chtonienne, dont l'attribut est celui des dieux chtoniens de Sumer ? Le Minotaure, personnification du dieu suprême n'est-il pas assimilable au Grand Dieu dont

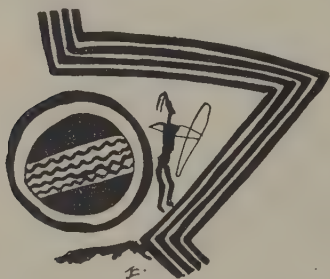


Fig. 211. — Tireur à l'arc représenté sur un vase de la nécropole. Remarquer l'ornement (plumes) (?) de la chevelure, qui flotte au vent. Musée du Louvre.

l'emblème, le taureau, peut, isolé, représenter la divinité elle-même, en Asie Occidentale ? La double hache, la *labrys* (dont le palais est le labyrinthe) associée sur les monuments à la tête de taureau ou au bucrâne, n'est-elle pas l'arme que porte le Grand Dieu sur les monuments d'Anatolie et de Haute-Syrie ? Et dans ce cas, l'association hache-bucrâne ne vaut-elle pas pour représenter le dieu et son animal-attribut comme

en Mésopotamie (fig. 144 et 145) ?

Sans doute, comme le dit M. Glotz¹, « rien n'est plus tentant, rien n'est plus dangereux dans l'état actuel de nos connaissances, que de chercher à établir un lien de filiation entre la religion des Egéens et celle des peuples qui vivaient à la même époque en Mésopotamie ou en Egypte » ; oui, si la comparaison ne portait que sur les principes généraux pour lesquels la théorie polygéniste peut être invoquée ; non, à mon sentiment, lorsqu'il s'agit d'une interprétation, d'une traduction de ces sentiments, qui pourrait n'être pas obligatoirement la même. « Il faudrait donc, dit M. Glotz², pour établir un rapport direct entre le culte asiatique et le culte égéen, admettre la parenté ethnique des Crétois et des Chaldéens et faire remonter la communauté de leurs croyances pour le moins au quatrième millénaire ». Voilà une hypothèse qui ne m'effraie pas. Supposer que les Sumériens de Sumer sont venus en Egée

1. *Civilisation Egéenne*, P. (1923), p. 263.

2. *Civilisation Egéenne*, p. 272.

serait erroné, mais penser que Sumériens et Egéens sont des représentants éloignés d'un même bloc de peuples dont les divers rameaux ont suivi des routes différentes, n'a rien qui répugne à l'esprit en raison des affinités de leur civilisation. N'oublions pas que lorsque les Sumériens apparaissent à l'histoire, c'est un très vieux peuple : son écriture a un long passé ; son droit particulièrement le droit foncier, économique, est l'aboutissant d'une longue



Fig. 212. — Vase provenant de Tépé Ali-Abad (haut, 0m. 46; largeur 0m. 41). Décor noir et rouge sur terre jaunâtre. Décor en feuilles de palmier, triangles opposés par leurs pointes (qui sont peut-être la représentation de la hache à deux tranchants) et lignes ondulées. Style I bis. Musée du Louvre.

expérience ; sa religion nous permet d'inférer ce qu'était un état antérieur bien plus ancien. Pourquoi ne pas tenir compte de ce passé que nous ne pouvons atteindre et dont l'Egypte, l'Egée, l'Asie Occidentale, paraissent avoir été influencées ? Dans une telle hypothèse, le pays de Canaan apparaît justement comme le point où les deux influences de Sumer et d'Egée viennent s'équilibrer,

où la transition se fait en quelque sorte entre les caractéristiques de l'un et de l'autre. Une fois de plus, il semble qu'il faille rapporter à cette race que nous nommons Asianique en Asie (et peut-être Egéenne en Egée), la civilisation primitive de l'Asie Occidentale, dont il était réservé aux Sémites de faire un si brillant usage. Ce bloc de peuples sera-t-il rattaché un jour à celui des Indo-Européens, dont la civilisation de l'Ancienne Asie serait ainsi la première manifestation ? Il serait prématuré de le prétendre, mais il semble que c'est de ce côté qu'auront lieu les prochaines découvertes.

Les Cosmogonies, les Mythes en Sumer-Akkad.

Notre documentation est fort inégale. Abondante pour Sumer-Akkad, restreinte, de seconde main pour la Syrie-Phénicie, elle fait presque défaut pour le monde hittite, du fait du petit nombre de textes traduits à l'heure actuelle, mais sera sans doute considérable dans un avenir prochain.

Le poème de la Création.

L'Assyro-Babylonie nous a laissé des épopées destinées à expliquer la formation du monde et les hauts faits des dieux ou des héros. Ces textes, pour la plupart de basse époque (bibliothèque d'Assourbanipal), sont évidemment des copies d'originaux plus anciens que le ^{vii}^e siècle, mais la langue dans laquelle ils sont rédigés est le sémitique.

Cependant M. Langdon estime, avec des arguments qui me paraissent convaincants, qu'un texte sumérien plus ancien se cache sous le texte sémitique. C'est ainsi que dans le livre IV (l. 49) du poème de la Création, lors de la description des armes de Mardouk, l'une d'elles est appelée le « cyclône », nom qu'on donnait à l'arme *sharour*, qui appartenait à Ninourta l'ancien dieu sumérien de la guerre, le fils du dieu-terre Enlil. Or, une liturgie à Ninourta fait allusion à un mythe sumérien dans lequel ce dieu vainquit le Chaos. Dans ce mythe Ninourta combat le dieu-oiseau Zou, qui figure parmi les allées du Chaos ; le poème sémitique n'en parle point, mais un hymne à Mardouk l'appelle celui qui « brise le crâne du dieu Zou » et un texte assyrien nous raconte comment le dieu Ashour a envoyé Ninourta combattre le dieu Zou¹. C'est ce

1. *The Babylonian Epic of Creation*, Oxford (Clarendon Press), 1923, p. 16 et suiv.

mythe sumérien rajeuni et transposé à Mardouk qui est à la base du Poème de la Création, dont voici l'analyse succincte :

Au début, existaient confondus, Apsou et Tiamat, l'eau douce et l'eau salée ; d'eux naquirent des dieux de plus en plus parfaits Lahmou, Anshar, etc., qui aboutissent à Anou le ciel et Ea l'eau (remplaçants de l'Enlil la terre, et du Ninourta son fils du vieux mythe sumérien).

La discorde se met parmi les dieux ; Tiamat décide de les exter-



Fig. 213. — Décor géométrique des poteries de Moussian. Musée du Louvre.

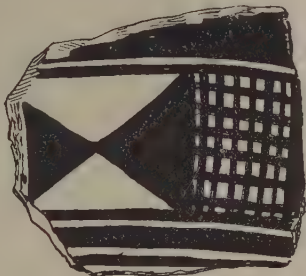


Fig. 214. — Décor géométrique des poteries de Moussian. Musée du Louvre.

miner. Présentation du dieu Mardouk fils d'Ea dans la version babylonienne, du dieu Assour fils de Lahmou dans la version assyrienne où Assour remplace Mardouk. Tiamat suscite des monstres pour combattre les dieux qui n'osent accepter la lutte. Mardouk promet alors de vaincre Tiamat. Assemblée des dieux qui confère ses pouvoirs à Mardouk. Description des armes de Mardouk et de son combat contre Tiamat ; il coupe en deux, comme nous l'avons dit, le corps du monstre et fait d'une moitié le ciel, de l'autre, la terre.

Un poème astronomique venait ensuite dont vingt-cinq lignes seules nous restent ; il décrivait le mouvement des planètes. Après quoi, Mardouk crée l'humanité pour servir et honorer les dieux, ceux-ci bâtissent Babylone et son temple Ésagil. Le conseil des dieux fixe de nouveau les attributions de Mardouk, non plus pour le combat cette fois, mais dans ses relations avec les hommes. On ajouta à ce poème un hymne sur les « noms » de Mardouk.

L'intention générale du mythe, qui décrit les générations suc-

cessives des dieux, véritables sublimations du principe divin et leur combat, est de montrer comment le monde est sorti du Chaos grâce à un principe d'ordre. L'intention particulière est de faire honneur de ce progrès à Mardouk, dieu de Babylone. L'octroi d'armes, de titres, à Mardouk, a pour but, par application de la doctrine babylonienne sur la valeur du nom, de légitimer Mardouk qui occupe ainsi légalement la première place parmi les dieux.

Le mythe de Zou finit aussi par faire retour à Mardouk ; dans la version sémitique, le dieu-oiseau avait ravi au dieu Bel (Enlil), les tablettes du destin. Après bien des péripéties Mardouk fait rentrer Zou dans l'obéissance. Le mythe n'est plus qu'un nouvel épisode destiné à glorifier le dieu de Babylone ; la signification philosophique du mythe sumérien primitif a disparu ; il est réduit à une anecdote.

L'origine de l'humanité a préoccupé les Assyro-Babyloniens. Dans la Création, on l'attribue à Mardouk (tabl. VI, 1-28), qui, du sang de Kingou, un des dieux associés à Tiamat, a créé l'homme. Une autre légende sémitique veut que la déesse Mami façonnât l'homme avec de l'argile mêlée au sang d'un dieu qu'Ea fit mettre à mort à cet effet. Ceci est la légende d'Eridou, qui d'après les liens unissant Ea à Mardouk, considérerait parfois Ea comme le dieu-potier qui avait créé l'homme. Dans la tradition de Nippour, Arourou la Déesse-mère (connue aussi sous les noms de Mami, Nintoud), procrée l'humanité avec de l'argile, ou bien il n'est plus question de sacrifice d'un dieu ; elle lui donne naissance de façon naturelle par son union avec le dieu .

Bérose s'est fait l'écho de la tradition d'une humanité pétrie de terre et du sang d'un dieu ¹. Cette version de la création du monde et de celle de l'homme est extrêmement ancienne ; elle admet de véritables actes, un travail de la part des dieux. Les créations parlées sont un progrès notable ; ce sont elles que nous retrouvons dans la Genèse.

Nous y relevons aussi une allusion dans ce qu'on appelle la Cosmogénie chaldéenne ² ; elle nous dit « qu'au temps où rien n'avait de nom « Mardouk créa Eridou, ses temples et l'humanité ; celle-ci bâtit les sanctuaires des dieux afin qu'ils pussent habiter une demeure agréable ». Puis Mardouk créa les animaux, les villes. Ce morceau, traduit après coup en sumérien, ne présente qu'un aspect

1. Lagrange, *Religions sémitiques*, p. 386.

2. *Ibid.*, p. 367.

de la question : la création du monde, tandis que la Création parlait de celle des dieux.

D'autres légendes cristallisent sous forme d'un récit allégorique et non sous forme d'enseignement dogmatique, ce qu'il fallait connaître des principaux problèmes qui inquiétaient l'humanité.

Le mythe d'Adapa.

Il raconte comment ce héros brisa les ailes du vent du sud et fut mandé auprès d'Anou pour se justifier ; deux dieux intercèdent pour lui grâce aux flatteries que leur adresse Adapa, sur le conseil du dieu Ea. Mais Ea avait averti Adapa de ne pas accepter la nourriture d'immortalité qu'Anou lui offrirait peut-être. Anou, en effet, la lui présente, Adapa la refuse ; il perd (et l'humanité avec lui), l'occasion de l'immortalité.

Y a-t-il là duplicité d'un des deux dieux, des deux même, ou au contraire malheureux concours de circonstances, nous l'ignorons. Ce qui est à noter dans cette légende d'origine très ancienne, c'est le rôle qu'y jouent les deux dieux intercesseurs : Doumouzi et Gish-zida, deux aspects du grand dieu de la végétation ; toujours ce rappel du culte primitif de Sumer !

Le mythe d'Etana.

Le mythe d'Etana exprime un autre effort de l'humanité pour conquérir le ciel. Etana ayant rendu service à l'aigle, celui-ci l'emporte vers l'empyrée (fig. 146) ; mais la route est longue, Etana se fatigue, le vertige le saisit, il tombe. Peut-être le mythe ne vise-t-il pas l'immortalité, mais seulement la conquête du ciel d'Anou, le premier ciel ou Adapa fait relai, et où sont déposés les insignes du pouvoir royal dont les dieux gratifient les mortels.

L'épopée de Gilgamesh.

Ces légendes peu consolantes enseignent que l'homme restera toujours soumis à la mort. Le poème de Gilgamesh n'y contredit pas ; il célèbre les exploits d'un surhomme, d'un héros dont le souvenir vivra à travers les âges (fig. 147). Là encore il s'agit d'une tradition extrêmement ancienne ; le héros est un roi divinisé de la très vieille ville d'Erech et les cylindres-cachets les plus archaïques reproduisent des épisodes de son histoire ; néanmoins les vieilles rédactions de son épopée ont disparu et nous la connaissons surtout par un exemplaire de la bibliothèque

d'Assourbanipal. Tout d'ailleurs, dans le poème, dénote des traits d'une mentalité primitive, que l'on a soigneusement conservés. Les dieux nous apparaissent emportés, grossiers, irrésolus, enclins à la ruse. Enkidou, l'ami de Gilgamesh, est de mœurs plus que primitives ; avec le temps, des traditions diverses ont été insérées dans le poème qui en font une œuvre assez mélangée (par exemple, la réaction contre le culte d'Ishtar que révèlent les apostrophes de Gilgamesh à la déesse).

Gilgamesh, roi sage mais despotique d'Erech, est un far-

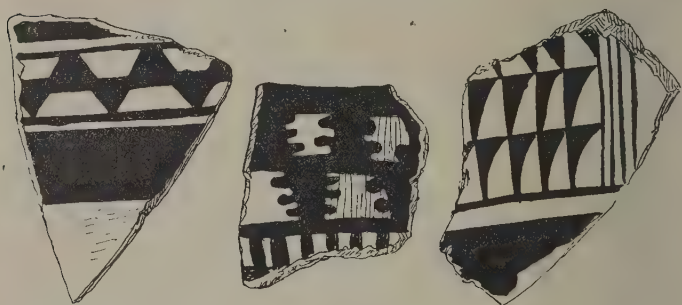


Fig. 215. — Décor géométrique des poteries de Moussian. Musée du Louvre.

deau pour ses sujets ; ils demandent à la déesse Arourou sa mère, de créer quelqu'un qui rivalise avec lui pour abattre sa superbe. La déesse crée Enkidou, le type de la force brutale. C'est un homme sauvage menant la vie de ses troupeaux. Une courtisane l'initie à la civilisation et le conduit à Ourouk ; combattra-t-il Gilgamesh ? Non, car les dieux veillent et rapprochent les deux hommes qui se lient d'amitié. A ce moment, le poème intercale une malédiction d'Enkidou envers la courtisane qui cependant ne lui a fait aucun tort, malédiction ratifiée par Shamash. Gilgamesh et Enkidou s'en vont alliés au pays des Cèdres, c'est-à-dire vers l'Amanus et non, comme on l'a cru longtemps vers l'Elam, y combattre le géant Houwawa. Après la victoire de Gilgamesh, Ishtar s'éprend du héros, le lui déclare et n'en reçoit que des insultes ; il lui reproche le sort funeste de ceux qu'elle a aimés. Fureur d'Ishtar qui supplie son père Anou de créer un taureau céleste pour la délivrer de Gilgamesh. Mais son calcul est déjoué ; le taureau succombe, Enkidou bafoue Ishtar qui se lamente avec le collège des courtisanes sacrées.

Maladie d'Enkidou, sans doute causée par la vengeance de la déesse ; le héros meurt et Gilgamesh porte son deuil.

Ici, l'intérêt rebondit et voici que Gilgamesh soucieux d'échapper au sort d'Enkidou va trouver Outnapishtim qui survécut au déluge, fut immortalisé et pourra lui dire comment devenir immortel à son tour.

Gilgamesh fait un périlleux et lointain voyage ; il rencontre



Fig. 216. — Stylisation du végétal. Poterie de Moussian. Musée du Louvre.

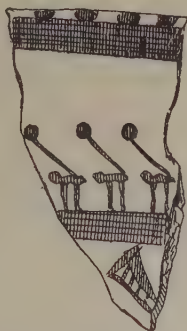


Fig. 217. — Stylisation de l'oiseau. Poterie de Moussian. Musée du Louvre.

successivement les hommes-scorpions du mont Mashou, un jardin de pierres précieuses, et pour atteindre le séjour d'Outnapishtim, il lui faut quarante-cinq jours de voyage. La traversée de la mer ne va pas non plus sans difficulté. Enfin, Gilgamesh rencontre Outnapishtim et l'interroge. Celui-ci lui répète que la mort est le lot de l'humanité ; lui y a échappé parce qu'il avait su se soustraire au Déluge et le poème devenant « à tiroirs », Outnapishtim raconte cette histoire du déluge que nous verrons plus loin ; Gilgamesh insiste et Outnapishtim l'éconduit ; il lui indique cependant une plante de Jouvence (fig. 148 et 149) ; Gilgamesh s'en empare mais avant qu'il ait eu le temps de s'en servir, un serpent la lui dérobe. Alors Gilgamesh fait évoquer l'âme d'Enkidou qui lui révèle la triste destinée des morts dans l'Arallou (les Enfers), et le récit finit sur cette note pessimiste.

Tel est ce poème que les panbabylonistes ont voulu commenter par leurs théories astrales (Jensen), que d'autres ont expliqué comme un enseignement (Loisy, Lagrange), ce qui est beaucoup

plus vraisemblable, à condition que l'explication ne serve que pour quelques passages. La majeure partie du poème est, en effet, un agrégat de fragments d'épopées attribuées à Gilgamesh, et reliés entre eux, vaille que vaille. On distingue, en effet, une certaine unité dans le caractère des héros au cours des deux parties du poème. Gilgamesh est plein d'ardeur et de courage ; les songes dont le récit abonde et qui sont pour les Sumériens des apparitions, des réalités, ne l'impressionnent pas. Enkidou plein de force brutale est sans cesse inquiet ; les rêves l'accablent de terreur ; il faut que Gilgamesh le rassure et le réconforte. Mais après la mort d'Enkidou, Gilgamesh se transforme ; la crainte de la mort l'assaille à son tour et la fin du poème n'est qu'un gémissement sur la destinée qui l'attend. Ces deux parties du poème : du début à la mort d'Enkidou, de sa mort à la fin, sont choses bien distinctes. De même la malédiction à l'hérode, les outrages à Ishtar sont une note nouvelle ; est-ce déjà comme on l'a parfois pensé, un tableau symbolique des maux que cause l'amour, une réaction contre le culte sensuel d'Ishtar ? En tout cas, ces épisodes altèrent l'unité du récit. Il me semble, que vouloir expliquer la pensée de l'auteur dans le plan symbolique est un peu trop ingénieux ; l'épopée de Gilgamesh est un assemblage de traits attribués par diverses traditions à la vie du héros, de légendes soudées ensemble, sans les retouches qui en auraient fait un tout homogène.

Le poème du Déluge.

Ce récit, inséré au milieu de l'épopée de Gilgamesh est d'un grand intérêt, car l'Ancien Testament nous a familiarisés avec l'idée d'une très ancienne destruction de l'humanité par les eaux. Les dieux ayant résolu d'en finir avec les humains au moyen du déluge, (sans que le poème nous en donne la raison), Ea dévoila ce secret à une haie de roseaux qui le répéta et conseilla par ce moyen à Outnapishtim, de construire un bateau. Outnapishtim suivit l'avis du dieu, il édifia un grand vaisseau, y chargea tout ce qu'il possédait, y fit monter sa famille et des animaux. Vient alors l'ouragan dont la violence consterne même les dieux, notamment Ishtar qui proteste et s'écrie : « Est-ce que moi, j'enfante mes gens pour que, comme les petits des poissons, ils remplissent la mer ? » ¹. La tempête s'apaise peu à peu, le bateau s'échoue sur le mont

1. Dhorme, *Textes religieux, Le Déluge*, p. 113.

Nisir ; Outnapishtim lâche une colombe, une hirondelle qui reviennent, puis un corbeau qui ne revient pas. Alors, il sort du bateau et prépare un sacrifice. Bel, d'abord irrité que des mortels aient échappé au désastre, s'adoucit et confère l'immortalité à Outnapishtim et à sa femme.

De même que les Suméro-Akkadiens ont eu la notion du déluge, ont-ils eu celle d'un Paradis et d'une chute de l'homme ? M. Langdon a publié et traduit un texte sumérien de six colonnes ¹, descriptifs d'un état primitif de félicité pour l'humanité ; ce bonheur

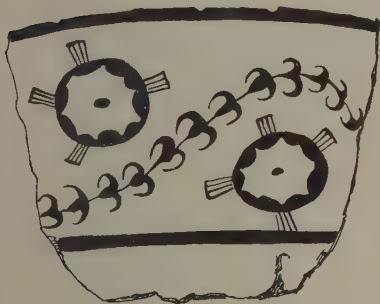


Fig. 218. — File d'oiseaux volants.
Poterie de Moussian. Musée du
Louvre.

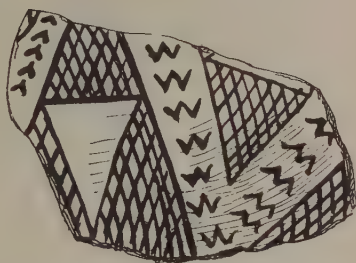


Fig. 219. — File d'oiseaux volants.
Poterie de Moussian. Musée du
Louvre.

paraît perdu à la suite de l'imprudence de Tagtoug, le héros du poème, qui mange du fruit d'un arbre défendu. MM. Witzel et Dhorme entendent autrement le texte ; ils y voient non un état de félicité mais de désolation, car le poème dit : « Le lion n'attaque plus, les colombes ne s'envolent plus, etc. » qui peut s'entendre comme une amélioration de leur nature, mais aussi comme un symptôme de désorganisation générale. Toutes ces calamités viennent de la sécheresse (à rapprocher du début des inscriptions dites « cylindres de Goudéa »). Alors le poème décrit en termes réalistes l'union d'Enki avec la déesse Ninella, sa fille. C'est de cette fécondation divine que doit venir la fécondité terrestre. Dès longtemps, on avait pensé trouver la connaissance d'un paradis des

1. *Poème sumérien du Paradis, de la Chute et du Déluge*, traduit par Virolleaud, Paris, 1919. — Witzel, *Keilinschr. Studien*, I, 51. — Dhorme, *RB*, 1921, p. 309.

Suméro-Akkadiens et d'un arbre défendu sur les cylindres qui représentent un homme sous un arbre ou cueillant un fruit.

Les cosmogonies et les mythes en Phénicie.

Nos sources sont tout à fait de seconde main. Eusèbe, évêque de Césarée, qui écrivait au début du iv^e siècle de notre ère, nous a transmis afin de les réfuter, des fragments de ces mythes recueillis par Philon de Byblos. Ce Philon, qui écrivait vers l'an 100 de notre ère, et dont les œuvres sont aujourd'hui perdues, tenait ses docu-

ments de Sanchoniathon, prêtre phénicien qui vivait vers le xi^e siècle avant J.-C., et dont les œuvres ont également disparu. De sorte qu'on s'est demandé quelle créance il fallait accorder à ces affirmations, et si les originaux invoqués avaient vraiment existé ! Renan, malgré bien des réticences, accepta la véracité d'Eusèbe ; on l'admet généralement, mais les mythes tels que nous les rapporte l'écrivain



Fig. 220. — Tête de bélier ou de mouton (?). Poterie de Moussian. Nous ne trouvons ni à Moussian, ni à Suse au Premier Style, la représentation des bovidés. Musée du Louvre.

chrétien ont été remaniés ; nous n'avons dans l'hypothèse la plus favorable qu'un arrangement grec d'un original sémitique. Le fond de la cosmogonie phénicienne est le même que celui de la cosmogonie sumérienne : une série de créations de plus en plus parfaites, d'émanations du principe chaotique primitif, d'où sortirent par genèses successives, les dieux et le monde organisé. Cette conception est également à l'origine de la philosophie grecque qui a tant reçu de l'Orient. J'ai analysé ailleurs les subtilités¹, auxquelles cette philosophie primitive aboutit ; voici le résumé de ces mythes où, comme l'a remarqué le P. Lagrange, nous rencontrerons dans le détail deux partis pris bien arrêtés ; le dessein d'expliquer l'origine des dieux et de leurs cultes par l'histoire, et la prétention d'expliquer, encore par

1. *Civilisation phénicienne*, chapitre Religion.

l'histoire* phénicienne, la mythologie grecque elle-même¹. La première tendance, dont l'évhémérisme n'est qu'une forme, est, en réalité, propre aux peuples très anciens de l'Asie Occidentale. La liste des vieilles dynasties de Sumer et d'Akkad compte des

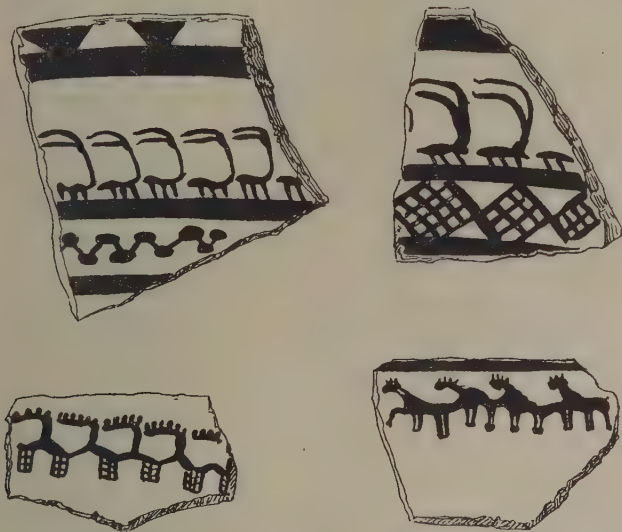


Fig. 221. — Stylisation des capridés et du carnassier. Poterie de Moussian. Musée du Louvre.

héros : Etana, Gilgamesh, mais aussi le dieu Tammouz, parmi ses rois ; les dynasties divines de l'Egypte ne sont pas autre chose. Mais où Philon s'en écarte, c'est lorsqu'il décrit des générations spontanées en partant du principe initial, plutôt que des créations véritables.

A l'origine existe le principe aérien, qui produit Môt dont la forme fut celle d'un œuf, puis le soleil, la lune, les étoiles et des animaux qui ne commencent à agir, à se différencier en mâles et femelles que lorsque se produisent des orages accompagnés d'éclairs et de tonnerre. Les progrès réalisés par le genre humain sont dus à des individus qui prennent le nom de la chose inventée : Lumière, Feu, Flamme, Chasse, Pêche, etc. A mesure que ces

1. *Religions sémitiques*, p. 405.

généalogies se succèdent, les progrès de la civilisation apparaissent ; la brique, le fer, l'écriture, etc. ; les villes de Phénicie se fondent ; à travers ces explications persiste le souvenir peu net d'un déluge et du sacrifice que le survivant des hommes offrit ensuite aux dieux. Ousoos, alors que des pluies et des vents violents étaient survenus, prit un arbre, le dépouilla de ses branches et se lança à la mer. Après quoi il consacra en actions de grâces deux stèles, une au feu, l'autre au vent. Par conséquent, à une idée fondamentale de l'Asie Occidentale, se joint celle de l'œuf cosmique égyptien et la généra-



Fig. 222. — Stylisation du buste humain. L'artiste prend le buste humain à taille fine tel que le représentera la sculpture égéenne, et il en fait un motif ornemental, en le doublant ou le triplant. Poterie de Moussian. Musée du Louvre.

tion spontanée de l'époque grecque ; certains traits rappellent les procédés babyloniens, par exemple les deux personnages appelés « Misor et Sydyk, c'est-à-dire « facile et juste » qui inventèrent l'usage du sel ». Voici un souvenir des hypostases Kittou et Mesharou « droit et justice » de la religion babylonienne : mais n'y a-t-il pas davantage ? Un emprunt avec jeu de mot sur la valeur d'un mot babylonien ? Ou une confusion de terme ?

En babylonien, le signe Mun a la lecture tâbtou qui a deux sens : « sel », mais aussi « bienfait, bonté » ; n'est-il pas remarquable qu'ici « facile et juste », c'est-à-dire des personnages qui sont « tâbtou » par excellence, aient inventé le sel « tâbtou » ?

De même qu'en Sumer-Akkad, nous avons plusieurs traditions, nous possédons en Phénicie un fragment de Mochus signalé par Athénée (fin du ¹¹e siècle de notre ère), et cité par Damascius :

(début du ^{vi}^e siècle de notre ère) qui ne diffère de Philon qu'en quelques points : à l'origine, l'Ether et l'Air engendrent le Ciel, puis l'œuf et son animateur. De même le fragment de l'Histoire des Ouranides¹ rapporte le règne du Ciel et de la Terre (sœur et épouse du ciel), d'où naît Kronos le fondateur des villes qui eut des dieux pour enfants et leur distribua le monde. On ne peut donc à travers des recensions aussi récentes que celles que nous possédons faire



Fig. 223. — Danse rituelle et déformations du motif. Poteries de Tepeh-Khazineh et de Moussian. Musée du Louvre.

plus que de soupçonner des originaux très anciens, en accord général avec ce que nous avons vu pour le pays de Sumer-Akkad.

Les rituels.

Sur ce point, comme sur les précédents, notre degré d'information est le même ; très considérable en ce qui touche Sumer-Akkad, déjà satisfaisant pour les Hittites, à peu près nul pour la Phénicie ancienne.

En Akkad, à Babylone, la fête la plus importante est l'*Akilou* de Mardouk qui peut servir de modèle à toutes les autres² cérémonies du même genre. A date fixe, la statue du dieu est conduite processionnellement dans la campagne à un lieu nommé l'*akilou* où elle reste quelques jours avant de réintégrer son temple. Tout d'abord, le grand prêtre viendra réciter une prière secrète à Bel-Mardouk, et cette prière sera suivie d'un

1. Lagrange. *Religions sémitiques*, p. 422.

2. Thureau-Dangin, *Rituel Accadiens*, P. (Leroux), 1921. — Svend Aage Pallis, *The Babylonian Akitu Festival*, Copenhagen, 1926.

grand service chanté par tous les prêtres. Ensuite des cérémonies magiques seront accomplies avec des statuettes fabriquées de matières précieuses, pour la circonstance ; des purifications, des sacrifices les suivront. Alors le roi viendra au temple ; il s'humiliera devant Bel, après quoi le roi « prenant la main de Bel », ce qui est un geste symbolique pour l'inviter au départ, la statue sera conduite en procession hors du temple, elle stationnera successivement dans plusieurs chapelles ou reposoirs ; la procession empruntera la grande voie sacrée que les fouilles de Babylone ont mise au jour. La statue de Mardouk atteint enfin l'Euphrate ; on la dépose sur une barque qui remonte le cours du fleuve jusqu'au point où une nouvelle voie sacrée conduit au temple de la campagne. Au bout d'un ou deux jours, la statue est ramenée avec le même cérémonial ; les fêtes ont duré plus de dix jours. A Ourouk, il y avait deux processions d'*akitou*, une de printemps et une d'automne en l'honneur du dieu Anou ; à Our, même fête pour Nannar, le dieu-lune ; à Assour pour le dieu Assour ; à Ninive, Arbèles et Ourouk pour Ishtar (fig. 150 et 151).

Il est assez vraisemblable qu'au cours de ces fêtes une sorte de mystère sacré était représenté et M. S. Aage Pallis, de l'examen des textes, suggère qu'il y avait place pour la mort puis la résurrection du dieu, suivie de son mariage avec la déesse. Ceci nous fait deviner sous Mardouk, le grand dieu de végétation de Sumer et par la ressemblance entre Hay-Taou de Byblos et Osiris nous montre en Mardouk un dieu dont le fonds est le même que celui du grand dieu de l'Egypte.

Deux pratiques caractérisaient les fêtes akkadiennes : la récitation d'hymnes sur lesquels je n'insiste pas, ayant dit qu'ils avaient un peu le caractère de litanies et de lamentations et que c'est dans les titres qu'ils décernent au dieu qu'on retrouve la véritable nature de ceux-ci ; l'autre pratique est celle des sacrifices à laquelle tous sont astreints selon leurs moyens. Les plus magnifiques sont ceux des temples ; c'est ainsi qu'Anou à Ourouk recevait chaque jour deux grands repas et deux petits, servis dans une vaisselle précieuse et que l'on y consommait journellement en son honneur ¹, 60 moutons, 8 agneaux, 2 bœufs, 1 veau, 4 sangliers, 10 canards et poulets, 60 autres oiseaux, sans compter les pains et les boissons.

Du pays de Hatti, nous possédons le rituel d'un prêtre appelé

1. *Rituels Accadiens*, pp. 84-85.

Papanikri, de la cité de Comana, rituel qui décrit les nombreuses cérémonies au cours d'une purification ; on y retrouve le mélange d'offrandes et de cérémonies magiques habituelles au pays d'Akkad, le tout soigneusement ordonné et codifié ; c'est une cérémonie bien réglée qui ne laisse rien au hasard et qui prouve la présence de rituels de même nature, en Asie Mineure et en Sumer-Akkad.

En Phénicie, nous connaissons les Adonies ; mais d'elles non plus nous ne savons pas le rituel, nous ne sommes informés que sur les Adonies hors de Phénicie ; mais comme ce culte agraire



Fig. 224. — Vase sphérique à décor naturaliste. Second Style. Musée du Louvre.



Fig. 225. — Vase à bec. Second Style. Musée du Louvre.

est importé d'Asie, nous pouvons supposer par elles, l'ordonnance des fêtes anciennes. On célèbre la mort du dieu à la moisson ; à ce moment, on promène des images d'Adonis par la ville ; on se rend aux reposoirs pour y contempler son effigie qui y a été déposée. On sème des graines hâtives dans des vases, sur les terrasses des maisons ; tôt levées et tôt flétries, elles symbolisent la destinée éphémère du dieu. Dans une de ses idylles, les *Syracusaines*, Théocrite nous décrit ces fêtes à Alexandrie pour le temps de Ptolémée Philadelphie (11^e siècle avant notre ère), et M. Glotz a, par l'interprétation d'un texte grec, reconstitué les principales péripéties de ces fêtes¹. En somme, ce sont des manifestations générales de deuil à l'occasion de la mort du dieu et de réjouissance bruyante pour sa résurrection. Est-ce là un fait local ? Point du tout ; en Sumer, il existait jadis quelque chose d'analogue dont s'est fait l'écho le mythe d'Adapa. Quand ce dernier arrive au ciel, il s'est vêtu d'habits de deuil sur le conseil d'Ea ; il rencontre à la porte deux personnages qui l'interrogent sur son vêtement. Adapa,

1. *Les fêtes d'Adonis sous Ptolémée II : Revue des Etudes grecques*, 1920, p. 169.

dûment stylé, répond qu'il porte le deuil pour Gishzida et Doumouzi qui sont morts. Voilà donc l'assurance que le pays de Sumer a connu semblable cérémonie pour le même dieu, car Gishzida est comme Doumouzi, un dieu de végétation, un dieu chtonien.

Le personnel des temples est généralement le même dans les divers pays de l'Asie Occidentale. Le roi, le chef, est grand prêtre ; Our-Nina accomplit lui-même les rites de consécration ; Assourbanipal verse la libation sur les lions qu'il a tués à la chasse et le



Fig. 226. — Vase à rebord incisé.
Second Style de Suse. Musée du
Louvre.

roi des Hittites figure à Iasili-Kaïa dans son costume de grand prêtre, blotti contre le dieu qui passe familièrement son bras autour de son cou. A l'origine, le prêtre paraît nu devant la divinité ; il y a là une question de pureté rituelle et le souci de ne pas consacrer le vêtement qu'on porterait. De même qu'un dieu comme Shakkan, dieu akkadien du bétail ne peut accepter qu'on lui sacrifie un mouton, que le dieu

dans le nom duquel entre l'idéogramme du bœuf ne peut accepter qu'on lui immole un bœuf (et ceci nous est attesté par le rituel du temple d'Anou à Ourouk)¹, de même un dieu protecteur du bétail ne peut accepter qu'on paraisse devant lui avec un vêtement de laine ou de cuir. Aussi plus tard, un vêtement de lin blanc a-t-il été généralement celui des prêtres. Mais à haute époque, on estime plus sûr, pour ne pas déplaire aux dieux, de se présenter nu devant eux, les monuments nous en offrent des exemples pour la période sumérienne. Un bas-relief du Louvre représente l'adorant tout nu sacrifiant à la divinité (fig. 354) ; cette coutume était courante en Arabie, puisque nous connaissons la défense de continuer à la pratiquer, publiée par Mahomet. Sa représentation sur un vieux monument sumérien, témoigne de son ancienneté.

Les prêtres. L'hiérodulie.

Les prêtres se divisent en plusieurs classes ; les uns sont les *kalou*² dont la mission est d'apaiser par leurs chants accompagnés

1. *Rituels Accadiens*, p. 85.

2. *Ibid.*, p. 1 et suiv.

de musique le cœur des dieux, et d'offrir des sacrifices propitiatoires ; il semble que le kalou accomplisse des cérémonies générales tandis que l'*ashipou* remplit les mêmes fonctions à l'égard des pécheurs et des malades ; par ses incantations, il appartient à une autre classe de prêtres, celle des devins.

A côté de la multitude de prêtres et chantres des temples se trouvent les hommes ou femmes, consacrés à la divinité, institu-

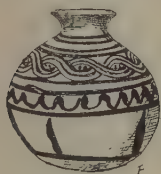


Fig. 227



Fig. 228



Fig. 229



Fig. 230



Fig. 231

Fig. 227. — Vase du Second Style de Suse ; décor en tresse. Musée du Louvre.

Fig. 228. — Vase du Second Style ; décor géométrique. Musée du Louvre.

Fig. 229. — Vase du Second Style ; décor en cercles concentriques. Musée du Louvre.

Fig. 230. — Décor naturaliste. Second Style. Musée du Louvre.

Fig. 231. — Décor naturaliste. Second Style. Musée du Louvre.

tion commune à toute l'Asie Antérieure. Mais nous aurions tort de faire de l'hiérodulie une pratique sémitique ; nous la rencontrons dans les religions sémitiques parce qu'elles ont recouvert la majorité des territoires de l'Asie Occidentale et que cette pratique a été adoptée, mais elle se retrouve également dans la religion sumérienne et dans la religion de l'Asie Mineure. C'est surtout en Sumer-Akkad que l'hiérodulie est bien attestée ; nous avons vu dans l'épopée de Gilgamesh qu'une hiérodulie (sans doute du

fameux temple d'Ourouk) vient initier Enkidou à la civilisation ; dans une tablette du temps des rois d'Our¹ nous voyons figurer dans l'entourage du patési : la grande prostituée. Les vocabulaires désignent les femmes consacrées sous de nombreux noms et le Code de Hammourabi édicte des lois qui leur sont spécialement destinées. Là encore, pour celles qui se livraient à la prostitution dans les temples, ne faut-il pas invoquer une sorte de magie



Fig. 232. — Combinaison du décor géométrique et du décor naturaliste. Second Style. Musée du Louvre.

sympathique ? L'acte sexuel accompli sur cette terre librement, volontairement, comme une offrande, n'est-il pas le déterminant d'un équivalent divin sans lequel le monde ne saurait exister ; ou même l'idée de sacrifice n'est-elle pas à l'origine de cette pratique, une sorte d'immolation de soi-même pour les femmes qui se consacraient à ce service ? Cette explication serait assez justifiée par l'obligation, pour toute femme, rapportée par Hérodote (I, 199) de se prostituer une fois en sa vie, au premier venu dans le temple de la Grande Déesse,

coutume attestée par Strabon (XVI, 1, 20).

A Hiérapolis, en Haute-Syrie (aujourd'hui Membidj), nous savons par Ephrem (*Opera*, 459 C), qu'il en était de même à la fête de la déesse ; également à Hiérapolis du Liban (Balbek), où, comme à Babylone, chaque femme devait se donner une fois à qui la demandait (Eusèbe, *Vit. Const.*, III, 58).

Les Phéniciens connaissaient aussi l'hiérodulie ; Ashtart de Sidon est qualifiée par la Bible (II Rois, XXIII, 13) « d'abomination » et Lucien nous dit qu'à la fête de la déesse, à Byblos, la coutume était la même mais que les femmes pouvaient se racheter en sacrifiant leur chevelure à la divinité (*De Dea Syria*, VI).

Nous connaissons peu les mœurs de l'Arabie préislamique ;

1. Contenau, *La cour et la maisonnée d'un patési d'Umma* : *JA*, 1914.

cependant Ephrem (*Opera*, 457 E ; 458 I ; 459 C), Jérôme (*Vita Hilarionis*, XX, V) assurent que le culte de la déesse nommée Al-Lat ou Al-Uzza s'accompagnait d'impuretés. Chez les Hébreux, nous voyons le roi Asa (*I Rois* XV, 12) chasser les hiérodules mâles



Fig. 233. — Vase du Second Style avec écuelle formant couvercle. C'est dans ce vase et dans un autre tout semblable, que de nombreux objets : vases d'albâtre, de cuivre, cylindres ont été trouvés. Suse. Musée du Louvre.

du royaume et Osée (IV, 14) dénonce le même crime ; le Deutéronome (XXIII, 17) proscrit pour l'avenir cette coutume chez les deux sexes, et Josias (*II Rois*, XXIII, 7) détruisit la demeure que les hiérodules avaient édifiée dans le temple de Yahvé. Cette pratique avait donc été adoptée par les Hébreux lors de leur installation en Palestine, malgré la Loi.

Elle se rencontre au loin dans le monde ancien sémitisé ; à Paphos de Chypre, selon Hérodote (I, 199), Clément d'Alexandrie (II^e s. ap. J.-C.) Justin (XVIII 5, 4) et Athénée (XII, II), la coutume existait pour chaque femme, fût-elle même princesse. Strabon nous dit (VI, II, 5) qu'à Eryx en Sicile, le temple d'Aphrodite était autrefois rempli d'hiérodules.

Chez les Phrygiens dont la religion représente une transformation de celle des Hittites, mais légère, en raison de l'affinité ethnique des Phrygiens et d'une partie des populations hittites, nous retrouvons tous les caractères fondamentaux d'une religion naturiste, adoratrice de la force qui fait germer les graines, naître des brebis au troupeau et des enfants à la famille. Le saint mariage du Grand Dieu et de la Grande Déesse tel qu'il est représenté à Iasili-Kaia était un acte capital de la religion ; que les assistants dans de telles cérémonies se soient efforcés d'y participer de même façon, il y a peu de doute. Strabon dont le grand oncle avait été prêtre à Comana, signale qu'il y avait là des prostitutions sacrées (XII, 3, 36). Hérodote (I, 93), Cléarque de Soli (F. H. G., t. II, p. 305, fr. 6), Strabon (XI, 14, 16) en accusent les Lydiennes et il semble que les Locriens en Grèce aient sacrifié à cette pratique (Vurtheim, *De Aiakis origine*, Leide, 1907).

Enfin, il n'est pas indifférent de retrouver la même coutume en Egypte ; Strabon (XVII, I, 46) mentionne l'hiérodoule d'Ammon, et les bas-reliefs du temple de Ramsès III à Medinet-Habou représentent des hiérodules. L'histoire en cite à plusieurs reprises, et quand Hérodote nous raconte (II, 126) que le roi Khoufou pour contribuer aux dépenses de sa pyramide, prostitua sa propre fille, il faut sans doute comprendre que la fille du roi lui-même avait fait partie du collège des hiérodules, de Ptah vraisemblablement. D'ailleurs, comme le pharaon est dieu, il en a toutes les prérogatives et les Textes des Pyramides nous disent « qu'il est celui qui prend les femmes à leurs maris où et quand il veut »¹ ce qui était évidemment considéré comme un acte naturel de la part de la divinité.

Sans doute y a-t-il aussi dans cette pratique, puisque l'on sacrifie au dieu de la nourriture, des parfums, des parures, puisque les dieux sont à l'image de l'homme, le désir de leur offrir tout ce qui plaît à l'homme. En tout cas, il n'y a rien d'étrange à ce que le

1. Breasted, *Development of Religion and Thought in Ancient Egypt* : NY, 1912, p. 177.

peuple ait fait de cette pratique un rite ; en effet, le culte était exercé, joué si je puis dire, par les prêtres dont faisaient partie les rois et la famille royale, qui prenaient vraiment la place de la divinité, se costumaient probablement en dieux comme les exorcistes se costumaient aussi dans leurs cérémonies (fig. 152 à 154) ; le mariage du prêtre et de la prêtresse dans le sanctuaire équivalait à celui du couple divin dans le ciel.

Les sanctuaires.

Nous avons déjà dit un mot du sanctuaire typique de Syrie, le Haut-Lieu. Ce caractère particulier d'un endroit de culte, à ciel ouvert, qui se retrouve par exemple à Amrit en Phénicie, où un naos est érigé au milieu d'une grande cour taillée dans le rocher (fig. 155) et à Baetocécé, nous le reconnaissons à Iasili-Kaïa, près de Boghaz-Keui, dans ce défilé de rochers aboutissant à une sorte de cirque et sur les parois duquel est sculptée la fameuse procession. En Sumer, le temple rejoint par certains points celui de l'ouest. L'édifice proprement dit, au moins à l'origine, est extrêmement réduit ; les sacrifices se font à l'extérieur ; on a retrouvé à Tell-el-Obéid (cf. le plan, fig. 333)¹ et à Nippour, l'autel à combustion qui se trouvait devant le temple. Enfin, la tour à étages où Ziqqourat avec sa chapelle au sommet, réalise bien la disposition d'un haut-lieu (fig. 156).

Nous ne dirons qu'un mot du mobilier cultuel ; bassins sacrés pour l'eau purificatrice, qu'il s'agisse de Sumer ou de Canaan, autels pour les sacrifices (fig. 157) et, en plus des statues des dieux, les trônes vides où ils sont censés venir s'asseoir. Plusieurs de ces trônes proviennent de Phénicie², mais il en est qui datent d'une très haute époque ; le temple d'Assour en possédait (fig. 158). Ce ne sont pas, comme on l'a interprété quelquefois, des réductions de maisons avec leurs fenêtres, mais des sièges dont les reliefs indiquent la charpente ; ces trônes étant faits d'argile, il y a une imitation du bois dont ils étaient réellement fabriqués, mais la matière a obligé l'artiste à ne les ajourer qu'au minimum.

Par contre, il faut voir un véritable temple dans les curieuses terres-cuites de Beïsan où la Grande-Déesse est représentée de façon schématique, avec ses trois animaux attributs, l'oiseau, le lion, le serpent (fig. 159). Bien qu'il faille se garder des explications

1. Hilprecht, *Bél-Tempel zu Nippur*, 22.

2. Contenau, *Civilisation phénicienne*, p. 178.

par les symboles pour les monuments très anciens, il y a lieu de remarquer que ce temple (en forme de ziqqourat d'ailleurs), nous représente la déesse avec la hiérarchie de ses attributs ; en bas, comme divinité chthonienne, avec le serpent, à l'étage suivant avec le lion, à l'étage supérieur avec l'oiseau.

La divination.

Nous constatons dans les religions de l'Asie Antérieure l'importance générale attribuée aux pratiques divinatoires et magiques ; de même que nous avons vu le Sumérien mêler à tout le divin,



Fig. 234. — Fragment de vase du Second Style, de forme élancée. Suse. Musée du Louvre.



Fig. 235. — Décor naturaliste du Second Style ; l'homme et le capridé. Musée du Louvre.

nous le voyons supposer une communication constante entre la divinité et l'homme ; la volonté du dieu s'exprime de façons les plus diverses et c'est le rôle de certains prêtres de l'expliquer. Les présages peuvent être de deux sortes ; tantôt il s'agit d'une vraie communication du dieu soit par apparition, soit par songe (considéré comme un phénomène réel) ; couramment, les textes nous apprennent que les monarques font expliquer leurs songes, depuis Goudéa jusqu'à Assurbanipal. Tantôt les présages sont cachés et la tradition seule en fait connaître la signification ; c'est ainsi qu'on peut interpréter les phénomènes naturels (vol des oiseaux, actes instinctifs des animaux ou des hommes), ou provoqués (examen de l'huile jetée sur l'eau et surtout aruspiscisme). C'est à l'occasion de sacrifices que le prêtre interroge le foie des victimes. Le foie est l'organe noble par excellence dans la haute antiquité ; tous les sentiments dont nous avons placé arbitrairement le siège dans le cœur étaient réputés provenir du foie. Sa

conformation, ses particularités, enregistrées depuis des siècles, mises en parallèle avec les grands événements ont permis d'établir des relations de cause à effets. L'hépatoscopie suppose donc à sa base une religion très ancienne ; il a fallu admettre que lors du sacrifice, le foie de la victime s'identifie à la divinité ou au moins reflète sa volonté et des siècles d'observation ont été nécessaires pour élaborer un tel code. De fait, la tradition fait remonter à un des rois mythiques de Sumer : Enmedouranki la connaissance de la divination, qui fut alors révélée par les dieux. Cette divination par le foie était enseignée dans les collèges de prêtres. Une tablette conservée au British Museum qui peut dater de la première moitié du second millénaire (fig. 160), représente un foie d'argile divisé



Fig. 236. — Décor naturaliste du Second Style de Suse.



Fig. 237. — Décor naturaliste du Second Style. L'aigle saisissant de petits oiseaux.

par cases, où sont gravés les présages correspondant à chacune de ces parties du foie. Une tablette semblable provient de Boghaz-Keui ; d'autres foies, mais en bronze, ont été découverts dans l'ancienne Etrurie à Piacenza (fig. 161) ; on a des tablettes où sont représentées les différentes figures que peuvent décrire les circonvolutions intestinales (fig. 162). On sait la prodigieuse fortune qu'a eue l'aruspicisme chez les Romains qui le tenaient des Etrusques. Cet ensemble de traditions nous reporte à la couche de civilisation asianique de l'Asie Antérieure car on tend à considérer les Etrusques comme un rameau détaché d'un des éléments qui composaient la fédération hittite. C'est sans doute aux Asiatiques qu'il faut reporter cette pratique qui a été fondamentale dans toutes les religions de l'Asie Antérieure ou dans celles qui en sont dérivées.

La magie.

La magie est le complément de la divination ; lorsque l'homme connaît l'avenir, il est tout naturel qu'il essaie de le modifier, s'il

est menaçant. En réalité, la religion suméro-akkadienne ne prétend pas aller à l'encontre de la volonté des grands dieux autrement que par la prière et par les sacrifices. A cet égard, les textes magiques suméro-akkadiens sont beaucoup moins impératifs que ceux de l'Égypte. Mais la magie a toute efficacité contre les principes divins inférieurs, les démons, qu'il s'agit de neutraliser. Il est même une magie nuisible maniée par les sorciers qui s'adresse à ces mêmes principes non pour les limiter, mais au contraire pour en exalter la puissance et les lancer contre celui que les enchan-



Fig. 238. — Un capridé. Vase du Second Style de Suze.



Fig. 239. — Le motif de l'aigle s'abattant sur le dos d'un capridé. Second Style^a (cf. fig. 237 et 345).

teurs ont choisi pour victime. Contre cette magie noire, contre ces génies, la magie blanche aura toute efficacité. Elle s'accompagne, en général, d'une invocation à une divinité supérieure ; il faut que celle-ci, réconciliée avec le pécheur, lui permette d'agir avec succès contre le démon qui a été un agent de la colère divine. Pour cela, les formules et les actes sont variés ; nous avons dit la valeur qu'avait la doctrine du nom ; les actes sont, en général, symboliques et n'ont pas moins d'importance ; ils ont passé dans la tradition, mais on voit qu'à leur origine, ils sont extrêmement simples et souvent l'image de ce qu'on veut obtenir ; des lustrations purificatrices pour laver, effacer la souillure ; des nœuds de laine autour d'une pierre pour y fixer le mal du pécheur ; la combustion de matières dans lesquelles sera transporté le principe de ce mal.

Cette dernière pratique prouve l'ancienneté de ce que le moyen âge a connu sous le nom d'envoûtement et les modernes sous le nom de transfert de la sensibilité. Les Sumériens ont admis la possibilité de fixer une partie du principe vital sur une substance

étrangère, et d'agir sur cette substance comme sur la personne elle-même.

Cette doctrine intervient dans la théorie du sacrifice. Celui-ci, connu de toutes les religions semble dériver d'une idée simple, offrir à la divinité quelque chose que l'on considère comme précieux : soit que l'on suppose être agréable à la divinité à qui l'on prête les mêmes goûts qu'à l'humanité ; soit que l'on considère simplement la mortification subie en détruisant quelque parcelle de son bien en l'honneur d'un principe supérieur. Un pas de plus est accompli lorsque le fidèle dans un sacrifice alimentaire mange une partie de ce sacrifice au cours de la cérémonie ; c'est

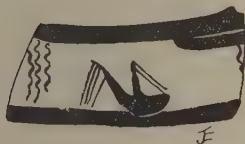


Fig. 240. — Représentation de bateau. Second Style de Suse.



Fig. 241. — Frise de poissons. Second Style.

une sorte de communion avec le dieu. Une intention plus complexe se retrouve dans le sacrifice de substitution ; on admet que la victime remplace celui qui l'offre ; le démon prend ainsi le change et puisqu'il lui faut un lieu où aller ce sera dans la victime qu'il se transportera ; la destruction de la victime pourra venir ensuite. Ce souci se retrouve dans les cérémonies magiques destinées à la guérison des malades, car le Suméro-Akkadien ne connaît que la maladie-péché ; elle provient de la possession du corps de l'homme par un mauvais esprit, avec la permission des dieux qui se sont détournés du pécheur. Tantôt la victime de substitution sera un roseau de la taille du malade ; on l'appliquera sur lui en récitant les formules qui identifient l'un à l'autre, puis on brûlera ce roseau. Tantôt, la victime, porc ou mouton, sera appliquée contre le malade et les formules du transfert de la sensibilité récitées : « la tête du mouton est la tête d'un tel ; sa patte droite est le bras droit d'un tel, etc. ». C'est une sorte de ruse à l'égard du mauvais esprit ; on suppose que le démon quittera plus facilement le malade s'il le fait à son insu.

L'homme après la mort.

A partir du Moyen-Empire, en Egypte, l'idée d'un jugement post-mortem devient prépondérante et toute la littérature religieuse en est imprégnée. Ce n'est pas le cas en Asie Occidentale où à part quelques rares exceptions, le souci de l'autre vie reste purement matériel ; le mort a besoin d'offrandes (fig. 163 à 165), mais c'est affaire à ses descendants de lui en fournir ; ses mérites personnels n'influent pas sur sa condition future. A cet égard,

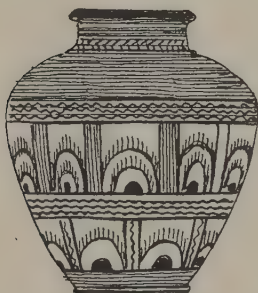


Fig. 242. — Jarre de Tépé-Ali-Abad, à rapprocher du N° 212. Décor en plumes de paon. Musée du Louvre.

quelques textes recueillis et traduits par le P. Scheil sont une exception ¹. Ce souci est très rare ; le plus souvent l'homme ne semble pas s'inquiéter de ce qu'il deviendra après sa mort. D'ailleurs, malgré les offrandes funéraires des tombeaux, uniquement destinées à la nourriture des défunts, la sépulture est d'une indigence parfaite par rapport à la sépulture égyptienne. Cependant, on a retrouvé à Byblos des monuments que les indigènes nomment meghazil (les fuseaux) et qui surmontaient les tombes (fig. 166). Tranquillité et nourriture pour le mort, tel est le

maximum à assurer au cadavre ; il faut admettre que le spectre (*edimmou*) viendra dans la tombe pour y prendre nourriture et repos. Mais il est une autre conception qui donne aux *édimmou* le séjour des enfers. Là, les morts « qui sont revêtus d'un vêtement d'ailes » ² (cf. les peintures représentant les âmes égyptiennes sous forme d'un oiseau à tête humaine), sont sous la domination de Nergal ; l'endroit, défendu par sept murailles, est triste, obscur et les *édimmou* n'ont que la poussière et la boue pour aliments. Ils se transforment en revenants et tourmentent l'homme si celui-ci ne pourvoit pas à cette nourriture qui leur fait défaut aux enfers. Néanmoins, on sent poindre, comme en Egypte, l'idée d'une rétribution dans l'au delà, car le Suméro-Akkadien ne peut accepter tout uniment une doctrine aussi désolante. Nous

1. *Textes funéraires* : R A, XIII, p. 167 et suiv.

2. Dhorme, *Textes religieux*, p. 327.

venons de citer des prières qui font allusion à ce sentiment ; quand Enkidou dévoile à Gilgamesh la triste condition des morts dans les enfers, il en décrit cependant qui possèdent un lit et de la boisson fraîche, et ceux qui ont péri dans les combats sont réunis à ceux qu'ils ont aimés. La notion d'un jugement de nos actions commençait à avoir cours, lors d'une des dernières rédactions du poème.

La loi morale.

Mais quelle est la doctrine morale à l'égard des dieux ? Si les prêtres d'Egypte et d'Asie Occidentale ont offert à leurs fidèles



Fig. 243. — Fragment de céramique provenant d'Anau (cf. le N° 215).

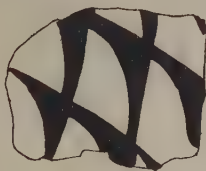


Fig. 244. — Fragment de céramique provenant d'Anau (cf. le N° 215).

un idéal de pureté, pour le peuple, les idées primitives conservent toute leur force. La pureté est surtout physique ; elle consiste en ablutions, en purifications. Sans doute les deux religions admettent une confession négative, l'une pour le jugement, l'autre pour la rentrée en grâce auprès du dieu qui a envoyé la maladie-châtiment. Mais il n'est pas besoin de repentir, il suffit d'énumérer la faute dans la liste des négations (conséquence de la doctrine du « nom »).

Bien plus, les opérations magiques qui prétendent contraindre le dieu à accorder son secours sont une infériorité que n'a pas connue la religion d'Israël.

Les hommages s'adressent d'ailleurs à des dieux grossiers. La déesse Egyptienne Sekhmet se repaît de sang humain lors du grand carnage de l'humanité. Quand les dieux de Sumer-Akkad sont menacés par Tiamat, le Chaos, ils se couchent en hurlant de peur comme des chiens¹, et lorsqu'après le déluge, le Noé babylonien

1. Dhorme, *Textes religieux*, p. 111.

leur offre un sacrifice, ils se rassemblent comme des mouches au-dessus du bûcher, attirés par l'odeur¹.

Tout ceci est une survivance d'archaïsme ; quand la théologie a épuré les mythes elle propose un idéal moral bien différent ; cependant la divinité se ressent du niveau inférieur des cerveaux qui l'ont conçue. Le panthéon des Grecs, lui aussi, reflète des mœurs qui n'étaient pas celles des Athéniens de la belle époque. De même façon, nous rencontrons dans l'Asie Occidentale deux pratiques qui ont excité la réprobation de peuples venus plus tard à la civi-



Fig. 245. — Bol à bec et à fond arrondi ; décor géométrique ; provient de Tell-el-Obeid.



Fig. 246. — Cratère à oreillettes ; décor géométrique ; provient de Tell-el-Obeid.

lisation : les sacrifices humains et les prostitutions sacrées. Il faut tenir compte pour apprécier sainement ces pratiques que ces religions ne sont pas de pénitence, que le repentir y est inconnu et que les cultes naturistes incitaient, plus que d'autres, au débordement de l'instinct.

Le monothéisme.

Y a-t-il dans tout ceci tendance au monothéisme ? Il est certain que la croyance primitive de l'Asie Occidentale à un principe créateur est plus près du monothéisme que les religions évoluées qui l'ont suivie, et qui ont affaibli l'idée du divin par leurs spécialisations excessives. Néanmoins, on assiste au cours de l'histoire à un effort théologique incessant qui tend au monothéisme ou au moins le rendra possible.

Il consiste à établir une hiérarchie divine dans laquelle un des dieux est conçu comme nettement supérieur aux autres, de façon à les absorber par la suite. C'est ce qui arrive à Babylone au temps de Hammourabi lorsque les prêtres placent Mardouk, dieu de la ville, à la tête du panthéon ; après quoi le clergé essaie de réduire

1. *Ibid.*, p. 115

théologiquement toutes les divinités à Mardouk et nous possédons les gloses suivantes :

Le dieu Ninourta est Mardouk en tant que dieu de la force ;

—	Nergal	—	—	—	—	de la guerre ;
—	Ilbaba	—	—	—	—	de la bataille ;
—	Enlil	—	—	—	—	de royauté ;
—	Nabou	—	—	—	—	de propriété ;
—	Sin	—	—	—	—	éclairant les ténèbres ;
—	Shamash	—	—	—	—	de justice ;
—	Adad	—	—	—	—	de la pluie ;
—	Tishou	—	—	—	—	des armées ¹ .

La même assimilation était tentée pour les autres divinités, par exemple pour Ishtar.

La déesse Zanarou est Ishtar en tant que déesse des pays ;

—	Kara-doun	—	—	—	—	de la force ;
—	Oulsiga	—	—	—	—	du ciel et de la terre ;
—	Tibanounna	—	—	—	—	des chaînes ;
—	Menouannim	—	—	—	—	de lamentations ;
—	Labatou	—	—	—	—	des pleurs ² .

et lorsqu'un dieu paraissait trop loin de celui à qui on désirait l'assimiler, on le comparait à un dieu intermédiaire :

Le dieu Sour est Adad en tant que dieu de la pluie ;

—	Adad	—	Mardouk	—	—	—	;
—	Ourash	—	Ninourta	—	—	de la force ;	
—	Ninourta	—	Mardouk	—	—	—	³ .

Tandis que le royaume de Sumer admettait les divers dieux des anciennes cités et qu'il se bornait à les classer dans un ordre hiérarchique, nous avons avec Mardouk, un dieu de capitale ; de même dans la ville voisine, à Sippar, c'est son fils Nabou qui reçoit le plus d'honneurs.

En Assyrie, nouvelle étape : Assour n'est plus seulement dieu de

1. *British museum. Cuneiform Texts*, XXIV, p. 9.

2. *Ibid.*, XXIV, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 10.

capitale ; il change de ville quand la capitale passe d'Assour à Kalah, puis à Ninive ; c'est un dieu de peuple.

L'Égypte, sous Aménophis IV avait tenté un effort supérieur. Lorsque le pharaon proclama la religion du disque solaire Aton, au lieu de celle d'Ammon, il rêva d'offrir ce nouveau dieu à l'adoration des peuples de l'Univers ; son dessein n'était pas purement religieux, mais aussi politique. Puisque le pharaon représentait la divinité, adorer son dieu équivalait à reconnaître la suprématie du roi d'Égypte.

Une affirmation de monothéisme, mais à peine ébauchée est celle d'Adad-Nirari III (810-780), roi d'Assyrie. Lorsqu'il dédia une statue au dieu Nabou, il y inscrivit pour le fidèle cette recomman-

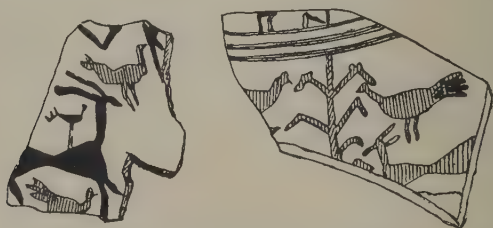


Fig. 247. — Fragments de poteries trouvés à Gezer et Tell-Ta'Annek.

dation contradictoire d'ailleurs, car elle succède à des hommages à tout le panthéon : « mets ta confiance en Nabou et ne la place en aucun autre dieu ».

La religion d'Israël.

Il était réservé aux Hébreux d'atteindre le monothéisme ; non seulement Yahvé est seul dieu et celui des Hébreux, mais il est le Dieu de tous et le caractère tout particulier qu'imprime à la religion d'Israël la révélation qui est à sa base, en fait un monde à part, sur lequel il n'est pas besoin d'insister. Toutes les religions que nous avons énumérées jusqu'ici sont des émanations d'un même principe, d'une même formule pour ainsi dire ; celle d'Israël se classe hors de l'ensemble.

Mais le peuple lui-même n'est point différent de ceux qui habitent à ses côtés l'Asie Occidentale ancienne ; au cours de ses vicissitudes, il a connu les mêmes mélanges de races. Depuis Our dans la Basse-Mésopotamie, la remontée du cours des fleuves, le séjour à Harran

et la descente lente dans le pays de Canaan, que de peuples rencontrés par ces Araméens nomades ! puis c'est l'Égypte et l'exode par des chemins détournés vers l'avant-dernier gîte. Canaan sera repris par la conquête, mais aussi par lente infiltration, et nous assistons aux mariages avec les filles du pays, Amorrites, Hittites, sans compter celles des peuplades de moindre importance que mentionne la Bible. L'Israélite se sent le même que les peuples qui l'environnent ; il en a les mœurs, les croyances, et voici expliquées ses défaillances envers la Loi et ses rechutes, au cours de son histoire. Il a fallu une véritable sublimation dans les épreuves pour l'attacher indissolublement au Dieu qui l'avait choisi. Ses guides ont pu lui façonner, au cours des siècles qui ont suivi son établissement en Canaan, une âme particulière ; sa religion a pu lui proposer un idéal moral bien supérieur à celui qui l'entourait, mais l'Israélite, en dernière analyse, résulte du mélange des éléments qui ont donné en proportions diverses tous les peuples dont nous retraçons l'histoire dans ce volume. Si son idéal religieux lui imprime certaines réactions particulières, il a un fond commun avec les nations qui l'environnent ; nous le retrouverons dans les quelques manifestations artistiques qu'il nous a laissées et que nous étudierons au cours de ce manuel.

Conclusion.

En résumé, aussi haut que nous pouvons remonter dans le passé, nous constatons la présence dans toute l'Asie Antérieure d'un culte du grand principe de fertilité.

Mais si le fond général : un grand dieu créateur, subsiste partout en Asie Occidentale, il semble bien que sa représentation n'ait pas la même unité, et que les diverses figures qui en ont été imaginées aient évolué assez distinctement pour donner plusieurs types différents de ce dieu. C'est ainsi que la région mésopotamienne qui a délaissé un peu le culte du dieu Tammouz, dans la pratique, admet dans son panthéon Adad au taureau, alors qu'elle est pourvue de son équivalent dans la personne d'Enlil. Adad au taureau appartient plutôt, en effet, à la Syrie, dans l'acception la plus large du terme, et au monde hittite. C'est en Mésopotamie que l'évolution du type du Grand Dieu s'est faite plus particulière ; une fois de plus, la Babylonie, dont les tendances artistiques sont également si personnelles, se révèle un peu comme une province à part dans l'Asie Occidentale.



Fig. 248. — Céramique commune d'Assour ; spécimens des formes rencontrées dans les strates.

Bien plus, toutes les modalités de la pensée religieuse, les mythes, le rituel trouvent leur origine dans ce passé lointain.

Mais n'est-ce point une illusion et tout ce que nous attribuons à la couche de civilisation asianique n'est-il point le fait des Sémites, puisque nous reconnaissons que, dès le début de l'histoire, nous constatons la présence côte à côte, et déjà ancienne, des deux races, et que même dans les plus vieux textes sumériens, il y a déjà des traces de sémitisme ?

En un mot, la proposition n'est-elle pas inverse de celle que nous soutenons ? Le fait de la dégradation du culte primitif, d'autant plus accentuée que la société se sémitise (en Babylonie, notamment, qui fut la région la plus sémitisée de l'Asie Antérieure), et de sa pureté relative dans les pays où le sémitisme eut peu de prise (en Asie Mineure, par exemple), la parcimonie des influences sémitiques que nous pouvons relever dans le reste de la civilisation archaïque de l'Asie Antérieure, doivent nous garder de cette interprétation.

C'est qu'en effet, nous en retrouvons encore les vestiges lorsque nous étudions la civilisation la plus ancienne de l'Asie Antérieure, celle que l'on qualifie de « Susienne, du premier style ». Là, point de documents écrits, mais tout un ensemble de monuments figurés dont l'interprétation n'est, me semble-t-il, pas douteuse.

Représentations du capridé qui, sur les plateaux et dans les montagnes d'Elam, est plus fréquent que le taureau et le remplace, et qui fut d'ailleurs domestiqué avant les bovidés.

Représentations du végétal, de l'oiseau (l'aigle, les oiseaux d'eau et le nid de cigognes), du serpent. Deux emblèmes cultuels sont figurés, fichés sur un socle en forme d'autel : « la tresse », sorte d'écheveau d'interprétation difficile, mais qui pourrait être, si on compare ce motif à celui qui orne le gobelet de Goudéa (cf. tome II), celui de deux serpents enlacés ; un instrument composé d'une tête triangulaire en fer de lance montée sur tige. Il ne s'agit pas là, sans doute, d'une vraie pointe de lance, en silex ou en cuivre, mais de la représentation de la bêche, de forme triangulaire encore aujourd'hui dans ces régions (tandis que la lance ancienne est en feuille de laurier), que les indigènes appellent *marr*¹. Or, un texte² nous avertit que le *marrou* est l'emblème de Mardouk, dieu suprême de Babylone à l'époque de la Première Dynastie (début du deuxième millénaire), qui prend toutes les qualités du grand dieu-terre asianique, qui, comme Osiris dieu-grain, subit probablement une passion annuelle suivie d'une résur-

1. Thureau-Dangin, *Marru* : RA, 1927.

2. Z A, Avril 1926, p. 93, note 2.

rection. Et ce *marrou* est représenté parmi les emblèmes des dieux sous la forme de la pseudo-lance des vases archaïques de Suse. Nous aurions donc bien avant l'époque historique, plus de 3500 ans avant notre ère, la figuration du grand couple divin de fertilité et de fécondité : le dieu représenté par un instrument aratoire, la déesse représentée par le serpent attribut habituel des divinités chtoniennes. De fait, sur une terre-cuite archaïque de Beïsan (fig. 159), la déesse a parmi ses attributs le serpent.

LES LOIS.

Code de Hammourabi.

C'est en 1901 que la Délégation française à Suse, découvrit le Code des lois que Hammourabi (2123-2081) avait données à la Babylonie (fig. 167), lois qui furent alors traduites par le P. Scheil¹. Ce code avait été originairement placé à Babylone dans le temple Ésagil ; c'est là que le conquérant élamite Shoutrouk-Nahounté l'avait pris, vers 1200, pour le transporter dans sa capitale. Le code n'était pas un monument unique ; plusieurs copies analogues ont dû être envoyées dans diverses villes babyloniennes, et des « éditions » sur tablettes d'argile circulaient dans le pays pour servir aux consultations journalières.

Le code ne nous est point parvenu complet ; le conquérant avait fait effacer un certain nombre de paragraphes pour se ménager une place où mettre une inscription à sa louange, mais la plupart des articles manquants ont été retrouvés sur des fragments de tablettes². Les matières traitées sont envisagées dans leur ensemble et sous les aspects des choses et des personnes, selon six grandes divisions : Propriété mobilière, Propriété foncière, Commerce, Famille, Sévices, Travail.

Tour à tour le code traite des objets volés selon la source d'où ils proviennent : temple, palais, demeure d'un particulier ; détournements de mineurs, d'esclaves ; vol à main armée et incendie.

Puis sont exposés les devoirs de ceux qui possèdent des charges, leurs droits ; le code légifère au sujet de champs loués, des terres sans propriétaire, des dommages aux champs et aux jardins.

Viennent les règles pour les poursuites intentées par ou contre

1. *Délégation en Perse*, IV (1902), p. 11-162.

2. *RA*, XIII, p. 49.

les marchands, les lois concernant les taverniers ; les dettes, les poursuites pour dettes, les dépôts.

Au chapitre de la famille, le code traite du mariage, de l'adultère, de l'abandon de domicile, du divorce, des droits des veuves, des relations entre les femmes et les concubines, des femmes esclaves, des droits des enfants, etc.

La répression des dommages diffère selon qui les cause ou à qui on les cause ; il y a, en effet, trois classes dans la société : les hommes



Fig. 249. — Vase à bec provenant de Kish; époque archaïque.

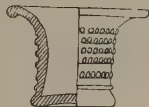


Fig. 250. — Vase à stries circulaires. Provient d'Assour, strate G.



Fig. 251. — Vase à stries circulaires. Provient d'Assour, strate G.

libres, les esclaves, et une classe intermédiaire : les moushkenou (les gens de peu).

Les fautes professionnelles et les lois concernant les ouvriers, les esclaves, forment le dernier chapitre du code.

Recueil de lois assyriennes.

A Qalat-Shergat, l'ancienne Assour, les fouilles allemandes de la « Deutsche Orient Gesellschaft » ont fait découvrir un recueil de lois assyriennes en trois tablettes traduites également par le P. Scheil¹. La date du recueil est bien postérieure à celle du code de Hammourabi mais n'atteint cependant pas 900, puisqu'une des tablettes porte une date par éponyme et que cet éponyme ne figure pas dans nos listes qui remontent jusqu'à l'an 900. Comme certaines particularités linguistiques font penser à une date antérieure à Téglath-Phalasar (vers 1100), on peut attribuer cet ensemble à l'an 1200 environ.

Ces lois ne constituent pas un code, mais un ensemble de décisions royales qui ont pris force de loi ; chaque cas est minutieuse-

1. *Recueil de lois assyriennes*. P. (Geuthner), 1921.

ment rapporté ; le souci de généraliser se traduit seulement par l'omission du nom de ceux qui ont été l'objet de ces décisions. Le recueil assyrien est beaucoup moins riche que le code ; il équivaut à peine au tiers de celui de Babylone.

Lois hittites.

Les fouilles exécutées en 1906-1907 à Boghaz-Keuï, en Asie Mineure, par Winckler et Macridy Bey, devaient apporter une contribution capitale à l'histoire du droit dans l'antiquité. Parmi



Fig. 252. — Récipient strié, trouvé à Ashârah (Euphrate) ; vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

les tablettes recueillies à Boghaz-Keuï, se trouvait un recueil de lois qui a été traduit par MM. Zimmern et J. Friedrich d'une part, de l'autre par M. Hrózny¹. Le recueil offre deux grandes subdivisions désignées par les premiers mots de l'article initial, soient : « si des hommes », et « si des vignes... ». Cent articles composent chacune des deux parties. Sur un autre fragment de tablette on a retrouvé vingt-deux articles qui correspondent aux premiers du grand recueil. Ces vingt-deux articles ne sont pas une copie, mais une expédition simplifiée du premier

texte, avec, pour le fond, des modifications que l'usage avait suggérées ; c'est donc un progrès sur le premier texte.

Le recueil des lois hittites ne fournit aucun renseignement qui puisse le faire dater. Puisque les archives dont elles proviennent sont du ^{xiv}^e et du ^{xiii}^e siècles avant J.-C., nous avons ainsi leur date générale ; M. Hrozy y voit l'œuvre d'un des grands conquérants du ^{xiv}^e siècle, M. Zimmern penche pour le ^{xiii}^e siècle ; l'un s'appuie sur la nécessité pour le Hatti d'avoir eu des lois dès qu'il fut un grand empire, l'autre sur les remaniements dont les recueils portent la trace.

M. Cuq estime qu'on peut trouver cette date d'après la loi elle-même. Les deux sections du recueil sont d'époques différentes ; la première est la plus ancienne ; dans la seconde se trouvent, outre sa matière propre, des articles qui font partie des sujets traités

1. Cf. Bibliographie.

pour la première, mais qui constituent des adjonctions, des améliorations. L'adoucissement des sanctions de la loi, comparées à celles d'une loi ancienne à laquelle il est fait allusion, prouve en faveur d'une législation très ancienne dont les deux tablettes sont des remaniements. Comme la loi énumère les pays auxquels elle s'applique, il serait possible, si l'on savait mieux l'histoire de l'agrandissement du royaume hittite, de connaître ainsi la date de sa rédaction ; malheureusement ces données sont encore assez conjecturales. Nous voyons cependant que ces lois ne sont pas appliquées à la Syrie.

Si l'on admet que la Syrie n'a été occupée d'une façon durable qu'après Shoubbilouliouma, c'est au ^{xiv}^e siècle qu'on pourrait placer la rédaction de nos tablettes, tandis que les vingt-deux articles conservés sur un autre frag-

ment seraient seulement du ^{xiii}^e siècle. Nous distinguons ainsi dans l'évolution du droit hittite l'existence d'une coutume, suivie d'une loi écrite, puis d'une loi nouvelle modifiée.

L'objet général des lois hittites est la protection de l'agriculture, de la répression des délits contre l'ordre public. Presque rien sur le commerce, pourtant florissant en Asie Mineure, grande voie d'échanges par caravanes ; peu de chose sur l'industrie ; mais nous n'avons dans ces deux tablettes qu'un certain nombre des lois hittites, comme nous n'avons, dans le Recueil assyrien qu'une partie des lois assyriennes.

Lois d'Israël.

Ces lois contenues dans le Pentateuque ne se présentent pas non plus sous forme d'un code logiquement ordonné, mais elles peuvent être classées sous quatre rubriques générales : lois morales, lois civiles, lois pénales et lois cérémonielles, partie qui en somme dans les autres civilisations répondait au rituel. Il est à remarquer que le long séjour des Hébreux en Egypte n'a pas eu d'influence décisive sur leur législation ; elle se rattache aux législations de l'Asie Occidentale que nous avons étudiées, et suit la plupart de leurs



Fig. 253. — Vase à bec provenant d'Assour, strate G (cf. fig. 249).

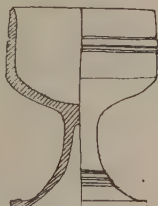


Fig. 254. — Vase à pied provenant d'Assour, strate G (cf. fig. 248).

usages ; où elle s'en écarte c'est au point de vue moral, défendant des pratiques qui sont tolérées par les autres Codes, telles les pratiques magiques, entre autres. Bien des sanctions nous étonnent et nous choquent par leur sévérité excessive ; il faut tenir compte de la rudesse des mœurs de l'époque et ce qu'il importe de retenir c'est le progrès qui se dégage de l'ensemble de ces articles.

Confrontation de ces diverses législations.

Le mariage chez les Babyloniens.

Sans doute, ces trois recueils et le code de Hammourabi ne sont pas superposables ; néanmoins leur confrontation mutuelle est de grand intérêt ; nous choisirons ici à titre d'exemple, le cas spécial du mariage.

Au temps de Hammourabi, le mariage, conclu d'ordinaire entre



Fig. 255. — Supports de vases, Moussian et Assour.

les familles, est précédé de fiançailles, au cours desquelles le fiancé envoie à son futur beau-père une somme d'argent appelée la *tirhatou* ; sa valeur fut variable selon les époques, elle peut aller d'une mine à un simple sicle. Cette somme, qui paraît un souvenir du temps où la femme était achetée à ses parents, n'engage pas les fiancés ; s'il y a rupture de la part du fiancé, il perd sa *tirhatou* ; si la rupture vient du père de la jeune fille, il rend l'argent.

Lors du mariage, qui exige un acte écrit, le père remet à sa fille une somme d'argent que l'on appelle la *chériqtou* ; c'est en même temps que la dot, une avance d'hoirie ; de la sorte, l'indépendance de la femme est garantie sous le toit conjugal, et les enfants hériteront directement des biens de la femme ; si celle-ci meurt sans enfants, la *chériqtou* fait retour à sa famille. Nous ne procédons pas autrement aujourd'hui.

La dot sera rendue à la femme en cas de prédécès du mari et s'il y a répudiation sans motif ; par contre, elle la perd si la répudiation est prononcée à la suite d'une faute de la femme.

Il existe, en outre, une donation faite par le mari à sa femme le lendemain du mariage, c'est le *noudounnou*. M. Cuq¹ conteste l'analogie de cette coutume avec l'ancienne « morgengabe », car la cohabitation peut avoir lieu avant le mariage. En tous cas les deux coutumes ont le même résultat : constituer un supplément d'avoir de la femme, lui appartenant en usufruit et qui passera aux enfants.

La femme mariée jouit de certains droits juridiques, comme de témoigner, d'acheter et de vendre des biens propres sans le concours du mari ; la loi lui reconnaît le droit, si elle est sans reproche, de reprendre sa dot et de se retirer chez ses parents, en cas d'inconduite notoire du mari.

Par contre le mari peut, jusqu'à un maximum de trois ans, réduire sa femme en servitude chez un créancier. Si la femme reste sans enfant, ou bien elle peut être répudiée (son existence étant assurée), ou le mari prend une seconde femme qui n'aura jamais les droits de la première, sauf en cas de répudiation. La maladie chronique de la femme ne justifie pas la répudiation. Si elle est mauvaise ménagère, elle encourt la répudiation ou l'escalvage, au gré du mari. L'adultère de la femme peut entraîner sa mort (et celle de son complice) par noyade.

Le code a prévu le cas, particulièrement fréquent dans les sociétés anciennes, où le mari est emmené en captivité ou va en expédition. La femme doit garder la maison conjugale si elle a des ressources, sinon elle peut se remarier, mais elle s'expose au cas de retour du premier mari, à être obligée de revenir chez lui. Enfin l'esclave rendue mère par un homme libre est affranchie de ce fait ainsi que ses enfants ; une fille libre qui épouse un esclave garde sa liberté et la transmet à ses enfants.

Le mariage chez les Assyriens.

Chez les Assyriens², mêmes préliminaires au mariage ; le père de la fiancée reçoit des cadeaux, mais la *tirhatou* va à la fille et non plus à son père ; elle la gardera si elle est répudiée. Le mariage exige un écrit comme à Babylone et entraîne un usage curieux :

1. E. Cuq, *Un recueil des lois assyriennes* : RA, XIX (1922).

2. E. Cuq, *Le mariage à Babylone d'après les lois de Hammurabi*, P. (Lecoffre), 1905, p. 23.

le port du voile lorsque la femme circulera sur la voie publique ; c'est un signe de propriété du mari, aussi est-il interdit aux prostituées et aux servantes de se voiler.

Lors du mariage, deux cas peuvent se présenter ; ou bien la femme va habiter chez son mari et elle lui apporte une dot, garantie à ses fils ; ou bien elle continue d'habiter chez son père et le mari lui donne un *noudounnou* pour la défrayer de ses dépenses.

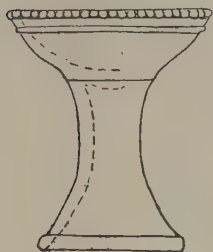


Fig. 256. — Récipient d'époque archaïque, monté sur pied, trouvé à Kish.

La femme mariée résidant chez son père était en principe indépendante ; cette indépendance a été progressivement réduite et dans le Recueil des Lois, nous voyons qu'en cas d'adultère elle encourt la mort ainsi que son complice.

Si elle habite chez son mari, celui-ci peut se contenter de la mutilation ou pardonner. Des peines sévères (la mort), frappent la femme mariée qui va chez un autre homme, la proxénète qui la recevrait.

Lorsque le mari meurt sans enfants, sa veuve est obligée d'épouser le frère de son mari ; c'est le lévirat de la loi de Moïse ; cette coutume s'étend à la fiancée qui devra, si son futur époux vient à mourir, épouser un des frères ou à défaut le père de son fiancé.

En cas d'absence du mari, la femme doit attendre cinq ans pour contracter une nouvelle union ; si elle est sans ressources elle n'attendra que deux ans pendant lesquels elle sera mise à même, par les pouvoirs publics, de gagner sa vie.

Le mariage chez les Hittites.

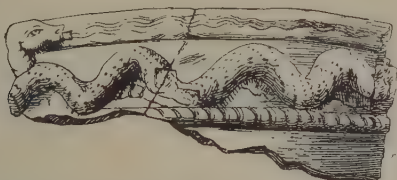
Chez les Hittites, il existe une double remise de présents au moment des fiançailles, ce qui équivaut à la *tirhatou* et à la *chériq-tou*. Ici un cas de rupture de plus est possible, du fait de la fiancée. Alors ce sera à celui qu'elle a choisi de rembourser au premier fiancé la somme qu'il avait versée. Deux sortes de mariage existent chez les Hittites ; dans l'un la femme habite chez son mari, dans l'autre chez son père.

Tout naturellement, cette dernière sorte de mariage ne pouvait exister dans la famille royale s'alliant avec des princes étrangers.

Comme les Babyloniens, les Hittites pouvaient prendre une femme de second rang.

Le mariage d'un homme libre et d'une esclave n'entraîne aucune remise d'argent, mais si un esclave épousant une fille libre lui remet une somme d'argent aux fiançailles, la femme devient esclave de ce fait. Enfin si un homme libre accepte un esclave pour mari de sa fille, la mésalliance le rend lui-même esclave ¹.

Comme les Assyriens, les Hittites appliquent la coutume du



g. 257. — Rebord de vase ; décoration en relief (serpent). Provient d'Assour.

révirat ; en cas de décès du mari, la veuve épouse le frère du mari ou, à défaut, son beau-père. On peut inférer de certains textes annexes que la loi hittite admettait aussi la répudiation.

Le mariage en Israël.

Les lois qui le régissent sont pour la plupart assez anciennes. La jeune fille est promise en mariage par son père ; à partir de ce moment, quoique restant dans la demeure paternelle, elle est spécialement protégée. Le fiancé paie une dot (*mohar*) au père de la jeune fille comme en droit babylonien ; de même, si la femme n'a pas d'enfant, le mari peut prendre une concubine qui lui en donnera, mais elle n'aura pas les droits de la femme légitime ; celle-ci compte avant tout comme mère et l'héritage en définitive doit passer aux enfants.

La répudiation que connaissaient les autres Codes est maintenue, mais seulement, maintenant, au bénéfice du mari ; tandis que la Babylonienne ayant eu un autre mari pouvait, dans certains cas, revenir au premier, la répudiation chez les Hébreux est définitive. L'adultère est puni comme à Babylone, mais sans condition, et si un mari soupçonne sa femme, au lieu de l'ordalie au fleuve qui

1. E. Cuq, *Les lois hittites* : *Rev. Histor. du droit français et étranger*, Juillet-Septembre 1924.

peut entraîner un accident fortuit, il y a une épreuve réduite dite de « l'eau de jalousie ».

Le système pénal des quatre pays.

Le système pénal fixe les peines encourues selon les délits. Le code de Hammourabi prononce fréquemment la peine de mort ; en est passible celui qui jette un sort à un autre sans qu'il lui ait été fait tort, le faux témoin, le voleur du temple ou du palais et son recéleur, celui qui favorise l'évasion d'un esclave, le brigand, le soldat insoumis, la cabaretière qui cache des rebelles ; celui qui viole une jeune fille, qui fait imprimer par un chirurgien la marque d'esclavage sur un esclave qui n'est pas le sien.

Seront jetés à l'eau la cabaretière qui vend au-dessus du prix fixé, n'accepte pas d'être payée en orge, la mauvaise ménagère, la femme adultère et son complice, le beau-père et la bru qui ont eu des relations.

Seront jetés au feu la mère et le fils coupables d'inceste (tandis que le père et la fille coupables du même crime seront seulement bannis), la prêtresse qui tient un cabaret ou seulement le fréquente.

La femme qui fait assassiner son mari pour se rendre libre, sera punie de mort.

Enfin il y a une loi du talion qui entraîne la peine capitale lorsque la victime était de classe libre : pour décès à la suite de coups et blessures, sévices ayant causé un avortement et la mort, pour faute professionnelle d'un architecte, dont la maison s'écroule en faisant des victimes.

La partie du corps qui a commis le péché sera punie ; ainsi l'enfant qui renie ses parents, parce qu'ils se livrent à la prostitution, aura la langue coupée ; section de la main pour qui a frappé son père, ou pour l'oculiste qui a crevé l'œil de son client (un homme libre), en l'opérant ; section des seins pour la nourrice qui, prenant sans autorisation un second nourrisson, laisse, faute de soins, mourir le premier ; section de l'oreille pour l'esclave coupable.

Les dommages-intérêts s'élèvent de trois à trente fois la valeur de l'objet à compenser.

En Assyrie, les peines corporelles sont la mort, notamment par le pal, la brûlure (goudron bouillant versé sur la tête), la bastonnade (jusqu'à 100 coups), la castration, la mutilation de la face, du nez, des oreilles, d'un doigt, dé la main.

Chez les Hittites, le législateur tient compte de l'intention, et

si le dommage a été commis involontairement, certains délits qui, autrement, étaient punis de mort, seront rachetés par une amende. Lorsqu'il s'agit d'actes qui entraînaient la nécessité de sacrifices expiatoires, la loi fait allusion aux anciens sacrifices humains, qu'elle remplace par des sacrifices d'animaux.

La loi n'admet comme peines corporelles que la mort, les travaux forcés, la prison, la mutilation du nez et des oreilles, mais point les autres mutilations permises par les lois assyriennes. La loi du talion du code de Hammourabi n'existe pas chez les Hittites.

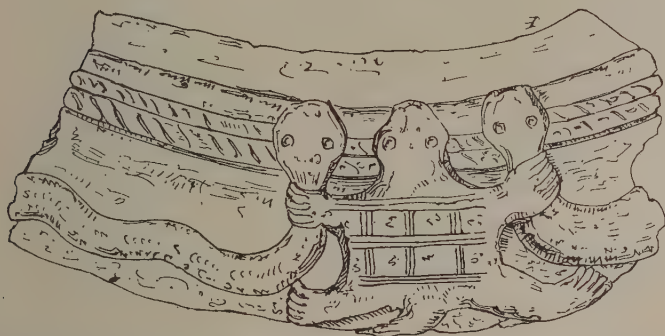


Fig. 258. — Tortue saisissant deux serpents ; décor en relief d'un rebord de vase. Provenance : Suse. Musée du Louvre.

Huit cas seulement de peine de mort chez ces derniers, contre trente dans le code babylonien.

Ce souci de plus de mansuétude et d'un adoucissement des peines, particulier aux lois hittites, antérieures pourtant à celles d'Assyrie que nous connaissons, est à remarquer ; nous verrons tout à l'heure que les lois sumériennes possédaient cette même caractéristique à l'encontre des codes qui ont été promulgués par les Babyloniens et les Assyriens, lorsqu'ils ont eu assimilé les éléments autochtones du pays.

Chez les Hébreux, la peine de mort est appliquée contre celui qui pratique l'idolâtrie, contre le blasphémateur, les adorateurs de Moloch, le profanateur du sabbat, la magicienne, le fils rebelle, l'homicide, le meurtrier d'une femme enceinte, celui qui réduit un de ses frères en esclavage malgré lui, contre ceux qui se rendent

coupables de fornication, d'adultère, d'inceste, de sodomie, de bestialité.

Le mode d'exécution sera la lapidation, la mort par le feu et l'exposition du cadavre.

Les autres peines sont la flagellation, la mutilation, le talion et le bannissement.

Enfin, la peine est individuelle : « les pères ne sont pas punis pour les enfants ni les enfants pour les pères » (Deut. XXIV, 15).

Extension de la loi de Hammourabi.

Le fait que le code de Hammourabi a été découvert à Suse ne signifierait rien au sujet de l'extension du droit babylonien à l'Elam, puisque le code a été emporté comme butin de guerre, mais divers passages de ce code écrits sur diorite ¹ ou sur argile ² ont été retrouvés à Suse ; par conséquent, ou bien il existait un même code pour les habitants de l'Elam, brisé par eux dans une révolution, ou ces fragments appartiennent à d'autres codes babyloniens emportés eux aussi, comme butin de guerre ; de toutes façons, diffusion de la loi babylonienne. Un curieux contrat de Suse ³ daté de Kouk-Nashour qui devait être à peu près contemporain de Hammourabi le prouve bien ; on y trouve très nettement l'application d'un des paragraphes du code (paragr. 49), ayant trait à la culture des champs.

Cette diffusion du code de Hammourabi en Babylonie, et en Elam, ses rapports avec le code assyrien et celui des Hittites, indiquent une civilisation de caractère général sur tout l'ensemble de l'Asie Occidentale ancienne, mais connaissons-nous l'origine de ces lois qu'appliquait le monde sémitisé, plus de deux mille ans avant notre ère ?

L'examen attentif du code de Hammourabi révèle un manque d'unité véritable et des interpolations dans un texte primitif. C'est la conclusion à laquelle aboutit une étude juridique de A. David ⁴ : le code n'est pas un ouvrage original, il résulte de la fusion de plusieurs codes antérieurs. On y retrouve un texte fondamental dans lequel on a inséré aux endroits convenables des dispositions empruntées à d'autres recueils. En dehors de la possibilité d'une rédac-

1. *Délégation*, X, pp. 81-84.

2. V. Scheil, *RA*, XVIII (1921), p. 147.

3. V. Scheil, *RA*, XIII (1916), p. 125.

4. *Les sources du Code de Hammurapi* : *RA*, XX (1923), pp. 13-34.

tion de lois complémentaires par Hammourabi, et qui ne nous serait pas parvenue, nous avons l'assurance qu'il existait à cette époque des droits locaux ; sous Hammourabi une sentence déclare que le « droit des habitants de Sippar » sera appliqué aux parties. Sous Soumou-la-Ilou, le deuxième roi de la Première Dynastie, à laquelle appartient Hammourabi, il est fait mention de la « loi du roi ».

Origine sumérienne de ces lois.

Mais comme toujours, si nous remontons plus haut, nous atteignons la civilisation sumérienne. Qu'il y ait eu un droit sumérien, nous n'en pouvions douter par l'épisode célèbre d'Ouroukagina le réformateur du xxix^{e} siècle avant notre ère qui voulut réprimer des abus auxquels l'usage donnait force de loi. Nous saisissons mal, à travers les textes, si cette réforme fut vraiment un progrès ou s'il s'agit simplement d'un bouleversement de l'ordre établi ; néanmoins parmi ses réformes positives, il semble qu'Ouroukagina s'attaqua à la polyandrie. « Les femmes d'autrefois, dit-il, étaient possédées impunément par deux hommes ; celles d'aujourd'hui, dans ce cas sont jetées au (terme inconnu) ».

Nous possédons maintenant d'importants fragments de codes sumériens qui ne sont pas l'équivalent des codes sémitiques postérieurs et qui, par leur esprit, témoignent d'un véritable archaïsme. Trois tablettes de Philadelphie nous ont conservé quelques-uns de leurs articles ¹ ; en raison de leur importance, nous y insisterons quelque peu. Les articles de loi édités par Lutz sont au nombre de quatorze dont six nettement lisibles et se répartissent ainsi : quatre figurent dans le code de Hammourabi, quatre sont analogues à des articles de son code, six n'y figurent pas ; mais il existe justement une lacune dans le code de Hammourabi où certains de ces articles pouvaient avoir leur équivalent. Les lois des tablettes de Lutz ont trait à la culture des vergers, aux esclaves, à la propriété bâtie, et à la famille (héritage des enfants selon la qualité de l'épouse, pénalité pour tentative d'adultère). Les articles édités par Clay sont au nombre de neuf : sévices sur une femme enceinte ; perte d'un bateau loué ; héritage et adoption ; mariage ; séduction ;

1. Lutz, *Selected Sumerian and Babylonian Texts*, pl. CVIII-CIX, étudiés par V. Scheil : *RA*, XVII (1920), pp. 35-43. — Clay, *Miscellaneous Inscriptions* (1915), pl. XVI ; étude, pp. 18-25. — Langdon, *JRAS*, Octobre 1920, étudié à nouveau le sujet.

dommage causé au troupeau par les bêtes sauvages, qui trouvent leur équivalent dans le code de Hammourabi.

En voici quelques exemples :

Loi sumérienne (Lutz).

Paragraphe 1. — Si quelqu'un confie un terrain vague à un autre, pour qu'il soit planté en verger, et si la tâche n'est point faite, lors du partage des revenus, on mettra le terrain laissé vague dans la part de celui qui ne l'a pas cultivé.

Paragraphe 12. — Si quelqu'un épouse une femme et qu'elle lui donne des enfants, et si ces enfants sont vivants, et si une servante lui donne aussi des enfants, alors il affranchira la servante et les enfants de la servante ; mais les enfants de la servante ne partageront pas avec les enfants du maître.

Code de Hammourabi.

Paragraphe 61. — Si un jardinier n'a pas tout planté dans la plantation d'un champ ou d'un verger, mais a laissé une partie inculte, on la lui mettra dans sa portion.

Paragraphe 171. — Si le père, de son vivant, n'a pas dit aux enfants que l'esclave lui a enfantés : « vous êtes mes enfants », quand le père mourra, les enfants de l'esclave ne partageront pas la fortune mobilière de la maison paternelle avec les enfants de l'époux. Il effectue l'affranchissement de l'esclave et de ses enfants, etc.

A ce sujet quelques remarques s'imposent ; les articles qui sont venus jusqu'à nous sont dans un ordre absolument disparate et il est possible qu'on puisse expliquer ce fait, comme pour le code de Hammourabi par la refonte de plusieurs recueils ; cette refonte aurait consisté surtout en interpolations d'articles de différents codes, dans un texte qu'on a voulu compléter ; il est possible aussi qu'il ne s'agisse ici que d'exercices de scribes, ou de mementos pour un cas déterminé.

De toutes façons nous connaissons la source du code de Hammourabi ; il existait un code sumérien, connu, d'ailleurs, par ceux qui s'en servaient, sous le nom de lois « de la déesse Nisaba et du dieu Hani ». Ceci nous montre que les monarques sumériens prétendaient avoir reçu leurs lois de la divinité, comme Hammourabi transcrivit celles que lui dicta le dieu Shamash. La déesse sumérienne Nisaba

était la «déesse de l'écriture¹» et le dieu Hani était qualifié de «seigneur du sceau» et de «dieu des scribes²».

Ce n'est point tout ; de même que le code de Hammourabi ne contenait point la loi totale et que les contrats devaient constituer une jurisprudence usuelle, nous connaissons des prononcés de jugement sumériens destinés à régler de multiples différends :



Fig. 259. — Vase en terre cuite portant en relief l'image de deux protomes de bouquetins et l'arbre sacré. Epoque du Second Style. Suse. Musée du Louvre.

vol, confirmation de propriété d'esclave, vente d'enfants par leurs parents, rupture de fiançailles, divorce et indemnité à la femme répudiée, etc. Il existait donc tout un droit sumérien et l'on a pu, par ces minutes, concevoir comment fonctionnaient les tribunaux de cette époque.

Mais quelle impression retirerons-nous de la comparaison de ces lois ? Nous remarquons l'habileté naturelle des successeurs des Sumériens à tirer parti, à aménager l'héritage qu'ils ont reçu de leurs prédécesseurs. Le code sumérien envisage plutôt le cas géné-

1. Thureau-Dangin, *RA*, VII, p. 110.

2. Ch. Jean, *Milieu biblique*, II, 564.

ral et laisse beaucoup à l'interprétation ; au contraire le code de Hammourabi est plus précis, il évoque des cas bien déterminés, donnant à penser que pour les cas généraux, il y a une jurisprudence courante, donc antérieure, à laquelle on se reportera.

Ainsi la loi sumérienne envisage au paragraphe 5 le cas d'un recel d'esclave ; les paragraphes 15 et 16 du code de Hammourabi n'ont en vue que l'esclave appartenant à la classe de citoyens dite *moushkenou*. Le code de Hammourabi, au contraire de ce qu'on aurait pu attendre d'une civilisation plus évoluée est beaucoup plus rigoureux dans ses sanctions. Tandis que les Sumériens prévoient pour le recel d'un esclave la restitution, ou à défaut, le paiement d'un certain prix, Hammourabi substitue la mort pour le recéleur. De même, à l'esclave qui conteste sa servitude, Hammourabi fait couper l'oreille, tandis que le code sumérien convainc l'esclave et le vend. La femme coupable de tentative d'adultère sera moins punie chez les Sumériens que dans la loi de Hammourabi. Cette aptitude au général, au détriment du particulier, donne à penser que les lois sumériennes sont nettement antérieures à celles de Hammourabi, de même, d'ailleurs, que la mansuétude dans la répression indique une race plus douce, mais aussi sur son déclin. Une société qui ne se défend pas est sur le point de périr ; c'est ce que l'histoire a montré pour les Sumériens. Un autre argument en faveur de l'antériorité du code sumérien est tiré de l'état matériel du texte. Tandis que dans les contrats encore rédigés en sumérien, au temps de Hammourabi, les sémitismes abondent, on n'en relève qu'un (paragraphe 7 : *miqtoum*), dans les lois sumériennes.

L'archaïsme des signes de ces tablettes les place à une époque nettement antérieure au code de Hammourabi. De tout ceci, nous pouvons donc conclure à l'antériorité des lois sumériennes en Asie Occidentale. Le rôle des lois dans le développement d'une société est tel que ce fait suffit à caractériser la masse générale des institutions, sans qu'il soit besoin d'en faire une étude plus complète, ce qui, d'ailleurs, ne saurait trouver sa place dans un chapitre de notions générales.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DE L'ART

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DE L'ASIE OCCIDENTALE ANCIENNE.

C'est un art religieux.

L'art de l'Asie Occidentale ancienne, considéré dans son ensemble, est un art religieux, comme celui de l'Égypte, de l'Égée et de toutes les Sociétés très anciennes. Aux hautes époques, il n'est point pratiqué pour lui-même, mais à une intention religieuse qui se traduit de diverses façons. A la période primitive, nombre de représentations ont une origine magique ; c'est par magie sympathique que les objets sont reproduits. Représenter une chose est lui donner une existence, tout comme l'appeler d'un nom ; lorsque l'habitant des cavernes dessine sur les parois rocheuses un troupeau de bisons, il en prend, en quelque sorte, déjà possession, il pense se ménager ainsi une chasse fructueuse. Lorsque le primitif peint sur son corps des images de ses dieux, c'est pour s'en faire une sauvegarde, pour porter cette protection vraiment avec lui ; quand il marque de son cachet ses provisions, jarres ou coffres, c'est pour que ces représentations talismaniques protègent les jarres et les coffres. Par extension, il fabriquera des figures des dieux, leur offrira les objets compatibles avec leur dignité et quand il se fait représenter devant la divinité, c'est pour qu'une sorte d'émanation de lui-même continue perpétuellement à prier dans le temple où il aura dédié sa statue.

Par suite, l'art appliqué à la vie publique n'existe pas en Asie Occidentale ancienne. La Société s'est constituée sous l'auspice de la religion, elle en a gardé l'empreinte ; ce ne sera qu'à l'époque où naissent d'autres sociétés qui n'ont pas autant reçu cette empreinte, comme la société grecque par exemple, que, sous cette influence, l'Asie antérieure évoluera ; son art deviendra moins immédiatement religieux, et les palais assyriens ou perses feront une part prépondérante aux campagnes du roi. Mais point de monuments

aux grands hommes comme en Grèce, car il ne saurait y avoir d'autre grand personnage que le roi ; pas de monuments à un général victorieux qui a sauvé la patrie ; aucun chef n'est plus que le vicaire du roi qui l'inspire, et, si les Assyriens, entre autres, ont voulu honorer, récompenser les hauts dignitaires de leur temps, c'est un monument à intentions religieuses qu'ils leur ont élevé. C'est ainsi que, au VIII^e siècle, Bel-harran-bel-outsour fera sculpter son image sur une stèle, comme les rois d'Assyrie se font représenter ; mais il est dans l'attitude de l'humilité, les mains croisées, qui convient au dévôt devant son dieu ¹. A Assour, les



Fig. 260. — Vase à cordonnets en relief incisés. Assour. Strate G.

fouilles ont fait découvrir une série de stèles qui portent les noms des grands courtisans. C'est une haute pierre plate à sommet arrondi ; une courte inscription donne le nom de celui à qui on a élevé le monument ; toutes ces stèles rappellent le mort d'une façon bien plus discrète, bien plus humble que la statuaire des Grecs. A basse époque, sous l'influence de l'Occident, les Sémites ont sacrifié eux aussi à la statuaire ostentatoire ; à Palmyre, chaque colonne des colonnades supportait sur

une console le buste d'un citoyen qu'on voulait honorer ; mais nous sommes aux II^e et III^e siècles de notre ère, et cette profusion de bustes et de statues est en quelque sorte rachetée par celle qui orne les tombeaux ; là, non seulement les effigies des défunts veillent au-dessus de la porte du monument, mais dans l'hypogée lui-même où ils reprennent leur rôle traditionnel de succédané du mort devant son dieu ².

Et même, lorsque nous voyons les parois des palais assyriens reproduire à l'envi les moindres gestes du monarque, nous ne savons vraiment si ces représentations marquent une évolution si profonde du point de vue primitif. Le roi est le représentant du dieu, son fils spirituel ; si à l'époque assyrienne il ne se réclame plus d'une ascendance divine, il prétend volontiers avoir été nourri du lait des déesses ; bref, il est tellement au-dessus de l'hu-

1. V. Scheil, *Une saison de fouilles à Sippar*, Le Caire, 1902, pl. I.

2. J.-B. Chabot, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, P. (Imprimerie Nationale), 1922, pl. 27 à 32.

manité que ses images sont supra-terrestres ; il est le lien entre ciel et terre, l'intermédiaire entre le dieu et son peuple, et il reporte à la divinité les hommages qu'il reçoit des hommes. Ne voyons-nous pas Sargon II dans sa VIII^e campagne dirigée contre l'Arménie (714), rédiger un pompeux bulletin de victoire, un « communiqué », et l'adresser à qui ? « A Ashour, le père des dieux, le grand seigneur qui habite son grand temple » ¹.

Il dérive de l'art de Sumer.

Cet art, qu'il s'agisse de l'Elam ou du pays de Canaan, comment va-t-il nous apparaître au cours de notre étude ? Avec la



Fig. 261. — Vases de Kish, unis ou incisés avec incrustations de matière blanchâtre.

même unité dans son développement et dans les principes qui le constituent ; son expression typique (sauf pour le « Style I » de Suse, cf. p. 395), se trouve dans l'art archaïque de Sumer, dont tous procèderont.

La comparaison avec nos pays d'Europe est assez instructive ; l'architecture des cathédrales a propagé le même art en des contrées distantes les unes des autres ; l'art gothique reste le même à l'ouest de l'Europe et à l'extrême limite est qu'il ait atteint ; pourtant entre les cathédrales d'Angleterre, d'Espagne et de l'est de l'Allemagne, que de différences ! Il a fallu des années pour que le style se transportât d'un point à un autre ; un milieu de formation à peu près identique a été nécessaire pour qu'il s'y acclimatât, mais tous les éléments propres à chacun des points qu'il a envahis se sont réunis pour lui imprimer un caractère un peu particulier dans chaque région.

1. Thureau-Dangin, *Une relation de la huitième campagne de Sargon* P. (Geuthner), 1912.

En Orient, mêmes conditions ; un fond que je crois partout identique, le fond asianique, une formule d'art représentée au plus haut point par l'art des Sumériens ; mais, en chaque point, des influences locales qui lui donnent une physionomie un peu variable ; ce qui subsiste partout, cependant, c'est la grammaire de cet art : le même goût pour les mêmes formules, les mêmes motifs et les mêmes conventions. A cet égard, malgré toutes les influences étrangères qui ont pu agir pendant un si long temps sur un si vaste territoire, l'art de l'Asie Occidentale est d'une homogénéité parfaite.

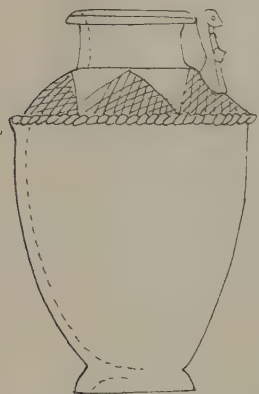


Fig. 262. — Vase caréné à décor géométrique et anse plate décorée. Epoque archaïque. Kish.

Tout cet ensemble de traits communs réunis en Sumer, nous le retrouverons en tout ou en partie dans l'Elam, à la période postérieure au début de l'histoire, en Assyrie, chez les Hittites et les Syriens, même en Babylonie qui cependant, en art comme en religion, est restée un peu plus différenciée. Il n'est pas jusqu'à l'art archaïque de l'Elam « Premier Style » qui ne fasse présager l'art de Sumer par la quantité de motifs et de formules qu'il a déjà adoptés ou qu'il a constitués.

Ce qui frappe, lorsqu'on étudie cet art en lui-même, ce sont ses qualités de réalisme, son souci de la vérité et ses progrès rapides ; et pourtant il finit dans le conventionnel et la stylisation. Je n'y vois point, comme en Egypte, la distinction possible entre un art officiel et un art populaire ; ce dernier, s'il a existé en Asie Occidentale, nous échappe encore et cette dualité du réalisme et de la stylisation se retrouve dans tout ce que nous en connaissons. Si nous essayons d'en analyser les étapes, que verrons-nous ?

Progrès et temps d'arrêt de l'art de Sumer selon les vicissitudes politiques.

Pendant la période archaïque, une évolution constante qui amène le sculpteur à de véritables chefs-d'œuvre dans la petite statuaire, car il est à remarquer que le progrès est plus franc dans la ronde bosse que dans le bas-relief. La même particularité se

rencontre en Egypte, et la raison en est peut-être dans les conditions où les deux techniques se sont créées. Le bas-relief, d'abord simple dessin linéaire, paraît plus ancien que la ronde bosse dans les deux pays ; or il se heurte à la même difficulté, celle de rendre sur un panneau à deux dimensions des corps qui en occupent trois. D'où la nécessité de subterfuges qui, une fois acquis, le seront quasi pour toujours, car chez les primitifs la tradition a force de loi.

Telle est, par exemple, l'habitude de dessiner le torse de trois quarts ou même de face alors que les jambes sont de profil, l'habitude de dessiner l'œil de face dans un visage de profil. Au contraire, la ronde bosse qui ne rencontrait pas les mêmes difficultés et dont la formule fut peut-être appliquée après celle du dessin linéaire et du bas-relief, atteint plus tôt un résultat moins approximatif.

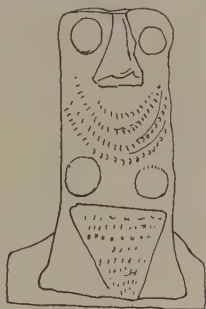


Fig. 263. — Anse plate d'un vase de Kish décorée d'une idole. Epoque archaïque.

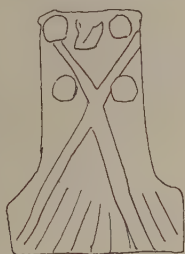


Fig. 264. — Idole en pastillage sur anse plate des vases de Kish. Epoque archaïque.

A l'époque d'Agadé, nous sommes en présence d'un art qui a ses règles, comme n'importe quel autre art à n'importe quelle autre époque, mais dont le souci de réalisme semble s'atténuer devant celui de la perfection minutieuse du détail.

Lorsqu'arrive l'époque de Goudéa et celle de la dynastie d'Our, il y a un franc retour au naturalisme, à la recherche de la vérité qui caractérisait l'époque archaïque, mais le progrès réalisé dans la technique à l'époque de la dynastie d'Agadé n'a pas été perdu et l'artiste, maintenant, travaille couramment les pierres les plus dures. Nous sommes, véritablement, à l'âge d'or de l'art sumérien.

La période hammourabienne qui vient ensuite est l'équivalent de celle d'Agadé ; l'art reflète les mêmes caractéristiques de souci du fini, en même temps que le rendu est moins direct et qu'il obéit plus aux conventions.

Insensiblement nous passons à la période Kassite ; pendant ce temps qu'est devenu l'art en Asie Occidentale ? Vigoureux en

Elam, en Syrie et en Cappadoce, il a reflété tous les caractères de l'art sumérien, le goût des mêmes motifs, des mêmes règles et de la même technique, quoique la côte syrienne lui échappe en partie et soit surtout sous l'influence de l'Égypte.

Sous les Kassites, le pays appauvri et ruiné ne peut que suivre de loin la tradition hammourabienne. Une bonne technique mise au service d'un minimum d'idées, tel est le caractère de la sculpture babylonienne à l'époque kassite, cependant que l'Elam offre quelques œuvres vigoureuses et originales ; l'Anatolie, elle aussi, développe les formules qu'elle connaissait précédemment, mais,

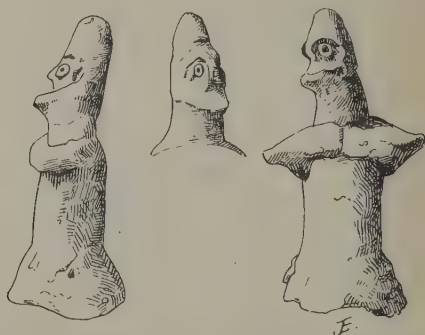


Fig. 265. — Idole en terre cuite, yeux en pastillage ; trouvée dans la nécropole de Suse. (Premier Style) Musée du Louvre.

sans doute sous l'influence de l'ouest, avec un certain caractère d'élégance que l'art sumérien ne connaissait pas jusqu'ici.

Vient le premier millénaire avec son bouillonnement de civilisations et la moisson d'œuvres qu'on peut cueillir dans toute l'Asie Antérieure. L'Assyrie, dont l'art s'inspire encore des principes sumériens, a par ailleurs bien évolué ; plus de recherche de la nature, plus de réalisme, si ce n'est dans la copie de l'animal. L'artiste regarde peu son modèle ; il semble travailler d'après des albums d'atelier, donnant tous ses soins à la perfection du détail ; autour de lui, dans la Syrie du Nord par exemple, mêmes caractéristiques ; la sculpture syrienne sous l'influence hittite a connu peu à peu les mêmes défauts. Il y a, dans toute l'Asie Occidentale, le phénomène déconcertant d'un art sumérien plein de forces et plein de promesses qui subit des éclipses prolongées, s'obstine à renaître et finit par n'être plus qu'un souvenir à l'esprit de ceux qui l'ont transformé.

Chaque période de domination étrangère : Agadé, Première Dynastie babylonienne, marque un arrêt dans sa croissance ; sa transformation est complète lorsque Sumer n'existera plus.

Il semble donc que nous pouvons fixer l'apport de chacun des grands facteurs de civilisation en Asie Antérieure. Aux Sumériens, l'initiative artistique, le souci de l'observation et le rendu de la nature ; aux Sémites, une codification de ces dons naturels, un

goût du minutieux, l'adoption de règles de plus en plus précises qui conduisent au hiératique ; le génie de tirer le meilleur parti des notions acquises, au détriment d'acquisitions nouvelles.

Au point de vue de l'histoire générale ne constatons-nous pas quelque chose d'analogue en Mésopotamie ? Chacune des périodes de sémitisation (Agadé, Première Dynastie, l'époque assyrienne) est une époque de prospérité indéniable pour le pays dont les conquérants mettent en valeur toutes les richesses ; mais il semble qu'alors, il y ait perte de substance, combustion des réserves vitales, sans qu'il s'en crée de nouvelles. L'invasion étrangère suit ces périodes intenses, les Gouti après Agadé, les Kassites après la Première Dynastie ; la renaissance se produit grâce à la race autochtone qui

reconstitue le capital dilapidé : les vieux Sumériens après la dynastie de Kish, Goudéa et la dynastie d'Our après les Gouti, et lorsque Sumer a disparu, les Perses.

L'ARCHITECTURE.

Quelles furent les différentes branches de l'art cultivées en Asie Antérieure ancienne ? Toutes, pouvons-nous dire, quoique nous les trouvions inégalement représentées. Une architecture dans l'enfance par rapport à la nôtre, mais extrêmement développée en fonction des matériaux qu'elle employait, et ayant su vaincre toutes les difficultés que l'emploi de la brique crue suscitait. Une sculpture habile en tous les genres, depuis la grande statuaire



Fig. 266. — Idole en terre cuite ; bras en pastillage, indication de collier. Trouvée à Suse. Époque archaïque. Musée du Louvre.

jusqu'à la glyptique ; une maîtrise incontestable dans le travail du métal. Des monuments assez clairsemés nous montrent l'habileté des ouvriers dans l'art industriel, mais le temps n'a pas respecté le travail du bois, du verre, des étoffes, la peinture décorative même, et quelques pièces seulement nous donnent une idée de leur développement.

Conséquences de l'emploi de la brique crue.

L'architecture d'un peuple dépend de ses conditions d'existence et des matériaux qu'il lui est possible d'employer. Les peuples de l'Asie Antérieure menant une vie sédentaire, au moins à partir du moment où nous les connaissons, n'ont pas manqué d'élever des établissements durables, mais leurs édifices sont déterminés par les matériaux qu'ils pouvaient se procurer. La distribution de la pierre et du bois est très inégale en Asie Occidentale ; tandis que les deux se rencontrent sur tout ce pourtour montagneux de la Mésopotamie que nous avons géographiquement décrit, ils sont rares dans le nord du bassin du Tigre et de l'Euphrate ; ils font défaut dans le sud. Or, il est remarquable que le mode de construction basé sur l'absence de pierre et de bois a eu une fortune singulière dans des pays qui en possédaient ; cette vogue a été s'affaiblissant à mesure que l'on s'éloigne de son foyer principal ; elle prouve cependant le rayonnement et l'influence de la civilisation qui utilisait ces procédés. C'est justement le pays de Sumer, le représentant le plus brillant de la civilisation dite asianique de l'Asie Antérieure, et dans bien des cas l'initiateur des pays voisins, qui ne possédait ni pierre ni bois et dont l'architecture a plus ou moins influencé les peuples limitrophes, notamment Assour, qui pouvait par ses ressources naturelles rompre avec cette tradition.

L'architecture sumérienne fait donc abstraction, en principe, de la pierre et du bois. Cette exclusion est, bien entendu, relative ; si la pierre et le bois n'existaient pas sur place, il était possible d'en faire venir, et même par grandes quantités ; les assises des constructions sumériennes, les arêtes des édifices sont fréquemment en pierre, mais le gros de l'œuvre est fait de briques crues ou cuites.

Nous connaissons la façon de fabriquer les premières par les peintures des tombeaux égyptiens. De l'argile épurée et pulvérisée est mêlée à l'eau pour en faire une pâte consistante ; on la force dans des moules de bois, et les cubes ainsi obtenus sont séchés au

soleil avant l'emploi. Pour donner plus de consistance à ces briques on les « arme », pour ainsi dire, en y mêlant de la paille hâchée. Nous retrouvons des fragments de cette paille dans les briques de jadis, et nous savons par la Bible que les Hébreux, au temps de la servitude en Egypte, ne procédaient pas autrement. Il fallait, pour employer ces briques, qu'elles ne fussent ni trop humides, ni trop sèches. Lorsque le premier lit était mis en place, un léger échafaudage de planches était disposé au-dessus, pour permettre de placer les lits supérieurs. Tantôt la liaison des éléments était obtenue par un mortier d'argile très fluide, tantôt par le bitume liquide ;

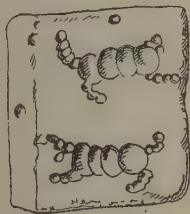


Fig. 267. — Cachet plat à figures d'animaux, exécutées à la bouterolle. Suse. Vers 3000 avant notre ère. Musée du Louvre.



Fig. 268. — Cachet en forme de bouton. Suse. Vers 3000 avant notre ère. Musée du Louvre.

les sources de bitume si nombreuses en Mésopotamie ont été en grand usage dans toute l'antiquité et les auteurs anciens y font allusion ; les plus considérables étaient dans la région de Dizfoul sur le Karoun.

Parfois les constructeurs, tous les quatre ou cinq lits de briques, jonchaient la muraille de tiges de roseaux, de façon à obtenir un chaînage qui donnait plus de solidité à l'ensemble. Le séchage de telles constructions demandait un temps considérable, mais lorsqu'il était terminé, la construction formait bloc ; dans les fouilles où l'on rencontre des murailles de briques crues, unies au mortier d'argile, sans bitume, la cohésion des éléments est telle qu'on distingue difficilement les différents lits.

Hérodote décrit cette technique lorsqu'à propos de la muraille de Babylone il nous dit ¹ : « A mesure qu'on creusait les fossés on en convertissait la terre en briques, et lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux. Ensuite, pour

1. I, 170.

mortier, on employa le bitume chaud, et, de trente en trente couches de briques, on mit des lits de roseaux entrelacés ensemble ».

Quelle que soit la durée qu'ait atteinte une pareille construction, on conçoit combien elle est vulnérable aux agents atmosphériques ; le soleil implacable de l'été effrite l'argile, les pluies torrentielles de l'hiver la délitent. De fait, les monarques de Babylone laissent, dans leurs inscriptions, percer le souci constant que leur causait

la réfection des monuments de leurs prédécesseurs. Le matériel employé est sans valeur ; la main-d'œuvre n'en a alors guère davantage ; une construction en brique crue est vite élevée ; mais il lui faut peu de temps pour tomber en ruines.



Fig. 269. — Face gravée d'un cachet en forme de bouton. Vers 3000 avant notre ère. Musée du Louvre.

Aussi une pareille matière était-elle employée selon des règles fixes. La brique crue ne résistera que sous une grande épaisseur ; d'où des murs qui peuvent atteindre dans les édifices importants plusieurs mètres

d'épaisseur ; puisque l'eau détériore l'édifice, il convient de le mettre le plus possible à l'abri de l'inondation ; il s'élèvera sur une terrasse faite elle-même de briques crues (parfois à parement de briques cuites), et domine la plaine du haut de son terre-plein. Ces masses de terre vont être pénétrées par l'eau des pluies ; elles sécheront difficilement si elles sont de gros volume ; des drains perpendiculaires composés de manchons de terre cuite, débouchant dans des drains obliques, seront chargés de conduire au dehors les infiltrations d'eau.

Par suite de l'épaisseur des murs, la fenêtre ne peut être réalisée comme nous la comprenons aujourd'hui. Si elle est large, elle causera l'effondrement de l'édifice ; si elle ne l'est pas, elle sera sans utilité ; on la supprime donc ; le jour et l'air entreront par les portes et par des ouvertures ménagées dans les toitures. D'ailleurs, cette épaisseur des murailles est une excellente protection contre les variations de température.

L'importance de l'argile pour la construction est marquée par le nom d'un vieux mois sumérien qui est appelé celui où « l'on fait les briques ».

La seconde variété de briques est la brique cuite, analogue à celle dont nous nous servons aujourd'hui, au moins dans son principe ; nous verrons que les variations dans sa forme sont d'un grand secours pour dater les monuments. D'ailleurs, le plus souvent, les briques portent une inscription imprimée avec un estampoïr qui donne le nom du roi qui les a fait fabriquer. Que nombre de briques dites cuites aient été réellement cuites au four, il ne saurait être question de le nier, mais il semble qu'on ait étendu cette dénomination à toute une catégorie de briques qui pourrait bien n'être que de l'aggloméré. L'analyse de briques, dites cuites, de Goudéa a mon-

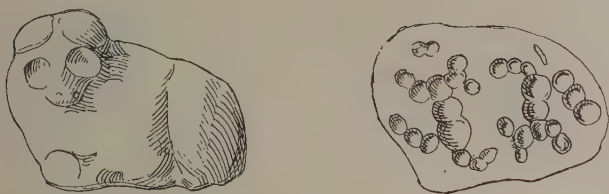


Fig. 270. — Cachet en forme d'animal couché, dont les yeux étaient incrustés. Vers 3000 avant notre ère. Musée du Louvre.

tré qu'il s'agissait en réalité d'une sorte de pierre artificielle. Cette constatation s'accorde bien avec le manque de combustible dont souffre la Chaldée ; à part les roseaux qui pullulent dans les marais et les débris de palmiers, il n'y avait guère de bois à employer à la cuisson des briques.

La rareté du bois est de conséquence pour la forme de la toiture. Lorsque celle-ci est plate, elle est faite en terrasse et se compose de terre battue sur un assemblage de poutres jetées d'un mur à l'autre. Le palmier est un bois peu résistant ; il faudra donc que les salles ainsi couvertes n'aient qu'une largeur restreinte ; c'est ce qu'on observe dans la plupart des palais. Cette difficulté conduisit à la toiture faite de même matière que les murs, et nous arrivons ainsi à la voûte ou à la coupole.

Les Sumériens ont bien connu ces deux formes, mais par suite du peu de résistance de l'argile crue, ils n'ont pu couvrir ainsi que de petites superficies et au moyen de subterfuges que nous étudierons.

De la rareté de la pierre et du bois, découle celle de la colonne ;

de fait nous n'en trouvons nulle part l'usage intensif, comme en Perse, par exemple, mais il en est de l'emploi de la colonne comme de celui de la pierre en général. On s'est trop hâté de conclure que les Sumériens ne s'en servaient pas ; ils ont employé la pierre, et la colonne (surtout en bois), mais avec discrétion.

Constructions en bois.

Certaines représentations de l'époque archaïque nous assurent que les Sumériens connaissaient d'autres façons de bâtir ; ils construisaient certainement de petits édifices de bois, sans

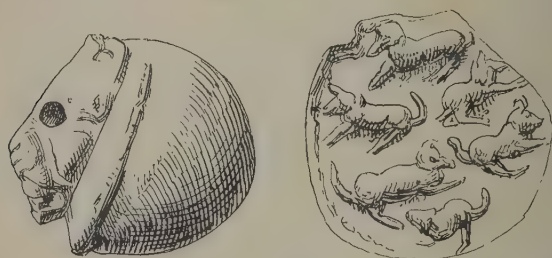


Fig. 271. — Cachet en segment de sphère à tête d'animal. Vers 3000 avant notre ère. Musée du Louvre.

doute précaires en raison de la faible résistance des matériaux (roseaux, palmiers), mais suffisants pour les besoins de la vie courante. Nous le voyons par les cylindres-cachets qui représentent des enclos à toiture où l'on enfermait le bétail ¹. Nous reproduisons ici le bas-relief de Tell-el-Obéid (fig. 167) et un fragment de vase du Louvre (fig. 168) où il ne s'agit pas seulement d'un enclos en roseaux ; il y a un auvent, sinon un toit, de même matière, qu'on garnissait sans doute de feuilles de palmier pour assurer quelque protection aux troupeaux. Un vase jumelé, de stéatite du Musée du Louvre (fig. 169) offre une représentation de construction en bois plus importante.

Tandis qu'un des vases imite la vannerie, qui fournissait d'ailleurs des nattes épaisses utilisées dans la bâtisse ², une construction à porte de bois est gravée sur l'autre ; le linteau a une

1. Ward, *Seal cylinders*, fig. 484-493.

2. Contenau, *Umma sous la Dynastie d'Ur*, Paris (Geuthner) 1916, p. 28 et suivantes ; l'*Industrie du Vannier*.

forme incurvée qu'on retrouve sur presque tous les monuments de même époque ; la porte est une natte s'arrêtant à mi-hauteur. La façade est faite soit de planches se recouvrant en partie comme les ardoises d'un toit, soit de rangs de chaume, et nous voyons apparaître les fenêtres, fermées par une natte qui laissait passer l'air et la lumière. Si donc l'architecture en briques crues est la seule qui nous ait laissé des monuments, de tels exemples nous enseignent qu'elle n'était pas unique dans le pays de Sumer et d'Elam.

LA SCULPTURE.

Ses conventions.

On admet généralement que chez les primitifs, le développement de la statuaire est plus rapide que celui du bas-relief ; tandis que l'individu en possession d'une civilisation très rudimentaire s'essaie à reproduire en argile, ou dans le bois tendre, la forme des objets qui l'entourent, il faut un degré de plus dans l'évolution pour qu'il comprenne qu'un dessin linéaire peut reproduire les mêmes objets. De fait, nombre de voyageurs en contact avec des populations très primitives ont rapporté que tandis qu'elles s'essayaient à fabriquer de petites statuettes, elles ignoraient le dessin et lorsqu'on leur présentait une image dessinée, elle n'était point comprise. Peu à peu seulement leur esprit reconnaît que cette ligne irrégulière renferme quelque chose et qu'il y a là une sorte de projection de l'objet représenté. La différence essentielle provient de ce que la statuaire représente ses modèles sur les trois plans où ils existent réellement, tandis que le dessin et le bas-relief les représentent seulement sur deux de ces trois dimensions.

Il est vraisemblable que cette difficulté rend compte des remarques qu'on peut faire sur le développement de la sculpture de l'Asie Antérieure, comme de celle de l'Egypte. Dans les deux pays nous constatons, en effet, que si la statuaire, bien médiocre à l'origine, fait de rapides progrès en s'inspirant de plus en plus de la nature, le bas-relief, qui est au début un véritable dessin linéaire, se développe beaucoup plus lentement ; il paraît entravé par les conventions que lui a imposées la nécessité de rendre sur une surface plane les trois dimensions de ses modèles. Il s'y joint peut-être, d'ailleurs, que le dessin primitif étant une véritable écriture, des règles s'établissent dont les générations plus cultivées n'oseront s'affranchir.

Pas de portraits individuels : celui de la race.

Qu'il s'agisse du bas-relief ou de la statuaire, l'artiste de l'Asie Occidentale ancienne, même aux périodes où il observe le mieux la nature, ne se hausse pas au portrait. Il lui est d'ailleurs inutile, car l'écriture prête son appui à l'art et une légende complète fréquemment la sculpture pour préciser ce qu'elle n'exprime pas. L'artiste, par contre, réalise avec soin le type moyen qu'il a sous les yeux, le type ethnique, et nous connaissons, ainsi que nous l'avons vu plus haut, « le Sumérien », « le Sémite », etc.



Fig. 272. — Petits vases en albâtre provenant de Suse. Second Style. Musée du Louvre.

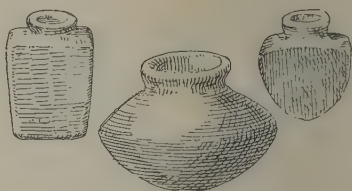


Fig. 273. — Petits vases en albâtre provenant de Suse. Second Style. Musée du Louvre.

En dehors de cela, presque pas de portraits particuliers. A la période archaïque, tous nos Sumériens se ressemblent ; de même les Sémites à la période d'Agadé. Lorsque nous arrivons aux temps de Goudéa et de la Dynastie d'Our, une certaine variété se remarque dans les représentations de la statuaire ; mais il s'agit plutôt de la représentation de l'individu considéré à plusieurs époques de sa vie. Nous avons recueilli de nombreuses effigies de Goudéa ; leur rapprochement permet de constater que nous possédons de lui des images datant de son adolescence, d'autres de sa maturité. Si l'artiste a voulu indiquer les caractéristiques personnelles constituant un portrait, celles-ci disparaissent devant les caractéristiques profondes, de premier plan, qui sont celles du type général.

Avec la période assyrienne et ses faibles tendances au réalisme, cette velléité possible de peindre l'individu, qu'ont possédée les artistes du temps de Goudéa, a fait place à la reproduction soignée de types conventionnels : le Roi d'Assyrie, le Vizir, etc. Seules sont conservées les catégories que nous avons remarquées bien nettes au temps de Goudéa : les hommes d'âge mûr, ceux dans l'épanouis-

sement de la jeunesse. Les premiers sont représentés porteurs d'une longue barbe ; les seconds imberbes, avec cette rondeur de visage qui fait partie du léger embonpoint sans lequel il n'est pas de beauté orientale ; ce sont les éphèbes, les jeunes hommes en pleine vigueur et non des eunuques comme les ont désignés les premiers archéologues, en raison de cette absence de barbe.

De même que sur les cylindres-sceaux et sur les koudourrou une



Fig. 274. — Petits vases à embouchures géminées, ou à tête d'animal, ou en forme d'animaux. Suse. Second Style. Musée du Louvre (cf. fig. 300).

inscription nous permet parfois de reconnaître le dieu, sur les statues de Goudéa, un cartouche gravé sur le haut du bras, presque à l'épaule, identifie le patési.

Si l'artiste représente volontiers l'homme à deux moments bien tranchés de son existence, il ne représente la femme qu'autant qu'il s'agit de sculpter l'image d'une fidèle pour la vouer à la divinité. Il faut atteindre une très basse époque pour rencontrer des représentations féminines cherchant à rendre sinon la beauté, du moins un certain charme. Même à l'époque de Goudéa et de la Dynastie d'Our, les statuette de femme que nous possédons ont en général des traits accusés, un peu durs, et c'est le reste du temps le costume et la coiffure plus que le visage qui nous avertissent de l'intention de l'artiste.

Par contre, comme l'enfant n'a pour ainsi dire pas de personnalité religieuse, qu'il ne fera point consacrer son image dans un temple et que son rôle est des plus effacés dans la société, l'artiste

de l'Asie Occidentale ne le représentera pas. L'état d'esprit d'un Louis XIV, souhaitant que dans l'ornementation de Versailles l'enfance fût répandue partout, est totalement étranger au sculpteur mésopotamien ; même à la belle époque sumérienne, où il s'efforce à l'exactitude, l'art est puissant, noble, d'une belle sérénité, mais il reste sans grâce et d'horizon limité.

Le nu dans l'art.

C'est ainsi que l'artiste ne copiera pas le corps nu, baigné de lumière, comme l'ont fait les Grecs. Ceux-ci avaient de fréquentes occasions de voir le corps de leurs modèles, aux bains, dans les exercices athlétiques, et puis cette vue leur plaisait. En Asie Occidentale, la nudité artistique est accidentelle : nudité rituelle qui est celle des prêtres et qui se borne bientôt à la semi-nudité, et c'est tout. Le reste du temps le corps est drapé, moulé dans une étoffe plus ou moins épaisse. A l'âge d'or de la sculpture sumérienne, sous Goudéa, l'artiste s'est avisé de rendre la vie qui circule sous ce vêtement et, véritablement, on distingue les formes sous le châle drapé. Avec l'époque assyrienne, le vêtement n'est plus qu'un fourreau ouvragé, prétexte aux ciselures de l'artiste ; le corps est un mannequin somptueusement habillé.

Canon des proportions.

Ceci nous amène à étudier la façon dont les sculpteurs de l'Asie Occidentale ont compris le corps humain. Lorsqu'on examine une figure mésopotamienne, on est en général frappé de l'allure courtaude et trapue du sujet, du manque de proportions entre la tête et le corps, de la largeur des épaules et de l'absence de cou. Certains de ces défauts se retrouvent en Egypte, mais seulement à la période archaïque.

Le « canon » des Sumériens est remarquablement court. On nomme ainsi la codification des proportions relatives des diverses parties du corps humain idéal. A toutes époques on s'est préoccupé d'établir un canon que les artistes du temps ont plus ou moins suivi. C'est ainsi que Durer divisait le corps en dix espaces égaux. Lepsius, en 1852, avait cru reconnaître dans les figures égyptiennes un intervalle type de la longueur du médius égalant un dix-neuvième de celle du corps, et Ch. Blanc pensait que ce canon avait servi à Polyclète pour son Doryphore. Pour Vitruve, l'intervalle entre le menton et le haut du front devait être un dixième du

corps. Selon J. Cousin, la longueur du nez vaut un quart de la tête, et la tête un huitième du corps. Les anatomistes ont eux aussi étudié la question ; Sappey estime que le corps doit avoir pour longueur sept têtes et demie ; Gerdy n'accepte pas ce chiffre. Aujourd'hui le canon le plus répandu est de sept têtes et demie ou huit têtes. En France, à la Renaissance, l'école de Fontainebleau adoptait un canon plus élancé. Les statuettes sumériennes offrent des proportions toutes différentes ; la longueur du corps peut n'atteindre que quatre fois celle de la tête (fig. 170) tout au plus.



Fig. 275. — Statuette en albâtre d'ours buvant. Suse. Second Style. Musée du Louvre.



Fig. 276. — Statuette en albâtre de singe accroupi. Suse. Second Style. Musée du Louvre.



Fig. 277. — Statuette en albâtre de personnage accroupi présentant un petit vase. Suse. Second Style. Musée du Louvre.

Que devons-nous penser d'une telle disproportion qui, si elle va s'atténuant selon les époques et selon les œuvres, est cependant générale dans la sculpture sumérienne et dans les œuvres qu'elle a inspirées ? Inexpérience de l'artiste ? Lorsque nous étudierons la statuaire de l'époque de Goudéa, il nous sera impossible d'admettre une telle explication ; la perfection du modelé des extrémités, par exemple, écarte toute idée d'inhabileté de l'artiste. Le désir d'utiliser au mieux les rognons de pierre dure qui étaient rares, est une explication qu'on a invoquée quelquefois ; je ne puis non plus l'accepter ; l'artiste était assez maître de lui pour ne pas se laisser surprendre par les dimensions de son bloc et donner des proportions correctes à son personnage. Il faut admettre là quelque chose de voulu ; sinon une indifférence pour les proportions véritables, du moins un parti pris de laisser un lien lâche entre leurs relations ; nous verrons d'ailleurs que les différentes statues que

nous avons de Goudéa ne suivent pas le même canon. Il est assez vraisemblable qu'à l'origine, l'artiste se rendant compte que la caractéristique de l'individu est en somme la tête, en a exagéré l'importance, tout comme il sculptait plus grand que les autres, sur un bas-relief, le personnage le plus considérable, dieu ou roi. La conservation de cette convention, et peut-être la copie exagérée



Fig. 278. — Cylindre à ornements géométriques. Suse. Musée du Louvre.



Fig. 279. — Cylindre à ornements géométriques. Suse. Musée du Louvre.

d'une caractéristique ethnique (épaules très larges et cou court) peuvent expliquer cette anomalie qui nous choque aujourd'hui.

L'Anatomie artistique.

La musculature, indiquée dans les œuvres archaïques (Stèle des Vautours par exemple) est plus rigoureusement marquée dans celles de la belle époque sumérienne, souvent même avec un soupçon de brutalité dans la recherche des saillies et des attaches musculaires, ce que nous n'observons pas sur les monuments égyptiens. Lorsqu'arrive la période assyrienne, expliquée sur ce point comme sur tant d'autres par Sumer, nous remarquons une accentuation musculaire qui, dans sa puissance touche à l'exagération, et qui, par des simplifications, devient parfois conventionnelle. C'est ainsi qu'au membre supérieur, le triceps, si véridique dans la sculpture de Sumer, ne l'est plus du tout chez les Assyriens ; souvent, pour représenter l'avant-bras dans deux positions différentes, l'artiste suivra à peu près le même poncif. Tandis que le vêtement sumérien voilait à peu près le membre inférieur, l'art assyrien le représente volontiers à partir du genou ; ici le souci de l'exactitude dans la copie des masses musculaires est mieux observé (et cela tient à ce que l'artiste ne peut reproduire qu'un nombre restreint d'attitudes

du membre inférieur, tandis qu'il prétendait traduire un nombre considérable d'attitudes du membre supérieur avec les poncifs primitifs dont il disposait), mais l'exagération du modelé est quelquefois pénible.

Dans le bas-relief, quelles seront les conventions auxquelles auront recours les sculpteurs ? La tête est fréquemment de profil, mais l'œil, particulièrement important par sa mobilité, sera rendu de face ; le bassin est de profil ; de même les jambes et les pieds représentés sur le même plan. Que deviendra le buste ? A l'époque archaïque, on le verra presque toujours de face ou au moins largement de trois-quarts ; plus tard, on atteint la représentation du buste de profil, mais pour cela, celle d'un buste de trois-quarts n'est pas exclue.

Comme les artistes de l'Asie Occidentale ancienne ont pour modèles, dans la majorité des cas, des personnages habillés, ce qu'a de choquant cette attitude est à peu près dissimulé ; mais lorsque le personnage est nu (par exemple les fidèles en état de nudité rituelle de l'époque archaïque), l'artiste est bien obligé de raccorder entre elles des parties du corps que leur position ne devrait pas faire assembler, et la figure se nuance de lourdeur et de gaucherie.

L'artiste mésopotamien était-il incapable d'observation ? La façon dont il a représenté les animaux est une preuve du contraire ; il n'y a plus là ces règles fixes qu'il fallait respecter dans la représentation de la figure humaine ; il a pu enregistrer librement le mouvement de l'animal, qui ne lui apparaissait pas voilé comme le corps humain, et malgré les conventions et les formules transmises d'âge en âge, la vérité, la vie des figures d'animaux est quelque chose de prodigieux en Asie Occidentale à toutes époques.

La draperie.

Mais si l'artiste est gêné par le vêtement dans son observation du corps humain, n'a-t-il pas su tirer parti des ressources que pouvait lui fournir ce vêtement harmonieux par excellence, qui était un vêtement drapé ? Il ne s'y est que rarement essayé, et l'on peut dire que le plus souvent le vêtement ne vit pas plus que le corps. De l'époque d'Agadé nous connaissons au Louvre un groupe de divinités vêtues de kaunakès dont le vêtement épouse les formes d'une façon magnifique ; le châle des statues de Goudéa, malgré sa simplicité, fait corps avec la chair qu'il recouvre ; mais à l'époque

assyrienne, le vêtement alourdi de broderies ne vaut que par les richesses qui le recouvrent ; il n'a jamais la légèreté aérienne, la vie de la draperie grecque.

Le mouvement.

Le rendu des mouvements se ressent lui aussi des procédés d'école. La marche sera représentée par l'écartement des deux jambes un peu raidies ; la course par une flexion des jambes qui fait agenouiller à demi l'individu. Mais quel que soit le mouvement,

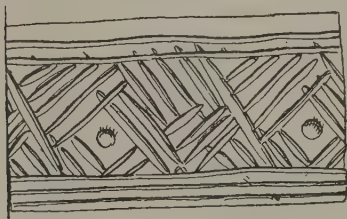


Fig. 280. — Cylindre à ornements géométriques. Suse. Musée du Louvre.



Fig. 281. — Cylindre à ornements géométriques. Suse. Musée du Louvre.

que ce soit celui des jambes ou, s'il s'agit des bras, l'acte de frapper d'une lance, de lancer un objet, il n'y a point harmonie entre les diverses parties du corps. Si c'est la course, si c'est le lever de la massue pour frapper le captif à terre, le torse ne participe pas au mouvement des jambes ou du bras. L'artiste dispose d'un tronc, d'une tête, à peu près invariables et de bras et de jambes dans quelques attitudes bien définies ; il les assemble tels quels ; le mouvement ne se propage pas à toute la musculature, ne l'anime pas, d'où cette froideur des sculptures assyriennes par exemple.

A cela, il y a sans doute une cause : la loi de frontalité qui régit la sculpture et qui veut qu'un plan vertical idéal partage la statue en deux moitiés symétriques, s'est toujours fait sentir dans la statuaire de l'Asie Occidentale ancienne et c'est sans doute à l'Asie que les Grecs l'ont empruntée. Cette loi, dont le respect ne peut donner que des statues raides et immobiles, nous la voyons appliquée dans les statuettes sumériennes archaïques, dans les effigies de Goudéa, dans les représentations de l'époque assyrienne et dans les statues archaïques de Chypre, il semble même que le bas-relief

veuille s'y soumettre dans la mesure du possible et qu'il n'abandonne qu'à regret le profil rigide qui en est l'équivalent.

Composition des scènes.

Lorsque nous arrivons à la composition des scènes, nous y retrouvons certaines règles fixes. Une scène est en général une addition de motifs, comme un personnage était une addition de diverses parties du corps humain. Le guerrier qui frappe son ennemi le fait gauchement, mais celui qui reçoit le coup ne participe réellement pas à l'action ; c'est « le personnage qui donne des



Fig. 282. — Cylindre à ornements géométriques. Suse. Musée du Louvre.

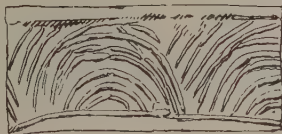


Fig. 283. — Cylindre à ornements géométriques. Suse. Musée du Louvre.

coups » placé devant « le personnage qui reçoit des coups » ; il n'y a pas union et véritable dépendance entre les deux.

D'ailleurs, l'artiste dès l'époque la plus ancienne tend à équilibrer les motifs de ses scènes, tendance qui plus tard confine au besoin de symétrie. Tout d'abord, c'est une répartition des motifs, par exemple dans le thème du héros et des fauves ; le héros placé au centre sera accosté d'un lion et d'un taureau qui l'attaquent ; plus tard le motif se dédoublera pour atteindre la symétrie, et le héros sera flanqué de deux lions ou de deux taureaux, l'arbre sacré sera gardé par deux génies.

Enfin, lorsque l'artiste abordera une scène compliquée, incapable de rendre la perspective, il tournera la difficulté par la superposition des plans ; tout d'abord les rangées de figures sont l'une au-dessus de l'autre, comme flottant dans le bas-relief ; bien vite, une ligne de terre les sépare et nous avons le bas-relief à registres qui durera à peu près jusqu'à la fin de l'art de l'Asie occidentale. De même, l'artiste devra renoncer à rendre une foule en profondeur, et voici venir les défilés auxquels se plaisent les artistes et dont ils considèrent le personnage visible comme chef de file de toute la

rangée qu'il est censé cacher. Cette loi du profil rigoureux aura les applications les plus inattendues. Un taureau vu de profil sera dessiné avec une patte de devant et une de derrière, seulement ; les autres sont considérées comme cachées par celles que voit le spectateur ; de même pour les cornes et cette représentation a donné naissance au type de l'« unicorne », faute d'avoir compris la véritable intention du sculpteur.

Vision dans l'atmosphère et couleur.

Les Grecs dont la sculpture était si souvent destinée au plein air, ont tenu compte des jeux de la lumière sur le marbre, et par un fort relief, par une opposition des saillies et des creux, ont profité des ressources de l'éclairage. Chez les peuples de l'Asie Occidentale, la sculpture était le plus souvent réservée aux salles de réception, aux temples, aux cours d'édifices que devaient protéger des vélums, c'est-à-dire à des espaces où la lumière était quelque peu atténuée, d'où un relief modéré, parfois presque méplat qui n'a point besoin d'accrocher la lumière. S'agit-il, au contraire des grandes figures ornant les faces extérieures du palais, des génies gardiens des portes qui seront inondés de soleil, le personnage est en fort relief, parfois plus qu'à demi dégagé du fond du panneau.

La couleur devait d'ailleurs rehausser la tonalité de la pierre, mais il ne s'agissait pas d'une polychromie complète ; certaines parties du relief étaient réservées dans la couleur naturelle de la pierre. Les artistes obtenaient encore un bel effet décoratif, par exemple chez les Hittites, de l'alternance de blocs sculptés de différentes tonalités, basalte et calcaire, notamment.

Lorsque nous étudierons les œuvres d'art, nous reviendrons sur toutes ces considérations et sur la part qu'il faut faire dans l'art de l'Asie Antérieure à la spontanéité et au « métier » de l'artiste. Celui-ci, nous le constatons fréquemment, est considérable dans les arts industriels. Un bel exemple nous en sera fourni par les « patères » dont l'étude nous montrera que le praticien possédait des albums de motifs divers, qu'il assemblait au gré de sa fantaisie et de celle de sa clientèle.

La technique.

La technique même de la sculpture de l'Asie Occidentale nous est peu connue faute d'avoir retrouvé les instruments des ouvriers ;

lorsqu'il s'agit d'outils ayant laissé des traces, comme la bouterolle manœuvrée à l'archet, nous pouvons en reconnaître l'emploi ; pour la grande sculpture sur pierre à gros grain, les procédés ne peuvent qu'être conjecturés. Et cependant l'artiste capable de sculpter la pierre tendre, sait aussi s'attaquer à la diorite une des plus dures parmi les roches. Et c'est là que les ressources de son talent, que le génie artistique de la race sumérienne s'affirment. Le sculpteur ne s'avisera pas de traiter le granit comme l'albâtre ; il le pourrait cependant ; le temps ne coûte pas et son habileté le lui permet. Au contraire, il procèdera par plans quelquefois à peine visibles ; son modelé sera d'une discrétion merveilleuse et d'un effet saisissant (les statues de Goudéa par exemple), tandis que le souci du détail l'emportera aux limites du possible dans les panneaux de calcaire (sculptures du palais d'Assourbanipal).

L'ICONOGRAPHIE.

Ses lois.

L'Asie Occidentale applique les lois d'une iconographie rigoureuse et cela s'explique d'autant mieux que sa civilisation est très ancienne. La fixation de traits constants pour les images à reproduire se justifie par l'inhabileté de l'artiste, qui a besoin d'une convention pour aider à reconnaître ce qu'il a voulu exprimer, par la multiplicité d'objets presque identiques à représenter (c'est le cas du panthéon sumérien), et aussi par la simplicité de ceux auxquels les images s'adressent. Peu à peu la tradition d'un type se constitue et l'artiste ne s'en écartera plus.

Ces conditions se sont trouvées réunies en Asie Antérieure : ignorance des populations qu'il fallait instruire, inhabileté de l'artiste à différencier suffisamment les membres d'un panthéon sans cesse accru ; de là l'habitude de figurer à côté du dieu son attribut, un animal le plus souvent, qui puisse le faire reconnaître et, par simplification, de représenter le dieu simplement par son attribut.

Pour l'établissement de ces types, deux facteurs ont eu leur importance : la liturgie et les cérémonies. Nous avons vu de quel secours sont pour nous les hymnes anciens lorsqu'il s'agit de fixer les caractères des divinités ; les images des vieux sculpteurs n'ont pas manqué d'être la traduction de ces concepts ; lorsqu'il s'agit

de scènes complètes nous pouvons sans doute invoquer l'influence des représentations sacrées, du rituel « joué », pour ainsi dire, qui ont existé dans les religions anciennes de l'Égypte et de l'Asie Occidentale.

Les rochers de l'asili-Kaïa avec la double procession du Grand Dieu et de la Grande Déesse fixent une fois pour toutes la cérémonie que les fidèles voyaient se dérouler devant eux chaque année. La plaque dite « des Enfers » de la collection De Clercq (fig. 52), et qui n'est autre chose que la représentation de l'exorcisme d'un

malade, nous montre les divers prêtres costumés qui évoluaient au chevet des patients. Ces trois facteurs, tradition écrite, tradition dramatique, tradition plastique, se prêtent un mutuel appui, s'enchevêtrent, se fortifient, de sorte que d'âge en âge le type, la liturgie, le drame sacré deviennent plus immuables. Et si l'enseignement de l'Asie Antérieure avait été



Fig. 284. — Cylindre à ornement géométrique (Croix de Malte) et naturaliste stylisé (arbre). Second Style. Suse. Musée du Louvre.

moins sec, si au lieu de nous fournir uniquement des résultats, des conclusions, il avait été plus explicite, nous aurions chance de retrouver un jour dans quelque bibliothèque de temple, une tablette donnant l'équivalent du célèbre manuscrit byzantin « Guide de la peinture » publié par Didron sous le nom de Manuel d'Iconographie chrétienne qui fixe à l'artiste, non seulement la place et l'attitude des personnages, mais l'ordre des scènes qu'il devra représenter.

Cette absence d'explications dans la littérature de l'Asie Antérieure rend, malgré l'abondance des sources, notre interprétation de l'iconographie ancienne assez malaisée. Nous disposons cependant de matériaux considérables. Les textes liturgiques par les épithètes accolées aux dieux et les épopées religieuses d'une part, la multitude de monuments figurés d'autre part, permettront de dégager une doctrine. Parmi les monuments figurés, les cylindres à sceller les tablettes, les chartes appelées koudourrou sont de grande valeur. Pour ces derniers monuments, l'artiste désireux d'accumuler un véritable panthéon dans un espace restreint, n'a

représenté que les emblèmes des dieux et parfois, heureusement, a indiqué au-dessous les noms divins.

Sur les cylindres-sceaux, l'artiste, à côté de l'image d'un dieu, a souvent inscrit une dédicace, une prière où un dieu est nommé. L'expérience nous apprend que représentation et texte ne concordent pas toujours, mais le plus souvent nous voyons que l'artiste qui dédicait des cachets faits vraisemblablement



Fig. 285. — Cervidés représentés tête-bêche. Cylindre. Second Style. Suse. Musée du Louvre.

d'avance, a choisi un dieu à qui l'invocation pouvait s'adresser et à qui, par syncrétisme, pouvait s'assimiler le dieu du client.

Nous résumerons ci-dessous les principales caractéristiques du costume et des attributs des différentes divinités ainsi que des animaux leur servant de montures.

Les dieux.

Tout d'abord la divinité. A l'époque archaïque, le dieu est représenté barbu, vêtu du vêtement à rangs étagés de kaunakès. Il porte la coiffure à cornes et à plumes qui devient plus tard la tiare à cornes. Les cheveux sont longs et ramenés en arrière en chignon chez le dieu ; de même chez les déesses, mais de longues boucles pendent sur leurs épaules. Plus tard (époque de la Dynastie d'Our), le dieu est vêtu de la longue robe d'étoffe lisse et coiffé du turban ; un attribut le fait reconnaître. Tous les dieux ne sont pas porteurs de la tiare à cornes, mais tous les personnages porteurs de cette tiare sont des dieux.

Mésopotamie.

Anou, Enlil. Dieux primitifs du ciel et de la terre. Ont pour attribut la tiare à cornes posée sur une sorte de trône.

Ea. Dieu de l'abîme. Fréquemment représenté avec des flots qui semblent jaillir de ses épaules ou d'un vase qu'il tient à la main, et où se jouent des poissons. Attribut : le poisson à tête de chèvre ; parfois, peut-être, la tortue.

Shamash. Le soleil. Tantôt représenté assis, avec des rayons



Fig. 286. — Capridés. Cylindre du Second Style. Suse. Musée du Louvre.

lumineux qui paraissent sortir de ses épaules. Tantôt sous forme d'un dieu qui surgit entre les montagnes, tandis que deux génies ouvrent devant lui les portes de l'Orient. Il tient à la main un instrument dont un côté a la forme d'une lame de scie. Selon les uns, il s'agit d'une arme rituelle très archaïque dont la lame est faite d'un silex taillé ; selon d'autres, il tient la clef de la porte de l'Orient, clef qui a encore aujourd'hui en Orient une forme très comparable à cette image. Attribut : le disque solaire ; le lion.

Sin. Le dieu-lune. Un personnage à longue barbe, coiffé du turban. Attribut : le croissant lunaire.

Mardouk. Dieu devenu le patron de Babylone et le chef du panthéon ; il tient la *harpé*, sorte de cimeterre. Attribut : le chien, le dragon à tête de serpent, un instrument en forme de fer de lance piqué sur un piédestal. J'ai dit plus haut que nous avons là sans doute la représentation de la bêche ; car les textes nous apprennent que l'attribut de Mardouk est le *marrou*, qui est précisément le nom de cet instrument. Ceci, la passion et la résurrection du dieu montrent assez qu'il a pris le caractère agraire des divinités pri-

mitives de Sumer auxquelles il s'est substitué et que ce caractère agraire appartient au Grand Dieu.

Nabou. Son fils, dieu des belles-lettres, vénéré à Sippar près de Babylone. Attribut : le même dragon, le ciseau du lapicide et parfois la tablette à graver les cunéiformes.

Nin-Girsou. Dieu de combat, mais auparavant aussi de la crue bienfaisante. L'aigle léontocéphale aux ailes éployées terrassant



Fig. 287. — Lion attaquant un bouquetin. Empreinte de cylindre. Suse. Un peu avant 3000 avant J.-C.

des lions est son attribut. A l'origine c'est une divinité élémentaire ; il est à assimiler au dieu suivant.

Ninourta. Mêmes caractères. Attribut : une sorte d'arme composée d'une masse centrale avec deux serpents en forme d's sur les côtés (à ramener, selon M. Boissier, au symbole d'Ishtar).

Dieu de Végétation (Doumouzi ? Ningishzida ?). Un dieu debout ou assis sur un tertre ; de ses épaules naissent des épis ou des branches. Attribut : le capridé.

Kadi. Divinité de justice. Autrefois, terre créatrice. Un serpent, parfois à buste humain.

Nouskou. Dieu du feu. Attribut : une lampe en forme de sabot.

Ishtar. Déesse de la guerre. Femme armée, des épaules de qui naissent des armes ; parfois ces armes sont la masse d'armes appelée *moulmoullou* dont la tête, à piquants, a la forme d'une étoile. Attributs : l'étoile, le lion ; parfois une sorte d'arme analogue à celle de Ninourta, mais qui est en réalité un vase à anse double.

Baou. Déesse créatrice. Attribut : un gros oiseau.

Goula. Déesse de la santé. Attribut : le chien (comme plus tard pour Asklépios).

Homme-oiseau. Peut-être l'âme, qui dans l'au-delà est « revêtue d'un vêtement d'ailes », peut-être le dieu-oiseau Zou qui déroba les tablettes du destin. Le personnage est toujours l'objet d'un jugement, ce qui s'adapte à l'une ou l'autre des interprétations.

Haute-Syrie et Asie mineure.

Le Grand-Dieu. Guerrier vêtu d'une courte tunique, coiffé du casque à longue pointe d'où s'échappe une banderolle bouclée à son extrémité. Attributs : la montagne, le foudre, la hache, le taureau, le cerf, l'aigle.

Adad. Autre aspect du Grand-Dieu. Attributs : la montagne, le foudre, le taureau.

Le Dieu-fils. Personnage vêtu d'un manteau ouvert laissant apercevoir une courte tunique. Haut bonnet ovoïde. Attribut : la hache.

Martou, dieu d'Amourrou. Autre aspect du Dieu-fils. Personnage vêtu d'une tunique à pans laissant les jambes libres. Il tient la masse d'armes. Attributs : le bâton courbe du pasteur, le capridé.

La Grande Déesse. En Asie-Mineure et Haute-Syrie, femme long-vêtue, coiffée d'une tiare cylindrique d'où part un voile qui l'enveloppe. C'est la déesse de fertilité. Attribut : la panthère ou le léopard.

En Haute-Syrie. Déesse de fertilité : femme vêtue de kaunakès et coiffée de la tiare à cornes. Elle est connue sous le nom de *Shala*. Le serpent est un de ses attributs. Quand elle porte le nom d'*Isharra*, son emblème est le scorpion.

Comme déesse de fécondité; en Haute-Syrie : déesse, le corps de face, la tête de profil, se dévêtant devant le fidèle. Attribut : l'oiseau.

En Mésopotamie (sous la Première Dynastie), femme, corps et tête de face, entièrement nue, aux mains ramenées sous les seins ; ses cheveux encadrent son visage et se relèvent en boucles aux extrémités, comme dans la coiffure de la déesse égyptienne Hathor. Cette coiffure isolée sert d'emblème à la déesse.

Phénicie.

Les représentations divines en Phénicie sont fort rares ; nous avons dit que la divinité est figurée le plus souvent sous forme bétélyque, aniconique. Néanmoins, dans certains exemples comme la Stèle d'Amrit, où le dieu est debout sur un lion porté lui-même par des montagnes, et où nous le voyons brandissant un rudiment

de harpé pour châtier un lion qu'il soulève comme un simple lièvre, il apparaît que nous avons affaire à une sorte de dieu créateur, à la fois maître des sommets et dieu solaire, comme le disque dans le croissant et le disque ailé le donnent à penser, bref à une traduction de basse époque du Grand Dieu.

Telles sont les principales représentations divines figurées sur les monuments ; je ne pousse pas plus loin cette énumération ; on pourrait lui consacrer un long travail sans épuiser pour cela le sujet.

Les Génies.

Ce sont le plus souvent des êtres imparfaits, mi-hommes, mi-animaux ; d'aspect débonnaire lorsque ce sont de bons génies,



Fig.288. — Lion et taureau ; la croix de Malte. Empreinte de cylindre. Suse. Un peu avant 3000 avant J.-C.

terrifiants quand il s'agit des mauvais. Les uns possèdent un corps humain et une tête d'animal : lion, dragon, taureau, aigle. Les autres ont une tête humaine et un corps d'animal : aigle, taureau, lion.

D'autres et ce sont des génies bienfaisants, des génies d'une classe supérieure, sont représentés sous la forme d'hommes vêtus de la courte tunique recouverte du châle drapé qui laisse libres les mouvements des jambes ; ils sont nu-tête ou coiffés de la tiare à cornes et sont munis de deux paires d'ailes pour exécuter facilement les ordres des dieux.

Selon Heuzey, les personnages des bas-reliefs assyriens, nu-tête, les cheveux ceints d'un bandeau, faisant le geste de la prière et apportant l'offrande d'un chevreau ou d'une tige à plusieurs

branches qui ressemble au fruit d'un pavot, seraient eux aussi des génies, et non des fidèles, ni des prêtres.

Bifrons. Type du Janus latin. Messager de la divinité infernale ; ce double visage indique sa double nature et son rôle d'agent de liaison entre les mortels et le dieu.

Les héros.

Gilgamesh. Personnage nu, à taille fine, dont le visage est orné d'une longue barbe et dont les cheveux s'épandent en plusieurs étages bouclés, sur les épaules. Il lutte avec Enkidou dont il fera son compagnon, ou avec les animaux sauvages. Selon R. Heidenreich ¹ on se serait mépris sur cette représentation. Il s'agirait de Doumouzi, mêlé aux autres fils du dieu Ea. Si dans quelques représentations, l'hypothèse est plausible, dans la plupart des cas les scènes représentées ne s'appliquent pas au mythe de Doumouzi. Noter que Gilgamesh ne porte jamais la tiare à cornes.

Enkidou. Taureau à buste d'homme associé à Gilgamesh, ce qui concorde avec les données de l'épopée, tandis que l'association de ce personnage avec Doumouzi serait peu explicable.

Etana. Une épopée nous apprend qu'Etana voulut atteindre le ciel en s'y faisant porter par un aigle (p. 311). Certains cylindres nous le montrent quittant la terre, tandis que les chiens et les bergers le suivent des yeux dans son ascension (fig. 146).

Les humains.

Peu de chose à en dire ; dans les scènes religieuses ils sont reconnaissables à ce qu'ils portent la tête rase et à ce qu'ils sont imberbes ; de même lorsqu'il s'agit de statues. Nous verrons maintenant quelles sont les attitudes qui les font reconnaître.

Costumes et attitudes.

Ce que nous venons de dire du costume des dieux nous permet d'être bref. Le dieu porte traditionnellement la tiare à cornes et le costume de laine à longues franges appelé kaunakès ; à haute époque, le fidèle est nu devant la divinité, puis vêtu à partir de la ceinture, puis entièrement vêtu ; il porte aussi le kaunakès, mais sa tête rase, l'absence de barbe et de coiffure le font reconnaître ; plus tard sa robe devient la robe longue ornée de frange et la coif-

1. Cf. Bibliographie.

ture le turban, comme pour le dieu, mais pour ce dernier, l'attribut le désigne toujours.

Les attitudes fixées par l'iconographie sont les suivantes : Le dieu peut être assis ou debout, le fidèle toujours debout devant le dieu, pas à genoux. Le dieu tient d'ordinaire à la main un objet ayant la forme d'un cercle accolé à un bâton ; la signification n'en est pas connue, mais il s'agit d'un emblème de pouvoir ; parfois, il offre au fidèle un petit vase ou une coupe. S'agit-il de la libation



Fig. 289. — Lion attaquant. Empreinte de cylindre. Suse. Un peu avant 3000 avant J.-C.

qu'il accepte du fidèle, ou au contraire lui offre-t-il les eaux vivifiantes ? Il serait imprudent de se prononcer ; parfois encore, nous l'avons vu, il peut boire avec un chalumeau au même vase que l'adorant. Le plus souvent, le dieu est dans l'attitude du commandement, le bras à demi-tendu.

Il y a plusieurs façons d'exprimer la subordination à l'égard d'un supérieur ou d'un dieu. Ce sera, par exemple, le geste de la prière, consistant à lever à demi le bras en tenant la main ouverte, la paume dirigée vers la divinité, mais comme l'artiste ne peut rendre cette attitude sur un bas-relief, il dessine la main face au spectateur comme si le personnage en tournait le bord vers son visage.

Cette attitude est habituelle sur les cylindres-sceaux ; elle est facile à réaliser et se voit bien. Au contraire, dans la statuaire, l'artiste préfère donner à son personnage la seconde attitude de respect qui consiste à le représenter les bras ramenés sous la poitrine et les mains serrées l'une par l'autre. Presque toutes les statues humaines reproduisent ce geste, puisqu'elles étaient consacrées à la divinité.

De la même façon, le bras à demi dressé indique le personnage qui parle, mais dans ce cas l'avant-bras est oblique, tandis que dans la prière il est vertical. Le bras étendu obliquement vers la terre indique le personnage qui écoute et reçoit des ordres.

Scènes et thèmes favoris.

S'il est des thèmes de la sculpture que nous ne rencontrons que rarement dans les œuvres de l'Asie Antérieure, il en est d'autres

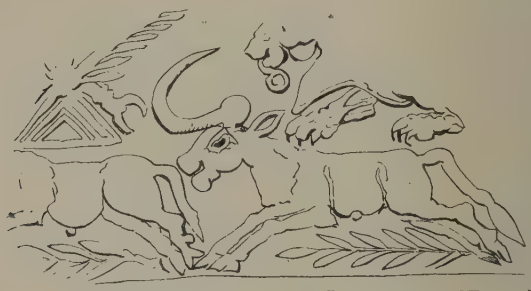


Fig. 290.— Taureaux courants; au-dessus de l'un l'aigle éployé (héraldisé); au-dessus de l'autre, le lion. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

qui y reviennent avec fréquence et qu'il convient d'énumérer. Quelques-uns figurent sur les grands monuments, la plupart sur les cylindres-sceaux dont tant de spécimens sont parvenus jusqu'à nous.

Tout d'abord d'innombrables représentations de divinités, de fidèles isolés, puis de fidèles devant le dieu. A partir de la dynastie d'Our, le thème nommé par Heuzey, « de la présentation » d'un fidèle conduit devant le dieu principal par son dieu-patron, est chose courante. A l'époque kassite dominant les représentations du dieu seul sur les cylindres, et celle des emblèmes divins sur les koudourrou. D'autres fois, comme sur les cachets de l'époque néo-babylonienne le fidèle est représenté devant l'emblème de la divinité.

Mais il existe des scènes plus complexes; à l'époque archaïque des scènes agricoles que reproduisent la grande et la petite sculpture (Tell-el-Obéid et les cylindres); des scènes de sacrifice (époque des patési, de Hammourabi, époque assyrienne). La représentation

de musiques religieuses semble fréquente vers le milieu du second millénaire (stèles de Goudéa et de Our-Naminou).

Enfin les scènes de combat : à l'époque archaïque, combat de héros contre les animaux sauvages ; le motif qui persiste à travers toute l'histoire reprend de la vigueur à l'époque assyrienne (cylindres), en même temps qu'apparaissent de plus en plus fréquentes les chasses divines ou royales. Les scènes de guerre et de triomphe sont attestées à tout moment de l'histoire (Stèles : des Vautours, de Sargon, de Naram-Sin, d'Anoubanini, etc.).

Dans ces scènes, certains thèmes reparaissent sans modification ;



Fig. 291. — Taureau chargeant. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

le dieu qui emprisonne les ennemis vaincus dans son filet se retrouve dans la Stèle des Vautours et dans celle de Sargon, les vautours qui déchiquettent les cadavres sur le champ de bataille sont reproduits dans la Stèle des Vautours, sur une stèle élamite du Louvre, sur les bas-reliefs de l'époque des Sargonides ; le dieu ou le roi cassant la tête de l'ennemi vaincu se voit sur un fragment archaïque de Tello (fig. 237), mais aussi sur une Stèle du Louvre datant de l'époque de la Première Dynastie ¹.

Cet amour de la répétition dans tous les domaines artistiques, qui est l'apanage des primitifs et qui se traduit aussi dans les thèmes de la sculpture égyptienne, est un trait constant de l'art de l'Asie Antérieure ; ces thèmes plastiques vont de pair avec les formules *ne varietur* et l'emploi d'épithètes fixes dans la littérature.

Ce ne sont que quelques exemples, pris au hasard, parmi tous

1. H. De Genouillac, *Ancienne stèle de Victoire* · R A, VII, p. 151-156.

ceux que l'étude des monuments peut mettre en lumière ; ils suffisent je pense à montrer l'existence et l'importance des règles iconographiques dans l'art de l'Asie antérieure ancienne.

DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES DE L'ART DE L'ASIE OCCIDENTALE ANCIENNE.

Bien que nous renoncions à présenter cet art selon ses répartitions régionales, il n'en reste pas moins que les monuments que nous étudierons appartiennent à diverses provinces géographiques et que ces groupements malgré leurs caractères communs présentent entre eux des différences qui leur donnent leur physionomie propre.

Art sumérien.

Son centre d'élection est le pays de Sumer, c'est-à-dire la Basse-Mésopotamie ; il s'étend au pays d'Akkad et à l'Assyrie au début de l'histoire ; au même moment il fleurit en Elam. Attesté par les premiers monuments de ces divers territoires (avant 3.000 avant J.-C.), l'art sumérien cesse d'exister au moment de l'établissement de la Première Dynastie babylonienne.

Art élamite.

Deux périodes à considérer dans cet art.

1^o La période proto-élamite, antérieure de plusieurs siècles aux plus anciens monuments sumériens et qui présente à l'état rudimentaire la plupart des traits qui caractériseront l'art sumérien ;

2^o L'art élamite proprement dit qui, à sa première période, est de l'art sumérien et plus tard reflète les tendances de l'art de Babylone dont l'Elam est voisin.

Art babylonien.

Prend la suite de l'art sumérien ; s'il existe déjà en germe à l'époque d'Agadé, c'est seulement à partir de la Première Dynastie babylonienne qu'il remplace vraiment l'art sumérien. Nous n'avons guère de monuments de cet art ; l'époque kassite a peu produit ; au premier millénaire, l'art babylonien est éclipsé par l'art d'Assyrie, et pour l'empire néo-babylonien nous ne possédons à peu près que des témoignages de son architecture.

Art assyrien.

Au début de l'histoire, l'Assyrie, au point de vue artistique, relève de Sumer ; plus tard nous voyons, par la glyptique, son art se constituer peu à peu ; nous le saisissons notamment dans les tablettes de Kerkouk (seconde moitié du deuxième millénaire). Il nous apparaît comme la suite logique de la glyptique propre à la colonie assyrienne de Cappadoce de la fin du troisième millénaire.

L'art des Sargonides est l'aboutissant naturel de la glyptique de



Fig. 292. — Taureaux et capridés. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

Kerkouk et des quelques grands monuments qui en sont contemporains.

Art perse.

A la chute des empires d'Assour et de Babylone, les Perses se substituent aux Assyro-Babyloniens et recueillent leur héritage artistique. Ils sont les continuateurs de l'art assyrien, mais plutôt de l'art de Sargon que de celui d'Assourbanipal. En art décoratif, ils n'ajoutent que peu aux motifs de leurs prédécesseurs. L'emploi extensif de la pierre vient changer le caractère de l'architecture. C'est dans l'art perse, légèrement modifié par les Sassanides que, plus tard, l'école d'art musulman de l'est trouvera son point d'appui.

Art hittite.

S'étend sur deux champs bien distincts, sur l'Asie Mineure et sur la Haute-Syrie.

1^o En Asie Mineure, son foyer le plus ancien connu est à l'est de la Cappadoce ; il rayonne ensuite sur toute la péninsule où l'art phrygien le remplace au premier millénaire.

2^o En Haute-Syrie, il est représenté par les sites de Zendjirli, Karkémish pour ne citer que les principaux.

Art syrien.

Dès 1898 Clermont-Ganneau¹, le P. Ronzevalle², Heuzey³, signalaient des monuments qui devaient être les pierres d'attente d'un art syrien à dissocier de l'ensemble de l'art de l'Asie Occidentale. J'ai publié en 1924 des monuments⁴ qui pouvaient être rattachés à ce groupe⁴ et, il y a quelques mois M. Dussaud, dans une magistrale étude rapprochait les divers monuments qui peuvent constituer des témoins de l'art syrien du II^e millénaire⁵.

Des termes « syro-cappadocien » et « syro-hittite ».

Convient-il, à la suite de ces travaux, d'abandonner ces deux termes ? S'il ne s'agissait que d'une question de mots, la chose serait de peu d'importance. Notons cependant que lorsque nous parlons d'art « syro-cappadocien » pour désigner l'art de Syrie et Cappadoce de la fin du III^e millénaire, nous désignons un complexe où entrent et se mêlent le syrien et le cappadocien.

Nous avons en effet comme uniques témoignages d'art à cette époque en Cappadoce : 1^o des cachets qui sont asianiques et plus spécialement proto-hittites, puisqu'à ce moment la population autochtone de la région est constituée par ce qu'on nomme les Proto-Hittites (cf. la langue des noms propres des possesseurs de ces sceaux) ; 2^o des cylindres qui sont sous l'influence directe de l'art sumérien archaïque, et qu'emploie la colonie sémitique de Cappadoce.

En revanche, à la même époque nous connaissons en Haute-Syrie : 1^o des cachets qui s'apparentent d'une part à ceux de l'Elam et de l'autre à ceux de Cappadoce ; 2^o des cylindres qui sont à rapprocher de ceux de la colonie sémitique de Cappadoce.

Il y a donc là un chassé-croisé d'influences qui se traduit par des

1. *Recueil d'archéologie orientale*, II, p. 26.

2. *Notes et Études (Mélanges de la Faculté St-Joseph)*, p. 132, pl. V.

3. *La glyptique syrienne et le symbole du vase jaillissant : Origines Orientales de l'art*, p. 172.

4. *Syria* 1924, p. 209-211, pl. LII et LIII.

5. *L'art syrien du deuxième millénaire avant notre ère ; Syria* 1926.

monuments de même ordre, qui nous donne des cachets analogues en Syrie et en Cappadoce, des cylindres analogues en Cappadoce et en Syrie. Pourquoi ne pas garder, pour désigner ce complexe, le terme commode de « Syro-Cappadocien » ?

Maintenant, qu'on isole mieux certains monuments d'art syrien, convient-il d'abandonner le terme syro-hittite qui est d'acception très étendue ? Il me paraît avoir son utilité ; il désigne du point

de vue géographique une aire où la civilisation syrienne a été recouverte par celle des Hittites et si on l'applique aux monuments, certaines productions qui, originaires de Syrie, sont sous l'influence des Hittites. Il me semble impossible d'accepter la théorie d'un art syrien tout à fait indépendant, pour cette raison que l'arrivée des Hittites et leur influence seraient postérieures à l'éclosion de cet art. J'ai défini moi-même en glyptique, toute



Fig. 293. — L'arbre sacré et les capridés ; interprétation libre du motif. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

une classe de cylindres qui ont été gravés sous l'influence mésopotamienne et qui propagent en Babylonie, à l'époque de la Première Dynastie babylonienne certains motifs (Adad au taureau, Déesse nue, Personnage à la masse d'armes, etc.) qui semblent avoir eu une vogue considérable en Syrie¹. A côté de ces cylindres assez simples, il en est d'autres qui reproduisent les mêmes personnages et dont le champ est chargé d'une multitude de symboles comme celui des cylindres sumériens archaïques. Ce n'est pas à ces derniers que la tradition directe remonte ; l'intermédiaire se trouve dans la classe des cylindres cappadociens. Puis l'on peut dissocier une multitude de cylindres où apparaissent des personnages nouveaux, ou à costumes différents ; ce sont là des cylindres syro-hittites. M. Dussaud les classe comme syriens et les rapproche des monuments qu'il étudie ; cette vue est tout à fait juste quant à leur provenance géographique ; mais si nous prenons cette classe de

1. *Glyptique syro-hittite*, p. 57 et suiv.

monuments nouvellement délimitée, grands et petits, à quoi pouvons-nous la comparer ? A l'art babylonien de même époque ? Nullement ; mais uniquement aux productions qui sont caractéristiques de l'art hittite.

Je dis comparaison, je ne prononce pas le mot identité ; il est tout naturel que les populations de la Haute-Syrie qui n'avaient pas la composition ethnique de celles de la Cappadoce du ¹¹e millénaire, aient eu un art un peu différencié, mais la parentés'y retrouve. Sans doute Heuzey, du fait que ces cylindres avaient été trouvés en



Fig. 294. — Taureaux et arbre sacré. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 2900 avant J.-C. L'arbre est le conifère de l'époque d'Agadé.

Syrie, répugnait à y voir de l'Art influencé par les Hittites, dont il lui paraissait qu'on exagérait trop l'importance. Mais alors, il ne pouvait prévoir les archives de Boghaz-Keui. Or leur témoignage et celui des autres données historiques que nous possédons semble formel sur l'importance des Hittites en Syrie au ¹¹e millénaire avant J.-C.

A la fin de la Première Dynastie vers 1925, un raid hittite saccage Babylone comme nous l'apprend la Chronique babylonienne, mais auparavant Mourshilish I avait conquis Alep, Alep que les prédécesseurs de Mourshilish avaient laissé bienveillamment grandir ¹. C'est à partir de cette date que s'échelonnent tous ces monuments syriens dont l'art est à rapprocher de celui des Hittites. Pour l'infiltration hittite dans toute la Syrie jusqu'en Palestine même, ne pouvons-nous faire état des traditions de la

1. Traité entre le roi des Hittites, Mourshilish II et le roi d'Alep Rimi-sharma, dans : P. Dhorme, *La plus ancienne histoire d'Alep : Syria*, 1927, p. 34 et suiv.

Bible qui nous montre Abraham achetant la caverne d'Hébron aux Hittites qui sont les habitants du pays, ou qui apostrophe Jérusalem sur son ascendance amorrite et hittite ?

Ce ne sont que des traditions, mais qu'étaient de fortes coïncidences : la stèle de Cheikh-Khan (fig. 47) montrant que l'art influencé par les Hittites s'est propagé jusqu'à l'est de la Mer Morte ; les lettres d'El Amarna qui nous font voir les Hittites sur place, progressant d'une ville à l'autre, et ce n'est pas alors un rideau d'envahisseurs descendant du nord, c'est une nouvelle vague d'un flot ayant pénétré bien plus au sud, car à Jérusalem règne à ce moment Abdou-Héba (serviteur de Héba) dont le nom a dans ses éléments celui d'une divinité hittite. Tout le millénaire est jalonné de points de repères hittites en Syrie.

Art phénicien.

S'étend à toute la côte syrienne et va jusqu'à l'arrière-pays ; mais il a peu de cohésion. Lorsqu'il apparaît au début du III^e millénaire, il est purement égyptien ; après environ un millénaire d'éclipse nous y retrouvons l'influence égyptienne, celle de l'Egée et peut être celle des pays du nord (Caucase). Tout au long de son histoire, le même souci d'imitation inspirera les productions phéniciennes ; lorsque l'art grec existera, la Phénicie se mettra à l'école de ces nouveaux maîtres.

Art judaïque.

De celui-ci, nous aurons peu à dire dans ces volumes, car presque rien n'en est parvenu jusqu'à nous qui ne soit de très basse époque. Le Temple de Salomon qui devait être l'expression la plus parfaite de l'art judaïque a été totalement détruit ; nous ne pourrions citer que quelques petits monuments au cours de cette étude, rien qui ait appartenu à un ensemble important.

CHAPITRE II

L'ART ARCHAÏQUE DE L'ELAM ET DE SUMER

I. ELAM

INTERPRÉTATION DES MONUMENTS

Les monuments si nombreux trouvés depuis l'époque où fut fondée l'Assyriologie, les multiples campagnes de fouilles qui ont été entreprises en Asie Antérieure depuis lors ne doivent pas nous donner une fausse sécurité ; comme je l'ai dit plus haut presque tout reste à faire, malgré ce qui a été accompli. Pour de vastes territoires, pour des périodes de grande durée, nous ne possédons aucun document. Les conclusions sont provisoires ; si l'avenir ne les dément pas, les recherches futures les compléteront certainement. Il y a trop de possibilités de découvertes dans l'archéologie orientale, pour qu'on puisse nier ce que nous n'avons pas encore trouvé.

Enfin, il ne faudra pas perdre de vue les conditions dans lesquelles se constituent les formules d'art. Les courants d'influence ne sont jamais simples ; ils procèdent par flux et reflux et le choc en retour est la règle. Si, dans quelques milliers d'années, on étudie l'histoire de l'Europe, on trouvera le souvenir du bouleversement formidable qu'ont été les grandes invasions du ^{ve} siècle et l'empreinte qu'elles ont laissée sur l'art, mais tels mouvements accessoires, par exemple le goût chinois au ^{xviii}e siècle, dont on recueillera cependant des témoignages artistiques, risquent de n'être pas expliqués, faute de connaître les événements, d'importance minime dans l'histoire de l'humanité, qui lui ont donné naissance.

De même, dans l'histoire de l'art oriental, nous avons tendance à n'envisager que les grands courants, au détriment du va-et-vient des influences, dû surtout aux mouvements commerciaux et à des expéditions dont l'importance, avec le recul du temps, nous échappe. Aussi, ai-je insisté sur le rôle du commerce et des voies de communication dans la haute antiquité ; c'est par là qu'ont

passé les motifs, les modes, d'un pays à un autre ; on s'est engoué de l'étranger, on a réagi contre lui, jadis comme aujourd'hui ; nous en avons quelques preuves tangibles, tandis que le plus souvent, les documents écrits n'en ont pas gardé la trace.

LE PREMIER STYLE

Exploration du Tell de Suse.

Les plus anciennes manifestations artistiques en Asie Occidentale proviennent de l'Elam, c'est-à-dire du point le plus extrême, au sud-est, de l'aire qui fait l'objet de notre étude. Sur le gigantesque tell de Suse vivait la plus vieille population qui nous ait laissé des traces de son activité.

J. de Morgan, alors directeur de la Mission française qui explore le tell depuis plus de vingt-cinq ans, avait toujours pressenti de quel intérêt serait l'exploration des parties les plus basses de la colline. Dès 1891 il reconnaissait par des



Fig. 295. — Le griffon. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

sondages, répétés à plus grande échelle en 1897, la présence dans les couches profondes du tell d'une civilisation très ancienne et très personnelle qu'il lui tardait de mieux connaître. Prétendre décaper le tell sur toute sa surface, couche par couche, était une entreprise à laquelle il fallait renoncer, aussi de Morgan résolut-il, sur le point qu'il avait choisi, le tell de l'Acropole, de procéder par tranchées et par cinq niveaux de cinq mètres chacun. En 1907 et 1908 seulement, il parvint à la partie basse des ruines ; les cinq couches de débris reposaient sur une éminence de terre vierge, argile jaunâtre émergeant de neuf mètres à peine au-dessus de la plaine de Suse dont la constitution alluvionnaire est celle de la plaine de Mésopotamie. Au temps du début de l'histoire, vers 3000 avant notre ère, la région était un marécage semé d'îlots et le fond du golfe Persique se trouvait tout au plus à 100 kilomètres de Suse. Les sondages pratiqués à travers ces bancs d'argile, atteignirent la nappe d'eau souter-

raine à environ deux mètres au-dessous de la surface du sol. Les vingt-cinq mètres de déblais qui surplombent cette éminence primitive, représentent les restes des civilisations qui se sont succédé sur place. Nous avons dit les raisons de cet exhaussement continu des sites de l'Asie Antérieure : l'emploi de la brique d'argile crue qui redeviendra poussière, la coutume de pilonner les restes d'édifices et de rapporter au-dessus un nouveau lit de terre pour édifier le terre-plein de la construction suivante, en sont les plus grandes causes. Il était, d'ailleurs, nécessaire de rehausser insensiblement la terrasse artificielle sur laquelle on bâtissait les édifices. Le limon



Fig. 296. — Le motif du chapiteau à têtes de taureaux ou à têtes de capridés. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

que charrient les fleuves relève peu à peu le niveau de leur lit, et partant celui des eaux d'infiltration. Outre cela, il y a une tendance générale à l'exhaussement du sol du fait du vent qui apporte le sable, de la corruption de la végétation annuelle, et des déchets de toutes sortes. Le Forum romain était à peu près recouvert au bout d'une douzaine de siècles ; on accédait à Notre-Dame de Paris par un escalier de plusieurs marches ; aujourd'hui l'intérieur est en contre-bas du parvis.

D'après les divers sondages exécutés sur le tell de l'acropole de Suse nous pouvons établir un diagramme des couches de débris qui le composent et qui lui donnent une hauteur totale d'environ trente-cinq mètres au-dessus de la plaine.

Si nous donnons le chiffre 0 au niveau de la plaine, nous avons, à deux mètres au-dessous de 0, les eaux souterraines ; à dix mètres environ au-dessus du sol, le sommet des collines où se sont établis les premiers Susiens, puis trois mètres de déblais répondent à

l'époque archaïque que nous allons étudier ; une couche de cinq à sept mètres correspond à l'époque de transition, à celle du « Second Style » et va jusqu'au temps de Naram-Sin, environ ; la zone supérieure atteint l'époque de Hammourabi, ce qui nous mène à peu près jusqu'à mi-hauteur du tell. Le reste est composé de plus de dix mètres de débris datant de la période comprise entre le règne de Hammourabi et la dynastie des Achéménides. L'époque



Fig. 297. — Chasse au lion. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

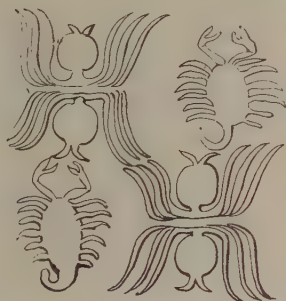


Fig. 298. — Scorpions. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

qui va des Achéménides jusqu'à nos jours, n'est représentée que par cinq mètres environ, en raison de l'activité décroissante de la vie sur le tell de Suse.

La nécropole.

Au point le plus bas de la fouille, la mission rencontra la nécropole des premiers habitants de Suse.

De quelle époque date-t-elle ? Au moins du milieu du quatrième millénaire avant notre ère, sans doute même des premiers siècles de ce millénaire. Puisque le sol vierge se trouve sous la nécropole, ainsi que l'ont vérifié les sondages, elle correspond donc au début de la civilisation en ce point. On a cru reconnaître les traces d'une enceinte d'argile, entourant la ville primitive autour de laquelle étaient groupées les tombes par agglomérations, comme nous les disposons aujourd'hui dans nos cimetières suburbains. La nécropole se compose de sépultures très rapprochées, superposées sans ordre, et formant une couche d'à peu près trois mètres d'épaisseur. Les corps ont été placés en positions variables, souvent allon-

gés et sans orientation ; la nature du sol et la pression les ont écrasés ; aucun ossement n'a pu être recueilli. Un mobilier funéraire est de règle dans ces tombes ; il était placé près de la tête et consiste en vases, armes et outils ou objets de parure, selon qu'il s'agit d'hommes ou de femmes. Pour environ deux mille sépultures explorées, on a recueilli plus de 4.000 vases, dont peut-être 2.500 étaient peints ; mais beaucoup ont été écrasés par le poids des terres. Ces vases étaient au nombre de trois ou quatre par sépulture,



Fig. 299. — Fabrication des vases. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

rarement cinq : un grand vase tronc-conique (fig. 171 à 180), une ou deux coupes (fig. 181 à 185), un ou deux vases en forme de cratère (fig. 186 à 188) se rapprochant du bocal (fig. 189) ; dans les tombes féminines se trouve en plus, une sorte de petit vase de terre ou de pierre grise en forme de cornet dont la pointe se termine en boule (fig. 190). La ville à laquelle appartient la nécropole a donné peu de chose sur la surface qui a été explorée : des débris de vases analogues à ceux des sépultures, un casse-tête, des figurines de terre cuite ; nous y reviendrons.

Contenu des sépultures. La céramique.

La céramique de la couche la plus profonde et que nous nommerons avec M. Pottier qui en a fait une étude magistrale, du « Premier Style », offre les caractères suivants. La pâte est faite d'une argile pure et fine, mélangée de silice, renfermant peu ou pas d'impuretés, pas de fer puisqu'elle garde à la cuisson une couleur blanc jaune et ne vire jamais au rouge. Par suite de la cuisson à une température de 900° environ, la pâte conserve une certaine poro-

sité. Les formes sont régulières et accusent l'emploi d'un tour ; bien entendu pas celui qui est en usage aujourd'hui, mais sans doute une sorte de plateau tournant comme les fresques égyptiennes en représentent. Avec une telle « tournette » ou « girelle », les parois offrent des inégalités qu'il faut corriger ensuite en raclant la pièce avec une pièce de bois qu'on nomme une « estèque ». Nous remarquons la trace de cet instrument sur les flancs des poteries de Suse. Presque tous les vases se ramènent à trois types : le gobelet, l'écuelle pro-



Fig. 300. — Différentes formes de vases (cf. fig. 274). Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

fonde, une sorte de marmite ou bocal, c'est-à-dire : le verre, l'assiette et la bouteille nécessaires à la nourriture des morts comme des vivants, car des débris de ces mêmes vases se sont rencontrés aussi bien à Tepé-Moussian, site éloigné de 150 kilomètres de Suse, qu'à Suse même au niveau des habitations. Certaines de ces marmites ont cependant un bec en forme de tube rectiligne, piqué un peu obliquement sur la panse, elles rappellent la forme d'une « théière » (fig. 191). Ces vases n'ont jamais d'anse, tout au plus de petites protubérances de la paroi percées d'un trou où passe un lien de suspension. Pas de couvercle non plus ; une écuelle renversée en tenait lieu le cas échéant. Le fond est plat, la pièce assez stable, et l'artiste, grâce à sa grande habileté, a élevé de hautes pièces (jusqu'à 35 centimètres), en gardant aux parois une minceur extrême, assez égale. On remarque de temps en temps certaines formes sortant de l'ordinaire : le bol (fig. 192, 193), le bocal (fig. 194, 195), un récipient en forme de verre cylindrique (fig. 196), et de grandes coupes montées sur pied (fig. 197, 198).

La couleur est appliquée directement sur l'argile, sans couverte

ni engobe ; elle est unique, c'est-à-dire que les diverses teintes obtenues proviennent soit du degré de cuisson, soit du séjour des poteries dans la terre. La couleur, qui était un noir assez brillant et a passé au brun violacé, verdâtre, était appliquée sur l'argile sèche, au pinceau, avant la cuisson. La qualité de cette couleur noire est remarquable et ne se retrouvera plus aux époques suivantes. L'analyse ¹ a prouvé qu'il s'agit d'un oxyde de fer manga-



Fig. 301. — Greniers à mettre le grain. On le versait par le sommet à l'endroit où est appliquée l'échelle. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

nésifère naturel, associé à un fondant alcalin ; ce noir rappelle le noir des Grecs, mais il est moins beau et plus lourd.

Le décor est à première vue géométrique (fig. 199) ; il se compose de triangles diversement combinés, de losanges, de chevrons, de croix à branches égales, de croix en X, de svastikas, de quadrillés, damiers, zigzags, cercles concentriques, triangles à côtés courbes, ce qui assure l'origine la plus lointaine à des ornements comme la croix, le svastika, les cercles concentriques, la croix de Malte.

On y trouve le végétal (rameau, arbre, feuilles, rosace), l'animal (échassiers, oiseaux volants, bouquetin, chiens courants ou au repos (fig. 200), ânes, tortues, insectes et lézards), l'homme, et les objets mobiliers : bûches (?) plantées sur une base, fers de bûche superposés, carquois pleins de flèches ² (fig. 201).

Le végétal, l'animal et le personnage sont fortement stylisés ; c'est-à-dire qu'ils prennent un aspect schématique, anguleux et géométrique qui les rapproche du décor géométrique général.

1. *Délégation*, XIII, p. 160.

2. Selon P. Toscanne, il ne s'agirait pas du carquois, mais de petits oiseaux dans leur nid, explication vraisemblable : *RA*, XIII, pp. 193-203.

Mais il y a plus ; on remarque une sorte de transition entre le décor géométrique et le décor animé ; une stylisation à outrance de certaines parties de ce décor qui fait du décor animé un faux géométrique. Le musée du Louvre qui expose une riche collection de ces vases a mis en vitrine les plus caractéristiques et les mieux conservés, mais il en est d'autres moins parfaits, où se retrouvent tous les intermédiaires servant de transition d'un motif à l'autre.

C'est ainsi que les cornes du bouquetin, démesurément agrandies forment un cercle presque complet (fig. 202), que le corps des bouquetins ou des chèvres est simplifié en deux triangles unis par un sommet. D'autres fois deux bouquetins sont soudés par le



Fig. 302. — Animaux sauvages rabattus dans des enclos. Empreinte de cylindre. Suse. Vers 3000 avant J.-C.

milieu du corps et terminés à droite et à gauche par une tête ; alors, le corps s'étire, les têtes deviennent une ligne brisée minuscule, le nombre des pattes est augmenté et voici produite la forme en peigne où seuls, deux petits crochets aux extrémités permettent de reconnaître le prototype. Des ailes d'oiseaux stylisées prennent l'aspect de branches feuillues ; une partie du corps humain, le tronc, sans tête, des épaules à la ceinture, devient motif décoratif ; sa répétition produit une série de triangles posés sur leur sommet et étayés par deux verticales qui sont des bras. Dans ce dernier cas, l'artiste aboutit à la stylisation du corps humain ; il reproduit le type à taille mince, paradoxalement fine, qui sera plus tard celui qu'affectionneront aussi les artistes égéens ; en même temps la ligne horizontale formant la limite supérieure du buste, crée une silhouette à épaules larges, qui, elle aussi, sera adoptée

par les artistes de Sumer dont l'idéal humain est un buste en « porte-manteau », la tête enfoncée dans les épaules.

Le potier des vases du Premier Style a déjà réuni les éléments typiques de ce qui sera le « canon » de l'artiste en différents points de l'Asie Occidentale.

D'autres fois, le potier voulant représenter des échassiers au sommet de son vase, les stylise ; les pattes sont écourtées au point de presque disparaître ; le corps n'est plus qu'un trait oblique ; le



Fig. 303. — Stylisation de motifs. Deux avant-trains de capridé sont soulés l'un à l'autre. Cylindre de Suse. Vers 3000 avant J.-C.

cou s'allonge hors de proportions, et le bec forme un petit crochet ; l'ensemble paraît composé de lignes en zigzags dont la verticale est la partie seule importante ; si on regarde le dessin de plus près, on y retrouve l'échassier primitif ayant servi de modèle à cette déformation.

Cette stylisation du motif animé pose un problème.

Jusqu'ici, on admettait ¹ que le décor géométrique avait précédé le décor naturaliste ; à Suse au moins, car il serait peut-être imprudent de généraliser, nous sommes assurés de l'inverse. L'artiste a commencé par dessiner ce qu'il avait sous les yeux, animal, végétal, objet fabriqué. C'est, peu à peu, à force de reproduire le motif, qu'il l'a assimilé à un ornement géométrique et qu'il est arrivé à réduire l'un à l'autre. La conclusion qui se dégage de cette constatation et que M. Pottier a mise en lumière, c'est le temps prodigieux que suppose cette transformation. Combien il dut falloir

1. Cf. Pottier, *Les vases peints de l'Acropole de Suse, Délégation*, t. XIII pp. 39 et 40, en note, où se trouve la bibliographie des principaux ouvrages écrits sur cette question.

d'essais et de répétitions à ces artistes primitifs (car c'est, malgré tout ce qu'elle a de brillant, dans cette catégorie que doit se ranger la civilisation la plus archaïque de Suse), pour faire passer insensiblement le décor animé dans le décor géométrique ! Quel passé lointain suppose déjà l'art de la nécropole susienne !

Tel n'est point l'avis de M. Frankfort ¹ pour qui il est impossible



Fig. 304. — Plaque de bitume sculpté provenant de Suse. Une dépression occupe le centre de la plaque. De chaque côté, personnage nu. Dans le haut, deux serpents stylisés. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

de supposer un long développement à une telle céramique, et pour qui l'artiste a rendu sous cette forme abstraite tout naturellement ce qu'il avait sous les yeux. Je ne saurais partager cette manière de voir (pas plus, d'ailleurs, que celle qui place à l'origine des formes des vases de Suse des récipients en cuir ², ce qui paraît une complication inutile).

Le désir de l'enfant qui dessine est de rendre ce qu'il voit ; son inhabileté le force souvent à simplifier son dessin, mais d'une manière arbitraire ; décomposer une figure en éléments géométriques comme le fait le « cubisme », est le fait d'une naïveté

1. *Studies in Early Pottery*, etc., pp. 20, 26 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 31 et fig. 3.

affectée, sans sincérité, le propre d'un artiste qui est en possession d'une technique (du moins pour l'inventeur de la formule), et qui volontairement, s'efforce d'être simple. L'enfant ne traduit jamais ses sensations dans un plan différent de celui où il les a recueillies, comme c'est le cas d'un artiste qui transpose un dessin naturaliste en formules géométriques ; ceci n'a rien à voir avec l'ingénuité.

A côté de la céramique, se trouvaient un certain nombre d'autres objets soit en pierre, soit en métal.

Objets en pierre.

Leur nombre était assez restreint dans les tombes explorées par M. de Morgan ; on peut mentionner une hachette triangulaire en pierre noire polie, analogue à celles qu'on trouve dans les cités lacustres d'Europe, des masses de pierre (fig. 203) en calcaire blanc ou noir qui, emmanchées au bout d'un bâton ont servi de casse-tête ; une spatule en pierre polie, un vase carré en albâtre (fig. 204).

Les tombes renfermaient aussi les petits vases de pierre en cornet que nous avons décrits et quelquefois leurs imitations en terre cuite ; certains contenaient encore une matière minérale grise, sans doute un fard décomposé.

Au hasard des sépultures, qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, on a recueilli des colliers formés alternativement de petites perles cylindriques blanches et noires (fig. 205) et d'anciens becs de vases ornés de cercles noirs qui, cassés et régularisés, avaient passé au rang d'amulette ou d'ornement de collier.

Une masse d'armes trouvée dans la nécropole présentait sur son pourtour quatre protubérances hémisphériques (fig. 206). Cette forme sera mise à profit plus tard par les sculpteurs qui transformeront ces protubérances en têtes d'animaux.

Le métal.

Ce sont des haches ou celts de cuivre presque pur, copie des mêmes instruments de pierre polie. Elles ont la forme de lames allongées, renflées en leur milieu et légèrement évasées au niveau du tranchant. Les haches étaient fixées à l'extrémité d'un bâton entr'ouvert et maintenues par une solide ligature ; on a retrouvé aussi dans ces tombes des poinçons, de longues aiguilles et des miroirs, disques de cuivre polis soit sur une, soit sur les deux

faces ; leur diamètre varie de 9 à 17 centimètres et ils ne portent jamais d'ornements (fig. 207).

Cette coexistence du cuivre et de la pierre taillée, à l'époque la plus ancienne à laquelle nous puissions remonter, mérite d'être soulignée parce qu'en désaccord avec ce que nous constatons dans nos régions. On n'a pas trouvé, quant à présent, pour la partie orientale de l'Asie Antérieure, les étapes : pierre taillée, pierre polie, métal, auxquelles nous sommes habitués ; nous voyons



Fig. 305. — Cône de bitume sculpté de Suse. Taureaux se suivant, ou affrontés au-dessus d'une mangeoire. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

apparaître simultanément les trois industries et la persistance de l'usage des outils en pierre est à noter en Asie Occidentale. Ce fait avait été souligné dès longtemps par J. de Morgan et toutes les découvertes en apportent la confirmation ¹.

Les étoffes.

Bien que le sol humide de la Susiane, chargé de nitrates, détruise toutes les matières périssables, un heureux hasard nous a conservé des échantillons des étoffes qu'employaient les Susiens. La coutume était d'envelopper les celts de cuivre qu'on déposait dans les tombes ; l'oxydation du cuivre a souvent imprégné le tissu qui l'entourait et a métallisé, pour ainsi dire, des fragments de ce tissu qui restent

1. R. de Mecquenem, *Contribution à l'étude des outils en pierre, trouvés dans les ruines de Suse : Anthropologie*, XXXIII, pp. 470-474.

adhérents à la hache. L'analyse¹ a montré qu'il s'agissait de lin et, dans certains cas, « de fils fins retors en deux bouts », ce qui suppose une adresse inouïe dans le travail manuel, puisqu'il faut écarter l'idée de machines compliquées. Tantôt l'étoffe analogue aux « tissus voiles » se compose, trame et chaîne, de ces fils fins, tantôt l'étoffe plus grossière se compose d'une chaîne de fils fins retors et d'une trame plus grosse et moins régulière. Il semble que l'ou-



Fig. 306. — Cône de bitume sculpté de Suse. Lion devant un capridé à demi couché. Aigle éployé tenant dans ses serres de petits oiseaux. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

vrier devait se servir d'un métier analogue à celui en usage pour la haute lisse, qu'il « battait » les fils avec un outil, qu'il employait une navette rudimentaire, mais que le « peigne ou ros » de nos métiers était inconnu. Bref « ces tissus prouvent qu'il y a environ 5 ou 6.000 ans, la filature du lin avait atteint une perfection telle qu'avec nos machines les plus récentes nous ne l'avons guère dépassée ».

Le cachet.

Il n'existe aucun document écrit de cette époque, ce qui achève de donner une physionomie caractéristique à cette civilisation ; on n'a trouvé dans les couches profondes qu'un seul cachet plat (fig. 208) ; il était au fond d'un vase de la nécropole. On sait que le

1. Z. Lecaïsne. *Note sur les tissus recouvrant des haches en cuivre : Délégation*, t. XIII, p. 163.

sceau, avant d'authentifier les tablettes, a servi, en Egypte par exemple, à imprimer une marque de possession sur les objets, les jarres notamment. En Elam, le premier type de sceau que nous voyons apparaître est un cachet hémisphérique, en calcaire blanc, plat sur une face, percé de part en part d'un trou pour y passer un lien ou une tige. La gravure, grossièrement faite à la bouterolle, montre un quadrupède passant, dont la tête manque ; au-dessus de lui un lézard dont les membres sont également traités à la bouterolle.

Cette découverte est capitale puisqu'elle nous permet de faire



Fig. 307. — Fragment de bitume sculpté de Suse. Aigle éployé. Animal à demi dressé rejetant la tête en arrière. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

Fig. 308. — Fragment de bitume sculpté de Suse. Capridé couché. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

remonter à l'époque du Premier Style de Suse (milieu, environ, du quatrième millénaire) l'invention du cachet-sceau, dont la forme est celle du sceau de tous les peuples en général ; le cachet à surface plane. Les images qu'il porte, celles dont l'artiste décore ses vases représentent une étape intéressante dans l'évolution du décor. On a admis avec juste raison que le primitif ignore l'art pour l'art ; il veut reproduire les images de ce qu'il désire et de ce qu'il redoute, par une sorte de magie, pour se concilier ce qu'il sait être bon et écarter de lui ce qu'il sait mauvais ; mais, peu à peu, le sens de certaines figures s'atténue et quand l'artiste a déformé ses motifs par une stylisation excessive, nous pouvons admettre qu'une part d'intention décorative intervient dans la distribution qu'il en fait

au flanc du vase. De même l'invention du cachet est de conséquence ; les figures que son possesseur y fait graver sont celles qu'il a adoptées comme propitiatoires ; elles ont une valeur talismanique avant de prendre celle de marque personnelle. Puis cette idée intervient et nous voyons le cachet servir à marquer les objets de l'individu et à les protéger (valeur qu'ont les « scellés » modernes,

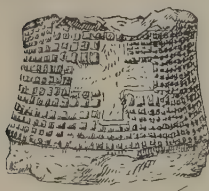


Fig. 309. Fragment de bitume sculpté de Suse. Sur un fond comparable à celui du petit vase de pierre du Second Style (cf. fig. 190), une croix est évidée ; elle devait sans doute être incrustée. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

valeur qu'avaient les bouchons d'argile timbrés du sceau du pharaon, et destinés à fermer les amphores de son vin). Il y a là une véritable extension de la personnalité, d'autant plus accusée que l'origine du cachet peut être logiquement déduite d'un vieil usage.

Nous savons par des statuettes égyptiennes très primitives¹ que les Egyptiens se tatouaient ; ils portaient ainsi à même la peau les figures propitiatoires qui devaient les protéger. M. Pottiers s'est demandé s'il ne fallait pas voir dans le cachet la survivance de cette coutume ; l'individu transpose ces figures, de sa peau sur un objet qu'il porte constamment avec lui et, de fait, il est à remarquer que l'Oriental, qui possède toujours un cachet, ne le porte pas d'une façon apparente ; il est le plus souvent supporté par un lien passé autour du cou, caché sous les vêtements, comme on porte les médailles de piété.

Ruines de la ville primitive.

Les tombes ont été garnies pour faire honneur au mort de ce que l'industrie fabriquait de plus beau, mais autour des sépultures, dans les ruines de la ville, on a trouvé une proportion plus considérable d'instruments de pierre ; des spécimens tout à fait semblables ont été également recueillis dans tous les niveaux du tell (fig. 209). La matière employée pour leur fabrication est le silex, les calcaires que roule la Kherkha, les roches éruptives (syénite, diorite) venues de l'étranger, et l'obsidienne, véritable verre de volcan qui peut provenir de la région de l'Ararat.

1. J. Capart, *Les débuts de l'art en Egypte*, Bruxelles (Vromant), 1904, fig. 5.

Avec les silex, les Susiens façonnaient des lames, des grattoirs et surtout des éléments de faucille dont on connaît l'usage par les fresques égyptiennes. De petits morceaux de silex, dentelés sur une de leurs faces étaient fixés dans la concavité d'un manche en bois courbe. Certains éléments trouvés en Susiane, présentent encore sur le côté lisse des traces du bitume qui servait à les enchâsser dans leur monture de bois.

Leur présence ainsi que celle de pierres arrondies sur une face, moulins à bras en poudingue jaune, prouvent l'usage habituel des céréales dès cette époque reculée. Mais ce que l'on rencontre le plus, c'est la tête de flèche taillée soit en losange, soit en amande, et d'un travail d'une régularité admirable ; elle est parfois à pédoncule (cette dernière forme très rare à Suse) (fig. 210).

Nous pouvons rapprocher ces découvertes de la représentation, sur un des vases de la nécropole (fig. 209), d'un homme tirant de l'arc.

Les instruments d'obsidienne abondent, mais sont moins fréquents que ceux de silex. Ce sont également des lames, des grattoirs, des têtes de flèche à pédoncule ; l'obsidienne de Suse est noire ou rougeâtre, ou noire veinée de rouge, vitreuse et très fragile.

Les haches polies, taillées dans le calcaire siliceux ou dans une roche éruptive se rapprochent de la forme des haches de cuivre de la nécropole. Les casse-têtes sont également en pierre polie, ovoïdes, à sommet plan, etc.

Que concluerons-nous de tout ceci ? La première civilisation susienne ou du Premier Style, nous apparaît brusquement, entièrement constituée et très développée. L'Elamite de cette époque cultive les céréales ; il a domestiqué les animaux (représentation du chien sur les vases) ; il se sert concurremment d'outils de pierre et de métal ; sa civilisation est donc énéolithique.

Il connaît l'art du tissage, un certain luxe de la vie (colliers, vases à fard, miroirs) ; il est en possession d'un art déjà évolué, qui représente un long passé.



Fig. 310. — Support (?) trouvé à Moussian. Sur un corps de bitume l'artiste a incrusté des plaquettes d'os et des grains irréguliers de cornaline. Vers 3000 av. J.-C. Musée du Louvre.

Enfin il a une religion au moins rudimentaire. Il a un culte des morts (offrandes funéraires toutes semblables entre elles), des représentations d'emblèmes sur sa céramique le prouvent. C'est ainsi que nous voyons figuré sur des vases, tantôt un instrument en fer de bêche, dressé sur une sorte d'autel (fig. 173 et 182), tantôt un ornement en forme de tresse (fig. 199), tantôt l'aigle aux ailes éployées ; tout ceci, y compris le bouquetin, persistera avec la valeur de symboles religieux aux âges suivants.

Puisque le premier habitant de Suse se présente à nous avec une civilisation déjà ancienne, il faut qu'il soit venu s'installer à Suse alors qu'il était déjà en possession de cette culture, et ceci nous entraîne à rechercher ailleurs encore l'origine de la civilisation de l'Asie Antérieure.

Le fait sur lequel nous insisterons, en terminant ce paragraphe, est que nous devons logiquement attribuer aux débuts de la civilisation caractérisée par le Premier Style, une antiquité reculée. La perfection de la taille du silex et de l'obsidienne, celle du travail du métal et de l'industrie du textile, celle de la céramique et l'évolution profonde qu'a subie son décor ; la constance dans les pratiques funéraires, tout cela accuse un passé d'autant plus long que les progrès sont lents dans les sociétés primitives. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces importantes questions.

LE STYLE « 1 BIS »

Fouilles de Tépé-Moussian.

Si nous quittons le tell de Suse pour nous transporter à 150 kilomètres à l'ouest, à Tépé-Moussian, où J.-E. Gautier et Lampre ont exécuté des fouilles en 1902-1903¹, nous trouvons une céramique analogue à celle de Suse et une céramique qui lui est très apparentée, sans qu'elle en ait pourtant tous les caractères. La première révèle une simple extension du Style 1 ; elle est mince, fine, avec un décor stylisé ; la seconde est faite d'une pâte plus grossière, les parois sont plus épaisses ; le dessin est toujours monochrome, mais la couleur vire au rouge brun à la cuisson ; le décor est de même type, mais moins sûr, moins régulier et surtout plus lourd. Il y a donc imitation du Premier Style et l'on peut qualifier cette période Style 1 *bis*, avec M. Pottier. Enfin, près de Moussian, à Tépé-Ali-

1. *Délégation*, VIII, p. 59 et suiv. ; *Catalogue des Antiquités de la Susiane*, 2^e éd., p. 227 et suiv.

Abad et à Tépé-Khazineh, on a recueilli une céramique à dessins noirs et rouges géométriques qui l'apparentent au Style II de Suse (fig. 212) ; nous en reparlerons ci-dessous. Mais, et j'insiste sur ce point, si le décor est congénère de celui de Suse, les vases de Tépé-Moussian, aussi bien ceux du Style 1 *bis*, ont des formes un peu différentes : ce sont le bol, le plat ou la jatte et une grande marmite à rebord percé de trous. Si, d'une façon générale, les vases ou fragments (car il ne s'en est pas trouvé d'intact), du Style 1 étaient à la base du tell, au-dessus d'une couche de débris renfermant des silex taillés, et ceux du Style 1 *bis* au-dessus, les spécimens des deux séries étaient fréquemment mélangés et en tous points de la fouille ; il ne s'agit donc plus d'une nécropole comme à Suse, ces vases servaient aussi bien aux usages funéraires qu'aux besoins domestiques.

L'intérêt des fouilles de Moussian, antérieures à la découverte de la céramique de Suse, a, par la suite, un peu faibli ; cependant les tessons de Moussian sont des plus instructifs car on y voit souvent mieux qu'ailleurs le passage d'un motif naturaliste à la stylisation, par exemple à côté des motifs géométriques (fig. 213 à 215), le végétal (fig. 216), les oiseaux (fig. 217 à 219), la file de bouquetins qui devient une chaînette (fig. 220, 221), et toutes les variations que peut subir le corps humain (fig. 222, 223).

Fouilles de Bender Bouchir.

Cette céramique 1 *bis* s'est également rencontrée à Bender-Bouchir où Pézard a exécuté une mission en 1913¹. Les produits qu'il a découverts, accompagnés d'outils de pierre, ont un décor géométrique qui rappelle le Style 1 de Suse et qui sans être superposables au Style 1 *bis* de Tépé-Moussian peuvent cependant y être rattachés. La céramique de Bouchir offre l'intérêt de nous donner une forme ultime de transition entre le Style 1 que nous avons vu tout d'abord et celui que nous allons étudier maintenant.

LE SECOND STYLE

Suse.

Au-dessus de la nécropole de Suse, les fouilles de de Morgan rencontrèrent une zone moins riche en vestiges archéologiques, sans être pour cela stérile, composée de cinq à huit mètres de terre

1. *Délégation*, XV.

jaune très compacte, dans laquelle on rencontrait des écuelles en terre grisâtre, des empreintes de sceaux sur argile (bouchons de jarres), des cachets archaïques, des fragments de vases peints en nombre décroissant, puis la céramique dite du Second Style avec des vases et des amulettes d'albâtre et tout un ensemble archéologique (cylindres, bitumes, tablettes, vases et objets en métal), que nous étudierons.

Avec l'apparition de cette céramique les formes changent ; plus de coupe ni de gobelet (fig. 224 à 233). La pâte est beaucoup



Fig. 311. — Avant-train de lion, en bitume, trouvé à Suse. Pièce ornementale dont la tige devait être encastree, peut-être dans les bras d'un fauteuil. dans le support d'un trône ou d'un naos. Des objets analogues en albâtre ont été trouvés à Suse. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

moins fine et les parois plus épaisses. La couleur si adhérente dans les vases de la première période est souvent presque pulvérulente, elle tient mal. Tantôt l'artiste emploie la couleur rouge en plus du noir, tantôt il emploie même une terre chargée de fer tournant au rouge à la cuisson, à la place de la terre jaunâtre que nous avons rencontrée précédemment. Le dessin n'a plus la vigueur, la netteté élégante des vases de la nécropole ; il est plus lourd, avec des bavures. Enfin, les dessins géométriques présentent moins de régularité (fig. 234) et, ce qui achève de donner sa physionomie à cette céramique, la stylisation cesse d'être en honneur ; le peintre reproduit la nature telle qu'il la voit ou du moins s'y essaie (fig. 235 à 241). Il paraît donc à première vue qu'il y a rupture entre les deux styles, que cette rupture est due à un changement de civilisation, d'autant que l'épaisseur de la couche de séparation en certains points entre les deux céramiques, plaide pour la ruine de la

civilisation du Premier Style et pour son remplacement total par celle du Second. Certains archéologues l'ont pensé, notamment M. Frankfort pour qui le Second Style n'a rien à voir avec le Premier et relève de l'arrivée d'une nouvelle population, en possession d'une civilisation toute différente.

Le Second Style s'inspire du Premier.

M. Pottier, dans son *Mémoire*¹, s'est attaché à démontrer qu'au point de vue artistique, le Second Style procède réellement du Premier ; il se transforme, mais sans perdre de vue le Style I. L'aigle éployé tient dans ses serres deux petits oiseaux ; le bouquetin est représenté au naturel, et l'artiste lui donne une pose que l'art oriental reproduira pendant des millénaires ; l'animal tourne la tête en arrière semblant écouter ou regarder qui le suit. Il y a donc création de motifs nouveaux, mais tenant compte des motifs anciens.

Les végétaux sont encore simplifiés comme au Premier Style ; l'homme a la même allure courtaude, la tête enfoncée dans la ligne élargie des épaules. Comme la transformation, quelque légère qu'elle soit, porte sur le motif, sur son dessin, sur la forme du vase, il semble qu'elle soit considérable ; ce n'est en somme que l'addition de modi-



Fig. 312. — Fragment de céramique de Suse ; décor incisé qui avait été peut-être destiné à l'incrustation. Vers 3000 avant J.-C.

fications légères. Les grands vases peints à oreillettes procèdent du cratère, mais sont plus élancés ; les vases à goulot latéral ont eu leur prototype dans le Premier Style. Le vase en forme de bocal arrondi n'est que la transformation à peine accusée d'exemplaires de la première période. Il n'est pas jusqu'à ce rouge employé maintenant couramment qui n'ait été vu sur un petit cratère, orné d'un damier, de la nécropole (pl. XXII, 4, de *Délégation*, XIII).

Le temps a, de plus, beaucoup modifié l'argument fourni par la

1. *Une théorie nouvelle.*

couche stérile ; M. de Mecquenem a reconnu qu'à Suse, en d'autres points que ceux explorés primitivement, la couche séparatrice est extrêmement réduite et qu'elle fait parfois défaut. Par contre, il situe à ce moment des vases à bec, ou à anse très haute, sans peinture, ce qui l'oblige à adopter une date plus basse pour le Style II (cf. p. 424). Il ne saurait donc être question, à mon avis, de rompre tout lien entre ces deux civilisations, bien au contraire, mais cette transformation qui sur



Fig. 313. — La « tresse » (?) sur un support. Bitume provenant de Suse. Ce motif est reproduit sur les vases peints du Premier Style (cf. fig. 199). Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

certain points substitue un art plus jeune à des procédés vieillis et s'accompagne d'une moindre perfection, un certain recul dans la technique prouvent que les artistes du Second Style sont, somme toute, inférieurs à ceux du Premier.

Un tel changement ne peut s'expliquer sans doute que par l'apport d'un élément nouveau, sans qu'il s'ensuive pourtant un remplacement total d'une civilisation par une autre et sans qu'il s'ensuive même que la nouvelle vague était d'une qualité de culture différente de l'ancienne. Les premières migrations de peuples que nous constatons à l'époque historique ne sont, évidemment, pas les premières qui aient eu lieu, et nous remarquons même que ces migrations, quelquefois très importantes, se sont produites aussi par

vagues successives, d'autant plus différenciées, quoique de la même source, qu'il s'est écoulé plus de temps entre ces exodes successifs. Nulle hypothèse n'expliquerait mieux les changements qui surviennent entre le Premier et le Second Style, tout en rendant compte des ressemblances qu'on remarque entre les deux.

Enfin, avec la céramique de Moussian et de Bender-Bouchir, nous saisissons les intermédiaires entre le Style 1 et le Style 2, il n'y a pas, vraiment, hiatus artistique absolu. Ce que nous devons seulement remarquer, ce sont les différences très nettes que les mêmes produits nous offrent d'après leur répartition géographique. Pour la même époque ces deux sites de l'Elam appartenant à la même culture, présentent cependant des spécimens d'un caractère très particulier. Nous aurons l'occasion de voir qu'il en

est de même en Sumer ; pour la même époque, les divers centres nous donneront des objets d'art du même style, mais assez différenciés pour qu'on puisse constituer des « Ecoles ». C'est un point qu'il ne faudra pas oublier quand nous voudrons établir la chronologie des œuvres décrites.

Cette céramique se retrouve à Moussian.

La céramique du Second Style ne s'est pas rencontrée seulement à Suse ; on la retrouve à Tépé-Moussian dans des grandes jarres à large panse dont le décor est rouge et noir et qui sont à rapprocher de vases du même type provenant de Suse (fig. 212). Un des motifs les plus en faveur est le demi-cercle entouré de rayons, rappelant un peu le décor en plume de paon (fig. 242) ; il est douteux, d'après l'état de la civilisation de l'époque, qu'on puisse y voir une représentation du soleil à son lever ou à son coucher, comme l'ont pensé certains archéologues.

Même céramique à Tépé-Ali-Abad et à Tépé-Khazineh, près de Moussian ; les vases de ces deux régions ont été trouvés dans des sépultures, tandis que leurs congénères, à Suse, étaient au-dessus de la nécropole et placés dans des habitations. Là encore, la forme générale est un peu différente ; ce sont des jarres à col court décorées, en noir et en rouge, de dessins géométriques et de lignes ondulées, ainsi que d'animaux et de personnages. Parfois sur l'épaule du vase se trouve une saillie.

Cette céramique est, nous l'avons dit, en relation avec nombre d'objets que nous étudierons, mais une trouvaille a créé un rapport plus étroit entre eux et les vases du Second Style à Suse. Deux vases peints recouverts d'une écuelle renversée sur leur embouchure et contenant des objets variés ont été découverts durant la campagne de fouilles 1907-1908. L'un des vases était en fort mauvais état, mais l'autre, intact (fig. 233), contenait des cylindres-sceaux, des vases de cuivre que le temps avait revêtus d'une patine d'un beau bleu d'outremer, des armes, des outils de cuivre, des perles d'or et des anneaux d'or, des vases d'albâtre et un simple fragment



Fig. 314. — Elamite d'environ 3000 avant notre ère. représenté sur un cylindre de bitume de Suse. Semi nudité rituelle.

de vase en terre émaillée vert foncé. Tout le mobilier de cette cachette forme donc au point de vue chronologique un bloc homogène du plus haut intérêt pour la détermination de l'époque. Nous acquérons ainsi la certitude que dès le Second Style, la céramique émaillée existait, mais qu'elle devait être considérée comme une rareté, pour qu'un fragment ait paru digne de faire partie des objets cachés dans les vases. Les fouilles de E. Mackay à Kish lui ont fait

aussi constater que l'émail était déjà connu vers 3000 avant notre ère ¹.

*Sa dispersion en Asie
Occidentale.*

Jusqu'ici, avons-nous dit, on n'a trouvé qu'à Suse la céramique du Style 1 ; nous pouvons presque en dire autant de celle du Style 2 ; c'est plutôt la céramique du Style 1 *bis* qui est largement représentée à la même époque dans toute l'Asie Occidentale. Suse constitue donc une région privilégiée et, en quelque sorte, une « école » par rapport au reste des produits céramiques de l'époque, mais une école, tout

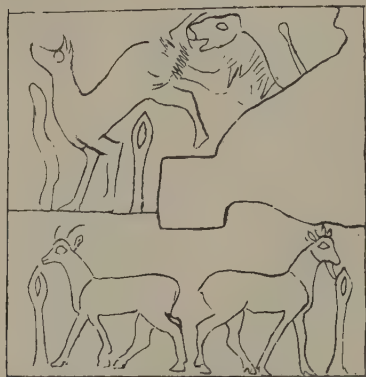


Fig. 315. — Plaque de pierre sculptée à trou central provenant de Suse. En haut, un capridé attaqué par le lion qui le soulève à demi de terre. En bas deux capridés qui broutent des herbages. Noter la façon conventionnelle de représenter le végétal (cf. fig. 335). Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

simplement, car nous avons établi les liens étroits, qui existent entre sa céramique et celle que nous avons qualifiée 1 *bis* à Tépé-Moussian.

Anau.

Si nous quittons l'Elam où plusieurs sites nous ont montré qu'il s'agissait d'une céramique générale et que nous remontions dans la région transcaspienne, nous rencontrons un autre foyer de civilisation à Anau. M. Pumpelly qui a exploré la région du Turkestan située au delà de l'Oxus, au nord du plateau du Pamir, entre

1. "A" Cemetery at Kish. Cf. Bibliographie.

Samarkande et Kashgar a trouvé dans Anau au pied du versant nord du Kopet-Dagh, entre Askhabad et Merv, deux tumulus habités successivement, et où l'on peut retrouver le développement de la civilisation en ces régions. Le tell nord (on les appelle en cette région des Kourgan), nous montre un peuple qui naît à l'industrie ; il domestique les animaux (dont le cheval), se sert



Fig. 316. — Plaque de pierre sculptée à trou central provenant de Suse. L'aigle aux ailes éployées. Zones de quadrillé irrégulier. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

d'instruments de pierre et de cuivre et fabrique à la main une poterie à décor géométrique.

Puis la civilisation se transporte sur le Kourgan sud, où elle revêt tous les caractères de l'époque historique. Mais sur le Kourgan nord, on constate quelques particularités notables. De nombreuses inhumations ont été faites dans le sous-sol des maisons ; les ossements appartiennent le plus fréquemment à des enfants qui ont été enterrés en position embryonnaire. Enfin, les mensurations pratiquées par Sergi sur des crânes du Kourgan nord, concluent à la dolichocéphalie de la population primitive ; ce serait donc un témoin de la pénétration en Asie Centrale d'une branche de la variété méditerranéenne, vue qu'a soutenue G. Sergi¹. Les

1. *Gli Ariti in Europa e in Asia*, Torino, 1913.

crânes différent absolument du type dit mongolique; M. Pumpelly, qui attribue aux couches profondes du tell une antiquité trop reculée (8000 avant J.-C. à la base, 5000 au sommet), voit dans les habitants d'Anau des initiateurs, ceux qui ont élaboré la civilisation que possèdent les premiers occupants de Suse; l'hypothèse est



Fig. 317. — Fragment de plaque de pierre sculptée provenant de Suse. Registre du haut. Un personnage assis dont il ne reste que les jambes et le siège. En bas : un personnage tendant deux gobelets coniques à un autre personnage qui plonge un objet indéterminé dans un grand vase. En arrière : personnage tenant un vase à panse ronde et col évasé. Coiffure comme à la figure 314. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

séduisante, puisque nous trouvons là, avant la période de la céramique peinte, celle où la population accède à la civilisation. Mais l'étude de la céramique efface cette première impression. C'est avec la céramique du Style 1 *bis* de Moussian que la comparaison peut s'instituer. Ce ne serait donc pas une céramique précédant et préparant celle du Premier Style, mais un décor qui en provient. Les ornements géométriques sont exécutés en noir sur fond clair, rougeâtre ou jaunâtre; ils forment des triangles, losanges, quadrillés, bandes à contours sinueux ou reproduisent le végétal (fig. 243, 244), il n'y a aucune trace de tendance à la représentation naturaliste de l'animal, et M. Pottier considère à juste titre cette céra-

mique comme imitée. Il faudrait donc situer la civilisation d'Anau non point à l'origine des autres, mais au point où nous sommes parvenus, c'est-à-dire au moment où nous quittons la proto-histoire pour entrer dans l'histoire.

Sumer.

Passons maintenant au bassin du Tigre et de l'Euphrate ; les découvertes de ces dernières années y ont montré la présence de la



Fig. 318. — Plaque de pierre sculptée à trou central. Au registre du haut : danse rituelle (?) En bas : un pasteur frappe un lion qui terrasse un bœuf. Suse. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

même civilisation. En 1918, MM. R.-C. Thompson et H.-R. Hall fouillant à Abou-Shareïn, l'ancienne Eridou, jadis sur les lagunes du golfe Persique, aujourd'hui en plein désert, ont mis au jour, outre de la céramique commune non peinte, de nombreux fragments de céramique peinte, en même temps que des instruments

en pierre. Certaines formes rappellent la céramique de Bouchir, et le décor géométrique, un peu grossier, apparente cette céramique à celle de Suse par l'intermédiaire de la poterie de Bouchir. Sans doute cette céramique ne nous apparaît là que rare et fragmentaire, mais sa présence à côté de la céramique ordinaire nous est maintenant attestée ; une fouille future peut trancher la question de quantité. On avait pu jusqu'ici prétendre que le pays de Sumer avait ignoré la céramique peinte ; ces dernières recherches font justice de cette assertion. Plus au nord dans le pays de Sumer, à Tell-el-Obéid près d'Our, que fouillent MM. Hall et C.-L. Woolley, les sondages ont rencontré la même céramique. Elle aussi, par ses dessins géométriques s'apparente à celle de Suse ; la ressemblance est encore plus frappante lorsqu'il s'agit d'exemplaires complets (fig. 245, 246). Nous y retrouvons le petit cratère, à renflements percés pour le passage du lien de suspension, décoré par zones, de bandes ou de losanges en quadrillé, le bol à versoir orné de bandes droites d'un côté, ondulées de l'autre.

Des fragments provenant de Fara sont à rapprocher des grosses jarres peintes du Second Style de Suse¹. Enfin, près de Kish, à Jemdet-Nazr, M. Langdon a trouvé des vases à décor géométrique peint en noir et en rouge, analogues à la poterie susienne².

Assour.

A Assour, dans les couches profondes, au niveau H désigné par l'explorateur Andrae comme celui de la civilisation la plus archaïque reconnue en ce point, nous rencontrons une poterie noire et rouge dont l'existence est plus ancienne que le temple qui répond à cette couche de débris ; elle s'apparente à celle de la Syrie du nord où nous la retrouvons également.

Haute-Syrie.

A Sakjé-Geuzi, en Haute-Syrie, au nord-est de Zendjirli, où l'on a pratiqué de grandes tranchées dans le tell pour établir la chronologie d'après les couches de débris rencontrés, on a reconnu que la colline était artificielle, et composée des décombres accumulés au cours des siècles. Dans la seconde couche au-dessus du sol vierge se trouvaient des fragments de céramique peinte compa-

1. *MDOG*, n° 15, p. 9.

2. *Revue Archéologique*, Avril-Juin 1926, pp. 347-348.

rables à ceux de Suse, d'Anau, et, par suite, des fabriques que nous en avons rapprochées ¹.

Palestine.

Si nous redescendons vers le sud, nous retrouvons les mêmes analogies dans la poterie de Syrie-Palestine. La céramique peinte de Palestine s'apparente vraiment franchement à celle du Second Style de Suse ; même combinaison de géométrie et d'un

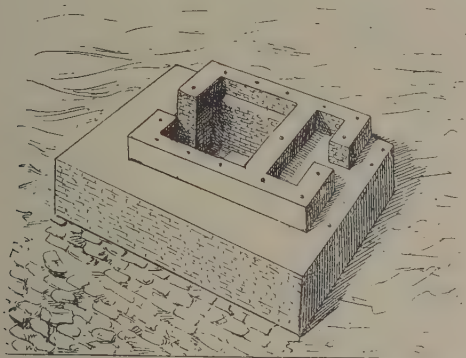


Fig. 319. — Plan d'un édifice antérieur à Our-Nina à Tello. Construction composée de deux chambres sans communication, noyées aux trois-quarts dans un massif de maçonnerie. Le niveau d'une des chambres est celui du sol ; l'autre celui du massif de maçonnerie. Un peu avant 3000 avant J.-C.

décor réaliste ; ce qui pouvait gêner jusqu'ici était la date relativement basse que l'on attribuait à la céramique palestinienne. Son recul dans le temps, aujourd'hui reconnu, explique mieux ces ressemblances ; nous avons là des imitations d'un prototype qui nous échappe encore, mais que le hasard d'une fouille peut nous révéler.

Sans doute nous possédons peu de céramique peinte de Palestine, et l'époque générale de nos spécimens est plus basse que celle des exemplaires recueillis en Elam auxquels nous aimerions les comparer ; mais le P. Vincent a recherché les prototypes de cette peinture dont l'origine peut être retrouvée plus à l'est, de façon à ce que la présence d'une tradition nous assure du rapport qui unit

1. Garstang, *The land of the Hittites*, p. 312 et suiv

les uns aux autres¹. Il a, de cette façon, étudié certains motifs bien caractérisés ; les bouquetins de part et d'autre de l'arbre sacré, le groupe oiseau et poisson, etc., dont il a établi clairement la filiation (fig. 247). Nous concevons ainsi comment, de proche en proche, ces thèmes ont fait fortune dans des milieux où les

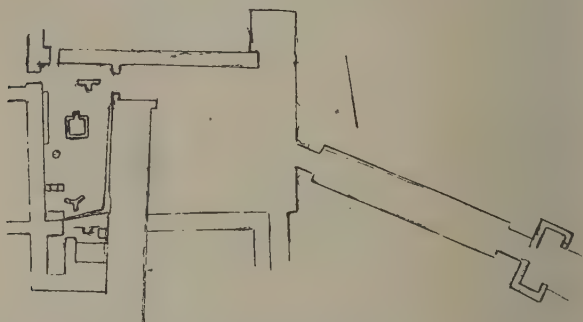


Fig. 320. — Temple d'Ishtar à Assour. Edifice d'époque sumérienne ; vers 3000 avant notre ère. Un couloir mène à une cour qui donne accès au sanctuaire légèrement irrégulier. Sur la banquette à gauche en entrant, se trouvaient les statuettes des adorants ; au fond les simulacres divins. Dans la pièce, bassin à eau lustrale, supports à offrandes, pierre à libation, trônes de divinités.

tendances de la population primitive (les Asianiques), étaient communes.

Ainsi, malgré la précarité de nos connaissances, le peu de fouilles vraiment complètes exécutées dans l'aire que nous étudions, nous y retrouvons une civilisation qui participe à la culture primitive de Suse. Le plus souvent, il ne nous est pas possible de lui attribuer sur ces différents points une date exacte, mais un fait apparaît certain : il arrive un moment où la civilisation, dont le Second Style de Suse est le type, rayonne sur toute l'Asie Antérieure au moins jusqu'au Taurus. En certains points même, la filiation que nous avons constatée entre le Premier et le Second Style est également manifeste. Les motifs de Suse 1 enrichis de ceux de Suse 2 forment le patrimoine de l'art décoratif oriental.

L'examen des divers objets que nous rencontrons avec la céra-

1. *La peinture céramique palestinienne : Syria*, 1924.

mique du Second Style de Suse doit nous permettre de lui fixer une date ; nous la discuterons dans la suite de cette étude, mais ce qu'il nous faut retenir, c'est la continuité de cette céramique. Le Style 1 qui émet un rameau caractéristique : le Style 1 *bis*, passe



Fig. 321. — Le « Personnage aux plumes ». Sculpture très archaïque provenant de Tello, représentant un Sumérien sans moustache, mais avec une longue barbe en collier (ou longues mèches de cheveux) ramenée sur sa poitrine. Un ruban maintient ses cheveux ; deux plumes ou feuilles de palmier se dressent sur sa tête, il fait le geste de l'adoration devant le temple représenté par les deux colonnes qui garnissaient l'entrée. Un peu avant 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

insensiblement au Style 2 et tous deux peuvent être considérés comme contemporains, surtout dans la première partie de leur durée. C'est à eux également qu'il faut rattacher toutes ces manifestations céramiques que nous venons de voir disséminées dans toute l'Asie Occidentale. Nous sommes à ce moment à l'aurore de l'histoire, vers 3000 avant notre ère.

Céramique commune.

En même temps que les peuples de l'Asie Occidentale se servaient de cette céramique peinte, apparentée au Second Style par l'intermédiaire du Style 1 *bis*, ils utilisaient des poteries communes. Il est difficile, en l'absence de renseignements précis sur leurs niveaux de les classer systématiquement ; nous ne pouvons le faire que dans certains cas bien déterminés.

C'est ainsi qu'en Susiane, avec le début de la céramique des



Fig. 322. — Reconstitution de la « Base circulaire » provenant de Tello. Deux rouelles de pierre superposées étaient garnies de sculptures composant une seule scène. Sur la partie supérieure, traversant la pierre de part en part, deux trous perpendiculaires. Le monument est un support votif, destiné à des objets votifs, emblème, masse d'armes, etc. Un peu avant 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

Styles 1 *bis* et 2, coexistent le vase arrondi à bec (dont celui qui était orné au 1^{er} style paraît être un prototype), et une sorte de vase à panse piriforme dont le goulot cylindrique est strié de quelques raies horizontales ; une anse haute part du sommet du goulot, s'élève presque perpendiculairement pour retomber à peu près droit sur l'épaule du vase. Si l'on tient compte du rapprochement qu'on peut instituer entre ces vases et ceux de l'époque sumérienne (fig. 168 et 354), je crois qu'il faut admettre que cette céramique est contemporaine du Style II.

A Assour dans les couches H et G qui répondent à la même époque (fin du quatrième et début du troisième millénaires avant notre ère), les échantillons recueillis de céramique commune ont été particulièrement abondants (fig. 248). Je n'y vois point signalé le vase à bec (qui existe un peu déformé à Kish) (fig. 249), ni le vase à anse haute (figuré cependant sur les monuments du pays de Sumer), mais le bol sans pied (niveau H), les jarres ovoïdes sans col, à ouverture bordée, les mêmes avec un col assez élancé, le gobelet droit qui conserve dans son intérieur une proéminence de la pâte, une jarre en forme d'urne carénée, et qui paraît provenir de la réunion de deux troncs de cône (imitation d'un modèle de métal), une série de vases carénés plus ou moins allongés et dont la forme persistera durant des siècles. Il en est un, de la silhouette d'un seau où l'artiste a imprimé des sillons circulaires

qui creusent profondément sa surface (fig. 250, 251). Certaines de ces formes de vase se sont retrouvées à mi-chemin entre Der-ez-Zor et Abou-Kemal sur l'Euphrate, à Ashara, l'ancienne Tirqa, capitale du royaume de Hana ; nous y remarquons particulièrement le seau strié ¹ (fig. 252).

Dans le pays de Canaan, la jarre piriforme sans col, à ouverture bordée, se retrouve à Gézer ² ainsi qu'un vase se rapprochant de celui à anse haute de Sumer ³. L'adjonction d'anses verticales posées latéralement sur la jarre piriforme donnera la jarre primitive de Canaan. Mais si, théoriquement, les récipients les plus archaïques sont sans anse et à fond arrondi, on constate cependant dès l'époque du Second Style, par les fouilles de Suse, l'anse et même l'anse haute et assez élégante, et par les fouilles de Palestine, la présence du fond plat ⁴. De même, des jarres à petits pieds se rencontrent à Assour et en Canaan ⁵.

En somme, la céramique, et surtout la céramique commune de l'Asie Occidentale, qu'il reste presque entièrement à étudier, se présente à nous avec une homogénéité générale, mais avec mille particularités dans le détail ; si les vases d'une époque se rapportent à certains types moyens, il se crée au hasard des localités, d'innombrables variétés.

A la céramique commune se rattachent certains objets culturels dont l'usage n'est établi qu'avec approximation. Gautier et Lampre, dans leurs fouilles de Moussian ont découvert dans le mobilier funéraire de certaines tombes, des sortes de manchons de terre cuite en tronc de cône, entaillés de fenêtres triangulaires sur tout leur pourtour. L'un d'eux était surmonté d'une grande écuelle ronde ; ces poteries ne portant pas de traces de feu, Gautier et Lampre n'ont pas cru qu'elles pouvaient être, comme on l'aurait pensé, des sortes de fourneaux destinés à supporter les vases à faire cuire les aliments (fig. 255). On a suggéré que ce pouvaient être des supports à offrandes ; les fenêtres percées dans le manchon seraient là pour assurer la ventilation et empêcher l'échauffement au cas de combustion d'une substance quelconque dans le récipient supérieur. Des ustensiles analogues ont été trouvés sur l'emplacement du temple d'Ishtar à Assour dans les couches les plus

1. Thureau-Dangin, *Cinq jours de fouilles*, pl. LIX, n° 18.

2. H. Vincent, *Canaan*, fig. 134.

3. *Ibid.*, fig. 135.

4. *Ibid.*, pl. VI, I, 4, fig. 191

5. *Ibid.*, fig. 240.

profondes, et en Canaan à Tell-Ta'annek (exemplaire plus récent mais dérivé du même type primitif). Ils ont été rencontrés, mais soudés au récipient qu'ils devaient supporter, de façon à constituer une coupe à pied massive, dans les fouilles de Kish (fig. 256).



Fig. 323. — Fragment de la « Base circulaire » montrant la façon dont l'artiste a rendu le vêtement de Kaurakès (cf. fig. 317).

Dans certains cas, le pied portait des trous de ventilation ¹. Il faut enfin les rapprocher de ceux de Fara ². Certains exemplaires de cette céramique commune ont été soigneusement lissés et, en quelque sorte, peignés avec un outil analogue à une brosse dure, de façon que la surface est seulement égratignée, pour ainsi dire, de fines stries parallèles.

Céramique à décor incisé et à relief.

Ce dernier genre peut servir de transition entre la céramique de luxe et la céramique commune. Il

est abondamment représenté dans les fouilles d'Elam, de Sumer et de Canaan, pour la période du Second Style.

En Elam, les fouilles ont fait découvrir des fragments de vases décorés de stries, de bouquetins et d'autres animaux, en somme du répertoire du Second Style ; d'autres fragments étaient ornés d'un décor en relief représentant des serpents ou des tortues (fig. 257, 258) ; certains autres sont bordés d'un simple cordonnet orné de pressions digitales. Sur un récipient de forme carrée, le potier a reproduit en relief l'arbre contre lequel deux capridés, dont on ne voit que l'avant-train, sont dressés (fig. 259). Il est évident que ces capridés ne sont pas les gardiens de l'arbre ; ils en vivent et le broutent. Nous aurons l'occasion de revoir ce motif ; nous nous rendons compte ici de sa haute antiquité. C'est à ce genre de décor qu'appartient l'anse formée par une pincure de la pâte, à bord dentelé par la pression des doigts.

Assur, dans les couches profondes du Temple d'Ishtar, nous a livré des grands vases ornés de cordonnets à incisions et de stries

1. Mackay "A" Cemetery at Kish.

2. Andrae, *Die Archaischen Ishtar-Tempel*, pl. XVIII, XIX, XX

ondulées, ou bien de triangles garnis de stries en chevron ou en losange (fig. 260).

Kish nous montre en plus de vases en bocaux (fig. 261) des vases carénés presque du type de ceux d'Assour, mais dont l'anse, simple plaquette unissant le bord du goulot à la panse, porte en pastillage une figure schématique de divinité, tandis que l'épaule du vase est striée de triangles en chevrons incisés (fig. 262 à 264). (Nous sommes bien ici au



Fig. 324. — Personnages de la « Base circulaire ». Celui de gauche tient une harpe et un objet indéterminé ; celui de droite un bâton de commandement ou une lance. —

début de la période historique.) Souvent, dans les incisions de la pâte, l'artiste a inséré une matière blanchâtre, très tenace, qui soulignait le dessin en blanc.

En Palestine, mêmes vases à cordonnets, à anse ou oreillette ondulée, mais, dans les exemplaires que nous connaissons jusqu'ici, ces anses et ces cordonnets peuvent provenir simplement d'un procédé instinctif chez les primitifs.

Avec cette céramique commune, incisée, à relief, nous suivons à peu près l'évolution de la céramique du Second Style. Née avant le troisième millénaire, celle-ci durera jusqu'à l'époque d'Agadé. Certaines formes de la céramique commune feront de même ; d'autres seront des acquisitions définitives qui persisteront au cours des siècles. A propos du Style 1 de Suse et de l'influence qu'il a pu avoir sur le Style 2, nous avons exposé les théories de M. Frankfort et nous avons mentionné la réfutation qu'en a faite

M. Pottier. Mais en face de cette dispersion d'une céramique analogue à celle de l'Elam dans toute l'Asie Occidentale, au lieu d'admettre comme on le faisait jusqu'ici l'influence primitive de l'Elam, M. Frankfort y voit celle de la Haute-Syrie. C'est, en somme un retour à la théorie de l'origine sémitique de la civilisation de l'Asie Occidentale. Nous retrouverons aussi cette thèse de M. Frankfort à propos de l'étude des vases thériomorphes et des cachets plats de la Haute-Syrie ; il paraît bien difficile d'admettre que la présence de quelques exemplaires de ces formes puissent



Fig. 325. — Personnages de la « Base circulaire ». Ils portent la longue chevelure et la barbe, sans la moustache.

être le point de départ de la multitude de spécimens de ces mêmes formes que l'on rencontre en Elam ; ce que nous constatons, c'est un affaiblissement d'influence à mesure qu'on s'éloigne du foyer qui l'émet, compensée, dans la partie ouest de l'Asie Antérieure, par une vitalité qui permet de distinguer en céramique comme en d'autres matières, deux blocs, par Cappadoce et Syrie-Palestine qui font preuve d'une originalité propre ; mais comme nous l'avons vu tout à l'heure, le P. Vincent répondait d'avance à la théorie de M. Frankfort en montrant le nombre de motifs dans la peinture céramique Palestinienne dont l'origine est plus à l'est : en Sumer et en Elam.

Ce qu'il ne faut pas oublier, par contre, et les études de M. de Genouillac¹ viennent de mettre le fait en lumière, c'est que la céramique de l'Asie-Mineure offre des caractères généraux qui indiquent des influences venues de l'ouest ; nous les analyserons en leur temps.

1. *Céramique cappadocienne*, P. (Geuthner), 1926, 2 vol. gr. 4°.

Tandis que la céramique de la nécropole n'était accompagnée que de quelques autres objets, de nombreux vestiges archéologiques sont contenus dans la couche du Second Style, débris qui surgissent successivement, et marquent ainsi leur date d'apparition relative.

Ce sont les cachets et les cylindres, les vases d'albâtre, les terres cuites d'une part (manifestations qui accompagnent toute ou presque toute la période) ; les empreintes sur argile et les tablettes



Fig. 326. — Personnages de la « Base circulaire ». Ceux-ci ont la tête et le visage rasés.

écrites d'autre part, qui apparaissent plus tardivement, les sculptures sur pierre et sur bitume qui sont contemporaines de ces tablettes. Nous étudierons ces différentes séries tour à tour.

Les terres cuites.

La fortune des petites idoles de terre cuite devait être prodigieuse dans toute l'Asie Antérieure. Une de ces figurines fut trouvée au niveau de la nécropole et, bien qu'un si petit objet ait pu gagner un plan plus profond que celui auquel il appartenait, l'archaïsme de la statuette ne contredit pas les conditions de la découverte (fig. 265).

Le corps est constitué par un petit cylindre de terre cuite évasé à la base ; deux appendices simulent les bras repliés contre la poitrine ; la tête se termine en pointe ; un plissement horizontal de l'argile remplace le menton, un pincement forme le nez, et dans la dépression laissée de chaque côté, deux petites pastilles de terre cuite figurent les yeux. Cette technique est tout à fait archaïque

et nous la retrouvons à l'époque des vases du Second Style. Il ne s'agit pas là d'une figure arbitraire, mais de la représentation de la Grande Déesse de fertilité et de fécondité qui est une des deux divinités les plus importantes du panthéon asianique. L'artiste l'interprète déjà à peu près sous la forme qu'elle gardera pendant toutes les périodes où on lui rendra un culte. Tantôt les bras écartés du corps sont tendus dans un geste d'accueil, et dans ce cas, par suite de l'inexpérience de l'artiste, ce sont d'informes moignons d'argile ; tantôt les bras sont ramenés contre la poitrine, c'est déjà le geste de la déesse soutenant ses seins ou les pressant, qui sera l'attitude habituelle de la Déesse nue dans le pays de Sumer-Akkad¹. Les seins sont figurés par le pastillage ou des pincements de la pâte ; un triangle criblé de petits points représente le sexe. Dans ces idoles primitives, l'artiste a peu de moyens d'exprimer ses intentions ; c'est également au moyen d'un pointillé dans l'argile qu'il rendra selon les cas, les colliers que la statuette est censée porter, ou la barbe qui descend jusqu'à sa poitrine s'il s'agit d'un dieu. Tantôt aussi l'artiste représente la divinité par une plaquette de terre cuite d'où émergent la tête et les bras (fig. 266), tantôt même la plaquette porte simplement la figuration du nez, des yeux, des seins et du triangle sexuel. C'est le comble du grossier, et nous rejoignons ainsi la technique des premières idoles de la Grande Déesse dans l'Egée, en Chypre par exemple.

Peu à peu l'artiste représente la déesse de façon moins conventionnelle. Les jambes apparaissent, collées l'une à l'autre, la taille s'amincit et les hanches s'élargissent, ce qui sera un caractère constant et exagéré des statuettes de basse époque.

Peu à peu le pastillage se complique, il est chargé de rendre la coiffure, les colliers, et la figurine qui reste toujours très barbare, n'a plus la simplicité qui la caractérisait tout d'abord.

Les cachets.

Nous avons décrit le sceau primitif qui se trouvait dans un vase de la nécropole. Sa situation dans ce vase doit faire écarter l'hypothèse qu'il ait pu glisser dans une couche à laquelle il n'appartenait pas. Si le cachet est rare au Premier Style, il en est du moins contemporain et les exemplaires que l'on rencontre dans la partie inférieure des couches du Second Style lui sont comparables. Ce

1. Consulter sur l'évolution du type : G. Contenau, *La Déesse nue Babylonienne*, P. (Geuthner), 1914, 8°.

sont pour la plupart des segments de sphère taillés dans le calcaire et les marbres ; quelquefois la calotte est elliptique au lieu d'être sphérique ; elle est d'ordinaire percée de part en part d'un trou parallèle à la face plane pour permettre le passage d'un lien de suspension.

La face plane est gravée en creux d'un des sujets variés que nous

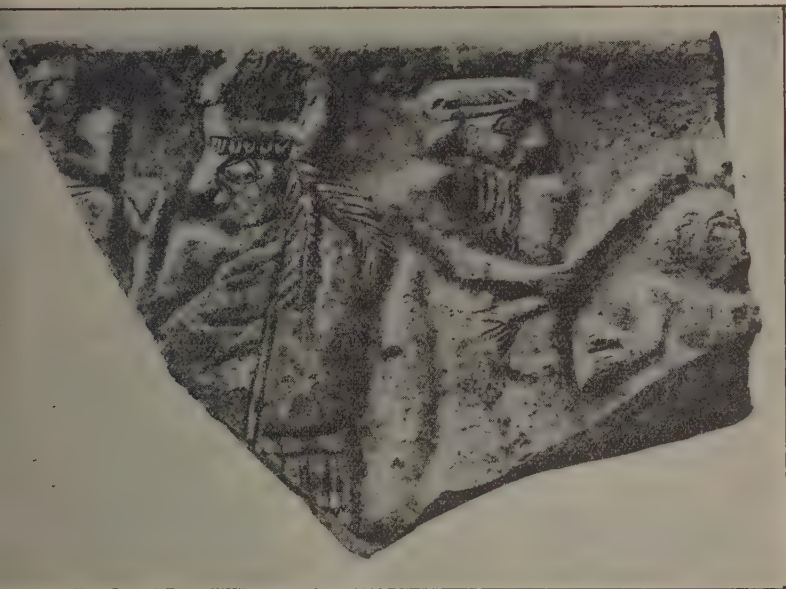


Fig. 327. — Fragment archaïque, antérieur à Our-Nina, provenant de Tello.

A gauche, personnage à coiffure à cornes ornée de plumes ; sa chevelure, dessinée en arêtes de poisson, pend sur ses épaules et sur son dos. Il tient un gobelet conique à la main. A droite, personnage dont les cheveux sont maintenus par un ruban ; il porte la barbe en collier. Il assomme de sa masse d'armes un captif, mains liées devant lui. Musée du Louvre.

décrivons ci-dessous. Parfois le cachet est une plaquette de pierre carrée ou rectangulaire, percée de même façon et portant la gravure sur une des faces (fig. 267). Celle-ci est exécutée par divers procédés ; tout d'abord le sujet est traité de façon plutôt linéaire, à la pointe, et seulement ébauché ; puis la bouterolle intervient et, dans certains cas même, son emploi est quasi total. Ensuite l'artiste n'utilise la bouterolle qu'avec discrétion et réunit à la molette les points qu'il a traités de cette façon.

Nous connaissons bien, pour l'Égypte, grâce aux peintures funéraires, la façon dont les graveurs taillaient les pierres dures ; l'emploi du foret mû par l'archet est un temps du travail fréquem-

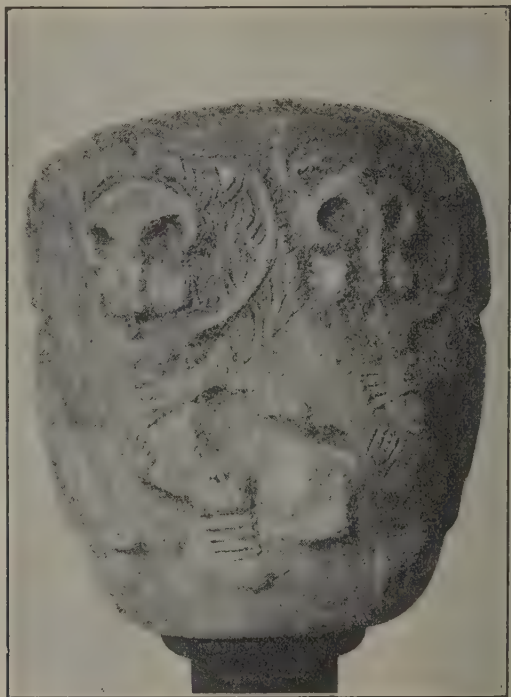


Fig. 328. — Masse d'armes du roi Mesilim. Cette masse, de proportions hors de l'ordinaire, est un monument votif. Elle est simplement percée à sa base pour qu'on puisse y introduire un support, mais pas de part en part comme on le fait pour les masses d'armes qui devront servir et qu'il faut attacher solidement. Sur la face supérieure un aigle à tête de lion est représenté les ailes éployées (fig. 112). Sur le pourtour une frise de lions, corps de profil et tête de face, se poursuivant et serrant de leurs pattes de devant l'arrière-train de l'animal qui les précède et qu'ils mordent. Les yeux et la langue étaient incrustés. Un peu avant 3000 avant notre ère. Provient de Tello. Musée du Louvre.

ment représenté ; c'est son usage que nous révèlent les cylindres exécutés à la bouterolle.

Par suite de la petite dimension du champ du cachet, l'artiste ne représente pas de scènes, mais seulement un ou deux motifs,

rarement plus : des félins, par exemple, disposés tête-bêche, que le sceau soit en segment de sphère ou rectangulaire. L'emploi de la bouterolle qui dessine le corps au moyen de deux cupules contiguës, la tête et le museau au moyen de deux autres de dimensions différentes, les pattes et la queue d'une série de ponctuations, donne à ces félins l'aspect de pelotes à forme d'animaux.

A côté de ces cachets, il en est d'autres dont la face imprimée est légèrement convexe et dont la face supérieure, à peu près plane au contraire, porte en son milieu un léger renflement percé d'un trou, le sceau prend ainsi l'aspect d'un bouton. De tels sceaux qui sont quelque chose de tout différent dans leur forme ont aussi une ornementation bien caractéristique ; elle est entièrement géométrique : croix ornées de stries, avec stries ou ponctuations dans l'intervalle des branches, chevrons imbriqués et opposés par leur sommet ; ces cachets sont en calcaire, en albâtre, et aussi en terre cuite (fig. 268, 269).

Tandis que les cachets à figuration d'animaux à la bouterolle, procèdent du cachet trouvé dans la nécropole et se classent à la première période du Second Style, ces cachets en bouton me paraissent compara-

bles aux cylindres à ornements géométriques et par conséquent peuvent être classés à partir du milieu de cette période.

Les cachets à représentations animales exécutées à la bouterolle évoluent quelque peu ; la face supérieure prend la forme d'un animal couché, en relief, vu entièrement de profil ou seulement de profil avec tête de face, bien détachée en ronde bosse (fig. 270). Cette façon de concevoir l'animal est déjà caractéristique de l'art sumérien ; nous remarquerons souvent dans cet art une tendance à représenter des frises d'animaux le corps de profil avec la tête à demi-tournée face au spectateur et se détachant tout à fait sur le fond de la frise. Les animaux ainsi représentés sont le lion, le taureau entre autres ; parfois, la tête de l'animal se détache simple-

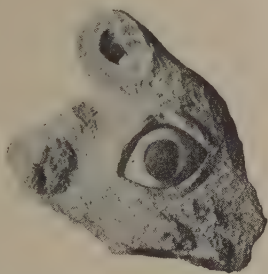


Fig. 329. — Fragment de tête de bovidé ou de capridé en pierre, montrant la technique des yeux incrustés. Dans la cavité oculaire l'artiste a inséré un morceau de coquille taillée pour simuler la sclérotique et dans une cavité au centre de la coquille, un morceau de bitume pour simuler l'iris. Provient de Tello. Musée du Louvre.

ment d'un des bords du segment de sphère qu'est le cachet (fig. 271). Là encore nous reconnaissons une tendance de l'art sumérien et après lui, de l'art oriental tout entier ; le goût de représenter des protomes d'animaux, par exemple des avant-trains de lions semblant sortir de la muraille (sculptures hittites). Autre caractère



Fig. 330. — Figurine de cuivre de l'époque d'Entéména, du type de celles qui sont antérieures à Our-Nina. Figurine dont le corps se termine en pointe. Aux figurines isolées, on substitue, à partir de cette époque, une statuette dont la tête était enfoncée dans une cavité de la tablette de fondation. Ainsi coiffée, la figurine était piquée dans le sol pour écarter les mauvaises influences. Provient de Tello. Musée du Louvre.

qui appartient à l'art archaïque : ces petits animaux ont une cavité à la place des yeux. Cette cavité était destinée à l'incrustation d'une matière différente de celle du cachet, pour simuler de façon plus vivante l'œil de l'animal.

Bien entendu, dans ces derniers exemplaires, la face gravée du cachet reproduit le contour irrégulier du corps de l'animal, mais la pièce est toujours combinée de façon à ne présenter aucune aspérité qui puisse être détériorée à l'usage ; les cornes, s'il s'agit de la représentation d'un bovidé, sont soigneusement amorties.

De tels cachets accusent par eux-mêmes un progrès sur le cachet plat primitif ; il semble naturel de les ranger, eux aussi, dans la seconde moitié de cette période ; on le peut d'autant plus qu'ils sont en

rapport avec une production qui n'apparaît qu'au milieu du Second Style : les vases en forme d'animaux.

Petits vases en albâtre.

On a déjà vu dans les tombes de la nécropole le cornet à fard en pierre grise qui avait son équivalent dans certains petits cornets grossiers en argile. Au Second Style nous rencontrons quantité de petits vases en albâtre ; le fond est tantôt pointu, tantôt ovoïde, l'ouverture garnie d'un rebord assez haut ou simplement en bourre-

let ; parfois ces petits vases sont jumelés, ou même unis par trois, en feuille de trèfle (fig. 272, 273).

Il y a là un travail charmant et d'une grande délicatesse, surpassé cependant par les petits récipients en forme d'animaux qui, eux, sont apparentés aux cachets représentant un animal sur leur face supérieure.

Ces vases sont taillés dans un bloc d'albâtre ; une cavité est ménagée dans le dos de l'animal ; ces récipients sont toujours de petite taille ainsi que les vases précédents, véhicules précieux d'une matière rare, un parfum sans doute (fig. 274).

Parmi eux, on relève les formes suivantes : des oiseaux de diverses espèces, des aigles ou vautours, des grenouilles, un sanglier, une sorte de hérisson, le béliet. Dans ces vases les yeux de l'animal sont ordinairement incrustés de bitume. On peut rattacher à cette série de petites amulettes en forme d'animaux ou de protomes (avant-corps de lion par exemple), terminés par une tige de même matière qui les maintiendra encastrés dans la paroi d'où ils sembleront se détacher.

Comme transition entre le petit vase décrit plus haut et le type de forme animale, il est certains vases allongés, assez plats, présentant plusieurs ouvertures côte à côte et correspondant ainsi à des vases conjugués ; dans certains cas, à une des extrémités se trouve une tête d'animal ; ce n'est plus le vase simple ; ce n'est pas non plus l'animal-vase ; c'est un compromis entre les deux, comme entre le cachet plat rond et

l'animal-cachet, nous avons vu le cachet plat avec, sur un des bords, une tête en saillie. Nous retrouvons dans cette



Fig. 331. — Lance colossale votive, en cuivre, provenant de Tello. Lance à soie à rivets. Sur la lame à deux versants, un lion dressé est gravé. La lance était placée pointe en bas, puisque la tête du lion est du côté de la soie de la lance. Un peu avant 3000 avant J.-C. Musée du Louvre.

technique l'aptitude à la stylisation qui caractérisait l'artiste du Premier Style.

Nous pouvons classer à cette période certaines petites figurines en albâtre, personnages ou animaux accroupis, tenant parfois de

petits vases analogues à ceux que nous venons de décrire (fig. 275, 276, 277).

Comme nous l'avons dit, la couche de débris qui renferme les vases du Second Style est assez épaisse pour répondre à une durée de nombreux siècles ; antérieure à son début à ce que nous avons de plus ancien en Sumer, elle coïncide ensuite avec les monuments les plus vieux de Sumer pour ne prendre fin qu'à l'époque d'Agadé. La présence, avec les vases, d'objets divers ayant leur équivalent en Sumer, leur fréquence à mesure qu'on s'élève dans l'épaisseur de la couche ont permis d'établir un synchronisme entre ces productions. Déjà, avec les cachets et les vases en forme d'animaux dont nous verrons les équivalents dans toute l'Asie Antérieure, nous touchions à la période où l'Asie Occidentale entière s'éveille à la civilisation ; avec les cylindres, notre certitude est plus grande ; car

non seulement nous pouvons les étudier en eux-mêmes, mais, par les empreintes qu'ils ont laissées soit sur des bouchons de jarres, soit sur les tablettes dites proto-élamites, nous atteignons ainsi la période du document écrit.

Les cylindres.

Au lieu de graver les signes à reproduire sur une surface plate, l'artiste les a disposés sur le pourtour d'un petit cylindre de pierre ou de terre-cuite ; pour obtenir l'image, il faudra rouler ce cylindre sur une matière molle ; ainsi le dessin s'y reproduira indéfiniment.

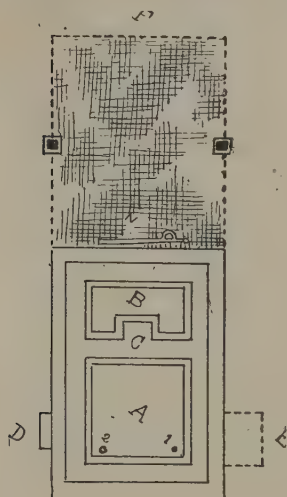


Fig. 332. — Construction d'Our-Nina (vers 3000 avant J.-C.), à Tello. A et B, chambres intérieures sans porte ; C, couloir isolant ; le tout contenu dans le mur extérieur ; F, pavage en briques devant la construction. Cf. les réserves à blé qu'on remplissait par le haut, fig. 310.

Comme le cachet-plat, le cylindre est percé de part en part dans le sens de la longueur, pour permettre le passage d'un lien de suspension ; parfois même, à moins haute époque, le lien sera remplacé par une petite monture en métal permettant de se servir de l'objet plus facilement.

Cette forme très particulière a eu la plus grande vogue en Asie Antérieure ; on la retrouve partout. Depuis le moment où elle apparaît (seconde partie du Second Style), jusqu'à l'époque de la monarchie néo-babylonienne, le cylindre reste en usage en Assyro-Babylonie. Il ne provient pourtant pas d'une conception qui s'impose à l'esprit comme le cachet-plat qui, lui, apparaît comme premier sceau dès l'époque primitive ; nous avons donc chance de ne pouvoir invoquer la polygénie de ce dispositif partout où nous le rencontrerons, tandis que le cachet-plat a pu être inventé en plusieurs lieux à la fois. Je crois, en effet, que, tandis que le cachet-plat est le sceau le plus ancien de l'Asie Occidentale, c'est-à-dire des populations asianiques qui l'habitaient à l'origine, le cylindre est lié à l'expansion sémitique ; il apparaît avec elle et ne cesse qu'avec le déclin de son influence ; bien plus, il concurrence le cachet-plat dans les pays sémitisés, et il n'y survit pas au départ des Sémites.

C'est ainsi qu'il succède en Elam, en Sumer, en Haute-Syrie au cachet-plat des Sumériens archaïques, qu'il se montre en Egypte, au début de la civilisation, quand l'influence sémitique y domine et qu'il y reparaitra au cours de l'histoire, avec les retours offensifs des Sémites. Une colonie sémitique se fonde en Cappadoce, de l'autre côté du Taurus, au cours du troisième millénaire ; son sceau, le cylindre, prend le pas sur le cachet-plat en usage en Asie Mineure. Lorsque l'influence sémitique est prépondérante à Chypre au premier millénaire, le cylindre y est abondant. Que le cylindre-sceau soit l'invention des Sémites, il est fort difficile de le prouver, mais je crois que sa dispersion est du moins liée à leurs migrations.

Le répertoire des plus anciens cylindres d'Elam est de deux

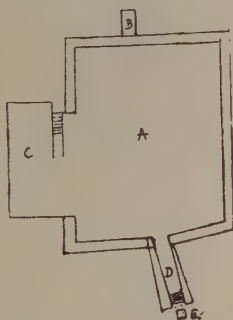


Fig. 333. — Le temple de Tell-el-Obéid, près Our. A, terre-plein auquel on accédait par l'escalier D. Au point E, l'autel des sacrifices. Le temple était bâti sur la terrasse A. Vers 3000 avant J.-C.

sortes : 1^o géométrique réel ou stylisé ; 2^o naturaliste. Nous ne connaissons certains de ces cylindres que par les empreintes qu'ils ont laissées sur les tablettes proto-élamites.

1^o A la première classe appartiennent les chevrons imbriqués, les lignes de zigzags, les quadrillés en losanges, les quadrillés rappelant la vannerie, les bandes striées en échelle ou disposées en chevron ; certaines stylisations tenant le milieu entre cette classe et la suivante : par exemple, le motif alterné de la croix de Malte et celui de l'arbre ; la rosace ou des cercles concentriques, soit entiers, soit coupés par leur milieu (fig. 278 à 284).



Fig. 334. — Une des colonnes qui ornèrent l'entrée du temple de Tell-el-Obéid. Amede bois enrobée de bitume avec incrustation de plaques triangulaires de nacre et de pierres de couleurs (cf. fig. 310).

A cette époque, le cylindre n'est d'ordinaire pas tout à fait rectiligne ; il a un peu la forme d'une olive et les dessins faits à la pointe sont généralement très irréguliers. Il est taillé dans l'albâtre, le calcaire ou même fait de terre cuite.

2^o Avec le décor naturaliste, nous abordons maintenant de véritables scènes ; les plus simples nous montrent un ou plusieurs animaux défilant dans le champ du cylindre : des files de poissons, l'antilope avec ses grandes cornes recourbées, la chèvre avec sa barbiche et son cou orné de toison, la chèvre aux cornes annelées, le cerf (fig. 285, 286) ; le lion et le taureau apparaissent moins fréquemment que les cervidés. Souvent

l'artiste joint à la scène un motif végétal qui alterne avec l'animal, et des cercles concentriques, un croissant, une sorte d'étoile ; le scorpion orne parfois le champ du cylindre, ainsi qu'un insecte(?) (fig. 298).

D'autres scènes sont plus complexes : combats d'animaux où le lion joue son rôle, qu'il attaque le taureau ou le bouquetin (fig. 287 à 289) ; l'artiste travaille d'après la nature ; il y a des bondissements d'animaux extraordinaires de vie et de mouvement, des attitudes et des raccourcis vraiment surprenants (fig. 290 à 292). A ce moment de nouveaux types, de nouvelles traditions sur lesquelles vivra l'art oriental de l'époque historique sont déjà créés.

Le taureau est représenté couché, mais une de ses pattes de devant est à demi-fléchie comme s'il voulait se relever ; attitude qui se perpétuera au cours des siècles. Le groupe des deux bouquetins dressés de chaque côté de l'arbre sacré, soit qu'ils s'en rapprochent, soit qu'ils semblent s'en éloigner d'un bond, est déjà familier au graveur (fig. 293, 294). Le cylindre admet plusieurs registres (sans séparation entre eux ce qui est une note d'archaïsme), composés de files d'animaux passants ou au repos.

* Le groupe du félin qui d'un coup de patte atteint l'arrière-train



Fig. 335. — Plaque de coquille gravée représentant un bouquetin dressé, la tête tournée en arrière, au milieu d'herbages. Pour la forme de ces herbages, cf. fig. 315. La plaque est en segment de sphère. La réunion de plaques semblables au moyen de bitume, formait un vase artistique. Vers 3000 avant J.-C. Provient de Tello. Musée du Louvre.



Fig. 336. — Plaque de coquille ayant appartenu à un gobelet, représentant un taureau attaqué par un lion ; sur le côté droit se voit l'arme (cf. fig. 352) d'un personnage attaquant le lion. Pour la crinière du lion, et le dessin de ses pattes, cf. fig. 328. Même époque que le numéro précédent. Provient de Tello. Musée du Louvre.

de l'animal qui le précède est fréquent. Le type du griffon, fauve ailé à tête d'oiseau est déjà réalisé (fig. 295). Celui du chapiteau à têtes d'animaux, tel qu'on le rencontrera en Perse, sous les Achéménides, trouve à cette époque son prototype lointain (fig. 296).

Toute une classe de cylindres nous montre l'animal s'essayant à des postures humaines. Tantôt un taureau debout sur ses pattes de derrière maintient de petits lions ; tantôt un lion fait subir même traitement à des taureaux ; un taureau agenouillé tend à un autre animal un paquet de flèches, ou ramène ses pattes de devant sur sa poitrine ; des félins vont en barque. Et ces œuvres ne sont

pas caricaturales ; elles ont quelque chose de sauvage et de puissant.

L'homme apparaît aussi ; il se livre à la fonction la plus naturelle des primitifs : la chasse, et crible de flèches des animaux sauvages : lions, antilopes, sangliers. Là encore l'artiste fixe définitivement des attitudes, quand le chasseur atteint de ses flèches un lion attaquant un taureau, ou quand il saisit par l'oreille un lion dressé



Fig. 337. — Taureau à tête humanisée, à demi-couché, sur lequel s'est abattu un aigle à tête de lion ; fragment de coquille gravée. Provient de Tello. Vers 3000 avant J.-C. Musée du Louvre (cf. fig. 239 et 345).

(fig. 297), et le perce de sa javeline ; ce seront pour toujours les thèmes de la chasse orientale. Nous voyons aussi quel auxiliaire le chien était déjà pour l'homme ; un sanglier est cerné par des molosses aussi gros que lui.

Un certain nombre de cylindres nous montrent l'homme ou la femme, assis à l'orientale et se livrant à l'industrie (fig. 299, 300) ; ils façonnent des vases à anses hautes, et peut-être même sont-ce des forgerons qui fabriquent des récipients de métal. Un autre cylindre représente vraisemblablement les constructions élevées sur terre-plein où l'on enfermait le grain (fig. 301). On remarque le bâti

de bois qui isolait de terre de telles constructions.

Un autre nous montre la chasse aux chèvres sauvages rabattues vers un filet (fig. 302).

Toute une classe de cylindres assez frustes et faits de pâte grise, représentent un homme entouré d'animaux ; sur plusieurs d'entre eux les animaux sont composés de deux avant-trains soudés ensemble, nous avons là le souvenir des animaux traités en forme de « peigne » sur les vases de la nécropole, et la réalisation déjà constituée du monstre double qu'affectionnera la glyptique orientale (fig. 303).

Sculptures sur bitume et sur pierre.

C'est à cette époque qu'il me paraît falloir placer une série de documents de l'Elam qui sont les uns d'asphalte, les autres de pierre ; leur ressemblance avec les monuments de Sumer, soit des vieux patési, soit de la période qui les précède immédiatement, leur coexistence avec les vases peints du Second Style, les cylindres

archaïques susiens, les petits vases en forme d'animaux, permettent de constituer un groupe de ces productions qui s'échelonnent de 3.200 à 2.900 environ (la période des vases du Second Style recouvrant, elle, un laps de temps plus considérable).

Un de ces monuments est une *plaque de bitume* (fig. 304) à demi



Fig. 338. — Plaque de pierre gravée à trou central. Au registre du haut : même scène répétée pour la symétrie : le dieu, assis, reçoit la libation d'un adorant nu, qui tient à la main le vase à bec (cf. fig. 354). Inscription au nom d'Our-Enlil dans doute patési mais qualifié « grand marchand ». Au second registre, deux capridés destinés au sacrifice, que conduisent deux fidèles. Provient de Nippour. Vers 3000 avant J.-C. Musée de Constantinople.

évidée en son milieu, comme si l'on avait voulu la perforer d'un trou circulaire ou quadrangulaire. Deux personnages à la chevelure bouclée répandue sur les épaules, au profil exagérément sumérien, entièrement nus, sont sculptés sur chaque côté de la plaque ; l'artiste a forcé la saillie des pectoraux et a remplacé la musculature par le boursoufflé. Nous avons là un exemple extrêmement

ancien de la nudité rituelle ; en haut de la plaque, se voit un motif stylisé de deux serpents se mordant la queue ; en bas, une chevrette ou un petit veau, l'animal du sacrifice.

Les autres monuments de bitume sont des sortes de *tiges cylindriques* (fig. 305 à 309) à base évasée qui représentent, par registres, des lions, des bovidés ou capridés, soit debout, soit à demi-couchés, traités d'une façon sommaire, l'aigle aux ailes éployées tenant dans ses serres des oiseaux ; des personnages vêtus seulement d'un jupon de kaunakès, les mains jointes à la poitrine ; les registres sont parfois séparés de l'ornement qu'on appellera la « tresse ».

Les représentations qui se trouvent sur ces monuments en font, évidemment, des objets culturels. On aimerait y voir des supports de plateaux à offrandes, mais on ne peut manquer de reconnaître que la dimension de leur base ne leur assure aucune stabilité.

A Moussian, on a découvert dans une tombe quadrangulaire, faite de briques crues, parmi le mobilier funéraire (vases du Second Style), deux *supports* de ce genre, d'environ 0 m. 60 de haut, clos à leurs deux extrémités et dont le bitume était incrusté de plaquettes triangulaires de calcaire blanc et d'éclats de cornaline (fig. 310). Ils étaient debout, dans la tombe même, de chaque côté d'un vase flanqué lui-même de deux briques crues collées à la muraille. Aucun plateau n'était posé sur eux ; rien autour d'eux ne donnait l'impression qu'ils avaient supporté quelque chose qui aurait pu se renverser. En définitive, nous ne pouvons que conjecturer le rôle de tels objets. De Suse également provient un protome de lion en bitume (fig. 311) terminé par une tige et destiné comme les objets similaires en albâtre que nous avons décrits à être encastrés ; on a aussi retrouvé à Moussian un débris de céramique incisée pour recevoir des incrustations, qui montre que cette technique était déjà en faveur en Elam au début de l'histoire (fig. 312). Parmi les objets en bitume de Suse, citons encore un petit bloc sur lequel se trouve dressée une représentation de la tresse (fig. 313) comme on en voit sur les vases de la nécropole, et des représentations humaines en bas-relief nous donnant le type que l'on retrouvera sur les monuments sumériens (fig. 314).

Les plaques de pierre ornées de cette époque, en Elam, sont de deux sortes : les unes sont simplement gravées au trait, les autres sculptées en bas-reliefs.

Parmi les premières, citons deux *plaques* carrées à trou central quadrangulaire ; l'une (mutilée), est décorée en haut d'un lion qui

attaque un capridé (?); en bas, de deux capridés qui s'approchent d'une tige de plante à extrémité en fer de lance (fig. 315). L'artiste

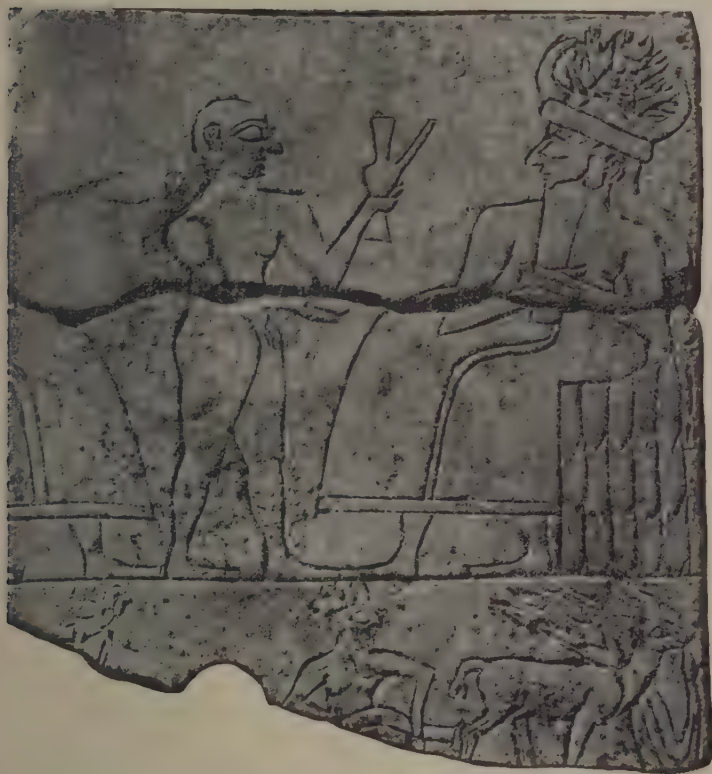


Fig. 339. — Plaque de pierre gravée. Au registre du haut, même motif qu'à la figure précédente, de l'adorant devant le dieu. On voit nettement qu'il porte la barbe, sans la moustache, les cheveux répandus dans le dos en longue tresse; la coiffure à cornes est vue de face sur la tête de profil; le trône est garni de l'étoffe laineuse dite *kaunakès*. Au deuxième registre, un individu portant la longue barbe et les cheveux en désordre derrière un capridé qui se trouve dans un fourré. On a conjecturé, du geste du personnage qu'il y avait là une scène de labourage. Je crois plutôt que le personnage tient à la main la harpé avec laquelle il frappera l'animal. Provient de Nippour. Vers 3000 avant J.-C. Musée de Constantinople.

a représenté le capridé attaqué par le lion comme s'il descendait la pente d'une montagne, ceci pour éviter la perforation centrale de la

plaque. Le type restera ; souvent nous verrons l'aigle aux ailes éployées tenir dans ses serres des animaux dont l'arrière-train est plus haut que les pattes de devant, comme s'il les soulevait. Une autre plaque de même forme est ornée de carrés remplis de quadrillés ou occupés par un *aigle* au naturel, extrêmement schématique (fig. 316).

Parmi les bas-reliefs, un reste de *plaque à deux registres* (fig. 317) nous montre un personnage à coiffure et à barbe pendantes, du style de ceux de la « Base circulaire », tenant un ustensile qui plonge dans



Fig. 340. — Plaque en pierre gravée, représentant une scène religieuse. Une divinité imberbe assise sur un gros oiseau tient à la main un gobelet. Devant elle l'autel à libation (vase avec un rameau planté dedans). Derrière elle, un dieu intercesseur conduit par la main un adorant porteur d'un chevreau. Provient de Nippour. Vers 3000 avant J.-C.

un grand vase ; devant lui un personnage tend deux gobelets ; derrière lui, un autre élève un grand vase de la forme du vase à libation, mais sans bec ; c'est une scène agricole.

Une autre *plaque* (fig. 318), bien complète, montre au registre supérieur, deux personnages assis se faisant face, l'un joue d'une harpe terminée elle-même par une tête humaine ; il paraît saisir, de la main gauche un gobelet (?) que lui tend un serviteur nu, à genoux devant lui ; l'autre tient de chaque main un objet indéterminé qu'il semble agiter et un petit personnage nu se dresse devant lui, les mains à la poitrine et les jambes un peu fléchies. Je me demande s'il ne s'agit pas d'une attitude conventionnelle pour représenter la danse. Nous aurions ainsi une danse rituelle exécutée au son de la harpe et d'un instrument analogue aux castagnettes (?). Le registre inférieur est occupé par un lion qui a attaqué de face un taureau et l'a à moitié terrassé ; tandis qu'il le maintient d'une patte pour le dévorer, le berger lui enfonce dans la tête un instrument droit que l'artiste a orné de stries saillantes analogues à

celles d'une vis. C'est, probablement, une façon conventionnelle de figurer une arme de silex, et les stries représentent les éclats de la taille. A côté des bas-reliefs, il est, de cette époque, quelques sculptures en ronde-bosse.

L'ART ARCHAÏQUE DE SUMER

II. SUMER

Classification.

Désormais, le pays de Sumer-Akkad, et plus tard la Babylonie et l'Assyrie, la Mésopotamie en un mot, deviendra le centre de notre étude ; les monuments qui en proviennent constituent la série la plus continue, malgré ses lacunes, qui soit venue jusqu'à nous, et son importance artistique dépasse celle des pays voisins. C'est donc à l'art de Sumer et de ses dérivés immédiats que nous comparerons celui des régions limitrophes.

La situation sera analogue en Elam où la période du Premier Style mise à part, nous atteignons le Deuxième Style, d'abord représenté par des vases, puis par un ensemble qui précède de peu la période historique : les mêmes vases peints, les vases d'albâtre,

les vases en forme d'animaux, les cachets, les cylindres et les bitumes qui nous font toucher la période historique.

En Sumer nous allons étudier 1^o une période à monuments anonymes ou non datés précédant de peu la période historique, 2^o la période des monuments datés, qui correspondent en somme à ce que nous voyons à Suse dès que les vases du Second Style ne sont plus isolés.

Puisque les monuments non datés sont contemporains dans les deux pays, qu'ils précèdent de peu, leur style nous l'apprendra, les monuments datés de Sumer (environ 3000 av. J.-C.), n'est-il pas logique d'assigner seulement aux débuts du Second Style



Fig. 341. — Plaque de coquille trouvée à Our. Deux divinités imberbes sont représentées l'une conduisant l'autre, ce qui est insolite. Une des divinités lève à demi le bras droit et fait le geste de l'appel au dieu. Vers 3000 avant J.-C.

précédant ces monuments une période de 200 à 300 ans au plus et, donnant la date de 3150 à 3200 aux monuments non datés et antérieurs à la période historique, d'assigner 3400 à 3500 au début du Second Style, ce qui rapprocherait d'autant le Premier ?

J'incline assez vers cette solution malgré l'existence de rapports très anciens entre la civilisation de l'Asie et celle de l'Égypte; nous traiterons tout au long cette question dans le second volume.

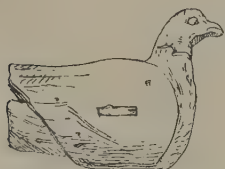


Fig. 342. — Oiseau découpé dans une plaque de coquille, destiné à être fixé au moyen d'un fil de cuivre sur une planche de bois bitumée. Provient de Tell-el-Obéid. Vers 3000 avant J.-C.



Fig. 343. — Taureau vu de profil, de même matière et de même provenance que le numéro précédent.

Mais jusqu'ici, pour l'Elam, en l'absence de toute chronologie, nous avons pu présenter des ensembles ; maintenant avec le début de l'histoire, il nous faut suivre d'une façon aussi serrée que possible la succession des dates. La chose est facile lorsqu'il s'agit de monuments au nom de souverains ou de personnages ayant place dans la chronologie ; quand les monuments sont anonymes ou au nom d'inconnus, la difficulté peut être grande. Le style n'est pas forcément un indice infailible de la date ; c'est seulement une grande présomption.

En effet, à ces époques primitives où les artistes ne sont pas légion, les meilleurs se groupent fatalement à la capitale, là où il y a des ressources ; les villes provinciales, les centres de second ordre se contenteront d'artistes de moindre qualité ; nous en avons à chaque instant la démonstration. De toutes les statuettes connues de patési archaïques et dont la date est sensiblement la même, celle du Louvre est de beaucoup la meilleure. Pour la dynastie d'Agadé, tandis que nous possédons une œuvre admirable dans l'obélisque de Manishtousou, la statuette du même roi trouvée à Suse est d'une exécution assez pauvre.

Nous avons dit au chapitre consacré à la Chronologie ce qu'il fallait penser des vieilles listes dynastiques; nous allons étudier maintenant l'argument archéologique que nous invoquions à leur égard. La certitude de nos données, avons-nous dit, s'arrête à Lougalzaggisi. Auparavant il est une période qui appartient à l'histoire, dont nous avons des documents écrits, la période archaïque où nous rangeons les vieux patési de Tello depuis Our-Nina, sans ~~pouvoir~~ leur assigner une place certaine dans la chronologie. Mais à côté des monuments de ces monarques, il en est d'autres aux noms d'inconnus ou anonymes, qu'il nous faut cependant classer. Certains de ces monuments, par leur situation stratigraphique (niveau dans les fouilles), et par leur style, sont sans doute plus anciens que les vieux patési de Tello, quoique de peu.

Restent les monuments inscrits au nom d'un monarque qui ne figure pas dans les listes. Les fouilles nous ont restitué des objets aux noms d'Our-Enlil, patési de Nippour, Lougal-kisalsi, roi d'Erech, Lougal-dalou, roi d'Adab, Annipadda, roi d'Our, Mesilim, roi de Kish.

Les historiens qui accordent crédit aux listes royales anté-historiques se sont efforcés d'inclure ces noms dans les diverses dynas-



Fig. 344. — Scène agricole. Bas relief trouvé à Tell-el-Obéid. Les personnages sont en coquille et fixés sur une planche à rebords, garnie de bitume. A gauche, divers temps de l'industrie laitière. Au centre, l'étable dont, par convention, on aperçoit le contenu projeté au dehors. A droite, la traite des vaches. Vers 3000 avant notre ère.

lies. Il est, en effet, remarquable que ces listes qui fournissent tant de noms de rois, ne portent justement aucun de ceux dont nous retrouvons des monuments. Lougal-kisalsi, cependant, eut un petit-fils en bonne situation, puisque lui aussi dédiait encore sa statue à la divinité. Mesilim dut avoir quelque puissance puisqu'il



Fig. 345. — Bas-relief de Tell-el-Obéid représentant le taureau à tête humanisée (bison), les pattes de devant sur la montagne. Sur son dos s'est abattu l'aigle à tête de lion (cf. fig. 239 et 337). Vers 3000 avant J.-C.

servit d'intermédiaire entre les habitants de Tello et ceux d'Oumma bien avant Eannatoum. Or, les listes royales ignorent tous ces noms ; il a donc fallu les introduire dans les dynasties ; d'où les additions entre parenthèses que portent ces listes. Tout ceci conduit à l'obligation de nier la succession des dernières dynasties avant l'histoire, car les monuments de ces différents monarques sont archéologiquement contemporains ou à peu près ; ou bien il faut considérer ces listes comme arbitraires et comme la traduction du désir du scribe de concrétiser le long passé de la civilisa-

tion sumérienne avant Lougalzaggisi ; ceci paraît absolument légitime et confirmé par toutes les découvertes.

Un seul nom concorde avec les listes dynastiques, celui de Mesannipadda, roi d'Our. Mais tandis que les listes lui donnent pour fils Meskenagnounna, l'inscription du temple d'Obéid lui



Fig. 346. — Fragments de plaques de coquille, trouvés à Kish et ayant servi d'incrustations. Vers 3000 avant J.-C.

assigne pour fils Annipadda. Et cette difficulté n'est pas la seule, car si l'on admet l'identité des deux personnages et la continuité des listes, Mesannipadda aurait régné vers 4000 au moins avant notre ère ; les monuments et l'inscription d'Obéid s'y opposent absolument. Nous devons trouver dans cette rencontre de noms, confirmation de ce que je disais plus haut des connaissances des scribes : celle d'un long passé ; au milieu des dynasties de fan-

taisie qu'ils ont élaborées se glissent quelques noms qui sont un reflet d'une réalité qu'ils ne faisaient plus qu'entrevoir.

Si l'on objecte que ces listes ne doivent pas être considérées comme reproduisant un ordre consécutif mais que beaucoup ont pu coexister, la critique n'en subsiste pas moins sur leur véracité comme document historique ; elle est renforcée du fait de l'oubli

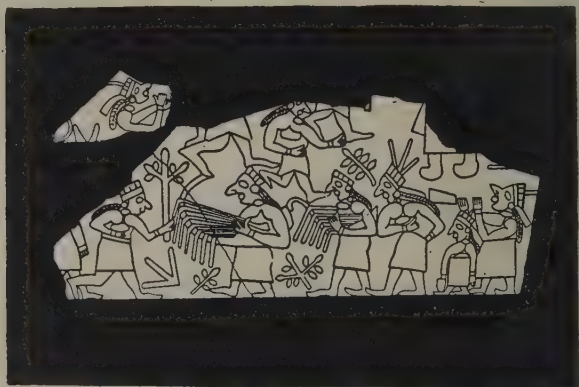


Fig. 347. — Fragment de vase en pierre trouvé à Bismya, représentant deux processions (dont l'une accompagnée de musiciens), s'avancant l'une vers l'autre dans un paysage planté d'arbres et d'arbrisseaux. Les figures portaient des incrustations. Vers 3000 avant J.-C.

de la quasi-totalité des rois dont les monuments retrouvés portent les noms.

Nous pouvons donc distinguer dans notre classement une période d'avant Our-Nina, uniquement pour les monuments que les conditions de la trouvaille permettent de situer avant ce règne, et une période commençant à Our-Nina.

Dans celle-ci nous comprendrons peut-être un peu arbitrairement, tous les monuments pour lesquels nous n'avons pas de recoupements, et tous ceux qui portent des noms inconnus, n'oubliant pas que nous ignorons complètement la position relative dans le temps, d'Our-Nina, Lougal-Kisalsi, Lougal-Dalou, etc.

Ce classement est assez large, trop, même ; l'époque archaïque englobera ainsi une période de deux ou trois siècles ; il ne me paraît pas possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de serrer la vérité de plus près ; lorsque la chose paraîtra réalisable, nous nous y efforcerons.

A — PÉRIODE PRÉCÉDANT OUR-NINA

ARCHITECTURE

Nous trouvons l'application de ces notions dès l'époque la plus archaïque. A *Tello*, de Sarzec découvrit à une profondeur de neuf mètres, un bâtiment élevé sur une plateforme de 8 m. 40 sur 11 m. 60, orientée par les angles¹, les petits côtés regardant vers le nord-ouest et vers le sud-est, et entourée d'un dallage de gypse (fig. 319). Sur la plateforme se dressait un édifice rectangulaire de 8 mètres sur 6 mètres, composé de deux chambres de grandeur inégale, ayant chacune une porte sur l'extérieur; les murs avaient encore près de 3 mètres de hauteur et le bâtiment n'était pas placé au centre de la plateforme, mais sur un des côtés.

Des deux chambres, une avait pour niveau la plateforme; le sol de l'autre était au-dessous, au niveau du dallage en gypse; sur toute la longueur des murs, à l'extérieur, se trouvaient des cavités encore garnies de bitume; on a pensé que ces cavités étaient destinées à l'amorce d'un toit ou d'une superstructure en bois. Cette disposition donne à penser que le bâtiment était destiné à la conservation de marchandises. Les briques étaient petites (0,22 × 0,13), et plan-convexes, c'est-à-dire plates sur une face, convexes sur l'autre. Elles alternaient avec des lits de gypse et étaient cimentées au bitume; elles ne portaient ni marques d'impressions digitales (cf. p. 462), ni aucune inscription; il est probable que l'édifice primitif posé sur le dallage menaçait ruine et qu'il fut noyé dans le cube rectangulaire de la plateforme destinée à lui servir de soutien.

Les fouilles d'*Assour* ont fait connaître des monuments extrêmement anciens qui ont provoqué une grande surprise car on s'était accoutumé à considérer l'Assyrie comme un pays plus tard venu à la civilisation que la Babylonie. Le Dr Andrae qui a dirigé ces explorations a établi une classification par niveaux de ses découvertes, dans laquelle les couches G et H répondent à la période la plus archaïque; les objets trouvés en G correspondant à l'époque d'Our-Nina, ceux de la couche H peuvent être rangés dans la série que nous étudions maintenant ou tout au début de la suivante. Il s'agit d'un temple à Ishtar qui fut l'objet de nombreux rema-

1. L. Heuzey, *Construction antérieure à Our-Nina* : RA, V (1899), p. 33.

niements ; le plus ancien est d'un plan assez différent de celui d'Obéid. C'est une demeure bâtie sur le modèle des habitations ordinaires ; une entrée oblique menait dans une cour rectangu-



Fig. 348. — Bas-relief de pierre à trou central, représentant, en haut, Our-Nina (vers 3000 avant J.-C.) en semi-nudité rituelle et tenant la corbeille à briques pour poser la première pierre d'un temple. Devant lui, ses enfants. Au second registre, Our-Nina assis, un gobelet à la main, entouré de ses enfants. Provient de Tello. Musée du Louvre.

laire, conduisant dans un petit vestibule, qui lui-même, ouvrait à l'extrémité d'un des côtés longs d'une chapelle (fig. 320). Le temple G que nous plaçons à peu près à l'époque d'Our-Nina offre peu de changements par rapport à celui-ci.

BAS-RELIEFS

A Tello, à peu de distance du bâtiment antérieur à Our-Nina, et au même niveau, furent trouvées deux sculptures de grand intérêt.

L'une a reçu le nom de *Personnage aux plumes*¹ (fig. 321). C'est une plaquette de calcaire de 0 m. 18 sur 0 m. 15, sur laquelle est gravé au trait la représentation d'un personnage debout, le torse nu, le bas du corps recouvert d'un jupon orné de stries en quadrillé ; il élève la main gauche ouverte, à hauteur de la bouche, et porte le bras droit demi-plié.

Le personnage n'a pas de moustache, pas de barbe sur les joues, mais une barbe en collier qui vient pendre sur la poitrine ; l'œil est un simple losange de face, le nez très aquilin continue la ligne du front ; le menton est saillant, la chevelure, qui se répand sur les épaules est maintenue par un bandeau passant sur le front ; sur le sommet de la tête s'élèvent, droites, deux plumes ou deux feuilles de palmier.

Devant le personnage s'élèvent deux grands pieux terminés au sommet par un renflement en boule. Disposition expliquée par les fouilles d'Obéid ; ce sont les colonnes de l'entrée du temple É-Ninnou, ou simplement ses mâts à banderolles ou enseignes, analogues à ceux des temples égyptiens.

Le fond du bas-relief est orné d'une inscription où se trouve le nom du dieu de Lagash, Nin-Girsou, et de son temple l'É-Ninnou (« Temple de Cinquante ») nom qu'il continuera de porter dans la suite des temps. Ainsi, sur ce premier bas-relief de Sumer nous relevons tout ce qui sera caractéristique de l'art sumérien.

Buste presque de face, pieds de profil sur le même plan ; faciès bien sumérien dont le nez, les yeux et le menton sont si particuliers ; le geste du personnage qui est celui de la prière (l'idéogramme de la prière est la réunion des signes bouche et main), sera répété par les artistes des générations successives. Le simple jupon fait partie du costume rituel, déjà évolué puisque à l'origine le fidèle officiait nu devant son dieu. L'étoffe quadrillée est sans doute une façon primitive de rendre le kaunakès, ce dérivé de la toison animale que les artistes représentent au moyen de languettes en fer de lance pour en simuler les mèches laineuses. Il nous faut expliquer la coiffure et le port de la barbe. Nous sommes à une époque où la mode sumérienne est de porter les cheveux longs et la barbe en collier ; un peu plus tard la chevelure sera rase et la barbe assez courte sur les joues, sans moustache ; puis, toute la tête sera rasée sauf les sourcils. J'ai déjà dit, à propos des théories d'Ed. Meyer,

1. *Découvertes*, pl. I bis fig. I, a, b, p. 164 et p. XXXIV de la partie épigraphique de l'ouvrage.

sur les races de l'Asie Antérieure, qu'il fallait considérer ces variations dans le port de la barbe et des cheveux sur les monuments archaïques anciens comme des variations de la mode (soit dans le temps, soit dans l'espace), et non comme un criterium de la diversité des races.

Les deux plumes qui se dressent sur la chevelure du personnage nous amèneront à étudier plus en détail la coiffure sumérienne la plus archaïque. Telles quelles, elles rappellent beaucoup un détail d'un bas-relief cité par Heuzey ¹ et conservé au Musée du Louvre, qui représente des guerriers vêtus du pagne ; ils sont armés de masques, de lances et surtout de l'arc, et leur chevelure, représentée par des stries en quadrillé, est surmontée d'une plume flottant au vent. Ce bas-relief, sur lequel nous reviendrons à propos des influences orientales sur la civilisation égyptienne (c'est, d'ailleurs, une palette égyptienne), nous donne la silhouette d'un guerrier assez semblable à celui qui orne un des vases de la nécropole (fig. 211). Ce guerrier porte des plumes sur sa tête et tire de l'arc. Sur la Stèle des Vautours (p. 479), nous aurons l'occasion de voir une coiffure, moins primitive, mais dans l'ornementation de laquelle les plumes jouent un grand rôle ; bien plus tard, la tiare du roi Marduk-nadin-ahê (fin du XII^e siècle), celle des taureaux ailés de Khorsabad (VIII^e siècle), seront garnies de plumes. Ces divers monuments nous aident à nous figurer la silhouette d'un chef de Sumer un peu avant le début de l'histoire ; c'est celle d'un chef de primitifs.

L'autre monument est appelé le *Bas-relief circulaire* ² (fig. 322 à 326) : c'était un socle circulaire formé de deux blocs superposés et décoré au pourtour de nombreuses figures ; deux grands trous cylindriques perçaient cette base de part en part ; ils étaient sans doute destinés à y fixer le manche d'objets votifs du genre de ceux que nous décrirons plus loin. Les figures représentaient deux processions d'hommes s'avancant l'une vers l'autre ; tous les personnages avaient le buste nu, et le bas du corps de certains (beaucoup manquent), est couvert d'un jupon dont l'extrémité est garnie d'un rang de grandes languettes terminées en fer de lance, ce qui est l'ébauche de la représentation classique du kaunakès des époques suivantes. Nombre de personnages sont figurés les mains l'une dans l'autre, à la hauteur de la poitrine, dans l'attitude de la soumission.

1. *Tribu asiatique en expédition : Revue Archéologique*, 1890.

2. *Découvertes*, pl. I bis, fig. 2 et 1^{er}, fig. 1 a. b.

Tous ont le profil sumérien ; nez exagérément aquilin, larges yeux de face, en losange, menton saillant. Mais tandis que la procession venant de droite est conduite par un homme imberbe à longue chevelure, dans la file se trouvent des personnages soit chevelus et barbus, soit sans barbe ni cheveux (aucun n'a de moustache) ; dans l'autre procession, même irrégularité. Les deux conducteurs qui sont évidemment les personnages principaux, tiennent l'un une lance pointue ; l'autre, sur son épaule, une sorte d'instrument courbe dans lequel je vois la *harpé* primitive, l'ancêtre du cimeterre oriental ; ce dernier personnage tend à l'autre un objet peu déterminable. Selon Heuzey il y aurait là une scène d'investiture. Tout ce bas-relief est de technique archaïque : têtes et pieds de profil, buste de face. Nous y voyons déjà réalisé le thème du défilé processionnel qui aura une fortune inouïe dans l'art oriental de toutes les époques.

La façon de dessiner la chevelure par stries profondes (cf., le Personnage aux Plumes), est d'un faire très archaïque et se retrouve dans les statuettes de cuivre que nous décrirons plus loin (p. 457).

Je cite pour mémoire, comme provenant du voisinage, un *fragment de bas-relief*¹ où la divinité assise a la tête couverte d'une coiffure à cornes dont l'intérieur était sans doute garni de plumes (fig. 327) ; c'est, d'ailleurs, par un rendu analogue à celui des plumes que l'artiste a figuré les cheveux de cette divinité : à côté un personnage brandissant la massue et portant une longue barbe en collier comme celle du « Personnage aux Plumes ».

Ces bas-reliefs étaient anonymes ; c'est leur situation sous la couche de débris datés d'Our-Nina, et la comparaison, qui permettent de les dater. Le suivant qui provient aussi de Tello est au nom d'un roi de Kish, Mésilim².

C'est une *masse d'armes* (fig. 328) votive, en pierre calcaire, de proportions colossales (hauteur : 0m. 19, diamètre : 0 m. 16). La face supérieure qui n'est point perforée est ornée d'un aigle en

1. *Découvertes*, pl. I, fig., p. 103 ; *Catalogue* n° 2, p. 79.

2. S. Langdon, *Cambridge Ancient History*, I (1923), p. 368. Dans *Oxford Editions of Cuneiform Texts*, II 1923, p. 7, Langdon penche pour Mesilim roi, non de Kish mais de la dynastie de Awan (3.900-3.750) Weidner, qui adopte une chronologie beaucoup plus écourtée, place Mesilim dans la troisième dynastie de Kish, qu'il date de 3.254 à 3.155. Ce que j'ai dit des listes dynastiques protohistoriques, le recoupement que fournit la stèle des Vautours et le style des monuments de Mésilim, nous font dater ce roi de peu avant la période qui s'ouvre avec Our-Nina.



Fig. 349. — Bas-relief de pierre représentant les enfants d'Our-Nina. Le premier personnage, à gauche du registre du haut, porte sur son épaule un bâton au bout duquel est suspendu un filet. Provient de Tello. Musée de Constantinople.

relief (fig. 112) ; il est représenté de face, les ailes éployées, les serres ouvertes ; sa fête est celle d'un lion ; sur le pourtour de la masse d'armes une frise de lions se poursuivant ; ils sont dessinés

de profil, à demi-dressés, la tête de face ; chacun saisit de ses griffes l'arrière-train de celui qui le précède et le mord ; œuvre vigoureuse qui dénote l'habileté technique de l'artiste, notamment dans la crinière des lions traitée d'une façon très sobre, dans la forme des têtes qui est presque géométrisée ; nous sommes évidemment en présence d'un art ayant déjà de lointaines traditions.

Nous rencontrons ici l'application d'un procédé cher aux anciens artistes de l'Asie Occidentale et de l'Égypte : la technique de l'incrustation. Les yeux de l'aigle et des lions se présentent comme une cavité démesurément vaste ; pour donner de la vie au regard, l'artiste y insérait au moyen de bitume un morceau de coquille pour simuler le blanc de l'œil ; une touche de bitume ou de lapis imitait la prunelle (fig. 329).

L'inscription¹ nous dit que « Mesilim, constructeur du temple de Nin-Girsou pour Nin-Girsou a placé (ceci), Lougal-shag-engour étant patési de Lagash ».

C'est donc une masse votive envoyée par le suzerain dans le temple d'une ville vassale.

L'ART DU MÉTAL.

Parmi les monuments les plus anciens, puisqu'ils ont été trouvés à Tello sous le niveau des constructions d'Our-Nina, nous devons mentionner de petites *figurines de cuivre*² (fig. 330).

Elles se terminaient en forme de clou et étaient destinées à être piquées dans le sol ; à deux endroits des fondations de l'édifice que nous venons de décrire, ces statuettes étaient rassemblées, les unes sous l'angle ouest, les autres sous le pavage de la chambre principale. C'étaient des amulettes prophylactiques dont nous avons dit la signification quand nous avons parlé du pouvoir de la pointe. Elles ont la forme d'un buste de femme, les mains l'une dans l'autre au niveau de la poitrine ; la chevelure en forme de lourde perruque, est profondément striée horizontalement comme sur les bas-reliefs précédents. Les yeux sont constitués par des boulettes aplaties de métal ; il y a là l'imitation d'un prototype de terre cuite. Le métal³ de ces figurines est du cuivre pur, sans traces d'étain.

1. Thureau-Dangin, *ISA*, pp. 28-29.

2. *Découvertes*, pl. I bis, fig. 3 à 7, p. 239 ; *Catalogue*, n° 131-141, p. 294.

3. Berthelot, *La chimie au Moyen Age*, t. I. pp. 391-393.

Un autre monument d'un roi de Kish dont le nom est effacé est la pointe d'une grande *lance* votive¹ en cuivre² (fig. 331); elle provient également de Tello (longueur : 0 m. 80, grande largeur : 0 m. 13). La lame en forme de feuille de laurier est à double pente et se termine par une soie plate percée de quatre trous.

Elle était donc insérée dans le manche et maintenue par des rivets. C'est le procédé habituel pour fixer les armes primitives, en Egée par exemple³, mais la lame de Tello réalise un progrès sur les plus anciennes lames de l'Egée pourtant plus jeunes; c'est la présence d'une soie; dans les poignards ou lances de l'Archipel, les rivets sont placés directement au talon de l'arme. Sur la lame, l'artiste a gravé l'image d'un lion dressé; là encore, si le dessin est un peu sommaire, il y a dans la pose du lion, dans les boucles de la crinière une certaine convention, une stylisation qui n'est point le fait d'un art à son début. La direction de la figure indique que l'arme était conservée dans le temple la pointe en bas, ce dont on voit de nombreux exemples sur les cylindres-sceaux où sont représentés des personnages tenant des lances renversées. Si cette lance n'est pas au nom de Mesilim, dont nous venons de voir la masse d'armes de Tello, elle serait d'une époque toute proche; mais il est vraisemblable que les deux armes proviennent du même monarque; par la teneur de l'inscription nous voyons que ces deux monuments datent d'un moment où Lagash était vassale d'une dynastie sémitique. Or, les listes protodynastiques mentionnent trois dynasties de Kish avant la période que nous étudions, et comme les noms de leurs rois sont en partie effacés, ce serait à nous d'insérer Mesilim à la place la plus convenable; le caractère de l'écriture, le style des monuments montrent que ce ne saurait être aux dates que lui attribuait d'abord Langdon (cf., p. 455, note 2), et qu'il a depuis modifiées.

Entre la masse d'armes, la lance colossales et les œuvres de l'époque historique, il ne saurait y avoir de différence d'âge appréciable, même en admettant que ces œuvres exécutées dans la capitale soient en avance sur celles que nous possédons de Tello, par exemple. Il faut donc admettre, comme on l'a proposé, que

1. *Decouvertes*, pl. V ter, fig. 1 a, b, c, p. 259; *Catalogue*, n° 217, p. 367.

2. Analyse par Berthelot, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, t. CXXIV, 1897, p. 328, n° 7.

3. Dussaud, *Civilisations préhelléniques*, P., 191., p. 000.

Mesilim n'était pas roi de la ville de Kish, mais de la « totalité », titre protocolaire que rend aussi le mot *Kish*, hypothèse possible. Sinon il faut accepter que l'ordre des dynasties ne peut être successif et que la place de Mesilim dans l'une d'elles n'a pas été vraiment retrouvée. D'ailleurs, la « Stèle des Vautours », fait allusion à un traité conclu jadis entre la ville de Lagash et celle d'Oumma, sous les auspices de Mesilim ; c'en est assez pour mettre ce roi à



Fig. 350. — Bas-relief de pierre à trou central représentant l'aigle à tête de lion, les ailes éployées, debout sur deux lions. Une inscription nous donne le nom d'Our-Nina. Dès cette époque, le motif est complètement héraldisé. Provient de Tello. Musée du Louvre.

la fin de la période protohistorique, puisque la Stèle des Vautours date des débuts de l'histoire ; elle ne fait certainement pas allusion à un événement qui aurait eu lieu des siècles auparavant et qu'auraient effacé de nouvelles vicissitudes politiques ¹.

MONUMENTS APPARENTÉS

Nous pouvons, je crois, apparenter d'autres monuments à cette période. C'est le moment où, en Elam, les cachets que nous avons décrits cèdent le pas aux cylindres dont nous possédons des exemplaires et des empreintes, tandis que la vogue des cachets plats qui s'étend jusqu'en Syrie pourra dans cette région persister jusqu'au début du premier millénaire. C'est le moment, en Elam, où l'écriture dite proto-élamite finit de se dégager du pictographe et va donner les tablettes où les signes laissent encore percevoir

1. C'est en somme la dernière opinion à laquelle s'arrête Langdon dans *Excavations at Kish*, I, 1924, p. 3 et suiv.

l'objet qui leur a donné naissance. En Sumer, même transformation; l'écriture (bien qu'elle procède d'un système pictographique tout différent de celui de l'écriture proto-élamite), sous l'influence de l'emploi de tablettes d'argile, passe du pictographe au linéaire et nous en avons des exemples intéressants. C'est par exemple, au British Museum les *monuments Blau* (fig. 89), curieux non seulement par leurs signes d'écriture, mais par les personnages qui y sont sculptés. La robe d'un des personnages est faite d'une étoffe à quadrillé, comme celle du « Personnage aux Plumes » ; certains portent la longue barbe, les cheveux rassemblés en chignon et maintenus par un bandeau, comme sur le bas-relief que nous venons de décrire. Mais les figures assises ou à genoux se rapprochent beaucoup de celles que nous relevons sur les empreintes des tablettes de Suse. Ces empreintes révèlent un art très personnel et nous pouvons aussi les comparer à celles des *tablettes du Louvre* (p. 208), où l'écriture qui est du système sumérien, est encore très proche des pictographes qui lui ont donné naissance. L'écriture qui a pu être inventée, à l'état pictographique, un ou deux siècles auparavant, évolue alors très rapidement ; elle brûle les étapes pour passer à l'écriture linéaire. Dès qu'elle est constituée, les inscriptions paraissent et nous entrons dans l'histoire.

Par conséquent, la *tablette de Kish*, décrite plus haut (p. 208), tout en étant un des exemplaires les plus vénérables de l'ancienne écriture, n'est sans doute pas très éloignée du début de l'histoire et des autres tablettes archaïques que nous possédons¹.

Étudions quelques-unes des empreintes que nous retrouvons sur les tablettes inédites du Louvre et sur les tablettes proto-élamites. Par comparaison, nous voyons que l'écriture proto-élamite encore si imprégnée de pictographie et l'écriture sumérienne linéaire à peine sortie du pictographe sont en même temps en usage ; des deux côtés, ce sont les mêmes représentations d'animaux d'un modelé large, puissant, et d'une facture étonnante. A ce moment, parmi les empreintes proto-élamites, on remarque ces représentations d'artisans assis qui façonnent des vases (fig. 229).

Sur le monument Blau et sur une des tablettes du Louvre, un personnage est représenté un genou à terre ; dans les deux cas, l'inexpérience de l'artiste lui a fait dessiner le pied dont la pointe

1. S. Langdon, *Excavations at Kish* chap. X : *The pictographic Tablet*.

devait toucher la terre, en sens contraire : talon contre terre, pointe du pied dressée.

Nous rattacherons la tablette pictographique de Kish à cette période. Ce que nous avons dit de la discordance entre certains signes très archaïques (celui de la tête qui est vraiment une tête), et d'autres déjà évolués (celui de l'unité qui ressemble au signe de l'époque d'Eannatoum), prouve bien que nous sommes à la fin d'une étape et tout près du moment où l'écriture pictographique deviendra définitivement linéaire.

B — ÉPOQUE D'OUR-NINA ET DE SES SUCCESSEURS

Avec le roi Our-Nina de Lagash et ses successeurs, nous disposons d'une suite à peu près complète de dynastes qui nous conduit ainsi à Lougalzaggisi et à l'époque des rois d'Agadé ; nous pouvons donc déterminer la date relative sinon absolue de leurs monuments, et, par comparaison, y rattacher ceux qui sont anonymes.

Voici la liste de ces dynastes sumériens :

Our-Nina, vers 3000 avant J.-C. ;

Akourgal, fils du précédent ;

Eannatoum, long règne ; guerres heureuses contre l'Elam et contre la ville d'Oumma ;

Enannatoum I^{er}, frère du précédent ;

Entéména, guerre contre Oumma ;

Enannatoum II ; les Elamites ravagent Lagash ;

Enetarzi

Enlitarzi

Lougal-Anda

} grands-prêtres usurpateurs ;

Ouroukagina, réformateur ; détrôné par Lougalzaggisi (vers 2870).

Nous prendrons comme type de notre étude les monuments d'Our-Nina autour desquels nous grouperons ceux de Sumer qui sont susceptibles de constituer un ensemble. Nul doute que dans ces derniers, certains puissent appartenir à la période immédiatement précédente, comme à celle qui la suit aussitôt. Nous ne prétendons pas tenter autre chose qu'un classement général.

ARCHITECTURE

A *Tello*, sur l'emplacement de la construction que nous avons décrite, le roi Our-Nina, après avoir à demi rasé les murs de ce

bâtiment, en avoir comblé l'intérieur et avoir créé au-dessus un sol résistant, éleva un *édifice* retrouvé par de Sarzec (fig. 332). C'est un massif rectangulaire de 10 m. 60 de long sur 7 m. 30 de large, orienté par ses angles et composé de briques cuites rectangulaires de 0, 27 sur 0,14, épaisses d'environ 0 m. 05, plates sur une face, convexes sur l'autre et portant sur cette face l'empreinte d'un pouce de la main droite, soit comme timbre, soit pour permettre l'adhérence d'un peu de mortier. Car ces briques sont naturellement posées la face plate sur la face convexe de la brique inférieure et au sommet de la convexité la pression chassait le mortier vers les côtés déclives. Quelques-unes portent à grands traits linéaires l'inscription: « Our-Nina, roi de Lagash, fils de Gounidou a construit la maison de Girsou ». Il restait encore du bâtiment, quatorze assises de briques reliées par du bitume et dont la hauteur totale était de 1 m. 12. La construction reposait sur trois lits de briques dont le dernier était de niveau avec un pavage qui s'étendait autour de la construction. Donc pas de fondation proprement dite, mais un sol aménagé. Entre cette base et le sommet du tell, il n'y avait pas plus de 4 mètres car la ville fut abandonnée de bonne heure. Sur le soubassement se dressaient les murs de l'édifice, épais de 0 m. 60, et composés de briques posées irrégulièrement de façon à cacher les joints de l'assise inférieure. Aucune trace de porte n'était visible. A l'intérieur de cette enceinte, deux chambres; l'une de forme carrée, l'autre rectangulaire avec un réduit, de 1 m. 20 de large sur 1 mètre de profondeur. On obtenait ainsi deux chambres closes séparées de la muraille extérieure par un couloir. Cette disposition très semblable à celle de la construction déblayée au-dessous, fait penser à une réserve pour mettre les provisions, destination en accord avec l'enduit de bitume qui revêtait partout les parois et le pavage de la construction, chambres et couloirs.

Tout autour du bâtiment on a relevé la présence de huit points d'appui formés de 4 briques carrées, sur l'un se trouvaient encore des débris de bois de cèdre. L'édifice était donc entouré d'un auvent en bois appuyé sur des colonnes de même matière, reposant sur les appuis de briques. Près de la construction on a déblayé les restes de bassins et de conduites d'eau soigneusement bitumées. On voit que l'accès à ces chambres reste une énigme, puisqu'il n'y a pas de portes; il faut admettre qu'elles existaient beaucoup plus haut et qu'on y accédait par des escaliers; mais comme les traces de ceux-ci font défaut nous devons croire à l'existence de simples

échelles appliquées contre les ouvertures par lesquelles on descendait dans ce réservoir, les grains ou autres marchandises.

A cet égard une empreinte trouvée à Suse est très instructive¹ ; elle représente deux constructions qui paraissent cylindriques, couvertes d'un toit conique donnant la silhouette de nos moulins à vent. Ces deux constructions reposent sur une terrasse et une échelle conduit à leur sommet, au niveau où le toit va prendre naissance (fig. 301). Nous avons là un exemple de ces réservoirs à grains dont la construction d'Our-Nina et celle antérieure à Our-Nina, sont des spécimens.

A *Tell-el-Obeid*, qui fut déserté après le règne de Doungi, la mission anglo-américaine découvrit un temple² bâti, ainsi qu'en témoigne la dédicace de fondation, par « Annipadda, roi d'Our, fils de Mésannipadda, pour la déesse Nin-harsag » et plusieurs fois remanié, mais dont une partie primitive a pu être retrouvée. Sur un petit tertre naturel s'élevait la plateforme (fig. 333). C'était un rectangle imparfait de 32 mètres de long sur 25 mètres de large, muni de deux appendices ayant chacun un escalier d'accès ; les angles sont orientés sur les quatre points cardinaux. Le mur de la plateforme, de brique cuite, cessait au niveau de chacune des terrasses qui débordaient la plateforme. Sans doute est-ce par ces deux côtés que les ouvriers, à mesure que le mur de la plateforme s'élevait, venaient décharger la terre à brique et les briques crues destinées à constituer l'intérieur de la plateforme.

Le mur de brique cuite reposait sur une base de pierres calcaires d'environ 0 m. 30, sur 0 m. 20, ce qui vient à l'encontre de l'opinion générale que les Sumériens ne se servaient absolument pas de pierres dans leurs constructions. Jusqu'à environ 1 m. 60, le mur est composé de briques plan-convexes de 0 m. 21 sur 0 m. 16 et 0 m. 04 à l'extrémité. Sur la face convexe se trouve la forte dépression produite avec le doigt, quand la brique était fraîche, que nous avons signalée. Le mur, d'abord plat sur sa face extérieure, adopte bientôt la disposition en saillants et rentrants qui sera toujours chère aux architectes mésopotamiens. Des panneaux de 0 m. 60 de large, de niveau avec le mur primitif, sont séparés par des rentrants de 0 m. 50 de large sur 0 m. 15 de profondeur. Une telle disposition, si ses dimensions étaient plus considérables, pourrait être utile à la

1. *Délégation*, t. XVI, fig. 222.

2. C.-L. Woolley, *Excavations at Tell-el-Obeid* : *Antiquaries Journal*, Octobre 1924.

construction, soit pour la renforcer sur certains points, soit pour la défendre en cas d'attaque. Avec des rentrants de 0 m. 15 on ne peut invoquer qu'un souci décoratif. La surface se trouvait ainsi ornée par elle-même ; la lumière accrochée par les aspérités du mur y distribuait des panneaux clairs et des panneaux ombrés..

Au-dessus, les briques étaient d'argile crue, toujours plan-convexes; ce qui marque leur antiquité, et de 0 m. 28 sur 0 m. 18, 0 m. 08 aux extrémités. Les escaliers, dont quelques marches subsistent encore sont de grès blanc très dur (il s'en trouve en quantité à 80 kilomètres environ à l'ouest de Tell-el-Obéid). Ces marches, de belle taille et presque à l'état de neuf, ont 1 m. 95 de long, sur environ 0 m. 26 de hauteur. En bas des marches se trouvait un bloc rectangulaire de 5 lits de briques plates (0,30 x 0,20), dont les deux premiers lits étaient enfoncés sous le niveau de la plate-forme; c'était sans doute un autel. Les sondages montrèrent que la plateforme était abondamment drainée par des conduits en brique cuite bitumée. C'est à environ 8 mètres de la façade, près de l'escalier, que fut rencontrée l'inscription du fondateur du temple.

Contrairement aussi à l'opinion générale qui dénie l'emploi de la *colonne* à l'époque sumérienne archaïque, la mission a découvert des fragments de fûts circulaires en bois qu'on avait revêtus de plaques de cuivre, maintenues par des clous à large tête plate. On peut supposer qu'elles soutenaient une sorte d'auvent abritant l'entrée du temple, démoli au moment des différents remaniements de l'édifice. Sur le sol, en avant de la plateforme on retrouva deux colonnes de bois (fig. 334) qui avait été recouvert de bitume : on avait entièrement incrusté ce revêtement de plaquettes carrées ou triangulaires de grès rouge, de pâte noire et de nacre. Chaque pièce était maintenue par une petite queue faite d'un fil de cuivre recourbé qui s'enfonçait dans le bitume. Ces colonnes avaient 2 m. 30 de long et 0 m. 90 de circonférence. Elles devaient flanquer la grande porte du sanctuaire.

Cette découverte est de grande importance ; nous voyons dans ces colonnes un nouvel emploi de la technique de l'incrustation que nous rencontrerons si souvent sur les sculptures, et dont nous avons déjà un spécimen dans les supports en bitume trouvés en Elam à Tépé-Moussian. D'autre part, des monuments moins anciens nous montrent que des colonnes étaient destinées à encadrer l'entrée du Temple de Jérusalem; celles du Temple de Melqart



Fig. 351. — Face de la « Stèle des Vautours » (vers 2950 avant notre ère). Le dieu Nin-Girsou, son emblème et sa masse d'armes en mains, se tient auprès des prisonniers entassés dans un filet. En bas, le reste de l'attelage d'un char. En haut, à gauche, l'emblème de Nin-Girsou et la coiffure d'un personnage. Provient de Tello. Musée du Louvre.

à Tyr, celles qui sont figurées à la porte des naos phéniciens ou chypriotes et des petits temples votifs en terre cuite qui viennent de l'île de Chypre, dérivent de ce prototype de la haute antiquité sumérienne. On s'est préoccupé de restituer la physionomie du

temple de Tell-el-Obeid, et ce qu'il en reste permet de se faire une idée de l'ensemble.

Un escalier assez raide conduisait au sommet de la plateforme décorée de saillants et de rentrants comme nous l'avons dit ; en haut de l'escalier un porche de bois soutenu par des colonnes précédait ce sanctuaire ; l'entrée de celui-ci était flanquée de grosses colonnes à incrustations, et l'extérieur des murs était garni de plusieurs registres de frises et de figures en bas-relief ou en ronde-bosse ; nous les décrirons avec la sculpture de cette période.

Le temple *G d'Assour*, dont nous ayons donné le plan ci-dessus, appartient à cette époque ; nous en étudierons plus loin le mobilier.

Nous pouvons considérer ces deux constructions comme les plus anciennes de la période historique. Le temple de Tell-el-Obeid est daté d'une façon relative par le style des objets d'art qui l'accompagnaient et celui de l'inscription d'Annipadda ; les mêmes observations s'appliquent à la construction d'Our-Nina.

GRAVURE SUR PIERRE OU SUR COQUILLE

Les monuments de cette catégorie, par définition parmi les plus simples, indiquent déjà une certaine maîtrise de l'artiste.

Tello nous a donné quelques exemplaires de gravures sur pierre ou sur coquille, très archaïques. Un fragment de plaque de pierre ¹ représente *trois adorants* vêtus de kaunakès ; l'un a une chevelure abondante relevée en chignon, l'autre, qui est rasé, porte sur ses bras un chevreau ; voici donc réalisé, dès cette époque, le thème de l'offrande du chevreau. La nature du vêtement, le kaunakès, n'est indiquée que sur le bord inférieur découpé en languettes ; procédé que nous avons déjà rencontré et qui est caractéristique de l'époque archaïque.

L'autre fragment est un morceau de coquille ² bien plan sur lequel est gravé un personnage rasé, vêtu du simple jupon à un seul rang de languettes ; il tient sur son épaule un bâton qui supporte un paquet. Heuzey le nomme, dans son catalogue : le *Porteur de provisions*.

Sur une autre plaquette, un *bouc sauvage* se dresse en tournant la tête, parmi de grandes plantes comme sur une plaquette d'Obéid. Mais la coupe de la coquille est un peu différente ; elle est convexe

1. *Catalogue*, n° 215, p. 365

2. *Découvertes*, pl. 49, fig. 2, p. 268 ; *Catalogue*, n° 224, p. 392

et taillée en forme de triangle tronqué (fig. 335). On a pu se convaincre, en moulant un certain nombre de pièces semblables que leur réunion formait un gobelet à panse arrondie.

Telle est la forme du *gobelet* dont le Louvre possède un fragment (fig. 336) ; il représente un taureau demi-cabré qu'attaque un lion ; le mufle du lion, la pose de ses pattes, la façon simplifiée dont est traitée la crinière l'apparentent aux lions de la masse d'armes de Mesilim ; en arrière de l'animal, on voit apparaître l'arme courbe que porte le patési sur la Stèle des Vautours (nouvelle raison de ne pas éloigner trop l'un de l'autre ces deux monuments). C'est donc d'une période voisine d'Our-Nina (si elle lui est antérieure, c'est de bien peu), que nous pourrions dater ce gobelet.

Même remarque pour une autre coquille sur laquelle est gravé l'*aigle à tête de lion* qui s'agrippe au dos du taureau barbu et le mord (fig. 337) ; ce motif trouve son équivalent dans le bas-relief de calcaire de Tell-el-Obéid que nous décrivons p. 474.

Parmi les objets recueillis à *Nippour* par la mission américaine, se trouvent *trois plaques* de calcaire gravées, dont l'une au nom d'Our-Enlil qui passe pour contemporain de Mesilim, d'après Langdon ¹, des premiers patési historiques de Lagash, pour King ².

Une de ces plaques ³, quadrangulaire, est percée au milieu d'un trou rond (fig. 338) ; on s'est demandé la raison de cette forme que nous retrouverons si fréquemment en Sumer. On pourrait penser que de telles plaques étaient destinées à être fixées contre le mur par une tige de bois ou de métal qui, passant par le trou central, s'enfonçait dans la construction ; la présence de ces mêmes trous dans la « base circulaire », invite à voir dans ces monuments des plateaux-supports ; on fixait sans doute, dans leur cavité, la tige d'un objet votif, une statue, une masse d'armes par exemple. La scène est divisée en deux registres ; en haut, un adorant complètement nu et rasé offre la libation à un dieu assis devant lui. Ce dieu barbu et chevelu, mais dont la barbe semble taillée en collier, laissant les joues dégagées, porte la tiare à cornes ; il tient ses mains l'une dans l'autre, ce qui sera plus tard l'attitude du fidèle et non du dieu. Là encore nous voyons se constituer quelques types et conventions immuables de l'art sumérien ; le personnage principal de la

1. *Ancient Cambridge History*, I, p. 667.

2. *History of Sumer and Akkad*, p. 98.

3. *Babylonian Expedition*, II, pl. XVI.

scène est plus grand que les autres ; ici, c'est le dieu. L'artiste a donné à son œuvre une symétrie rigoureuse en reproduisant le motif à droite et à gauche.

Au registre inférieur, deux Sumériens vêtus simplement du jupon drapé dont on voit, sur le second personnage, le pan qui se fixe au dos (cf., les statuettes archaïques), conduisent devant eux deux capridés, l'un à cornes étalées, l'autre à cornes recourbées, animaux destinés au sacrifice.

La seconde plaque ¹, fragmentaire (fig. 339), présente au registre supérieur un adorant devant le même dieu ; le siège de ce dieu semble recouvert de kaunakès. Cette plaque, comme la précédente, nous restitue la forme du vase à libation primitif ; panse ovoïde, pied et col en tronc de cône, un bec rectiligne part diagonalement du sommet de la panse ; pas d'anse.

Pendant des siècles, le vase à libations se modifiera peu. Les tenues rituelles sont très caractéristiques ; le prêtre qui offre le sacrifice est nu devant la divinité ; les serviteurs ou les prêtres qui l'assistent, sont seulement vêtus d'un jupon, le torse reste nu.

Au second registre de cette plaque nous voyons, selon l'interprétation reçue, un Sumérien dirigeant une charrue, dont il ne reste que le fragment supérieur, tirée par une gazelle ou une antilope, en tous cas, pas par un bœuf. Est-ce à dire que le bœuf n'était pas encore domestiqué au moment où fut faite cette gravure ? Les fouilles de M. Pumpelly, à Anau, donnent à penser que la domestication du petit bétail a pu précéder celle des bovidés.

Il est assez vraisemblable que nous aurions ici la représentation d'un des rites habituels exigés par le culte du dieu de fécondité et de fertilité, un simulacre de labourage, faisant partie de ces opérations de magie blanche qu'ont été les très anciennes cérémonies cultuelles. Traditionnellement ce labourage pouvait se faire (ou être censé se faire), comme au temps lointain où le bœuf n'était pas domestiqué, mais il paraît difficile d'admettre que le bœuf, déjà domestiqué à peu près à même époque, n'ait pas été employé à tirer la charrue dès ce moment. Il me paraît d'ailleurs assez difficile d'interpréter ainsi ce bas-relief ; il semble que le personnage tienne simplement la *harpé* archaïque avec laquelle il frappera l'animal.

1. *Babylonian Expedition*, II, pl. XVI.



Fig. 352. — Revers de la « Stèle des Vautours ». En haut, les rapaces sur le champ de bataille. Puis l'armée conduite par son chef. Autre aspect de l'armée, avec, pour la guider, le patési dans un char. En bas, funérailles et apprêts d'un sacrifice.

La troisième plaque¹ représente une divinité imberbe vêtue de kaunakès (fig. 340), coiffée de la tiare à cornes élevant une coupe ; elle est assise sur un gros oiseau qui est son animal attribut. Devant elle un grand vase en cornet, le vase qui était le *qa* primi-

1. Hilprecht, *Explorations in Bible Lands*, p. 475.

tif, la mesure des liquides, dans lequel est placée une plante (je ne pense pas qu'il faille voir dans cette représentation un pyrée allumé) ; cette disposition fait partie des rites du culte de fertilité ; au temps de Goudéa, à l'époque de la Première Dynastie, nous reverrons le célébrant versant le contenu d'un vase sur un rameau chargé de fruits, planté dans un vase posé sur l'autel. A côté de ce vase, se voit un objet indéterminable. Derrière la déesse, un dieu intercesseur barbu, reconnaissable à sa tiare à cornes, vêtu d'une tunique assez courte, tient par la main un personnage qu'il conduit vers la déesse et qu'il regarde en se retournant. Le fidèle, vêtu d'un simple jupon apporte le chevreau du sacrifice. Tout est donc minutieusement réglé dans le rituel, selon la règle que nous verrons se perpétuer plus tard, et l'artiste a déjà réalisé, au seuil de l'époque historique tous les motifs du thème de l'offrande que reprendront la Dynastie d'Our et surtout la Première Dynastie babylonienne. Ces trois plaques sont d'une faible valeur artistique ; le trait est peu incisé et le dessin linéaire, sans modelé ; mais les attitudes sont justes, et la notation de certains détails (le dieu qui se retourne vers l'adorant de la troisième plaque), témoigne d'une bonne observation et d'une longue expérience. Ces plaques, par leur style s'apparentent à celle de Lagash que nous avons décrite ci-dessus ; si elles précèdent la période historique, elles ne sauraient lui être très antérieures, malgré le nom d'Our-Enlil que porte l'une d'elles.

Nous pouvons en rapprocher une *plaque* de pierre gravée (0 m. 05 de hauteur sur 0 m. 07 de large), trouvée à *Bismya*¹ qui représente un Sumérien imberbe, la tête rase, vêtu seulement d'un jupon ; il brandit de la main droite un bâton et conduit un bœuf dont on ne voit plus que l'arrière-train. Des traces de peinture rouge montrent que ces sculptures pouvaient être coloriées.

La mission anglo-américaine a découvert à Tell-el-Obeid, une petite plaque de coquille gravée² ; les Sumériens découpaient volontiers dans la columelle de certaines grandes coquilles des plaquettes qu'ils traitaient comme l'ivoire, matière délaissée par eux semble-t-il ; nous voyons même que dans certains cas (p. 472) ils s'en servaient pour obtenir des objets d'une certaine importance ; la plaque représente un *taureau* dressé sur les

1. *Bismya*, p. 273.

2. Ch. Woolley, *Excavations at Tell-el-Obeid : Antiquaries Journal*, IV (Octobre 1924), pl. XLV.

pattes de derrière ; l'artiste a voulu indiquer le caractère de la contrée où est situé l'animal, des branchages flexueux terminés par des feuilles ou des fleurs sont à l'arrière-plan. Cette plaquette très comparable à celles que l'on a trouvées à Tello (cf., p. 466), ne saurait guère être antérieure au début de la période historique, si même elle ne lui appartient pas.

Les fouilles d'Our viennent de faire connaître un nouveau monument de ce genre (fig. 341) tout à fait apparenté à ceux d'Our-Enlil, c'est une *plaque de coquille* sur laquelle sont représentées deux divinités reconnaissables à leur tiare à cornes ; elles sont imberbes, mais portent de longs cheveux en tresses répandues sur le dos et de chaque côté du visage ; l'une des deux, tenant une sorte de bâton de la main droite saisit, de l'autre main, le poignet gauche du second personnage qui lève la main droite en signe d'adoration, et semble l'entraîner. C'est déjà le thème qui sera classique, de la présentation, mais d'ordinaire la présentation est celle du fidèle qu'un dieu intercesseur conduit devant le dieu principal ; ici la tiare à cornes du second personnage est en désaccord avec son attitude de supplication. Ou bien est-ce déjà un très ancien exemple de la déification des rois sumériens, si fréquente aux époques postérieures ? Je le croirais volontiers. Malgré la simplicité de cette figure nous y voyons, je crois, l'ébauche d'un geste que les statues assyriennes reproduiront à l'envi. La main dressée du suppliant montre le pouce replié sur les doigts, absolument dans l'attitude de celui qui va claquer des doigts, comme pour appeler. Les rois d'Assyrie sont fréquemment représentés de cette façon ¹. C'est à quoi faisait allusion



Fig. 353. — Petit char votif en terre cuite, vu de l'arrière; on aperçoit le trou par où passait l'essieu, le siège du conducteur et, hors de proportion, le tablier du char orné de la représentation d'une divinité. Musée du Louvre.

1. Par exemple, à Maltaï. Cf. Thureau-Dangin, *Les sculptures rupestres de Maltaï* : RA, XXI, p. 189, et L. Heuzey, *Origines orientales*, p. 270, note 1.

Aristobule¹, qui ne comprenait pas la signification du geste, lorsqu'il décrivait à Tarse une statue qui aurait été vue par les compagnons d'Alexandre, représentant le légendaire Sardanapale claquant des doigts en signe d'insouciant mépris de la vie. C'était, en réalité, une image d'un roi d'Assyrie représenté la main dressée vers le dieu, le pouce replié sur les doigts, dans l'attitude de l'appel au dieu.

BAS-RELIEFS

Les bas-reliefs du *temple d'Obéid* constituent l'ensemble le plus ancien que l'on ait rencontré jusqu'ici et nous apprennent la destination de ces sculptures.

On a découvert de nombreux motifs découpés dans du calcaire blanc ou dans des coquilles et représentant des *animaux silhouettés* en léger relief. Lorsque la matière est le calcaire, l'animal est découpé dans un seul morceau ; lorsque c'est la coquille, plusieurs morceaux sont juxtaposés pour former l'animal.

Ces motifs se détachaient en blanc sur fond noir ; on a, en effet, retrouvé, en place, certaines de ces sculptures qui étaient fixées par un fil de cuivre, formant boucle à leur partie postérieure, sur une pièce de bois enduite de bitume et limitée en haut et en bas par une mince bande de cuivre. C'est, en somme, en très grand, le procédé de l'incrustation. Les Sumériens se plaisaient à l'opposition du blanc et de la couleur noire ; les panneaux qu'ils délimitaient sur leurs murailles concouraient au même but ; dans ce cas ils laissaient à la lumière le soin de produire ces oppositions. Les animaux qui formaient frise étaient des oiseaux ressemblant beaucoup à des colombes (en tout cas pas des rapaces) (fig. 342), des taureaux du type *bos primigenius*, admirables de vérité. L'artiste les a représentés dans un profil rigoureux, la seconde corne cachée par celle que voit le spectateur ; de même pour les pattes ; il est assez vraisemblable, comme je l'ai déjà dit, que c'est la vue de pareilles sculptures, mal comprises, qui a donné naissance à la légende de l'unicorne, la licorne, dont l'origine est orientale (fig. 343).

Mais la frise la plus curieuse et dont un morceau nous est parvenu intact est celle qui représentait une *scène agricole* (fig. 344). Au

1. Aristobule, cité par *Athénée*, XII, p. 530. — A. Arrien *Anabase* I, VI.
2. — Cf. L. Heuzey, *Les fragments de Tarse au Musée du Louvre* : *Gazette des Beaux-Arts*, Novembre 1876.

centre du panneau se voit un enclos fait de roseaux ou de troncs de jeunes palmiers, dont la porte est ouverte ; le sommet de la porte n'est point droit, mais concave, disposition que nous retrouverons dans la représentation des vieilles habitations sumériennes. De chaque côté de la porte les montants, au niveau du tiers supérieur, sont munis d'un demi-anneau. Cette disposition vaut qu'on s'y arrête. Les enclos primitifs la reproduisent ; fréquemment Gilgamesh et Enkidou sont représentés tenant de pareils pieux ornés de la boucle, et les fouilles de Tello en ont fait découvrir un exemplaire votif en cuivre. L'anneau est vraisemblablement destiné à fixer le vantail ou les vantaux de la porte ; c'en est donc une partie importante. De même la crapaudine, pierre dure creusée d'une cupule dans laquelle roulait la pointe du montant auquel était fixé le battant, était un élément essentiel de cette porte. Il est évident qu'à ces deux pièces : montant à anneau, crapaudine, les Sumériens ont attaché une valeur symbolique ; elles personnifiaient la porte, l'entrée du bâtiment ou de la ville et par extension sa possession. C'est la raison pour laquelle nous rencontrons tant de crapaudines votives et tant de représentations de génies tenant le montant bouclé ; ce sont les défenseurs de l'entrée du domaine des dieux. Sur les parois de l'enclos se détachent deux protomes de taureaux. L'artiste a-t-il voulu représenter des taureaux sortant de l'étable ? Je ne le crois pas, puisque la porte ouverte reste libre. Nous avons vu sur un fragment de vase du Louvre représentant le même motif (fig. 168), deux protomes de taureaux qui semblent sortir à travers la muraille de l'enclos. Je crois qu'il s'agit là d'une convention très ancienne, respectée aussi en Egypte, qui est une façon de faire voir au spectateur le contenu de l'édifice ; dans l'un et l'autre cas, c'est une étable remplie de bœufs. Dans le tombeau de Rehmarā, vizir de Thoutmès III à Thèbes, les tributaires apportent des vases de métal d'où émergent des têtes d'animaux, des rosaces montées sur tiges, etc. C'est un procédé pour rendre visibles les motifs gravés à l'intérieur des vases. Tout un côté du bas-relief est occupé par deux vaches ; derrière elles et non sur le côté (il paraît qu'il en est encore de même aujourd'hui dans la région), un homme assis est occupé à les traire. Pendant cette opération le veau se tient devant sa mère et la lèche.

De l'autre côté de l'enclos sont représentés les divers temps de l'industrie laitière ; un personnage plonge le bras dans une grande jarre ; deux autres sont occupés à filtrer (?) le lait en vue de la

fabrication du beurre et du fromage. Tous les personnages sont représentés, tête rase, vêtus du jupon de kaunakès dont les languettes inférieures sont seules indiquées, ce qui est avons-nous dit, une technique archaïque. Le relief est très peu indiqué.

Un petit panneau de calcaire sculpté fait exception à ces représentations (fig. 345). Un *taureau*, vraisemblablement d'une autre espèce, en raison des touffes de poils qui garnissent les jointures



Fig. 354. — Plaque de pierre sculptée à trou central. L'officiant, en nudité rituelle verse la libation sur le vase aux rameaux du sacrifice. Devant lui, une déesse est assise de profil avec la tête de face (cf. fig. 108). La scène se passe sur un sol montagneux. Vers 2950 avant J.-C. Provient de Tello. Musée du Louvre.

de ses jambes, est représenté de profil, demi-dressé ; l'avant-train est presque de trois quarts ; la tête est de face. Les traits sont ceux de la figure humaine, à longue barbe, surmontée de cornes. Le taureau à tête humaine sera un des monstres (d'ordinaire bienfaisant), que représentera l'art oriental jusqu'à la fin de son histoire. Est-ce une création de toutes pièces des Sumériens ? Si l'on accepte l'opinion de M. H. Breuil, ils auraient été au moins mis sur la voie du motif par une certaine ressemblance¹. L'animal représenté

1. *Le Bison et le Taureau céleste chaldéen* : *Rev. Archéol.*, 1919, I, pp. 250-254.

par l'artiste serait le bison qui vivait à l'époque néolithique dans le Liban et qui s'est retiré peu à peu vers le nord. Cette anthropomorphisation des représentations de l'animal semblerait imposée par son aspect, puisque des peintures de bisons de Font-de-Gaume et d'Altamira ont un profil presque humain¹. Dans le bas-relief d'Obéid sur la croupe du taureau se voit un oiseau à pattes et à tête de lion qui se penche sur la croupe du taureau et la déchire, représentation de tous points semblables à celle d'une coquille gravée du Louvre (cf. fig. 337). C'est donc un thème rigoureusement fixé dès avant 3000 avant notre ère. Quelle est sa signification ? Il équivaut au motif du vase d'Entéménéa : aigle léontocéphale sur la croupe de cerfs ou de bouquetins.

L'aigle à tête de lion est l'attribut de Nin-Girsou devenu dieu de bataille, mais jadis dieu de fertilité et de la crue bienfaisante. Le taureau est l'attribut du grand dieu de fertilité ; en est-il de même du taureau à face humaine ? Mais nous ne devons pas oublier que les mythes sumériens, dès l'époque la plus ancienne, s'efforcent de mettre d'accord les légendes quelquefois contradictoires des différentes villes. A côté des dieux représentés directement sous forme animale, il est des dieux dont l'attribut est un animal qu'ils ont asservi dans un combat. La légende de Nin-Ourta et de ses luttes en est un exemple². Dans cette image de l'aigle léontocéphale subjuguant le taureau, nous pouvons voir le combat du dieu de fertilité contre l'animal qui deviendra son attribut et finira par le représenter bien plus tard. C'est, en somme, l'équivalent des petits bronzes d'Asie Mineure d'assez basse époque qui représentent un aigle sur un cerf (fig. 121) (le cerf ou le capridé étant en Asie Mineure, l'attribut du grand dieu de fertilité, en place du taureau).

Les fouilles de *Kish*³ ont fait découvrir un grand nombre de fragments, soit de calcaire, soit de nacre, débris d'incrustations sur bitume comme ceux de Tell-el-Obéid (fig. 346) ; le style des personnages est celui des sculptures de Tell-el-Obéid avec, peut-être, une certaine tendance à se rapprocher, comme silhouette de ce que nous verrons à l'époque d'Agadé ; on peut l'expliquer par une différence d'école et peut-être par l'intrusion d'éléments étrangers.

1. S. Reinach, *Répertoire de l'art quaternaire*, P. (Leroux) 1913, p. 75.

2. Cf. p. 286.

3. S. Langdon, *Excavations at Kish*, I (Geuthner), 1924, paru en 1925.

Les jupons de kaunakès sont indiqués par une seule série de languettes, ce qui en fait une représentation intermédiaire entre ceux du temps d'Our-Nina (par volants) et ceux de l'époque protohistorique (le bas seul du jupon dentelé). Les personnages ont la moustache et le menton rasés, mais ils portent la longue chevelure et la longue barbe comme sur le « bas-relief circulaire » de Tello ; s'ils sont antérieurs aux monuments que nous venons de décrire, c'est sans doute de bien peu. Noter la présence d'un fragment représentant la traite du lait, le personnage se tenant en arrière de l'animal comme à Tell-el-Obéid (Langdon, pl. XLII).

Sur un fragment de *vasé* de pierre bleuâtre, venant de *Bismya*, que nous pouvons considérer comme un petit bas-relief, se trouve une représentation des plus curieuses¹. L'artiste a, de place en place, gravé des arbrisseaux ou des rameaux qui indiquent que la scène se passe en terrain boisé (fig. 347).

Les personnages principaux sont deux musiciens tenant des sortes de cithares ; ils sont suivis de plusieurs personnages dont le premier, à en juger par sa coiffure à plumes, doit être un chef. Certaines figures portaient de petites incrustations en coquille. M. Banks interprète cette scène comme une procession royale, précédée de la musique au devant de laquelle on accourt ; le style très curieux, notamment dans le rendu des bras et des pectoraux, dessinés d'un trait, le profil, la coiffure, l'attitude des individus en font une œuvre tout à fait intéressante ; on ne manquera pas de rapprocher ce morceau, très archaïque, du style des incrustations trouvées dans les fouilles de Kish, faites les unes en nacre, et les autres en calcaire² (fig. 346).

Monuments de Tello.

A part le groupe du lion et du taureau que nous venons de décrire, les monuments précédents n'appartenaient pas véritablement au bas-relief ; c'est la silhouette rapportée sur un fond en pierre calcaire, indépendant. Au contraire, nous possédons plusieurs bas-reliefs du roi *Our-Nina*, qui régnait à Lagash ; le plus connu, qui appartient au Musée du Louvre et qui provient de Tello, nous permettra d'étudier les règles du bas-relief archaïque sumérien (fig. 348). L'artiste qui ignore les lois de la perspective et la façon

1. *Bismya*, pp. 267-268.

2. *Excavations at Kish*, pl. XIII, XIV, XXXVII, XLIII.

de rendre les plans, groupe ses figures les unes à côté des autres. C'est ainsi que sur le bas-relief représentant Our-Nina et sa famille, les enfants du roi sont rangés en file, face à leur père. L'artiste, gêné comme l'était l'artiste égyptien, pour représenter en bas-relief, c'est-à-dire sur une surface à deux dimensions, les trois dimensions du corps humain, s'est avisé de conventions dont la constance dans tous les monuments de cette époque montre qu'elles étaient depuis longtemps admises, et, durant toute la durée de l'art oriental ancien, il ne s'en écartera pas. La tête est le plus souvent de profil ; l'œil y est dessiné de face ; le buste lui aussi est de face, tandis que la partie inférieure du corps est de profil, les pieds placés sur le même plan horizontal ; c'est aussi ce que nous observons en Egypte.

Le vêtement d'Our-Nina et de ses enfants est le costume rituel : un simple jupon de kaunakès, atténuation de la nudité complète dont nous verrons plusieurs exemples en sculpture. Le roi porte sur la tête un panier dans lequel se voient les briques qui serviront à l'édification du temple ; l'inscription mentionne l'érection d'un temple à Nin-Girsou, dieu de Lagash et à la déesse Nina sa parèdre. Les enfants du roi représentés, par souci de respect, beaucoup plus petits que leur père, se tiennent les mains enfermées l'une dans l'autre au niveau de la poitrine, dans l'attitude de la soumission. Leur nom est écrit sur leur robe ; le premier personnage porte une longue chevelure ; est-ce une fille du roi ? est-ce la reine ? La chose est possible, puisque le second se nomme Akourgal, qui justement régna après Our-Nina ; il y aurait donc dans ce bas-relief un exemple intéressant de la place que tenait la femme dans la société sumérienne, mais l'identification du premier des personnages est loin d'être sûre. Dans un second registre, disposé avec beaucoup de symétrie, de façon que les parties hautes de l'un coïncident avec les parties basses de l'autre, le roi est assis sur un siège à dossier ; il tient à la main un gobelet ; derrière lui, un serviteur porte le vase avec lequel il le remplira ; c'est un vase à panse ovoïde, à long col évasé ; à la panse s'attache un bec rectiligne planté obliquement ; c'est à peu de chose près la forme usitée en Asie Occidentale encore de nos jours sous le nom d'*ibriq*. L'inscription remplit les vides du bas-relief et, nous l'avons vu, ne respecte pas les sculptures ; on sent l'union intime qui existe entre sculpture et écriture, ce sont deux procédés d'expression qui se complètent. Nous avons dit plus haut quelle interprétation pouvait être donnée au trou circulaire qui occupe le centre de la

plaque ; notons que pour protéger la sculpture, l'artiste a ménagé tout autour de la pierre un rebord en saillie, de façon à ce que le relief ne dépasse pas le niveau du panneau. D'autres inscriptions d'Our-Nina rappellent que le roi fit venir pour ses constructions, des bois d'une montagne éloignée.

Du même roi, le Louvre possède un autre bas-relief et le musée de Constantinople, deux bas-reliefs analogues ; ce sont des abrégés

du monument précédent ; le roi y est représenté, entouré de quelques-uns de ses fils. Sur un des monuments d'Our-Nina (fig. 349), un des personnages porte un filet au bout d'un bâton comme le personnage gravé sur coquille que nous signalions ci-dessus (p. 466).

Une autre plaque rectangulaire (albâtre gypseux), dont un angle est endommagé, est un monument votif du même genre. Le sujet représente un *aigle de face*, à tête de lion, aux ailes éployées ; il tient dans ses serres deux lions vus de profil ; l'inscription nous apprend que l'objet fut voué par Our-Nina (fig. 350). Le motif de l'aigle à tête de lion, ailes éployées, nous est déjà connu ; il figure sur le sommet de la masse d'armes de Mésilim ; la comparaison des



Fig. 355. — Un adorant en nudité rituelle est sculpté en bas-relief dans le fond d'un récipient en forme de fer de lance. Trouvé à Bismya. Début du III^e millénaire avant J. C.

deux monuments rapproche les dates auxquelles ils ont été exécutés ; si la technique des ailes de l'aigle de Mésilim et celle des plumes du Personnage aux Plumes, si la façon de dessiner le bord supérieur de l'aile sont les mêmes, la seule différence véritable provient de l'espace dont disposait chacun des artistes, dans un cas, le cercle, dans l'autre le rectangle, et de l'obligation où ils ont été de ramasser ou d'étirer leur motif en vue de la surface à remplir ; mais à part une stylisation un peu accusée dans le monument d'Our-Nina, rien n'au-

torise à les séparer l'un de l'autre par un intervalle de temps très éloigné.

Le type de l'aigle à tête de lion, enserrant des animaux, remonte à la céramique de Suse, mais là, plus naturellement, l'artiste a donné des oiseaux comme proie à son aigle ; maintenant le motif est déjà devenu symbolique ; nous en verrons mieux la valeur dans le monument suivant.

Stèle des Vautours. — Ses fragments, car la pièce a été malheureusement brisée dès l'antiquité, ont été moulés et ces moulages placés dans un bâti de plâtre pour restituer les dimensions primitives de la stèle et l'ordre des scènes (hauteur 2 m. environ, sur 1 m. 30 de large). Le monument, de la forme qui est restée classique pour les stèles : rectangle dressé à sommet arrondi, comportait une face et un revers divisés chacun en registres. D'après son inscription, nous savons qu'il commémoré une victoire remportée par Eannatoum patési de Lagash sur la ville d'Oumma (aujourd'hui Djoha) qui en était voisine. L'enjeu de la lutte était une palme-raise fertile appelée le Gou-édin¹ qui appartenait au dieu de Lagash. Après la victoire, cette stèle fut élevée sur la frontière des deux pays. Le traité, dont le préambule rappelle les raisons de la guerre, et les opérations elles-mêmes, est placé sous la protection de Nin-Girsou, dieu-patron de la ville, et appelle la malédiction divine sur celui des contractants qui enfreindrait ses clauses.

La face de la stèle (fig. 351) est un hommage à Nin-Girsou à qui la victoire est due² ; le dieu vêtu d'une simple jupe, la longue chevelure ramassée en chignon et maintenue par un ruban, porte une longue barbe, qui laisse dégagés le menton et les joues ; point de moustache ; il tient de la main gauche l'aigle éployé maintenant des lions dans ses serres ; de la main gauche un casse-tête. Devant lui, dans une sorte de cage, de tout petits personnages entièrement nus. Cette sculpture achève de montrer la valeur du motif héraldique de l'aigle et des lions ; c'est l'attribut de Nin-Girsou, et lorsqu'il est isolé, l'emblème du dieu. Ce qui est devant le dieu est non une cage, mais un filet, le filet du dieu dont le texte du traité menace les ennemis ; les vaincus d'Oumma sont enfermés dans ce filet à la merci de Nin-Girsou. L'artiste qui, dans ce bas-relief comme dans

1. Une tablette un peu moins ancienne, traduite par le P. Scheil dans la *Revue d'Assyriologie*, t. X, pp. 1-9 : *De l'exploitation des dattiers dans l'ancienne Babylonie*, a trait au dénombrement de palmiers d'Oumma.

2. Heuzey et Thureau-Dangin, *Restitution matérielle de la Stèle des Vautours*, p. 17.

ceux d'Our-Nina, adopte un canon de proportions singulièrement écourtées, à tête sans cou, enfoncée dans les épaules, s'est cependant essayé à ébaucher la musculature des bras, et, sous les seins, indique par quelques traits la place des côtes. La convention qui veut que le personnage important soit de plus haute taille est ici poussée à l'extrême ; l'artiste souligne ainsi toute la distance qui sépare le dieu vainqueur, des misérables vaincus d'Oumma. Sur un autre fragment, l'aigle du dieu est fiché dans un pieu comme un véritable étendard ; auprès de cet emblème se voient les restes d'une tête de profil, couverte d'une coiffure analogue à celle que nous avons vue sur le bas-relief archaïque, page 455. La coiffure se compose d'une paire de cornes d'où émerge, au milieu, la tête humanisée d'un taureau ; de part et d'autre se dressent des plumes. Le contour très net de la coiffure donne l'impression qu'il s'agit d'un bonnet sur lequel ces ornements sont appliqués. Nous devons encore, pour cette coiffure, faire subir en pensée, une correction à ce que nous voyons. La coiffure est représentée de face sur une tête de profil ; en réalité l'image de la tête de taureau surmonte le front, encadré des deux cornes ; l'inexpérience de l'artiste l'a obligé à faire décrire un quart de cercle à sa coiffure, pour être compris du spectateur. Les analogies frappantes qu'elle présente avec celle du bas-relief de la p. 455, nous interdisent de séparer ces deux monuments par un long intervalle de temps ; ils ne sont que de peu éloignés l'un de l'autre.

Un dernier fragment de cette face nous a conservé l'image d'un objet en forme d'une double arcature qui n'est autre que le timon du char incurvé à son point de départ, et surmonté de deux anneaux pour laisser passer les guides. Ces anneaux sont ornés de petits lions. Les dimensions de la caisse du char, la découverte d'un petit char syrien en métal¹ et certaines empreintes de cylindres de Cappadoce², conduisent à penser qu'il s'agit là d'un char à quatre roues. L'attelage manque malheureusement, mais ce que nous savons de l'introduction du cheval en Mésopotamie, (importé du nord et de l'est vers 2000 avant notre ère), doit faire conclure à l'emploi pour cet usage d'ânes sauvages ou d'onagres.

Le revers de la Stèle était consacré aux péripéties du combat et aux autres victoires du roi (fig. 352). Il comporte plusieurs registres ; tout en haut, un fragment montre des oiseaux de proie, aigles

1. Heuzey, *Origines orientales* p. 381.

2. *Ibid.*, p. 380.

ou vautours, déchiquetant les têtes des ennemis, morts dans la bataille (d'où le nom donné à la Stèle). Puis le patési est représenté à la tête de ses troupes. Il est vêtu d'une robe de kaunakès et d'une peau de bête qui dégage le bras droit. La tête est couverte d'un casque laissant l'oreille libre ; les cheveux sont répandus sur les



Fig. 356. — Plaque carrée à trou central, représentant au registre supérieur, le dieu Nannar devant qui on verse la libation ; au registre inférieur, la libation devant la porte du temple. Provient d'Our. Début du III^e millénaire avant J.-C.

épaules en une masse et, en arrière du casque, une sorte de pelote destinée à amortir les coups est maintenue par un lien. A la main, le patési tient une arme dont il ne reste que le manche un peu courbe, composé de plusieurs tiges réunies en un faisceau ; d'après le registre situé au-dessous nous pouvons identifier cette arme ; c'est l'arme sinueuse que les Grecs ont nommé la harpé. Une lame courte s'adapte à un manche droit ou légèrement cintré lui aussi, et agit à la fois par son taillant et par son poids ; on peut y voir l'ancêtre du yatagan oriental. Certains archéologues croient

à l'existence du boomerang en Asie Occidentale ancienne ; il ne doit pas être retrouvé dans cette variété d'arme. Mais il est vraisemblable que cette arme archaïque se composait d'une lame encastree dans un manche de bois,

Derrière le patési se tient le gros de l'armée sumérienne, piétinant les cadavres qui jonchent le sol. A l'abri de larges boucliers rectangulaires semés régulièrement de ces bosses appelées *umbo* chez les Romains, destinées à faire dévier les coups, les Sumériens tiennent à deux mains de longues lances dont ils hérissent le front de leur formation. L'artiste, pour donner une idée de cette multitude de lances, les a représentées les unes au-dessus des autres sur une hauteur de six rangs. Il est possible, probable même, qu'il y avait un rang de combattants debout, un rang agenouillé, et que les deux étaient peut-être doublés par des rangées semblables comme dans l'ancien bataillon carré, disposition qui convient bien pour résister à des attaques répétées d'hommes armés à la légère ; néanmoins il y a là une tentative de l'artiste pour rendre une perspective, sur l'intérêt de laquelle on ne saurait trop insister. Tous les soldats sont également coiffés du casque, mais d'un modèle qui couvre les oreilles. Les fouilles de Tello nous ont restitué un de ces casques (Musée du Louvre). Sa capacité dépasse de beaucoup le volume d'une tête ordinaire ; il fallait qu'il fût garni intérieurement ; de fait, on distingue sur le bord, une série de petits trous réguliers pour coudre un matelassage intérieur destiné à protéger la tête. Un compte d'armurier datant de Naram-Sin et traduit par le P. Scheil, donne des détails précis sur la fabrication de ces casques ; ils étaient rembourrés de laine et garnis de cuir ; certains même devaient posséder un cimier de métal¹.

Au second registre, l'armée est au repos ; les soldats tiennent d'une main la lance haute, de l'autre une hache à douille : ils paraissent n'être vêtus que du jupon de *kaunakès*. Devant eux, le patési est représenté debout, brandissant une lance à bout de bras et de la main gauche tenant la harpé. Quoique mutilé, le relief permet de voir que le patési est en char ; on aperçoit encore les parois de la caisse et son tablier ; celui-ci se présente de face comme une haute planche échancrée en son milieu pour permettre le passage des rênes, bien visibles sur le bas-relief. Cette disposition est attestée par les petits chars votifs en terre cuite et par les moules

1. RT, XXXV (*Nouvelles notes d'épigraphie et d'archéologie assyriennes*, XVI).

pour fabriquer ces tabliers de chars, qui ont été retrouvés. Ils ont toujours, par rapport à la caisse, cette forme haute qui en fait un organe de protection, l'échancrure pour les guides, et sont, en général, ornés sur la face intérieure, celle qui est tournée vers l'occupant du char (fig. 353).

Sur le bas-relief, à côté du tablier, une poignée de javelines à main est disposée dans un carquois, car il est à remarquer que sur les monuments archaïques de Sumer, nous ne trouvons pas de représentation d'archers. Est-ce à dire que les Sumériens n'aient pas connu l'arc ? On en voyait la représentation dès les vases de Suse du Premier Style ; la chasse à l'arc figure sur les empreintes qui ornent les tablettes proto-élamites. Il serait bien étonnant que les Sumériens, en guerre perpétuelle avec leurs voisins d'Elam, n'aient point songé, s'ils n'avaient connu cette arme, à la leur emprunter. Il est vraisemblable qu'une découverte archéologique future comblera cette lacune ; notons, d'ailleurs, que nous avons ici la représentation de troupes de choc destinées à repousser les attaques et à tout emporter par leur masse ; il est naturel que l'arc ne fasse point partie de leur armement.

Dans le bas de la stèle, figurent les cérémonies qui se déroulent après le combat. Les cadavres des soldats de Lagash tombés pendant la lutte reçoivent les derniers honneurs ; ils ont été empilés tête-bêche à bonne hauteur. Contre ce monceau de corps, une échelle est appliquée ; deux serviteurs y grimpent, portant sur la tête une corbeille pleine de terre ; leur costume est le jupon de kaunakès, mais la rangée inférieure des languettes laineuses est seule dessinée, comme nous l'avons vu à l'époque plus archaïque ; l'apparition de cette technique, à côté de celle qui représente le vêtement complet n'est qu'une survivance et ne nous permet pas d'éloigner trop les uns des autres, ces divers monuments.

A côté de cette scène funéraire, deux fragments restituent les apprêts d'un sacrifice. L'un représente un taureau ligoté gisant sur le dos, les pattes antérieures ramenées vers le mufle et fixées à un pieu ; près de lui et sur l'autre fragment (qui fut acquis par le British Museum), deux vases contenant des branches de palmier avec leurs régimes de dattes. Des animaux entassés à côté des cadavres sont les victimes du sacrifice et au-dessus un officiant nu, tenant le vase à bec, fait couler la libation sur les feuillages des palmiers. La nudité rituelle est, à cette époque, plus qu'un souvenir ; attestée par les plaques de Nippour et par la Stèle

des Vautours, nous la retrouverons dans d'autres bas-reliefs.

L'importance de la Stèle des Vautours est capitale dans l'histoire de l'art sumérien ; la conception d'un tel monument est d'une ampleur remarquable et sa réalisation atteste un grand progrès sur la période d'Our-Nina. En même temps que l'exécution est plus parfaite, plus sûre d'elle-même, que les subterfuges pour rendre la perspective, sont d'un art déjà expérimenté, nous y retrouvons le prototype de la grande sculpture décorative qui fleurira plus tard en Assyrie ; la Stèle des Vautours et, à un moindre degré, les bas-reliefs de Tell-el-Obéid, révèlent un art dont les possibilités sont déjà très étendues.

Libation à une déesse. — Un petit bas-relief du Louvre, trouvé à Tello, en forme de plaque à trou central carré représente une scène assez curieuse (fig. 354). Un homme complètement nu, tête et face rasées, élève des deux mains un récipient de type archaïque qui est celui des vases à libation. Il en répand le contenu sur un vase en forme de gobelet dans lequel se trouve un rameau dressé, tandis que de part et d'autre retombent deux inflorescences de palmier. La libation sur un vase à feuillages, posé sur un autel le plus souvent, est toujours représentée par l'artiste sous cette forme ; nous avons vu ce qu'il fallait penser de la nudité de l'officiant. Sur un tel monument où les détails se distinguent mieux que sur la Stèle des Vautours, il est possible d'étudier la représentation du nu. L'artiste ne donne guère à son personnage une allure plus élancée que lorsqu'il le représente vêtu ; la musculature n'est pas indiquée ; mais l'artiste a réussi à dessiner une figure suffisamment proportionnée et dont les diverses parties sont assez combinées pour ne pas choquer le spectateur. Les épaules se présentent dans un léger trois-quart ainsi que le reste du corps ; le sculpteur a parfaitement compris qu'il était impossible de représenter une figure nue, rigoureusement dans l'attitude de tant de figures habillées, c'est-à-dire tête de profil, épaules de face, avec torsion des reins qui permette de dessiner les jambes en profil complet.

L'art sumérien est naturellement réaliste ; il n'a pas hésité à s'éloigner autant qu'il lui était possible, devant la réalité, des recettes traditionnelles de composition d'une figure, qui ne correspondaient pas à ce qu'il avait sous les yeux.

Cette libation s'accomplit devant une figure divine assise sur une éminence ornée d'éléments en écailles, ainsi que le sol sur lequel se passe cette scène ; il est donc vraisemblable que nous avons

affaire à une divinité du sol, peut-être même de montagne, car ces imbrications sont la façon conventionnelle de représenter les montagnes. Puis, de face sur ce corps dont nous ne voyons que les pieds de profil et le bas de la robe, apparaît une large tête, démesurée par rapport au corps ; on distingue de longues boucles de cheveux encadrant le visage et peut-être même une couronne de feuillage sur le sommet de la tête. Cette disproportion de la tête doit répondre, vraisemblablement, au souci de l'artiste de représenter la divinité plus grande que l'officiant ; les dimensions de la plaque lui interdisant de le faire, ce subterfuge d'une tête plus grande tourne la difficulté. Le canon de proportions des Sumériens ne procède-t-il pas du même souci, en définitive ? Ce qui identifie l'individu, ce qui lui donne sa personnalité, c'est le visage ; le corps devient l'accessoire et l'artiste a pu réduire son importance de parti pris, jusqu'à la limite du possible.

Ce monument s'apparente à deux bas-reliefs du même genre, l'un trouvé à Bismya et conservé à Constantinople, l'autre conservé à Berlin et tous deux complètent, pour ainsi dire, le bas-relief précédent. Le monument de Berlin est un fragment de vase de basalte daté d'Entéména sur lequel se trouve la figure d'une *déesse de végétation* (fig. 108), très analogue à celle de la plaque de Tello. Elle est assise, tête de face ; mais, comme pour les personnages debout, l'artiste passe insensiblement à une figure de trois-quarts puis de profil ; on aperçoit encore un fragment du bras du fauteuil et, sur le même plan, la saillie des genoux, naturelle dans la station assise. La déesse tient à la main un panicule de dattier ; d'une coiffure analogue à celle du bas-relief archaïque de Tello décrit p. 455, et à celle d'un personnage de la stèle des Vautours, s'échappe la chevelure de la déesse qui se répand en longues tresses à enroulement terminal, sur sa poitrine et sur ses épaules. De celles-ci semblent sortir, de chaque côté de la tête, trois tiges terminées par des fleurs épanouies ou en bouton. L'absence de cou, comme dans la représentation précédente, achève de donner à la figure un aspect lourd et même un peu bestial. La nature de la pierre employée interdisait à l'artiste toute finesse, et la rudesse du bas-relief s'en trouve encore augmentée. La présence de la même coiffure sur ce fragment de vase, sur la Stèle des Vautours et sur le bas-relief très archaïque de Tello indiquent combien ces différentes œuvres sont proches dans le temps, et combien il serait vain de vouloir mettre entre la première et la dernière un intervalle trop considérable.

L'autre sculpture trouvée par les Américains à Bismya (Adab) (fig 355) représente un *officiant* entièrement nu, vu en relief sur une plaquette à rebord, ayant la forme d'une feuille de laurier ; la pièce formait peut-être une sorte de cuvette destinée aux besoins du culte. Les proportions du corps sont meilleures que pour les figures habillées ; le cou est moins court, et l'artiste a atténué autant qu'il l'a pu le passage du thorax de face aux jambes de profil. Le dessin est assez bon comme silhouette générale, mais le modelé manque absolument ; le type représenté par le sculpteur n'est pas le corps musclé, mais l'embonpoint à formes arrondies.

Les fouilles d'Our ont fait découvrir un bas-relief, qu'on peut dater de cette époque, taillé en forme de plaque à trou central (fig. 356). Au registre du haut, devant la statue du dieu Nannar, se tient un prêtre nu versant la libation sur un autel¹. Derrière lui, trois personnages de moindre taille assistent à la cérémonie. Au registre inférieur, devant la porte d'un sanctuaire, flanqué des pieux à boucle que nous avons décrits, un prêtre nu répand la libation. Derrière lui, une femme vue de face, reconnaissable aux longs cheveux qui pendent sur ses épaules. Puis, deux serviteurs dont le premier apporte le chevreau du sacrifice. Ce parallélisme entre les scènes est remarquable ; la présence d'une femme, sans doute la reine pour qui on accomplit le sacrifice, fait rechercher celle du roi dans le registre correspondant ; on admettrait volontiers que le roi et le prêtre sont le même personnage qui officie devant Nannar. En bas, soit le roi, soit un prêtre, se charge de ce soin au nom de la reine. Nous toucherions ainsi la tradition des rois-prêtres dont nous constatons la présence en Asie-Mineure. Remarquons en outre que si nous connaissons plusieurs bas-reliefs très anciens où l'officiant est représenté nu, il n'en a pas encore été découvert où ce rôle soit rempli par une femme. L'intermédiaire d'un personnage masculin paraît nécessaire au sacrifice.

Nous atteignons maintenant le règne d'Entéména ; le Louvre possède de ce règne deux monuments : l'un, le célèbre vase d'argent que nous étudierons avec les objets en métal de cette époque, l'autre, un *bloc d'argile bitumineuse* durcie (fig. 357), sculpté très finement, dont la dédicace fut faite par un certain Doudou grand prêtre de Nin-Girsou sous Entéména et attaché au temple É-

1. L. Woolley, *The Excavations at Ur*, 1925-6 : *Antiquaries Journal*. Octobre 1926, pl. LIII.



Fig. 357. — Plaque de bitume percée d'un trou central, au nom de Doudou, grand prêtre sous Entéména (vers 2920 avant J.-C.). En haut : l'emblème du dieu Nin-Girsou (cf. fig. 350) : puis une génisse à demi-couchée. A droite, le dédicant en semi-nudité rituelle. En bas, la « tresse » (cf. fig. 313). Provient de Tello. Musée du Louvre.

Ninnou. Il est du type à trou circulaire central déjà décrit ; le bas en est occupé par un ornement en torsade composée d'une corde faite de trois cordonnets ; on appelle communément cet ornement « la tresse », mais on ne sait rien de précis de sa signification. Dernièrement, M. Six se fondant sur un bas-relief où Assourbanipal répand une libation dont le liquide tombant à la forme d'une tresse,

voulut donner à cet ornement la valeur symbolique de la libation ¹ ; nous avons trop peu d'exemples, et de trop basse époque, de cette interprétation pour la croire certaine.

D'autre part, nous savons que c'est un symbole très ancien, les potiers de Suse le peignaient sur les vases du Premier Style, et parmi les bitumes susiens du Second Style, se trouve la représentation de la tresse, debout sur un petit bloc, telle que nous l'avions vue sur les peintures de vases. Sa valeur religieuse ne fait donc aucun doute ; l'expliquer est plus malaisé.

Dans le registre supérieur se profile, regardant à droite, le prêtre Doudou : tête de côté (déjà mutilée lors de la trouvaille et ayant encore souffert du transport), avec la large oreille caractéristique ; buste de face dont les pectoraux sont assez dessinés ; jupe de kaunakès et pieds de profil ; la musculature est presque inexistante et l'artiste a donné à la saillie du coude la forme d'un angle très aigu, de règle dans la vieille sculpture sumérienne.

A gauche, deux motifs se rencontrent que nous connaissons déjà : la petite génisse couchée, une patte de devant à demi-repliée comme si l'animal allait se relever ; la queue passe sous la cuisse postérieure gauche et s'applique ensuite contre le flanc de l'animal, le long duquel elle remonte et se termine. Ce détail devient, lui aussi, un poncif de la sculpture de l'Asie Occidentale ancienne ; nous l'avons vu à Tell-el-Obéid, nous le retrouverons sur des taureaux à tête humaine que nous décrirons plus loin. Au-dessus, l'artiste a gravé avec un grand souci du détail et beaucoup de finesse le motif de l'aigle léontocéphale enserrant de petits lions ; ici, les lions relevant la tête, mordent les ailes de l'aigle ; le motif est tout à fait héraldique, d'une belle symétrie, et la façon dont le sculpteur a traité la crinière des lions, par longues mèches très simples, se rapproche beaucoup de celle dont sont sculptées les crinières des lions gravés sur le pourtour de la masse d'armes de Mésilim. Il n'y a pas, entre ces deux monuments, un espace de temps aussi considérable que les nouvelles listes dynastiques le feraient penser, si on les prenait au pied de la lettre.

Un coup d'œil d'ensemble sur les gravures sur pierre, bitume ou les bas-reliefs de cette époque archaïque, met en évidence le fait que l'art y apparaît déjà comme nettement constitué et obéissant à des règles fixes.

1. J. Six, *De la Glyptique Syro-Hittite, jusqu'à Praxitèle : Syria*, 1925, p. 205.

Non seulement nous avons reconnu à peu près tous les thèmes devant faire partie du répertoire des artistes de l'Asie Occidentale, mais nous en rencontrons des répliques en des lieux fort divers : le taureau attaqué par l'aigle, le bouquetin au milieu de fleurs, le lion attaquant le taureau, scènes agricoles, scènes d'offrande et de libation à la divinité, etc..., pour ne citer que les principaux.

Les costumes et les coiffures sont les mêmes, les procédés techniques identiques ; les représentations d'objets usuels également ; le tout en un mot forme un ensemble très homogène à qui il serait imprudent de vouloir assigner une trop longue durée. Nous saisissons ainsi une étape bien déterminée de l'art de l'Asie Occidentale ancienne, étape archaïque, mais qui n'est pas celle des premiers balbutiements de l'art.

Nous décrirons maintenant les autres monuments et les autres techniques de cette période, en premier lieu, la statuaire. Cette étude des bas-reliefs où nous pouvons comparer des œuvres si dissemblables est d'un grand enseignement pour l'évolution de l'art. Quelle différence entre la plaque de Suse représentée fig. 304 et le bloc de bitume du prêtre Doudou que nous venons de décrire ; quelle différence, même, entre ce bloc et des bas-reliefs comme le « Personnage aux plumes » ou le « Bas-relief archaïque » et pourtant il n'existe entre ces monuments qu'un laps de temps peu considérable. Mais le progrès est particulièrement rapide pendant cette courte période et nous verrons qu'il en est de même dans les autres domaines de l'art.

BIBLIOGRAPHIE

Nous nous bornerons à indiquer au lecteur désireux d'entreprendre l'étude d'une question déterminée, les ouvrages indispensables, et nous diviserons notre bibliographie en deux parties : 1^o les travaux d'intérêt général qui pourront être consultés à tout moment ; 2^o les ouvrages se rapportant plus spécialement aux sujets traités au cours des chapitres.

Les citations sont faites par le nom de l'auteur, suivi d'un des mots caractéristiques du titre, qui permette de le retrouver facilement dans les listes ; pour les périodiques, par les abréviations d'usage, indiquées ci-dessous.

Lorsque le chapitre présente une certaine homogénéité, sa bibliographie suit l'ordre alphabétique des noms d'auteurs ou l'ordre chronologique des publications. Si le chapitre traite de sujets divers, sa bibliographie est présentée dans l'ordre des alinéas du chapitre.

OUVRAGES GÉNÉRAUX

BIBLIOGRAPHIES

Bibliotheca Orientalis. Berlin, 1876-1883 ; continuée par : *Orientalische Bibliographie* (Direction A. Müller, puis L. Scherman). Berlin depuis 1888. (25 vol. in-8^o ; le dernier paru (1919) donne la bibliographie de 1911.)

E.-F. Weidner. — *Die Assyriologie*, 1914-1922. Leipzig (Hinrichs), 1922, in-8^o, qui supplémente en partie la collection précédente.

G. Contenau. — *Eléments de bibliographie Hittite*. P. (Geuthner), 1922, in-8^o.

P. Thomsen. — *Systematische Bibliographie der Palästinaliteratur*. 1895-1924 Leipzig, 4 vol., 1908-1927.

MANUELS

C. Bezold. — *Ninive und Babylon*. Leipzig (Velhagen), 1926, 4^e édit.

I. Benzinger. — *Hebräische Archäologie*. Fribourg-i.-Br., 1907, in-8^o.

- G. Contenau. — *La civilisation Phénicienne*. P. (Payot), 1926, in-8°.
- G. Contenau. — *La civilisation Assyro-Babylonienne*. P. (Payot), 1922, in-18 (élémentaire).
- L. Delaporte. — *La Mésopotamie*. P. (Renaissance du Livre), 1924, in-8°.
- C. Fossey. — *Manuel d'Assyriologie*. Le tome I, consacré aux *Explorations et fouilles, Déchiffrement des cunéiformes, Origine et histoire de l'écriture*, P. (Leroux), 1901, et le tome II, *Evolution des Cunéiformes*, P. (Conart), 1926, in-8°, ont seuls paru.
- J. Garstang. — *The Land of the Hittites*. Londres (Constable), 1910, in-4°.
- H.-V. Hilprecht. — *Explorations in Bible Lands*. Philadelphia (A.-J. Holman), 1903, in-8°.
- Cl. Huart. — *La Perse antique et la Civilisation iranienne*. P. (Renaissance du Livre), 1925, in-8°.
- M. Jastrow. — *The Civilization of Babylonia and Assyria*. Philadelphie (Lippincott), gr. in-8°, 1915.
- Ch. Jean. — *Le milieu biblique avant Jésus-Christ*. P. (Geuthner) ; I, *Histoire et Civilisation*, 1922 ; II, *Littérature*, 1923, in-8° (à continuer).
- R.-A.-S. Macalister. — *A History of Civilization in Palestine*. Cambridge (University Press), 1912, in-12.
- B. Meissner. — *Babylonien und Assyrien*. Heidelberg (C. Winter), 1920-1924, 2 vol. in-12.
- E. Meyer. — *Reich und Kultur der Chetiter*. Berlin (Curtius), 1914, in-8°.
- A. Moret et G. Davy. — *Des Clans aux Empires*. P. (Renaissance du Livre), 1923, in-8°.
- J. de Morgan. — *Les premières civilisations*. P. (Leroux), 1909, in-4°.
- R. Pietschmann. — *Geschichte der Phönizier*. Berlin, 1889, in-8°.
- G. Rawlinson. — *The Story of the Nations : Phœnicia*. Londres (Fisher Unwin), 1889, in-8°.
- A.-H. Sayce. — *The Hittites. The Story of a forgotten Empire*. Londres (Religious Tract Society), dernière édition 1925, in-12.
- P. Thomsen. — *Kompendium der Palästinischen Altertumskunde*. Tübingen (Mohr), 1913, in-8°.
- H. Vincent. — *Canaan d'après l'exploration récente*. P. (Gabalda), 1907, gr. in-8°.

H. Winckler. — *Die Babylonische Geisteskultur*. Leipzig (Meyer), 1919, in-12.

ENCYCLOPÉDIES

Dictionnaire des Antiquités de Ch. Daremberg et E. Saglio. P. (Hachette), 1877-1919.

Dictionnaire apologétique de la foi catholique de A. d'Ales. P. (Beauchesne), 1909-1902. (Va jusqu'à : Pentateuque.)

Dictionnaire de la Bible de F. Vigouroux. P. (Letouzey), 1908.

Grande Encyclopédie. P. (Société de la Grande Encyclopédie), s. d.

Dictionary of the Bible de J. Hastings. Edimbourg (Clark), 1898-1904.

Encyclopædia Biblica de T.-K. Cheyne. Londres (Watts), 1907, 4 vol.

Encyclopædia Britannica. Cambridge (University Press), 13^e édition, 1926.

Encyclopædia of Religion and Ethics. Edimbourg (Clark), 1908-1921.

Paulys' Real Encyclopædie der Classischen Altertumswissenschaft de G. Wissowa. Stuttgart (Metzlersche Verlag), 1894-1927.

Reallexikon der Vorgeschichte, de M. Ebert. Berlin (Walter de Gruyter), 8^o. Depuis 1924.

PÉRIODIQUES

BAB. *Babyloniaca*. P. (Geuthner), depuis 1907.

JA. *Journal Asiatique*. P. (Geuthner), depuis 1822.

Mélanges de la Faculté Orientale de Beyrouth, Université St-Joseph, depuis 1906.

RT. *Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*. P., depuis 1870

RA. *Revue d'Assyriologie*. P. (Leroux), depuis 1886.

RB. *Revue Biblique*. P. (Gabalda), depuis 1892.

Syria. P. (Geuthner), depuis 1920.

AJSL. *American Journal of Semitic Languages and Literatures*. Chicago, depuis 1895.

JAOS. *Journal of the American Oriental Society*. Boston, New-Haven, depuis 1849.

JRAS. *Journal of the Royal Asiatic Society*. Londres, depuis 1834.

- JSOR.* *Journal of the Society of Oriental Research.* Toronto, depuis 1917.
- PSBA.* *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology.* Londres, 1879-1918.
- PEF.* *Palestine Exploration Fund. Quarterly Statement.* Londres, depuis 1869.
- TSBA.* *Transactions of the Society of Biblical Archaeology.* Londres, 1872-1893.
- AO.* *Der Alte Orient.* Leipzig, depuis 1903.
- Archiv.* *Archiv. für Keilschriftforschung*, maintenant : *Archiv. für Orientforschung*, Berlin, depuis 1924.
- BA.* *Beiträge zur Assyriologie.* Leipzig, 1890-1910.
- MDOG.* *Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft.*
- MVAG.* *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft.* Berlin, depuis 1896.
- Mittheilungen und Nachrichten des Deut. Palästina-Vereins.* Leipzig, depuis 1895.
- Orientalia.* Rome (Institut Biblique Pontifical), depuis 1920.
- OLZ.* *Orientalistische Literatur Zeitung.* Berlin, depuis 1878.
- ZA.* *Zeitschrift für Assyriologie.* Leipzig, depuis 1886. Précédée de *Z. für Keilschriftforschung.* Leipzig, 1884-85.
- Zeitschrift des deut. Palästina-Vereins.* Leipzig, depuis 1878.
- ZDMG.* *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.* Leipzig, depuis 1872.

PREMIÈRE PARTIE

Notions générales

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES

AUTEURS ANCIENS

K. Holzhey. — *Assur und Babel.* Munich, 1921, in-8°.

Liste complète des auteurs grecs et latins qui ont mentionné les royaumes d'Assour et de Babylone.

VOYAGEURS

Pour la liste détaillée des voyageurs en Assyro-Babylonie :

- Ch. Fossey. — *Manuel d'Assyriologie*. T. I, 1904, in-8°, p. 6 et suiv.
- Les fameux voyages de Pietro della Valle*, etc. P. (G. Clouzier), 1662-1664, 4 vol. in-4°. Traduction de l'édition italienne de 1650-1658.
- J.-B. Tavernier. — *Les six voyages de J.-B. Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes*. Paris, 1676, 2 vol. in-4°.
- J. Chardin. — *Journal du voyage en Perse et aux Indes orientales par la mer Noire et par la Colchide*. (Non achevé), Londres, 1686, fol. Terminé à Amsterdam, 1711, en 10 vol.
- C. Niebuhr. — *Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Ländern*. Copenhague, 1774-8, in-4°. Traduction française à Amsterdam, 1780, 2 vol. in-4°.
- A. Michaux. — *Note sur le monument appelé Caillou Michaux*. Magasin encyclopédique, t. III, 1800, p. 86-87.
- G.-A. Olivier. — *Voyage dans l'empire ottoman, l'Egypte et la Perse*, etc. P. 1801-1807, 6 vol. in-8°.
- C.-J. Rich. — *Memoir on the Ruins of Babylon. Fundgruben des Orients*. T. III. Traduit en français et complété par J. Raymond, ancien consul de Bassora. P. (Didot), 1818, in-8°.
- J.-A. Saint-Martin. — *Notice sur le voyage littéraire de M. Schulz en Orient et sur les découvertes qu'il a faites récemment dans les ruines de la ville de Sémiramis, en Arménie : Journal Asiatique*, Septembre 1828, p. 161-187.
- H. Rawlinson. — *Notes on a march from Zohab at the foot of Zagros along the mountains, to Khuzistan, etc. : Journal of the Royal Geographic Society*, IX, 1839, p. 26-116.
- W.-F. Ainsworth. — *Researches in Assyria, Babylonia and Chaldaea, forming part of the labours of the Euphrates expedition*. Londres, 1838, 2 vol. in-8°.
- W.-F. Ainsworth. — *Travels and researches*. Londres, 1842, 2 vol. in-8°.
- F.-R. Chesney. — *The expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris*, 1835-37, etc. Londres, 1850, 2 vol. in-4° sur 4, ont paru.
- W.-K. Loftus. — *Travels and Researches in Chaldaea and Susiana*. Londres, 1857, in-8°.

- A.-H. Layard. — *Ancient sites among the Baktiyari mountains, etc. : Journal of the Royal Geographic. Society*, XII, 1842, p. 102-108.
- A.-H. Layard. — *A Description of the Khuzistan : Journal of the Royal Geographic. Society*, XVI, 1846, p. 1-105.
- E.-N. Flandin et P. Coste. — *Voyage en Perse, entrepris par ordre de M. le Ministre des Affaires Etrangères, etc.* P. fol., 1843-1854, 1 vol. de texte et 4 vol. de planches.
- R. Chandler. — *Travels in Asia minor, etc.* Oxford (Prince), 1775, in-4°. Trad. J.-P. Servois et Barbier du Bocage. P. (Bertrand), 1806, 3 vol. in-8°.
- Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie Mineure*, Paris (J.-M. Eberhard), 1816, in-8°, par Corancez.
- J. Macdonald Kinneir. — *Journey through Asia Minor, Armenia and Koordistan, in the years 1813 and 1814, with remarks on the marches of Alexander and Retreat of the Ten Thousand.* Londres (Murray), 1818, in-8°. Trad. par N. Perrin. P. (Gide), 1818, 2 vol. in-8°.
- J.-A. Cramer. — *A geographical and historical description of Asia Minor, with a map.* Oxford (Univ. Press), 1832, 2 vol. in-8°.
- C.-F.-M. Texier. — *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie, publiée sous les auspices du Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique.* P., 1842-52, 3 vol. fol.
- F.-V.-J. Arundell. — *Discoveries in Asia Minor including a description of the ruins of several ancient cities.* Londres (Bentley), 1834, 2 vol. in-8°.
- P. de Tchihatcheff. — *Asie Mineure. Description physique, statistique et archéologique de cette contrée.* P. (Gide), 1853-59, 8 vol. gr. in-8°, 4 Atlas gr. in-4°.
- Giraud. — Cf. P. Perdrizet. — *Les dossiers de P.-J. Mariette sur Balbek et Palmyre : Revue des Etudes anciennes*, 1901, p. 222-264.
- R. Pococke. — *Description of the East and some other Countries.* Londres, 1743, 2 vol.
- R. Wood. — *Ruins of Palmyra.* Londres, 1753, gr. fol.
- C.-F. Volney. — *Voyage en Syrie et en Egypte pendant les années 1783-1785.* P. (Volland), 1787, 2 vol. in-8°.
- Cassas. — *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Egypte.* P. (impr. de la Républ.), an VI, gr. fol.
- J.-L. Burckhardt. — *Travels in Syria and the Holy Land.* Londres (Murray), 1822, in-4°.

- J. Conder. — *A popular description of Syria and Asia Minor*. Londres (Duncan), s. d. 2 vol. in-18.
- L. de Laborde. — *Voyage de la Syrie*. P. (Didot), 1837, gr. fol.
- Niebuhr. — *Reisen*. Hambourg (Perthes), 1837, in-4°.
- M. de Vogüé. — *Syrie Centrale. Inscriptions sémitiques*. P. (Baudry), 1868, gr. in-4°.
- R. Burton et Ch. Drake. — *Unexplored Syria*. Londres (Tinsley), 1872, 2 vol. in-8°.
- Duc de Luynes. — *Voyage d'exploration à la mer Morte, à Pétra et sur la rive gauche du Jourdain*. P. (Bertrand), 1875, 3 vol. et atlas fol.
- Dr. Lortet. — *La Syrie d'aujourd'hui*, 1875-1880. P. (Hachette), 1884, fol.
- Ch. Clermont-Ganneau. — *Archaeological Researches in Palestine during the years 1873-74*. Londres, 1896 et 1899, 2 vol. in-4°.
- R. Dussaud et F. Macler. — *Voyage archéologique au Safa et dans le Djebel-ed-Drus*. P. (Leroux), 1901, in-8°.
- R. Dussaud et F. Macler. — *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*. P. (Leroux), 1903, in-8°.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

- Comme ouvrages généraux : H.-V. Hilprecht. — *Explorations in Bible Lands during the 19 th. century*. (cf. p. 492).
- S.-A.-B. Mercer. — *The Recovery of Forgotten Empires*. Milwaukee (Morchouse), 1925.

Assyrie.

- E. Botta et E. Flandin. — *Les monuments de Ninive*. P. (Imprimerie Nationale), 1849-1850, 5 vol. gr. fol.
- Rouet. — *Lettres au Journal Asiatique*. VII, 1846, p. 280-290.
- A. Layard. — *The Monuments of Nineveh*. Londres, 1^{re} Série, 1849 ; 2^e série, 1853, gr. fol.
- V. Place. — *Ninive et l'Assyrie*. P. (Imprimerie Impériale), 1867, 3 vol. gr. fol.
- H. Rassam. — *Asshur and the land of Nimrod*, etc. New-York, 1897, in-8°.
- Deutsche-Orient-Gesellschaft. — *Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutschen-Orient Gesellschaft*. Leipzig, depuis 1900. fol. (Travaux de W. Andræ).

Babylonie.

- J. Oppert. — *Expédition scientifique en Mésopotamie exécutée par ordre du Gouvernement de 1851 à 1854, par MM. F. Fresnel, F. Thomas et J. Oppert. I. Relation du voyage et résultats de l'expédition.* P. 1863, in-4°.
- W.-B. Selby. — *Memoir on the ruins of Babylon. Bombay government records, N° 41, new series.* Bombay, 1859, 2 plans.
- H. Rassam. — *Recent Assyrian and Babylonian Research : Journal of the Transactions of the Victoria Institute of Philosophical Society of Great Britain.* Londres, 1880.
- H. Rassam. — *Excavations and discoveries in Assyria : T.S.B.A. VII, 1882, p. 37-58.*
- T.-G. Pinches. — *The antiquities found by M. H. Rassam at Abuhabbah (Sippara) : T.S.B.A., VII, 1885, p. 164-172.*
- V. Scheil. — *Une saison de fouilles à Sippar. Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire.* Le Caire, 1902, in-4°.
- R. Zehnpfund. — *Babylonien in seinen Wichtigsten Ruinenstätten.* Leipzig (Hinrichs), 1910. (A. O., XI, 3-4).
- R. Koldewey. — *Das Wiedererstehende Babylon.* Leipzig, 4° édit. 1925, in-8°.
- M. Pillet. — *L'expédition scientifique et artistique de Mésopotamie et de Médie, 1851-1855.* P. (Champion), 1922, in-8°.
- H. de Genouillac. — *Premières recherches archéologiques à Kish.* P. (Champion), 1924-1925, 2 vol. in-4°.
- S. Langdon. — *Excavations at Kish.* P. (Geuthner), t. I, 1924 (paru en 1925), in-4°.
- E. Mackay. — *Report on the Excavation of the « A » Cemetery at Kish, Field Museum of Natural History. Anthropological Memoirs I. 1.* Chicago, 1925.

Sumer.

- W.-K. Loftus. — *Travels and researches in Chaldaea and Susiana, with an account of excavations at Warka, the Erech of Nimrod, and Shush « Shushan the palace of Esther » in 1849-52.* Londres, I, 1857, in-8°.
- J.-G. Taylor. — *Notes on the ruins of Muqeyer. Notes on Abusharein and Tel-el-Lahm : J.R.A.S., XV, 1855.*

- De Sarzec et L. Heuzey. — *Découvertes en Chaldée*. Publié avec le concours de A. Amiaud et F. Thureau-Dangin. P. (Leroux), 1884-1912, 2 vol. fol.
- L. Heuzey et F. Thureau-Dangin. — *Nouvelles fouilles de Tello*, par G. Cros. P. (Leroux), 1910, gr. in-4°.
- J.-P. Peters. — *Nippur or explorations and adventures on the Euphrates*, etc. Philadelphia, 1817, 2 vol. gr. in-8°.
- H.-V. Hilprecht. — *Die Ausgrabungen der Universität von Pennsylvania im Bel Tempel zu Nippur*. Leipzig, 1903, in-8°.
- E.-J. Banks. — *Bismya or the lost City of Adab*. New-York (Putnam) 1912, in-8°.
- L. Woolley. — *Excavations at Ur of the Chaldees : The Antiquaries Journal*, Londres, III, 1923, p. 311-333.
- L. Woolley. — *Excavations at Tell el Obeid : The Antiquaries Journal*. Londres, IV, 1924, p. 329-346.
- L. Woolley. — *The Excavations at Ur, 1923-1924 : The Antiquaries Journal*, Londres, III, 1923, p. 311-333, IV, 1924, p. 329-346, V, 1925, p. 1-20 et 347-402, VI, 1926, p. 365-401.

Perse.

- W.-K. Loftus. — *Lithographic facsimiles of inscriptions in the cuneiform character from the ruins of Susa*. Londres, 1852, fol.
- W.-K. Loftus. — *Travels*, etc. (cf. p. 498).
- F. Stolze. — *Persépolis*. Berlin, 1882, 2 vol. fol.
- J. Dieulafoy. — *La Perse, la Chaldée et la Susiane*. P. (Hachette), 1887.
- J. Dieulafoy. — *A Suse, Journal des Fouilles*. P. (Hachette), 1888.
- M. Dieulafoy. — *L'art antique de la Perse*. P. (Morel), 1884-85.
- M. Dieulafoy. — *L'Acropole de Suse*. P. (Hachette), 1893.
- J. de Morgan. — *Mémoires de la Délégation française en Perse*. P. (Leroux), I, 1900 (actuellement 17 volumes parus); le t. VIII contient les fouilles de Gautier et Lampre à Tépé-Moussian, et le t. XV celles de M. Pézard à Bender-Bouchir.

Arménie et Haute-Syrie.

- W. Belck und C.-F. Lehmann. — *Ueber neuerlich aufgefundenen Keilinschriften in russisch und türkisch Armenien : Zeitschrift für Ethnologie*, 1892, p. 122-152.
- W. Belck und C.-F. Lehmann. — *Forschungsreise unserer urarmenischen Expedition : Verhandlungen der Berliner Gesellschaft f. Anthropologie*, etc., 1899, p. 411-420 ; 487-489 ; 579-614.

- H. Lynch. — *Armenia. Travels and studies*. Londres, 1901, 2 vol. in-8°.
- H. Pognon. — *Les inscriptions babyloniennes du Wadî-Brissa* P., 1887, in-8°.
- H. Pognon. — *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie, de la région de Mossoul*. P. 1907, fol.
- F. v. Luschan, C. Humann, R. Koldewey, Sachau, Schrader. — *Ausgrabungen in Sendschirli*. Berlin (Spemann), 1893, 1898, 1902, 1911, 4 vol. fol.
- M. v. Oppenheim. — *Der Tell Halaf und die Verschleierte Göttin*. Leipzig (Hinrichs), 1908, in-12.
- D.-G. Hogarth. — *Carchemish*, t. I. Londres (British Museum), 1914, in-4°.
- C.-L. Woolley. — *Carchemish*, t. II. Londres (British Museum), 1921, in-4°.
- M. Pézard. — *Mission archéologique à Tell-Nebi-Mend*, 1921 : *Syria*, III, 1922, p. 89-115.
- Publications of an American Archaeological Expedition to Syria in 1899-1900*. New-York, t. II (par H.-C. Butler), 1904 ; t. IV (par E. Littmann), 1905.
- Publications of the Princeton University Archaeological Expedition to Syria, in 1904-1905*. Leyde.

Phénicie.

- E. Renan. — *Mission de Phénicie*. P. (Imprimerie Impériale), 1864, 1 vol. in-4° texte, 1 atlas, gr. fol.
- Hamdy Bey et Th. Reinach. — *Une nécropole royale à Sidon. Fouilles de Hamdy Bey*. P. (Leroux), 1892, 1 vol., 1 atlas, gr. fol.
- Ch. Clermont-Ganneau. — *Mission en Palestine et en Phénicie en 1881*. P. (Imprimerie Nationale), 1882, in-8°.
- Th. Macridy-Bey. — *A travers les nécropoles sidoniennes*. (Extr. de la *Revue Biblique*, Octobre 1904.) P. (Lecoffre), 1904, in-8°.
- Th. Macridy-Bey. — *Le temple d'Echmoun à Sidon*. P. (Lecoffre), 1904, in-8°.
- G. Contenau. — *Mission archéologique à Sidon*, 1914. P. (Geuthner), 1921, in-4°.
- D. Le Lasseur. — *Mission archéologique à Tyr*, 1921 : *Syria*, III, 1922, p. 1-26, 116-133.
- Ch. Virolleaud. — *Découverte à Byblos d'un hypogée de la XII^e dynastie égyptienne* : *Syria*, III, 1922.

G. Contenau. — *Deuxième mission archéologique à Sidon*, 1920. P. (Geuthner), 1924, in-4°.

Ch. Virolleaud. — *Les travaux archéologiques en Syrie en 1922 : Syria, V*, 1924.

P. Montet. — *Les Egyptiens à Byblos : Monuments Piot. T. XXV*.

Palestine.

D. Sidersky. — *La Stèle de Mésa, Index bibliographique*. P. 1920, gr. in-8°.

W.-M. Flinders Petrie. — *Tell-el-Hesi (Lachish)*. Londres, 1891, in-4°.

F.-J. Bliss. — *A Mound of many Cities or Tell-el-Hesi excavated*. Londres, 2^e édit., 1898, in-8°.

F.-J. Bliss et R.-A.-S. Macalister. — *Excavations in Palestine during 1898-1900*. Londres, 1902, in-4°.

E. Sellin. — *Tell Ta' anneh*. Vienne, 1904, (t. IV des *Mémoires de l'Académie*).

G. Schumacher. — *Tell-el-Moutesellim*. Leipzig, 1908, in-4°.

H. Vincent. — *Jérusalem sous terre*, 1911.

E. Sellin et Watzinger. — *Jéricho*. Leipzig, 1913.

Annual of the American School of Oriental Research in Jerusalem. New-Haven (Yale University Press), depuis 1920.

R. Weill. — *La Cité de David, Campagne des fouilles de 1913-1914*. P. (Geuthner), 1920, 1 vol. in-8°, 1 atlas in-4°.

R.-A.-S. Macalister. — *A Century of Excavation in Palestine*. Londres, 1925, in-8°.

R.-A.-S. Macalister. — *The Excavation of Gezer*. Londres, 1912.

Asie Mineure.

W.-J. Hamilton. — *Researches in Asia Minor*. Londres (Murray), 1842, 2 vol. in-8°.

H. Barth. — *Ueber die Ruinen bei Uejuik im allen Kappadocien : Archaeologische Zeitung*, 1859, p. 50-59.

H. Barth. — *Reise von Trapezunt durch die nordliche Hälfte Klein-Asiens nach Scutari, etc.*, 1860.

G. Perrot, E. Guillaume, J. Delbet. — *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont, exécutée en 1861*. P. (Didot), 1872, 2 vol. fol.

- W. Ramsay. — *Studies in Asia Minor : Journal of Hellenic Studies*, 1882 et suiv.
- K. Humann and O. Puchstein. — *Reisen in Kleinasien und Nord-Syrien*. Berlin (Reimer), 1890. 1 vol. in-4°, 1 atlas gr. fol.
- E. Chantre. — *Mission en Cappadoce*, 1893-1894. P. (Leroux), 1898, fol.
- H. Winckler et O. Puchstein. — *Excavations at Boghaz-Keui in the summer of 1907 : Smithsonian Report for 1908*, p. 677-696, 10 pl.
- Macridy-Bey. — *La porte des sphinx à Euyuk : Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, 1908, 3.
- Annals of Archeology and Anthropology of the Liverpool Institute*, 1908 et suivants.
- O. Puchstein. — *Bogaskoï. Die Bauwerke*. Leipzig (Hinrichs), 1912, fol.

Arabie.

- J. Halévy. — *Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen*. P. (Imprimerie Nationale), 1872.
- E. Glaser. — *Meine Reise durch Arhab und Hâschid*. S. 1., 1884, 2 fasc., in-4°.
- C.-M. Doughty. — *Travels in Arabia deserta*. Cambridge (University Press), 1888, 2 vol.
- A. Jaussen et R. Savignac. — *Mission archéologique en Arabie*. P. (Leroux), 1909.

RÉSULTATS D'ENSEMBLE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

Les Méthodes.

- J. de Morgan. — *Les Recherches archéologiques : leur but et leurs procédés*. P. (Leroux), 1906 (Editions de la Revue des Idées).
- W.-M. Flinders Petrie. — *Methods and Aims in Archaeology*. Londres (Macmillan), 1904, in-8°.

L'Avenir.

- G. Contenau. — *L'avenir archéologique de la Syrie : Mercure de France*, 15 Mars 1921, p. 681-697.
- A.-T. Clay. — *The antiquity of Babylonian Civilization : J. A. O. S.*, XLI, 1921, p. 241-263.
- A.-T. Clay. — *The so-called Fertile Crescent and Desert Bay : J. A. O. S.*, XLIV, 1924, p. 186-201.

MUSÉES

- E. Ledrain. — *Notice sommaire des monuments phéniciens*. P. (Musée du Louvre), s. d. in-16.
- L. Heuzey. — *Catalogue des antiquités chaldéennes*. P. (Librairies et Imprimeries réunies), 1902, in-8°.
- R. Dussaud. — *Les Monuments palestiniens et judaïques du Musée du Louvre*. P. (Leroux), 1912, gr. in-8°.
- M. Dieulafoy. — *Les antiquités de Suse*. P. (Leroux), 1913, in-12.
- E. Pottier. — *Catalogue des antiquités assyriennes*. P. (Musées nationaux), 2^e édit., 1924, in-12.
- M. Pézard et E. Pottier. — *Antiquités de la Susiane*. P. (Leroux), 2^e édit., 1924, in-12.
- E.-A.-W. Budge. — British Museum. — *A Guide to the Babylonian and Assyrian antiquities*. Londres (British Museum), 3^e édit., 1922, in-8°.
- Führer durch die Kgl. Museen zu Berlin. Das Kaiser Friedrich-Museum*. Berlin, 1910.
- Halil Edhem. — *Das Osmanische Antiken Museum in Konstantinopel : Hilprecht Anniversary volume*. Chicago (Open Court Publishing Co), 1909, p. 370-373.
- Essad Nassouhi Bey. — *Musée des Antiquités de Stamboul. Antiquités assyro-babyloniennes*. Constantinople, 1926, in-8°.
- G. Mendel. — *Musée Imperial Ottoman. Catalogue des Sculptures grecques, romaines et byzantines*. Constantinople, gr. in-8°, t. I-III (pour les monuments phéniciens).
- J. Phythian-Adams et J. Garstang. — *Guide Book to the Palestine Museum of antiquities*. Jérusalem, 1924, in-8°.
- Nous n'indiquons ici que les catalogues à l'usage du grand public ; les véritables monographies et études de détails, parues sous le titre de Catalogues, figureront aux chapitres sur l'Art.

CHAPITRE II

LE MILIEU PHYSIQUE

GÉOGRAPHIE

La Mésopotamie.

- E. Reclus. — *Nouvelle Géographie universelle*. P. (Hachette), gr. in-8°, t. IX, 1884, *L'Asie antérieure*.

Kiepert. — *Lehrbuch der Alten Geographie.*

H.-G. Tomkins. — *The Ancient Geography of Northern Syria : P.S.B.A., 1882-1883, p. 58-62, et Topography of Northern Syria : T.S.B.A., t. IX, p. 227-254.*

A.-J. Delattre. — *L'Asie Occidentale dans les inscriptions assyriennes : Revue des Questions Scientifiques, 1883.*

A.-J. Delattre. — *Encore un mot sur la géographie assyrienne : Revue des Questions scientifiques, 1888.*

W. Ramsay. — *The historical Geography of Asia Minor.* Londres, 1890, in-8°.

G. Radet. — *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades.* P. (Thorin), 1893, p. 1-60.

J. de Morgan. — *Mission scientifique en Perse, 1896.*

J. de Morgan. — *Le plateau iranien pendant l'époque pléistocène : Revue de l'Ecole d'Anthropologie, 19^e année, 1907, t. VI, p. 189-203.*

J. de Morgan. — *Les premières civilisations.* P. (Leroux), 1909, gr. in-8°.

J. de Morgan. — *Préhistoire orientale.* P. (Geuthner), t. I, 1925, gr. in-8°.

Le climat. — La flore. — La faune.

Olivier. — *Voyage, etc., cf. p. 495.*

F. Hofer. — *Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie, Mésopotamie, Phénicie, Palmyrène.* Collection l'Univers. P. (Didot), 1852, in-8°.

A. de Candolle. — *Origine des plantes cultivées.* P., 1883.

E. Bonavia. — *The Flora of the Assyrian Monuments and its Outcomes.* Londres (Constable), 1894, in-8°.

F. Hrozný. — *Das Getreide im alten Babylonien.* Wien (Holder), 1914, in-8°.

F. Delitzsch. — *Assyrische Thiernamen.* Assyrische Studien. Leipzig (Hinrichs), 1874.

W. Houghton. — *On the Mammalia of the Assyrian Sculptures : T.S.B.A., V, p. 33-64, 319-388.*

F. Lenormant. — *Sur l'existence de l'éléphant dans la Mésopotamie au XII^e siècle avant l'ère chrétienne : C. R. de l'Académie des Inscriptions, 4^e série, t. I, p. 178-183.*

A. J. Delattre. — *Encore un mot sur la géographie, etc. (cf. p. 504). Sur l'éléphant, p. 36-40.*

- P. Jensen. — *Das Wildschwein in den Assyrisch-Babylonischen Inschriften* : Z. A., I, p. 306-312.

LE SOUS-SOL

Le Métal et la Métallurgie.

- Geology of Mesopotamia and its Borderlands. Compiled by the Geographical Section of the Naval Intelligence Division.* Londres, s. d., in-8°.
- Zeughelis. — *Sur le bronze préhistorique. Mélanges Nicole.* Genève, 1905.
- J. de Morgan. — *Les métaux précieux dans l'Asie Antérieure*, Extrait de : *Revue d'Ethnographie et Sociologie*, 1911.

RELATIONS ET COMMERCE

- Marmier. — *Les routes de l'Amanus* : *Gazette Archéologique*, 1884, p. 43-50.
- A. Delattre. — *L'Asie Occidentale dans les Inscriptions Assyriennes* : Extrait de *Revue des Questions Scientifiques*, 1884-1885, p. 133.
- A. Delattre. — *Les travaux hydrauliques en Babylonie* : *Revue des questions scientifiques*, 1888.
- W.-M. Ramsay. — *The historical geography of Asia Minor.* Londres. (Murray), 1891, in-8°.
- G. Radet. — *La Lydie et le Monde Grec*, etc. (cf p. 504). *Sur les routes*, p. 95 et suiv.
- D.-G. Hogarth et J.-A.-R. Munro. — *Modern and ancient Roads in Eastern Asia Minor* : *Supplement. Paper Roy. Geogr. Soc.* III, 5, 1896, p. 643.
- W. Ruge. — *Strassen im östlichen Kappadokien* : *Philol. hist. Beiträge C. Wachsmuth* : 60 Geburtstage überreicht. Leipzig (Teubner), 1897.
- J.-G. Anderson. — *The Road-System of Eastern Asia Minor* : *Journ. of Hellen. Stud.* XVI, 1897, p. 22-44.
- W.-M. Ramsay. — *The geographical conditions determining history and religion in Asia Minor* : *Geogr. Journal*, XX, 1902, p. 257-282.
- M. Ringelmann. — *Essai sur l'histoire du Génie rural. La Chaldée et l'Assyrie.* — *La Phénicie P.* (Librairie agricole de la Maison Rustique), 1907.

- M.-P. Charlesworth. — *Trade routes and commerce of the Roman Empire*. Cambridge (University Press), 1924, in-16.
- A. Köster. — *Schiffahrt und Handelsverkehr des östlichen Mittelmeeres im 3. u. 2. Jahrtausend v. Chr.* Leipzig (Hinrichs), 1924.
- H.-A. Ormerod. — *Piracy in the Ancient World*. Liverpool (University Press), 1924.
- G. Boson. — *Les métaux et les pierres dans les Inscriptions Assyro-Babyloniennes*. Munich (Impr. de l'Académie), 1914.
- V. Scheil. — *La pierre Gishshirgallum : RA.*, XIV, 2, 1917, p. 89-91.
Vocabulaire de pierres et d'objets en pierre : RA., XV, 1918, p. 115-125.
- Thureau-Dangin. — *La pierre Gishshirgal : RA.*, XVII, 1, 1920, p. 30.

CHAPITRE III

LE MILIEU ETHNIQUE

- Dr. Bertholon. — *Documents anthropologiques sur les Phéniciens : Bulletin de la Société Anthropologique de Lyon*, 1892.
- M. Boule. — *Les hommes fossiles* 2^e éd. P. (Masson), 1925.
- Chantre. — *Crânes de la nécropole de Sidon : Bulletin de la Société Anthropologique de Lyon*, 1894.
- Chantre. — *Recherches anthropologiques dans le Caucase*, t. I. P., 1886 ; t. IV, Paris-Lyon, 1887.
- Chantre. — *Recherches anthropologiques dans l'Asie Occidentale : Archives du Museum d'Histoire Naturelle de Lyon*, 1893.
- R. Desribes. — *L'industrie paléolithique en Phénicie : Mélanges de la Faculté Orientale de Beyrouth*, t. VII, 1914-1921, p. 189-210.
- Gaet. — *Sur les Phéniciens d'Acre : Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1886.
- Giuffrida-Ruggeri. — *Su l'origine dell' Homo : Nuove teorie e documenti*, Bologne, 1921.
- Glötz. — *La civilisation égéenne*. P. (La Renaissance du Livre), 1923.
- E.-T. Hamy. — *La figure humaine dans les monuments de l'ancienne Egypte. La figure humaine dans les monuments chaldéens, babyloniens et assyriens : Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1907.
- F. Houssay. — *Les races humaines de la Perse : Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon*, t. VI, 1887.

- P. Karge. — *Rephaim. Die vorgeschichtliche Kullur Palästinas und Phöniziens*. Paderborn (Schöningh), 1925, 2^e édit.
- F. Luschan. — *Die Tachtadschy und andere Ulberreste der alten Bevölkerung Lykiens* : *Archiv für Anthropologie*, XIX, 1891, p. 31-55.
- F. Luschan. — *The early Inhabitants of Western Asia* : *Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution*, 1914, p. 553.
- F. Luschan et Petersen. — *Reisen in Lykien*. Wien, 1889.
- J. de Morgan. — *L'Humanité préhistorique*. P. (Renaissance du Livre), 1922.
- J. de Morgan. — *Préhistoire Orientale*. P. (Geuthner), t. I, 1925, t. II, 1926.
- J. de Morgan. — *Recherches sur les origines de l'Egypte*. P., 1896-1897, 2 vol. in-8°.
- S.-G. Morton. — *Crania aegyptiaca*. Philadelphie, 1844.
- Neophytus. — *La Préhistoire en Syrie-Palestine* : *l'Anthropologie*. P., 1917.
- Neophytus et Pallary. — *La Phénicie préhistorique* : *l'Anthropologie*, p. 1914.
- Fl. Petrie. — *Racial Types*. Londres (Browning Hogg), 1887. (Recueil de photographies.)
- Fl. Petrie. — *History of Egypt*, t. II, p. 112 et suiv.
- E. Pittard. — *Les races et l'histoire*. P. (La Renaissance du Livre), 1924.
- Quatrefages et Hamy. — *Crania ethnica*. P., 1882.
- A.-H. Sayce. — *The races of the old Testament*. Londres (The Religious Tract Society), 1891.
- G. Sergi. — *Gli Arit in Europa e Asia*, Torino, 1903.
- Weissenberg. — *Beiträge zur Anthropologie der Juden* : *Zeitschr. für Ethnol.* Berlin, 1907.
- Weissenberg. — *Die zentralasiatischen Juden in anthropologischer Beziehung* : *Zeitschr. für Demographie und Statistik der Juden*, 1909.
- Weissenberg. — *Zur Anthropologie der persischen Juden* : *Zeitschr. für Ethnol.* Berlin, 1913.
- Weissenberg. — *Die Mesopotamischen Juden in Anthropologischer Beziehung* : *Archiv für Anthropol.* Braunschweig., 1910.
- Weissenberg. — *Die Syrischen Juden* : *Anthropologische Betracht* : *Zeitschr. für Ethnol.* Berlin, 1911.

- Weissenberg. — *Die Autochtonen Bevölkerung Palästinas in Anthropologischer Beziehung : Zeitschr. für Demogr. und Statistik der Juden*, 1909.
- Zaborowsky. — *Les Hétéens ; les migrations de l'âge du bronze en Europe ; le rite de l'incinération des cadavres : Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop.* Paris, 1920.
- Zumoffen. — *L'âge de la pierre en Phénicie : L'Anthropologie*, Paris, 1897.
- Zumoffen. — *La Phénicie avant les Phéniciens*. Beyrouth, 1900.

PEUPLEMENT DE L'ASIE ANTÉRIEURE

Hypothèse du Turkestan.

- R. Pumpelly et H. Schmidt. — *Explorations in Turkestan* (1904). *Prehistoric Civilisations of Anau*. Washington (Carnegie Institution), 1908, 2 vol.

Hypothèse du nord de l'Inde.

- J. Marshall. — *Archaeological Survey of India* (1920-21), 1923. — *Illustrated London News*, 20 Septembre 1924.
- C.-J. Gadd et S. Smith. — *Illustrated London News*, 4 Octobre 1924.
- E. Mackay. — *Sumerian Connexions with ancient India : JRAS.*, 1925, p. 697-701.
- V. Scheil. — *Un nouveau sceau hindou pseudo-sumérien : RA.*, XXII, p. 55-56.
- F. Thureau-Dangin. — *Sceaux de Tello et Sceaux de Harappa : RA.*, XXII, p. 99-101.

Hypothèse chinoise.

- J.-G. Anderson. — *Preliminary Report on archaeological Research in Kansu. Memoirs of the Geological Survey of China*. Pékin, 1925.
- *An early Chinese Culture : Bulletin of the Geological Survey of China*. Pékin, Octobre 1923.
- T.-J. Arne. — *Painted Stone Age Pottery from the Province of Honan, China. Palaeontologia Sinica. Série D vol. I, fasc. 2*. Pékin, 1925.

CHAPITRE IV

HISTOIRE ET CHRONOLOGIE

HISTOIRE

- A.-J. Delattre. — *Géographie assyrienne* (cf. p. 504).
- G. Maspéro. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. P. (Hachette), 1895-1908, 3 vol. in-4°.
- G. Maspéro. — *Idem*, abrégée ; nombreuses éditions, in-12.
- P. Dhorme. — *Les pays bibliques et l'Assyrie*. P. (Gabalda), 1911, in-8°. (Extr. *RB.*, 1910-1911.)
- E. Cavaignac. — *Histoire de l'Antiquité*. P. (Fontemoing), depuis 1917, in-8°. *Chronologie*, P. (Payot), 1925.
- G. Fougères, P. Jouguet, G. Contenau, R. Grousset. — *Les premières civilisations*. T. I de *Peuples et Civilisations*. P. (Alcan), 1926, in-8°.
- R.-W. Rogers. — *A History of Babylonia and Assyria*. Londres, 6^e édit. 1915, 2 vol. in-8°.
- L.-W. King. — *A History of Babylonia and Assyria* : I, *Sumer, Akkad*, 2^e édit. 1916 ; II, *Babylone*, 1915. Londres (Chatto), in-8°. Publication arrêtée par la mort de l'auteur.
- A.-P. Olmstead. — *Assyrian historiography*. Columbia, 1916, in-8°.
- H.-R. Hall. — *The ancient History of the near East*. Londres (Methuen), 4^e édit. 1919, in-8°.
- A.-P. Olmstead. — *A History of Assyria*. New-York, 1923, in-8°.
- The Cambridge Ancient History*. Cambridge (University Press), depuis 1923, in-8°. 4 volumes parus.
- F. Delitzsch. — *Wo lag das Paradies ?* Leipzig (Hinrichs), 1881, in-8°.
- E. Meyer. — *Geschichte des Alterthums*. Stuttgart, 1910-1913, 3^e édit., 5 vol. in-8°. Trad. française des trois premiers volumes. P. (Geuthner).
- E.-G. Klauber et C.-F. Lehmann-Haupt. — *Geschichte des alten Orients*. Gotha (F.-A. Perthes), 1925, 3^e édit.
- M. Rostovtzeff. — *A History of the Ancient World. I Orient and Greece*. Oxford (Clarendon Press), 1926, in-8°.

CHRONOLOGIE

- V. Scheil. — *Les plus anciennes dynasties connues de Sumer-Accad : CR. de l'Académie des Inscriptions*, 1911, p. 606.
- V. Scheil. — *Chronologie rectifiée du règne de Hammurabi : Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXIX, 1912.
- F. Thureau-Dangin. — *La Chronologie des Dynasties de Sumer et d'Accad : RA.*, 1918.
- P. Dhorme. — *L'aurore de l'histoire babylonienne : RB.*, 1924, p. 534 ; 1926, p. 66, 223, 534.
- L.-W. King. — *Chronicles concerning Early Babylonian Kings*. Londres (Luzac), I, 1907.
- C.-H.-W. Johns. — *Ancient Assyria*. Cambridge (University Press), 1912, p. 15-27.
- C.-H.-W. Johns. — *Ancient Babylonia*. Cambridge (University Press), 1913, p. 1-13.
- C.-J. Gadd. — *The early Dynasties of Sumer and Akkad*. Londres (Luzac). 1921.
- E.-S. Langdon. — *Oxford editions of Cuneiform texts. The Weld-Blundell Collection, II. Historical inscriptions*. Oxford (University Press), 1923.
- F.-X. Kugler. — *Sternkunde und Sterndienst in Babel*, II, p. 257.
- E. Weidner. — *Die Könige von Assyrien*. Leipzig (Hinrichs), 1921.
- F.-X. Kugler. — *Von Moses bis Paulus. Forschungen zur Geschichte Israëls*, 1922.
- E. Meyer. — *Die ältere Chronologie Babylonien, Assyrien und Aegyptens*. Stuttgart, 1925.

Chronologie égyptienne.

- E. Meyer. — *Chronologie égyptienne*. Traduction A. Moret. P. (Leroux), 1912.
- J. de Morgan. — *Observations sur la Chronologie égyptienne dite « réduite » : Revue Archéol.*, 1923, p. 243-254.
- J. de Morgan. — *La Préhistoire orientale*. P. (Geuthner), 1925, I, chapitre *Chronologie*.

Chronologie biblique.

- A. Bosse. — *Die Chronologischen Systeme im alten Testament und bei Josephus : M. V. A. G.*, 1908.

Question de l'Exode.

- R. Weill. — *Le séjour des Israélites au désert et le Sinaï*. P. (Geuthner), 1909.
- A. Mallon. — *Les Hébreux en Egypte*. *Orientalia*, 3. Rome (Pontificio Istituto Biblico), 1921.
- J.-S. Griffiths. — *The Exodus in the light of Archaeology*. Londres (R. Scott), 1923.

CHAPITRE V

LES MOYENS D'EXPRESSION

LE LANGAGE

LANGUES ASIANIQUES.

- C. Autran. — *Les langues propres de l'Asie antérieure ancienne*, dans *Les langues du Monde*. P. (Champion), 1924, p. 273-318, qui donne la bibliographie du sujet.
- J. Friedrich. — *Altkleinasiatische Sprachen : Ebert Reallexikon*, 1924, p. 126-142.

LANGUES SÉMITIQUES.

- C. Brockelmann. — *Semitische Sprachwissenschaft*. Leipzig, 1908 ; trad. par W. Marçais et M. Cohen. — *Précis de Linguistique sémitique*. P. (Geuthner), 1910.
- C. Brockelmann. — *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*. Berlin, 1913.
- De Lacy O'Leary. — *Comparative Grammar of the Semitic Languages*. Londres (Kegan Paul), 1923.
- M. Cohen. — *Langues Chamito-Sémitiques* dans *Les Langues du Monde*, p. 81-151.

LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

- A. Meillet. — *Introduction à l'étude des langues indo-européennes*. P. (Hachette), 1912.
- J. Vendryes. — *Langues indo-européennes* dans *Les Langues du Monde*, p. 19-79.

CHAPITRE VI

LES MOYENS D'EXPRESSION (Suite)

L'ÉCRITURE

ÉCRITURE CUNÉIFORME.

- A. Amiaud et L. Méchineau. — *Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne*. P. (Leroux), 1887.
- F. Delitzsch. — *Entstehung des älteren Schriftsystems oder der Ursprung der Keilschriftzeichen*. Leipzig, 1897.
- V. Scheil. — *Recueil de signes archaïques*. P. (Welter), 1898.
- F. Thureau-Dangin. — *Recherches sur l'origine de l'écriture cunéiforme*. P. (Leroux), 1 vol. + 1 supplém., 1898-1899.
- Ch. Fossey. — *Manuel d'Assyriologie*, t. I. P. (Leroux), 1904 ; t. II, P. (Conart), 1926.
- L.-W. King et R.-C. Thompson. — *Sculptures and Inscription of Darius the Great on the Rock of Behistun in Persia*. Londres, 1907.
- G.-A. Barton. — *The Origin and Development of Babylonian Writing*. Leipzig (Hinrichs), 2 vol., 1913 (BA. IX).
- V. Christian. — *Die Namen der assyrischen-babylonischen Keilschriftzeichen*. Leipzig (Hinrichs), 1913 (M. V. A. G., 1913, 1).
- A. Deimel. — *Liste der Archaischen Keilschriftzeichen von Fara*. Leipzig (Hinrichs), 1922 (40 Wiss. Veröf. Deut. Or. Gesell.).
- H. de Genouillac. — *Les Écritures cunéiformes et leur déchiffrement : Science moderne*, Janvier 1927.

VARIÉTÉS D'ÉCRITURE CUNÉIFORME.

Amarna.

- O. Schröder. — *Vorderasialische Schriftdenkmäler*. Leipzig (Hinrichs), t. XII, 1915.

Cappadoce.

- G. Contenau. — *Trente tablettes cappadociennes*. P. (Geuthner), 1919.

Hittite.

- E. Forrer. — *Die Boghazkôï-Texte in Umschrift*, t. I. Leipzig (Hinrichs), 1922 (41. Wiss. Veröf. Deut. Or. Gesell.).

Kerkouk.

G. Contenau. — *Les tablettes de Kerkouk et les origines de la Civilisation assyrienne : Babyloniaca*, t. IX, 1926.

Proto-Elamite.

V. Scheil. — *Délégation en Perse*, t. VI, 1907 ; t. XVII, 1923.

L. Legrain. — *Délégation en Perse*, t. XVI, 1921.

Van.

A.-H. Sayce. — *The Cuneiform Inscriptions of Van : J.R.A.S.*, 1882. Mission russe.

QUESTION SUMÉRIENNE.

Ch. Fossey. — *Manuel*, t. I, p. 280-381.

J. Halévy. — *Précis d'Allographie assyro-babylonienne*. P. (Leroux), 1912.

LES SCRIBES.

J. de Morgan. — *Note sur les procédés techniques en usage chez les scribes babyloniens : RT.* XXVII, p. 241.

C. Bezold. — *Kurzgefasster Überblick über die Babylonisch-Assyrische Literatur*. Leipzig (Schulze), 1886.

O. Weber. — *Die Literatur der Babylonier und Assyrier*. Leipzig (Hinrichs), 1907.

Ch. Jean. — *La littérature des Babyloniens et des Assyriens*. P. (Geuthner), 1924.

LE DÉCHIFFREMENT.

Ch. Fossey. — *Manuel*, t. I, p. 81-244.

M. Jastrow. — *Civilization*, p. 63-119.

E.-A.-W. Budge. — *The Rise and Progress of Assyriology*. Londres (Hopkinson), 1925, in-8°.

HIÉROGLYPHES HITTITES.

F.-E. Peiser. — *Die Hethitischen Inschriften*. Berlin (N. Peiser), 1872-80.

H. Rylands. — *The inscribed stones from Jerabis, Hamath, Aleppo, etc.*, dans *T.S.B.A.*, VII, 1882, p. 429-442.

W. Wright. — *The Empire of the Hittites*. Londres (Nisbet), 1884, in-8°.

J. Menant. — *Eléments du syllabaire hétéen*. P. (Klincksieck), 1892, in-4°.

- P. Jensen. — *Hittiter und Armenier*. Strasbourg (Trübner), 1898.
- A.-H. Sayce. — *The Decipherment of the Hittite Hieroglyphic Texts* : J.R.A.S., 1922, p. 537-572.
- C.-R. Conder. — *The Hittites and their Language*. Edinburgh (W. Blackwood), 1898.
- D. Messerschmidt. — *Corpus inscriptionum hettitarum* : M.V. A.G., 1900-1906.
- R.-C. Thompson. — *A new decipherment of the Hittite hieroglyphs* : *Archaeologia*, t. LXIV, 1913, et Oxford (Hart), 1913.
- D.-G. Hogarth. — *Carchemish*. I, Londres (BM), 1914.
- A.-E. Cowley. — *The Hittites*. Londres (H. Milford), 1920, in-8°.
- C.-L. Woolley. — *Carchemish*. II, 1921.
- P. Jensen. — *Zur Entzifferung der Hittitischen Hieroglyphenschriften* : Z.A., Juill. 1924.

L'ALPHABET.

- E. de Rougé. — *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, 1874.
- J. Halévy. — *Mélanges d'épigraphie sémitique*. (Imprimerie Nationale), 1874, in-8°.
- W. Deecke. — *Der Ursprung des Alt-Semitischen Alphabets aus der neu-assyrischen Keilschrift* : Z.D.M.G., XXXI, 1877, p. 102-154.
- Ph. Berger. — *Histoire de l'écriture dans l'Antiquité*. P. (Imprimerie Nationale), 1891, gr. in-8°.
- A.-J. Evans. — *Cretan pictographs and pre-phœnician script*. Londres (Quaritch), 1895, gr. in-8°.
- I. Taylor. — *History of the Alphabet*. Londres, 1899, 2 vol. in-8°.
- A.-J. Evans. — *Scripta Minoa, the written documents of Minoan Crete*. Oxford (Clarendon Press), 1909, fol.
- A.-E. Cowley. — *The origin of the Semitic Alphabet* : *Journal of Egyptian Archaeology*, III, 1, 1916.
- A.-H. Gardiner. — *The Aegyptian origin of the Semitic alphabet* : *Journal of Egyptian Archaeology*, III, 1, 1916.
- K. Sethe. — *Die neuentdeckte Sinaischrift und die Entstehung der semitischen Schrift*, dans : *Mémoires de l'Académie de Göttingen*, 1917, p. 437-475.
- H. Grimme. — *Althebraische Inschriften vom Sinai*. Hanovre (Heinz Lafaire), 1923.

- D. Sidersky. — *La Stèle de Mésa. Index Bibliographique*, 1920, gr. in-8°.
- R. Dussaud. — *Les inscriptions phéniciennes du tombeau d'Aïram, roi de Gebal : Syria*, V, 1924.
- R. Dussaud. — *Dédicace d'une statue d'Osorkon par Elibaal roi de Byblos : Syria*, VI, 1925.
- P. Montet. — *Comment rétablir l'inscription d'Abibaal roi de Byblos : R.B.*, 1926.

CHAPITRE VII

LES LIENS ENTRE LES SOCIÉTÉS

RELIGION

- P. Dhorme. — *La Religion assyro-babylonienne*. P. (Gabalda), 1910.
- P. Dhorme. — *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*. P. (Gabalda), 1907.
- R. Dussaud. — *Notes de mythologie syrienne*. P. (Leroux), 1905. (Extr. de *Rev. Archéol.*)
- R. Dussaud. — *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*. P. (Geuthner), 2^e édit. 1914.
- Ch. Jean. — *Le péché chez les Babyloniens et les Assyriens*. Plaisance (Collège Alberoni), 1925.
- M. J. Lagrange. — *Etude sur les religions sémitiques*. P. (Lecoffre), 2^e édit. 1905.
- S. Reinach. — *Orpheus. Histoire générale des religions*. P. (Alcide Picard), 1909.
- H. Vincent. — *Canaan d'après l'exploration récente*. P. (Gabalda), 1907, p. 90-297.
- M. Jastrow. — *Die Religion Babyloniens und Assyriens*. Giessen (A. Töpelmann), 3 vol. 1907-1912.
- S.-A. Cook. — *The Religion of Ancient Palestine*. Londres (Constable) 1908.
- Th.-G. Pinches. — *The Religion of Babylonia and Assyria*. Londres (Constable), 1906.
- L.-R. Farnell. — *Greece and Babylon*. Edinburgh (Clark), 1911.
- H. Zimmern. — *Bilderatlas zur Religionsgeschichte*, fasc. 5 : *Religion der Hethiter*. Leipzig (A. Deicher), 1925.

- A. Deimel. — *Pantheon Babylonicum*. Rome (Inst. Bibl. Pontif.), 1914.

MAGIE ET DIVINATION

- A. Boissier. — *Documents assyriens relatifs aux présages*. P. (Bouillon), 1899.
- A. Boissier. — *Textes assyriens et babyloniens relatifs à la divination*. P. (Geuthner), 1905.
- C. Fossey. — *La magie assyrienne*. P. (Champion), 1902.
- Ch. Virolleaud. — *L'astrologie chaldéenne*. P. (Geuthner), 1908-1912.
- K.-L. Tallquist. — *Die Assyrische Beschwörungsserie maqlû*. Leipzig (Pfeiffer), 1895.
- H. Zimmern. — *Beiträge zur Kenntnis der Babylonischen Religion*. Leipzig (Hinrichs), 1900.
- F. Kùchler. — *Beiträge zur Kenntnis der Assyrisch-Babylonischen Medizin*. Leipzig (Hinrichs), 1904.
- L. Dennefeld. — *Babylonisch-Assyrische Geburts-Omina*. Leipzig (Hinrichs), 1914.
- F. Boll et C. Bezold. — *Stern Glaube und Sterndeutung*. Leipzig (Teubner), 1926.
- Consulter en outre : *Encyclopaedia of Religion and Ethics* (voir à la Bibliographie générale), où, pour chaque article, se trouve une bibliographie détaillée.

LES LOIS

- V. Scheil. — *Code des lois de Hammurabi : Délégation*, t. IV, 1902.
- V. Scheil. — *Les nouveaux fragments du Code de Hammourabi : Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1918.
- V. Scheil. — *Recueil de lois assyriennes*. P. (Geuthner), 1921.
- P. Cruveilhier. — *Recueil de lois assyriennes*. (Extr. : *Museon*), 1927.
- F. Hrozný. — *Code Hittite provenant de l'Asie Mineure*, 1^{re} partie. P. (Geuthner), 1922.
- J. Friedrich et H. Zimmern. — *Hethitische Gesetze*. Leipzig (Hinrichs), 1922. (*Alte Orient*, XXIII, 2.)
- C.-H.-W. Johns. — *The Relations between the Laws of Babylonia and the Laws of the Hebrew People*. Londres (Humphrey Milford), 2^e édit. 1917. (Bibliographie très étendue de la question.)

DEUXIÈME PARTIE

Histoire de l'Art

CHAPITRE PREMIER

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Outre les chapitres consacrés à l'art dans : les Manuels, les Histoires, outre les Guides, Catalogues, les Comptes rendus de missions archéologiques, consulter :

ART DE L'ASIE OCCIDENTALE

- G. Perrot et C. Chipiez. — *Histoire de l'art dans l'Antiquité*. P. (Hachette). II Chaldée et Assyrie, 1884 ; III Phénicie, Chypre, 1885 ; IV Judée, Cappadoce, 1887 ; V Perse, Phrygie, Lydie et Carie, Lycie, 1890.
- E. Babelon. — *Manuel d'Archéologie Orientale*. P. (Alcide Picard), 1888.
- L. Heuzey. — *Origines orientales de l'art*. P. (Leroux), 1891-1915.
- C. Picard. — *La Sculpture antique*. P. (Laurens), 1923.
- L. Speleers. — *Les arts de l'Asie Antérieure ancienne*. Bruxelles, 1926.
- L. Curtius. — *Die antike Kunst. Vorderasien. Handbuch der Kunstwissenschaft*, I, 1924.
- C. Frank. — *Babylonisch-Assyrische Kunst. Kunstgeschichte in Bildern*, I, 2^a. Leipzig (Seeman), 1913.
- H. Schäfer et W. Andrae. — *Die Kunst des Allen Orients*, t. II. Berlin (Propyläen-Verlag), 1925.

ART MÉSOPOTAMIEN

- P. Handcock. — *Mesopotamian Archaeology*. Londres (Macmillan), 1912.
- E. Unger. — *Sumerische und Akkadische Kunst*. Breslau (Hirt), 1926.

ART ASSYRIEN

- E. Unger. — *Assyrische und Babylonische Kunst*. Breslau (Hirt), 1927.
- O. Weber. — *Assyrische Plastik*. Berlin, 1924.

ART PERSE

- F. Sarre. — *L'art de la Perse ancienne*. Traduction P. Budry. P. (Crès), s. d.

ART HITTITE

- E. Pottier. — *L'Art Hittite*. 1^{er} fascicule. P. (Geuthner), 1926.
O. Weber. — *L'Art Hittite*. Traduction G. Taboulet. P. (Crès), 1922.

ART DE PALESTINE

- P. Handcock. — *Archaeology of the Holy Land*. Londres (Fisher Unwin), 1916.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DE L'ASIE OCCIDENTALE ANCIENNE

ARCHITECTURE

- A. Choisy. — *Histoire de l'architecture*. P. (Gauthiers-Villars.) 1899. 2 vol.
J. Jordan. — *Konstruktions Elemente Assyrischer Monumental Bauten*. Berlin (Wasmuth), 1910.

ANATOMIE ARTISTIQUE

- P. Richer (Dr). — *Nouvelle anatomie artistique*, t. IV : *Le nu dans l'art*. Egypte, Chaldée, Assyrie. P. (Plon), 1925.
J. Lange. — *Die menschliche Gestalt in der Geschichte der Kunst*. Trad. M. Mann. Strasbourg (Heitz), 1903.

ICONOGRAPHIE

- A. Boissier. — *Note sur deux cylindres orientaux. Le vase sacré : Babyloniaca*, IX, p. 29 et Genève (Jarrys), 1924.
De Clercq. — *Catalogue (Plaque dite des Enfers)*, t. II, pl. 34.
G. Contenau. — *La déesse nue babylonienne*. P. (Geuthner), 1914.
G. Contenau. — *La représentation des divinités solaires en Babylonie : RB*, Janvier 1917.
K. Frank. — *Bilder und Symbole Babylonisch-Assyrischer Götter*. Leipzig, 1906. (*Leipz. Sem. Stud.*, II, 2.)
R. Heidenreich. — *Beiträge zur Geschichte der vorderasiatischen Steinschneidekunst : 1. Gilgamesch*. Heidelberg, 1925.

- L. Heuzey. — *Quelques règles d'interprétation pour les figures assyriennes : Origines orientales de l'art*, p. 247-264.
- J. Hinke. — *A new Boundary Stone of Nebukadrezzar I, from Nippur*. Philadelphia (University), 1907.
- H. Prinz. — *Altorientalische Symbolik*. Berlin (Curtius), 1915.

CHAPITRE II

L'ART ARCHAÏQUE DE L'ELAM ET DE SUMER

CÉRAMIQUE ÉLAMITE. STYLE I

- P. Cruveilhier. — *Les principaux résultats des nouvelles fouilles de Suse*. P. (Geuthner), 1921.
- H. Frankfort. — *Studies in Early Pottery of the Near East : I. Mesopotamia, Syria and Egypt and their earliest Interrelations*. Londres, (Royal Anthropological Institute), 1924.
- M.-J. Lagrange. — *Les fouilles de Suse d'après les travaux de la Délégation en Perse. Mélanges d'histoire religieuse*. P. (Gabalda), 1915, p. 280-332. (Extr. du *Correspondant*, 10 Janvier 1913, p. 126-150.)
- J. de Morgan. — *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. I, p. 59 et suiv.
- J. de Morgan. — *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1907, p. 403 et suiv. ; 1908, p. 97-375.
- J. de Morgan. — *Revue de l'Art ancien et moderne*, Décembre 1908, p. 401 et suiv.
- J. de Morgan. — *L'humanité préhistorique*. P. (Renaissance du Livre), 1921.
- J. de Morgan. — *Les Premières Civilisations*. P. (Leroux), 1909.
- J. de Morgan. — *La Préhistoire Orientale*. P. (Geuthner), I, 1925 ; II, 1926.
- M. Pézard et E. Pottier. — *Musée National du Louvre. Catalogue des Antiquités de la Susiane*. P. (Musées Nationaux), 2^e édit. 1926.
- E. Pottier. — *Céramique peinte de Suse et petits monuments : Mémoires de la Délégation en Perse*, t. XIII, 1912.
- E. Pottier. — *Une théorie nouvelle sur les vases de Suse : Revue Archéologique*, t. XXIII, 1926.

CÉRAMIQUE DES STYLES I bis ET II

Mêmes volumes, et de plus :

- W. Andrae. — *Oumma el Abou-Hatab : M.D.O.G.*, XVI et suiv.
 W. Andrae. — *Die Archaischen Ischlar-tempel in Assur*. Leipzig (Hinrichs), 1922.
 E.-J. Banks. — *Bismya or the Lost City of Adab*. New-York (Putnam), 1912.
 J. Garstang. — *Sakjé-Geuzi : The Land of the Hittites*, p. 312 et suiv. ; *Liverpool Annals of Archaeology*, I, 4, pl. XLIII et p. 112.
 J.-E. Gautier et G. Lampre. — *Fouilles à Moussian : Délégation*, t. VIII, p. 59 et suiv.
 H.-R. Hall. — *Tell el Obeid et Our : Journal of Egypt. Arch.* 1922, p. 243-256, pl. XXX ; 1923, p. 188. — *Centenary Suppl. to the J.R.A.S.* 1924, p. 110.
 D.-G. Hogarth. — *Pottery of Asia Minor : Union Académique Internationale*. P. (Champion).
 S. Langdon. — *Excavations at Kish*. P. (Geuthner), I, 1924.
 M. Pézard. — *Mission à Bender-Bouchir : Délégation*, t. XV.
 R. Pumpelly. — Cf. p. 508. 1^{re} partie, chap. III.
 R.-C. Thompson. — *Abou-Sharein : Archaeologia*, LXX, 1920, p. 109-124.
 F. Thureau-Dangin et P. Dhorme. — *Cinq jours de fouilles à Asharah : Syria*, V, 1924.
 L.-H. Vincent. — *La peinture céramique palestinienne : Syria*, V, 1924.
 L.-H. Vincent. — *Céramique de la Palestine : Union Académique Internationale*. P. (Champion).
 C.-L. Woolley. — *Tell-el-Obéid : The Antiquaries Journal*, t. VI, 4 (Octobre 1924).
 C.-L. Woolley. — *Classification of the Pottery of Central and Northern Syria : Union Académique Internationale*. P. (Champion).

ARCHITECTURE ET MONUMENTS

Volumes indiqués, pour la plupart, aux chapitres précédents :
Cachets et Cylindres.

- L. Delaporte. — *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux*. P. (Hachette), t. I 1920, t. II 1923.

L. Legrain. — *Empreintes de cachets élamites. Mémoires de la Mission archéologique de Perse*, t. XVI, 1921, cf. p. 499.

M. Pézard et E. Pottier. — *Catalogue*, cf. p. 503.

Petits vases d'albâtre, bitumes et pierres sculptées de Suse.

E. Pottier. — *Mémoires de la Délégation française en Perse*, t. XIII, cf. p. 519.

Sumer.

W. Andrae. — *Ishtar-tempel*, cf. p. 520.

E.-J. Banks. — *Bismya*, cf. p. 499.

L. Heuzey. — *Découvertes*, cf. p. 499. — *Nouvelles fouilles*, cf. p. 499. — *Catalogue*, cf. p. 503.

H.-V. Hilprecht. — *Explorations*, cf. p. 492. — *Old Babylonian Inscriptions, chiefly from Nippur. Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania. Philadelphia (Museum)*, t. I 1893, t. II 1896.

S. Langdon. — *Kish*, cf. p. 498.

E. Mackay. — « A » *Cemetery*, cf. p. 498.

F. Thureau-Dangin. — *Le symbole de l'aigle éployé à Suse : RA*, VIII (1911), p. 94.

C.-L. Woolley. — *Antiquaries Journal*, cf. p. 499.

ADDENDA

Ouvrages importants parus pendant l'impression de ce volume et qui n'ont pu être utilisés :

Dr Ditlef Nielsen, F. Hommel, Nik. Rhodokanakis. — *Handbuch der Altarabischen Altertumskunde*, t. I. *Die Altarabische Kultur*. Copenhague (A. Busck), 1927, in-4°.

H.-R. Hall et C.-L. Woolley. — *Ur. Excavations. I Al-Ubaid*. Londres (British Museum), 1927, gr. in-4°.

J. de Morgan. — *La Préhistoire orientale*, t. III, *L'Asie antérieure*. P. (Geuthner), 1927, gr. in-8°.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1.	Khorsabad. (D'après Perrot, <i>Histoire de l'art</i> , II, p. 423.).	15
2.	Assour. (D'après Andrae, <i>Die Festungswerke von Assur</i> , Leipzig (Hinrichs), 1913, pl. LXXIV.).	17
3.	Babylone, porte d'Ishtar. (D'après Koldewey, <i>Das Wieder Erstehende Babylon</i> , fig. 19.).	19
4.	Lagash (Tello). Enclos funéraire. (D'après Heuzey et Thureau-Dangin, <i>Nouvelles fouilles de Tello</i> , pl. vue 5.)	21
5.	Persépolis. (D'après Dieulafoy, <i>L'art antique de la Perse</i> , pl. VIII-XI.).	24
6.	Karkémish. Une tranchée de fouilles. (D'après Hogarth, <i>Carchemish</i> , pl. B. 9, a.).	25
7.	Sidon. Le château dit de St-Louis.	28
8.	Lachis (Tell-el-Hésy). (D'après Handcock, <i>The Archaeology of the Holy Land</i> , p. 64.).	29
9.	Euyuk. (D'après Macridy-Bey, <i>La porte des Sphinx à Euyuk</i> , fig. 16.)	31
10.	Sidon (Saïda). Tranchée de fouilles.	35
11.	Musée du Louvre. Salle assyrienne. (Ph. Archives photographiques.)	37
12.	Karkémish. L'Euphrate.	42
13.	Fête dans les jardins du palais de Ninive. (Ph. Ziegler.).	45
14.	Le figuier. (D'après Place, <i>Ninive et l'Assyrie</i> , pl. 31.).	46
15.	Assyrien pêchant dans un vivier. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , I, 67 B.)	46
16.	Tête de <i>bos primigenius</i> . (Ph. du Musée de Berlin.).	47
17.	Petit bétail. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , I, 60.)	48
18.	Cheval élamite. (D'après Jéquier, <i>Fouilles de Suse</i> , fig. 15 : <i>Délégation</i> , VII.	49
19.	Cheval tenu en main. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , II, 7.).	49
20.	Chasse au sanglier. (D'après Legrain, <i>Empreintes de Cachets élamites</i> , <i>Délégation</i> , XVI, fig. 245.).	50

21.	Chasse au sanglier et au lion. (D'après Legrain, <i>ibid.</i> , fig. 243.)	50
22.	Serviteurs. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , II, 8 et 9.)	51
23.	L'autruche. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , I, pl. 47.)	52
24.	Le plateau d'Asie-Mineure.	53
25.	Pioche, boucharde, soc de charrue en fer. (D'après Place, <i>Ninive et l'Assyrie</i> , pl. 71.)	60
26.	Charrue. (D'après Place, <i>Ninive et l'Assyrie</i> , pl. 31.)	60
27.	Caravane d'Asiatiques.	63
28.	Batterie de shadoufs. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , II, 15.)	67
29.	Bateau de forme ronde, dit <i>Couffe</i> . (D'après Place, <i>Ninive et l'Assyrie</i> , pl. 44 bis.)	70
30.	Bateau en forme de radeau. (D'après Place, <i>Ninive et l'Assyrie</i> , pl. 43.)	71
31.	Gonflement des outres. (D'après Place, <i>Ninive et l'Assyrie</i> , pl. 43.)	72
32.	Bateau fait de bottes de roseaux. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , II, 28.)	73
33.	Bateau de guerre assyrien. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , I, 71.)	74
34.	Barque sumérienne à extrémités recourbées. (D'après Delaporte, <i>Catalogue des Cylindres orientaux du Musée du Louvre</i> , pl. 72, n° 11.) P. Hachette, I (1920), II (1923)	74
35.	Barques phéniciennes. (Ph. Alinari.)	75
36.	Bateau marchand phénicien	76
37.	Sidon. L'ancien port égyptien	77
38.	Crâne dolichocéphale et crâne brachycéphale. (D'après M. Boule, <i>Les hommes fossiles</i> , fig. 209.)	82
39.	La vallée du Wadi-al-Amoud, vers le lac de Tibériade.	89
40.	La vallée du Wadi-al-Amoud, en remontant le cours de l'eau	90
41.	Os frontal de Tabghā. (Ph. du Palestine Museum. Jérusalem.)	90
42.	Profil comparés. (D'après Boule, <i>Les hommes fossiles</i> , fig. 119.)	91

43.	Goudéa conduit par deux dieux. (Ph. du Musée de Berlin.)	95
44.	Fragment de la Stèle des Vautours. (D'après Heuzey et Thureau-Dangin, <i>Restitution matérielle de la Stèle des Vautours</i> . P. (Leroux), 1909.)	96
45.	Terre cuite trouvée à Senkereh. (D'après <i>British Museum, A Guide to the Babylonian and Assyrian Antiquities</i> , 3 ^e édit., p. 191.)	98
46.	Le roi Mardouk-nadin-ahé. (D'après King, <i>British Museum. Babylonian Boundary Stones</i> , pl. LIV, Lond., <i>British Museum</i> , 1912.)	99
47.	Sculpture rupestre de Cheikh-Khan. (D'après Weber, <i>L'Art Hittite</i> , pl. 28.)	100
48.	Tête de Sumérien. (Ph. Archives photographiques.)	103
49.	Tête de Sumérien. (Ph. Archives photographiques.)	103
50.	Tête de Sumérien. (Ph. Archives photographiques.)	104
51.	Tête de Sumérien. (Ph. du Musée de Berlin.)	105
52.	Le roi Hittite Hattousil. (D'après Lepsius, <i>Denkmäler</i> , III, 196 a.)	106
53.	Profilis hittites. (D'après Petrie, <i>Racial types</i> .)	106
54.	Profilis hittites. (D'après Petrie, <i>Racial types</i> .)	106
55.	Profilis hittites. (D'après Petrie, <i>Racial types</i> .)	107
56.	Un roi Hittite. (D'après Champollion, <i>Monuments de l'Egypte et de la Nubie</i> , pl. CCIII.)	107
57.	Les Retennou. (D'après Petrie, <i>Racial types</i> .)	108
58.	Tête de Sémite, trouvée à Bismya. (D'après Banks, <i>Bismya</i> , p. 256.)	110
59.	Tête de divinité, provenant de Djabboul.	110
60.	Têtes en terre cuite trouvées à Sidon.	111
61.	Amorrites. (D'après Petrie, <i>Racial types</i> .)	112
62.	Tête assyrienne. (Ph. Archives photographiques.)	113
63.	Tête de style assyrien. (Ph. Archives photographiques.)	113
64.	Tête assyrienne. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , I, pl. 92.)	114
65.	Syriens. (D'après Petrie, <i>Racial types</i> .)	115
66.	Syriens. (D'après Petrie, <i>Racial types</i> .)	116
67.	Palestiniens. (D'après Petrie, <i>Racial types</i> .)	117
68.	Stèle de Neirab. (Ph. Archives photographiques.)	118
69.	Syrien. (D'après Maspéro, <i>Histoire</i> , II, p. 152.)	118
70.	Syrien. (Ph. du Musée de Berlin.)	119

71.	Bas-relief de Tell-el-Halaf. (Ph. Service des Antiquités de Syrie.)	120
72.	Détail de « l'Obélisque noir » de Salmanasar. (Ph. Mansell.)	121
73.	Un Perse. (Ph. du Musée de Berlin.)	122
74.	Sceau provenant de Harappa. (D'après une photographie.)	124
75.	Fragment de vase du Kansou. (D'après Anderson, <i>Archaeological Research in Kansu</i> , pl. XI, 2.)	124
76.	Le roi Our-Nina. (D'après Heuzey et Thureau-Dangin, <i>Nouvelles fouilles de Tello</i> , pl. II, 1.)	130
77.	Stèle de Naram-Sin de Constantinople. (D'après Unger, <i>Sumerische und Akkadische Kunst</i> , fig. 38.)	132
78.	Goudéa, patesi de Lagash. (Ph. Archives photographiques.)	134
79.	Le roi Hammourabi. (D'après E. Meyer, <i>Sumerer und Semiten</i> , pl. V.)	135
80.	Citadelle d'Alep	137
81.	Le roi Assournazirpal. (Ph. du Musée de Berlin.)	139
82.	Chasse au lion. (Ph. du Musée de Berlin.)	140
83.	Le roi de Samal (Zendjirli). (D'après <i>Ausgrabungen in Sendschirli</i> , pl. 66.)	141
84.	Le roi de Perse. (Ph. Moutet.)	143
85.	Scribes assyriens. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , I, pl. 58.)	144
86.	Tablette sumérienne linéaire. (Ph. du British Museum.)	145
87.	Pyramide de Manishtousou. (Ph. Girandon.)	147
88.	Inscription de Goudéa. (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Découvertes</i> .)	148
89.	Monument Blau. (D'après King, <i>History of Sumer and Akkad</i> , pl. VI.)	149
90.	Tablette archaïque. (D'après Barton, <i>Babylonian Writing</i> , p. VII.)	150
91.	Tablette pictographique. (D'après Langdon, <i>Excavations at Kish</i> , pl. XXXI.)	152
92.	Inscription d'Our-Enlil. (Cf. fig. 338.)	153
93.	Inscription de Gandash. (D'après <i>Babylonian Expedition of University of Pensylvanie, Cuniform Texts</i> , I, 1893.)	153

94.	Signes archaïques et leurs dérivés. (D'après Houghton: <i>TSBA</i> , VI, p. 454.)	156
95.	Signes proto-élamites. (D'après Scheil, <i>Délégation</i> , VI et XVII, et Legrain, <i>Délégation</i> , XVI.)	156
96.	Signes archaïques et leurs transformations	157
97.	Syllabaire. (Ph. du British Museum.)	160
98.	Le dieu Nabou. (Ph. du British Museum.)	161
99.	Symboles du dieu Nabou. (D'après Ward, <i>Seal Cylinders of Western Asia</i> , Washington (Carnegie Institution), 1910, p. 401, et Delaporte, <i>Musée du Louvre, Catalogue des Cylindres orientaux</i> , pl. 92, n° 7 b.)	162
100.	Tablette astrologique. (Ph. Archives photographiques.)	163
101.	Cylindre prismatique de Sennachérib. (Ph. Ziegler.) .	165
102.	Barillet du roi Nabonide. (Ph. du British Museum.) .	167
103.	Inscriptions cunéiformes. (D'après Jastrow, <i>Civilization</i> , pl. XX.)	170
104.	Hiéroglyphes hittites. (D'après Hogarth, <i>Carchemish</i> , pl. A. 2. a.)	173
105.	Alphabets phéniciens.	176
106.	Alphabets phéniciens.	177
107.	Idole de Suse.	178
108.	Déesse de la Végétation. (Ph. du Musée de Berlin.) .	179
109.	Dragons ailés. (D'après Heuzey, <i>Catalogue</i> , fig. p. 281.)	180
110.	Génies assyriens. (Ph. Mansell.)	184
111.	Génie poursuivant un Dragon. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , II, pl. 5.)	185
112.	Aigle éployé. (Ph. Archives photographiques.) . . .	187
113.	Taureaux agenouillés. (D'après Legrain, <i>Délégation</i> , XVI, pl. XXIII, fig. 335.)	188
114.	Animaux conduisant une barque. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. XXIII, fig. 333.)	190
115.	Animaux humanisés. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. XXIII, fig. 330.)	191
116.	Symboles divins.	192
117.	Koudourrou. (Ph. Archives photographiques.) . . .	195
118.	Le temple de Byblos. (D'après Maspéro, <i>Histoire ancienne</i> , II, p. 173.)	196

119.	Cylindre-sceau archaïque. (D'après Delaporte, <i>Musée du Louvre, Catalogue des Cylindres orientaux</i> , pl. 24., n° 18.).	197
120.	Monument d'Eflatoun-Bounar. (D'après Meyer, <i>Reich und Kultur der Chetiter</i> , pl. XIII.).	199
121.	Bronze d'Asie-Mineure. (D'après O. Weber, <i>L'Art Hittite</i> , pl. 43.)	200
122.	Bronze syro-phénicien. (Ph. Archives photographiques.	202
123.	Stèle de Schihân. (Ph. Archives photographiques.)	203
124.	Le dieu Têshoub. (D'après <i>Ausgrabungen in Sendschirli</i> , pl. 41.).	206
125.	Le Grand-Dieu et la Grande-Déesse. (D'après Delaporte, <i>Musée du Louvre, Catalogue des Cylindres orientaux</i> , pl. 96, n° 11.).	207
126.	Le Grand-Dieu et son taureau; la Grande-Déesse. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 96, n° 15.).	207
127.	La Grande-Déesse et le dieu-fils. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 96, n° 19.).	209
128.	La déesse de fécondité; le « personnage à la masse d'armes ». (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 81, n° 22.).	210
129.	La Grande-Déesse (bronze). (Ph. Archives photographiques.)	212
130.	Bas-relief représentant la Grande-Déesse. (Ph. du British Museum.)	213
131.	Procession de Iasili-Kaia. (D'après O. Weber, <i>L'Art Hittite</i> , pl. 13.)	215
132.	Scène de banquet divin. (D'après Ward, <i>Seal Cylinders</i> , n° 900.)	217
133.	Scène de banquet divin. (D'après Ward, <i>Cylinders in the Library of J.-P. Morgan</i> , n° 173.).	217
134.	Le « Haut-Lieu » de Gézer. (D'après Handcock, <i>Archaeology of the Holy Land</i> , pl. XXV.)	219
135.	Ruines du temple d'Eshmoun à Sidon	222
136.	Le dieu Shamash. (D'après King, <i>Boundary Stones</i> , pl. XCVIII.)	223
137.	Le dieu Mardouk. (D'après Weissbach, <i>Babylonische Miscellen</i> , Leipzig (Hinrichs), 1903, p. 16.)	226
138.	Le dieu Assour	227
139.	Le dieu Adad. (D'après Weissbach, <i>Ibid.</i> , p. 17.).	228

140.	Déesse syro-phénicienne. (D'après Perrot, <i>Histoire de l'art</i> , III, p. 77.).	229
141.	Divinité syro-phénicienne. (Ph. Archives photographiques.).	231
142.	Le dieu Bès. (D'après Perrot, <i>Histoire de l'art</i> , III, p. 65.).	232
143.	Jupiter Dolichenus. (Ph. Archives photographiques.).	233
144.	Bucrâne surmonté de la double hache. Peinture. (D'après Dussaud, <i>Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée</i> . P. (Geuthner), 1910, fig. 245.).	235
145.	Bucrâne surmonté de la double hache. Or. (D'après Dussaud, <i>Ibid.</i> , fig. 246.).	235
146.	Le mythe d'Etana. (D'après Delaporte, <i>Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux</i> , pl. V, n° 3.).	237
147.	Gilgamesh. (Ph. Archives photographiques.).	240
148.	L'arbre sacré et les capridés. (D'après Legrain, <i>Délégation</i> , XVI, pl. VIII, fig. 141.).	242
149.	Génies et arbre sacré. (Ph. Mansell.).	243
150.	Soldats assyriens emportant la statue d'un dieu. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , I, pl. 65.).	246
151.	Soldats assyriens emportant la statue d'une déesse. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , I, pl. 65.).	247
152.	Plaque dite « des Enfers », face. (D'après <i>Collection de Clercq</i> , II, pl. 34.).	251
153.	Plaque dite « des Enfers », revers. (<i>Ibid.</i>)	253
154.	Exorciste costumé. (D'après Layard, <i>Monuments of Nineveh</i> , II, pl. 6.).	255
155.	Le temple d'Amrit. (D'après Renan, <i>Mission de Phénicie</i> , pl. X.).	258
156.	Une tour à étages. (D'après Perrot, <i>Histoire de l'art</i> , II, pl. III.).	260
157.	Autel à sacrifices	261
158.	Trône d'Ishtar. (D'après Andrae, <i>Die archaischen Ishtar Tempel</i> , 36, fig. 5.).	261
159.	Temple en terre cuite. (D'après l' <i>Illustrated London News</i> , 26 Décembre 1925.).	262
160.	Foie d'argile. (D'après Ph. du British Museum.).	263

161.	Foie de bronze. (D'après Meissner, <i>Babylonien und Assyrien</i> , II, abb. 41.)	264
162.	Tablette à l'usage des devins. (D'après Meissner, <i>Ibid.</i> , abb. 42.)	265
163.	Tombe de Kish. (D'après Langdon, <i>Excavations at Kish</i> , pl. XV, 1.)	268
164.	Tombeau formé de deux vases de terre cuite. (D'après Heuzey et Thureau-Dangin, <i>Nouvelles fouilles de Tello</i> , pl. vue 6.)	269
165.	Sarcophages néo-babyloniens. (D'après Jastrow, <i>Civilization</i> , pl. XV.)	270
166.	Monument funéraire d'Amrit. (D'après Renan, <i>Mission de Phénicie</i> , pl. XIII.)	271
167.	Code de Hammourabi. (D'après <i>Délégation</i> , t. IV.)	273
168.	Fragment de vase. (Ph. Archives photographiques.)	275
169.	Vases jumelés. (Ph. Archives photographiques.)	276
170.	Statuette sumérienne. (D'après <i>Collection de Clercq</i> , t. II, pl. XI.)	277
171.	Vase décoré de motifs géométriques. (Ph. Archives photographiques.)	278
172.	Vase décoré de motifs naturalistes stylisés. (Ph. Archives photographiques.)	278
173.	Décor naturaliste stylisé. (D'après Pottier, <i>Délégation</i> , XIII, fig. 2.)	279
174.	Décor géométrique. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 3.)	279
175.	Décor naturaliste stylisé. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 4.)	279
176.	Décor en lignes brisées. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. VIII, n° 7.)	280
177.	Décor en triangles et en lignes brisées. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. X, n° 2.)	280
178.	Décor géométrique. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. VI, n° 3.)	281
179.	Décor géométrique. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. VIII, n° 6.)	281
180.	Décor naturaliste. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. V, n° 2.)	281
181.	Coupe à dessins géométriques. (Ph. Archives photographiques.)	282
182.	Coupe à dessins géométriques. (Ph. Archives photographiques.)	282

183.	Décor géométrique. (D'après Pottier, <i>Délégation</i> , XIII, fig. 8.).	284
184.	Décor naturaliste. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 9.).	284
185.	Décor naturaliste. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XIII, n° 5.).	285
186.	Cratère à oreillettes. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 12.).	286
187.	Cratère à oreillettes. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 13.).	286
188.	Décor naturaliste. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXI, n° 9.).	288
189.	Cratère, forme de transition. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XX, n° 4.).	288
190.	Vases en forme de cornet. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXIII, nos 11, 12, pl. XL, n° 2.).	289
191.	Vase à bec. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XX, n° 9.).	290
192.	Bol ovoïde. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XX, n° 8.).	290
193.	Bol sphérique. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. III, n° 7.).	290
194.	Vase à panse sphérique. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXII, n° 8.).	291
195.	Vase à panse sphérique. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 14)	291
196.	Vase cylindrique. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. X, n° 1.).	291
197.	Grande coupe à pied. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XII, n° 1.).	292
198.	Coupe à pied à décor géométrique. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XI, n° 4.).	293
199.	Décor du Premier Style. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 125.).	293
200.	Décor naturaliste du Premier Style. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 1.).	294
201.	Décor stylisé du Premier Style. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 130.).	295
202.	Décor géométrique et naturaliste stylisé. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 135.).	296
203.	Casse-tête en calcaire. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 36.).	298
204.	Vase en pierre taillée. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 26.).	298
205.	Fragments de vases servant de pièces de colliers. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 20.).	299
206.	Casse-tête à protubérances. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 109.).	300
207.	Haches, aiguilles, miroir de cuivre. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 27-40.).	301

208.	Cachet trouvé dans la Nécropole. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 25 bis.).	302
209.	Casse-tête et marteaux en pierre. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 86, 90, 92, 93.).	303
210.	Hache, lame, pointes de flèches, égrugeoir. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 43, 58, 61, 76, 78.).	305
211.	Tireur à l'arc. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 129.).	306
212.	Vase de Tépé-Ali-Abad. (D'après Gautier et Lampre, <i>Fouilles de Moussian</i> , dans <i>Délégation</i> , VIII, pl. VII)	307
213.	Décor géométrique de Moussian. (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 155.).	309
214.	Décor géométrique de Moussian. (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 155.).	309
215.	Décor géométrique de Moussian. (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 153, 159 et 162.).	312
216.	Stylisation du végétal. (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 194.).	313
217.	Stylisation de l'oiseau. (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 243.).	313
218.	File d'oiseaux volants. (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 199.).	315
219.	File d'oiseaux volants. (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 156.).	315
220.	Tête de bœuf ou de mouton (?). (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 198.).	316
221.	Stylisation des capridés et du carnassier. (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 223, 224, 234, 237.).	317
222.	Stylisation du buste humain. (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 262, 263.).	318
223.	Danse rituelle. (D'après Gautier et Lampre, <i>Ibid.</i> , fig. 254, 255, 260.).	319
224.	Vase cylindrique du Second Style. (D'après Pottier <i>Délégation</i> , XIII, pl. XXV, n° 5.).	321
225.	Vase à bec. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXV, n° 7.).	321
226.	Vase à rebord incisé. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXVI n° 3.)	322
227.	Vase à décor en « tresse ». (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXVIII, n° 3.).	323
228.	Vase à décor géométrique. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXVIII, n° 7.)	323

229.	Vase à décor en cercles concentriques. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXVIII, n° 8.)	323
230.	Décor naturaliste. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXIX, n° 7.)	323
231.	Décor naturaliste. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXIX, n° 8.)	323
232.	Combinaison du décor géométrique et du décor naturaliste. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXXI.)	324
233.	Vase avec écuelle formant couvercle. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXIV.)	325
234.	Fragment de vase de forme élancée. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXVII, n° 5.)	328
235.	Décor naturaliste. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 177.)	328
236.	Décor naturaliste. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 114.)	329
237.	Décor naturaliste. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 137.)	329
238.	Un capridé. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 146.)	330
239.	Aigle s'abattant sur un capridé. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 143.)	330
240.	Représentation de bateau. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 181.)	331
241.	Frise de poissons. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 175.)	331
242.	Jarre de Tépé-Ali-Abad. (D'après Gautier et Lampre, <i>Fouilles de Moussian</i> , dans <i>Délégation</i> , VIII, fig. 284)	332
243.	Céramique d'Anau. (D'après Pottier, <i>Délégation</i> , XIII, fig. 189.)	333
244.	Céramique d'Anau. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , fig. 191.)	333
245.	Bol de Tell-el-Obéid. (D'après Woolley, <i>Antiquaries Journal</i> , Octobre 1924, pl. XLVII, a.)	334
246.	Cratère de Tell-el-Obéid. (D'après Woolley, <i>Ibid.</i> , pl. XLVII, a.)	334
247.	Poteries de Gézer et Tell-Ta'anek. (D'après Vincent, <i>Canaan</i> , fig. 206.)	336
248.	Poteries communes d'Assour. (D'après Andrae, <i>Die archaischen Ishtar Tempel</i> .)	338
249.	Vase à bec de Kish. (Mackay, <i>Excavation of the « A » Cemetery</i> , pl. XIV, n° 5.)	341
250.	Vase à stries circulaires. (D'après Andrae, <i>Die archaischen Ishtar Tempel</i> , XI, 18.)	341
251.	Vase à stries circulaires. (D'après Andrae, <i>Ibid.</i> , XL, 16.)	341

252.	Récipient à stries circulaires. (D'après Thureau-Dangin et Dhorme, <i>Syria</i> , 1924, pl. LIX, n° 18.).	342
253.	Vase à bec d'Assour. (D'après Andrae, <i>Die Archaischen Ishtar-Tempel</i> , L, 28.).	343
254.	Vase à pied d'Assour. (D'après Andrae, <i>Ibid.</i> , LI, 31 b.)	343
255.	Supports de vases. (D'après Gautier et Lampre, <i>Fouilles de Moussian</i> , dans <i>Délégation</i> , VIII, fig. 279, et Andrae, <i>Die Archaischen Ishtar-Tempel</i> , pl. XX.).	344
256.	Récipient monté sur pied. (D'après Mackay, <i>Excavation of the « A » Cemetery</i> , pl. XI, n° 4.).	346
257.	Rebord de vase. (D'après Andrae, <i>Die Archaischen Ishtar-Tempel</i> , pl. XXI.).	347
258.	Tortue saisissant deux serpents. (D'après Toscanne, dans <i>RA</i> , IX, p. 17, fig. 7.).	349
259.	Vase en terre cuite à représentation de bouquetins et d'arbre sacré. (D'après Pottier, <i>Délégation</i> , XIII, pl. XL, n° 5.).	353
260.	Vase à cordonnets. (D'après Andrae, <i>Die Archaischen Ishtar-Tempel</i> , pl. XXII.).	356
261.	Vases de Kish. (D'après Mackay, <i>Excavation of the « A » Cemetery</i> , pl. XIII, n° 5, pl. XIV, n°s 6 et 7.).	357
262.	Vase caréné à anse plate décorée. (D'après Mackay, <i>Ibid.</i> , pl. IX, n° 12.).	358
263.	Anse d'un vase de Kish. (D'après Mackay, <i>Ibid.</i> , pl. II, n° 8.).	359
264.	Idole sur anse d'un vase de Kish. (D'après Mackay, <i>Ibid.</i> , pl. II, n° 1.).	359
265.	Idole en terre cuite. (D'après Pottier, <i>Délégation</i> , XIII, fig. III.)	360
266.	Idole en terre cuite. (D'après G. Jéquier, <i>Fouilles de Suse</i> , dans <i>Délégation</i> , VII, p. 11, fig. 1.).	361
267.	Cachet plat à figurations d'animaux. (D'après Delaporte, <i>Musée du Louvre. Catalogue des Cyindres orientaux</i> , pl. 22, n° 4.).	363
268.	Cachet en forme de bouton. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 14, n° 6 b.).	363
269.	Face gravée d'un cachet en forme de bouton. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 14, n° 6 a.).	364
270.	Cachet en forme d'animal couché. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 22, n° 13.).	365

271.	Cachet en segment de sphère à tête d'animal. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 22, n° 8.).	366
272.	Petits vases en albâtre. (D'après G. Jéquier, <i>Fouilles de Suse</i> , dans <i>Délégation</i> , VII, p. 18.).	368
273.	Petits vases en albâtre. (D'après G. Jéquier, <i>Ibid.</i> , p. 18.).	368
274.	Petits vases à embouchures geminées, ou à tête d'animal, ou en forme d'animaux. (D'après Pottier, <i>Délégation</i> , XIII, pl. XXXVIII, nos 3, 10, 2, 12.).	369
275.	Ours buvant. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXXIX, n° 2.).	371
276.	Singe accroupi. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXXIX, n° 7.).	371
277.	Personnage accroupi présentant un petit vase. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXXIX, n° 9.).	371
278.	Cylindre à ornements géométriques. (D'après Delaporte, <i>Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux</i> , pl. 14, n° 17.).	372
279.	Cylindre à ornements géométriques. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 13, n° 12.).	372
280.	Cylindre à ornements géométriques. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 14, n° 16.).	374
281.	Cylindre à ornements géométriques. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 13, n° 1.).	374
282.	Cylindre à ornements géométriques. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 15, n° 9.).	375
283.	Cylindre à ornements géométriques. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 17, n° 15 b.).	375
284.	Cylindre à ornements géométriques. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 16, n° 12.).	378
285.	Cervidés tête-bêche. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 25, n° 11.).	379
286.	Capridés. (D'après Delaporte, <i>Ibid.</i> , pl. 24, n° 17.).	380
287.	Lion attaquant un bouquetin. (D'après Legrain, <i>Délégation</i> , XVI, pl. X, fig. 176.).	381
288.	Lion et taureau. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. X, fig. 161)	383
289.	Lion attaquant. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. XI, fig. 177.).	385
290.	Taureaux courants. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. X, fig. 164.).	386

291.	Taureau chargeant. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. VI, fig. 94.)	387
292.	Taureaux et capridés. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. V, fig. 93.)	389
293.	L'arbre sacré et les capridés. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. VIII, fig. 138.)	391
294.	Taureaux et arbre sacré. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. VI fig. 97.)	392
295.	Le griffon. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. XXII, fig. 329.)	395
296.	Le chapiteau à têtes de taureaux ou de capridés. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. XVIII, fig. 281.)	396
297.	Chasse au lion. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. XV, fig. 242.)	397
298.	Scorpions et insectes. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. IV, fig. 71.)	397
299.	Fabrication des vases. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. XIV, fig. 216.)	398
300.	Différentes formes de vases. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. XII, fig. 204.)	399
301.	Greniers à grain. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. XIV, fig. 222.)	400
302.	Animaux sauvages rabattus dans des enclos. (D'après Legrain, <i>Ibid.</i> , pl. XII, fig. 195.)	401
303.	Animaux stylisés. (D'après Delaporte, <i>Musée du Louvre, Cylindres orientaux</i> , pl. 29, n° 12.)	402
304.	Plaque de bitume sculpté. (D'après Pottier, <i>Délégation</i> , XIII, pl. XXXVII, fig. 8.)	403
305.	Cône de bitume sculpté. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXXIV, fig. 5 et 6.)	404
306.	Cône de bitume sculpté. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXXIV, fig. 2 et 3.)	406
307.	Fragment de bitume sculpté. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXXV, fig. 2 et 3.)	407
308.	Fragment de bitume sculpté. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXXV, fig. 7.)	407
309.	Fragment de bitume sculpté. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XXXIV, fig. 4.)	408
310.	Support (?) trouvé à Moussian. (D'après Gautier et Lampre, <i>Fouilles de Moussian</i> , dans <i>Délégation</i> , VIII, fig. 106.)	409

311.	Avant-train de lion en bitumé. (D'après Pottier, <i>Délégation</i> , XIII, pl. XXXVI, fig. 7.)	412
312.	Fragment de céramique à décor incisé. (D'après Gautier et Lampre, <i>Fouilles de Moussian</i> , dans <i>Délégation</i> , VIII, fig. 108.)	413
313.	La « tresse ». (D'après Pottier, <i>Délégation</i> , XIII, pl. XXXVI, fig. 3.)	414
314.	Elamite. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XLIV, fig. 5.)	415
315.	Plaque de pierre sculptée. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XLIV, fig. 3.)	416
316.	Plaque de pierre sculptée. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XLIV, fig. 6.)	417
317.	Fragment de plaque de pierre sculptée. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XL, fig. 3.)	418
318.	Plaque de pierre sculptée. (D'après Pottier, <i>Ibid.</i> , pl. XL, fig. 9.)	419
319.	Edifice antérieur à Our-Nina. (D'après Heuzey, <i>RA</i> , V, p. 37, fig. 33.)	421
320.	Temple d'Ishtar à Assour. (D'après Andrae, <i>Die Archaischen Ishtar-Tempel</i> .)	422
321.	Le « personnage aux plumes ». (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Découvertes en Chaldée</i> , pl. 1 bis.)	423
322.	Reconstitution de la « Base circulaire ». (D'après Heuzey, <i>RA</i> , fig. 37-39.)	424
323.	Fragment de la « Base circulaire ». (D'après Heuzey, <i>Ibid.</i> , fig. 37-39.)	426
324.	Personnages de la « Base circulaire ». (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Découvertes</i> , pl. 1 bis et 1 ter.)	427
325.	Personnages de la « Base circulaire ». (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Ibid.</i> , pl. 1 bis et 1 ter.)	428
326.	Personnages de la « Base circulaire ». (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Ibid.</i> , pl. 1 bis et 1 ter.)	429
327.	Fragment archaïque. (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Ibid.</i> , pl. I.)	431
328.	Masse d'armes du roi Mesilim. (Ph. Archives photographiques.)	432
329.	Fragment de tête de bovidé ou de capridé. (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Découvertes</i> , pl. 1 ter.)	433
330.	Figurine de cuivre antérieure à Our-Nina. (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Ibid.</i> , pl. 5 bis.)	434

331.	Lance votive. (D'après Heuzey, <i>Catalogue</i> , p. 369.). . .	435
332.	Construction d'Our-Nina. (D'après Heuzey, <i>RA</i> , IV, pl. IV.).	436
333.	Le temple de Tell-el-Obéid. (D'après Woolley, <i>Antiquaries Journal</i> , Octobre 1924, p. 331.).	437
334.	Une colonne de Tell-el-Obéid. (D'après Woolley, <i>Ibid.</i> , pl. XLI.).	438
335.	Plaque de coquille gravée. (D'après Heuzey, <i>Catalogue</i> , p. 393.).	439
336.	Plaque de coquille provenant d'un gobelet. (D'après Heuzey, <i>Ibid.</i> , p. 389.).	439
337.	Taureau à tête humanisée. (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Découvertes</i> , pl. XLVI.).	440
338.	Plaque d'Our-Enlil. (Ph. du Musée de Constantinople.)	441
339.	Plaque d'Our-Enlil. (Ph. du Musée de Constantinople.)	443
340.	Plaque d'Our-Enlil. (D'après Jastrow, <i>Civilization</i> , pl. XLIV.).	444
341.	Plaque de coquille trouvée à Our. (D'après Woolley, <i>Antiquaries Journal</i> , Octobre 1925, pl. XXXII.). . .	445
342.	Oiseau découpé dans une plaque de coquille. (D'après Woolley, <i>Ibid.</i> , Octobre 1924, pl. XLIII.).	446
343.	Taureau vu de profil. (D'après Woolley, <i>Ibid.</i> , pl. XLII)	446
344.	Scène agricole. (D'après Woolley, <i>Ibid.</i> , pl. XLII.). . .	447
345.	Taureau attaqué par l'aigle. (D'après Woolley, <i>Ibid.</i> pl. XLIV.).	448
346.	Plaques de coquille de Kish. (D'après Langdon, <i>Excavations at Kish</i> , pl. VI.).	449
347.	Fragment de vase de Bismya. (D'après Banks, <i>Bismya</i> , p. 268.)	450
348.	Bas-relief d'Our-Nina. (Ph. Archives photographiques)	452
349.	Bas-relief d'Our-Nina. (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Découvertes</i> , pl. II <i>ter.</i>)	456
350.	Aigle léontocéphale. (D'après Heuzey, <i>Catalogue</i> , p. 93)	459
351.	Face de la Stèle des Vautours. (D'après Heuzey et Thureau-Dangin, <i>Restitution matérielle de la Stèle des Vautours.</i>).	465
352.	Revers de la Stèle des Vautours. (D'après Heuzey et Thureau-Dangin, <i>Ibid.</i>).	469
353.	Petit char votif en terre cuite. (D'après Heuzey, <i>Origines orientales</i> , pl. XVI, fig. 3.).	470

354.	Libation à une déesse. (D'après De Sarzec et Heuzey, <i>Découvertes</i> , p. 209.).	474
355.	Un adorant. (D'après <i>Musée des Antiquités de Stamboul</i> , <i>Antiquités Assyro-Babyloniennes</i> , pl. II.). . .	478
356.	Plaque provenant d'Our. (D'après Woolley, <i>Antiquaries Journal</i> , Octobre 1926, pl. LIII.).	481
357.	Plaque du prêtre Doudou. (Ph. Archives photographiques.).	487

TABLE SOMMAIRE DES CHAPITRES

AVANT-PROPOS. — PLAN DE L'OUVRAGE, p. 1.

PREMIÈRE PARTIE

Notions Générales.

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES

AUTEURS ANCIENS. — *Ancien Testament*, p. 5. — *Auteurs grecs et latins*, p. 6.

LES VOYAGEURS. — *Perse et Mésopotamie*, p. 10. — *Asie-Mineure et Syrie*, p. 12.

LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES. — *Assyrie*, p. 13. — *Babylonie*, p. 20. — *Sumer*, p. 22. — *Perse*, p. 23. — *Arménie et Haute-Syrie*, p. 26. — *Phénicie*, p. 27. — *Palestine*, p. 30. — *Asie-Mineure*, p. 30. — *Arabie*, p. 32.

RÉSULTAT D'ENSEMBLE DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES, p. 33. — *Les méthodes*, p. 34. — *L'avenir*, p. 36.

LES MUSÉES, p. 38.

LES PUBLICATIONS, p. 39.

CHAPITRE II

LE MILIEU PHYSIQUE

GÉOGRAPHIE. — *La Mésopotamie*, p. 41. — *Le climat, la flore, la faune*, p. 44. — *L'Elam*, p. 51. — *L'Arménie*, p. 52. — *L'Asie-Mineure*, p. 52. — *La Syrie-Palestine*, p. 53. — *L'Arabie*, p. 53.

LE SOUS-SOL. — *Le métal et la métallurgie*, p. 55. — *Valeur des métaux*, p. 56. — *Les gisements*, p. 58.

RELATIONS ET COMMERCE, p. 61. — *Les routes*, p. 64. — *Les canaux*, p. 66. — *Les bateaux*, p. 70. — *Les objets d'exportation*, p. 78.

CHAPITRE III

LE MILIEU ETHNIQUE

LA NOTION DE RACE, p. 80. — *Méthodes ethnologiques : le langage*, p. 80. — *Les mensurations anthropologiques*, p. 81.

LE MÉLANGE DES RACES EN ASIE ANTÉRIEURE, p. 83. — *Application des méthodes ethnologiques : le langage*, p. 84. — *L'onomasique*, p. 86. — *Les mensurations sur le vivant*, p. 87. — *Les mensurations sur le squelette*, p. 88. — *Crâne de Tabgha*, p. 89. — *Crânes de Kish*, p. 91. — *Squelette de Gézer*, p. 92. — *Ossements babyloniens séleucides*, p. 92. — *Ossements phéniciens et carthaginois*, p. 92.

ÉTUDE DES MONUMENTS, p. 93. — *Conclusions d'Ed. Meyer*, p. 94. — *Conclusions de Quatrefages et Hamy*, p. 97. — *Résultats contradictoires*, p. 102. — *Nouvel examen du problème*, p. 103. — *Les Sumériens et les Sémites des monuments*, p. 103. — *Les Hittites*, p. 105. — *Les Syriens*, p. 107. — *Les Egéens*, p. 109. — *Les Egyptiens*, p. 110.

PEUPLEMENT DE L'ASIE ANTÉRIEURE, p. 111. — *Origine des Sumériens*, p. 113. — *Hypothèse du Turkestan*, p. 115. — *Hypothèse du nord de l'Inde*, p. 115. — *Hypothèse chinoise*, p. 118. — *Hypothèse de l'Asie centrale*, p. 120. — *Origine des Sémites*, p. 122. — *Antériorité des Sumériens*, p. 124. — *Le « panbabylonisme »*, p. 125.

CHAPITRE IV

HISTOIRE ET CHRONOLOGIE

HISTOIRE

IV^e MILLÉNAIRE. — *L'Elam*, p. 127.

III^e MILLÉNAIRE. — *Sumer et Akkad ; période archaïque*, p. 128. — *La Dynastie d'Agadé*, p. 131. — *La Cappadoce, la Syrie, l'Égypte*, p. 131. — *Les Gouti*, p. 133. — *Dynastie d'Our*, p. 133.

II^e MILLÉNAIRE. — *Première Dynastie babylonienne*, p. 135. — *Nouvelles Influences : clan d'Abraham, les Hittites, les Hyksos*, p. 136. — *Les Kassites*, p. 136. — *Les Peuples de la Mer*, p. 138.

I^{er} MILLÉNAIRE. — *Lutte d'Assour contre Babylone ; Israël*, p. 139.
— *Les Sargonides*, p. 142. — *L'empire Néo-Babylonien ; Les Perses*, p. 142.

CHRONOLOGIE

Les divers systèmes, p. 146. — *La tradition*, p. 146. — *Documents originaux*, p. 151. — *Leurs divergences*, p. 151. — *La chronologie égyptienne*, p. 154. — *Fouilles en Egée*, p. 155. — *La chronologie biblique*, p. 155. — *Notre incertitude pour les hautes époques*, p. 157. — *Les dernières corrections*, p. 158.

CHAPITRE V

LES MOYENS D'EXPRESSION

LE LANGAGE

LANGUES ASIANIQUES, p. 160. — *Le Sumérien*, p. 162. — *Le Gouli*, p. 166. — *L'Elamite*, p. 166. — *Le Kassite*, p. 166. — *Le Miltannien*, p. 168. — *Le Vannique*, p. 168. — *Langues de l'Asie-Mineure : le Carien, le Lydien, le Lycien*, p. 168. — *Les dialectes Hittites*, p. 169.

LANGUES SÉMITIQUES, p. 172. — *L'Akkadien*, p. 174. — *La littérature akkadienne*, p. 180. — *Le Cananéen*, p. 183. — *Le Phénicien*, p. 183. — *Le Moabite*, p. 186. — *L'Hébreu*, p. 186. — *L'Araméen*, p. 187.

LANGUES INDO-EUROPÉENNES. — *Traces d'influences*, p. 189. — *Rôle des aristocraties*, p. 190. — *Le Phrygien, le Scythe, le Perse*, p. 192.

Développement de ces langages, p. 193.

CHAPITRE VI

LES MOYENS D'EXPRESSION (Suite).

L'ÉCRITURE

LES VARIÉTÉS D'ÉCRITURE, p. 194. — *L'écriture picographique*, p. 194. — *L'écriture syllabique*, p. 196. — *L'écriture alphabétique*, p. 198.

L'ÉCRITURE CUNÉIFORME, p. 200. — *Définition*, p. 201. — *Adoption de l'écriture sumérienne par les Sémites*, p. 204. — *Origine des*

cunéiformes, p. 205. — *Les plus anciennes tablettes*, p. 207. — *Le système proto-élamite*, p. 210. — *Le domaine et la date des écritures cunéiformes*, p. 211. — *Les signes dans leur forme*, p. 214. — *Les signes, moyen d'expression*, p. 220. — *La question du Sumérien*, p. 225. — *Prononciation*, p. 228.

LES SCRIBES, p. 230. — *La tablette*, p. 234. — *Le calame*, p. 236. — *La bibliothèque d'Assourbanipal*, p. 238.

LE DÉCHIFFREMENT, p. 239. — *Les Grecs, les Latins et les cunéiformes*, p. 239. — *Les premières tentatives ; inscriptions de la classe I*, p. 244. — *Inscriptions de la classe II*, p. 248. — *Inscriptions de la classe III*, p. 248.

LES HIÉROGLYPHES HITTITES, p. 250. — *Le déchiffrement*, p. 252.

L'ALPHABET, p. 256. — *L'alphabet phénicien*, p. 256. — *Son origine : Égyptienne*, p. 258. — *Cunéiforme*, p. 259. — *Egéeenne*, p. 259. — *Sinaïtique*, p. 259. — *Dérivés de l'alphabet primitif*, p. 264.

CHAPITRE VII

LES LIENS ENTRE LES SOCIÉTÉS

LA RELIGION

RELIGION ASIANIQUE, p. 268. — *Importance des liturgies pour la connaissance de la religion sumérienne*, p. 268. — *Animisme des Sumériens*, p. 269. — *Sa traduction en deux principes divins : la Grande-Déesse, le Grand-Dieu*, p. 271. — *Les deux aspects du Grand-Dieu*, p. 274. — *La création du monde*, p. 275. — *Le « nom » chez les Suméro-Akkadiens*, p. 276. — *Les Génies*, p. 279. — *Représentation des dieux*, p. 280. — *Le totémisme*, p. 286. — *Culte des astres*, p. 287. — *Les nombres sacrés*, p. 287. — *Divinisation des rois*, p. 287. — *La religion de l'Elam, de Van, des Hittites, de la Phrygie*, p. 288. — *Religion de Canaan*, p. 292. — *Rôle de la femme dans la société asianique*, p. 293.

RELIGION SÉMITIQUE. — *Le panthéon akkadien*, p. 296. — *Son organisation*, p. 299. — *Phénicie et Syrie*, p. 302. — *Arabie*, p. 304. — *Rapports avec la religion de l'Égypte et celle de l'Égée*, p. 304.

Les cosmogonies, les mythes en Sumer-Akkad. Le poème de la Création, p. 308. — *Le mythe d'Adapa*, p. 311. — *Le mythe d'Etana*, p. 311. — *L'épopée de Gilgamesh*, p. 311. — *Le poème du Déluge*, p. 314.

Les cosmogonies et les mythes en Phénicie, p. 316. — *Les rituels*, p. 319. — *Les prêtres, l'hérodotie*, p. 322. — *Les sanctuaires*, p. 327. — *La divination*, p. 328. — *La magie*, p. 329. — *L'homme après la mort*, p. 332. — *La loi morale*, p. 333. — *Le monothéisme*, p. 334. — *La religion d'Israël*, p. 336. — *Conclusion*, p. 337.

LES LOIS

Code de Hammourabi, p. 340. — *Recueil de lois assyriennes*, p. 341. — *Lois hittites*, p. 342. — *Lois d'Israël*, p. 343.

Confrontation de ces diverses législations. Le mariage chez les Babyloniens, p. 344. — *Le mariage chez les Assyriens*, p. 345. — *Le mariage chez les Hittites*, p. 346. — *Le mariage en Israël*, p. 347. — *Le système pénal des quatre pays*, p. 348. — *Extension de la loi de Hammourabi*, p. 350. — *Origine sumérienne de ces lois*, p. 351.

DEUXIÈME PARTIE

Histoire de l'Art.

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS SUR L'ART DE L'ASIE OCCIDENTALE
ANCIENNE

C'est un art religieux, p. 355. — *Il dérive de l'art de Sumer*, p. 357. — *Progrès et temps d'arrêt de l'art de Sumer selon les vicissitudes politiques*, p. 358.

L'ARCHITECTURE, p. 361. — *Conséquences de l'emploi de la brique crue*, p. 362. — *Constructions en bois*, p. 366.

LA SCULPTURE, p. 367. — *Ses conventions*, p. 367. — *Pas de portraits individuels, celui de la race*, p. 386. — *Le nu dans l'art*, p. 370. — *Canon des proportions*, p. 370. — *L'anatomie artistique*, p. 372. — *La draperie*, p. 373. — *Le mouvement*, p. 374. — *Composition des scènes*, p. 375. — *Vision dans l'atmosphère et couleur*, p. 376. — *La technique*, p. 376.

L'ICONOGRAPHIE. Ses lois, p. 377. — *Les dieux*, p. 379. — *Mésopotamie*, p. 380. — *Haute-Syrie et Asie-Mineure*, p. 382. — *Phénicie*, p. 382. — *Les génies*, p. 383. — *Les héros*, p. 384. — *Les humains*, p. 384. — *Costumes et attitudes*, p. 384. — *Scènes et thèmes favoris*, p. 386.

DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES DE L'ART DE L'ASIE OCCIDENTALE ANCIENNE, p. 388. — *Art sumérien*, p. 388. — *Art élamite*, p. 388. — *Art babylonien*, p. 388. — *Art assyrien*, p. 389. — *Art perse*, p. 389. — *Art hittite*, p. 389. — *Art syrien*, p. 390. — *Des termes « syro-cappadocien » et « syro-hittite »*, p. 390. — *Art phénicien*, p. 393. — *Art judaïque*, p. 393.

CHAPITRE II

L'ART ARCHAÏQUE DE L'ELAM ET DE SUMER

I. ELAM

INTERPRÉTATION DES MONUMENTS. p. 394.

LE PREMIER STYLE

Exploration du tell de Suse, p. 395. — *La nécropole*, p. 397. — *Contenu des sépultures ; la céramique*, p. 398. — *Objets en pierre*, p. 404. — *Le métal*, p. 404. — *Les étoffes*, p. 405. — *Le cachet*, p. 406. — *Ruines de la ville primitive*, p. 408. —

LE STYLE I BIS

Fouilles de Tépé Moussian, p. 410. — *De Bender-Bouchir*, p. 411.

LE SECOND STYLE

Suse, p. 411. — *Le Second Style s'inspire du Premier*, p. 413. — *Cette céramique se retrouve à Moussian*, p. 415. — *Sa dispersion en Asie Occidentale*, p. 416. — *Anau*, p. 416. — *Sumer*, p. 419. — *Assour*, p. 420. — *Haute-Syrie*, p. 420. — *Palestine*, p. 421. — *Céramique commune*, p. 424. — *Céramique à décor incisé, à relief*, p. 426. — *Les terres cuiles*, p. 429. — *Les cachets*, p. 430. — *Petits vases en albâtre*, p. 434. — *Les cylindres*, p. 436. — *Sculptures sur bitume et sur pierre*, p. 440.

II. L'ART ARCHAÏQUE DE SUMER

Classification, p. 445.

A. PÉRIODE PRÉCÉDANT OUR-NINA

ARCHITECTURE. — *Tello, Assour*, p. 451.

BAS-RELIEFS. — *Le personnage aux plumes*, p. 452. — *Bas-*

relief circulaire, p. 454. — *Fragment de bas-relief*, p. 455. — *Masse d'armes de Mesilim*, p. 455.

ART DU MÉTAL. — *Figurines de cuivre*, p. 457. — *Lance votive*, p. 458.

MONUMENTS APPARENTÉS. — *Monuments Blau*, p. 460. — *Tablettes du Louvre*, p. 460. — *Tablette de Kish*, p. 460.

B. ÉPOQUE D'OUR-NINA ET DE SES SUCCESSEURS

ARCHITECTURE. — *Tello*, p. 461. — *Temple de Tell-el-Obéid*, p. 463. — *La colonne*, p. 464. — *Temple G d'Assour*, p. 466.

GRAVURE SUR PIERRE ET SUR COQUILLE. — *Adorants*, p. 466. — *Bouc sauvage*, p. 466. — *Gobelet*, p. 467. — *Aigle à tête de lion*, p. 467. — *Plaques de Nippour*, p. 467. — *Plaque de Bismya*, p. 470. — *Plaque d'Our*, p. 471.

BAS-RELIEFS. — *Temple d'Obéid*, p. 472. — *Fragments de Kish*, p. 475. — *Vase de Bismya*, p. 476.

Monuments de Tello. — *Bas-reliefs d'Our-Nina*, p. 476. — *Stèle des Vaulours*, p. 479. — *Libation à une déesse*, p. 484. — *Monuments apparentés : Déesse de Végétation et officiant*, p. 485. — *Bloc d'argile bitumineuse du temps d'Entéména*, p. 486.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — *Bibliographies*, p. 491. — *Manuels*, p. 491. — *Encyclopédies*, p. 493. — *Périodiques*, p. 493.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I, p. 494.

Chapitre II, p. 503.

Chapitre III, p. 506.

Chapitre IV, p. 509.

Chapitre V, p. 511.

Chapitre VI, p. 512.

Chapitre VII, p. 515.

DEUXIÈME PARTIE

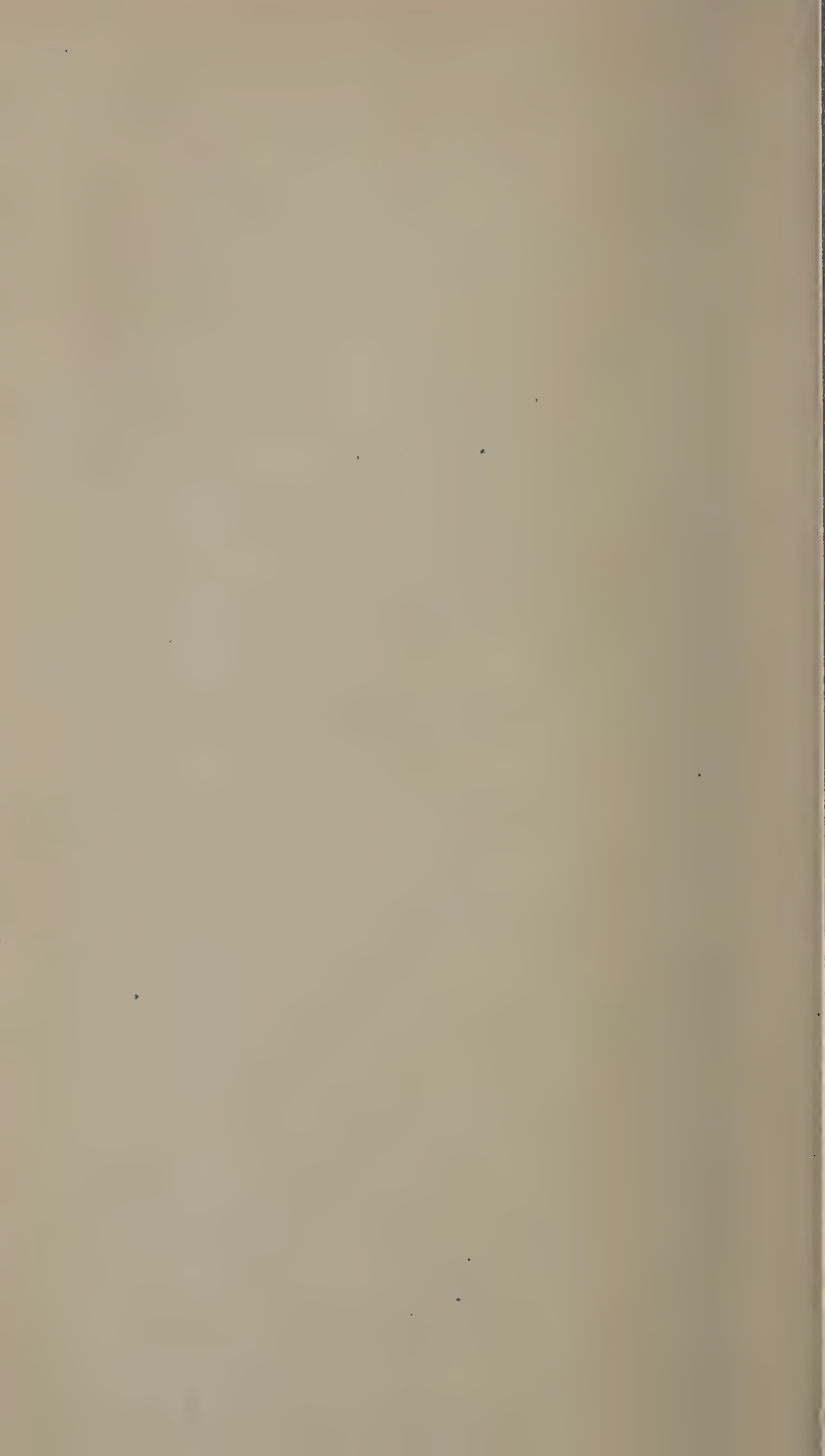
Chapitre I, p. 517.

Chapitre II, p. 519.

— *Addenda*, p. 521.

Table des Illustrations, p. 522.

Table des Chapitres, p. 539.





5982

UNIVERSITY OF VICTORIA
Library
VICTORIA, B.C.

